





ABREGÉ

DES

COMMENTAIRES

DE M. DE FOLARD.

TOME SECOND.

ABREGÉ

DES

COMMENTAIRES

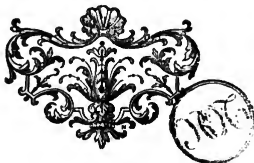
DE M. DE FOLARD,

SUR

L'HISTOIRE DE POLYBE.

*Par M*** Mestre de Camp de Cavalerie.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez
- La Veuve GANDOUIN, Quai des Augustins, à la Belle Image.
- GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Therese.
- DAVID l'aîné, Rue Saint Jacques, à la Plume d'Or.
- JOMBERT, Rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.
- DURAND, Rue Saint Jacques, au Griffon.

M. DCC. LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



TABLE DES CHAPITRES ET OBSERVATIONS

Contenus dans ce second Tome.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table des Chapitres & Observations.

ABRE'GE'

REGIONES ITALIAE

Alpes Rhæticæ

Mare Ligusticum

Corsi ca

Occidens

Oriens

Augusta Praetoria

Eporedia

Alpes Cottiæ

Segusio

Augusta Taurinorum

Vercellæ

Mediolanum

Alba Pompeia

Dertona

Placentia

Genua

Album Ingaunum

Gallinaria Ins.

Vapincum

Ebrodunum

Dinia

Nicæa

Luca

Pisæ

Pistoria

Mantua

Tridentum

Mariana

Aleria

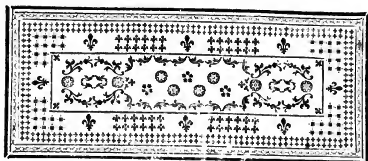
Planasia

Apollonia

M

T





ABRÉGÉ DES COMMENTAIRES DE FOLARD SUR L'HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

But que Polybe se propose en écrivant l'Histoire de son tems. Distribution des évenemens qu'il doit raconter.



N a vû dans le premier Livre, que nous commencerions cet Ouvrage par la guerre Sociale, celle d'Annibal & celle de la Célésyrie. Nous y avons dit aussi pourquoi, remontant à des temps plus reculés, nous écririons les deux Livres qui précedent celui-ci. Il faut maintenant rapporter ces guerres, & rendre compte tant des raisons pourquoi elles ont été entreprises, que de celles pour lesquelles elles sont de-

venues si considérables. Mais auparavant disons un mot sur le dessein de cet Ouvrage.

Dans tout ce que nous avons entrepris de raconter, notre unique but a éte de faire voir comment, en quel temps & pourquoi toutes les parties de la terre connue ont été réduites sous l'obéissance des Romains; évenement dont le commencement est certain, le temps déterminé, & le succès avoüé & reconnu de tout le monde. Pour y parvenir, à ce but, il est bon de faire mention en peu de mots des choses principales qui se sont passées entre le commencement & la fin: rien n'est plus capable de donner une juste idée de toute l'entreprise. Car comme la connoissance du tout sert beaucoup pour acquérir celle des choses particulieres, & que réciproquement la connoissance des choses particulieres aide beaucoup à connoître le tout; nous ne pouvons mieux faire, à mon sens, que d'instruire le Lecteur de ces deux manieres.

J'ai déja fait voir quel étoit en général mon dessein; & jusqu'où je devois le conduire. Tout ce qui s'est passé en particulier commence aux guerres dont nous avons parlé, & finit au renversement de la Monarchie Macédonienne: or entre le commencement & la fin, il s'est écoulé cinquante-trois ans, pendant lesquels sont arrivés tant & de si grands évenemens, qu'on n'en a jamais vû de pareils dans un égal nombre d'années. En commençant donc à la cent quarantieme olympiade, voici l'ordre que je garderai.

Après que nous aurons expliqué pourquoi les Carthaginois firent aux Romains la guerre qu'on appelle d'Annibal; nous dirons de quelle maniere les premiers se jetterent sur l'Italie, & y ébranlerent la domination des Romains jusqu'au point de les faire craindre pour leur propre patrie, & de voir les Carthaginois maîtres de la capitale de cet Empire. Nous verrons ensuite Philippe Roi de Macédoine venir se joindre aux Carthaginois, après qu'il eut fini la guerre qu'il avoit vers le même temps contre les Etoliens, & qu'il eut pacifié les affaires de la Grece. Après cela Antiochus & Ptolémée Philopator se disputeront la Célésyrie, & se feront la guerre pour ce Royaume. Puis les Rhodiens & Prusias se déclareront contre les Bisantins, & les forceront de se désister du péage qu'ils exigeoient de ceux qui navigeoient dans le Pont. Là nous interromprons le fil de notre narration, pour examiner la forme du gouvernement des Romains, & l'on verra qu'il ne pouvoit

être mieux constitué, non-seulement pour se rétablir dans l'Italie & dans la Sicile, & pour se soûmettre les Espagnes & les Gaules; mais encore pour défaire entierement les Carthaginois, & penser à conquérir tout l'univers. Cela sera suivi d'une petite digression sur la ruine de Hiéron Roi de Syracuse : d'où nous passerons en Egypte pour voir les troubles qui y arriverent, lorsqu'après la mort de Ptolémée, Antiochus & Philippe, conspirant ensemble de se partager le Royaume laissé au fils de ce Roi, tâcherent pat fraude & par violence de se rendre maîtres, celui-ci de l'Egypte & de la Carie, celui-là de la Célésyrie & de la Phénicie.

Suivra un récit abrégé de ce qui se passa entre les Romains & les Carthaginois dans l'Espagne, dans la Libye & dans la Sicile, d'où nous nous transporterons en Grece, où les affaires changerent alors de face. Nous y verrons les batailles navales d'Attalus & des Rhodiens contre Philippe; de quelle maniere les Romains firent la guerre à ce Prince, quelles en furent les causes, & quel en fut le succès. Nous joindrons à cela ce que produisit la colere des Etoliens, lorsqu'ayant appellé d'Asie Antiochus, ils allumerent le feu de la guerre entre les Achéens & les Romains. Nous dirons les causes de cette guerre, & ensuite nous suivrons Antiochus en Europe. D'abord il sera obligé de se retirer de la Grece; puis défait, il abandonnera tout le pays qui est en deçà du mont Taurus; & enfin les Romains après avoir réprimé l'audace des Gaulois, se rendront maîtres de l'Asie, sans que personne la leur ose contester, & délivreront l'Asie citérieure de la crainte des Barbares & de la violence des Gaulois. Nous exposerons après cela les malheurs dont les Etoliens & les Céphaléniens furent accablés, d'où nous passerons aux guerres qu'Eumenes eut à soûtenir contre Prusias & les Gaulois de Grece, & à celle d'Ariarathe contre Pharnace. Après quoi nous dirons quelque chose de l'union & du gouvernement des Péloponésiens, & des progrès que fit l'Etat des Rhodiens. Nous ferons ici une récapitulation, où toute l'Histoire & les faits qu'on y aura vûs seront représentés en peu de mots. Nous ajoûterons à tout cela l'expédition d'Antiochus Epiphanés dans l'Egypte, la guerre de Persée, & la ruine entiere de la Monarchie Macédoniene.

Par-là on verra en détail par quelle conduite les Romains sont venus à bout de soûmettre toute la terre à leur domination. Si l'on devoit juger de ce qu'il y a de loüable ou de ré-

préhensible dans les hommes ou dans les Etats par le bonheur ou le malheur des évenemens, je devrois borner là mon Ouvrage, puisque mon dessein est rempli, que les cinquante-trois ans finissent à ces derniers évenemens, que la puissance des Romains fut alors à son plus haut point, que tout le monde étoit forcé de reconnoître qu'il ne restoit plus qu'à leur obéir & à exécuter leurs ordres. Mais l'heureux ou malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus : souvent les succès les plus heureux, faute d'en avoir fait un bon usage, ont été cause de très-grands malheurs, comme il y a eu nombre de gens à qui des accidens très-fâcheux ont été d'une très-grande utilité, parce qu'ils ont sû les supporter avec courage. Outre les évenemens, il faut donc encore considérer quelle a été la conduite des Romains, comment ils ont gouverné l'univers, les différens sentimens qu'on a eus de ceux qui étoient à la tête des affaires, les penchans & les inclinations dominantes des particuliers, tant dans le domestique, que par rapport au gouvernement. Par ce moyen notre siecle connoîtra si l'on doit se soustraire à la domination Romaine ou s'y soûmettre; & les siecles à venir jugeront si elle étoit digne de loüange ou de blâme. C'est de là que dépend presque tout le fruit que l'on pourra tirer de cette Histoire, tant pour le présent que pour l'avenir. Car ne nous imaginons pas que les Chefs d'armées n'ont, en faisant la guerre, d'autre fin que de vaincre & de subjuguer, ni que l'on ne doit juger d'eux que par leurs victoires & par leurs conquêtes. Il n'y a personne qui fasse la guerre dans la seule vûe de triompher de ses ennemis. On ne se met pas sur mer pour passer simplement d'un endroit en un autre. Les sciences & les arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connoissance. On cherche en tout ce que l'on fait, ou l'agréable, ou l'honnête, ou l'utile. Cet Ouvrage ne sera donc parfait & accompli qu'autant qu'il apprendra quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, jusqu'au temps où de nouveaux troubles se sont élevés, & où il s'est fait un nouveau changement dans les affaires. C'est sur ce changement que je me suis proposé d'écrire. L'importance des faits & les choses extraordinaires qui s'y sont passées, m'y ont engagé. Mais la plus forte raison, c'est que j'ai été témoin oculaire de la plûpart des évenemens, que j'ai contribué à l'exécution de certaines choses, & que j'ai été le conducteur de beaucoup d'autres.

Ce fut dans ce soulevement que les Romains allerent porter la guerre chez les Celtibériens & les Vacéens ; que les Carthaginois la firent à Massinisse Roi dans l'Afrique ; qu'en Asie Attalus & Prusias se la déclarerent l'un à l'autre ; qu'Olopherne aidé par Demetrius chassa du throne Ariarathe Roi de Cappadoce, & que celui-ci par lui-même y remonta ; que Séleucus fils de Demetrius, après avoir régné douze ans dans la Syrie, perdit le Royaume & la vie par la conspiration des autres Rois ; que les Romains permirent aux Grecs, accusés d'avoir été auteurs de la guerre de Persée, de retourner dans leur patrie, après qu'ils eurent reconnu leur innocence ; que peu de temps après ces mêmes Romains attaquerent les Carthaginois, d'abord pour les obliger à changer de pays, mais ensuite dans le dessein de les détruire entierement, pour des raisons que nous déduirons dans la suite ; qu'enfin vers le même temps les Macédoniens ayant renoncé à l'alliance des Romains, & les Lacédémoniens s'étant détachés de la République des Achéens, on vit le malheur commun de la Grece commencer & finir tout ensemble.

Tel est le dessein que je me suis proposé. Fasse la fortune que ma vie soit assez longue pour l'exécuter & le conduire à sa perfection. Je suis cependant persuadé que quand même je viendrois à manquer, il ne seroit pas abandonné, & que d'habiles gens charmés de sa beauté se feroient un devoir de le remplir. Maintenant que pour donner aux Lecteurs une connoissance générale & particuliere de toute cette Histoire, nous avons rapporté sommairement les principaux faits sur lesquels nous devons dans la suite nous étendre ; il est temps d'en venir à ce que nous avons promis, & de reprendre le commencement de notre sujet.

CHAPITRE II.

Quelles furent les vraies causes de la guerre d'Annibal. Réfutation de l'Historien Fabius sur ces causes.

QUelques Historiens d'Annibal donnent deux raisons de la seconde guerre que les Romains déclarerent aux Carthaginois. La premiere est, selon eux, le siége mis par ceux-ci devant Sagonte ; & l'autre, l'infraction du Traité par lequel ils

avoient ſolennellement promis de ne pas s'étendre au-delà de l'Ebre. Pour moi j'accorderai bien que ce furent là les commencemens de la guerre : mais je ne puis convenir que ç'en aient été les motifs. En effet, c'eſt comme ſi l'on diſoit que l'irruption d'Alexandre en Aſie a été la cauſe de la guerre contre les Perſes, & que la guerre des Romains contre Antiochus eſt venue de la deſcente que ce Roi fit à Demetriade. Ces deux cauſes, loin d'être les vraies, ne ſont pas même probables. Car qui pourroit penſer que l'irruption d'Alexandre ait été la cauſe de pluſieurs choſes que ce Prince, & avant lui Philippe ſon pere, avoient faites pour ſe diſpoſer à la guerre contre les Perſes? On doit dire la même choſe de ce que les Etoliens firent contre les Romains avant qu'Antiochus vint à Demetriade. Pour raiſonner de la ſorte, il faut n'avoir jamais connu la différence qu'il y a entre commencement, cauſe & prétexte, & ne ſavoir pas que ces deux derniers ſont ce qui dans toute choſe eſt avant tout, & que le commencement n'eſt que le dernier des trois. J'appelle commencement les premieres démarches, les premiers mouvemens que l'on ſe donne pour exécuter ce que l'on a jugé devoir faire: mais les cauſes, c'eſt ce qui précede tout jugement & toute délibération. Ce ſont les penſées qui ſe préſentent, les diſpoſitions que l'on prend, les raiſonnemens qui ſe font en conſéquence, & ſur leſquels on ſe détermine à juger & à former un deſſein. Ce que je vais dire éclaircira ma penſée.

Rien n'eſt plus facile à découvrir que les vrais motifs de la guerre contre les Perſes. Le premier fut le retour des Grecs ſous la conduite de Xenophon, leſquels revenant des Satrapies de l'Aſie ſupérieure, & traverſant toute l'Aſie, avec laquelle ils étoient en guerre, n'avoient néanmoins trouvé perſonne qui oſât s'oppoſer à leur retraite. Le ſecond fut le paſſage d'Agéſilas Roi de Lacédémone en Aſie, où il ne rencontra rien qui mît obſtacle à ſes deſſeins, quoique d'ailleurs il fût obligé d'en ſortir ſans avoir rien fait, rappellé dans la Grece par les troubles dont elle étoit alors agitée. Car Philippe faiſant réflexion d'un côté ſur la molleſſe & la lâcheté des Perſes, & de l'autre ſur les grandes parties qu'il avoit lui & les ſiens pour la guerre; excité d'ailleurs par l'éclat & la grandeur des avantages qu'il remporteroit de la conquête de cet Empire; après s'être concilié la faveur des Grecs, il prit enfin ſon eſſor, conçut le deſſein d'aller porter la guerre chez les Perſes, & diſpoſa

tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs (*a*) des injures qu'ils en avoient reçûes. Il est donc hors de doute que les deux choses que nous avons rapportées les premieres, ont été les causes de la guerre contre les Perses; que

(*a*) *Sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçûes.*] La vraie cause de la guerre des Grecs contre les Perses ne fut jamais que les richesses, l'abondance & les thrésors immenses de la Perse, tant ceux du Roi que des Satrapes & des particuliers; ainsi que la beauté & la bonté du pays qui donnerent envie à ceux-ci de s'y établir, joint à la mollesse du gouvernement de ce Royaume qui ne leur offroit aucun obstacle. L'expérience qu'avoit fait Agésilas tout récemment, les confirma dans l'espérance d'un succès facile. Quand les choses en sont à ce point-là, il ne manque plus que des prétextes: & c'est de quoi leur servit la retraite de Xénophon, la descente de Xerxès en Grece & l'oppression des villes Greques; évenemens desquels les Grecs n'eussent jamais entrepris la vengeance, si la Perse eût été armée de bonnes troupes & eût eu des frontieres en état de défense.

Sans la ruse de Conon, Agésilas n'en eût pas fait à deux fois, & son expédition eût épargné à Alexandre les peines qu'il prit dans la suite: mais celui-ci en habile politique, conseilla au Roi de Perse de distribuer de grandes sommes en Grece, surtout aux Orateurs, pour exciter des ligues contre les Lacédémoniens; ce qui lui réussit mieux que les nouveaux soldats & les Généraux ignorans & efféminés qu'il eût pû opposer aux Grecs. L'argent fit son effet, la Grece se souleva contre Lacédémone, & Agésilas au plus fort de ses succès fut contraint de revenir à la défense de son pays.

Philippe, pere d'Alexandre, instruit par cet exemple, prit des mesures plus sûres; il s'attacha par des liens indissolubles toutes les Républiques Greques: ayant les mêmes motifs de faire cette guerre, il ne manqua pas de prétexte. Alexandre partit du même point, & fit ce qu'auroit fait Philippe s'il eût vécu: qu'est-il de difficile à un Prince brave à la tête d'une bonne armée, qui n'a en tête que des Généraux & des soldats riches, mais sans expérience, sans fermeté, sans discipline, sans courage? Qu'on dise tant qu'on voudra, que l'argent est le nerf de la guerre, Darius en avoit plus que dix Alexandres: mais on a beau en avoir, ce n'est point avec ce métal seul que l'on fait des Généraux & des Soldats, & l'on ne fait point la guerre sans ces deux instrumens de Victoires.

Darius avoit un Général, Memnon, le seul en état d'arrêter Alexandre: s'il eût vécu, & que son Prince eût suivi le conseil qu'il lui donnoit d'aller porter la guerre en Macédoine, il n'est pas douteux qu'Alexandre n'eût été obligé de revenir au secours de sa partie. Mais un si sage conseil n'étoit pas du goût des Asiatiques trop lâches & trop jaloux de la gloire de cet étranger, pour encourager leur Roi à prendre ce parti: pour lors son argent répandu en Grece l'eût délivré de l'ennemi qui le déthrona.

Tite-Live parlant de la guerre qu'Antiochus déclara aux Romains, dit formellement que le véritable motif d'Antiochus fut le relâchement de la discipline des Romains. On n'en doit pas douter: c'est un puissant motif pour un Prince ambitieux, que de voir les Puissances qui lui font ombrage ou qui l'avoisinent, se relâcher dans la discipline & l'entretien de leurs armées; quand ce point est reconnu, les plus petits prétextes servent de raisons justificatives. Belle leçon pour tous les Princes & les Ministres qui négligent la partie militaire du gouvernement.

En 1672. le feu Roi n'eût peut-être jamais porté la guerre dans le cœur de la Hollande, s'il n'eût sû que les Hollandois fiers de la quantité de leur or avoient négligé leurs Places, leurs Troupes & leur état Militaire. Le peu de soldats qu'ils avoient conservé n'oserent jamais paroître, tout plia devant les armées de Louis le Grand, & cette République si riche dès-lors ne se fût jamais relevée, si ce Prince eût préféré les conseils de M. le Prince & de M. de Turenne à ceux de M. de Louvois, en rasant toutes les Places qui ne pouvoient servir de barrieres aux secours d'Allemagne.

Ce fut encore une preuve sans réplique, qu'avec de l'or on ne fait pas de bons officiers ni de bons soldats: or c'est la qualité, non la quantité qui décide les vic-

la derniere n'en a été que le prétexte, & qu'enfin le commencement ç'a été l'irruption d'Alexandre dans l'Asie.

Il est clair encore qu'il n'y a point d'autre cause de la guerre des Romains contre Antiochus, que l'indignation des Etoliens. Ceux-ci croyant que les Romains, enflés du succès qu'avoit eu la guerre contre Philippe, les méprisoient, comme j'ai dit plus haut, non-seulement appellerent à leur secours Antiochus, mais la colere les emporta jusqu'à prendre la résolution de tout entreprendre & de tout souffrir pour se venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté; c'est à quoi ils exhortoient & animoient sans raison toutes les villes, les parcourant avec Antiochus l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la descente d'Antiochus à Démétriade.

Je me suis arrêté long-temps sur cette distinction, non que j'eusse en vûe de censurer les Historiens; mais parce que l'instruction des Lecteurs le demandoit. Car de quelle utilité est pour les malades un Medecin qui ne sait pas les causes des maladies? Que peut-on attendre d'un Ministre d'Etat, qui ne connoît ni la raison ni l'origine des affaires qui arrivent dans un Royaume? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais des remedes convenables, il n'est pas non plus possible que l'autre, sans la connoissance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'est pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de soin que les causes des évenemens. Car souvent une bagatelle, un rien donne lieu à des affaires très-considérables, & en toute matiere on ne remédie à rien plus aisément qu'aux premiers mouvemens & aux premieres pensées.

Réfutation de Fabius.

Selon Fabius, Historien Romain, ce fut l'avarice & l'ambition démesurée d'Asdrubal, jointes à l'injure faite aux Sagontins, qui furent la cause de la seconde guerre Punique; que ce Général s'étant acquis une domination fort étendue en Espagne, se mit en tête, à son retour dans l'Afrique, d'abolir les loix de sa République, & de l'ériger en Monarchie; que les principaux Magistrats, s'étant apperçûs de son dessein, s'y étoient uniquement opposés; qu'Asdrubal alors sortit d'Afrique, & que de retour en Espagne, il la gouverna à sa fantaisie,

toires. L'argent ne peut être appellé le nerf de la guerre, que lorsqu'il a été employé avec prudence & de longue-main à entretenir & former des officiers & des troupes. Avec ces deux points on acquiert quelquefois des thrésors : mais avec des thrésors on n'acquiert pas des soldats dans le besoin, quand on a négligé d'en avoir avant qu'il se fasse sentir.

sans

ſans aucun égard pour le Sénat de Carthage; qu'Annibal, qui dès l'enfance étoit entré dans les vûes de ſon oncle, & qui avoit tâché de le ſuivre, garda la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Eſpagne; que ce fut pour ſe conformer à ces vûes d'Aſdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un ſeul, du moins entre les plus diſtingués, qui approuvât ce qu'Annibal avoit fait à l'égard de Sagonte. Il ajoûte, qu'après la priſe de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le deſſein ou de ſe faire livrer Annibal, ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Mais que l'on demande à cet Hiſtorien pourquoi, ſuppoſé que l'entrepriſe d'Annibal eût déplû aux Carthaginois, cette République n'a pas ſaiſi une occaſion ſi favorable de ſe délivrer de la guerre qui la menaçoit: que pouvoient faire les Carthaginois de plus juſte & de plus avantageux, que de ſe rendre à ce que les Romains demandoient d'eux? En abandonnant l'auteur des injuſtices faites aux Sagontins, ils ſe feroient défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur Etat, ils auroient aſſûré la tranquillité à leur patrie, ils auroient étouffé le feu de la guerre, & pour ſe vanger il ne leur en auroit coûté qu'un Sénatuſconſulte: que l'on faſſe, dis-je, cette queſtion à notre Hiſtorien, il eſt clair qu'il n'aura rien à répondre; puiſque les Carthaginois ont été ſi éloignés d'une ſi ſage conduite, qu'après avoir fait la guerre ſous les ordres d'Annibal pendant dix-ſept ans de ſuite, ils ne la finirent que lorſqu'il n'y eut plus rien à eſpérer, & qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de ſa perte.

Au reſte ſi j'ai fait ici mention de Fabius & de ſon Hiſtoire, ce n'eſt pas de peur que la vraiſſemblance qu'il jette ſur ce qu'il dit n'en impoſe à ſes Lecteurs; car il n'y en a point, de Lecteur, qui, ſans qu'on l'avertiſſe, ne puiſſe voir par lui-même combien cet Hiſtorien eſt peu judicieux: mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ſes Livres tomberont, de ne point s'arrêter au titre, & d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte. Car on voit des gens, qui faiſant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, & ſe laiſſant prevenir par ce préjugé qu'il étoit contemporain & Sénateur, dès-là ſe perſuadent qu'on doit ajoûter foi à tout ce qu'il raconte. Mon ſentiment eſt qu'on ne doit pas tout-à-fait mépriſer ſon autorité, mais que ſeule elle n'eſt pas ſuffiſante, & qu'il faut conſidérer

les choses mêmes qu'il écrit, pour juger ensuite si on doit le croire ou non. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III.

Premiere cause de la seconde guerre Punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois : troisieme cause, la conquête de l'Espagne par Amilcar.

JE crois donc qu'entre les causes pour lesquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la premiere est le ressentiment d'Amilcar surnommé Barcas, & pere d'Annibal. Car quoiqu'il eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'il avoit commandées à Eryce étoient encore entieres, & dans les mêmes sentimens que leur Chef. Si cédant aux temps il avoit fait la paix après la bataille qu'avoient perdue sur mer les Carthaginois, son indignation restoit toûjours la même, & n'attendoit que le moment d'éclater. Il auroit même pris les armes aussi-tôt après, sans la guerre que les Carthaginois eurent à soûtenir contre les soldats mercenaires: mais il fallut d'abord penser à cette révolte, & s'en occuper tout entier. Ces troubles appaisés, les Romains étant venus déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésiterent pas de se mettre en défense, se persuadant qu'ayant la justice de leur côté, ils ne manqueroient pas d'avoir le dessus, comme j'ai dit dans les Livres précédens, sans lesquels on ne pourroit comprendre ni ce que je dis ici, ni ce que je dois dire dans la suite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égard à cette justice, ils furent obligés de s'accommoder aux conjonctures. Accablés & n'ayant plus de ressource, ils consentirent pour vivre en paix, de vuider la Sardaigne, & d'ajoûter au tribut, qu'ils payoient déja, douze cents talens.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la seconde cause de la guerre qui l'a suivie. Car Amilcar, animé par sa propre indignation & par celle que ses Citoyens en avoient conçûe, n'eut pas plutôt affermi la tranquillité de sa patrie par la défaite des revoltés, qu'il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, s'imaginant bien qu'elle seroit

pour lui d'un puiſſant ſecours dans la guerre qu'il méditoit contre les Romains.

Les grands progrès qu'il fit dans ce vaſte pays, doivent être regardés comme la troiſieme cauſe de la ſeconde guerre Punique: les Carthaginois ne s'y engagerent, que parce qu'avec les ſecours des troupes Eſpagnoles ils crurent avoir de quoi faire tête aux Romains.

Quoiqu'Amilcar ſoit mort dix ans auparavant que cette guerre commençât, il eſt cependant aiſé de prouver qu'il en a été le principal auteur. Entre les raiſons ſans nombre dont on pourroit ſe ſervir pour cela, je n'en apporterai qu'une qui mettra la choſe en évidence. Après qu'Annibal eut été vaincu par les Romains, & qu'il fut ſorti de ſa patrie pour s'aller refugier chez Antiochus, les Romains ſachant ce que méditoient contre eux les Etoliens, envoyerent des Ambaſſadeurs chez ce Prince dans le deſſein de le ſonder, & de voir quelles pourroient être ſes vûes. Les Ambaſſadeurs ayant découvert qu'il prêtoit l'oreille aux propoſitions des Etoliens, & qu'il n'épioit que l'occaſion de ſe déclarer contre les Romains, tâcherent de lui rendre Annibal ſuſpect, & pour cela lui firent aſſiduement leur cour. La choſe réuſſit ſelon leurs ſouhaits: Antiochus continua de ſe défier d'Annibal; & ſes ſoupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occaſion ſe préſenta de s'éclaircir l'un l'autre ſur cette défiance. Annibal ſe défendit du mieux qu'il put: mais voyant que ſes raiſons ne ſatisfaiſoient pas Antiochus, il lui tint enfin ce diſcours: Quand mon pere ſe diſpoſa à entrer dans l'Eſpagne avec une armée, je n'avois alors que neuf ans. J'étois auprès de l'Autel pendant qu'il ſacrifioit à Jupiter; après les libations & les autres cérémonies preſcrites, Amilcar ayant fait retirer tous les Miniſtres du Sacrifice, il me fit approcher, & me demanda en me careſſant ſi je n'avois pas envie de le ſuivre à l'armée. Je répondis avec cette vivacité qui convenoit à mon âge, non-ſeulement que je ne demandois pas mieux, mais que je le priois inſtamment de me le permettre. Là-deſſus il me prit la main, me conduiſit à l'Autel, & m'ordonna de jurer, ſur les victimes, que jamais je ne ferois ami des Romains. Jugez par là quelles ſont mes diſpoſitions. Quand il ne s'agira que de ſuſciter des affaires aux Romains, vous pouvez compter ſur moi comme ſur un homme qui vous ſera ſincerement dévoué: quand vous penſerez à vous accommoder & à faire la paix avec eux, n'attendez

pas que l'on vous prévienne contre moi, mais défiez-vous & tenez-vous ſur vos gardes, je ferai certainement tout ce qui ſera en moi pour traverſer vos deſſeins. Ce diſcours, qui paroiſſoit ſincere & partir du cœur, diſſipa tous les ſoupçons qu'Antiochus avoit auparavant conçûs contre la fidélité d'Annibal.

On conviendra que ce témoignage de la haine d'Amilcar & de tout le projet qu'il avoit formé contre les Romains, eſt précis & ſans réplique. Mais cette haine paroît encore plus dans ce qu'il fit enſuite. Car il leur ſuſcita deux ennemis, Aſdrubal ſon gendre & Annibal ſon fils, qui étoient tels qu'après cela il ne pouvoit rien faire de plus, pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portoit. Aſdrubal mourut avant que de pouvoir faire éclorre ſon deſſein: mais Annibal trouva dans la ſuite l'occaſion de ſe livrer avec éclat à l'inimitié qu'il avoit héritée de ſon pere contre les Romains. De là ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les Puiſſances à traiter de paix ou à faire alliance avec eux. Si ce n'eſt que pour céder au temps, on doit ſe tenir ſur la réſerve, & avoir toûjours les yeux ouverts ſur leurs démarches: mais ſi leur ſoûmiſſion eſt ſincere, on peut en diſpoſer comme de ſes ſujets & de ſes amis, & demander d'elles avec confiance tout le ſervice qu'elles ſont capables de rendre. Telles ſont donc les cauſes de la guerre d'Annibal. En voici les commencemens.

CHAPITRE IV.

Annibal eſt nommé Général des armées, ſes conquêtes dans l'Eſpagne. Il ſe brouille avec les Romains ſur un mauvais prétexte. Priſe de Sagonte par Annibal. Victoire remportée par les Romains ſur Démétrius.

Les Carthaginois étoient fort ſenſibles à la perte qu'ils avoient faite de la Sicile: mais ils avoient encore plus de peine à ſupporter celle de la Sardaigne, & l'augmentation du tribut qu'on leur avoit impoſé. C'eſt pour cela qu'après s'être ſoûmis la plus grande partie de l'Eſpagne, tout ce qui leur étoit rapporté contre les Romains, étoit toûjours bien reçû. Lorſqu'ils eurent appris la mort d'Aſdrubal, qu'ils avoient fait

Gouverneur d'Espagne après la mort d'Amilcar, d'abord ils attendirent à lui nommer un successeur, qu'ils sussent de quel côté pencheroient les troupes; & dès que la nouvelle fut venue qu'elles s'étoient choisi pour Chef Annibal d'un consentement unanime, aussitôt le peuple s'étant assemblé, on confirma l'élection, & l'on donna à Annibal le commandement de l'armée. Elevé à cette dignité, il pensa d'abord à se soûmettre les Olcades. Il vint camper à Althée, la principale ville de la nation, & en fit le siége avec tant de vigueur & d'impétuosité, qu'il en fut bientôt maître. Les autres villes épouvantées, ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Il les vendit ensuite à prix d'argent, & s'étant ainsi amassé de grandes richesses, il vint prendre son quartier d'hyver à Carthagene. Généreux à l'égard de ceux qui servoient sous lui, payant libéralement les soldats, & leur promettant des gratifications, il se gagna les cœurs, & donna de grandes espérances aux troupes. L'Eté venu, il ouvre la campagne par une expédition chez les Vacéens. Il prend d'emblée la ville de Salmantique. Arbucale, qui étoit grande, bien peuplée, & défendue par des habitans d'une extrème valeur, lui donna beaucoup de peine: mais enfin il l'emporta. Il courut grand risque en revenant. Les Carpésiens, nation la plus puissante du pays, avoient pris les armes: & les peuples voisins, soulevés par ceux des Olcades & des Salmantiquois qui s'étoient sauvés par la fuite, étoient accourus à leurs secours. Si Annibal eût été obligé de les combattre en bataille rangée, sa défaite étoit immanquable: mais il eut la prudence de se retirer au petit pas, de mettre le Tage devant lui, & de se réduire à disputer aux ennemis le passage de ce fleuve. Cette conduite lui réussit. Les Barbares s'efforcerent de passer la riviere par plusieurs endroits: mais la plûpart, à la descente, furent écrasés par les quarante éléphans qui marchoient le long des bords. Dans la riviere même il y en eut beaucoup qui périrent sous les pieds de la cavalerie, qui rompoit plus aisément le cours de l'eau, & du haut de ses chevaux combattoit avec avantage contre de l'infanterie. Enfin Annibal passa lui-même le fleuve, & fondant sur ces Barbares, il en jetta sur le champ de bataille plus de quarante mille.

Ce carnage intimida tellement tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre, qu'il n'y resta personne, hors les Sagontins, qui pût faire mine de résister aux Carthaginois. Annibal se donna

pourtant bien de garde d'attaquer Sagonte. Fidele aux avis d'Amilcar son pere, il ne vouloit pas se brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paisible possesseur du reste de l'Espagne. Pendant ce tems-là les Sagontins craignant pour eux, & prévoyant le malheur qui devoit leur arriver, envoyoient à Rome courriers sur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faisoient les Carthaginois. On avoit été longtemps à Rome sans faire grande attention à ces progrès: mais alors on fit partir des Ambassadeurs pour s'éclaircir de la vérité des choses.

Annibal après avoir poussé ses conquêtes jusqu'où il s'étoit proposé, revint mettre son armée en quartiers d'hyver à Carthagene, qui étoit comme la ville capitale de la nation, & comme le palais de cette partie de l'Espagne qui obéissoit aux Carthaginois. Là il rencontra les Ambassadeurs Romains, & leur donna audience. Ceux-ci prenant les Dieux à témoins, lui recommanderent de ne pas toucher à Sagonte, qui étoit sous leur protection, & de demeurer exactement en-deçà de l'Ebre, selon le Traité fait avec Asdrubal. Annibal, jeune alors, & passionné pour la guerre, heureux dans ses projets, & animé depuis longtemps contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins, qu'une sédition s'étoit depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avoient pris les Romains pour arbitres, & que ces Romains avoient injustement condamné à mort quelques-uns des Magistrats; qu'il ne laisseroit pas cette injustice impunie; que de tout temps la coûtume des Carthaginois avoit été de prendre la défense de ceux qui étoient injustement persécutés. Et en même temps il dépêchoit au Sénat de Carthage pour savoir comment il en agiroit avec les Sagontins, qui fiers de l'alliance des Romains, en usoient mal avec quelques-uns des sujets de la République. En un mot il ne raisonnoit pas, il n'écoutoit que la colere & l'emportement dont il étoit aveuglé. Au lieu des vraies raisons qui le faisoient agir, il se jettoit sur des prétextes frivoles, égarement ordinaire de ceux qui, peu touchés de l'honnête, ne suivent que les passions dont ils se sont laissés prevenir. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire qu'il falloit que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeassent du tribut qu'ils leur avoient injustement imposé, dans les temps malheureux, où ceux-ci avoient été chassés de cette Isle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condi-

tion ! Il lui est arrivé de là que pour avoir caché la vraie raison qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre non-seulement contre le bon sens, (*a*) mais encore contre toutes les regles de la justice.

Les Ambassadeurs ne pouvant plus douter qu'il ne fallût

(*a*) *Il a passé pour avoir commencé la guerre non-seulement contre le bon sens; mais encore contre toutes les regles de la justice.*] Je l'ai dit dans le Volume précédent. Polybe est partial, & par conséquent il condamne les Carthaginois dans leur procédé, avec prévention & injustice. Le Traité honteux arraché par la nécessité aux Carthaginois lors de la cession de la Sardaigne, étoit une raison juste de déclarer la guerre, & sans celle-là qui fut toûjours la seule & la vraie, n'étoit-il pas du droit des gens de tirer vengeance de l'insulte que les Sagontins avoient faite aux Carthaginois? Annibal en fit l'énumération aux Ambassadeurs de Rome, sans que ceux-ci les révoquassent en doute, ni les justifiassent, preuve qu'elles existoient, & que ce n'étoit point enfraindre le Traité que de tirer raison de pareilles offenses. Un Traité par lequel on convient de ne point attaquer les alliés de celui avec qui l'on traite, ne suppose-t-il pas que ces mêmes alliés ne feront ni insulte ni guerre à celui qui traite? En matiere de politique, il est hors de doute que celui qui insulte, fait la premiere infraction au Traité; ainsi à parler avec impartialité ce furent les Sagontins qui rompirent les premiers.

D'ailleurs le Traité d'entre les Romains & les Carthaginois, parlant des alliés de part & d'autre, vouloit-il parler de ceux qui existoient lors de la signature, ou de tous ceux qui pourroient le devenir? C'est une question de jurisprudence politique assez curieuse. Un auteur célebre décide que ce mot d'allié ne peut comprendre que ceux qui le sont actuellement lors du Traité; de sorte que *les Sagontins*, dit-il, *étoient à l'égard des uns & des autres comme s'il n'y eût rien eu de stipulé en faveur des alliés. Et cela étant, les Carthaginois ne faisoient rien au préjudice du Traité.*

Ainsi c'est mal-à-propos que Polybe accuse les Carthaginois pour l'injustice des causes & des motifs de cette guerre. Elle fut juste & appuyée sur des motifs du droit des gens.

Une réflexion assez neuve sur le commencement de cette guerre me paroît mériter quelqu'attention; je veux parler de la conduite des Romains. Comment se peut-il que cette République que l'on avoit vû jusques là, non-seulement saisir avec empressement, les occasions de guerre, mais même en faire naître pour le plus souvent par toutes sortes de moyens bons ou mauvais; comment se peut-il, dis-je, que dans cette occasion elle semble chercher avec crainte & soûmission, pour ainsi dire, à éluder celle-ci? Le Sénat conclut par envoyer des Ambassadeurs au Général Carthaginois, & il leur donne ordre de passer à Carthage s'ils ne peuvent rien obtenir. Il voit pendant ces timides démarches les Carthaginois augmenter leurs forces & leurs conquêtes en Espagne; il fait plus, il voit soumettre les Sagontins sans se mettre en devoir de s'opposer à ce torrent naissant D'où vient cette léthargie? Est-ce la crainte du génie andacieux d'Annibal, sa réputation est-elle déja capable d'en imposer à ces maîtres du monde? Ou bien si c'est leur état militaire, qui se trouvoit pour lors négligé? Je crois que c'est cette derniere raison. Leurs Généraux étoient mal-habiles, par conséquent leurs troupes négligées & sans discipline. Leur Conseil foible, ne pouvant remédier à ce mal, ne conçoit point d'autres ressources que la négociation: la suite prouve qu'elle leur eût mieux réussi, & qu'ils eussent bien fait de se tirer de ce mauvais pas, sans prendre les armes. C'est le parti le plus sensé que l'on puisse prendre dans un état où le militaire est mauvais, negligé, & sans discipline, & tout Prince qui manque de Généraux & de bons soldats, doit éloigner la guerre par toutes sortes de moyens.

Il est vrai que quand l'ennemi est bien instruit de notre situation, il arrive ce qui arriva aux Romains: c'est qu'avec des Ambassades on ne fait que montrer sa foiblesse, & se couvrir de honte. Beau sujet de réflexion pour ceux qui gouvernent.

prendre les armes, firent voile à Carthage, dans le dessein de demander aux Carthaginois, comme ils avoient fait à Annibal, l'observation du Traité conclu avec son oncle. Mais ils ne pensoient pas qu'en cas que ce Traité fût violé, la guerre dût se faire dans l'Italie: ils croyoient plutôt que ce seroit en Espagne, & que Sagonte en seroit le théatre. Le Sénat Romain, qui se flattoit de la même espérance, prévoyant que cette guerre seroit importante, de longue durée, & fort éloignée de la patrie, crut qu'avant toutes choses il falloit mettre ordre aux affaires d'Illyrie.

Car Demetrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avoit reçûs des Romains, & passant même jusqu'à les mépriser, parce qu'il avoit vû la frayeur où les avoient jettés les Gaulois, & qu'il voyoit celle où les jettoient actuellement les Carthaginois, espérant d'ailleurs beaucoup des Rois de Macédoine, qui dans la guerre de Cléomene s'étoient joints à Antigonus, s'avisa vers ce temps-là de ravager & de renverser les villes d'Illyrie qui appartenoient aux Romains, de passer avec cinquante frégates au-delà du Lisse, contre la foi des Traités, & de faire le dégât dans la plûpart des Isles Cyclades. Ces désordres attirerent l'attention des Romains, qui voyoient la Maison Royale de Macédoine dans un état florissant; & ils mirent tous leurs soins à pacifier & à s'assûrer les Provinces situées à l'Orient de l'Italie; ils se persuadoient qu'il seroit encore temps de prévenir Annibal, lorsqu'ils auroient fait repentir les Illyriens de leur faute, & châtié l'ingratitude & la témérité de Demetrius. Ils se trompoient: Annibal les prévint, & se rendit maître de Sagonte; ce qui fut cause que la guerre ne se fit pas en Espagne, mais aux portes de Rome & dans toute l'Italie.

Cependant les Romains, suivant leur premier projet, envoyerent une armée en Illyrie sous la conduite de L. Emilius, vers le Printemps de la premiere année de la cent quarantieme olympiade. Annibal alors sortit de Carthagene, & s'avança vers Sagonte. Cette ville est située à sept stades de la mer, sur le pié de ces montagnes où se joignent les frontieres de Celtiberie & d'Espagne, & qui s'étend jusqu'à la mer. C'est le pays le plus fertile de toute l'Espagne. Annibal vint camper devant cette ville, & en poussa le siége avec vigueur. Il prévoyoit que de la prise de cette ville il tireroit pour la suite tous ces avantages: que par là il ôteroit toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne; qu'après avoir jetté l'épouvante dans

dans les esprits, ceux qu'il avoit déja subjugués seroient plus dociles, & ceux qui ne dépendoient encore de personne, plus circonspects; que ne laissant pas d'ennemi derriere lui, sa marche en seroit plus sûre & plus tranquille; qu'il amasseroit là de l'argent pour l'exécution de ses desseins; que le butin que les soldats en remporteroient les rendroit plus vifs & plus ardens à le suivre; & qu'enfin avec les dépouilles qu'il enverroit à Carthage, il se gagneroit la bienveillance des Citoyens. Animé par ces grands motifs, il n'épargnoit rien pour venir heureusement à bout de son siége. Il donnoit lui-même l'exemple aux troupes, & se trouvoit à tous les travaux. Tantôt il exhortoit les soldats, tantôt il s'exposoit aux dangers les plus évidens. Enfin après huit mois de soins & de peines, il emporta la ville d'assaut, & fit un butin prodigieux d'argent, de prisonniers & de meubles. L'argent, il le mit de côté pour servir à ses desseins; il distribua aux soldats, chacun selon son mérite, ce qu'il avoit fait de prisonniers, & envoya les meubles à Carthage. Le succès répondit à tout ce qu'il avoit projetté. Les soldats devinrent plus hardis à s'exposer; les Carthaginois se rendirent avec plaisir à tout ce qu'il demandoit d'eux; & avec l'argent, dont il s'étoit abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choses qui lui réussirent.

Sur la nouvelle que les Romains se disposoient à venir dans l'Illyrie, Demetrius jetta dans Dimale une forte garnison & toutes les munitions nécessaires; il fit mourir dans les autres villes les Gouverneurs qui lui étoient opposés, mit en leur place des personnes de la fidélité desquels il étoit sûr, & choisit entre ses sujets six mille des plus braves hommes pour garder Pharos. Le Consul Romain arrive dans l'Illyrie, & parce que les ennemis comptoient beaucoup sur la force de Dimale, qu'ils croyoient imprenable, & sur les provisions qu'ils avoient faites pour la défendre, il résolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par ce siége. Il exhorte les Chefs chacun en particulier, & pousse les ouvrages par plusieurs endroits avec tant de chaleur, qu'au septieme jour la ville fut prise d'assaut. C'en fut assez pour faire tomber les armes des mains aux ennemis. Ils vinrent aussitôt de toutes les villes se rendre aux Romains, & se mettre sous leur protection. Le Consul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, & tout de suite mit à la voile pour aller à Pharos attaquer Demetrius.

même. Mais ayant appris que la ville étoit forte, que la garnison étoit nombreuse & composée de soldats d'élite, & qu'elle avoit des vivres & des munitions en abondance, il craignit que le siége ne fût difficile & ne traînât en longueur. Pour éviter ces inconvéniens, il eut recours à un stratagème. Il prit terre pendant la nuit dans l'Isle avec toute son armée. Il en posta la plus grande partie dans des bois & d'autres lieux couverts, & le jour venu il se remit sur mer, & entra tête levée dans le port le plus proche de la ville avec vingt vaisseaux. Demetrius l'apperçut, & croyant se joüer d'une si petite armée, il marcha vers ce port pour s'opposer à la descente des ennemis. A peine en fut-on venu aux mains, que le combat s'échauffant, il venoit perpétuellement de la ville des troupes fraîches au secours. Enfin toutes se présenterent au combat. Ceux des Romains qui avoient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arriverent dans ce moment. Entre la ville & le port il y a une hauteur escarpée. Ils s'en emparerent, & arrêterent de là ceux qui de la ville venoient pour soûtenir les combattans. Alors Demetrius ne songea plus à empêcher le débarquement; il assembla ses troupes, les exhorta de faire leur devoir, & les mena à la hauteur dans le dessein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchoient avec impétuosité & en bon ordre, vinrent sur eux, & les chargerent avec une vigueur étonnante. Pendant ce temps-là les Romains qui venoient de descendre à terre, donnoient aussi par les derrieres. Les Illyriens enveloppés de tous côtés, se virent dans un désordre & une confusion extrême. Enfin pressés de front & en queue, ils furent obligés de prendre la fuite. Quelques-uns se sauverent dans la ville, la plûpart se répandirent dans l'Isle par des chemins écartés. Demetrius monta sur des frégates qu'il avoit à l'ancre dans des endroits cachés, & faisant voile pendant la nuit, il arriva heureusement chez Philippe, où il passa le reste de ses jours. C'étoit un Prince hardi & brave, mais d'une bravoure brutale & sans prudence. La fin de sa vie ne démentit point son caractere. Il périt à Messene, qu'il avoit entrepris de prendre du consentement de Philippe, pour s'être exposé témérairement dans un combat. Mais nous parlerons de tout cela en détail, lorsqu'il en sera temps.

Emilius, après cette victoire, entra d'emblée dans Pharos, & la rasa: puis s'étant rendu maître du reste de l'Illyrie, & y

ayant donné ſes ordres, l'Eté fini, il revint à Rome, & y entra en triomphe. On lui fit tous les honneurs, & il reçut tous les applaudiſſemens, que méritoient la dextérité & le courage avec lequel il s'étoit conduit dans les affaires d'Illyrie.

CHAPITRE V.

Guerre des Romains contre les Carthaginois. Ambaſſade des Romains à Carthage. Différens Traités faits entre les Romains & les Carthaginois.

LOrſque l'on apprit à Rome la priſe de Sagonte, on n'y délibéra point ſi l'on feroit la guerre aux Carthaginois. Quelques Hiſtoriens diſent que cela fut mis en délibération, & ils rapportent même les diſcours qui ſe tinrent pour & contre : mais c'eſt la choſe du monde la moins vraiſſemblable. Comment ſe feroit-il pû faire que les Romains, qui l'année précédente avoient déclaré la guerre aux Carthaginois, s'il leur arrivoit de mettre le pié ſur les terres des Sagontins, après la priſe de la ville même, doutaſſent, héſitaſſent un moment s'ils feroient la guerre, ou non ? Comment paſſer à ces Hiſtoriens ce qu'ils diſent, que les Sénateurs conſternés de cette nouvelle, menerent au Sénat des enfans de douze ans, & que ces enfans à qui l'on avoit fait part de tout ce qui s'y étoit paſſé, ne s'ouvrirent ni à leurs parens ni à leurs amis ſur le ſecret qui leur avoit été confié ? Il n'y a dans tout cela ni vérité ni apparence même de vérité, à moins que l'on n'ajoute, ce qui eſt ridicule, que les Romains ont reçû de la fortune ce privilége, d'apporter la prudence en naiſſant. De pareilles hiſtoires ne valent pas la peine d'être réfutées plus au long, ſi cependant on peut appeller hiſtoires ce que nous débitent là-deſſus Chéreas & Soſile. Ces contes m'ont tout l'air d'avoir été pris dans quelque boutique de barbier, ou répétés d'après la plus vile populace.

Dès que l'on ſut à Rome l'attentat d'Annibal contre Sagonte, on envoya ſur le champ deux Ambaſſadeurs à Carthage, avec ordre de propoſer deux choſes, dont l'une ne pouvoit être acceptée par les Carthaginois qu'à leur honte & à leur préjudice ; & l'autre étoit, pour Rome & pour Carthage, le commencement d'une affaire très-embarraſſante & très-meur-

triere. Car leurs instructions portoient, ou de demander qu'on leur livrât Annibal & ceux qui avoient part à ses desseins, ou de dénoncer la guerre. Les Ambassadeurs arrivés à Carthage, déclarent en plein Sénat leurs intentions, les Carthaginois ne les entendent qu'avec horreur, & donnent au plus capable commission de défendre la cause de la République. Celui-ci ne parla non plus du Traité fait avec Asdrubal que si jamais il n'eût été fait, ou que s'il eût été fait sans ordre du Sénat. Il justifia son silence sur cet article, en disant, que lorsque les Carthaginois n'avoient aucun égard pour le Traité d'Asdrubal, ils ne faisoient en cela que suivre l'exemple du peuple Romain, qui dans la guerre de Sicile cassa un Traité fait par Lutatius, sous prétexte qu'il avoit été conclu sans son autorité. Les Carthaginois appuyoient beaucoup sur le Traité qui avoit mis fin à la guerre de Sicile, & y revenoient à tout moment, prétendant qu'il n'y avoit rien qui regardât l'Espagne : qu'à la vérité il y étoit marqué que de part ni d'autre on ne feroit aucun tort aux alliés, mais que dans le temps du Traité les Sagontins n'étoient point encore alliés du peuple Romain, & là-dessus on ne cessoit de relire le Traité. Les Romains refuserent absolument de répondre à cette apologie. Ils dirent que cette discussion auroit lieu, si Sagonte étoit encore dans son premier état, qu'en ce cas les paroles suffiroient peut-être pour terminer le différend; mais que cette ville ayant été saccagée contre la foi des Traités, les Carthaginois ne pouvoient, qu'en livrant les auteurs de l'infraction, se purger de l'infidélité dont ils étoient accusés; qu'autrement il falloit qu'ils tombassent d'accord de la part qu'ils avoient dans l'infraction, sans se défendre, comme ils faisoient par des termes vagues & généraux, qui ne décidoient rien. Il étoit à propos, ce me semble, que je ne passasse pas trop légerement sur cet endroit. On peut se trouver dans des délibérations, où il seroit important de savoir au juste ce qui se passa dans cette occasion: & d'ailleurs les historiens ont parlé de cette affaire avec tant d'ignorance & de partialité, que, sans ce que je viens de dire, je ne sai où l'on pourroit prendre une connoissance exacte des Traités qui se sont faits jusques à présent entre les Romains & les Carthaginois. Car il y en a eu plusieurs.

Le premier est du temps de L. Junius Brutus & de Marcus Horatius, les deux premiers Consuls qui furent créés après l'expulsion des Rois, & par l'ordre desquels fut consacré le

Temple de Jupiter Capitolin, vingt-huit ans avant l'irruption de Xercès dans la Grece. Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer. Car la langue Latine de ces temps-là est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses.

Entre les Romains & leurs Alliés, & entre les Carthaginois & leurs Alliés, il y aura alliance à ces conditions: Que ni les Romains ni leurs Alliés ne navigeront au-delà du beau Promontoire, s'ils n'y sont poussés par la tempête, ou contraints par leurs ennemis: qu'en cas qu'ils y ayent été poussés par force, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux, ou le culte des Dieux, & qu'ils en partiront au bout de cinq jours: Que les Marchands qui viendront à Carthage ne payeront aucun droit, à l'exception de ce qui se paye au Crieur & au Scribe: que tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins, la foi publique en sera garant au vendeur: que tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne..... Que si quelques Romains abordent en Sicile, on leur sera bonne justice en tout: que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun dégât chez les Antiates, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Tarraciniens, chez quelque peuple des Latins que ce soi, qui obéisse au peuple Romain: Qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui n'y seront pas sous la domination Romaine: que s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront aux Romains en son entier: qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins: que s'ils y entrent à main armée, il n'y passeront pas la nuit.

Ce beau Promontoire c'est celui de Carthage, lequel regarde le Septentrion, & au-delà duquel les Carthaginois ne veulent pas que les Romains passent sur de longs vaisseaux vers le Midi, de peur que ceux-ci, comme je crois, ne connussent ces campagnes qui sont aux environs de Byzace & de la petite Syrie, & qu'ils appellent *les Marchés*, à cause de leur fertilité. Ils consentent néantmoins que ceux que la tempête ou les ennemis y auront poussés, y prennent ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou pour les sacrifices, pourvû que ce soit sans violence, & qu'ils en partent après cinq jours. Pour ce qui regarde Carthage, tout le pays qui est en-deça du beau Promontoire d'Afrique, la Sardaigne & la Sicile, dont les Carthaginois sont les maîtres, il est permis aux marchands Romains d'aller dans tous ces pays, & on leur promet sous la

foi publique que par-tout on leur fera bonne justice. Au reste dans ce Traité on parle autrement de la Sardaigne & de l'Afrique que de la Sicile. Car on parle des deux premieres comme en étant les maîtres: mais à l'égard de la Sicile on distingue, les conventions ne tombant que sur ces parties de la Sicile qui obéissent aux Carthaginois. De la part des Romains, les conventions qui regardent le pays Latin sont conçûes de la même maniere. Ils ne font point mention du reste de l'Italie, parce qu'il ne leur étoit pas soûmis.

Il y eut encore depuis un autre Traité, dans lequel les Carthaginois comprirent les Tyriens & les Uticéens, & où l'on ajoute au beau Promontoire Mastie & Tarséion, au-delà desquels on défend aux Romains de piller & de bâtir quelque ville. Mais rapportons les termes du Traité.

Entre les Romains & leurs Alliés, & entre les Carthaginois, les Tyriens, les Uticéens, & les Alliés de tous ces peuples, il y aura alliance à ces conditions : Que les Romains ne pilleront, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront de ville au-delà du beau Promontoire, de Mastie & de Tarséion : que si les Carthaginois prennent dans le pays Latin quelque ville qui ne soit pas de la domination Romaine, ils garderont pour eux l'argent & les prisonniers, & remettront la ville aux Romains : que si des Carthaginois prennent quelqu'un d'entre les peuples qui sont en paix avec les Romains par un Traité écrit, sans pourtant leur être soûmis, ils ne le feront pas entrer dans les ports des Romains ; que s'il y entre & qu'il y soit pris par un Romain, on lui donnera liberté de se retirer : que cette condition sera aussi observée du côté des Romains : que si ceux-ci prennent dans un pays qui appartient aux Carthaginois de l'eau ou des fourages, ils ne s'en serviront pas pour faire tort à aucun de ceux qui ont paix & alliance avec les Carthaginois. . . . . Que si cela ne s'observe pas, il ne sera pas permis de se faire justice à soi-même : que si quelqu'un le fait, cela sera regardé comme un crime public : que les Romains ne trafiqueront ni ne bâtiront pas de ville dans la Sardaigne ni dans l'Afrique ; qu'il ne leur sera permis d'y aller que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaisseaux : que s'ils y sont portés par la tempête, ils ne pourront y rester que cinq jours : que dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois & à Carthage, un Romain aura de faire ou de vendre la même liberté qu'un Citoyen : qu'un Carthaginois aura le même droit à Rome.

On voit encore dans ce Traité, que les Carthaginois parlent de l'Afrique & de la Sardaigne comme de deux pays qui leur

ſont ſoûmis, & qu'ils ôtent aux Romains tout prétexte d'y mettre le pié; qu'au contraire en parlant de la Sicile, ils déſignent celle qui leur obéit. Les Romains font la même choſe à l'égard du pays Latin, en défendant aux Carthaginois de toucher aux Antiates, aux Ardéates, aux Circéens & aux Tarraciniens, qui ſont les peuples du pays Latin qui occupent les villes maritimes.

Au temps de la deſcente de Pyrrhus, avant que les Carthaginois penſaſſent à la guerre de Sicile, les Romains firent avec eux un troiſieme Traité, où l'on voit les mêmes conventions que dans les précédens; mais on ajoute: *Que ſi les uns ou les autres ſont alliance par écrit avec Pyrrhus, ils mettront cette condition, qu'il leur ſera permis de porter du ſecours à ceux qui ſeront attaqués: que quel que ſoit des deux qui ait beſoin de ſecours, ce ſeront les Carthaginois qui fourniront les vaiſſeaux, ſoit pour le voyage, ſoit pour le combat; mais que les uns & les autres payeront à leurs frais la ſolde à leurs troupes: que les Carthaginois ſecouront les Romains même ſur mer, s'il en eſt beſoin: qu'on ne forcera point l'équipage de ſortir d'un vaiſſeau malgré lui.*

Ces Traités étoient confirmés par des ſermens. Au premier les Carthaginois jurerent par les Dieux de leurs peres, & les Romains par une pierre, ſuivant un ancien uſage, par Mars & Enyalius. Le jurement par une pierre ſe faiſoit ainſi: celui qui confirmoit un Traité par un ſerment, après avoir juré ſur la foi publique prenoit une pierre dans la main & prononçoit ces paroles: *Si je jure vrai, qu'il m'arrive du bien; ſi je penſe autrement que je ne jure, que tous les autres joüiſſent tranquillement de leur patrie, de leurs loix, de leurs biens, de leurs Pénates, de leurs tombeaux, & que moi ſeul je ſois exterminé, comme l'eſt maintenant cette pierre*, & en même temps il jettoit la pierre.

Ces Traités ſubſiſtent encore, & ſe conſervent ſur des tables d'airain au Temple de Jupiter Capitolin dans les Archives des Ediles. Il n'eſt cependant pas étonnant que Philin ne les ait pas connus: de notre temps même il y avoit de vieux Romains & de vieux Carthaginois, qui, quoiqu'habiles dans les affaires de leur République, n'en avoient aucune connoiſſance. Mais qui ne ſera ſurpris qu'il ait oſé écrire tout le contraire de ce que l'on voit dans ces anciens monumens? qu'il y avoit entre les Romains & les Carthaginois un Traité, par lequel toute la Sicile étoit interdite à ceux-là, & à ceux-ci, toute l'Italie; & que les Romains avoient violé le Traité & leur ſerment, lorſ-

qu'ils avoient fait leur premiere descente en Sicile. Il parle de ce Traité comme s'il l'avoit vû de ses propres yeux, quoique jamais pareil Traité n'ait existé, & qu'il ne se trouve nulle part. Nous avions déja dit quelque chose de ces Traités dans notre Introduction: mais il falloit ici un détail plus exact, pour tirer d'erreur ceux à qui Philin en avoit imposé.

A regarder cependant la descente que les Romains firent dans la Sicile du côté de l'alliance qu'ils avoient faite avec les Mamertins, & du secours qu'ils avoient porté à ce peuple; malgré la perfidie avec laquelle il avoit surpris Messene & Rhege, il ne seroit peut-être pas aisé de la justifier de tout reproche. Mais on ne peut dire sans une ignorance grossiere, que cette descente fut contre quelque Traité précédent.

Après la guerre de Sicile il se fit un quatrieme Traité, dont voici les conditions: *Que les Carthaginois sortiront de la Sicile, & de toutes les Isles qui sont entre la Sicile & l'Italie: que de part ni d'autre on ne fera aucune peine aux Alliés: que l'on ne commandera rien dans la domination les uns des autres, que l'on n'y bâtira point publiquement, qu'on n'y levera point de soldats; qu'on ne fera point d'alliance avec les Alliés de l'autre parti: que les Carthaginois payeront pendant dix ans deux milles deux cents talens, & cent d'abord après le Traité: que les Carthaginois rendront sans rançons tous les prisonniers qu'ils ont fait sur les Romains.*

La guerre d'Afrique finie, les Romains ayant fait un Décret pour déclarer la guerre aux Carthaginois, on ajoûta ces deux conditions: *Que les Carthaginois vuideroient la Sardaigne, & qu'ils payeroient mille deux cents talens au-delà de la somme* marquée ci-dessus.

Enfin dans le dernier Traité, qui fut celui que l'on fit avec Asdrubal dans l'Espagne, on convint de ce nouvel article: *Que les Carthaginois ne feroient pas la guerre au-delà de l'Ebre.* Tels sont les Traités conclus entre les Romains & les Carthaginois jusqu'au temps d'Annibal, où l'on voit que les Romains pouvoient passer en Sicile sans violer leurs fermens. Mais il faut avoüer qu'au temps où ils conclurrent le Traité pour la Sardaigne, ils n'avoient ni cause ni prétexte plausible de susciter une seconde guerre aux Carthaginois. Il est de notoriété publique, que ce fut contre la foi des Traités que l'on força les Carthaginois, dans des circonstances fâcheuses, de sortir de la Sardaigne, & de payer le tribut énorme dont nous avons parlé. En vain les Romains objectent que leurs Marchands furent maltraités

traités en Afrique pendant la guerre des soldats mercenaires: cette faute étoit pardonnée, depuis que les Romains ayant reçû des Carthaginois dans leurs ports, ils leur avoient remis par reconnoissance & sans rançon tous les prisonniers Carthaginois qu'ils avoient chez eux.

CHAPITRE VI.

Lequel des deux peuples est cause de la seconde guerre Punique. Raisons de part & d'autre. Utilité de l'Histoire. Avantages d'une Histoire Universelle sur une particuliere.

IL nous reste à examiner sur qui, des Romains ou des Carthaginois, l'on doit rejetter la guerre d'Annibal. Nous avons vû ce que disoient ceux-ci pour se justifier. Voyons maintenant, non pas ce que disoient les Romains de ce temps-là, car ils étoient alors si outrés du sac de Sagonte, qu'ils ne pensoient point aux raisons qu'on leur prête aujourd'hui; mais ce que ceux de nos jours ne cessent de répéter. Ils disent donc premierement, que les Carthaginois avoient grand tort de ne faire nul cas des conventions faites avec Asdrubal: qu'il n'en étoit pas de ce traité-là comme de celui de Lutatius, où l'on avoit ajouté, *Qu'il seroit authentique & inviolable, si le peuple Romain le ratifioit*; au lieu qu'Asdrubal avoit fait le sien avec pleine autorité; que ce traité portoit en termes exprès, *Que les Carthaginois ne passeroient pas à main armée au-delà de l'Ebre.* Il est vrai, comme l'assûrent les Romains, que dans le Traité fait au sujet de la Sicile, il étoit porté, *Que les Alliés des deux Nations seroient en sûreté chez l'une comme chez l'autre*, & que par ces *Alliés* on ne doit pas seulement entendre ceux qui l'étoient alors, comme le prétendent les Carthaginois; car on auroit ajouté: *Que l'on ne feroit point d'autres Alliés que ceux que l'on avoit déja;* ou bien: *Que les Alliés que l'on feroit après le traité n'y étoient pas compris.* Puis donc que l'on ne s'est exprimé ni de l'une ni de l'autre façon, il est évident que les Alliés des deux Etats, soit présens, soit à venir, devoient chez l'un & l'autre être en sûreté. Cela est d'autant plus raisonnable, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on dût conclurre un Traité, par lequel on s'ôtât la liberté de faire de nouveaux alliés ou de nouveaux amis, quand même on en trouveroit à sa bienséance, ou de dé-

fendre ceux qu'on auroit pris de nouveau sous sa protection. On ne prétendoit donc rien autre chose de part & d'autre, sinon qu'à l'égard des Alliés présens il ne leur seroit fait aucun tort, & qu'il ne seroit permis en aucune maniere aux deux Etats de se faire des Alliés l'un chez l'autre : & par rapport aux Alliés à venir : *Que l'on ne leveroit point de soldats ; que l'on ne commanderoit rien dans les Provinces ni chez les Alliés les uns des autres, & que les Alliés des deux Etats seroient chez l'un & l'autre en sûreté.*

Il est encore de la derniere évidence que longtemps avant Annibal, Sagonte s'étoit mise sous la protection des Romains. Une raison inconteftable, & dont les Carthaginois mêmes conviennent, c'est qu'une sédition s'étant excitée parmi les Sagontins, ce ne furent pas les Carthaginois, quoique voisins & maîtres de l'Espagne, qu'ils prirent pour arbitres, mais les Romains ; & que ce fut aussi par leur entremise qu'ils remirent le bon ordre dans leur République. Concluons de toutes ces raisons, que si la destruction de Sagonte est la cause de la guerre, on doit reconnoître que c'est injustement & contre la foi des Traités faits, l'un avec Lutatius, & l'autre avec Asdrubal, que les Carthaginois prirent les armes ; puisque le premier portoit que les Alliés des deux nations seroient en sûreté chez l'une comme chez l'autre ; & que le second défendoit de porter la guerre au delà de l'Ebre. Mais s'il est vrai que les Carthaginois n'ayent déclaré la guerre, que parce que chassés de la Sardaigne, ils avoient en même temps été chargés d'un nouveau tribut, & pour saisir l'occasion favorable de se venger de ceux qui dans un temps, où ils ne pouvoient résister, leur avoient fait cette insulte, il faut absolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains sous la conduite d'Annibal, étoit très-juste.

Des gens peu judicieux diront peut-être, en lisant ceci, qu'il étoit assez inutile de s'étendre si fort sur ces sortes de choses. J'avoue que si l'homme, dans quelque circonstance que ce soit, pouvoit se suffire à lui-même, la connoissance des choses passées ne seroit peut-être que curieuse, & point du tout nécessaire. Mais il n'y a point de mortel qui puisse dire cela ni de lui-même, ni d'une République entiere. Quelque heureux & tranquille que soit le présent, la prudence ne permet pas qu'on se promette avec assûrance le même bonheur & la même tranquillité pour l'avenir. Il n'est donc pas seulement beau, il est encore nécessaire de savoir les choses qui se sont passées avant nous. Sans

la connoissance de ce que d'autres ont fait, comment pourra-t-on dans les injustices qui nous seront faites à nous-mêmes ou à notre patrie, trouver des secours ou des alliés? Si l'on veut acquérir ou entreprendre quelque chose de nouveau, comment gagnera-t-on des gens qui entrent dans nos projets, & qui nous aident à les exécuter? Et en cas que l'on soit content de l'état où l'on est, comment portera-t-on les autres à nous l'assurer & à nous y conserver? Ceux avec qui nous vivons s'accommodent presque toûjours au présent: ils ne parlent & n'agissent que comme des personnages de théatre; de sorte que leurs vûes sont difficiles à découvrir, & que la vérité est souvent cachée sous d'épaisses ténebres: il n'en est pas de même des actions passées: elles nous font clairement connoître quelles ont été les dispositions & les sentimens de leurs auteurs. C'est par là que nous connoissons de qui nous devons espérer des faveurs, des bienfaits, du secours, & de qui nous devons craindre tout le contraire. Enfin c'est par les choses passées que nous prévoyons qui aura compassion de nos malheurs, qui prendra part à notre indignation, qui sera le vengeur des injustices que l'on nous a faites. Et qu'y a-t-il de plus utile, soit pour nous en particulier, soit pour la République en général? Ceux donc qui lisent ou qui écrivent l'histoire, ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'est fait auparavant, en même temps & après. Otez de l'histoire les raisons pour lesquelles tel événement est arrivé, les moyens que l'on a employés, le succès dont il a été suivi, le reste n'est plus qu'un exercice d'esprit, dont le Lecteur ne pourra rien tirer pour son instruction. Tout se réduira à un plaisir stérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité.

Ceux qui s'imaginent qu'un ouvrage comme le mien, composé d'un grand nombre de gros livres, coûtera trop à acheter & à lire, ne savent apparemment pas combien il est plus aisé d'acheter & de lire quarante livres, qui apprennent par ordre & avec clarté ce qui s'est fait en Italie, en Sicile & en Afrique depuis Pyrrhus, où finit l'histoire de Timée, jusqu'à la prise de Carthage, & ce qui s'est passé dans les autres parties du monde depuis la fuite de Cléomene Roi de Sparte, jusqu'au combat donné entre les Romains & les Achéens à la pointe du Péloponese; que de lire & d'acheter les ouvrages qui ont été faits sur chacun des événemens en particulier. Car sans compter que ces ouvrages sont en bien plus grand nombre que mes livres,

on n'y peut rien apprendre de certain. Les faits n'y sont pas rapportés avec les mêmes circonstances. On n'y dit rien des choses qui se sont faites dans le même temps : cependant en les comparant ensemble, il est assez ordinaire d'en penser d'une autre maniere que lorsqu'on les examine séparément. Une troisieme raison, c'est qu'il est impossible d'y toucher les choses qui sont les plus importantes. Nous l'avons déja dit : ce qu'il y a de plus nécessaire dans l'histoire, ce sont les choses qui ont suivi les faits & celles qui se sont passées en même temps, & plus encore les causes qui les ont précedés. C'est ainsi que nous savons que la guerre de Philippe a donné occasion à celle d'Antiochus, celle d'Annibal à celle de Philippe, & celle de Sicile à celle d'Annibal ; & qu'entre ces guerres il y a eu grand nombre de divers évenemens, qui tendoient tous à une même fin. Or l'on ne peut apprendre tout cela que dans une histoire universelle ; celle des guerres particulieres, comme de Persée & de Philippe, nous laisse dans une parfaite ignorance de toutes ces choses, à moins qu'en lisant de simples descriptions de batailles, on ne croye voir l'économie & la conduite de toute une guerre ; or rien ne seroit plus mal fondé. Concluons donc qu'autant qu'il est plus avantageux de savoir que d'écouter, autant mon ouvrage l'emportera sur des histoires particulieres. Retournons à notre sujet.

CHAPITRE VII.

Guerre déclarée. Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne. Précautions qu'il prend avant que de se mettre en marche. Il s'avance vers les Pyrénées. Digression géographique.

Les Ambassadeurs Romains laisserent parler les Carthaginois sans leur rien répondre. Quand ils eurent fini, le plus ancien de l'Ambassade, montrant son sein aux Sénateurs, leur dit qu'il y avoit apporté pour eux la guerre ou la paix ; qu'ils n'avoient qu'à choisir laquelle des deux ils vouloient qu'il en fit sortir. Celle des deux qu'il vous plaira, répliqua le Roi des Carthaginois. L'Ambassadeur ayant repris qu'il en jettoit la guerre, tout le Sénat répondit d'une voix qu'il l'acceptoit ; & aussi-tôt l'assemblée se sépara. Annibal étoit alors à Carthagene en quartier d'hyver. Il commença par renvoyer les Espagnols dans

leurs villes : ſon deſſein étoit de ſe gagner par-là leur amitié, & de ſe mériter leurs ſervices pour la ſuite. Il marqua enſuite à ſon frere Aſdrubal de quelle maniere il falloit qu'il s'y prît pour gouverner l'Eſpagne, & pour ſe mettre en garde contre les Romains, en cas que lui Annibal vînt à s'éloigner. Il prit après cela des meſures pour qu'il n'arrivât aucun trouble dans l'Afrique, faiſant paſſer pour cela, par une conduite pleine de ſageſſe, des ſoldats d'Afrique en Eſpagne, & d'Eſpagne en Afrique, afin que cette communication des deux peuples ſerrât, pour ainſi dire, les liens d'une mutuelle fidélité. Ceux d'Eſpagne qui paſſerent en Afrique, furent les Therſites, les Maſtiens, les Eſpagnols des montagnes & les Olcades ; ce qui faiſoit en tout douze cents chevaux, & treize mille huit cents cinquante fantaſſins. Il y fit auſſi paſſer les Baléares, peuple ainſi appellé, auſſi bien que leur Iſle (*a*), parce qu'il ſe bat avec la fronde. La plûpart de ces nations furent miſes dans la Métagonie, les autres furent envoyées à Carthage. Il tira des Métagonitains quatre mille hommes de pié, qu'il fit aller à Carthage, pour y tenir lieu d'ôtages & de troupes auxiliaires.

Il laiſſa à Aſdrubal ſon frere, dans l'Eſpagne, cinquante Vaiſſeaux à cinq rangs, deux à quatre, & cinq à trois. Trente-deux des premiers, & les cinq derniers, avoient leur équipage. La cavalerie étoit compoſée de quatre cents cinquante Libyphéniciens & Africains, de trois cents Lorgites, de dix-huit cents tant Numides que Maſſyliens, Maſſéliens, Maciens & Mau-

(a) *Peuple ainſi appellé auſſi bien que leur Iſle, parce qu'il ſe bat avec la fronde*] Il n'eſt rien de ſi ſurprenant que ce que racontent les Hiſtoriens des frondeurs des Iſles Baléares, aujourd'hui Mayorque & Minorque Ils rapportent que de ſix cents pas ils ne manquoient jamais leurs coups, & pour parvenir a cette juſteſſe, à la place de pierres, ils ſe ſervoient de balles de plomb. Vegece nous aſſure dans ſon ſecond Livre, Chap. 23. qu'ils manquoient rarement.

J'ai vû en Rouſſillon un payſan tirer une balle de plomb de demi livre à plus de mille pas. Seneque va encore plus loin, lorſqu'il dit : *Liqueſcit excuſſa glans fundâ, & attritu aëris, velut igne diſtillat.*

Strabon prétend que ce furent les Phéniciens qui introduiſirent cette adreſſe dans ces Iſles ; & Pline dit, que les peuples de la Paleſtine ſont les premiers qui ſe ſont ſervis de cette arme. L'Ecriture, au chap. 20. verſet 16. du Livre des Juges, parlant des habitans de Gabaa dit, *qu'ils étoient 700 hommes très-vaillans, combattans de la gauche comme de la droite, & ſi adroits à jetter des pierres avec la fronde, qu'ils auroient pû frapper un cheveu.*

Cette expreſſion prouve du moins une adreſſe ſinguliere.

Ces frondeurs étoient alors comme nos fuſiliers aujourd'hui. Cyrus au rapport de Xenophon, ou peut-être même Xenophon qui le fait parler, n'en faiſoit pas un grand cas, ſur tout quand il falloit qu'ils combattiſſent ſeuls : il dit que tous les frondeurs du monde ramaſſés enſemble ne pourroient faire tête à une petite troupe de gens qui chercheroient à les joindre.

Si nos Généraux dans la guerre de 1701 avoient traité de même les tirailleurs des Alliés, & qu'ils les euſſent joints avec la bayonette, les affaires euſſent eu un ſuccès bien différent.

ritaniens, peuples qui habitent vers l'Ocean. Et l'infanterie consistoit en onze mille huit cents cinquante Africains, trois cents Liguriens & cinq cents Baléares. Il laissoit outre cela vingt-& un éléphans. Je prie que l'on ne soit pas surpris de voir ici un détail plus exact de ce que fit Annibal en Espagne, que dans les Auteurs même qui en ont écrit en particulier, & qu'on ne me mette pas pour cela au nombre de ceux qui s'étudient à farder leurs mensonges pour les rendre croyables. Je n'ai fait cette énumération que parce que je l'ai crûe très-authentique, l'ayant trouvée à Licinium écrite sur une table d'airain par ordre d'Annibal, pendant qu'il étoit dans l'Italie. Je ne pouvois suivre de meilleurs mémoires.

Annibal ayant ainsi pourvû à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne, n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoyoient : car il les avoit priés de l'informer de la fertilité du pays qui est au pied des Alpes & le long du Pô, quel étoit le nombre des habitans, si c'étoient des gens belliqueux, s'il leur restoit quelque indignation contre les Romains pour la guerre que ceux-ci leur avoient faite auparavant, & que nous avons rapportée dans le Livre précédent, pour disposer le Lecteur à entendre ce que nous avions à dire dans la suite. Il comptoit beaucoup sur les Gaulois, & se promettoit de leur secours toutes sortes de succès. Pour cela il dépêcha avec soin à tous les petits Rois des Gaules, tant à ceux qui régnoient en deçà, qu'à ceux qui demeuroient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvoit porter la guerre en Italie, qu'en surmontant toutes les difficultés qu'il y auroit à passer dans les pays dont nous venons de parler, & qu'en faisant entrer les Gaulois dans son entreprise. Enfin les courriers arriverent, & lui apprirent quelles étoient les dispositions & l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, la peine qu'il devoit s'attendre à essuyer dans ce passage, quoiqu'absolument il ne fût pas impossible. Le Printemps venu, Annibal fit sortir ses troupes des quartiers d'hyver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage sur ce qui s'y étoit fait en sa faveur, lui enflerent le courage, & sûr de la bonne volonté des Citoyens, il commença pour lors d'exhorter ouvertement les soldats à faire la guerre aux Romains. Il leur représenta de quelle maniere les Romains avoient demandé qu'on le leur livrât lui & tous les Officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du pays où ils alloient entrer, de la bonne volonté des Gaulois, & de l'alliance qu'ils

devoient faire ensemble. Les troupes lui ayant marqué qu'elles étoient prêtes à le suivre par-tout, il loüa leur courage, leur annonça le jour du départ, & congédia l'assemblée. Tout cela s'étant fait pendant le quartier d'hyver, & tout étant réglé pour la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne, au jour marqué il se met en marche à la tête de quatre-vingts-dix mille hommes de pié & d'environ douze mille chevaux. Ayant passé l'Ebre il fait passer sous le joug les Ibergetes, les Bargusiens, les Erénésiens, les Andosiens, c'est-à-dire, les peuples qui habitent depuis l'Ebre jusqu'aux monts Pyrénées. Après s'être soûmis tous ces peuples, & avoir pris quelques villes d'assaut avec beaucoup de rapidité, quoiqu'après bien de sanglans combats & avec perte, il laissa Annon en deçà de l'Ebre pour y commander, & pour retenir aussi dans leur devoir les Bargusiens, dont il se défioit, principalement à cause de l'amitié qu'ils avoient pour les Romains.

Il détacha de son armée dix mille hommes de pié, & mille chevaux, qu'il laissa à Annon, avec les bagages de ceux qui devoient marcher avec lui. Il renvoya un pareil nombre de soldats chacun dans leur patrie, premierement pour s'y ménager l'amitié des peuples, & en second lieu pour faire espérer & aux soldats qu'il gardoit, & à ceux qui restoient dans l'Espagne, qu'il leur seroit aisé d'obtenir leur congé; motif puissant pour les porter à prendre les armes dans la suite, s'il arrivoit qu'il eût besoin de leur secours. Son armée se trouvant alors déchargée de ses bagages, & composée de cinquante mille hommes de pié & de neuf mille chevaux, il lui fait prendre sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhone. Cette armée n'étoit pas à la vérité extrêmement nombreuse: mais c'étoit de bons soldats, des troupes merveilleusement exercées par les guerres continuelles qu'elles avoient faites en Espagne.

Mais de peur que par l'ignorance des lieux on n'ait de la peine à suivre le récit que je vais faire, il est à propos que je marque de quel endroit partit Annibal, par où il passa, & en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas se contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves & les villes, comme font quelques Historiens, qui s'imaginent que cela suffit pour donner une connoissance distincte des lieux. Quand il s'agit de lieux connus, je conviens que pour en renouveller le souvenir, c'est un grand secours que d'en voir les noms: mais quand il est question de ceux qu'on ne connoît point du tout, il ne sert pas plus de les nommer, que si l'on faisoit entendre le son

d'un instrument, ou toute autre chose qui ne signifieroit rien: car l'esprit n'ayant pas sur quoi s'appuyer, & ne pouvant rapporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reste qu'une notion vague & confuse. Il faudroit donc trouver une méthode par laquelle on conduisît le Lecteur à la connoissance des choses inconnues, en les rapportant à des idées solides & qui lui seroient familieres.

La premiere, la plus étendue & la plus universelle notion qu'on puisse donner, c'est celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la division de cet Univers, en quatre parties, & l'ordre qu'elles gardent entre elles, savoir l'Orient, le Couchant, le Midi, & le Septentrion. Une autre notion, c'est celle par laquelle, plaçant par l'esprit les différens endroits de la terre sous quelqu'une de ces quatre parties, nous rapporterons les lieux qui nous sont inconnus, à des idées communes & familieres. Après avoir fait cela du monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même maniere la terre que nous connoissons. Celle-ci est partagée en trois parties. La premiere est l'Asie; la seconde l'Afrique, la troisieme l'Europe. Ces trois parties se terminent au Tanaïs, au Nil & au détroit des Colonnes d'Hercule. L'Asie contient tout le pays qui est entre le Nil & le Tanaïs, & sa situation par rapport à l'Univers est entre le Levant d'Eté & le Midi. L'Afrique est entre le Nil & les Colonnes d'Hercule, sous cette partie de l'Univers qui est au Midi & au Couchant d'hyver jusqu'au Couchant équinoctial, qui tombe aux Colonnes d'Hercule. Ces deux parties considérées en général occupent le côté méridional de la mer Méditerranée, depuis l'Orient jusqu'au Couchant.

L'Europe, qui leur est opposée, s'étend vers le Septentrion, & occupe tout cet espace depuis l'Orient jusqu'au Couchant. Sa partie la plus considérable est au Septentrion entre le Tanaïs & Narbonne, laquelle au Couchant n'est pas fort éloignée de Marseille, ni de ces embouchures du Rhône par lesquelles ce fleuve se décharge dans la mer de Sardaigne. C'est autour de Narbonne jusqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Ocean. Le reste de l'Europe depuis ces montagnes jusqu'au Couchant & aux Colonnes d'Hercule, est borné partie par notre mer & partie par la mer extérieure. Cette partie qui est le long de la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule, c'est l'Espagne. Le côté qui est sur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore

de

de nom commun, parce que ce n'eſt que depuis peu qu'on l'a découvert. Il eſt occupé par des nations barbares, qui ſont en grand nombre, & dont nous parlerons en particulier dans la ſuite. Or comme perſonne juſqu'à nos jours n'a pû diſtinguer clairement ſi l'Ethiopie, où l'Aſie & l'Afrique ſe joignent, & qui s'étend vers le Midi, eſt un continent ou eſt environnée de la mer : nous ne connoiſſons non plus rien de l'eſpace qui eſt entre le Tanaïs & Narbonne juſqu'au Septentrion. Peut-être que dans la ſuite à force de chercher nous en apprendrons quelque choſe. Mais tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent, on peut hardiment aſſûrer qu'ils parlent & écrivent ſans ſavoir, & qu'ils ne nous débitent que des fables. Voilà ce que j'avois à dire pour rendre na narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connoiſſance des lieux : ils peuvent maintenant rapporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre en ſe réglant ſur celles de l'Univers en général. Car comme en regardant on a coûtume de tourner le viſage vers l'endroit qui nous eſt montré ; de même en liſant il faut ſe tranſporter en eſprit dans tous les lieux dont on nous parle. Mais il eſt temps de reprendre la ſuite de notre Hiſtoire.

CHAPITRE VIII.

Chemin qu'Annibal eut à faire pour paſſer de Carthage la neuve en Italie. Les Romains ſe diſpoſent à porter la guerre en Afrique. Troubles que leur ſuſcitent les Boiens. Annibal arrive au Rhône, & le paſſe.

LEs Carthaginois, dans le temps qu'Annibal partit, étoient maîtres de toutes ces Provinces d'Afrique qui ſont ſur la Méditerranée, depuis les Autels des Philéniens, qui ſont le long de la grande Syrte, juſqu'aux Colonnes d'Hercule, ce qui fait une côte de plus de ſeize mille ſtades de longueur. Puis ayant paſſé le détroit, où ſont les Colonnes d'Hercule, ils ſe ſoûmirent toute l'Eſpagne juſqu'à ces rochers, où du côté de notre mer aboutiſſent les monts Pyrénées, qui diviſent les Eſpagnols d'avec les Gaulois. Or de ces rochers aux Colonnes d'Hercule il y a environ huit mille ſtades ; car on en compte trois mille depuis les Colonnes juſqu'à Carthagene ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent : depuis cette ville

jusqu'à l'Ebre, il y en a deux mille deux cents: depuis là jusqu'aux Marchés seize cents, & tout autant des Marchés au passage du Rhône; car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades. Depuis le passage du Rhône en allant vers ses sources jusqu'à ce commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cents stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie, qui sont le long du Pô, s'étendent encore à douze cents stades. Il falloit donc qu'Annibal traversât environ neuf mille stades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. Il avoit déja fait presque la moitié de ce chemin: mais ce qu'il lui en restoit à faire étoit le plus difficile.

Il se préparoit à faire passer à son armée les détroits des monts Pyrénées, où il craignoit fort que les Gaulois ne l'arrêtassent; lorsque les Romains apprirent des Ambassadeurs envoyés à Carthage ce qui s'y étoit dit & résolu, & qu'Annibal avoit passé l'Ebre avec une armée. Aussi-tôt on prit la résolution d'envoyer en Espagne une armée sous le commandement de Publius Cornelius, & une autre en Afrique sous la conduite de Tiberius Sempronius. Pendant que ces deux Consuls leverent des troupes & firent d'autres préparatifs, on se pressa de finir ce qui regardoit les Colonies qu'on avoit auparavant destiné d'envoyer dans la Gaule Cisalpine. On enferma les villes de murailles, & on donna ordre à ceux qui devoient y habiter, de s'y rendre dans l'espace de trente jours. Ces Colonies étoient chacune de six mille personnes; une fut mise en-deçà du Pô, & fut appellée Plaisance, & l'autre au-delà du même fleuve, à laquelle on donna le nom de Crémone.

A peine ces Colonies furent-elles établies, que les Gaulois appellés Boiens, qui déja autrefois avoient cherché à rompre avec les Romains, sans avoir pû rien exécuter faute d'occasion, apprenant que les Carthaginois approchoient, & se promettant beaucoup de leur secours, se détacherent des Romains, & leur abandonnerent les ôtages, qu'ils avoient donnés, après la derniere guerre. Ils entraînerent dans leur révolte les Insubriens, qu'un ancien ressentiment contre les Romains disposoit déja à une sédition, & tous ensemble ravagerent le pays que les Romains avoient partagé. Les fuyards furent poursuivis jusques à Mutine, autre Colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Ils y investirent trois Romains distingués qui avoient été envoyés pour faire le partage des terres, sçavoir C. Lutatius,

personnage Consulaire, & deux Préteurs. Ceux-ci demanderent d'être écoutés, & les Boiens leur donnerent audience; mais au sortir de la conférence, ils eurent la perfidie de s'en saisir, dans la pensée que par leur moyen ils pourroient recouvrer leurs ôtages. Sur cette nouvelle Lucius Manlius, qui commandoit une armée dans le pays, se hâta d'aller au secours. Les Boiens le sentant proche, dresserent des embuscades dans une forêt, & dès que les Romains y furent entrés, ils fondirent dessus de tous les côtés, & tuerent une grande partie de l'armée Romaine. Le reste prit la fuite dès le commencement du combat. On se rallia à la vérité quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle sorte, qu'à peine cela pouvoit-il passer pour une honnête retraite. Ces fuyards furent poursuivis par les Boiens, qui les investirent dans un bourg appellé Tanès. La nouvelle vient à Rome que la quatrieme armée étoit, enfermée & assiégée par les Boiens: sur le champ on envoye à son secours les troupes qu'on avoit levées pour Publius, & on en donna le commandement à un Préteur. On ordonna ensuite à Publius de faire pour lui de nouvelles levées chez les Alliés. Telle étoit la situation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Annibal, comme nous avions déja dit dans nos premiers Livres.

Au commencement du Printemps les Consuls Romains ayant fait tous les préparatifs nécessaires à l'exécution de leurs desseins, se mirent en mer : Publius avec soixante vaisseaux pour aller en Espagne; (*a*) & Tiberius Sempronius avec cent

(a) *Publius avec soixante vaisseaux, pour aller en Espagne; & Tiberius Sempronius avec cent soixante vaisseaux longs, à cinq rangs, pour aller en Afrique.*] De toutes les armes défensives, la diversion est sans contredit la meilleure; & quoique celle dont il s'agit n'ait pas eu tout le succès que l'on pouvoit en espérer, cela ne conclut rien contre cette maxime. Ce fut sans doute la faute de Sempronius qui ne sut se procurer en arrivant aucun avantage, & qui fut rappellé d'Afrique dès que l'on apprit à Rome l'entrée d'Annibal en Italie.

Si la conduite de cette entreprise eut pû être confiée à un second Agathocles, elle eût eu sans doute une autre issue. Quoi de plus digne de notre admiration que la résolution de ce Roi de Syracuse, qui réduit à sa seule Capitale que les Carthaginois tenoient assiégée, a l'audace d'en sortir avec une poignée de soldats, du moins en comparaison avec la flotte de Sempronius, & d'aller attaquer Carthage au-delà des mers, & l'obliger par le rappel de son armée, d'abandonner & Syracuse & la Sicile, pour ne plus songer qu'à sa propre défense! Je ne trouve nulle comparaison entre ces deux diversions, & cependant l'on admire bien davantage celle de Sempronius; tant l'idée, ou pour mieux dire le préjugé a de force en faveur des Romains.

Il est moins surprenant que Publius n'ait pas réussi en entier dans le projet sur l'Espagne, par la sage précaution qu'avoit pris Annibal; le pays étoit garni de places que ce Général avoit mis en état de défense, sur tout par de bonnes alliances avec les différens peuples de ces contrées,

soixante vaisseaux longs à cinq rangs, pour se rendre en Afrique. Celui ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuosité, fit des préparatifs si formidables à Lilybée, assembla de tous côtés des troupes si nombreuses, qu'on eût dit qu'en débarquant il vouloit mettre le siége devant Carthage même. Publius rangeant la côte de Ligurie, arriva le cinquieme jour dans le voisinage de Marseille, & ayant abordé à la premiere embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille, il mit ses troupes à terre. Il apprit là qu'Annibal avoit passé les Pyrénées: mais il croyoit ce Général encore bien éloigné, tant à cause des difficultés que les lieux lui devoient opposer, que du grand nombre des Gaulois au travers desquels il falloit qu'il marchât. Cependant Annibal, après avoir obtenu des Gaulois, partie par argent, partie par force, tout ce qu'il vouloit, arriva au Rhône avec son armée, ayant à sa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étoient arrivés, Publius, soit que la célérité de cette marche lui parût incroyable, soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose, envoya à la découverte trois cents cavaliers des plus braves, & y joignit,

ainsi il étoit besoin de toute la sagesse & l'habileté de Publius, pour y maintenir une guerre dont les succès quoique lents ne laisserent pas que de préparer par les établissemens qu'il y prit, la grande diversion qui porta la guerre en Afrique, & fit à la fin rappeller Annibal.

Les bonnes diversions sont celles qui se font au commencement d'une guerre. Il en est de deux especes; celle par les armes & celle par l'argent; telle que celle de Conon contre Agésilas, dont j'ai parlé plus haut; quelquefois les deux ensemble, telle que celle que proposoit Memnon à Darius, ainsi que je l'ai dit. Ce Général courageux & prévoyant avoit commencé par semer la discorde chez les Grecs, par l'argent qu'il y avoit répandu, ayant pris son texte pour aigrir les esprits, de la ruine de Thebes, & de l'oppression des Grecs.

Son projet fut ensuite de ruiner & faire le dégât dans les frontieres par où Alexandre devoit passer après le passage de l'Hellespont, & d'en former un désert, qui par là lui fût devenu impénetrable; & de porter en Grece à la faveur d'une grande flotte qu'il avoit équippée, tout ce qu'il y avoit de troupes d'élite en Perse, lesquelles jointes ensemble aux mécontens eussent immanquablement obligé Alexandre à revenir sur ses pas.

Un Conseil aussi sage fut négligé par les soins des Satrappes, qui menoient dans leurs gouvernemens une vie si délicieuse qu'ils n'oserent envisager les uns de les quitter pour courir à cette expédition, & les autres de voir la ruine de quelques provinces que l'on eût sacrifiées pour sauver l'Etat. L'évenement vérifia la fausseté de leur lâche prudence: ils n'en furent pas moins chassés, tant les uns que les autres, de ces places, où ils agissoient en rois & qui leur sembloient destinées à fournir d'éternels alimens à leur luxe & à leur mollesse.

Le Prince mou & efféminé lui-même, incapable par là de sentir la sagesse des conseils de Memnon, se laissa aller à ceux de ces indignes Ministres. On cherche plus souvent quand on est sot le conseil de ses pareils que celui d'un homme d'esprit ferme & résolu.

Memnon mourut, & dès ce moment la Perse devint la proie d'Alexandre, n'y ayant dans tout ce grand Empire d'autre barriere capable de l'arrêter que ce grand homme. *Tant il est vrai*, dit un Sçavant, *qu'un homme de plus ou de moins, influe beaucoup quelquefois sur le sort des plus vastes Empires.*

pour les guider & les soûtenir, les Gaulois qui servoient pour lors à la solde des Marseillois. Pendant ce temps-là il fit rafraîchir son armée, & délibéroit avec les Tribuns quels postes on devoit occuper, & où il falloit donner bataille aux ennemis.

Annibal arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, entreprit de le passer, parce que ce fleuve n'avoit là que la simple largeur de son lit. Pour cela il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitoient sur les bords, & acheta d'eux tous leurs canots & chaloupes, dont ils ont grand nombre, à cause de leur commerce par mer. Il acheta outre cela tout le bois qui étoit propre à construire encore de pareils bâtimens, & dont il fit en deux jours une quantité extraordinaire de bateaux, chacun s'efforçant de se mettre en état de n'avoir pas besoin de secours étranger pour passer le fleuve. Tout étoit déja préparé, lorsqu'un grand nombre de Barbares s'assembla sur l'autre bord pour s'opposer au passage des Carthaginois. Annibal alors faisant réflexion qu'il n'étoit pas possible d'agir par force contre une si grande multitude d'ennemis; & que cependant il ne pouvoit rester là, sans courir risque d'être enveloppé de tous les côtés, détacha à l'entrée de la troisieme nuit une partie de son armée sous le commandement d'Annon fils du Roi Bomilcar, & lui donna pour guides quelques gens du pays. Ce détachement remonta le fleuve jusqu'à environ deux cents stades, où il trouva une petite Isle qui partageoit la riviere en deux; on s'y logea, on y coupa du bois dans une forêt voisine, & les uns façonnant les pieces nécessaires, les autres les joignant ensemble, en peu de temps ils se firent autant qu'il falloit de radeaux pour passer le fleuve, & le passerent en effet sans que personne s'y opposât. Ils s'emparerent ensuite d'un poste avantageux, & y resterent tout ce jour-là pour se délasser & se disposer à exécuter l'ordre qu'Annibal leur avoit donné.

Ce Général faisoit aussi de son côté tout ce qu'il pouvoit pour passer le reste de l'armée. Mais rien ne l'embarroissoit plus que les éléphans, qui étoient au nombre de trente-sept. Cependant à la cinquieme nuit ceux qui avoient traversé les premiers s'étant avancés sur l'autre bord vers les Barbares à la pointe du jour, alors Annibal, dont les soldats étoient prêts, disposa tout pour le passage. Les pesamment armés devoient monter les plus grands bateaux, & l'infanterie légere les plus petits. Les plus grands étoient au-dessus, & les plus petits au-

deſſous; afin que ceux-là ſoutenant la violence du cours de l'eau, ceux-ci en euſſent moins à ſouffrir. On penſa encore à faire ſuivre les chevaux à la nage, & pour cela un homme ſur le derriere des bateaux en tenoit par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moyen dès le premier paſſage on en jetta un aſſez grand nombre ſur l'autre bord. A cet aſpect, les Barbares ſortent en foule & ſans ordre, de leurs retranchemens, perſuadés qu'il leur ſeroit aiſé d'arrêter les Carthaginois à la deſcente. Cependant Annibal voit ſur l'autre bord uue fumée s'élever, c'étoit le ſignal que devoient donner ceux qui étoient paſſés les premiers, lorſqu'ils ſeroient près des ennemis. Il ordonne auſſi-tôt que l'on ſe mît ſur la riviere, donnant ordre à ceux qui étoient ſur les plus grands bateaux de ſe roidir tant qu'ils pourroient contre la rapidité du fleuve. On vit alors le ſpectacle du monde le plus effrayant & le plus capable d'inſpirer la terreur. Sur les bateaux les uns s'encourageoient mutuellement avec de grands cris, les autres luttoient, pour ainſi dire, contre la violence des flots. Les Carthaginois reſtés ſur le bord, animoient par des cris leurs compagnons; les Barbares ſur l'autre bord demandoient à combattre en faiſant des hurlemens affreux. En même temps les Carthaginois, qui étoient de l'autre côté du fleuve, fondant tout d'un coup ſur les Barbares, les uns mettent le feu au camp, les autres en plus grand nombre chargent ceux qui gardoient le paſſage. Les Barbares ſont effrayés, une partie court aux tentes pour arrêter l'incendie, le reſte ſe défend contre l'ennemi. Annibal animé par le ſuccès, à meſure que ſes gens débarquoient, les range en bataille, les exhorte à bien faire, & les mene aux ennemis, qui épouvantés & déja mis en déſordre par un évenement ſi imprévû, furent tout d'un coup enfoncés & obligés de prendre la fuite.





OBSERVATIONS

Sur le passage du Rhône.

§. I.

Difficulté de cette entreprise.

QUand on lit avec réflexion & que l'on considere ce que c'étoit que la puissance des Romains, la discipline de leurs armées, le nombre de leurs victoires, la position de leur Capitale, eu égard à Annibal, Chef d'une armée de Carthaginois, toûjours vaincu par ces mêmes Romains, éloigné par tant de différens pays, séparé par les Pyrénées, les Alpes, & plusieurs grands fleuves, de la ville qui fait l'objet de ses vœux & le but de son entreprise; quand on considere toutes ces choses, dis-je, le passage du Rhône, cesse d'être aussi surprenant, malgré l'armée Gauloise qui s'y opposoit. Quelle différence de cet obstacle à celui des Alpes, de cette armée qui défend ce fleuve avec celle des Romains qui attendent Annibal dans les plaines d'Italie? Quoi qu'en ait dit ce grand homme lui-même dans sa harangue après ce passage, que le plus fort de son entreprise étoit fait; il s en falloit bien, & il ne vouloit sans doute qu'encourager ses soldats par une perspective aussi douce.

Mais en détachant ce fameux passage de tout ce qui l'a précédé ou suivi; il est bien naturel de se faire une grande idée du Général qui l'a conduit. La largeur, la rapidité du fleuve & l'armée ennemie sur la rive, font des circonstances décisives en faveur du courage, de l'intrépidité & de l'habileté du Chef qui brave & surmonte aussi sagement tant d'obstacles. Polybe en a senti tout le brillant, & il s'est plû à donner une description exacte des moyens, & une relation fidelle des circonstances de cet évenement: c'est qu'il a jugé en homme de guerre que quoique l'on eût vû avant cet évenement des passages de grands fleuves, c'est toûjours une opération digne de l'admiration des connoisseurs; & partant de là, il a fait de celle ci un des morceaux les plus intéressans & les plus achevés de son Histoire.

Plus l'on s'attache à l'entreprise que forme Annibal de traverser les Espagnes, les Pyrénées, les Gaules, le Rhône, les Alpes en plein hyver, à la vûe de mille peuples divers & ennemis, sur l'alliance desquels il ne sauroit fonder des espérances certaines: plus l'on y voit tout ce que ce grand homme imaginoit en lui de ressource. Car on a beau prétendre qu'il s'étoit assûré du mécontentement des Gaulois, & qu'il savoit qu'à son arrivée ils se déclareroient pour lui: l'on ne peut penser qu'il ignorât aucun des obstacles effroyables qui l'attendoient. Mais rien n'étonne une ame de cette trempe, la ferme connoissance de son pouvoir la met au-dessus de tout ce qui arrête les autres. Ce Général après avoir vû périr dans les Alpes presque toute son armée, qui se trouve réduite à huit mille homme d'infanterie Espagno-

le, douze mille Afriquains, & six mille chevaux, ne désespere point; au contraire, il marche en avant avec cette sécurité qui l'a conduit jusque-là; il sait que ce sont les longs périls, la grande fatigue, les combats continuels qui donnent aux hommes le courage, & augmentent l'audace; que la nécessité de vaincre chez des soldats aguerris, est un renfort très-considérable; qu'elle engendre l'intrépidité, qui jointe à la science gagne les batailles. Quelle armée étoit en état de s'opposer à un petit nombre nourri dans ces principes, & à l'élite d'une armée nombreuse qui n'a d'autre ressource que dans son épée? Ce furent là sans doute ses réflexions d'autant plus dignes d'admiration qu'il est plus rare de les faire.

Que l'on ne vienne point comparer après cela les entreprises d'Alexandre avec celle-ci. Celui-ci n'a en tête que des Perses mous & efféminés; il n'a que des fleuves à passer & point de Romains à vaincre. Il ne prévoit aucune diminution notable dans ses forces, & chaque pas lui en assûre de nouvelles: au contraire d'Annibal, qui à chacun des siens voit diminuer le nombre de ses soldats.

Que l'on ne compare pas non plus la marche de Dion contre Denys Roi de Syracuse: l'on trouvera dans ce que dit de lui Diodore, les raisons de la réussite de ses projets, & l'on conclurra sans peine en faveur d'Annibal. Voyons ce qu'en rapporte M. Dacier. *Qui auroit jamais crû*, dit-il, *qu'un homme avec deux vaisseaux de charge fût venu à bout d'un Prince qui avoit quatre cents navires de guerre, cent mille hommes de pié, dix mille chevaux, une aussi grosse provision d'armes, de blé & de richesses qu'il en falloit pour entretenir largement, & pour soudoyer des troupes si nombreuses? qui outre cela habitoit la plus grande partie des villes de la Grece, & avoit des ports, des arsenaux & des citadelles imprenables, qui de plus étoit fortifié par un grand nombre d'Alliés très-puissans? La cause des grands succès de Dion fut premierement sa magnanimité & son courage, & l'affection de ceux à qui il devoit procurer la liberté. Mais la principale cause, ce fut la lâcheté du Tyran, & la haine que ses sujets avoient pour lui: car toutes ces choses concourant dans le même temps, menerent contre toute apparence à une heureuse fin ces grandes actions qu'on a tant de peine à croire.*

§. II.

Dispositif d'Annibal pour le passage du Rhône. Ruse de ce Général. Disposition des Gaulois dans la défense de cette riviere. Celle du Général des Carthaginois. Quelques exemples paralleles. Passage du Rhin, de l'Hysdaspe & de la Dune.

Il suffit de lire le texte pour connoître avec exactitude les moyens & la ruse qu'Annibal employa pour passer le Rhône. La seule chose que je crois pouvoir contester à Polybe, est la construction de ce grand nombre de bateaux, ainsi que l'achat des canots: deux jours ne sont pas suffisans pour cela. L'un & l'autre me paroît chimérique: mais ce qu'il y a de très-probable, est que cet habile Général fit pour le gros de son armée ce qu'Annon fit pour son détachement; c'est-à-dire, qu'il fit construire par ses soldats quantité de radeaux, ceux-ci beaucoup plus aisés à construire

construire en peu de temps sont bien plus propres pour ces sortes d'actions : les soldats peuvent s'arranger dessus en ordre de bataille ; & quand se vient à débarquer, il est beaucoup plus aisé de le faire de dessus un radeau, qui est uni & de niveau avec la rive, que non pas d'un bateau dont le bord toujours élevé & recourbé empêche que l'on en puisse sortir autrement qu'à la file, & avec un désordre qui vient de la façon incommode dont les soldats sont arrangés dedans. Un radeau bien fait porte beaucoup de soldats, la construction en est prompte & simple, & les Histoires ne sont pleines que de récits de passages de grands fleuves où l'on a employé les radeaux par préférence.

Je trouve tant de rapport du passage de l'Hydaspe, par Alexandre le Grand, avec celui-ci, que je suis tenté de croire qu'Annibal le prit pour modele : il faisoit grand cas de ce fameux Conquerant ; & les lumieres des gens que l'on estime, sont d'une grande ressource dans toute sorte de métiers.

Sans parler davantage du détail du passage du Rhône, je vais rapporter celui dont il s'agit : il fournit matiere aux mêmes réflexions. Je le tire d'Arrian, Livre 5. qui dit : *Ce grand Capitaine voyant qu'il lui étoit impossible de passer l'Hydaspe à la vûe de l'ennemi, à cause de la multitude de ses éléphans, qui étonnoient même les chevaux de leurs cris & de leur présence, résolut de dérober son passage, & s'y gouverna de la sorte. Il fit sonder la nuit divers lieux par sa cavalerie, & jetter divers cris comme s'il eût eu envie de passer. Tout étant prêt pour cet effet, Porus y accouroit tout aussi-tôt avec ses éléphans : mais Alexandre demeuroit en bataille sur le bord. Lorsque cela fut arrivé plusieurs fois, & que Porus vit que ce n'étoit qu'un bruit & de vaines menaces, il ne s'ébranla plus pour cela, & se contenta d'envoyer des coureurs par tout le village. Après qu'Alexandre se fut ôté l'appréhension de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit, il fit ce dessein. Il y avoit à quatre ou cinq lieues du lieu où il étoit, un rocher, autour duquel le fleuve se recourboit, & vis-à-vis, une Isle déserte, l'un & l'autre couverts de bois, partant très-propres à former une entreprise. Il résolut de passer à cet endroit, après avoir disposé auparavant le long du rivage des corps-de-garde de distance en distance, d'où l'on pouvoit se voir & s'entendre, & il faisoit jetter des cris toutes les nuits, & allumer des feux. Ensuite il fit préparer publiquement tout ce qui étoit nécessaire pour faire croire qu'il vouloit passer vis-à-vis de son camp. Il y laissa un corps de troupes, avec défense de passer qu'il ne vît Porus décampé, soit pour se retirer, ou pour le venir combattre : car s'il vient contre moi,* dit-il, *avec une partie de ses troupes, & qu'il laisse l'autre dans son camp avec ses éléphans, vous y demeurerez : mais s'ils partent, vous partirez aussi, quand une partie de l'armée demeureroit. Car il n'y a rien à craindre pour le passage, que les éléphans, à cause de la cavalerie. Voilà l'ordre qu'il laissa à Craterus, qui commandoit ce corps. Et entre l'Isle & le camp il avoit mis Meleagre, Attalus & Gorgias avec la cavalerie & l'infanterie soudoyées, & leur avoit commandé de passer par troupes lorsqu'ils le verroient attaché au combat. Après avoir donné ces ordres, il prit sa compagnie Royale avec les régimens de cavalerie d'Ephestion, de Perdiccas, de Demetrius, ceux de la*

Bactriane & de la Sogdiane; les Scythes & les Dahes, qui sont des archers à cheval; & pour l'infanterie, les Argyraspides avec les phalanges de Clite & de Cœnus, les archers & les Agriens; & s'éloignant du bord pour n'être pas apperçû, il tira la nuit vers l'Isle où il avoit résolu de passer. Cependant on y emplissoit secrettement les peaux qu'on y avoit amassées, & on les cousoit avec soin. On y rassembloit aussi les bateaux qu'on y avoit portés par pieces sur des chariots, & principalement les galeres à trente rames, la forêt empêchant que l'on n'apperçût rien de ce qui s'y passoit. Mais ce qui servit encore plus à couvrir l'entreprise, fut un orage effroyable qui dura toute la nuit, dont le bruit empêchoit qu'on n'ouït celui des troupes, & le tumulte qui se fait dans l'exécution des ordres. Sur le point du jour l'orage étant appaisé, toute l'armée passa vis-à-vis l'Isle sans être apperçûe des ennemis. La cavalerie étoit sur des peaux, & l'infanterie sur des navires; les Argyraspides passerent sur les galeres à trente rames, une partie avec Alexandre, & l'autre séparément.

Nous voyons dans ces deux passages deux Conquérans à la tête chacun d'une armée courageuse, ayant à passer un grand fleuve. Sur la rive ennemie de chacun, nous voyons une grande armée; mais il faut tout dire, bien plus fournie d'hommes que de courage & des expédiens qu'il fournit dans le danger; puisqu'à l'approche de l'ennemi effrayé, soit de ce grand nombre de bateaux, soit des détachemens qui ont passé plus haut, l'une & l'autre s'enfuit sans rendre, pour ainsi dire, de combat, effet ordinaire de la surprise. Cependant rien ne leur étoit si facile, que de tenir, comme fit d'abord Porus, quelques corps-de-garde le long du fleuve, avec des patrouilles, & des signaux des uns aux autres, pour être averti, & charger l'ennemi tandis qu'il passoit; car c'est une longue opération que le passage d'un grand fleuve, & qui donne bien du temps pour s'y opposer, quand on a pris soin d'en être promptement informé.

Malgré la mal-habileté des Généraux opposés à Alexandre & à Annibal, il est cependant presqu'assûré qu'ils eussent été repoussés, si contens d'avoir la supériorité de courage, ils eussent négligé les ruses, à quoi ils durent leurs succès. Tout Général habile qui conçoit deux moyens de réussir n'aura garde de n'en employer qu'un, ce seroit faire à son ennemi un avantage ridicule.

La moindre négligence de la part de celui qui se défend est de la plus grande conséquence; & comme à la longue, il arrive qu'on se néglige, presque tous les passages de grands fleuves, lorsqu'ils sont habilement conduits, réussissent.

En 1708, au passage de l'Escaut, ceux qui se rendirent les premiers maîtres du pont, n'étoient pas capables de résister à une compagnie de grenadiers: mais l'on fut surpris; & alors on se retire presque toûjours dans le moment où il faudroit, & où on est en état de repousser l'ennemi; tant la peur fait d'effet sur des gens surpris.

Aujourd'hui on jette des ponts à la faveur d'une nombreuse artillerie: mais pour y parvenir, il faut toûjours que quelques troupes passent par bateaux; & ce sont ces troupes-là qu'il faut charger avec des détachemens, tandis que l'armée reste en présence de l'ennemi: ainsi que les Gaulois eussent dû faire contre

Annon, tandis qu'ils restoient avec le gros de leur monde pour observer Annibal.

Polybe ne nous dit point si les Gaulois avoient de la cavalerie. C'est dans ces sortes d'occasion qu'elle est le plus nécessaire. Et il semble par le soin que prend Annibal de faire passer la sienne en même temps que ses autres forces, qu'il avoit besoin d'elle contre celle des ennemis.

La façon dont il la fit passer, quoique non sans exemple, mérite attention. Il fit entrer dans des bateaux les cavaliers, qui tenoient leurs chevaux par la bride dans l'eau. Comme ces animaux nagent très-bien, ils arriverent sans peine sur l'autre rive.

Plutarque dans la vie de Timoleon nous fournit un pareil exemple; c'est dommage que la longueur du trajet indispose un peu contre la fidélité du récit. Il dit, que les Corinthiens étant arrivés à Rhege, & ne pouvant passer le détroit pour aller en Sicile au secours de Timoleon, attendu que les vaisseaux des Carthaginois croisoient sur ce parage; ayant appris qu'ils avoient fait voile vers Siracuse; *ils ne perdirent point de temps, & se jetterent promptement*, dit-il, *dans les premieres barques de pêcheurs qu'ils rencontrerent par hasard, & passerent en Sicile avec tant de sûreté par une grande bonace, qu'ils menerent leurs chevaux par la bride toûjours nageans à côté de leurs bateaux.*

Sans vouloir appuyer ce fait, je puis assûrer qu'un cheval va fort loin de cette sorte, pourvû que le cavalier ait soin de temps en temps de lui soutenir la tête d'une main, & la relever par la bride de l'autre; & quoique le trajet dont parle Plutarque, soit de deux lieues, je le crois possible à des chevaux.

J'ai vû pratiquer ce que je dis là en 1708, à un régiment de dragons de troupes d'Hollande, qui fit passer ses chevaux à travers le bras de mer, qui sépare la ville de l'Ecluse de l'isle de Cadsandt, dont nous nous étions rendus maîtres. Je fus envoyé dans cette ville pour aller prendre les ôtages, & mon cheval passa comme les autres.

Le Vassor dans son Histoire de Louis XIII, rapporte un passage du Rhin, par M. le Duc de Longueville, en 1639, où l'on passa les chevaux de la même maniere. Il dit que le Duc de Longueville dans un extrême besoin de passer le Rhin, étant informé par des espions que l'armée Bavaroise étoit retirée, il ordonna à ses troupes de se rendre le 28 Décembre aux environs de Bacara & d'Obervezel. Le 25 du même mois, le Comte de Guebriant alla reconnoître le lieu le plus propre à passer la riviere. Le Lieutenant d'artillerie avoit préparé des barques qui eurent ordre de remonter au-dessus de Lorix. Le Duc de Longueville arriva vers la nuit à Bacara. A deux heures après minuit le Comte de Guebriant fit passer Roque-servierre avec cent quarante mousquetaires & soixante piquiers, gens choisis. Dès qu'ils eurent mis pied à terre sur l'autre bord, Roqueservierre les mit en bataille. Après que le Comte de Guébriant eut fait passer la plus grande partie de quatre régimens, il passa lui-même, attaqua Lorik, & le prit. Le lendemain il passa la cavalerie. Comme il étoit impossible de passer les chevaux dans de si petites barques que les nôtres, le Colonel Roze essaya une nouvelle maniere, qu'il avoit vû pratiquer à un Officier

nommé Koulharte. Un cavalier descend dans une barque, fait entrer son cheval dans l'eau, le conduit par la bride, & le cheval passe à la nage : on en mena trois ensuite dans la même barque, & la chose parut si facile que tous les autres suivirent l'exemple. Après cet heureux essai toutes les barques furent employées à la fois pendant huit jours & huit nuits. Le reste de la cavalerie arriva en bon ordre au-delà du Rhin.

Il paroît par tout ce que nous venons de rassembler, que quant au trajet, Annibal employa sagement tous les moyens pour le faire avec promptitude, & avec la plus grande union possible dans ses forces; ainsi que pour le passage des éléphans pour lesquels il est dit formellement qu'il employa des radeaux qu'il fit construire; autre preuve qui décide en faveur des radeaux pour le reste de son armée.

Quant à la ruse que j'ai dit être pareille à peu-près à celle d'Alexandre, quelque usée qu'elle soit dans les Histoires, elle n'en réussit pas moins. Et nous lisons que César qui passa presque toutes les rivieres au moyen de ponts qu'il construisoit à la faveur de ses machines de guerre, comme nous faisons à la faveur de notre artillerie, employa le même stratagème au passage de l'Allier; & Vercingentorix y donna, ainsi que les Gaulois opposés à Annibal.

Le passage de la Seine par Labienus est encore plus profond qu'aucun de l'antiquité. L'artifice y est le même que celui d'Annibal. Et si nous descendons jusqu'à nos jours, nous pouvons citer pour exemples de ce stratagème les deux passages de l'Adige par le Prince Eugene : l'un en 1701, & l'autre cinq ans après, ayant en tête le même Officier Général François, qu'il duppa de la même maniere, sans que le premier passage lui servît de leçon pour le second, lequel se fit au confluant de l'Adige, dans la mer, à l'endroit où cette riviere est la plus large. Cet Officier Général ayant mandé à la Cour que ce Prince ne trouveroit nul obstacle à ce passage, crut devoir tenir parole, & non-seulement ne s'y opposa point en personne, mais il n'y envoya pas le moindre secours.

Le Maréchal de Villars en 1702, passa le Rhin, vis-à-vis du Prince Louis de Bade, à la faveur d'un stratagème copié d'après celui d'Annibal, & qui lui réussit de même.

Toutes les Histoires, tant anciennes que modernes, sont remplies de pareils récits, qu'il seroit impossible & inutile de rassembler ici.

Quant au lieu que choisit Annibal pour traverser le Rhône, je pense que ce fut entre Avignon & la riviere de Sorgues, & cela par plusieurs considérations très-sensées: L'une que sachant Publius en mer, il devoit craindre qu'il ne vînt au secours des Marseillois, avec qui les Romains avoient contracté d'étroites alliances; par conséquent il étoit de sa prudence de ne rien retarder pour prevenir cette jonction.

En second lieu, s'il trouvoit dans ce pays-là le fleuve plus large & plus rapide, il n'y avoit pas d'apparence de le remonter à travers un pays plein de montagnes, de défilés, entre lesquels ce fleuve se trouve plus resserré, & dont souvent les rives sont escarpées de part & d'autre, & par conséquent ou aisées à défendre, ou impossibles aux embarquemens ; outre que les peuples qui en habitent les rives n'avoient fait encore nulle alliance avec lui, au contraire

de ceux de Languedoc & du Roussillon, qui l'assistoient en conséquence de leur Traité.

Je pense que le détachement d'Anon s'arrêta entre Roquemaure & le pont du Saint-Esprit : du moins les paroles de l'Auteur semblent l'indiquer.



OBSERVATIONS

Sur le passage des grandes rivieres.

§. I.

Avantages de ceux qui défendent les passages des grandes rivieres. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habiles traverseurs de rivieres, que M. le Prince Eugene.

C'Est une des opérations de la guerre, dont l'aspect est le plus rebutant par la difficulté, que le passage d'un grand fleuve en présence d'une armée ennemie. Il y a tant d'avantage du côté de celui qui se défend, que l'on est toûjours étonné de voir que ces sortes d'opérations réussissent presque toutes.

En effet, comment passer un petit corps pour aider à la construction d'un pont, comment espérer qu'il débarquera en sûreté, & ne sera pas écrasé par un gros corps de troupes que l'on voit vis-à-vis. Comment même avec toute une armée qui seroit embarquée à la fois, pouvoir espérer d'en vaincre une qui est de pié ferme sur le rivage, qui attend & s'est précautionnée de longue main contre toutes les entreprises auxquelles elle s'attend ; dont les corps unis & serrés n'ont à combattre que des pelotons séparés à mesure qu'ils défilent pour débarquer ? Tout cela paroît impossible, & le seroit en effet, si celui qui attaque n'avoit de son côté les avantages que voici.

Le premier est le secret pour le jour, l'heure & le lieu : plus le fleuve est grand & difficile, moins il y a d'espions en état d'informer de ces trois points importants.

Le second est la jalousie que l'on peut & que l'on ne manque point de donner dans un espace du fleuve assez étendu pour diviser l'armée qui se défend, en l'obligeant à garder un grand terrein.

Le troisieme, le nombre des fausses attaques que l'on peut ménager, & dont il n'est pas possible de distinguer la vraie, lorsque les heures sont bien prises. Ce qui retient chaque corps séparé dans son district, sans oser secourir celui qui est véritablement attaqué, & qui l'étant avec toutes les forces réunies, ne sauroit résister assez long-temps pour donner au Général celui de reconnoître la vérité, ni aux autres troupes celui d'accourir au secours.

Ce sont là les raisons principales de la réussite d'une manœuvre, en apparence si difficile, & par conséquent les principes sur lesquels doit manœuvrer celui qui veut passer. Il ne doit confier son véritable projet qu'à ceux à qui il est indispensable, & cela le plus tard qu'il le peut. Il doit faire mine même de négliger

l'endroit qu'il a déterminé, pour ne s'attacher qu'à ceux qu'il ne juge pas favorables; & par des mouvemens, moitié cachés & moitié découverts, donner à penser à son ennemi qu'il l'a pénétré, & que les points sont fixes, afin qu'il y oppose ses principales forces. Il doit éloigner les simulacres le plus qu'il pourra du véritable objet, & le plus qu'il pourra entre eux, pour obliger d'autant l'ennemi à se diviser.

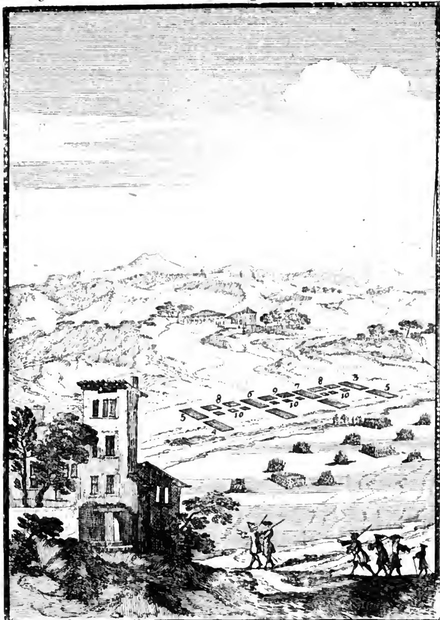
Quand par toutes ces précautions il est parvenu à l'affoiblir par-tout à force de le diviser, pour lors il fera passer de nuit un corps qui soit en état par son choix & sa supériorité, de battre ce qui lui est opposé. La réussite totale dépend de ce premier succès qui tient de la surprise, & jette l'épouvante dans les autres postes voisins. Pour cela l'on ordonnera aux troupes du premier débarquement, d'attaquer fort ou foible, tout ce qui se trouvera devant elles, & de charger sans donner le temps de se remettre, s'emparant des haies, des maisons, & en général de tous les avantages que le terrein & le hasard leur présentera, & de s'y retrancher par toutes sortes de moyens les plus prompts, sur-tout par des arbres abbattus s'il en est; & dès que l'on est assez en force pour entreprendre, il faudra marcher à l'ennemi, qui souvent n'abandonne son poste que pour se rejoindre au gros, & revenir bien vîte charger ce qui a passé: il ne faut rien négliger pour le prevenir, & éviter que la jonction de plusieurs postes ne le rende trop fort.

Quand on s'est procuré ce premier avantage, décisif pour l'ordinaire, les seconds batteaux apportant du monde frais & encouragé par le premier succès, il est bien plus aisé de résister, & même d'attaquer ce qui surviendroit, outre que ceux qui ont été battus d'abord ne manquent jamais de grossir le nombre de ce qui a passé, & de répandre l'épouvante parmi les secours qui arrivent. Ajoûtez à cela que la nuit, ainsi que nous l'avons dit en traitant des surprises, il est certain que celui qui est attaqué croit toujours l'ennemi plus en force qu'il ne l'est véritablement.

Cette opinion pour le moins retarde l'ennemi, & donne le temps d'établir le pont, d'en retrancher la tête, & d'étendre l'abattis ou autre retranchement fait à la hâte à mesure qu'il arrive du monde pour le garnir.

Si l'on est assez heureux pour avoir du côté d'où l'on part une riviere qui ait son confluant dans le fleuve que l'on veut traverser, il ne faut pas négliger cet avantage; mais au contraire s'en servir de la maniere que voici. Comme l'ennemi ne sauroit découvrir ce qui se fait dans la riviere dont je parle, l'on y fait tous les préparatifs de bateaux, radeaux & autre agrès pour le pont ou le passage; & quand tout sera prêt, on laissera un bon nombre de troupes embarquées à portée, tandis qu'avec le reste de l'armée, par une marche dont l'ennemi puisse être instruit, l'on ira à trois ou quatre lieues audessus ou au-dessous, faire mine de jetter un pont & de vouloir passer en cet endroit. Il est bien difficile qu'une manœuvre de cette espece ne donne le change à l'ennemi. Il ne sauroit rester dans son camp tandis qu'il voit l'armée, qu'il observe en pleine marche. Dès qu'il est décampé, les troupes de l'embuscade, à la faveur des bateaux préparés dans

Tome IV Page 61



PASSAGE DE RIVIERES SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR

la riviere, s'embarquent & arrivent sur la rive ennemie, sans qu'il en puisse être averti. Tandis qu'elles manœuvrent, comme nous avons dit plus haut, l'armée, par une contre-marche de nuit, revient à son poste, & profite du pont qu'elle trouve construit sans obstacle. Il faut faire l'embarquement, non pas dans le fleuve, mais dans la riviere dont nous avons parlé, pour ôter à l'ennemi jusqu'à la connoissance du bruit qui se fait d'ordinaire en pareil cas.

Le Général de nos jours qui nous a donné les plus fréquents exemples de passages de grandes rivieres est M. le Prince Eugene. Il sut engager par ses ruses M. de Catinat, en 1701, à s'étendre trop le long de l'Adige, pour en disputer le passage, ce qui le rendit foible par-tout, il tenoit environ douze lieues : le moyen d'être en force quelque part? M. de Vendôme tomba cinq ans après dans la même faute sur la même riviere, & l'ennemi passa comme la premiere fois, vis-à-vis le poste du même Officier Général, ainsi que je l'ai dit tantôt ; peu de jours après il traversa le canal Blanc, autre riviere très-large & très-difficile. Le même qui l'avoit laissé passer l'Adige, s'y transporta, & lui laissa passer le canal, de sorte qu'à l'arrivée de M. de Vendôme il n'étoit plus temps.

Ce Général comptant du moins arrêter le Prince Eugene sur le Pô, y envoya en diligence deux Officiers Généraux avec un corps considérable de troupes. Ce fleuve est dans cet endroit beaucoup plus large & plus difficile que le Rhône. L'ennemi manquoit de bateaux, il lui en falloit un grand nombre pour faire un pont; par conséquent rien ne paroissoit plus aisé que d'en empêcher le passage : mais le Prince Eugene trop habile pour se rebuter après un succès d'abord aussi heureux, vint camper à la Polisselle, d'où il fit rassembler avec soin tous les bateaux du pays. Il en trouva dans l'Adigette qui se jette dans le Pô, plusieurs du premier rang qu'on appelle dans le pays Bucentaures, sur chacun desquels on peut embarquer quatre à cinq cents hommes & quelques autres de moindre grandeur. Il y a à l'embouchure de l'Adigette une magnifique écluse. Le Prince Eugene sachant tout mettre à profit, n'eut garde de manquer un poste & des circonstances aussi favorables. Il fit préparer dans cette riviere, ainsi que nous avons dit, tout ce qui étoit nécessaire, & lorsqu'il en fut temps, il décampe en plein jour, & fait mine de tenter le passage au-dessous du fleuve, lieu où il manquoit de tout pour pareil dessein. Cependant nous donnâmes dans ce paneau, d'autant plus volontiers que dans le lieu de cette fausse attaque le Pô forme trois ou quatre Isles. Notre armée qui l'observoit, se mit en marche en même temps que lui en le côtoyant. On ne tint compte d'un corps de troupes qu'il avoit laissé à la Polisselle, on négligea même de se précautionner dans cet endroit d'une bonne batterie. Tout à coup l'on ouvrit l'écluse de l'Adigette, & l'on apperçut tous ces gros bateaux qui entrerent en file dans le Pô à la pointe du jour, & ayant traversé le fleuve sans obstacle, les ennemis s'emparerent des lieux les plus avantageux, & renvoyerent leurs bateaux chercher un second convoi durant la nuit qui suivit ce passage. Le Prince Eugene fit une contre-marche pour se trouver à la Polisselle, d'où il étoit parti la veille, & soûtenir les troupes de

débarquement, contre lesquels le peu de troupes que nous avions laissées en cet endroit étoit plus que suffisant : mais les deux Officiers Généraux étonnés de cet évenement, après une courte délibération, jugerent plus à propos de marcher au Panaro, pour l'abandonner encore dix ou douze jours après, quoique cette derniere riviere fût tenable. Il fallut tout ce temps à l'ennemi pour établir son pont sur le Pô ; ce qu'il n'auroit sûrement pû faire si l'on eût eu la précaution si naturelle & si triviale de prendre ou brûler tous les bateaux qui étoient dans l'Adigette, & d'établir vis-à-vis son écluse une bonne batterie pour couler à fond tout ce qui auroit fait mine d'en sortir.

Cette faute de notre part ne rend pas la manœuvre du Prince Eugene moins belle dans ces trois passages : elle fut digne de lui & du grand dessein qu'elle annonçoit, qui étoit le secours de Turin, auquel il parvint par une des plus belles marches que l'on ait vûes dans l'Histoire.

§. II.

De l'ordre sur lequel on doit combattre au passage des grandes rivieres. Moyen pour faciliter le débarquement, & le faire en bon ordre.

LA Tactique d'aujourd'hui ne nous offre rien de bien utile ni d'avantageux pour la formation d'un corps de troupes après son débarquement ; & comme il s'agit de combattre contre un nombre supérieur, l'on sent aisément qu'il faut renforcer l'ordonnance des armes pour hasarder le combat. Voici encore la colonne qui vient à notre secours. Avant d'entrer plus avant dans la formation de l'ordre de bataille, je dois ajoûter à ce qui regarde les bateaux, que je voudrois qu'ils fussent blindés, du moins quant aux premiers, avec un fascinage d'osier, qui fut mobile, ainsi que celui des radeaux.

Les premiers porteront des compagnies de grenadiers & des pertuisanniers pour résister à la cavalerie. Le gros de troupes qui suivra se formera en arrivant sur deux colonnes (2) & (3), sur vingt de front, & vingt-huit de profondeur, fraizés à ma méthode. Ces deux colonnes grossissant à mesure qu'elles avancent, se prêteront la main l'une à l'autre, de sorte que la premiere formée avançant & perçant vis-à-vis d'elle, fera faire place à la seconde, qui se placera à côté, à une certaine distance, qu'elles élargiront marchant par leur face, à mesure que l'arrivée de nouvelles troupes l'exigera.

L'ennemi, comme j'ai dit partout, ne sauroit, quelque brave qu'il soit, envelopper ces deux colonnes de toutes parts sans un grand danger ; car s'il s'engage dans l'intervalle, il sera chauffé de trois feux.

A mesure qu'il arrivera de l'infanterie en assez grand nombre, elle formera une seconde section (4) & (5) à chaque colonne ; la seconde voiture de troupes sera encore toute d'infanterie, qui formera les deux colonnes du centre (6) & (7) ; la troisieme portera l'élite de la cavalerie, qui sera placée en (8) & (9). Les compagnies de grenadiers (10) s'introduiront entre les espaces des colonnes ... Une fois cet ordre formé, on attaquera l'ennemi brusquement, sans délibérer, &

l'on

l'on s'étendra dans tous les postes avantageux, occupant les haies, le haut des digues s'il y en a, comme fit M. le Prince Eugene sur le Pô & le Canal Blanc; s'il est possible d'avoir du canon, on l'établira sur les digues, ou sous la protection des colonnes.

Comme l'on doit s'attendre que les postes & camps qui sont le long du fleuve, s'étant réunis, chercheront à attaquer; le premier soin doit être de se précautionner: mais je ne suis pas d'avis que ce soit en remuant de la terre, j'estime infiniment mieux les arbres coupés.

Si l'ennemi est retranché si près du bord de l'eau qu'il ne laisse aucun espace pour mettre pied à terre, alors l'entreprise devient très-difficile, pour plusieurs raisons: l'une que le soldat qui est dans l'eau, ne fut-ce que jusqu'au genou, ne sauroit manœuvrer avec cette célérité & cette force qu'il a sur la terre; & c'est cependant l'activité qui décide ces sortes de combats.

Outre cela l'ennemi, s'il est rusé, n'aura pas manqué de rendre la descente peut-être impraticable, soit par des pieux plantés sous l'eau, loin du bord, lesquels arrêteur les bateaux & radeaux, soit par d'autres pieges, soit par des puits & fossés que l'eau couvre, & qui sont d'autant plus dangereux, soit par des arbres tout entiers jettés dans l'eau, dont les branches sont un obstacle insurmontable aux bateaux, sur-tout lorsque ces obstacles sont soûtenus d'un feu continuel du retranchement. Si l'ennemi a employé tous ces moyens, il me paroît fort difficile de le forcer, & si on l'est si souvent sur les bords des grandes rivieres, c'est faute de ces précautions, que la plûpart des Généraux négligent, soit par défaut de lumieres, soit paresse, soit mauvaise opinion de leurs troupes, qu'ils jugent quelquefois d'après ce qu'ils sentent; soit trop bonne opinion d'un ennemi que la crainte fait envisager comme capable de tout surmonter.

M. le Marquis de Santa Cruz, à qui l'on doit de si beaux ouvrages sur la guerre, craignant une descente à Cagliari où il commandoit, fit enfoncer dans l'eau de gros pieux sur plusieurs rangs, ce qui rendoit le rivage inaccessible à tout bâtiment.

Un des expédiens les plus favorables pour surmonter ce genre d'obstacle sont des ponts en maniere de sambuques, dont j'ai donné la description dans le premier volume, élevés sur le flanc du radeau ou bateau, qui ayent deux toises de longueur, & que l'on abaisse sur le rivage lorsque les bateaux se trouvent arrêtés.

Lorsqu'on avoit conseillé à M. de Vendôme, le grand Prieur, de surprendre le château d'Hostilia en 1704, pour couper la retraite aux ennemis, je fis construire quatre de ces ponts sur le bordage de quatre grands bucentaures, & quelques autres sur de moindres bateaux. M. le Chevalier de Laubgrin devoit commander cette petite flotte en qualité de Capitaine de Galere, le succès en étoit infaillible: mais M. le grand Prieur s'étant laissé entraîner au conseil pernicieux d'un Officier Général, abandonna ce projet, & fit de la Stelata, qui ne devoit être qu'une fausse attaque, la véritable, laquelle réussit; mais l'ennemi se retira, ce qu'il n'eût pû faire par l'autre côté.

Ces ponts sont encore meilleurs sur des radeaux, attendu que les faisant de toute la largeur du radeau, les troupes débarquent en bataille.

Charles XII. Roi de Suede, a poussé le plus loin la construction de ces radeaux : aussi excelloit-il dans les passages de rivieres. Il en a fait construire d'assez solides, pour que les soldats pussent se former dessus, sur dix de hauteur, & même y avoir du canon. Celui qu'il fit en 1718 à Fridetichs-hall, pour passer le Suind-Sund, mérite d'être remarqué. Les poutres équarries étoient sur quatre à cinq lits avec un bordage de poutres ; deux pieces de vingt-quatre, & cinq cents hommes passoient à la fois dessus.

A son passage de la Dune en 1701, il en employa de pareils. C'est de Liniere que je tire le passage que je vais rapporter, lequel d'après le témoignage de plusieurs Officiers Suédois, qui étoient à cette action, & qui me l'ont contée, est extrèmement fidele dans ce récit.

Le Roi de Suede, dit-il, *partit de Derpt à la tête de quinze mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie, & se croyant assez fort pour entrer en campagne, commença à marcher vers Riga. Il s'attendoit que les Saxons viendroient au-devant de lui, & passeroient la Dune pour lui donner bataille : mais ayant appris qu'ils se retranchoient de l'autre côté, il résolut de passer lui-même cette riviere, pour les attaquer jusques dans leur camp. On ne pouvoit le faire qu'à la vûe de quelques Isles, où les Saxons avoient placé des batteries. Charles l'entreprit à la faveur de certains radeaux de nouvelle invention, sur lesquels il avoit fait mettre de l'artillerie, & de quelques barques remplies de paille mouillée où l'on mit le feu, afin que la fumée dérobât la vûe de ses troupes à l'ennemi. Il fit premierement jetter un pont depuis Riga jusqu'à une Isle située au milieu de la riviere, dont les Saxons n'étoient pas les maîtres. Six bataillons y passent pour s'embarquer dans dix grands bateaux, dont les bords étant fort élevés couvroient les troupes, & pouvoient s'abaisser pour servir de pont au débarquement, & sur chacun desquels il y avoit deux pieces de canon.*

Le matin du 18 Juillet à la pointe du jour, les troupes s'avancerent vers le rivage opposé, favorisées de l'artillerie des remparts de Riga, & par le canon de la citadelle. Elles aborderent en un endroit marécageux, & à mesure qu'elles débarquoient, les bateaux alloient se ranger à droite & à gauche pour les soûtenir par le feu de leur canon. Le vent qui soufloit alors avec assez de véhemence, & qui étoit favorable aux Suédois, chassa du côté des Saxons une fumée si épaisse des barques pleines de paille mouillée, que le Roi avoit eu la précaution de prendre avec lui, qu'ils en furent tout offusqués, & ne pûrent s'opposer au débarquement aussi-tôt & aussi vigoureusement qu'il auroit fallu. On commença ensuite à débarquer les troupes, & à mesure que l'infanterie arrivoit, elle se rangeoit derriere les piques, c'est-à-dire, derriere les manches des piquiers *& les chevaux de frise, & s'en faisoit un retranchement. Là dessus les Saxons s'avancerent au nombre de cinq régimens & dix-sept escadrons. Mais soit que le terrein ne leur fût pas favorable, soit qu'ils fussent effrayés de la contenance hardie des Suédois, ils se retirerent dans un lieu sec flanqué d'un marais & d'un bois, où étoit placée leur artillerie. Alors les Suédois marcherent à eux, & soûtenant leur feu sans se rompre, les attaquerent avec tant de vigueur qu'ils les obligerent à reculer.*

Après ce grand exemple où ce jeune Héros n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui être avantageux, jusqu'au vent dont il s'aida par la fumée, je ne m'étendrai pas davantage sur le passage des grandes rivieres, me réservant d'en traiter ailleurs dans un Traité particulier, à quoi je joindrai la défense : ce que j'ajoûte encore ne regarde que certains points les plus essentiels.

§. III.

De la défense contre le passage des grandes rivieres. Le systême de l'Auteur est le seul sur lequel on puisse se défendre contre un ennemi qui l'employe dans l'attaque.

TAnt d'Auteurs, parmi lesquels Frontin est le plus estimé des connoisseurs, ont écrit des stratagèmes, qu'il est bien peu de Généraux qui ne connoissent tous ceux que l'on peut employer pour le passage d'une grande riviere. Dès qu'on les connoît, le remede y est bien-tôt appliqué : mais quand cela arrive, & que l'ennemi aussi audacieux qu'opiniâtre, se résout à un passage à force ouverte, voyons quelle est la méthode la plus sûre pour s'y opposer. Examinons d'abord les défenses qui se tirent de la chose même & du terrein. La premiere de toutes les précautions doit être d'enlever, couler à fond & brûler exactement tous les bateaux ou radeaux, tant grands que petits que l'on peut trouver dans l'étendue du fleuve que l'on veut défendre, & au plus loin qu'il est possible, & de les faire garder avec soin à la rive que l'on défend. Cette grande disette jette l'ennemi dans une perte de temps d'abord très-considérable, & en second lieu le réduit aux seuls radeaux qu'il est obligé de construire ; & comme tous les bois n'y sont pas propres, souvent il sera obligé à démolir les maisons pour en prendre les bois. Cette opération désigne alors le point de son attaque, & il n'est pas difficile de découvrir, soit par les espions, soit par les habitans avec qui l'on doit avoir concerté des signaux, en quel lieu l'on porte ces charpentes rassemblées d'autant d'endroits. Tout cela fournit le moyen de s'opposer, soit au travaux, soit au passage.

La seconde précaution est de reconnoître avec une extrême exactitude le lit de la riviere que l'on défend, d'en rendre inaccessibles les endroits aisés, soit par des escarpemens quelquefois aisés à ménager, soit par des redoutes élevées toûjours le plus près de l'eau qu'il est possible, pour ne pas imiter les Hollandois, qui en 1672 se retrancherent sur le bord de l'Isle, si loin du bord, que les François purent passer & se former entre deux.

On joindra ces redoutes par des courtines s'il en est besoin, & on en placera dans les retours de plus avancées pour ne laisser aucun terrein à l'ennemi.

Parmi beaucoup d'autres précautions que je réserve comme j'ai dit, je ne veux pas omettre celle des arbres coulés à fond avec toutes leurs branches auxquelles on pend des pierres dans des panniers ou des sacs pleins de terre, ou que l'on contiendra avec des pieux plantés dans leurs branches.

S'il y a du côté de l'ennemi quelques rivieres qui se jettent dans le fleuve, il faut se méfier de son embouchure, & craindre qu'il n'en use comme je l'ai dit plus haut : c'est

vis-à-vis de là qu'il faut donner sa principale attention.

S'il se rencontre des Isles derriere lesquelles l'ennemi puisse à couvert faire ses préparatifs, comme fit Charles XII au passage de la Dune, & comme faisoit M. de Turenne, en y communiquant par un pont pour accourcir le trajet, il est important d'y prevenir l'ennemi, de s'en rendre maître & de s'y fortifier, sinon par quelque fort, du moins par quelque corps-de-garde qui puisse voir & avertir. La manœuvre de l'ennemi soit pour chasser ces corps-de-garde, soit pour les rendre inutiles, sert du moins à faire connoître ses desseins.

On peut encore parvenir à les pénétrer par une précaution qu'il ne me paroît pas qu'on ait encore pratiquée : c'est d'avoir en différens endroits le long du cours du fleuve, de petits bateaux ou canots légers à six rames, pour envoyer la nuit à la découverte sur la rive opposée y écouter, & faire même des prisonniers, s'il est possible. Sur-tout lorsqu'on apperçoit de grands feux dans les camps ennemis, cela veut dire pour l'ordinaire une marche, & pour lors ces bateaux sont fort utiles. Il faut qu'ils se laissent aller au courant, observant de ne ramer qu'à vogue sourde ; & ceux qui auront passé dessus, mettant l'oreille contre terre, entendront aisément si l'on marche.

Encatoura s'étant révolté, l'armée de Timurbek marcha en diligence contre ce rebelle jusques sur le bord du Sihon, fleuve qui se jette dans la mer Caspienne. *Les troupes des deux partis,* (dit M. de la Croix) *s'étant saisies des passages, camperent en présence les unes des autres, & elles marcherent même durant quelques jours sur les deux rivages, pour trouver l'occasion d'en venir aux mains.*

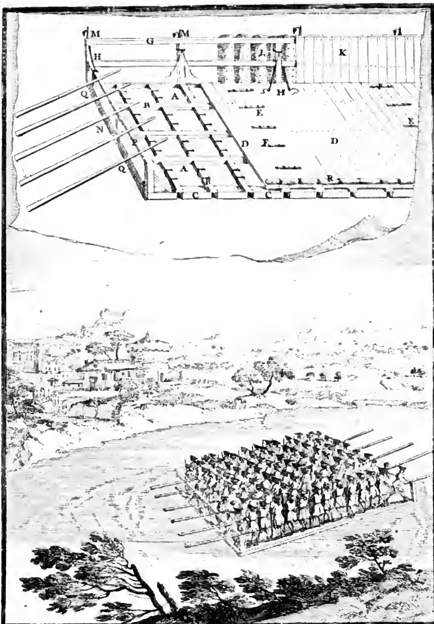
Pendant une certaine nuit Encatoura se servit d'une ruse de guerre : il laissa mille hommes dans le camp qu'il venoit de quitter, & il leur ordonna que pendant qu'il marcheroit à la tête de ses troupes sur le bord du fleuve, ils fissent des feux en divers endroits du camp, afin de faire croire que toute l'armée y étoit encore. Il fit une telle diligence, qu'il trouva un lieu propre pour passer le Sihon. Il le traversa en même temps. Omar-Cheik averti que les ennemis étoient en-deçà du fleuve, leur vint au-devant en homme surpris. Il se donna un grand combat, où Encatoura fut victorieux.

Toutes les précautions que nous venons de détailler ne regardent que le terrein : mais sans troupes elles n'aboutiroient à rien. Voyons maintenant celles qui regardent l'emplacement des troupes. Je crois que le plus convenable est de s'étendre le moins qu'il est possible, & dans le cas indispensable de le faire, de placer à distance d'une ou deux lieues au plus, des camps de deux ou trois mille hommes & non au-dessous, lesquels se communiquent par des gardes entre-deux, des patrouilles fréquentes & des signaux concertés ; de cette sorte l'on peut marcher en force sur l'ennemi à la premiere nouvelle, & l'attaquer toûjours avec cinq à six mille hommes en attendant mieux, puisque ne pouvant passer qu'entre deux camps, il doit être combattu par les deux plus voisins.

Comme il ne sauroit dans un passage de cette espece passer tout d'un coup un nombre de troupes égal à ce que l'on peut lui opposer, il seroit quelquefois avantageux d'en laisser passer un plus grand nombre,



3e P. du T. 2



RADEAU DE LINVENTION DE L'AUTEUR.

T. x. 3.

pour en battre davantage : mais aussi il faut observer que s'il se forme en colonne comme j'ai dit, alors le petit nombre devient égal au grand, & qu'il pourroit avoir l'avantage. Il faut sans perdre de temps charger & précipiter dans la riviere tout ce qui a passé, sans attendre un second convoi : & alors le plus sûr est de former plusieurs colonnes pour attaquer celle qui est déja formée par le front & par les faces en même temps. S'il y en a plusieurs il ne faut pas marchander à se jetter entre les intervalles, & à les faire charger l'épée à la main par la cavalerie soûtenue & entrelacée de compagnies de grenadiers.

S'il arrive que l'ennemi, après avoir donné jalousie en plusieurs endroits vienne à surprendre un passage & à en profiter tout d'un coup, avec un corps trop considérable pour qu'on puisse l'attaquer avec apparence de succès ; alors il faut bien se garder de le charger avec des troupes qui ne fussent pas suffisantes ; rien n'est plus dangereux que de faire ainsi battre en détail chaque corps à mesure qu'il arrive : cela encourage l'ennemi, & décourage ceux qui se voyent toujours repoussés. Pour prevenir cette ruine successive de divers corps, il faut faire alte à une distance hors de portée de l'ennemi, & y attendre les secours qui ne tardent pas d'arriver, & du moment que l'on a reçû assez de monde, ne plus différer de marcher avec vigueur, & charger tout de suite à l'arme blanche, pour ne perdre aucun temps. Alors ceux qui arrivent durant le combat donnent une nouvelle ardeur à vos soldats, & l'on doit bien espérer du succès dès que le nombre seconde l'audace.

Si l'on eût suivi cette méthode au passage de l'Adige en 1701, M. le Prince Eugene eut échoüé, & eût été culbuté dans la riviere.

Comme nous avons dit que le passage à force ouverte est une opération très-difficile, il s'ensuit nécessairement que la défense est extrèmement facile, pourvû que la tête ne tourne pas, & que l'on employe à propos le courage & la vigueur nécessaire. Les temporiseurs ne valent rien en cas pareil.

§. IV.

Des radeaux pour le passage des grandes rivieres. Explication de celui de l'Auteur.

Outre les avantages dont j'ai parlé qu'ont les radeaux sur les bateaux, tant pour la possibilité que pour la dépense, la promptitude & la construction ; il en est encore un considérable, qui est qu'un gros bateau donne prise au canon, & qu'un seul boulet sous l'eau peut le couler à fond, & faire périr d'autant plus de monde qu'il aura paru plus avantageux par sa grandeur : au lieu qu'un radeau ne sauroit être coulé à fond à coups de canon, outre qu'il ne donne nulle prise étant à fleur d'eau. On ne peut donc nier que ceux-ci ne soient de tous points plus avantageux.

Mais, dira-t-on, on ne trouve pas par-tout des bois propres à voguer. Il est vrai : mais il ne s'agit pas de grosses poutres, & par-tout où l'on trouve des maisons, il y a des solives & des bois de sapin. D'ailleurs on peut se munir de radeaux portatifs, plus aisés à charger que des bateaux, & dont l'assemblage & même la construction entiere peut se faire facile-

ment par-tout. Au défaut de poutres pour les gros radeaux comme ceux du Roi de Suede, on peut les soûtenir avec des tonneaux. Mais pour le mien il faut encore moins d'attirail. Ce radeau est composé de plusieurs chassis *A* de quinze a seize piés de longueur sur dix à douze de large : ces chassis sont composés de plusieurs soliveaux équarris *B*, de bois de sapin, sous lesquels on met plusieurs rangs de caisses poissées *C*, près-à-près, & qu'on lie fortement au même chassis. Ces caisses doivent avoir quatre à cinq piés de long sur deux de largeur. On couvrira le chassis *A* de planches de sapin *D* fort légeres, que l'on clouera dessus. Pour s'en servir, l'on joint plusieurs de ces chassis par de fortes amarres *E* & des bouts de soliveaux *F*. Chacun doit avoir une espece de mantelet ou pont levis *G*, haut de sept à huit piés, qui s'abbat en avant, & est retenu par deux cordages *H*, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au bord. Ce mantelet ou pont est composé de planches de sapin *K*, & doublé en dehors de matelas qui pendent dans l'eau pour garantir les caisses des coups de fusil. Les extrémités de ce pont seront garnies de griffes de fer qui puissent s'attacher & mordre la terre pour retenir le radeau contre le courant durant le débarquement. On pratiquera aux deux côtés du radeau *N* le montant *P*, pour y attacher les rames *Q*, & l'on bordera le derriere de chaque chassis d'une fascine d'osier *R* d'un demi-pié de diametre.

Comme il y a toûjours un côté du radeau qui peut être vû de l'ennemi, on le couvrira d'une blinde de cinq à six piés de haut. Les soldats s'y rangeront dessus comme sur terre en rang & file serrée. Six radeaux peuvent porter d'un seul voyage sept mille cinq cents hommes d'infanterie.

Au défaut de caisses poissées, l'on peut se servir de peaux de bouc enflées, appellées vulgairement dans les montagnes d'Auvergne, de Provence & de Dauphiné, des outres : on s'en sert à porter du vin.

Un chariot peut porter de ces outres autant qu'il en faut pour six radeaux.

J'ai lû dans les voyages de Tevenot, que les peuples qui habitent le long du Tigre & de l'Euphrate, ne se servent d'autres bateaux pour traverser ces deux rivieres, que de ceux qu'ils construisent avec de longues perches liées ensemble sur plusieurs outres, & couvertes de plusieurs branches mises en travers & liées aux perches ; ils bordent ces especes de radeaux de petits fagots d'osier d'un demi pié de diametre. L'Auteur assûre qu'ils ne laissent pas que de porter quinze à vingt quintaux de marchandises & autant d'hommes. Il faut arroser ces outres par dessus tous les demi-quarts d'heure de peur qu'elles ne se désenflent, & les ressouffler tous les soirs.

Tite-Live prétend qu'une partie de l'infanterie d'Annibal passa le Rhône à la nage sur des peaux enflées : & je le croirois assez; d'autant que César dans ses Commentaires de la guerre contre Afranius, dit que l'infanterie Portugaise & de l'Espagne citérieure étoit accoûtumée à traverser les fleuves à la nage sur des peaux de chevre.

Alexandre s'en servit au passage de l'Hydaspe & de l'Acesine.

Et Quinte-Curce lui fait dire étant arrêté sur le Tanaïs, qu'il faisoit passer sa cavalerie & sa phalange





Gravé par Crépy le Fils — Parocelle del.

INVENTION DE L'AUTEUR POUR FAIRE PASSER LA CAVALERIE A LA NAGE

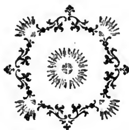
fur des radeaux, & ceux qui étoient armés à la légere fur des peaux.

Xenophon dans la retraite des dix mille, parle d'un foldat qui propofa de faire un pont compofé de peaux de bouc liées à des perches, pour traverfer une grande riviere. Ainfi voilà bien des exemples qui prouvent que cette invention n'eft pas nouvelle, quoi qu'en ait prétendu celui qui la donna pour telle à la cour il y a quelques années.

Elle eft tout au long dans Végece; & Stewechius, dans fon Commentaire fur cet Auteur, en donne la figure.

Il eft certain qu'au moyen de ces peaux enflées il n'y a point de rivieres quelque larges & rapides qu'elles foient, que l'on ne traverfe facilement & fans rifque : dix mille outres dans une armée fuffiroient pour le paffage de quinze mille hommes & au delà.

J'ai fait l'expérience qu'en garniffant deux outres d'une foupape à vent telle que celle dont on fe fert pour enfler les ballons, avec un tuyau de deux pouces de longueur pour l'enfler plus commodément, & en en plaçant un défenflé de chaque côté le long des quartiers de la felle d'un cheval, l'homme n'en eft point embarraffé, & lorfqu'il faut traverfer une riviere il n a qu'à enfler les outres, paffer les jambes deffus & entrer dans l eau comme on le voit dans la figure, il n'eft point de cheval qui ne paffe par ce fecours toutes fortes de rivieres; & dans l'épreuve que j'en ai faite plufieurs fois, il m'a paru que le cheval étoit foûtenu fur l'eau, même fans nager. C'eft une expérience que j'ai faite nombre de fois, & notamment à la fin de la guerre de 1706, pour un deffein que j'avois formé, auquel la cour avoit confenti. J'avois demandé pour cela cinq cents dragons bien montés avec mille de ces outres: mais la paix rompit toutes mes mefures. Avec cette invention mille ou cinq cents chevaux peuvent paffer par-tout, & étendre des contributions tant que l'on voudroit fans rifquer d'être atteint, s'il y avoit des rivieres à traverfer; car ce n'eft qu'à des paffages certains que l'on attend & que l'on arrête de pareils détachemens.



CHAPITRE IX.

Discours de Magile Roi Gaulois, & d'Annibal aux Carthaginois. Combat entre deux partis envoyés à la découverte. Passage des éléphans. Extravagance des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal.

ANnibal maître du passage, & en même temps victorieux, pensa aussi-tôt à faire passer ce qui restoit de troupes sur l'autre bord, & campa cette nuit le long du fleuve. Le matin que la flote des Romains étoit arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cents chevaux Numides pour reconnoître où étoient les ennemis, combien ils étoient, & ce qu'ils faisoient. Puis, après avoir donné ses ordres pour le passage des éléphans, il assembla son armée, fit approcher Magile, petit Roi qui l'étoit venu trouver des environs du Pô, & fit expliquer aux soldats par un interprete les résolutions que les Gaulois avoient prises, toutes très-propres à donner du cœur & de la confiance aux soldats; car sans parler de l'impression que devoit faire sur eux la présence des gens qui les appelloient à leur secours, & qui promettoient de partager avec eux la guerre contre les Romains, il sembloit qu'on ne pouvoit se défier de la promesse que les Gaulois faisoient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux, où ils ne manqueroient de rien, & par où leur marche seroit courte & sûre. Magile leur faisoit encore des descriptions magnifiques de la fertilité & de l'étendue du pays où ils alloient entrer, & vantoit sur-tout la disposition où étoient les peuples, de prendre les armes en leur faveur contre les Romains.

Magile retiré, Annibal s'approcha, & commença par rappeller à ses soldats ce qu'ils avoient fait jusqu'alors: il dit que quoiqu'ils se fussent trouvés dans des actions extraordinaires & dans les occasions les plus périlleuses, ils n'avoient jamais manqué de réussir, parce que dociles à ses conseils, ils n'avoient rien entrepris que sur ses lumieres; qu'ils ne craignissent rien pour la suite; qu'après avoir passé le Rhône & s'être acquis des alliés aussi affectionnés que ceux qu'ils voyoient eux-mêmes, ils avoient déja surmonté les plus grands obstacles; qu'ils ne s'inquiétassent point du détail de l'entreprise; qu'ils n'avoient

n'avoient qu'à s'en repoſer ſur lui : qu'ils fuſſent toûjours prompts à exécuter ſes ordres ; qu'ils ne penſaſſent qu'à faire leur devoir, & à ne point dégénérer de leur premiere valeur. Toute l'armée applaudit, & témoigna beaucoup d'ardeur. Annibal la loüa de ſes bonnes diſpoſitions, fit des vœux aux Dieux pour elle, lui donna ordre de ſe tenir prête pour décamper le lendemain matin, & congédia l'aſſemblée.

Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avoient été envoyés à la découverte. La plûpart avoient été tués, le reſte mis en fuite. A peine ſortis du camp, ils étoient tombés dans la marche des coureurs Romains envoyés auſſi par Publius pour reconnoître les ennemis, & ces deux corps s'étoient battus avec tant d'opiniâtreté, qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant des Romains que des Gaulois, & de l'autre plus de deux cents Numides. Après ce combat les Romains en pourſuivant les fuyards s'approcherent des retranchemens des Carthaginois, examinerent tout de leurs propres yeux, & coururent auſſitôt pour informer le Conſul de l'arrivée des ennemis. Publius ſans perdre de temps, mit tout le bagage ſur les vaiſſeaux, & fit marcher le long du fleuve toute ſon armée dans le deſſein d'attaquer les Carthaginois.

Le lendemain à la pointe du jour, Annibal poſta toute ſa cavalerie du côté de la mer comme en réſerve, & donna ordre à l'infanterie de ſe mettre en marche. Pour lui il attendit que les éléphans & les ſoldats qui étoient reſtés ſur l'autre bord euſſent joints. Or voici comme les éléphans paſſerent. Après avoir fait pluſieurs radeaux, d'abord on en joignit deux l'un à l'autre, qui faiſoient enſemble cinquante piés de largeur, & on les mit au bord de l'eau, où ils étoient retenus avec force & arrêtés à terre. Au bout oppoſé à la rive on en attacha deux autres, & l'on pouſſa cette eſpece de pont ſur la riviere. Il étoit à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'ouvrage. Pour prevenir ce malheur, on retint le côté expoſé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordoient le rivage. Quand on eut pouſſé ces radeaux à la longueur d'environ deux cents piés, on en conſtruiſit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux furent liés fortement l'un à l'autre ; mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits, qu'il ne fût aiſé de les détacher. On avoit encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moyen deſquelles les nacelles deſtinées à les remorquer puſſent les af-

fermir contre l'impétuosité de l'eau, & les amener jusqu'au bord avec les éléphans. Les deux grands radeaux furent ensuite couverts de terre & de gazons, afin que ce pont fût semblable en tout au chemin qu'avoient à faire les éléphans pour en approcher. Sur terre ces animaux s'étoient toûjours laissés manier par leurs conducteurs : mais ils n'avoient encore osé mettre les piés dans l'eau. Pour les y faire entrer, on met à leur tête deux éléphans femelles, qu'ils suivent sans hésiter. Ils arrivent sur les derniers radeaux, on coupe les cordes qui tenoient ceux-ci attachés aux deux plus grands, les nacelles remorquent & emportent bientôt les éléphans loin des radeaux qui étoient couverts de terre. D'abord ces animaux effrayés, inquiets, allerent & vinrent de côté & d'autre : mais l'eau dont ils se voyoient environnés leur fit peur, & les retint en place. C'est ainsi qu'Annibal, en joignant des radeaux deux à deux, trouva le secret de faire passer le Rhône à la plûpart de ses éléphans. Je dis à la plûpart; car il ne passerent pas tous de la même façon. Il y en eut qui au milieu du trajet tomberent de frayeur dans la riviere : mais leur chûte ne fut funeste qu'aux conducteurs ; pour eux la force & la longueur de leurs trompes les tira de danger. En levant ces trompes au dessus de l'eau, ils respiroient, & éloignoient tout ce qui pouvoit leur nuire, par ce moyen ils vinrent droit au bord malgré la rapidité du fleuve.

Quand les éléphans furent passés, Annibal fait d'eux & de la cavalerie son arriere-garde, & marche le long du fleuve, prenant sa route de la mer vers l'Orient comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres Européennes. Car le Rhône a ses sources au-dessus du golfe Adriatique, coulant vers l'Occident, & venant de ces parties des Alpes qui regardent le Septentrion. Il prend son cours vers le couchant d'hyver, & se décharge dans la mer de Sardaigne. Ses eaux traversent toute une vallée, dont les Gaulois appellés Ardyens occupent le côté septentrional, & le méridional est bordé par les racines des Alpes, qui sont vers le Septentrion. Cette vallée est séparée des plaines des environs du Pô par les Alpes, qui s'étendent depuis Marseille jusqu'à l'extrémité du golfe Adriatique, & qu'Annibal venant du Rhône traversa pour entrer dans l'Italie.

Quelques Historiens, pour vouloir étonner leurs lecteurs par des choses prodigieuses, en nous parlant de ces montagnes, tombent sans y penser dans deux défauts qui sont très-contraires à l'histoire : ils comptent de pures fables & se contredisent. D'a-

bord ils nous repréſentent Annibal comme un Capitaine d'une hardieſſe & d'une prudence inimitables : cependant à en juger par leurs écrits on ne peut ſe défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins ſenſée. Lorſqu'engagés dans leurs fables ils ſont en peine de trouver un dénouement, ils ont recours aux Dieux & aux demi-Dieux, artifice indigne de l'hiſtoire qui doit rouler toute ſur des faits réels. Il nous peignent les Alpes ſi roides & ſi eſcarpées, que loin de les pouvoir faire paſſer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphans, à peine l'infanterie légere en tenteroit le paſſage. Selon ces Hiſtoriens les pays d'alentour ſont ſi déſerts, que ſi un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal, (*a*) ſa perte & celle de toute ſon armée étoit inévitable. N'eſt-ce pas là viſiblement débiter des fables & ſe contredire ? Car ce Général n'eût-il pas été le plus inconſidéré & le plus étourdi des hommes, s'il ſe fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuſe, & ſur laquelle il fondoit les plus belles eſpérances, ſans ſavoir ni par où il devoit aller, ni la nature des lieux où il paſſeroit, ni les peuples chez qui il tomberoit ? Il eût été même plus qu'inconſidéré s'il eût tenté une entrepriſe, qui non-ſeulement n'étoit pas raiſonnable, mais qui pas même poſſible. D'ailleurs conduiſant Annibal avec une armée dans des lieux inconnus, ils lui ſont faire, dans un temps où il avoit tout à eſpérer, ce que d'autres feroient à peine, quand ils auroient tout perdu ſans reſſource, & qu'ils ſeroient réduits à la derniere

Que ſi un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin a Annibal.] Je ne ſai ſi l'on doit plus excuſer Tite-Live de nous avoir débité autant de fables, depuis que Polybe nous apprend qu'il ne les avoit pas imaginées, puiſqu'il ſe moque des Auteurs à fables & à prodiges qui exiſtoient déja de ſon temps, & qu'il eſt probable que Tite-Live les a copiés. Mais n'étoit il pas, & tout Hiſtorien ne doit-il pas être aſſez judicieux pour retrancher de ceux qu'il copie toutes les chimeres & les faits giganteſques qui gâtent le naturel & la vérité de l'hiſtoire, qui ne doit s'attacher qu'aux faits avec cette noble ſimplicité qui en fait tout le prix ?

Si cet Auteur eût été pénétré de cette maxime, il n'eût eu garde de nous débiter avec le ſérieux qu'il le fait, les rochers des Alpes, fondus avec du vinaigre. Quelle immenſe proviſion de cette liqueur eut pû ſuffire pour pareille opération, que l'Abbé Laſemas, traveſtiſſant ce vers de Juvenal (ſat. x.)

Diducit ſcopulos & montem rumpit aceto ;

Rend aſſez bien en François burleſque par celui-ci :

Oxycratant des monts les épaules maſſives ?

Encore une fois ceux qui débitent de pareilles puérilités avec le ton & l'air de vouloir les perſuader ne méritent pas le nom d'Hiſtoriens, celui de ridicule Romanciers leurs convient infiniment mieux.

C'eſt volontiers le défaut des Moines Hiſtoriens, ſur-tout de ceux des ſiecles reculés, qui ſemblent vouloir encore ajoûter à la ſotte crédulité des peuples de ces temps où ils perſuadoient tout ce qu'ils vouloient ; mais quand on a la patience de ſupporter toutes ces fables ſans s'en laiſſer décourager par l'ennui qu'elles donnent aux gens ſenſés, on ne laiſſe pas que de recueillir des fruits de ces lectures, dans leſquelles il y a toujours du bon.

extrémité. Lorſqu'ils nous diſent encore que dans ces Alpes ce ne ſont que déſerts, que rochers eſcarpés, que chemins impraticables,ils diſent une fauſſeté manifeſte. Avant qu'Annibal en approchât, les Gaulois de deſſus le Rhône avoient paſſé plus d'une fois ces montagnes, & venoient tout récemment de les paſſer encore pour ſe joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Et de plus les Alpes même ne ſont-elles pas habitées par un peuple très-nombreux? C'étoit là ce qu'il falloit ſavoir, au lieu de nous faire deſcendre du ciel je ne ſai quel demi-Dieu qui veut bien avoir la complaiſance de ſervir de guide aux Carthaginois. Semblables aux Poëtes tragiques, qui pour avoir choiſi des ſujets faux & extraordinaires, ont beſoin pour la cataſtrophe de leurs pieces, de quelque Dieu ou de quelque machine; ces Hiſtoriens employent auſſi des Dieux & des demi-Dieux, parce qu'ils ſe ſont d'abord entêtés de faits qui n'ont ni vérité ni vraiſſemblance. Car comment finir raiſonnablement des actions dont les commencemens étoient contre la raiſon? Quoi qu'en diſent ces Ecrivains, Annibal conduiſit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il étoit informé exactement de la nature & de la ſituation des lieux où il s'étoit propoſé d'aller: il ſavoit que les peuples où il devoit paſſer n'attendoient que l'occaſion de ſe révolter contre les Romains; enfin pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, il s'y faiſoit conduire par gens du pays, qui s'offroient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avoient les mêmes intérêts & les mêmes eſpérances. Je parle avec aſſûrance de toutes ces choſes, parce que je les ai appriſes de témoins contemporains, & que j'ai été moi-même aux Alpes pour en prendre une exacte connoiſſance.

CHAPITRE X.

Annibal ſur ſa route remet ſur le Thrône un petit Roi Gaulois, & en eſt recompenſé. Les Allobroges lui tendent des piéges à l'entrée des Alpes. Il leur échappe, mais avec beaucoup de riſque & de perte.

TRois jours après le décampement des Carthaginois, le Conſul Romain arrive à l'endroit du fleuve, par où les ennemis l'avoient paſſé. Sa ſurpriſe fut d'autant plus grande, qu'il s'étoit perſuadé que jamais ils n'auroient la hardieſſe de prendre cette route pour aller en Italie, tant à cauſe de la multi-

tude de Barbares dont ces quartiers ſont peuplés, que du peu de fond qu'on peut faire ſur leurs promeſſes. Comme cependant ils l'avoient fait, il retourna au plus vîte à ſes vaiſſeaux, & embarqua ſon armée. Il envoya ſon frere en Eſpagne, & revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Annibal. Celui-ci après quatre jours de marche vint à un endroit appellé l'Iſle, lieu fertile & très-peuplé, & à qui l'on a donné ce nom, parce que le Rhône & la Saone coulant des deux côtés, l'aiguiſent en pointe au confluent de ces deux rivieres. Cette Iſle reſſemble aſſez, & pour la grandeur & pour la forme, au Delta d'Egypte, avec cette différence néanmoins, qu'un des côtés du Delta eſt fermé par la mer, où ſe déchargent les fleuves qui ferment les deux autres, & que ce ſont des montagnes preſque inacceſſibles qui bornent un des côtés de l'Iſle.

Annibal trouva dans cette Iſle deux freres, qui armés l'un contre l'autre ſe diſputoient le Royaume. Le plus ancien mit Annibal dans ſes intérêts, & le pria de lui aider à ſe maintenir dans la poſſeſſion où il étoit. Le Carthaginois n'héſita point, il voyoit trop combien cela lui ſeroit avantageux. Il prit donc les armes, & ſe joignit à l'aîné pour chaſſer le cadet. Il fut bien récompenſé du ſecours qu'il avoit donné au vainqueur : on fournit à ſon armée des vivres & des munitions en abondance. On renouvella ſes armes, qui étoient vieilles & uſées. La plûpart de ſes ſoldats furent vêtus, chauſſés, mis en état de franchir plus aiſément les Alpes. Mais le plus grand ſervice qu'il en tira, fut que ce Roi ſe mit avec ſes troupes à la queue de celles d'Annibal, qui n'entroit qu'en tremblant dans les terres des Gaulois nommés Allobroges, & les eſcorta juſqu'à l'endroit d'où ils devoient entrer dans les Alpes.

Il avoit déja marché pendant dix jours, & avoit fait environ huit cents ſtades de chemin le long du fleuve; déja il ſe diſpoſoit à mettre le pié dans les Alpes, lorſqu'il ſe vit dans un danger, auquel il étoit très-difficile d'échapper. Tant qu'il fut dans le plat pays, les Chefs des Allobroges ne l'inquiéterent pas dans ſa marche, ſoit qu'ils redoutaſſent la cavalerie Carthaginoiſe, ou que les Barbares, dont elle étoit accompagnée, les tinſſent en reſpect. Mais quand ceux-ci ſe furent retirés, & qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandoient ceux par où il falloit

néceſſairement que l'armée d'Annibal paſſât. C'en étoit fait de ſon armée, ſi leurs piéges euſſent été plus couverts : mais comme ils ſe cachoient mal, ou point du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes.

Ce Général averti du ſtratagème des Barbares, campa au pié des montagnes, & envoya quelques-uns de ſes guides Gaulois pour reconnoître la diſpoſition des ennemis. Ils revinrent dire à Annibal que pendant le jour les ennemis gardoient exactement leurs poſtes, mais que pendant la nuit ils ſe retiroient dans une ville voiſine. Auſſi-tôt le Carthaginois dreſſe ſon plan ſur ce rapport, il fait en plein jour avancer ſon armée près des défilés, il campe aſſez proche des ennemis. La nuit venue, il donne ordre d'allumer des feux, laiſſe la plus grande partie de ſon armée dans le camp, & avec un grand corps d'élite il perce les détroits, & occupe les poſtes que les ennemis avoient abandonnés. Au point du jour les Barbares ſe voyant dépoſtés, quitterent d'abord leur deſſein : mais les bêtes de charge & la cavalerie, ſerrées dans ces détroits, ne ſuivoient que de loin ; ils ſaiſirent cette occaſion pour fondre de pluſieurs côtés ſur cette arriere-garde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant ſous les coups des Barbares, que par la difficulté des chemins. Ils y perdirent ſur-tout beaucoup de chevaux & de bêtes de charge, qui dans ces défilés & ſur ces rochers eſcarpés ſe ſoûtenant à peine, tomboient au premier choc. Le plus grand déſaſtre vint des chevaux bleſſés qui tomberent dans ces ſentiers étroits, qui en roulant pouſſoient & renverſoient les bêtes de charge & tout ce qui marchoit derriere.

Annibal, pour rémédier à ce déſordre, qui, par la perte de ſes munitions alloit l'expoſer au riſque de ne pas trouver de ſalut, même dans la fuite, courut au ſecours à la tête de ceux qui pendant la nuit s'étoient rendus maîtres des hauteurs, & tombant d'en-haut ſur les ennemis, il en tua un grand nombre : mais dans le tumulte & la confuſion qu'augmentoit encore le choc & les cris des combattans, il perdit auſſi beaucoup de ſon monde. Malgré cela la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, & le reſte réduit à prendre la fuite. Il fit enſuite paſſer ces défilés, quoiqu'avec beaucoup de peine, à ce qu'il lui étoit reſté de chevaux & de bêtes de charge : puis ſe faiſant ſuivre de ceux qui lui parurent le moins fatigués du combat, il fut attaquer la ville d'où les ennemis étoient ſortis ſur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitans, dans

l'eſpérance du butin qu'ils croyoient faire, l'avoient abandonnée. Il la trouva preſque déſerte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charges & de priſonniers; & outre cela du bled & de la viande pour deux ou trois jours, ſans compter que par-là il ſe fit craindre de ces Montagnards, & leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois ſa marche.

Il campa dans cet endroit, & s'y rafraîchit un jour entier; le lendemain l'on continua de marcher. Pendant quelques jours la marche fut aſſez tranquille. Au quatrieme, voici un nouveau péril qui ſe préſente. Les peuples qui habitoient ſur cette route, inventent une ruſe pour le ſurprendre : ils viennent au-devant de lui portant à la main des rameaux d'olive & des couronnes ſur la tête; c'eſt le ſignal de paix & d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut ſuſpect à Annibal: il s'informa exactement quel étoit leur deſſein, quel motif les amenoit. Ils répondirent qu'ayant ſu qu'il avoit pris une ville ſur leurs voiſins, & qu'il avoit terraſſé quiconque avoit oſé lui tenir tête, ils venoient le prier de ne leur faire point de mal, & lui promettre de ne lui en faire point; s'il doutoit de leur bonne foi, qu'ils étoient prêts à donner des ôtages.

Annibal héſita longtemps ſur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avoit lieu d'eſpérer que cette condeſcendance les rendroit plus réſervés & plus traitables: de l'autre, en les rejettant, il étoit immanquable qu'il s'attireroit ces Barbares ſur les bras. Sur ces deux raiſons, il fit du moins ſemblant de vouloir bien les mettre au nombre de ſes Alliés. Auſſi-tôt on lui apporta des ôtages, on le fournit de beſtiaux, on s'abandonna entierement à lui ſans aucune précaution, ſans aucune marque de défiance. Annibal de ſon côté ſe livra tellemment à leur bonne foi apparente, qu'il les prit pour guides dans les défilés qui reſtoient à franchir. Ils marcherent donc à la tête pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon, qui de tous côtés étoit fermé par des rochers inacceſſibles, ces perfides attroupés vinrent fondre ſur l'arriere-garde d'Annibal. Ce vallon eût ſans doute été le tombeau de toute l'armée, ſi le Général Carthaginois, à qui il étoit reſté quelque défiance, & qui s'étoit précautionné contre la trahiſon, n'eût mis à la tête les bagages avec la cavalerie, & les peſamment armés à la queue. Cette infanterie ſoûtint l'effort des ennemis, & ſans elle la perte eût été beaucoup plus grande.

Mais malgré ce secours il périt là grand nombre d'hommes, de chevaux & de bêtes de charge. Car ces Barbares, avançant sur les hauteurs à mesure que les Carthaginois avançoient dans les bas, de-là tantôt rouloient, tantôt jettoient de grosses pierres, qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Annibal fut obligé de se tenir pendant toute une nuit avec la moitié de son armée sur un rocher fort & découvert, pour veiller à la défense des chevaux & des bêtes de charge; encore cette nuit suffit-elle à peine pour les faire défiler.

Le lendemain les ennemis s'étant retirés, il joignit sa cavalerie, & s'avança vers la cime des Alpes. Dans cet route il ne se rencontra plus de Barbares qui l'attaquassent en corps. Quelques pelotons seulement voltigeoient en quelques endroits, & se présentant tantôt à la queue, tantôt à la tête, enlevoient quelques bagages. Les éléphans lui furent alors d'un grand secours. C'étoit assez qu'ils parussent pour effrayer les ennemis & les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire prendre haleine à ceux qui étoient montés heureusement, que pour donner aux traîneurs le temps de joindre le gros. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir paroître la plûpart des chevaux & des bêtes de charge qui avoient été abattus dans la route, & qui sur les traces de l'armée étoient venus droit au camp.

CHAPITRE XI.

Annibal acheve de passer les Alpes. Difficultés qu'il eut à essuyer. Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paroissoient essentielles à l'Histoire.

ON étoit alors sur la fin de l'Automne, & déja la neige avoit couvert le sommet des montagnes. Les soldats consternés par le ressentiment des maux qu'ils avoient soufferts, & ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avoient encore à essuyer, sembloient perdre courage. Annibal les assemble; & comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, l'on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, l'unique ressource qui lui restoit, pour remettre ses troupes de leur frayeur. En même

même temps il leur montra du doigt où Rome étoit située, & leur rappella quelle étoit pour elles la bonne volonté des peuples, qui habitoient le pays qu'elles avoient sous les yeux. Le lendemain il leve le camp, & commence à descendre. A la vérité, hors quelques voleurs qui s'étoient embusqués, il n'eut point là d'ennemis à repousser : mais l'âpreté des lieux & la neige lui firent perdre presqu'autant de monde qu'il en avoit perdu en montant. La descente étoit étroite, roide & couverte de neige. Pour peu qu'on manquât le vrai chemin, l'on tomboit dans des précipices affreux. Cependant le soldat endurci à ces sortes d'accidens, soûtint encore courageusement celui-ci. Enfin l'on arrive à certain défilé qui s'étend à la longueur d'un stade & demi, & que les éléphans ni les bêtes de charge ne pouvoient franchir. Outre que le sentier étoit trop étroit, le penchant déja rapide auparavant, l'étoit encore devenu davantage depuis peu par un nouvel éboulement des terres. Ce fut alors que les troupes furent saisies de frayeur, & que le courage commença de leur manquer La premiere pensée qui vint à Annibal, fut d'éviter le défilé par quelque détour : mais la neige ne lui permit pas d'en sortir. Il y fut arrêté par un incident particulier, & qui est propre de ces montagnes. Sur la neige de l'hyver précédent, il en étoit tombé de nouvelle : celle-ci étant molle & peu profonde, se laissoit aisément ouvrir : mais quand elle eut été foulée, & qu'on marcha sur celle de dessous, qui étoit ferme & qui résistoit, les piés ne pouvant s'assûrer, les soldats chancelans faisoient presqu'autant de chûtes que de pas ; comme il arrive quand on met le pié sur un terrein couvert de glace. Cet accident en attiroit un autre plus fâcheux encore. Quand les soldats étoient tombés & quils vouloient s'aider de leurs genoux, ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils entraînoient avec eux tout ce qu'ils avoient pris pour se retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir cassé la glace en se relevanț, elles restoient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avoient creusés, sans pouvoir, sous le pesant fardeau qu'elles portoient, vaincre la dureté de la neige qui étoit tombée là depuis plusieurs années. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Il prit le parti de camper à la tête du défilé, & pour cela il en fit ôter la neige. On creusa ensuite par ses ordres un chemin dans le rocher même, & ce travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour qu'il avoit été entrepris, les bêtes

de charge & les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. On les envoya aussitôt dans des pâturages, & l'on établit le camp dans la plaine, où il n'étoit pas tombé de neige. Restoit à élargir assez le chemin pour que les éléphans y pussent passer. On donna cette tâche aux Numides, que l'on partagea par bandes qui se succédoient les unes aux autres, & qui purent à peine finir en trois jours. Au bout de ce temps les éléphans descendirent, exténués par la faim, ne pouvant qu'avec peine se soûtenir. Car quoique sur le penchant des Alpes il se trouve des deux côtés des arbres, des forêts, & que la terre y puisse être cultivée, il n'en est pas de même de la cime & des lieux voisins. Couverts de neige pendant toutes les saisons, comment pourroient-ils rien produire? L'armée descendit la derniere, & au troisieme jour elle entra enfin dans la plaine, mais beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle étoit au sortir de l'Espagne. Sur la route elle avoit beaucoup perdu de son monde, soit dans les combats qu'il fallut soûtenir, soit au passage des rivieres. Les rochers & les défilés des Alpes lui avoient encore fait perdre beaucoup de soldats, mais incomparablement plus de chevaux & de bêtes de charge. Il y avoit cinq mois & demi qu'Annibal étoit parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avoit coûté le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendarts dans les plaines du Pô & parmi les Insubriens, sans que le déchet de son armée (*a*) eût rien diminué de son audace. Cependant il ne lui restoit plus

(a) *Sans que le déchet de son armée eût rien diminué de son audace.*] C'est ici le lieu *d'appliquer la maxime de S. Evremont : que tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand, si le succès est heureux ; comme tout ce qui est grand paroît fou quand l'évenement est contraire.* Ce seroit suivre ce qu'elle condamne si nous ne trouvions Annibal grand que par le succès qu'il a eû dans cette guerre. Eût-il été battu & exterminé à la Trébie, nous ne le trouverions pas moins grand, puisque ce ne sont pas les évenemens qui caractérisent les hommes de guerre. Celui-ci eut le génie d'enfanter ce grand projet, la fermeté de l'entreprendre, l'habileté de le conduire, le courage de le poursuivre, l'audace d'en surmonter & d'en envisager les difficultés, & la constance d'éprouver taut de revers sans se laisser abbattre. Que faut-il de plus pour être appellé grand ? Aux yeux du vulgaire, Charles XII eût été immortalisé s'il eût vaincu a Pultova ; ç'eût été le plus grand, le plus illustre des héros modernes : il y fut battu, une blessure reçûe trois jours auparavant, qui l'obligea à confier à ses Lieutenans le plus beau & le plus décisif des momens, dans le temps où l'habileté de son adversaire n'éxigeoit pas moins que toute la sienne ; seroit-elle capable de faire éclipser aux yeux des connoisseurs la véritable gloire qu'il avoit déja acquise? Je décide hardiment que non. La victoire est l'ouvrage souvent de la fortune : mais la création & l'exécution d'un grand projet sont le fruit & la marque la plus assûrée de l'habileté, qui est le fondement de la vraie grandeur ; ainsi Charles XII vaincu étoit grand, ainsi que l'eût été Annibal même après une défaite, qu'il n'essuya point.

que douze mille Africains & huit mille Espagnols d'infanterie, & six mille chevaux. C'est de lui-même que nous savons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une colonne près du Promontoire Lacinien.

Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avoit envoyé en Espagne Cneius son frere, & lui avoit recommandé de tout tenter pour en chasser Asdrubal; Scipion, dis-je, débarqua au port de Pises avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en passant par la Thyrrénie, où il prit les légions, qui sous le commandement des Préteurs avoient été envoyées là pour faire la guerre aux Boiens. Avec cette armée il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent désir d'en venir aux mains avec le Général Carthaginois.

Mais laissons pour un moment ces deux Chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenés; & avant que d'entamer le récit des combats qu'ils se sont donnés, justifions en peu de mots le silence que nous avons gardé jusqu'ici sur certaines choses qui conviennent à l'histoire. Car on ne manquera pas d'être en peine de savoir pourquoi, après m'être fort étendu sur plusieurs endroits de l'Afrique & de l'Espagne, je n'ai parlé ni du détroit que forment les colonnes d'Hercule, ni de la mer qui est au-delà, ni de ce qu'il y a sur cette mer de particulier, ni des Isles Britanniques, ni de la maniere de faire l'étain, ni de l'or, ni de l'argent que l'Espagne produit, choses cependant sur lesquelles les Auteurs qui en ont écrit fort au long, ne sont pas trop d'accord entre eux.

Il est vrai, je n'ai rien dit sur toutes ces matieres. Ce n'est pas que je les crusse étrangeres à l'histoire : mais deux raisons m'ont détourné d'en parler. Premierement, une narration interrompue par autant de digressions qu'il se seroit présenté de sujets à traiter, eût été rebutante, & auroit écarté le Lecteur du but que je m'étois proposé. En second lieu, il m'a paru que toutes ces curiosités valoient bien la peine qu'on les traitât exprès & en particulier. Le temps & l'occasion viendront d'en dire tout ce que nous avons pû en découvrir de plus assûré.

Que l'on ne soit donc pas surpris dans la suite, si parlant de certains lieux, nous n'entrons pas dans le détail de certaines circonstances. Vouloir que par-tout & à toute occasion, un Historien s'arrête à ces sortes de singularités, c'est ressembler

à cette eſpece de friands, qui portant la main à tous les plats, ne ſavourent aucun morceau à loiſir, & qui par cette diverſité de mets nuiſent plutôt à leur ſanté, qu'ils ne l'entretiennent & ne la fortifient. Il en eſt de même de ceux qui n'aiment l'hiſtoire, qu'autant qu'elle eſt parſemée de particularités détachées du ſujet principal. Ils n'ont pas le loiſir d'en goûter aucune comme elle doit être goûtée, & il ne leur en reſte rien dont ils puiſſent faire uſage.

Il faut cependant convenir que de toutes les parties de l'hiſtoire il n'en eſt point qui ait plus beſoin d'être traitée au long & avec quelque exactitude, que ces particularités-là mêmes que nous avons cru devoir remettre à un autre temps. Entre pluſieurs exemples que je pourrois citer, en voici un qui ne ſouffre pas de réplique. De tous les Hiſtoriens qui ont décrit la ſituation & les propriétés des lieux qui ſont aux extrémités de cette terre où nous habitons, il n'en eſt point ou il y en a très-peu qui ne ſe ſoient ſouvent trompés. Or l'on ne doit épargner aucun de ces Hiſtoriens: il faut les réfuter tous, non légerement & en paſſant, mais en leur oppoſant quelque choſe de ſolide & de certain. On feroit cependant mal de les reprendre avec mépris & avec hauteur: il eſt juſte au contraire de les loüer en corrigeant les fautes que le peu de connoiſſance qu'ils avoient leur a fait commettre. Eux-mêmes, s'ils revenoient au monde, changeroient & redreſſeroient ſur beaucoup de points leurs propres ouvrages. Dans le temps qu'ils vivoient, il étoit rare de trouver des Grecs qui s'intéreſſaſſent beaucoup à l'étude des lieux qui bornent la terre. Il n'étoit pas même poſſible d'en acquérir la connoiſſance. On ne pouvoit alors ſe mettre ſur mer ſans s'expoſer à une infinité de dangers. Les voyages ſur terre étoient encore plus périlleux. Quelque néceſſité, ou quelque inclination qui vous conduiſît dans ces lieux, vous n'en reveniez guere plus inſtruit. Comment examiner tout par ſes yeux dans des endroits qui ſont tout-à-fait barbares, où il ne regne qu'une ſolitude affreuſe, où vous ne pouvez tirer aucun éclairciſſement de la part de ceux qui les habitent, & dont le langage vous eſt inconnu? Je veux que quelqu'un eût ſurmonté tous ces obſtacles. Mais eût-il été aſſez raiſonnable pour ne débiter pas des choſes incroyables, pour ſe renfermer dans l'exacte vérité, pour ne raconter que ce qu'il auroit vû? On ne feroit donc pas équitable de relever avec aigreur des Hiſtoriens, pour s'être quelquefois trompés, ou pour avoir man-

qué de nous donner, sur les extrémités de la terre, des lumieres, qu'il étoit non-seulement difficile, mais même impossible qu'ils eussent eux-mêmes. Loüons ces Auteurs, admirons-les plutôt d'avoir été jusqu'à un certain point, & de nous avoir aidés à faire de nouvelles découvertes. Mais aujourd'hui que depuis la conquête de l'Asie par Alexandre, & celle de presque tout le reste du monde par les Romains, il n'est point d'endroit dans l'univers où l'on ne puisse aller par mer ou par terre; & que de grands hommes, déchargés du soin des affaires publiques & du commandement des armées, ont employé les momens de ce loisir à ces sortes de recherches: il faut que ce que nous en voulons dire soit beaucoup plus exact & plus assûré. C'est de quoi nous tâcherons aussi de nous acquitter dans cet ouvrage, lorsque l'occasion s'en présentera, & nous prierons alors nos Lecteurs curieux de nous donner toute leur attention. J'ose dire que je m'en suis rendu digne par les fatigues que je me suis données, & par les dangers que j'ai courus, en voyageant dans l'Afrique, dans l'Espagne, dans les Gaules & sur la mer extérieure dont tous ces pays sont environnés, pour corriger les fautes que les Anciens avoient faites dans la description de ces lieux, & pour en procurer aux Grecs la connoissance. Mais fermons ici cette digression, & voyons les combats qui se donnent en Italie entre les Romains & les Carthaginois.





OBSERVATIONS

Sur la Marche d'Annibal entre le Rhône & les montagnes du Dauphiné, & sa route à travers les Alpes jusqu'à sa descente dans l'Italie.

UNe grande connoissance des pays dont il s'agit ici jointe à une étude exacte & militaire des passages des Alpes dans lesquelles j'ai fait quantité de campagnes, où j'ai passé des hyvers, & où j'ai toûjours tâché de me rendre utile par la connoissance du pays ; toutes ces choses, dis je, dont il est bon que le Lecteur soit instruit, m'ont mis en état de pouvoir écrire mon sentiment sur le fameux passage d'Annibal à travers les Alpes, sans que l'on puisse m'accuser de donner rien au hasard ; bien loin de là, j'appuie mes sentimens sur des faits, & sur la nature d'un pays qui n'a pû changer, du moins quant aux points intéressans. Je suis donc dans cet endroit de mon Commentaire dans la position où étoit Polybe, qui assûre être venu dans les Alpes à dessein d'y apprendre des habitans contemporains, & la route & les moyens dont Annibal s'étoit servi.

Bien des Auteurs célebres dont les recherches curieuses à ce sujet autoriseroient ses sentimens, en ont eu de bien partagés : mais la plûpart, plus savans que militaires, n'ont pû faire les calculs sans lesquels on ne sauroit décider de la marche d'une armée. Ce n'est point la distance qui en regle la possibilité, ce sont le nombre & la nature des défilés joint au nombre des troupes & des bagages d'une armée, bien différente en cela d'un voyageur, que rien n'arrête que la lassitude ou la nuit.

Comme mon métier m'a mis à portée toute ma vie de m'instruire de ce que peuvent cent mille hommes en fait de marche ; que mes réflexions, mes voyages & mes campagnes m'ont mis aussi en état de décider sur la nature du pays, les rivieres, les défilés & les distances ; je crois pouvoir hardiment assûrer avec M. de Mandajors, qu'Annibal ne fut jamais dans l'isle ou la fourche que forment le Rhône & la Saone où est aujourd'hui la ville de Lyon, laquelle est peut être plus ancienne que les temps dont nous parlons.

Les preuves de ce sentiment sont les quatre jours de marche qu'il est dit positivement que mit Annibal pour arriver de la rive du Rhône où il campa après le passage de ce fleuve, jusqu'au lieu contentieux.

Les partisans des deux opinions, dit M. de Mandajors, *tombent d'accord qu'Annibal aborda sur la rive gauche du Rhône, entre Orange & Avignon, & que quatre jours après son départ de ce camp, il arriva au lieu contentieux.*

Comment se peut-il que l'armée Carthaginoise forte de cent mille hommes suivant Tite-Live, & de quelque chose de moins suivant Polybe, ait fait en quatre jours trente-cinq lieues de Dauphiné ?




L'Isere R.
Drac
Romanche R.
Marche d'Annibal dans les Alpes, depuis Vizille
jusqu'à la plaine du Piemont ou gaule Cisalpine
1. Grenoble. 2. Vizille 3. Bourg d'Oisans, 4 Le mont de
5. Le Lantaret. 6. Briançon. 7. Le mont Genaure
8. Sezanne 9. Le Mont Sestriers 10. Suze 11. Co
la fenestre. 12. Pignerol.
Campement

Mettons-la ſur autant de colonnes que l'on voudra, quoique le pays rempli de défilés n'en puiſſe guere admettre que deux, il ne ſera jamais poſſible qu'elles faſſent un pareil trajet, dans lequel le paſſage ſeul de l'Iſere doit occuper au moins un jour entier, ſans compter celui du Roubion qui paſſe à Montelimart, & de la Dromme qui paſſe à Livron, que nous ſuppoſerons ſi l'on veut, avoir été guéyés : joignez qu'il ſe rencontre ſur cette route huit défilés très-étroits. En un mot, la choſe étant de toute impoſſibilité nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Le mot de *Scoras* ſubſtitué à celui d'une riviere dont le nom eſt viſiblement altéré dans le manuſcrit, a appuyé l'erreur, qui eſt en même-temps détruite par la circonſtance déciſive qui ſe lit dans Polybe, auteur duquel les deux partis s'épaulent. Les huit cents ſtades seront partant de-là une faute de copiſte ; car Polybe qui a été ſur les lieux, qui étoit contemporain & homme de guerre, n'a pû concevoir une pareille impoſſibilité, & à plus forte raiſon l'écrire

Cette iſle, ce *Delta* ſera donc le pays d'entre l'Iſére & le Rhône. Depuis Orange juſqu'à l'Iſére il y a quatre bonnes marches, même très-fortes, pour ne pas dire trop, pour une armée.

Annibal marcha droit à Romans, il ne paſſa point l'Iſére pour ſe couvrir des Romains comme le prétend M. de Mandajors, ni pour éviter de combattre ; il ne prit point le plus long. Qu'avoit-il à craindre des Romains? Dès que Scipion l'eut manqué au paſſage du Rhône, ſeul point où il prétendit l'arrêter, il ne ſongea plus à l'inquiéter. D'ailleurs dans deux marches Annibal eût pu gagner des défilés où il n'avoit rien à craindre des Romains. Mais il vint dans ce canton appellé par Brancus, pour le ſecourir contre ſon frere, & obtenir de lui à cette condition les ſecours d'armes, de munitions & de vivres dont il avoit beſoin ; & s'il prit cette route ce ne fut pas comme la plus longue & la plus ſûre ; mais au contraire, je prétends qu'il n'en avoit point d'autre à prendre que celle-là, c'étoit la plus connue des Gaulois, peut-être même la ſeule ouverte alors.

La fertilité du pays citée par Polybe convient encore parfaitement à ces lieux-là, qui étant beaucoup plus peuplés alors devoient être d'autant plus abondans. Quoi de plus fertile que la vallée du Greſivaudan, & les bords de l'Iſere qui étoit la vraie patrie des Allobroges ?

La figure du *Delta* ne ſe trouve point entre le Rhône & la Saone, & ſe trouve parfaitement entre le Rhône, l'Iſere & les montagnes.

Ainſi tout concours à me confirmer, qu'Annibal paſſa l'Iſere à Romans, d'où il prit la route de Grenoble.

Voici un autre point de conteſtation, qui eſt le paſſage des Alpes. Avant de l'entreprendre par la route que je vais décrire, il eſt bon de donner mes motifs d'excluſion pour les autres.

Je ne ſaurois me figurer que les Carthaginois ayent fait projet de paſſer par les Alpes Pennines, pour deux raiſons : l'une que le Mont-Cénis dans cette ſaiſon eſt tout-à-fait impraticable pour une armée, qu'il eſt même fort douteux que ce paſſage fût alors ouvert. Reſte donc le mont Saint Bernard : mais la connoiſſance du pays nous apprend qu'avant de joindre cette vallée, il

y a une infinité de pas très-dangereux où cent hommes suffiroient pour y arrêter une armée entiere Par conséquent, Annibal qui avoit à se méfier des Allobroges, puisqu'il fut obligé de les combattre, conduit & guidé par des gens du pays, n'étoit pas assez imprudent pour s'engager dans de pareils pas, tandis que par l'autre route le pays est moins âpre, plus ouvert, moins escarpé en précipices, & qu'il n'y a point de ces coupe-gorges, dans lesquels, en bouchant l'issue du défilé tandis que l'on vous attaque après vous y avoir laissé entrer, une armée se trouveroit prise & sans défense.

Ce qui rend une marche d'armée facile, ce n'est pas toûjours le chemin, ce sont les entours de ce chemin, & le plus ou moins d'obstacles que l'ennemi peut y apporter. Comme Annibal risquoit infiniment moins par les Alpes Cotiennes, je conclus qu'il passa par le mont de Lens, le Lautaret, Briançon, le mont Génevre, le col de Sestriere, & la vallée de Prajelas.

Il dut laisser Grenoble à sa gauche, & passer le Drac vis-à-vis Vizille, d'où il entra dans la vallée du bourg d'Oisans, où il put marcher sur deux colonnes des deux côtés de la petite riviere de Romanche, qui le conduisit du côté du mont de Lens où il dut camper à une lieue en deça. Il monta le lendemain cette montagne, qui est fort difficile & fort escarpée, où il y a un chemin taillé dans le roc en plusieurs endroits, & descendit jusqu'au Lautaret. Il y eut là un combat contre ceux du pays. Il passa le lendemain cette montagne, où Polybe dit qu'il commença d'entrer dans les hautes Alpes: mais ce n'est pas là le plus dangereux de sa marche; car de-là jusqu'à Briançon le pays est assez ouvert, quoique les montagnes des deux côtés soient fort élevées.

Il dut camper dans la vallée à une lieue de l'endroit où est aujourd'hui Briançon; & des bords de la Durance, il n'y a du Lautaret là qu'une marche.

Tite Live lui fait passer cette riviere, Polybe n'en dit mot; l'un plein de fiction & de merveilleux en met par-tout, même dans les faits les moins remarquables: Polybe plus sensé ne parle seulement pas du passage d'une riviere qui n'est là qu'un simple ruisseau. Après le passage du Rhône toute autre riviere lui a paru, avec raison, peu digne d'attention.

De là Annibal le lendemain monta le mont Genevre, & dut camper sur la petite plaine qui est au-dessus.

Le jour d'après il descendit à Sezanne où il campa certainement pour passer le mont de Sestriere.

C'est ici l'endroit où il dut trouver de grands embarras, tant de la part de l'ennemi que du terrein dont les pas sont dangereux & difficiles, sur-tout quand on a l'ennemi sur les bras, & outre cela la saison, car dès le mois de Septembre, les neiges y tombent en quantité, & les chemins y sont fermés en Octobre jusqu'à l'entrée de la vallée de Prajelas.

Il gagna enfin le col de Fenetre, qu'il avoit à sa gauche, par le haut des montagnes: c'est sur le plateau où est aujourd'hui le village de Barbottet qu'il dut camper, afin de faire travailler aux chemins pour descendre à Fenestrelles.

C'est dans ce camp qu'Annibal fit remarquer à ses soldats toute la plaine





COMBAT D'ANNIBAL CONTRE LES ALLOBROGES DANS LES ALPES

plaine du Piémont jusqu'auprès des Insubriens, car c'est le seul endroit des montagnes d'où on puisse le découvrir; ceux qui en sont plus rapprochés en sont séparés par des montagnes qui la cachent aux yeux jusqu'à deux lieues de la plaine; & le texte se trouve conforme à mes observations sur ce lieu, puisqu'il dit, que partant de ce camp l'armée arriva le troisieme jour au bord du Pô: il y a effectivement trois marches du Barbottet à la plaine, c'est-à-dire, des marches d'armée dans la saison dont il est question; car je l'ai déja dit, ce sont les embarras, les défilés & les obstacles naturels qui constatent la possibilité du terrein que l'on peut parcourir en corps d'armée.

Par ce trajet Annibal arriva à la vérité plus ruiné & défait qu'il n'eût pû l'être par trois batailles perdues: mais le voilà placé à la rive gauche du Pô, tout prêt à agir contre ceux de Turin, ou à continuer sa marche.

Remarquons en passant, quelle a dû être la fermeté & le courage de ce grand homme, qui vit périr les deux tiers de son armée dans cet affreux trajet, sans se décourager un instant, & sans perdre de vûe son point capital, assûré qu'avec le peu qui lui restoit, son habileté & son courage suppléeroient à tout: cela s'appelle vraîment une belle & grande ame.



OBSERVATIONS

Sur le combat d'Annibal contre les Allobroges des Alpes Cotiennes.

§. I.

Qu'on nomme les vallées de trois noms différens. Quel peut être l'endroit où Annibal fut attaqué par les Allobroges des hautes montagnes. Ordre de bataille des deux armées.

IL est nécessaire avant de pousser plus loin nos Dissertations sur ce passage, de mettre le Lecteur au fait des trois noms que l'on donne aux vallées dans ces pays-là, selon leur plus ou moins d'étendue de largeur, ou les passages qu'elles laissent.

Le mot de vallée s'attribue proprement aux pays qui bordent des rivieres ou un torrent tant soit peu considérable, & dont le bas un peu plus ouvert laisse quelque terrein de plaine pour le passage de droite ou de gauche, lequel chemin ou passage est ordinairement dans le fond.

Le nom de col ou détroit se donne au lieu qui servant de naissance aux torrens très-peu considérables dans leur source, ne laissent pour passage que des sentiers très-étroits, où l'on est obligé de défiler sur un petit front, & qui conduisent au haut de la montagne pour descendre dans le revers sans pouvoir se détourner à droite ni à gauche.

Les Anciens appelloient ces derniers *Portes*. Telles sont les portes Caspiennes, célebres dans l'histoire d'Alexandre le Grand, & dans la retraite des dix mille.

Enfin le nom de gorge se donne au lieu resserré entre deux monta-

gnes, où il n'y a ni torrent, ni riviere, & où le chemin est ainsi renfermé pendant un espace plus ou moins long.

Cette digression m'a paru nécessaire pour l'intelligence des affaires des montagnes.

Il est assez difficile de pouvoir bien déterminer l'endroit où se passa cette grande action entre les Allobroges & les Carthaginois, dans laquelle il est dit qu'Annibal passa la nuit sur un rocher pour protéger le passage de ses bagages & de son armée à la faveur de la nuit.

La connoissance que j'ai des lieux me feroit croire que ce combat se donna entre Sezanne, & le mont de Sestriere. Il y a du moins là un rocher qui semble placé comme Polybe le décrit: le pas en tout est très-dangereux, & le véritable lieu pour arrêter une armée, attendu qu'il est bordé de hauteurs inaccessibles, de sorte que l'issue barrée, si l'ennemi n'a la précaution d'en garder l'entrée, il s'y trouveroit renfermé comme le furent les Romains aux fourches Caudines, & les Rébelles d'Afrique, dans la vallée de la Hache, où Amilcar-Barcas les enferma.

Il y a à présumer de l'habileté d'Annibal que tant qu'il eut de la méfiance des Allobroges, il marcha en homme de guerre au fond des vallées, c'est-à-dire, qu'il n'y fit pas un pas sans s'être assuré par des détachemens des sommités à droite & à gauche, ainsi que des passages de traverse & des revers. Ces détachemens doivent aller d'une hauteur à l'autre, toûjours par les sommets autant qu'il est possible.

Mais dans le cas dont il s'agit, il y a tout lieu de croire qu'Annibal négligea cette précaution: assûré qu'il se crut être par le traité & l'alliance qu'il venoit de faire avec les habitans de ces montagnes, il marcha dans les fonds avec confiance, il négligea les hauts, & fut attaqué & surpris dans ce pas; où si les montagnards eussent bien connu leur avantage, il étoit perdu sans ressource; car il n'étoit plus question de retour pour lui. Déja à moitié détruit, les Gaulois l'eussent-ils laissé repasser n'ayant plus rien à espérer de ses succès, ni à appréhender de sa défaite?

Son imprudence l'ayant jetté dans cette cruelle situation, il n'avoit plus d'autre ressource que son courage & sa vigueur. Il se porta en diligence au de-là du défilé, & soit que les ennemis ne fussent pas assez en force, soit qu'ils eussent négligé cette attention capitale, il s'en rendit maître. Il trouva à une demi-marche de la vallée de Prajelas, le pays un peu plus ouvert: il prévint les ennemis au lieu le plus favorable, & prit poste.

Sans doute qu'il fit une disposition que nous allons tâcher de rendre telle que sa situation, l'ennemi & le pays ont dû la comporter, ou du moins telle que nous conjecturons qu'elle fut.

Annibal sentant qu'il feroit attaqué à son arriere-garde, s'y porta en personne, après avoir donné ordre à sa cavalerie (2) & à son infanterie légere (3) de marcher avec les bagages dont ils durent couvrir la marche. Il prit avec lui ce qu'il avoit d'infanterie d'élite, & marcha en bataille, sans doute remplissant le fond de la vallée sur une seule ligne, puisqu'il n'y a pas moyen d'en former deux dans des terreins aussi étroits. D'ailleurs il avoit en tête des ennemis qui combattoient

dans cet ordre, c'est-à-dire, en maniere de phalange (5), soûtenue & secondée de droite & de gauche des pelotons (6) qui du haut des monts faisoient crouler sur l'armée Carthaginoise des quartiers de rocher dont ils durent souffrir prodigieusement.

Sans doute qu'Annibal dans un aussi mauvais pas, fit alte, pour opposer à cette phalange un corps d'infanterie tout pareil (7), qui étant formé sur une grande profondeur se trouva en état d'arrêter la fougue des Gaulois, puisque dans un lieu serré où le front est égal, tout dépend de la discipline & du courage, il n'y a pas d'autre manœuvre à faire. Ainsi je crois que quoique cette disposition ne se trouve pas dans Polybe, elle a dû être telle que je la décris.

Le grand courage du Général & de ses troupes le tira de ce mauvais pas, où il n'y a guere d'apparence qu'il soit tombé sans quelque faute, du moins de négligence. Qui sont ceux qui n'en font aucune? il n'en est point : mais il n'en existe pas un grand nombre qui sachent aussi-bien les réparer qu'Annibal.

§. II.

Fautes des deux partis. Sentiment de l'Auteur sur la guerre des montagnes. Qu'elle est de toutes la plus difficile & la plus profonde ; qu'elle demande une grande connoissance du pays, un esprit rusé, & une théorie peu connue dans la science des armes.

Ce ne fut pas une faute à Annibal d'avoir entrepris le passage des Alpes sans l'avoir fait demander, & sans s'être assûré de l'alliance des habitans pour deux raisons : l'une que c'eût été les prévenir de ses desseins, & leur donner l'idée, ainsi que le temps de s'assembler, & de le lui disputer les armes à la main à l'entrée des montagnes, peut-être même d'appeller les Romains à leur secours.

La seconde, fut que les Traités n'étoient point assez respectés de ces peuples, pour que l'on pût y prendre confiance. On le voit par celui qu'ils avoient fait avec lui, quelques jours avant le combat dont il s'agit. Et c'est cette seconde raison qui nous apprend qu'Annibal eut grand tort de marcher sur la foi des traités comme il fit. Tout Général qui s'endort dans cette confiance, court grand risque d'être souvent duppé.

De cette confiance qui fut la premiere faute, vint l'oubli capital de s'emparer des sommets à mesure qu'il avançoit, & d'envoyer son infanterie légere prendre poste aux passages dont il avoit besoin, pour assûrer d'autant sa marche.

Outre ces deux précautions indispensables dans un pays de montagnes, il faut encore faire fouiller exactement les revers, les gorges, les villages, les bois, y tenir des détachemens, qui n'en partent qu'à mesure que l'arriere garde les dépasse. Si Annibal eût prit cette précaution, les Allobroges qui vraisemblablement ne prirent envie de l'attaquer que par la négligence qu'ils apperçurent dans sa marche, se fussent tenus tranquilles : mais s'il fit des fautes, les Allobroges en firent bien davantage.

Pour les connoître il est nécessaire de dévoiler quel put être leur motif de rompre avec Annibal, & l'objet qu'ils se proposoient en rompant.

Annibal n'étoit point venu pour leur faire la guerre ; il ne leur demandoit que le libre passage, il vivoit bien avec ceux qui ne lui faisoient pas de mal : peu occupé des petites insultes que ceux qu'il rencontroit pouvoient lui faire, il ne perdoit pas de vûe son grand objet, & par conséquent ces peuples ne redoutoient pas beaucoup sa vengeance. Voilà un motif pour des gens sans foi.

La destruction de son armée ne leur étoit d'aucune utilité, non plus que sa conservation ne pouvoit leur apporter nul dommage. Pourquoi donc l'attaquer ? il ne nous reste d'autre objet que l'appas du butin. L'avidité des Allobroges leur fait désirer de s'enrichir des dépouilles de cette armée : c'est donc à ses équipages qu'ils devoient s'attacher, & c'est dans cette supposition qu'ils firent de grandes fautes.

Ce dessein une fois formé, & leur terrein aussi bien choisi ; nous allons connoître leurs fautes par la comparaison de ce qu'ils eussent dû faire pour enlever les équipages dont ils voyoient & connoissoient la marche. Ils n'avoient rien de mieux à faire, que de se présenter à l'arriere-garde où étoit le gros des troupes, avec mine de l'attaquer sans y engager le combat pour y contenir les troupes, tandis qu'avec leurs principales forces, ils se seroient portés par les sommets dont ils étoient maîtres, sur la colonne de bagages, qui devoit être fort allongée dans un défilé de cette nature, ainsi que la cavalerie qui l'escortoit, laquelle n'eût pu les secourir ; car le moindre obstacle suffit en pareil cas pour l'arrêter, outre qu'il est totalement impossible dans un chemin étroit rempli de bagages, que la queue, ni la tête de l'escorte puissent s'entre-secourir.

En faisant le long des bagages plusieurs attaques, il étoit impossible qu'ils fussent secourus, & les Allobroges les eussent pillés tout à leur aise, & même amené s'ils eussent eu la précaution d'être assez en force au col de l'issue pour barrer passage à tout ce qui se seroit présenté. Mais tout au contraire ils négligerent de s'assûrer de la sortie du défilé, & ils furent combattre contre les meilleurs & le plus grand nombre de troupes où ils n'avoient que des coups à gagner, preuve incontestable de l'incapacité de leurs chefs.

S'ils s'y fussent mieux pris, cette armée eût perdu dès lors ses équipages, & nous croyons pouvoir ajoûter qu'elle eût été détruite, puisque toute armée qui a perdu tout son bagage a fini sa campagne, & qu'il ne sauroit lui arriver pis : mais Annibal pensoit différemment. La neige & la rigueur de la saison, lui ayant fait perdre non-seulement presque tous ses bagages, mais les deux tiers de son armée, il ne regarda point sa campagne comme finie, bien loin de-là il sembla ne la commencer qu'alors. Il lui restoit à cette armée nue & réduite à rien, son Général en santé & plein de ce noble courage, qui inviteroit à chaque page de recommencer un éloge, que les récits de ses actions font bien mieux que ma plume.

Mais avant que de le voir en plaine, je ne dois cependant pas me laisser entraîner à le loüer au point de le mettre au-dessus de son pere pour la guerre des montagnes. Celui-ci fut seulement heureux dans ce trajet, car faute de prévoyance il y eût péri s'il eût eu un autre ennemi en tête. Peut-être aussi fut-il déter-

miné à traverser ce pays-là dans une saison où pareille entreprise est d'une témérité manifeste, par la connoissance qu'il avoit du génie des habitans, qui étant pour lors dépourvûs de bons chefs, eussent pû avec du temps s'en procurer de capables de rendre ses travaux inutiles.

§. III.

Que le nombre fait peu dans la guerre des hautes montagnes. Qu'une marche dans ces sortes de pays est la chose du monde la plus délicate. Précautions à observer. Qu'il n'appartient qu'aux Généraux du premier rang d'y soûtenir une défensive. Que la défensive, quelque foible qu'on soit, met en état de tout espérer & d'opprimer le plus fort, quelque supérieur qu'il puisse être.

LOrsque j'ai touché quelque chose de la guerre des montagnes dans mes Observations sur la guerre d'Amilcar-Barcas contre les rebelles d'Afrique, j'ai promis d'en traiter plus au long, & c'est ici le lieu de l'entreprendre. Je ne promets pas d'épuiser cette matiere, il s'en faudra beaucoup; elle est trop variée, trop savante, trop profonde, pour se flatter d'en voir le bout: mais à l'occasion des Alpes, nous rappellant ce que nous y avons vû pratiquer, nous tâcherons d'y appliquer nos principes & notre méthode, pour ajoûter nos exemples & nos réflexions à la théorie si indispensable à tout Général: car il faut bien se mettre dans l'esprit, que la plus longue expérience ne suffit pas dans une guerre aussi savante. Ceux qui l'ont faite toute leur vie avec le plus d'applaudissement y ont fait des fautes, qui toutes grossieres qu'elles ont été, n'ont point altéré leur réputation, parce qu'elles n'ont été connues que de peu de personnes, le nombre de ceux qui sont en état d'en juger étant très-petit.

Cette sorte de guerre demande des qualités extraordinaires dans celui qui s'en mêle, un grand sens, un genie rusé & entreprenant, beaucoup de théorie, & une connoissance bien exacte du pays.

Tout y dépend des marches, & c'est la partie qui y est la plus difficile; chaque pas y est un obstacle, tous les passages connus n'y sont pas les seuls possibles, les montagnes qui passent même aux gens du pays pour les plus inaccessibles, ne le sont souvent qu'en apparence: & partant de ce principe, combien faut-il de précautions pour assûrer une communication, une retraite, se rendre maître d'un poste, en avant ou sur les flancs; combien d'attention quand on s'en est rendu maître, pour en connoître tous les défauts, ou les avantages, pour ne l'abandonner que lorsqu'il est absolument inutile! car celui que l'on a cru tel, & dont l'ennemi est venu à s'emparer par notre retraite, devient la source de notre défaite. On ne sauroit envisager une matiere aussi hérissée de difficultés sans en être étonné, tout comme celui qui commande doit frémir quand il entreprend une guerre dans un pays aussi varié, où il n'est point de petite faute, où la comparaison des forces n'entre presque pour rien, puisqu'à chaque pas le terrein égalise le foible au fort; où les avantages les plus assûrés en apparence ne sont le plus souvent que des piéges que l'on nous tend, les retraites, que des feintes, & les attaques vraies ou fausses si difficiles à discerner

où par un seul poste occupé par l'Ennemi, l'on voit s'évanoüir les plus beaux projets, & changer même jusqu'à la nature d'une guerre qui de défensive devient offensive de sa part; parce qu'habile à saisir l'occasion que les montagnes font naître à chaque instant, il aura sû profiter d'un moment pour vous enlever, ou un passage, ou un poste; ou vous enfermer, vous couper, vous affamer, & vous rendre votre supériorité d'autant plus embarrassante que ce n'est point le nombre qui décide: alors vos forces ne servent qu'à se détruire réciproquement, & plus vous avez été audacieux, & plein de cette confiance qui mene loin, plus votre situation devient déplorable.

Les exemples de ces sortes d'événemens quelque communs qu'ils soient, ne le sont point autant qu'ils devroient l'être, par la raison que j'ai dite plus haut, qu'il est peu de Généraux qui connoissent assez le pays, & qui possedent assez toutes les autres parties nécessaires pour ne pas laisser échapper les beaux momens, que les plus habiles adversaires ne manquent guere de fournir dans des pays où tout n'est que ruse, feinte, manœuvre & chicane.

L'infortune des rébelles d'Afrique à la Hache, l'aventure de Zisca à laquelle il ne manqua pour se rendre maître de toute la noblesse de Boheme que d'avoir sû boucher l'entrée du défilé où il l'avoit attiré, comme il en sut boucher la sortie, & dans lequel il en tailla en pieces une partie; celle des fourches Caudines, la bataille de Cannes, & l'événement qui donne sujet à ces digressions, sont autant de faits qui prouvent que le vainqueur, ou pour parler plus correctement, celui qui paroissoit avoir l'avantage, & l'avoir effectivement quant aux progrès & au nombre, est souvent réduit à la derniere extrémité faute d'une précaution quelquefois peu importante aux yeux du commun.

La grande connoissance que j'ai acquise des vallées d'Oulx, de Prajelas & de S. Martin, dans la derniere desquelles j'ai commandé en 1707. ce qui m'a donné une ouverture très-grande pour la connoissance militaire des deux autres, me met en état d'avancer qu'en 1708. M. le Maréchal de Villars auroit pû être coupé, & ses communications interrompues au point de n'avoir plus ni vivres ni retraite, malgré qu'il occupât le poste de Sezanne. Il falloit pour cela que lorsqu'il marcha inutilement au secours de Fenestrelles, que le Roi de Sardaigne assiégeoit, ceux de la vallée de S. Martin eussent voulu prêter la main aux ennemis, ou du moins rester neutres: cela supposé, si le Roi de Sardaigne eût été assez fort pour continuer son siége, & défendre ses lignes, il avoit un coup admirable à faire.

L'entreprise étoit aisée, mais hardie & délicate. Ceux qui connoissent le pays, & qui font attention à ce que l'ennemi étoit maître de la vallée d'Oulx, jugeront la chose possible ainsi que moi.

Les vallées d'Oulx & de Prajelas, seroient le théatre de la guerre la plus curieuse entre deux habiles hommes, tant elles se prêtent mutuellement de lieux aux piéges & aux stratagèmes.

Un Général inférieur en force qui fait la guerre dans ce pays-là, doit d'autant plus donner à la fortune, qu'en cas de non réussite, même de défaite, comme chaque pas lui four-

nit des postes, il est toûjours assûré non-seulement de sa retraite, mais même de n'être pas suivi ni inquiété. Quel est le Général assez étourdi pour suivre tête baissée un ennemi battu qui conserve les hauteurs, & qui à chaque détour peut tendre des embuscades, ou même disputer le passage à force ouverte, pour peu qu'il lui reste quelques compagnies de Grenadiers entieres? car il ne lui faut pas davantage d'hommes pour arrêter toute une armée, quand il aura attention que ceux d'en-haut n'aillent pas plus vîte que ceux d'en-bas.

Polyen dans ses Stratagêmes nous en fournit un qui fait trop bien à notre sujet pour l'omettre.

Onomarque étoit en guerre contre les Macédoniens, dit-il, *il avoit à dos une montagne contournée en forme de croissant. Il cacha aux deux extrémites de cette montagne des archers & des frondeurs; il fit avancer ses troupes dans la plaine qui étoit au-devant de cette montagne. Quand les Macédoniens eurent commencé à lancer leurs traits, les Phocéens firent semblant de fuir vers le milieu & le fond de la montagne: les Macédoniens les suivirent avec beaucoup d'ardeur. Ceux qui étoient postés aux deux pointes de la montagne, incommoderent extrêmement la phalange Macédonienne à coups de traits & de pierres. En même-temps Onomarque tourne tête contre la phalange. Les Phocéens donnerent courageusement sur la phalange Macédonienne, qui se trouvant en même-temps attaquée de front, maltraitée à ses flancs & sur ses derrieres par une grêle de traits & de pierres, eut bien de la peine à faire retraite. C'est dans cette fuite qu'on rapporte que Philippe Roi de Macédoine, dit*: Je n'ai pas fui, mais j'ai fait comme le belier, j'ai reculé pour recommencer à frapper avec plus de force. *Ce qui prouve que ce Prince n'avoit pas perdu l'espoir de prendre sa révanche.*

Il faut bien distinguer entre les opérations de montagnes celles qui n'ont pour objet qu'un simple trajet, ou celles qui se font contre un ennemi qui les occupe en tout ou en partie, & que l'on veut en déloger.

C'est dans le premier de ces cas que se trouvoit Annibal. Tout Général qui ainsi que lui auroit à traverser un pays de montagnes suspect doit aller avec beaucoup de circonspection. Il doit faire son objet capital du secret & de la diligence, pour n'être pas prevenu dans les passages dangereux. On sait que la diligence dépend du bon ordre dans la marche, & il doit s'appliquer à le maintenir. C'est par ces moyens que l'on ne donne pas le temps aux habitans de se précautionner, ni de s'assembler en assez grand nombre; du moins ils n'ont pas celui de vous devancer & c'est un grand point.

Je crois que pour parvenir à cette diligence, voici l'ordre qu'il faut observer. Il faut avoir une grosse avant-garde qui ait avec elle ses vivres, beaucoup d'outils & les munitions de guerre nécessaires pour tous les cas; qu'elle soit pourvûe de bon nombre de bons guides, qu'elle augmentera à chaque pas de gens du pays à mesure qu'elle renverra ceux qui ne lui servent plus à rien. Elle aura soin de les bien contenter afin d'affectionner ceux qui restent, & les engager à bien faire.

Cette avant-garde que je voudrois composer de tous les dragons & d'un bon nombre de compagnies de grenadiers, se partagera en trois corps, qui marcheront à une lieue

l'un de l'autre. Le premier servira comme d'avant-garde perdue pour se saisir des passages les plus importans qu'aucun des corps n'abandonnera que lorsque celui qui le suit l'aura relevé, & le troisieme le remettra aux troupes du corps d'armée, qui enverra à l'avance des troupes destinées à cela, sur les nouvelles qu'on lui fera passer, afin que l'avant-garde puisse être toûjours en force dans tous les passages en avant au moins à une lieue du camp.

Il faut qu'entre ces trois corps, ainsi qu'entre l'avant-garde & l'armée, il y ait toûjours des détachemens pour la communication, qui marcheront à même distance, & donneront des nouvelles de ce qui pourroit se glisser entre eux. Il faut confier ces détachemens à des gens vigilans & intelligens.

S'il se rencontre au rapport des guides, des détroits difficiles ou d'une aisée défense contre vous, & que ces passages soient à une, & même deux marches de l'armée; alors il faut détacher des troupes ingambes pour aller jour & nuit s'en emparer, & s'y retrancher par toutes sortes de moyens. Les arbres abbattus sont fort utiles pour cette espece de besogne, & l'on se fera une maxime inviolable d'occuper par de bons & forts postes tous les passages au plus loin qu'il sera possible, ainsi que de barrer ceux qui sont sur les flancs de la marche, par des postes fixes qui ne quittent que lorsque les dernieres troupes de l'arriere-garde les ont dépostés, alors ils se joignent à elle.

Quant à la disposition de la marche du gros de l'armée, comme à chaque pas où le terrein varie, il seroit à desirer de pouvoir prendre une nouvelle forme selon ce qu'il exige, & que le but de ce changement désirable seroit de placer chaque espece d'arme à portée de s'entre-secourir, ce qu'il est impossible de faire dans un pays de la nature de tous ceux de montagnes; je crois que le plus sûr seroit d'entrelacer les deux armes, & de faire marcher alternativement un bataillon & un escadron, chaque corps suivi de ses équipages; observant de doubler par-tout où le terrein le permet, ainsi que de remplir les vallées autant que la prudence le veut, quand elles s'ouvriront assez pour y marcher en bataille, c'est-à-dire, chaque corps.

Ce qu'il y a de plus essentiel, c'est de faire toûjours marcher de l'infanterie sur les hauteurs de droite & de gauche, même sur les sommets s'ils sont praticables, de sorte qu'une partie de l'armée cotoye l'autre, observant de marcher à même hauteur. Après quoi marchera l'arriere-garde que l'on formera forte, & composée de troupes d'élite, laquelle recevra un état de tous les postes fixes des flancs pour les replier à mesure qu'elle abandonnera les lieux qu'elle occupoit.

Je crois qu'il n'est pas nécessaire de dire que cette arriere-garde ne doit jamais rentrer à l'armée que lorsqu'on est arrivé à la plaine.

Voilà, je crois, le précis des précautions à prendre pour traverser un pays de montagnes, où l'on a lieu de craindre, soit de l'ennemi, soit des habitans.

Dans le second cas où il s'agit de chasser d'un pareil pays, un ennemi qui s'y défend, ou d'y établir une guerre entre puissances égales, il faut manœuvrer sur des principes tout différens, dont un des plus

indispensables

indispensables est de garder l'entrée des vallées à mesure que l'on avance, crainte d'être coupé ou entouré par-là, ce qui est souvent très-possible.

L'histoire est pleine d'évenemens célebres, qui ont été occasionnés par de semblables omissions, & où des Généraux habiles faisant semblant de craindre, de se retirer, d'abandonner la partie, sont tout d'un coup revenus par des derrieres qu'ils connoissoient, & ont réduit le victorieux à être lui-même sur la défensive, pour avoir négligé d'occuper des gorges ou des entrées de vallées, qu'il avoit laissé libres derriere lui.

Souvent l'infériorité dans les forces, lorsqu'elle n'est pas dans une disproportion si grande que l'on n'ose se montrer nulle part; souvent, dis-je, cette infériorité est un avantage, en ce qu'elle augmente la confiance & la sécurité d'un adversaire, qui fier de ses succès ne songe qu'à aller en avant: mais il faut pour cela à la tête des foibles une homme du premier ordre, qui fasse son plan de loin, de tourner la défensive en offensive à la premiere occasion, & qui change ses dispositions autant de fois que l'ennemi change de vûes, & relativement au genie de leur chef; car souvent, ou pour mieux dire, toûjours les plus grands coups dépendent de la connoissance du caractere de son adversaire.

C'étoit la maxime d'Annibal contre les Romains: il sembloit souvent se tenir sur la défensive pour attaquer à la premiere occasion avec d'autant plus d'avantage; persuadé que les mouvemens rétrogrades sont quelquefois plus avantageux pour marcher à la victoire. Cette maxime sembleroit n'avoir été faite que pour les montagnes, tant cette nature de pays y donne lieu frequemment.

De tous les Généraux que l'antiquité nous fournit, nul ne mérite autant de nous servir de modele dans cette nature de guerre que Sertorius. La guerre qu'il a soûtenue en Espagne contre tout ce que Rome put lui opposer de savans Capitaines, est un chef-d'œuvre d'habileté. Il s'étoit cantonné dans les montagnes à la tête d'une petite armée, formée de leurs habitans, disciplinée & aguerrie par ses soins, avec laquelle il renvoya couvert de honte les plus fameux ennemis qu'on lui opposa. Pompée lui même n'y fut pas plus heureux. Sertorius toûjours inférieur le battit par-tout, le fit donner dans une infinité de panneaux; & pour le combler de honte, malgré la disparité de ses forces, il eut l'audace de faire des siéges de places fortes, & l'adresse de les prendre à la vûe de Pompée, sans que ce Général si renommé pût s'y opposer; tant il savoit tirer parti de ses forces & de sa situation. Je le répete, c'est la guerre des montagnes, & l'infériorité qui sont la pierre de touche de l'habileté.

Depuis ce grand homme, nous n'avons guere de Sertorius à citer: Scanderberg, Zisca, Castruccio, si l'on veut, sont les seuls modernes, Les deux derniers ont fait cette espece de guerre peu de temps.

Il me seroit aisé de démontrer, si je me le mettois en tête, que tous les autres n'ont pas même atteint les premiers élémens d'une science aussi épineuse, aussi profonde, & qui demande une théorie si étendue, soûtenue par une expérience si appliquée, qu'à peine les lumieres naturelles d'un seul homme, jointes à ces deux conditions, suffiroient

pour en faire un bon Général de montagnes. Je voudrois encore qu'il fût aidé d'un ami fidele & habile, qui joignant de bonne foi ses lumieres aux siennes, pût suppléer à ce qu'un seul ne sçauroit avoir. Mais où sont ces amis habiles ? & où sont les Généraux qui, en ayant, veulent bien les écouter ? les uns ne sont-ils pas aussi rares que les autres ? puisque nous ne comptons dans les histoires qu'un Paul-Emile, qu'un Sylla, qu'un Scipion & qu'un Turenne.

Mais, me dira-t-on, depuis quand la guerre des montagnes est-elle devenue si difficile ? ne l'avons nous pas vû faire de nos jours, avec succès dans les Pyrénées & les Alpes, sans y voir de grandes fautes ? plusieurs Généraux n'y ont-ils pas été illustrés par de grands succès ?

Je réponds d'abord en général ce que j'ai déja dit, que peu de gens sont capables de voir & de connoître les fautes dans cette sorte de guerre, attendu que très-peu de gens ont assez de connoissance du pays, & de talent, ou, pour mieux dire, d'intelligence militaire pour cela.

Et quand on voudra descendre dans le détail, je dirai que dans les Pyrénées, l'on n'a rien vû que de très-commun ; personne ne nous y a rien disputé, soit foiblesse, soit ignorance ; & quand on ne s'y est pas défendu, ou qu'on y a mal attaqué, ce n'a été que par défaut de science ; le pays prête à la ruse & à l'habileté, les mêmes moyens que tous les pays des montagnes.

Celui qui y commandoit en 1719. ne jugea pas à propos de disputer le défilé du Port du Passage, & tout fut dit, tout comme tout eût été dit, s'il l'eut défendu : nous nous en fussions revenus. Le peu de monde qui y étoit ne rendit aucun combat, & s'en alla : rendons grace à la fortune & à Dieu qui bénit nos armes.

Pendant toute la guerre de 1688. nous avons vû que deux mille ou quinze cents Barbets de la vallée de Saint-Martin occuperent quarante bataillons, tout au moins dans l'étendue de la vallée de Prajelas, le long du Ciron qui coule au fond entre des montagnes fort hautes & de difficile accès. Chacun gardoit sa rive, & cette poignée de montagnards qui n'étoient qu'une douzaine dans chaque poste, vis-à-vis desquels nous avions des bataillons & des corps entiers, se réunissoient de temps en temps, passoient la riviere, attaquoient & enlevoient nos convois.

Si d'habiles gens se fussent mêlés de cette besogne, ils auroient été honteux de voir la facilité qu'il y a à se rendre maître de toute la vallée : pour moi la connoissant comme je fais, je ne puis revenir de ma surprise.

Il ne s'agissoit pour cela que de faire reconnoître avec soin la chaîne de montagnes qui borde le côté de la vallée qui nous étoit opposé, ce qui eût montré la facilité de s'en rendre maître, & de tomber même s'il nous eût plû dans celle de Saint-Martin.

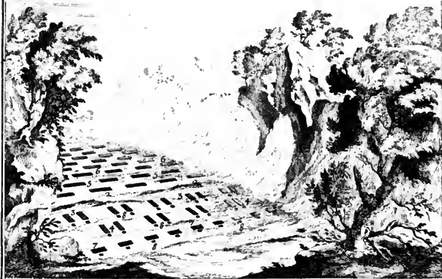
Il ne falloit que forcer quelqu'un de ces mêmes postes, qu'il étoit aisé d'aborder, & à quoi il nous étoit bien honteux d'avoir occupé tant de monde.

Cette facile opération faite, au lieu d'employer soixante-dix bataillons à couvrir la frontiere de Dauphiné, trente eussent suffi.

Voilà cependant une longue guerre, où, comme disoit souvent M. de Turenne, on laissa échapper une belle occasion de faire de grandes







ORDRE DE BATAILLE DANS UN DÉTROIT DE MONTAGNE,

Selon le Système de l'auteur opposé à l'ordre ordinaire sur plusieurs lignes redoublées.

choses, faute de la connoître, ou de savoir en profiter.

Quoique j'aie servi deux campagnes dans l'armée du Maréchal de Catinat, je ne saurois dire s'il excelloit dans la guerre des montagnes. Je crois que ce n'étoit pas là son plus fort : mais il avoit dans son armée un autre Sertorius; on sent bien que c'est le Marquis de Feuquieres dont je veux parler. Il ne plut pas à certaines gens à qui son mérite faisoit ombrage: ils employerent des limes sourdes, ils le perdirent dans l'esprit du Ministre, & successivement dans celui du Roi, & firent par-là perdre à ce Prince, un des meilleurs & des plus braves Officiers Généraux de ses armées, que ceux qui le supplanterent ne remplaçoient pas à beaucoup près.

§. IV.

Qu'il y a une infinité de précautions à prendre, avant que de s'engager dans un combat de hautes montagnes pour quelque entreprise que ce soit. Qu'on peut être attaqué dans sa marche ou dans sa retraite. Ordre sur lequel on doit attaquer on se défendre. Que celui par colonne est le seul que l'on doive suivre dans les lieux resserrés.

Toute campagne doit être préparée pour un projet fait dans le cabinet, & nul projet ne peut se faire sans de grandes précautions. Je n'entreprends ici que d'en indiquer certaines; je ne réussirois pas à vouloir les dire toutes, le nombre en est trop grand : mais il ne doit pas arrêter. Il faut se contenter de les prévoir, & de se préparer aux évenemens qu'elles indiquent. J'ai expliqué ailleurs la maniere dont on doit s'y prendre pour dresser de bons mémoires, & des itinéraires militaires, qui mettent au fait des pays, sans quoi on ne sauroit faire un bon plan de campagne.

Le premier & le principal objet doit être l'utilité qui reviendra de telle ou telle opération que l'on médite. Si elle n'est glorieuse, avantageuse à la patrie, & d'une possibilité raisonnable, il ne faut pas s'y attacher : mais si avec cette qualité elle n'est que difficile, alors l'on ne doit pas se rebutter par les obstacles, il faut user de secret & de diligence pour les applanir; une fois la résolution prise, & les événemens possibles bien combinés, la difficulté du pays bien connue, bien entendue & habilement discutée, il ne faut plus penser qu'à exécuter sans délai.

Il est aisé de cacher les préparatifs, soit par la facilité qu'on a de les trouver en partie faits dans les arsenaux des places frontieres, soit par le change quon doit toûjours donner, & les différens prétextes qu'un homme d'esprit fait divulguer habilement pour déguiser ses projets à son gré.

Quant à la connoissance du pays, la plus sage des précautions à prendre, est d'attirer à qnelque prix que ce soit, certains habitans qui le connoissent, non-seulement de ceux des passages que l'on a en vûe, mais encore des pays circonvoisins. Parmi ces habitans, les Chasseurs, les Bergers, & les Contrebandiers, sont pour l'ordinaire ceux qui connoissent le mieux les sentiers, les revers & les communications d'une vallée dans l'autre, & tous ces gens ne sont pas difficiles à gagner.

On apprend d'eux si les sommets qui bordent les vallées étant im-

praticables par le côté où l'on veut marcher, ils le sont aussi par le revers, & quels sont les détours que doivent faire les détachemens que l'on enverra s'en emparer avant la marche.

Si ayant tout prévû autant qu'il est de la prudence humaine de le faire, il arrive que l'ennemi contre votre attente vienne à votre rencontre dans une vallée, & qu'il faille combattre; alors il faut avoir un plan fait d'avance, pour pouvoir le suivre avec tout l'avantage qu'il est possible.

Comme dans de pareils terreins, les forces des grandes armées ne sauroient se déployer, & que l'égalité du fond les égalise, il n'y a plus d'autre ressource à la ruse que celle de l'ordre dans lequel l'on fait combattre chacun des corps que le terrein permet de présenter. Je n'en connois point de plus avantageux que l'ordre en colonne, pour plusieurs raisons.

L'une que l'on oppose à l'ennemi dans le même terrein plus de monde à proportion du plus ou moins de profondeur que l'on se donne; ainsi l'ordre dont la profondeur fait le principe est le plus avantageux.

La confusion n'est point autant à craindre parmi des colonnes, attendu que le nombre de lignes étant plus multiplié dans l'ordre ordinaire, la multiplication des manœuvres pour s'entre-secourir, & laisser écouler les fuyards, y devient nécessaire; ce qui arrive d'autant moins dans l'ordre en colonne, que c'est celui qui a le moins de lignes.

Si le terrein vient à s'élargir ou se rétrécir, en doublant ou dédoublant les colonnes, l'armée se trouve toûjours en ordre de marche, ainsi que de combat; au contraire des bataillons minces sur un grand front, qui ne sauroient guere marcher en bataille, sur-tout dans un terrein coupé comme le sont les fonds de la plûpart des vallées, ce que peuvent très-bien mes colonnes, qu ne craignent, ni la confusion, ni le frottement.

Ainsi supposant un terrein capable de contenir quatre bataillons sur le front, selon la méthode ordinaire, pour former quatre lignes en quinconce, on employera seize bataillons, tandis qu'en formant les miens en colonne, j'en oppose deux à chacun des ennemis, & ne formant que deux lignes, je mets mes seize bataillons en état de combattre à la fois contre huit que l'ennemi m'oppose dans les deux premieres lignes.

Si la premiere ligne (2) est renversée par le choc de ma colonne (3) comme il est impossible que cela n'arrive, & que la seconde (4) passant entre les intervalles de (3) attaque la seconde ennemie (5), il n'est guere possible que les fuyards des deux premiers traversent la troisieme & quatrieme, sans y jetter la confusion. S'il y a plus de quatre lignes la confusion augmentera d'autant que le nombre en sera plus grand.

Derriere ma seconde ligne de colonne (4), laquelle je forme de deux ou trois sections, je range mes escadrons (7) avec les compagnies de grenadiers (8) derriere chaque colonne & chaque escadron pour y servir de réserve.

C'est ainsi que les Anciens doubloient ou triploient leur phalange à proportion de ce que les lieux se ressertoient. Aléxandre en usa ainsi contre le Roi des Taulantiens.

Les Thébains se retirant d'une entreprise à laquelle ils avoient

échoué, s'engagerent dans un défilé fort étroit. Les Lacédémoniens leurs ennemis, informés de la route qu'ils tenoient, marcherent à eux dans le dessein de les combattre dans cet endroit. Les Thébains pour lors remplis de crainte s'écrierent à Pelopidas leur chef : *Nous voilà tombés entre les mains de nos ennemis. Eh pourquoi*, répondit-il, *sommes-nous tombés entre leurs mains, plutôt qu'eux entre les nôtres?* En même-temps cet intrépide Chef ordonna à sa cavalerie de passer derriere son infanterie, qui étoit de trois cents hommes ; il en fit une colonne, & fit bien, puisque ce corps, non-seulement soûtint l'effort de l'ennemi, mais le battit même malgré sa supériorité.

§. V.

Que les pays de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui se défend. Que peu de gens connoissent ces avantages. Que les passages qu'on garde pour une retraite ne nous l'assûrent pas toûjours. Que la disposition dans celui qui se défend doit être la même que celle que j'ai proposée.

DE tous les avantages que les hautes montagues offrent à d'habiles gens pour la défensive, il en est un qui doit être d'une grande considération : c'est qu'il n'est nul de ces pays-là, qui n'ayent des pas dans les communications, où cent hommes bien postés sont, pour ainsi dire, hors de toute atteinte, de sorte que l'attaquant croit avoir tout fait en s'emparant pié à pié de toutes les vallées, des passages, des traverses, en un mot, de tout ce qu'il connoît d'utile, soit pour ses communications, soit pour sa retraite, soit pour ses convois : mais il se trouvera, si ce n'est à portée de lui, ce sera, si vous le voulez à une ou deux marches, de ces pas escarpés entre des rochers inaccessibles, soit par les précipices dont il sont bordés, soit parce qu'ils sont taillés dans le roc & tournés de maniere qu'ils ne sauroient être enlevés à celui qui le premier les saisit. N'est-il pas vrai que si celui qui se défend s'y porte, il se trouve par un petit détachement qu'il employe à cela, en état à chaque instant de sortir de cette embuscade, & de tomber sur les convois, de les désoler, & peut-être même d'attaquer, & de se rendre maître des passages plus importans, y ayant par-tout nombre de passages par lesquels l'on peut se maintenir entre deux vallées quoique l'on n'en soit pas maître.

Exemple : vous gardez le poste de Sezanne & du mont Genevre ; vous croyez avoir assûré votre retraite & vos convois ; vous vous emparez même si vous voulez, de quelqu'autre passage à la vallée de Pragelas ; content de ces mesures, vous entreprenez le siége de Fenestrelles, vous croyant en sûreté. Cependant un adversaire entendu, hardi & entreprenant, trouvera le moyen de se poster dans quelque pas difficile entre deux ; car vous ne sauriez les garder tous, & de-là il coupera vos vivres & vous désolera. Que ferez-vous? vous marcherez à lui pour l'en chasser? D'accord : mais cent hommes suffisent pour vous arrêter. Il les y a placés, vous voilà du moins dans l'incertitude ; la supériorité n'y fait rien, il vous a réduit à une sorte d'égalité. N'est-ce pas là le plus grand avantage que l'on

puisse avoir pour se défendre ? Peut-on après cela se trouver assez foible pour n'oser résister dans un pareil pays ?

En 1691. le Marquis de Feuquiéres, l'homme de son temps le plus hardi, le plus entreprenant & le plus capable de conduire une grande & importante entreprise, voulant surprendre les Vaudois qui étoient à Luzerne, il prit pour cela les mesures dont son habileté le rendoit capable : secret, combinaison de marche, rien ne fut oublié. Il partit de Pignerol à l'entrée de la nuit, à la tête de douze cents hommes de pié, & quatre cents dragons tous gens choisis; il arriva aux portes de Luzerne à la pointe du jour ayant laissé soixante hommes à un passage important pour sa retraite.

Les Religionnaires & Vaudois, qui avoient pris confiance dans l'âpreté & les difficultés des chemins, se voyant surpris abandonnerent la ville sans déliberer, & se retirerent dans la montagne. Le Marquis de Feuquieres désolé d'avoir manqué son coup, fit mettre le feu à la ville & fit sa retraite. Les Vaudois fort au fait du pays, au lieu de se sauver, comme lui l'avoit cru, étoient revenus sur son chemin à un défilé de rochers très-difficile, par où il falloit que M. de Feuquieres passât; ils s'en étoient rendu maîtres, n'y ayant trouvé personne, de sorte que ce Général se vit tout d'un coup entouré, croyant cependant avoir suffisamment pourvû à sa retraite. Il vérifia pour lors qu'à peine tout son monde eût suffi pour assûrer son retour dans un poste de cette longueur.

N'ayant d'autre ressource que dans son courage, il se mit à la tête de ses troupes, & tête baissée sans s'amuser à tirailler, il attaqua ces gens-là qui étoient sur deux ou trois de front dans une longueur très-considérable. Le terrein étoit à leur avantage, il fut plusieurs fois repoussé : cependant à la fin il leur passa sur le ventre & se tira à force de courage d'un fort mauvais pas, qui lui causa bien de l'inquiétude, & lui acquit en même temps beaucoup de gloire ; mais au dépens de nombre de braves gens qui y périrent.

§. VI.

De la défense dans un pays de montagnes. Qu'il est aisé d'en disputer l'entrée. Méthode de se retrancher dans les pas & dans les vallées.

JE l'ai dit déja bien des fois, ce n'est point la force ou la foiblesse qu'il faut consulter dans un pays de montagnes, pour régler sa défense ; c'est la nature du pays, ce sont les pas, les profondeurs des vallées, la quantité qu'il y en a de praticables; voilà ce qui décide & ce qui donne l'avantage. Attendu le peu de monde qu'il faut pour garder un défilé, je suis toûjours étonné que l'on hésite à prendre ce parti. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, les retraites sont toûjours aussi sûres que faciles, quand le plan est fait sur une exacte connoissance des revers & des communications. Celui qui se défend à l'entrée d'un pareil pays, a pour lui ordinairement les sommets; il n'en est point où un homme ne puisse monter, & là où il en passe un, il en peut passer mille avec le temps. Il faut raisonner de même en faveur de l'ennemi, & pour se tranquilliser sur ce qu'il peut, il faut pour plus exacte sureté tenir du monde par-tout où il y a possibilité

de passage, ou du moins faire rompre exactement les pas qu'on ne peut ou qu'on ne veut pas défendre, & faire ouvrir des chemins pour communiquer sur les revers importans ou entre les postes. Cela s'imagine assez naturellement, & cependant on voit tous les jours que l'on est forcé, faute de ces précautions.

Après ces mesures que tout homme qui craint d'être attaqué, doit prendre d'abord, il faut qu'il s'attache à pénétrer le plan de l'ennemi, & apporte tous ses soins pour y parvenir, & qu'il ne risque rien; en attendant il faut garder toutes les vallées, tous les passages, sinon avec suffisamment, du moins avec un peu de monde; si ce n'est pas à l'entrée des gorges qu'on peut placer sûrement ces petits corps, ce sera un peu plus en arriere. Il faut s'y fortifier selon la méthode que nous allons donner, & rester tranquille dans la même situation, en attendant le parti que prend l'ennemi, tant qu'il menace plusieurs lieux: mais dès qu'on est sûr de l'endroit où il a dessein de passer, pour lors on abandonne les postes les plus éloignés, l'on réunit ses forces, & l'on forme son armée dans le lieu le plus à portée & le plus avantageux, pour disputer le terrein.

Mais je ne saurois trop le répéter, il faut s'attacher sur-tout à barrer, ou à rompre jusqu'aux moindres sentiers qui sont sur les flancs ou sur les derrieres, pour ne pas tomber dans la faute que fit Phrasaorte, proche parent de Darius. Je la tire de Polyen, *Stratag. liv.* 4. *chap.* 3.

Quand Alexandre, dit-il, *eut vaincu Darius dans les plaines d'Arbelle, Phrasaorte proche parent de Darius, à la tête d'un corps considérable de Perses, gardoit le pas de Suse: ce sont des montagnes escarpées, dont les entrées sont fort étroites. Les Barbares postés avantageusement dans ces lieux, repoussoient les Macédoniens, en les accablant de pierres à coups de fronde, & les perçant de traits. Alexandre fut contraint de faire reculer ses troupes, & ayant pris du terrein à trente stades de là, il les mit à couvert derriere de bons retranchemens. Un oracle d'Apollon lui avoit promis qu'un étranger nommé Lycus seroit son conducteur dans l'expédition contre les Perses. Un bouvier vêtu de peaux se présenta devant Alexandre, & lui dit qu'il étoit Lycien. Il ajoûta que dans cette enceinte de montagnes il y avoit une route couverte par l'épaisseur des bois, & qu'il étoit le seul qui en eût connoissance, pour l'avoir fréquentée en menant ses bœufs à la pâture. Alexandre se rappellant l'oracle d'Apollon, ajoûta foi au bouvier; il commanda à la plus grande partie de son armée de demeurer dans le camp, & d'y allumer beaucoup de feux pour amuser les Perses par cet objet; mais en secret il laissa ordre à Philotas & à Ephestion, quand ils verroient les Macédoniens sur les hauteurs, de donner par en bas sur les ennemis. Pour lui prenant ses gardes, avec une phalange de soldats armés de toutes pieces, & tout ce qu'il avoit d'archers Scythes, il s'avança quatre-vingts stades dans le petit sentier, & s'étant mis à couvert dans l'épaisseur de la forêt, pour y prendre haleine; enfin à minuit il fit le tour des ennemis, & les surprit comme ils dormoient encore. A la pointe du jour les trompettes sonnerent la charge de dessus les montagnes. Alors Ephestion & Philotas sortant des retranchemens avec les Macédo-*

niens, attaquerent les Perses, qui se trouverent ainsi environnés d'ennemis d'en-haut & d'en-bas, & furent les uns tués, les autres precipités, & les autres faits prisonniers.

Quant aux retranchemens dont je crois qu'il est toûjours nécessaire de se couvrir, soit dans les pas ou cols, soit dans les vallées, les meilleurs & les plus forts, ainsi que les plus difficiles à détruire, sont les arbres abbatus, les branches tournées vers l'ennemi, disposées comme je l'ai dit tant de fois, de façon qu'à travers l'on puisse voir l'ennemi sans être vû.

Derriere cette barriere *A*, on pratique une espece de boyau de huit ou dix piés de largeur, dans lequel on puisse placer les fusiliers *B* à couvert, lesquels font le plus grand feu qu'il est possible, tant que l'ennemi est loin : mais sitôt qu'il approche assez, pour lors il faut sortir du boyau & user de l'arme blanche, tandis que des fusiliers alternativement mêlés avec les armes de longueurs entretiennent le feu.

Si le retranchement est bien fait, il est peu d'ennemis qui puissent en déposter de braves troupes, qui ont par dessus eux, entre autres avantages, celui de voir à travers les abbattis, sans être vûs : ce qui n'est pas d'une petite considération.

CHAPITRE XII.

Etat de l'armée d'Annibal après le passage des Alpes. Prise de Turin. Sempronius vient au secours de Scipion. Annibal dispose ses soldats à un combat.

ANnibal arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vûe plus haut, campa au pié des Alpes, pour donner quelque repos à ses troupes : elles en avoient un extrême besoin. Les fatigues qu'elles avoient essuyées à monter & à descendre par des chemins si difficiles, la disette des vivres, un délabrement affreux les rendoit presque méconnoissables. Il y en avoit même un grand nombre que la faim & les travaux continuels avoient réduits au désespoir. On n'avoit pû voiturer entre des rochers autant de vivres qu'il en falloit pour une armée si nombreuse, & la plûpart de ceux que l'on y avoit voiturés y étoient restés avec les bêtes de charge. Aussi quoiqu'Annibal au sortir du Rhône eût avec lui trente-huit mille hommes de pié & plus de huit mille chevaux; quand il eut passé les monts, il n'avoit guere que la moitié de cette armée; & cette moitié étoit si changée par les travaux qu'elle avoit essuyés, qu'on l'auroit prise pour une troupe de Sauvages.

Le

Le premier ſoin qu'eut alors Annibal fut de leur relever le courage, & de leur fournir dequoi réparer leurs forces & celles des chevaux. Lorſqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples ſitués au pié des Alpes, & qui étoient en guerre avec les Inſubriens, de faire alliance avec lui. Ne pouvant par ſes exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, & fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été oppoſés. Cette expédition jetta une ſi grande terreur parmi les Barbares voiſins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes ſe rendre à diſcrétion. Les autres Gaulois qui habitoient ces plaines, auroient bien ſouhaité ſe joindre à Annibal, ſelon le projet qu'ils en avoient d'abord formé: mais comme les légions Romaines étoient déja ſorties du pays, & avoient évité les embuſcades, qui leur avoient été dreſſées, ils aimoient mieux ſe tenir en repos; & d'ailleurs il y en avoit parmi eux qui étoient obligés de prendre les armes pour les Romains. Annibal alors jugea qu'il n'y avoit point de temps à perdre, qu'il falloit avancer dans le pays, & haſarder quelque exploit, qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auroient envie de prendre parti en ſa faveur.

Il étoit plein de ce projet, lorſqu'il eut avis que Publius avoit déja paſſé le Pô avec ſon armée, & qu'il étoit proche. Il eut d'abord de la peine à le croire. Il n'y avoit que peu de jours qu'il avoit laiſſé ce Conſul aux bords du Rhône. La route depuis Marſeille juſques dans la Tyrrhénie eſt longue & difficile à tenir, & depuis la mer de Tyrrhénie juſqu'aux Alpes, en traverſant l'Italie, c'eſt une marche très-longue & très-pénible pour une armée. Cependant comme cette nouvelle ſe confirmoit de plus en plus, il fut étonné que Publius eût entrepris cette route, & l'eût faite avec tant de diligence. Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Annibal. Il croyoit d'abord que ce grand Capitaine n'oſeroit pas tenter le paſſage des Alpes avec une armée compoſée de tant de nations différentes; ou que s'il le tentoit, il ne manqueroit pas d'y périr. Mais quand on lui vint dire qu'Annibal, non-ſeulement étoit ſorti des Alpes ſain & ſauf, mais aſſiégeoit encore quelques villes d'Italie, il fut extrèmement frappé de la hardieſſe & de l'intrépidité de ce Général. A Rome, ce fut la même ſurpriſe, lorſqu'on y apprit ces nouvelles. A peine avoit-on

entendu parler de la prise de Sagonte, & envoyé un des Consuls en Afrique, pour assiéger Carthage, & l'autre en Espagne contre Annibal, qu'on apprend que cet Annibal est dans l'Italie, à la tête d'une armée, & qu'il y entreprend sur des villes. Cela parut un paradoxe: l'épouvante fût grande. On envoye sur le champ à Lilybée pour dire à Tibérius que les ennemis étoient en Italie, qu'il laissât les affaires dont il étoit chargé, pour venir au plutôt au secours de la patrie. Tibérius sur ces ordres fit reprendre à sa flote la route de Rome, & pour les troupes de terre, il ordonna de les mettre en marche, & leur marqua le jour où l'on devoit se trouver à Ariminum. C'est une ville située sur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô, du côté du Midi. Dans ce soulevement général, & l'étonnement où jettoient des évenemens si extraordinaires, on étoit extrèmement inquiet & attentif sur ce qu'il en arriveroit.

Cependant Annibal & Publius s'approchoient l'un de l'autre, & tous deux animoient leurs troupes par les plus puissans motifs que la conjoncture présente leur offroit. Voici la maniere dont Annibal s'y prit: il assembla son armée, & fit amener devant elle tout ce qu'il avoit fait de jeunes prisonniers sur les peuples qui l'avoient incommodé dans le passage des Alpes. Pour les rendre propres au dessein qu'il s'étoit proposé, il les avoit chargés de chaînes, leur avoit fait souffrir la faim, avoit donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur présenta les armes que les Rois Gaulois prennent lorsqu'ils se disposent à un combat singulier. Il fit mettre aussi devant eux des chevaux & des saies très-riches, & ensuite il leur demanda qui d'entre eux vouloient se battre l'un contre l'autre à ces conditions; que le vainqueur emporteroit pour prix de sa victoire les dépouilles qu'ils voyoient, & que le vaincu seroit délivré par la mort des maux qu'il avoit à souffrir. Tous ayant élevé leur voix & demandé à combattre, il ordonna qu'on tirât au sort, & que ceux sur qui le sort tomberoit entrassent en lice. A cet ordre, les jeunes prisonniers levent les mains au ciel, & conjurent les Dieux de les mettre au nombre des combattans. Quand le sort se fut déclaré, autant que ceux qui devoient se battre eurent de joie, autant les autres furent consternés. Après le combat ceux des prisonniers qui n'en avoient été que spectateurs félicitoient tout autant le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort

avoit mis fin aux peines qu'il auroit eu à souffrir. Ce spectacle fit aussi la même impression sur la plûpart des Carthaginois, qui comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui restoient, portoient compassion à ceux-ci, & croyoient l'autre fort heureux.

Annibal ayant par cet exemple mis son armée dans la disposition où il la souhaitoit, il s'avança au milieu de l'assemblée, & dit qu'il leur avoit donné ce spectacle, afin qu'ayant vû dans ces infortunés prisonniers l'état où ils étoient eux-mêmes réduits, ils jugeassent mieux de ce qu'ils avoient à faire dans les conjonctures présentes : que la fortune leur proposoit à peu près un même combat (*a*) à soûtenir, & les mêmes prix à remporter. Qu'il falloit ou vaincre, ou mourir, ou vivre misérablement sous le joug des Romains : que victorieux, ils emporteroient pour prix, non des chevaux & des saies, mais toutes les richesses de la République Romaine, c'est-à-dire, tout ce qui étoit le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes : qu'en mourant au lit d'honneur, le pis qui leur pouvoit arriver seroit de passer, sans avoir rien souffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes ; mais que si l'amour de la vie leur faisoit montrer le dos à l'ennemi, ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avoit pas de maux & de peines auxquelles ils ne dûssent s'attendre ; qu'il n'étoit personne parmi eux, qui se rappellant le chemin qu'il avoit fait depuis Carthage

(a) *Que la fortune leur proposoit à peu près un même combat.*] Annibal ne fut pas le premier auteur de cette façon d'encourager le soldat. Cyrus avant lui ayant formé le projet d'exciter les Perses à la révolte contre le tyran Astiages, supposa une lettre comme venant de la part de ce Prince, par laquelle il l'établissoit pour Chef de la Nation, & il fit assembler en conséquence un grand nombre de Perses. Les ayant mandés avec leurs équipages, il leur ordonna le premier jour de défricher & applanir environ trois mille pas de buissons & de ronces, qui couvroient un grand espace. L'ouvrage fait, il leur fit préparer le lendemain un grand festin, ayant fait tuer pour cela une grande partie des troupeaux de son pere, de sorte qu'ils passerent le second jour dans la bonne chere : alors Cyrus leur découvrit son dessein, à ce que rapporte Hérodote, & leur dit : *Chers compagnons, vos affaires sont en tel état, que si vous me voulez obéir, vous jouirez de ces biens, & d'une infinité d'autres, sans appréhender les miseres de la servitude. Mais si vous ne voulez pas m'écouter, vous êtes destinés à souffrir des maux semblables à ceux que vous souffrîtes hier. Rendez-vous donc libres par l'obéïssance que vous me rendrez. Car enfin je me persuade que les Dieux m'ont fait naître pour vous combler de tous ces thrésors, & je ne pense pas que vous soyez inférieurs aux Médes, en ce qui concerne la guerre & les autres choses : c'est pourquoi secoüez au plutôt le joug, & soulevez-vous contre Astiages. Ainsi les Perses, qui étoient indignés il y avoit long-temps d'obéir aux Médes, ayant rencontré un Chef, se mirent volontiers en liberté.*

Je ne doute pas qu'Annibal n'eût lu cet exemple dans la vie de Cyrus & les Historiens Grecs.

la neuve, les combats où il s'étoit trouvé dans la route, & les fleuves qu'il avoit passés, fût assez stupide pour espérer qu'en fuyant il reverroit sa patrie ; qu'il falloit donc renoncer entierement à cette espérance, & entrer pour eux-mêmes dans les sentimens où ils étoient tout-à-l'heure à l'égard des prisonniers: que comme ils félicitoient également le vainqueur & celui qui étoit mort les armes à la main, & portoient compassion à celui qui vivoit après sa défaite, de même il falloit qu'en combattant, leur premier objet fût de vaincre ; & s'ils ne pouvoient vaincre, de mourir glorieusement sans aucun retour sur la vie: que s'ils venoient aux mains dans cet esprit, il leur répondoit de la victoire & de la vie: que jamais armée n'avoit manqué d'être victorieuse, lorsque par choix ou par nécessité elle avoit pris ce parti: & qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étoient proches de leur patrie, & avoient, en fuyant, une retraite sûre, ne pouvoient pas ne point succomber sous l'effort de gens qui n'espéroient rien que de la victoire. Le spectacle & la harangue firent tout l'effet qu'Annibal avoit en vûe. On vit le courage renaître dans le cœur du soldat. Le Général, après avoir loüé ses troupes de leurs bonnes dispositions, congédia l'assemblée, & donna ordre qu'on se tînt prêt à marcher le lendemain.

CHAPITRE XIII.

Harangue de Scipion. Bataille du Tésin. Trahison des Gaulois à l'égard des Romains.

PUblius s'étoit déja avancé au-delà du Pô, & pour passer le Tésin, il avoit ordonné que l'on y jettât un pont: mais avant que d'aller plus loin, les troupes assemblées, il fit sa harangue. Il s'étendit d'abord beaucoup sur la grandeur & la majesté de l'Empire Romain, & sur les exploits de leurs ancêtres. Venant ensuite au sujet pour lequel ils avoient pris les armes, il dit, que quand même jusqu'à ce jour ils n'auroient jamais essayé leurs forces contre personne, maintenant qu'ils savoient que c'étoit aux Carthaginois qu'ils avoient affaire, dès-là ils devoient compter sur la victoire : que c'étoit une chose indigne qu'un peuple vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur payer un tribut servile, & depuis si long-temps

assujetti à leur domination, osât se révolter contre ses Maîtres. *Mais à présent*, ajoûta-t-il, *que nous avons éprouvé qu'il n'ose, pour ainsi dire, nous regarder en face, quelle idée, si nous pensons juste, devons-nous avoir des suites de cette guerre? La premiere tentative de la cavalerie Numide contre la nôtre, lui a fort mal réussi. Elle y a perdu une grande partie de son monde, & le reste s'est enfui honteusement jusqu'à son camp. Le Général & toute son armée n'ont pas été plutôt avertis que nous étions proches, qu'ils se sont retirés, & ils l'ont fait de façon que c'étoit autant une fuite qu'une retraite. C'est par crainte & contre leur dessein qu'ils ont pris la route des Alpes. Annibal est dans l'Italie: mais la plus grande partie de son armée est enterrée dans les Alpes, & ce qui s'en est échappé est dans un état à n'en pouvoir attendre aucun service. La plûpart des chevaux ont succombé à la longueur & aux fatigues de la marche, & le peu qu'il en reste ne peut être d'aucun usage. Pour vaincre de tels ennemis, vous n'aurez qu'à vous montrer. Et pensez-vous que j'eusse quitté ma flote, que j'eusse abandonné les affaires d'Espagne, où j'avois été envoyé, & que je fusse accouru à vous avec tant de diligence & d'ardeur, si de bonnes raisons ne m'eussent persuadé & que le salut de la République dépendoit du combat que nous allons livrer, & que la victoire étoit sûre.* Ce discours soûtenu de l'autorité de celui qui le prononçoit, & qui d'ailleurs ne contenoit rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent désir de combattre. Le Consul ayant témoigné combien cette ardeur lui faisoit de plaisir, congédia l'assemblée, & avertit qu'on se tînt prêt à marcher au premier ordre.

Le lendemain les deux armées s'avancerent l'une contre l'autre le long du Tésin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains ayant le fleuve à leur gauche, & les Carthaginois l'ayant à leur droite. Au second jour les fourrageurs de part & d'autre ayant donné avis que l'ennemi étoit proche, on campa chacun dans l'endroit où on étoit. Au troisieme, Publius avec sa cavalerie, soûtenue des armés à la légere, & Annibal avec sa cavalerie seule, marcherent chacun de son côté dans la plaine pour reconnoître les forces l'un de l'autre. Quand on vit à la poussiere qui s'élevoit, que l'on n'étoit pas loin, on se mit en bataille. Publius fait marcher devant les archers avec la cavalerie Gauloise, forme son front du reste de ses troupes, & avance au petit pas. Annibal lui vint audevant, ayant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la Numide

(*a*) sur les deux aîles, pour envelopper l'ennemi. Les Chefs & la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc les armés à la légere eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantés par la cavalerie Carthaginoise qui venoit sur eux, & craignant d'être foulés aux piés des chevaux, ils plierent & s'enfuirent par les intervalles qui séparoient les escadrons. Les deux corps de bataille s'avancent ensuite, & en viennent aux mains. Le combat se soûtient long-temps à forces égales. De part & d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce temps-là les Numides enveloppent, & fondent par les derrieres sur ces gens de trait, qui d'abord avoient échappé à la cavalerie, & les écrasent sous les piés de leurs chevaux. Ils tombent ensuite sur

Ayant au centre l'elite de la cavalerie à frein, & la Numide sur les deux aîles.] La cavalerie Numide étoit alors & est encore à peu de chose près comme la cavalerie Hongroise, la Turque ou la Tartare, montée sur de petits chevaux fort adroits, fort légers & fort vites, peu propres pour combattre en ligne, mais excellens dans une armée, soit pour harceller l'ennemi, soit pour l'investir, pour entrer avec rapidité dans son pays, le mettre à contribution, y faire une incursion au loin, & promptement aller attaquer & enlever un convoi, les équipages, les fourageurs, &c. & cette espece de cavalerie est d'un très-grand service dans les armées : au reste ils étoient & sont encore aujourd'hui fort pillars. Les Numides estiment parmi eux ceux qui sont voleurs & adroits.

J'ai lû quelque part que chaque cavalier menoit un cheval en main comme font encore les Tartares, pour en changer & les lasser d'autant moins, ce qui les met en état d'entreprendre de grandes courses.

Quant à ce qu'il a plû à quelques Auteurs ainsi qu'à des Sculpteurs qui se sont copiés les uns les autres, & qui ont peut-être suivi les fragmens de la colonne Trajane, quant à ce qu'il leur a plû, dis-je, de nous dépeindre cette cavalerie nue comme la main, ainsi que ses chevaux sans brides & sans harnois, je suis persuadé que c'est une rêverie de Sculpteur, qui part de ce qu'effectivement les Maures ou Numides, qui sont à peu près les mêmes, ne mettent point de frein à leurs chevaux, assez dociles pour être conduits partout avec une baguette ou avec les jambes.

Mais quoiqu'ils n'usent pas de frein, il est très-ridicule de conclurre qu'ils aillent nuds ; & la fausseté de la figure que nous en donne l'Auteur de l'Antiquité expliquée peut se faire sentir pour la totalité comme pour une partie, puisque le cavalier Maure y est peint nud sans armes. Cependant il est sûr qu'ils avoient bouclier, épée & javelot ; que cette épée tenoit à un ceinturon, & devoit avoir un fourreau, lequel dans quelque position qu'on ait peint le cavalier, doit être à son côté. D'où je concluds que les cavaliers Numides étoient vêtus, mais à la vérité fort à la légere, comme un Hussard, avec un petit manteau pareil au leur.

Les peuples du Royaume d'Issiny, dit l'Auteur d'une relation de ce Royaume, vont tout nuds à cheval à la guerre, & n'ont d'autres freins à leurs chevaux qu'une corde passée au tour du col comme un colier, & qui pend sur le poitrail : il ajoûte qu'avec une baguette ils les conduisent où ils veulent.

L'Auteur de l'Antiquité expliquée nous dit que les Anciens lorsqu'ils galopoient s'alongeoient sur l'encolure de leurs chevaux qu'ils embrassoient, comme font encore les Hussards, ce qui les met à l'abri de bien des coups.

Ainsi tout se réunit à nous confirmer dans l'idée que cette cavalerie sans frein étoit à peu près en tout conforme aux Hussards, dont toute la force consiste dans leur adresse, à savoir fuir à propos, pour

les derrieres du centre des Romains, & les mettent en fuite. Les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat; la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois. Une partie des premiers s'enfuit à vauderoute, le reste se rallia auprès du Consul.

Publius décampe aussi-tôt, traverse les plaines & se hâte d'arriver au pont du Pô, & de le faire passer à son armée, ne se croyant pas en sûreté, blessé dangereusement comme il l'étoit, dans un pays plat & au voisinage d'un ennemi, qui lui étoit de beaucoup supérieur en cavalerie. Annibal attendit quelque temps que Publius mît en œuvre son infanterie : mais voyant qu'il sortoit de ses retranchemens, il le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin, le Consul après être passé le pont, en avoit fait enlever la plupart des planches. Il prit

mettre en désordre ce qui leur est opposé, & revenir ensuite avec vivacité, pour en profiter, comme Plutarque écrit dans Crassus que faisoient les Parthes. *Ce sont*, dit-il, *les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes; ce qui est très-sagement imaginé, puisqu'en fuyant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.*

Montagne dit à ce sujet, *que plusieurs nations très-belliqueuses se servoient dans leurs faits d'armes de la fuite pour avantage principal, & montroient le dos à l'ennemi plus dangereusement que leur visage. A quoi il ajoûte : Platon se moque de Lachés, qui avoit défini la fortitude, se tenir ferme en son rang contre les ennemis. Quoi fit-il, seroit-ce donc lâcheté de les battre en leur faisant place? & lui allegue Homere, qui loue en Æneas la science de fuir.*

On ne peut estimer une cavalerie réellement bien bonne, que quand elle est aussi prompte à revenir à la charge qu'habile à l'éviter, quand la partie n'est pas tenable, ou qu'elle a été forcée à se retirer, & je ne sai si l'on ne doit pas faire autant de cas de celle qui étant accoûtumée à fuir quelquefois, revient avec audace, que de celle qui seroit très-ferme, & qui après un combat bien opiniâtre où elle auroit le dessous, ne reviendroit plus.

Celui qui se rallie a l'avantage de trouver l'ennemi en désordre à son tour, & pour ainsi dire, de le surprendre

C'est ce que fait la maison du Roi dans bien des occasions : on ne lui voit point quitter le champ de bataille que lorsque tout est perdu.

A Leuze où elle eut affaire à une quantité d'escadrons si supérieure à la sienne, malgré que la cavalerie ennemie fut soûtenue sur la fin par de l'infanterie, ce célebre corps vint à bout du grand nombre à force d'audace & de courage.

La maison du Roi d'Espagne à Almanza, faisoit la droite de la premiere ligne. Elle fut rompue trois fois & se rallia tout autant de fois : c'est par de pareilles manœuvres que l'on mérite de gagner, & que l'on gagne des batailles.

Les Parthes ne se rendirent redoutables aux Romains, que parce que par la vitesse de leurs retraites, ils échappoient, pour ainsi dire, à leur défaite, & revenoient sitôt après aussi entiers que s'ils n'eussent pas été battus Ce qui fait dire à Plutarque que *d'abord le decouragement & le désespoir s'emparent de ces troupes, qui viennent à se représenter que lorsqu'elles sont victorieuses elles ne tuent que peu d'ennemis, & que lorsqu'elles sont vaincues elles perdent un grand nombre de leurs gens.* Il dit cela au sujet des troupes d'Antoine, qui après avoir poursuivi les Parthes l'espace de cinquante stades, a leur retour voulant voir ceux qui avoient été tués ou pris, ne trouverent que trente prisonniers & quatre-vingts morts.

Les Numides dont il s'agit, furent habilement employés par Annibal, qui par l'excellence de sa discipline militaire les faisoit combattre en ligne, & leur adresse à fuir & a revenir au combat les rendit très-redoutables aux Romains.

prisonniers environ six cents hommes, que le Romain avoit postés à la tête du pont, pour favoriser sa retraite; & sur le rapport qu'ils lui firent que Publius étoit déja loin, il rebroussa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il pût aisément jetter un pont. Après deux jours de marche, il fit faire un pont de batteaux, & ordonna à Asdrubal de passer avec l'armée. Il passa lui-même ensuite, & donna audience aux Ambassadeurs qui lui étoient venus des lieux voisins; car aussitôt après la journée du Tésin tous les Gaulois du voisinage, suivant leur premier projet, s'empresserent à l'envi de se joindre à lui, de le fournir de munitions, & de grossir son armée. Tous ces Ambassadeurs furent reçûs avec beaucoup de politesse & d'amitié.

Quand l'armée eut traversé le Pô, Annibal au lieu de le remonter, comme il avoit fait auparavant, le descendit dans le dessein d'atteindre l'ennemi; car Publius avoit aussi passé ce fleuve, & s'étant retranché auprès de Plaisance, qui est une Colonie des Romains, il se faisoit là panser lui & les autres blessés, sans aucune inquiétude pour ses troupes, qu'il croyoit avoir mises à couvert de toute insulte. Cependant Annibal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva aux ennemis, & le troisieme il rangea son armée en bataille sous leurs yeux. Personne ne se présentant, il se retrancha à environ cinquante stades des Romains. Alors les Gaulois qui s'étoient joints à Annibal, voyant les affaires des Carthaginois sur un si bon pié, comploterent ensemble de tomber sur les Romains, & restant dans leurs tentes épioient le moment de les attaquer. Après avoir soupé, ils se retirerent dans leurs retranchemens, & s'y reposerent la plus grande partie de la nuit: mais à la petite pointe du jour ils sortirent au nombre de deux mille hommes de pié & d'environ deux cents chevaux, tous bien armés, & fondirent sur les Romains qui étoient les plus proches du camp. Ils en tuerent un grand nombre, en blesserent aussi beaucoup, & apporterent les têtes de ceux qui étoient morts, au Général Carthaginois.

Annibal reçut ce présent avec reconnoissance: il les exhorta de continuer à se signaler, leur promit des récompenses proportionnées à leurs services, & les renvoya dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoyens les avantages qu'il avoit jusqu'ici remportés, & pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'étoit pas besoin de les y exhorter. Après l'insulte que ceux-

ci

ci venoient de faire aux Romains, il falloit que les autres bon gré mal gré se rangeassent du parti d'Annibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boiens, qui lui livrerent les trois Romains que la République avoit envoyés pour faire le partage des terres, & qu'ils avoient arrêtés contre la foi des Traités, comme j'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort sensible à leur bonne volonté: il leur donna des assûrances de l'alliance qu'il faisoit avec eux, & leur rendit les trois Romains, qu'il les avertit de tenir sous bonne garde, pour tirer de Rome par leur moyen les ôtages qu'ils y avoient envoyés, selon ce qu'ils avoient d'abord projetté.



OBSERVATIONS

Sur le combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion, dans la plaine auprès du Tésin.

§. I.

Que la guerre d'Annibal contre les Romains, est tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus difficile.

Parmi les différentes parties que l'entreprise d'Annibal nous offre à chaque pas à differter, celle des combats de cavalerie ne demande pas autant d'effort de théorie, ni n'est pas aussi profonde que les autres; ainsi cet article, comme le combat qui le regarde, ne sont considérables que par les évenemens qu'ils préludent.

Annibal en dut tout le succès à la faute que fit Publius. Après un combat qui ne décidoit de rien, où il n'avoit perdu que très-peu de monde, pourquoi abandonner la partie? Pourquoi ne pas défendre le passage du Pô? Annibal étoit-il bien en état d'entreprendre de le passer vis-à-vis d'une armée, & n'avoit-il pas des avantages infinis sur lui? Mais intimidé par l'extrême diligence de l'Afriquain, qu'il croyoit encore au fond des Alpes, sa surprise le porta sans doute au découragement; elle nous apprend le peu de dépense qu'il faisoit en espions, par qui il eût été informé des grandes pertes que cette armée avoit essuyées, & qui la mettoient hors d'état d'oser se montrer; car on ne sauroit y faire réflexion sans être pénétré du plus grand étonnement.

Annibal jusqu'ici nous paroît grand, ferme, admirable par sa constance & son élévation au-dessus des évenemens: il nous sembleroit désormais téméraire si nous ne réfléchissions: car n'est-ce pas la plus haute témérité d'entreprendre la conquête de l'Italie, vis-à-vis toutes les forces de la République Romaine encore entiere? vis-à-vis de plusieurs armées infiniment supérieures, fournies d'armes, de munitions, secourues par toutes les for-

ces d'un pays neuf, aussi bien disciplinées que braves & courageuses; & cela avec seize mille hommes nuds, presque desarmés, que les affreux passages des Alpes avoient exténués, dont les Eléphans & la cavalerie, la plûpart périe dans les glaces, les neiges & les précipices, n'existoient pour ainsi dire plus; sans secours, sans Alliés, sans espoir même de recouvrer de quoi réparer ses pertes?

Assûrément voilà bien de quoi être taxé de témérité : mais d'un autre côté, quand on réfléchit que cette armée, outre tous les maux que nous venons de voir, étoit sans retraite, sans nul espoir, n'ayant pour toute ressource que son courage; tout étonnement doit cesser & faire place à l'admiration. Rien n'est téméraire, lorsque c'est une derniere ressource. Que pouvoit espérer Annibal? pouvoit-il s'en retourner? La saison, le pays, les habitans, tout s'y opposoit; quel parti prendre? Devoit-il mettre bas les armes, implorer la clémence des Romains, se couvrir d'une honte éternelle, & ramper le reste d'une vie jusques là si glorieuse, dans un indigne esclavage, après avoir terni le nom de sa patrie & la gloire de ses armes? Assûrément il ne pouvoit envisager l'idée d'un parti infame : il choisit de périr plutôt les armes à la main, & de s'ouvrir ou un passage utile ou un glorieux tombeau.

Ce n'est point le désespoir, c'est la prudence qui le guide; elle est suivie de l'habileté; il se conduit en homme plein d'espérance dans le temps qu'il semble devoir tout craindre. Il connoît le courage de son peu de soldats, & plein de confiance dans son habileté, il se dit à lui même que le premier évenement favorable lui fera trouver des Alliés en grand nombre dans un pays assujetti par la seule crainte; & rempli de ces idées aussi consolantes que justes, il marche en avant, il trouve un rival aussi peu habile qu'il est lui-même prompt à profiter de ses fautes, & il sort victorieux du premier combat par sa seule habileté. Dès ce moment tout s'applanit devant lui, il trouve des passages ouverts, des Alliés empressés, & des ennemis fuyans. Tel est l'effet que produit l'audace quand elle se conduit par la prudence & l'habileté.

§. II.

Que tout dépend du succès d'une premiere expédition à l'ouverture d'une guerre : Que celle d'Annibal contre les Romains, est plus digne de l'admiration des connoisseurs, que celle d'Alexandre contre les Perses. Remarques sur le combat de Tésin. Disposition des troupes des deux partis.

SI la maxime reçûe, qu'à la guerre, tout dépend du commencement, & qu'un heureux évenement en fait de combat, annonce presque toûjours une suite de victoires, avoit besoin d'exemples pour prendre crédit, le combat dont il s'agit, en fournit un bien marqué : mais elle est trop constante, & les raisons qui l'appuient sont trop sensibles pour s'y arrêter davantage. Annibal en étoit bien convaincu, & l'on ne doit pas douter qu'il n'ait pris beaucoup de précautions pour assûrer le succès du combat du Tésin.

Dans le parallele que l'on a fait tant de fois de son expédition à



6

COMBAT DE CAVALERIE



celle d'Alexandre, & qui a mené successivement à faire la comparaison de leurs talens, je ne sai si l'on a réfléchi à tous les avantages qu'Alexandre avoit par-dessus Annibal. Je ne parle point de ce que j'ai déja fait remarquer, de la différence des Perses aux Romains; je veux même encore faire abstraction des moyens d'argent & de secours qu'Alexandre a pû tirer de la Macédoine, avec laquelle il a toûjours eu communication. Supposons que cela ne soit de nulle considération, & qu'en effet un conquérant n'ait nul besoin de ces secours qui nous paroissent aujourd'hui si nécessaires sans l'être; car à dire vrai, toutes ces ressources-là ne sont indispensables que depuis que l'usage s'est perdu de tout prendre & de tout envahir; à quoi sert l'argent à un général victorieux qui tire ses vivres, ses recrûes, & jusqu'à l'habillement de ses troupes des pays où il se trouve, ainsi que les contributions nécessaires pour payer ce qu'il ne produit pas? L'on sent bien que l'on a pû s'en passer encore plus dans ces temps-là qu'aujourd'hui. Ainsi sans s'arrêter à ce qu'Annibal a dû manquer de ces genres de secours, & réduisant les deux conquérans au même niveau pour ces deux articles, dont le premier est cependant si essentiel; nous ne sommes pas moins forcés d'accorder une prééminence à Annibal, puisque dans toute la guerre d'Alexandre un seul combat & deux batailles ont décidé de tout: encore quelles batailles? de vraies déroutes. Et dans la guerre d'Annibal, combien de combats, de batailles complettes & d'avantages lui voit-on remporter sans que cela décide de rien! Ses ennemis sont une hydre renaissante à chaque pas, & qui loin de le décourager ne fait qu'augmenter sa gloire, qu'il a portée à un bien plus haut point selon les juges du métier, que n'a fait Alexandre, après lequel il ne se plaça sans doute que par modestie, lorsqu'il s'entretenoit avec Scipion, & qu'il lui dit que dans l'ordre des Généraux, il croyoit Alexandre & Pyrrhus avant lui.

L'un & l'autre ont commencé leur victoire par un combat de cavalerie, dont l'issue leur fut favorable, & influa sur la suite de leurs actions.

Annibal comptant sur sa cavalerie brave, & montée sur des chevaux d'Espagne, & partant fort agile, avoit encore le nombre par devers lui: & en fait de cavalerie, c'est un grand avantage, contre lequel on ne peut pas, du moins dans les plaines, employer aussi utilement les ruses & les manœuvres qu'on le fait contre l'infanterie pour égaler le foible au fort.

Scipion ne manqua pas de prudence dans son projet, puisqu'il prit son infanterie légere pour suppléer à l'adresse & au nombre qui étoit contre lui: mais l'événement prouva qu'il eût été encore plus sage, s'il eût pris un bon détachement de ses Légions.

D'où l'on peut conclurre que ces deux Généraux raisonnerent à peu près de même: tous deux voulurent avoir l'avantage dans une premiere action, tous deux voulurent reconnoître le pays ainsi que l'ennemi; ils ne s'en rapporterent qu'à eux-mêmes pour cela.

Ils se rencontrerent en plaine, où l'on voit de loin; ce qui donne le temps de faire des dispositions: & il est à présumer que chacun fit les siennes de son mieux.

La coûtume des Romains étoit

pour lors de ne former qu'une ligne. Ils mirent les Alliés au centre (3) & les fortifierent de l'infanterie légere. (3) Sans doute que ces Alliés étoient les Gaulois Cénomans ou Insubriens, desquels les Romains se méfioient ; la cavalerie Romaine dont ils étoient plus assûrés fut placée aux aîles (2.)

Annibal se régla sur cette disposition : ce qu'il avoit de cavalerie d'élite (5) égaloit tout le front de celle des Romains. Le narré de Polybe le prouve manifestement : il jetta sa cavalerie Numide (6) sur les aîles.

Le combat commença par l'infanterie légere des Romains que Scipion détacha en avant de la ligne de cavalerie, & ce fut la source de sa défaite. Quoiqu'il fût autorisé par la coûtume établie dans les armées Romaines de faire combattre cette infanterie en avant, cela ne le justifie pas, puisqu'un Général est fait pour corriger les abus, sur-tout ceux de cette importance.

Que pouvoit-il espérer de ces pelottons envoyés ainsi contre de bons escadrons, sans être soûtenus ? leur défaite n'étoit-elle pas assûrée ? Ils furent foulés aux piés des chevaux, & dispersés, au lieu qu'en les tenant entre les escadrons, ils eussent été d'un grand secours à leur cavalerie, qui fut bien-tôt enveloppée, prise en flanc & à dos par les Numides, tandis que la cavalerie Carthaginoise l'attaqua de front à avantage égal, au moyen de ce que l'infanterie qui auroit pu soûtenir les flancs, avoit été sacrifiée à la tête.

Ce n'a été qu'après plusieurs léçons pareilles que les Romains ont abandonné cette dangereuse méthode pour y substituer celle de faire combattre l'infanterie légere à côté & non au devant des escadrons.

Le combat fut disputé : mais les Carthaginois avoient trop d'avantages, outre que Scipion ayant été blessé, ne fut plus en état d'agir, & la déroute devint générale, quoique Tite-Live la qualifie de retraite honorable ; sans doute parce qu'Annibal fut trop habile pour poursuivre loin un ennemi qu'il ne connoissoit non plus que le pays, où il avoit tout à craindre, & d'où il ne devoit pas présumer que l'armée Romaine fût bien loin. Ce fut un grand trait de prudence à lui. Que ne risquoit-il pas à poursuivre sa victoire ? & que ne gagnoit il pas du côté de la réputation, des Gaulois, & de la maxime qui fait le sujet de nos réflexions, en ménageant ce premier avantage, de façon qu'il ne pût lui échapper ?

§. III.

Annibal fit paroître dans ce combat toute la conduite, la prévoyance & l'habileté d'un grand Général. On ne remarque aucune de ces qualités dans Scipion : ses fautes sont peu ordinaires dans un Général expérimenté, tel qu'il devoit être. La réputation de son ennemi & sa hardiesse à tout entreprendre, eussent dû le tenir dans une perpétuelle défiance.

Le but de cet Ouvrage étant de former de bons guerriers, rien n'y peut mieux contribuer que l'étalage des grandes qualités que l'on trouve chez les grands hommes, comparé avec les fautes de ceux qu'ils ont vaincus, parce qu'ils ont su en profiter.

Avant que de quitter le combat

du Tésin, tâchons de réunir sous un coup d'œil ce que nous admirons dans Annibal, & ce que l'on doit blâmer dans Scipion, pour remplir notre objet avec toute l'attention dont nous sommes capables.

Il est certain que le premier & le plus indispensable des pas à faire pour marcher à la victoire, doit être le maintien ou le rétablissement de la discipline militaire. Annibal en fut persuadé, il en fit son principal soin; il reconnut l'obéissance pour la compagne inséparable de la victoire, & il l'établit si bien dans son armée qu'il surpassa les Romains, dont la discipline seule avoit gagné tant de batailles & soûmis tant de peuples. *La victoire*, dit un de nos maîtres, *n'est pas tant le fruit d'une bravoure aveugle & du nombre, que de l'art & de l'exercice: Non tam multitudo & virtus indocta, quàm ars & exercitium solent præstare victoriam.*

Après ce premier point il chercha à perfectionner sa tactique pour se mettre autant qu'il le put au pair de gens si renommés par cette partie. Il cherche sans un vain attachement pour les usages de son pays, ce qu'il reconnoît de mieux chez ses ennemis, il se l'approprie, sans altérer ce qu'il croit avoir dans sa nation de plus avantageux; & joignant à ce grand exercice des Romains, la simplicité & la solidité de la tactique Carthaginoise, il en fait un tout excellent pour sa nation.

Il va plus loin, il abandonne ses armes dans ce qu'elles ont de défectueux, & fait armer à la Romaine son infanterie, pour pouvoir joindre & aborder son ennemi avec plus d'avantage: de sorte qu'il se met à l'égalité de tout point, pour acquérir d'autant plus aisément l'avantage qu'il espere, & que son armée se promet de l'habileté de son chef. En effet, de quoi lui eût servi sa science sans l'obéissance, la discipline, l'exercice, & la parité des armes?

Après ces précautions générales, Annibal informé de la valeur des Légions, n'a garde de se commettre vis-à-vis d'elles: mais au contraire connoissant la mauvaise réputation de la cavalerie Romaine, & la supériorité de la sienne, tant du côté du courage que du nombre, il se tient en plaine; conduite, qu'il a presque toûjours observée dans cette guerre, assûré qu'il étoit, qu'il vaincroit toûjours à son infanterie quand sa cavalerie seroit en état d'agir, & que se prêtant un secours mutuel, la supériorité de la premiere la procureroit à l'autre.

Il cherche, & trouve bien vîte à ne point se commettre avec ses deux armes, il n'a garde de laisser échapper l'occasion, que la plaine du Tésin lui présente, de se montrer avec tout son avantage: il y marche avec la confiance qu'inspire la supériorité sur un corps, dont le flanc & la croupe sont si foibles, que le grand nombre qui donne le moyen de tourner l'ennemi, en assûre presque toûjours la défaite.

Outre cela à nombre égal, il avoit lieu de se promettre que le courage & l'adresse des Carthaginois vaincroient une nation si peu propre à combattre à cheval; que dans les combats de cavalerie opiniâtres, les Romains s'abandonnant à leur génie fantassin, se jettoient souvent pied à terre pour combattre, débarrassés d'un animal qu'ils ne savoient pas conduire, & se faisoient ainsi écraser avec autant de bravoure que de mal-adresse. Ils n'y man-

quetent pas dans le combat dont il s'agit, il suffir de lire le texte.

Voilà donc d'un côté un général qui n'échappe aucun de ses avantages, vis-à-vis d'un autre à qui nous avons bien des reproches à faire, sans cependant vouloir ravaler trop bas son mérite. Scipion avoit de l'expérience, & la guerre qu'il venoit de terminer contre les Cénomans & les Insubriens, qu'il avoit soûmis à la République, lui avoit fait honneur: mais dans l'occasion dont il s'agit, il manqua dans presque tous les principes.

Premiere faute, le défaut d'espions dans un pays soûmis aux Romains, où il ne devoit ignorer aucun des ses avantages, contre les Carthaginois, non plus que le pays qu'ils occupoient, puisqu'il venoit d'y faire la guerre. Cette ignorance n'est pas pardonnable dans un Général lorsqu'il a pû s'instruire. Il ne s'agissoit donc plus d'aller en personne le reconnoître; trente chevaux qui eussent escotté un homme de confiance suffisoient pour avoir des nouvelles de l'armée ennemie: seconde faute, d'y avoir marché en personne; & supposant la nécessité d'y marcher lui-même, troisieme faute, de s'être commis en plaine avec sa cavalerie & quelqu'infanterie légere, lorsqu'il devoit appréhender de rencontrer Annibal avec toute sa cavalerie, supérieure en nombre & en adresse à la sienne. Nous ne devons jamais nous mettre dans la situation où notre ennemi desire, ou doit desirer de nous trouver. Scipion s'il eût été habile eût dû prévoir le désavantage de la cavalerie Romaine dans un pareil combat, il devoit sentir au contraire la supériorité de son infanterie, & prendre toutes les mesures les plus sûres pour ne s'engager à aucun combat désavantageux dans un commencement de guerre. Ainsi en admettant la nécessité d'aller en personne avec toute sa cavalerie reconnoître la plaine du Tésin; ce fut toûjours une faute capitale de n'avoir pas pris avec lui un bon détachement de ses Légions, afin que la rencontre d'Annibal, à laquelle il étoit raisonnable de s'attendre, ne le mît point dans le cas de foiblesse où il se trouva.

Et pour agir avec encore plus de certitude du succès, il eût dû marcher à Annibal avec toute son armée pour le combattre à l'entrée des plaines: alors par une tactique habile & rusée, il eût par la bonté de son infanterie suppléé au défaut de sa cavalerie: car un habile Général s'embarrasse peu de la supériorité d'une arme par rapport au pays où elle combat. Le Prince Eugene dans ses guerres contre les Turcs, nous a fait voir qu'il ne s'inquiétoit guere de la multitude de leur cavalerie. Il est vrai de dire que cette nation n'en connoît pas l'avantage, & n'en fait par conséquent point profiter. Ils resteront vraissemblablement long temps dans cette ignorance, tant leur religion est propre à les rendre éternellement bêtes.

C'est pécher contre les premiers élémens de l'art militaire, que d'être foible en cavalerie, & de se commettre en plaine; & Annibal le savoit bien quand il s'y tenoit toûjours par la raison contraire.

Lorsque l'on est forcé d'aller à la guerre avec cette seule arme, sans pouvoir la faire accompagner par de l'infanterie, la bonne regle seroit d'y suppléer par des dragons, mais aux conditions qu'on sauroit les

employer à pié, & non pas les faire combattre à cheval. Je n'ai jamais ni vû ni oüi dire que dans la guerre de 1700 on les ait fait mettre pied à terre : aussi bien peu de Généraux connoissent l'utilité de ce corps qui est fait principalement pour ce genre de combat, & non pour faire de la cavalerie dans tous les cas, comme on lui a fait faire bien maladroitement si souvent.

Quant à la disposition du combat du Tésin, Scipion la fit toute des meilleures, ayant placé à ses aîles sa meilleure cavalerie, & fortifié son centre de son infanterie légere.

Mais au moment du combat, ce fut une faute décisive d'engager par son infanterie, qu'il fit combattre en avant de sa ligne, & dont il perdit par-là tout l'avantage, puisque ce n'est plus combattre avec des armes réunies lorsqu'on les sépare dans l'instant du combat à une distance assez grande, pour que l'ennemi n'ait affaire qu'à l'une des deux dans le même moment. Que sert une disposition bonne & solide si on ne la maintient ?

Voilà déja une quantité de fautes assez nombreuse : mais ce n'est encore rien vis-à-vis celles qui suivirent ce combat. Car par lui-même c'étoit un évenement fâcheux, sans doute ; mais de la plus petite conséquence, si Scipion eût conservé la tête, & s'il eût réfléchi que sa perte étoit des plus médiocres, puisque ce qu'il avoit de meilleur, étoit resté tout entier ; son infanterie n'avoit pas vû l'ennemi.

Il abandonne le Tésin, & le passe avec tant de précipitation & d'alarmes, qu'il sacrifie six cents hommes qui couvroient son pont, & le replie sans leur donner le temps de passer à sa suite.

Ce fleuve est cependant aisé à défendre, & s'il l'eût entrepris, il rendoit par là la cavalerie d'Annibal inutile, & se retrouvoit vis-à-vis de lui avec tous ses avantages.

Mais pour ne pas le condamner tout-à-fait sans l'entendre, supposons pour un moment que sa retraite fût l'effet de la crainte qu'il avoit de la défection des Insubriens, quoiqu'il n'en paroisse encore rien dans l'histoire : ne lui restoit-il pas le Pô à défendre ? assûrément ce fleuve n'est pas aisé à passer, Annibal étant par-là réduit à le traverser au-dessus de Classidium, où le fleuve est beaucoup moins large, ne se trouvoit pas moins gêné dans ses manœuvres; le pays est coupé, étroit, serré, & nullement propre à la cavalerie, de sorte que l'infanterie Romaine n'en pouvoit desirer de plus avantageuse. Scipion même, le Pô passé, en s'emparant du passage, appellé aujourd'hui la Stradella, réduisoit encore Annibal à l'absurde, lui barroit sans ressource le chemin de l'Italie. Privé de secours, de vivres, & de passage, que fût devenu le Carthaginois, environné d'obstacles & de peuples Romains ?

Le passage entre le Pô & les Alpes maritimes, est extrèmement difficile ; chaque pas y offre de nouveaux obstacles. Scipion ne pouvoit l'ignorer : mais les fautes qu'il fit sont en si grand nombre, & d'une espece si impardonnable, que l'on ne peut les attribuer qu'à une tête tournée. Celles qui sont susceptibles de pareil découragement, ne devroient jamais commander les armées, puisque leurs fautes sont d'un genre qui, ainsi que celle de Scipion, entraînent la ruine d'un Etat, laquelle n'est ja-

mais opérée par la guerre, qu'ensuite du découragement que les actions timides des Généraux, inspirent aux troupes, & successivement à la nation.

Nous lisons dans les Commentaires de César, un effet d'un pareil découragement, qui causa la servitude des Gaules dans le temps qu'elles sembloient avoir secoüé le joug, par l'aide & le courage de Vercingentorix, qui se laissa abbattre lui-même, après que, par une conduite aussi rusée que courageuse, il avoit réduit César à se retirer. Ce Général le voyant à la tête d'une armée de beaucoup supérieure aux Romains, & apprenant que les passages du côté du Vivarais & de l'Italie lui étoient fermés, & que les rébelles étoients entrés dans la province Romaine, craignit que ceux du Dauphiné ne suivissent le même exemple, & que toute retraite ne lui fût fermée; ce qui lui fit prendre le parti d'abandonner les Gaules, & de marcher de ce côté-là.

Vercingentorix, qui le suivoit avec toutes ses forces, voyant les Romains dans cette extrémité, assemble, disent les Commentaires, *Les Colonels de sa cavalerie, & leur dit, Que le temps de la victoire étoit arrivé; que les Romains abandonnoient les Gaules pour se retirer dans leurs provinces, ce qui suffisoit présentement pour leur liberté: mais qu'il falloit les défaire pour leur ôter à jamais l'espérance du retour, parce qu'autrement ils reviendroient avec de plus grandes forces, & ne cesseroient jamais de les harceller. Qu'il étoit donc d'avis de les attaquer dans la marche, parce que s'ils abandonnoient leurs bagages, ils perdroient l'honneur & le moyen de subsister; & s'ils se vouloient défendre, ils ne pourroient ni avancer ni reculer, & seroient contraints de demeurer en même lieu. Pour leur cavalerie, il dit qu'il ne falloit pas croire qu'elle eût la hardiesse seulement de se détacher du gros de l'armée; & que pour donner plus de courage aux siens, & plus de terreur aux ennemis, il rangeroit son infanterie en bataille...... Le lendemain Vercingentorix fait trois gros de sa cavalerie, dont les deux vinrent fondre sur les aîles, & l'autre attaquer l'armée de front dans sa marche. César partage sa cavalerie en trois à son exemple, & l'envoie contre l'ennemi. On se bat en même temps de tous côtés, l'infanterie fait halte, & range en dedans tout le bagage; lorsque la cavalerie de César a du pire, elle tourne tête de ce côté-là: ce qui rend le courage aux siens, & arrête la poursuite des Barbares. A la fin les Allemans gagnent le haut d'une colline, qui étoit sur la droite, & après avoir chassé les Gaulois, les poursuivent jusqu'à la riviere, où Vercingentorix étoit en bataille avec son infanterie. Le reste de la cavalerie voyant la fuite des siens, se retire de peur d'être enveloppé. On remporte la victoire par-tout. Vercingentorix, voyant toute sa cavalerie rompue, fait rentrer son infanterie dans son camp, au même ordre qu'elle étoit, & se retire vers Alexia, que César assiége.*

Ne voilà-t-il pas la même faute que nous venons de reprocher à Scipion même? celle de Vercingentorix paroît encore plus obstinée, & par conséquent plus grossiere. Il avoit son infanterie sous la main, & il ne veut jamais s'en servir, sinon pour engager une affaire générale, du moins pour soûtenir sa cavalerie; plus coupable en cela que Scipion, dont l'infanterie trop loin

du

du champ de bataille, ne pouvoit être employé de même, il ne fut pas moins coupable de découragement, puiſqu'avec une ſi belle armée, il fût s'enfermer dans Alexia, & s'y fit aſſiéger, lorſqu'il pouvoit tenir la campagne avec avantage.

Il perdit par-là la liberté de ſa patrie, ainſi que Scipion penſa perdre, & perdit quant à lui l'Empire de l'Italie : tous les deux par un découragement indigne de leur valeur, & de tout homme qui penſe.

OBSERVATIONS

Sur la Cavalerie, & ſur les combats de cette ſorte d'arme.

§. I.

Sentiment ſur la lance. Qu'elle étoit peu avantageuſe. Que le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, eſt inutile & de peu d'effet. Sentiment de l'Auteur ſur cette arme. Qu'elle n'eſt forte & redoutable que lorſqu'elle eſt ſoûtenue par l'infanterie. Des pelotons de celle-ci enchâſſés entre les eſcadrons. Preuves de l'excellence de cette méthode. Défauts de nos armes à l'égard de la cavalerie.

LA lance a été long-temps la principale & la meilleure arme de la cavalerie : mais depuis que l'on a quitté l'armure de toutes piéces, on l'a abſolument rejettée, malgré le ſentiment de pluſieurs Auteurs Militaires, qui en ont fait quelquefois l'éloge, tels que Walhauſen, qui combat ſur cela George Baſta, l'un des plus grands Capitaines & des plus grands hommes de cavalerie de ſon ſiecle, qui la rejette abſolument dans ſon traité de Cavalerie. Walhauſen auſſi, très-ſavant & très-profond quoiqu'il n'ait pas gagné des batailles, ce qui ne conclut rien contre lui, puiſqu'il en eût ſans doute gagné comme Baſta, étant auſſi habile que lui; Walhauſen, dis-je, combat George Baſta par ſes propres preuves : mais je crois que ni l'un ni l'autre n'ont auſſi bien connu la lance que Montécuculi, dont je vais rapporter les paroles au ſujet de cette arme, c'eſt tout ce que nous avons de mieux à en dire : écoutons-le.

De toutes les armes dont on ſe ſert à cheval, dit-il, *la lance eſt la meilleure : mais il faut qu'elle ſoit bien garnie, & que les lanciers ſoient vigoureux, armés de pied en cap, qu'ils aient de bons chevaux, un terrein uni, ferme, point embarraſſé. Les choſes étant ainſi, ils ſe partagent en petits eſcadrons, vont à la charge & ouvrent un chemin, où les cuiraſſiers qui ſuivent au trot, entrant après eux, font un grand carnage. Les lances ne prenoient carriere qu'à ſoixante pas, comme toute cavalerie doit faire.*

Si la lance n'a pas ces qualités, ou que l'homme, le cheval, le terrein ne ſoient pas tels qu'il faut, & ne concourrent pas à l'impétuoſité de la courſe & du choc, ou qu'elle ne ſoit pas ſoûtenue de près par les cuiraſſiers, elle eſt inutile : car l'ennemi

s'ouvre lorsqu'il le voit venir, & cede à son ardeur, puis enveloppe les lanciers & les taille en pieces, comme fit Charles-Gustave Roi de Suede dans les dernieres guerres contre les Polonois. La grande dépense & le peu d'usage de la lance, qui ne sert qu'à un jour de bataille, l'ont fait abandonner dans nos armées. Les Polonois s'en servent encore : mais ils les distribuent pour le combat par petites troupes de vingt-cinq à trente chevaux chacune : qui en auroit environ mille, en formeroit trente ou quarante petits escadrons, lesquels étant menés vivement & secondés par les cuirassiers, pourroient faire un grand effet.

Je crois que l'on peut ajoûter aux paroles de Montécuculi, qu'une des raisons qui ont fait quitter la lance à la cavalerie, a été le grand nombre d'infanterie que l'on a introduit dans les armées, contre laquelle cette arme n'est de nulle ressource.

D'ailleurs l'arme à feu ayant fait quitter l'armure de fer, il n'a plus été possible de se servir de lance, puisque cette arme ne servant de rien pour la défensive, deux lanciers feroient continuellement des coups fourés sans nul avantage pour l'un ou l'autre parti.

Il s'agissoit alors de désarçonner son adversaire, & de se garantir par l'adresse ou par la force qu'il n'en fit autant ; maintenant il faut s'y prendre d'autre façon pour vaincre & n'être pas vaincu.

Dans le temps que la lance existoit, les armées n'étoient guere composées que de cavalerie qui combattoit sur un rang ; cette arme l'exigeoit, quoiqu'Hermannus Hugo dans son Traité (*de Militia equestri*) prétend que les lances combattoient quelquefois en escadrons de 40 ou 60 lances sur trois de file ; il cite même à ce sujet Basta, Walhausen & Louis Melzo : mais quoi qu'il en ait pû être dans certains temps, il est clair que les lances combattoient le plus souvent sur un rang, ce qui avoit introduit la même habitude, même dans la cavalerie légere que l'on imagina pour soûtenir les lanciers. Le Pere Daniel dans son histoire de la Milice Françoise, dit formellement : *Elle ne se battoit pas par escadrons, je veux dire, que quand une troupe de Gendarmes alloit à la charge avec la lance, elle étoit d'un seul rang.* Plus bas il ajoûte : *Ce que j'ai dit de la Gendarmerie, qu'elle ne se battoit point par escadrons, se pratiquoit aussi par la cavalerie légere, & cela se faisoit de la sorte jusqu'au regne de Henri II où l'on commença à escadronner.*

La Noue un des Capitaines de son temps les plus consommés, fort connu par ses ouvrages sur la guerre & la science des armes dans laquelle il excelloit, se récrie fort contre l'usage de la cavalerie, de ne combattre que sur un rang ; il dit que le Prince de Condé rangea ainsi sa cavalerie à la bataille de saint Denys sous Charles IX.

Quelque méchante que fut cette habitude, elle dura long-temps après que la lance eut fait place à d'autres armes, tant il est difficile qu'une nation quelqu'éclairée qu'elle soit, abandonne ses anciens usages, quoique mauvais.

Les derniers temps nous fournissent de quatre sortes de cavalerie ; les lanciers qui étoient presque tous nobles, gens exercés à ce genre de combat dès l'enfance, l'ancienne noblesse ne cultivoit point d'autre

connoissance, elle étoit armée de toutes piéces, & avoit pistolet & épée; ce valeureux corps mettoit souvent pied à terre pour attaquer, soit retranchement, soit place de guerre : il n'y avoit point alors ou presque point d'infanterie.

La seconde sorte de cavalerie nommée ainsi que les deux suivantes, cavalerie légere, étoit des cuirassiers sans lance, armés d'épée & de pistolets; la troisieme étoit les Arquebusiers à cheval qui avoient de plus le mousqueton; & la quatrieme étoit les dragons qui étoient des soldats à cheval pour faire plus de diligence, mais qui ne combattoient jamais qu'à pié.

Ces quatre especes de gens de cheval composoient toutes les armées Françoises, jusqu'à ce que l'infanterie Suisse apprit à notre nation, que des fantassins peuvent affronter la cavalerie & faire des conquêtes. Comme on vit que la cavalerie ne la rompoit point, on voulut avoir de l'infanterie pour les combattre; & par la suite des événemens, à mesure que les connoissances & l'expérience ont augmenté, l'on a senti l'avantage d'avoir un bon corps d'infanterie entretenu en tout temps, puisque sa perfection dépend de ce qu'il soit discipliné & exercé. Plus on en a connu l'utilité, moins on a cru nécessaire ce grand nombre de chevaux qui ruinent le pays, & affament les armées; on a peut-être lû que les Romains en avoient fort peu dans le temps que leur discipline militaire étoit dans sa plus grande vigueur. Les Grecs, les Perses du temps d'Alexandre & de Cyrus, en avoient aussi fort peu, & le nombre n'en a augmenté dans ces grands Etats, que lorsqu'ils ont approché de leur décadence, puisqu'il annonçoit un affoiblissement dans la discipline militaire qui commençoit à négliger l'infanterie.

Les Moscovites avant de sortir de la Barbarie ignorante où ils étoient plongés, n'avoient que de la cavalerie; depuis qu'ils ont voulu se discipliner, & qu'ils ont acquis des connoissances, ils ont augmenté leur infanterie aux dépens de cette arme.

Les Polonois au contraire, dont le gouvernement ne souffre pas des corps de troupes entretenus par le Souverain, à la paix comme à la guerre, n'ont que de la cavalerie: aussi n'osent-ils se montrer devant les Moscovites qu'ils méprisoient si fort auparavant.

En France non plus que dans le reste de l'Europe, l'on n'a point été assez frappé de l'exemple des Moscovites; & dans la guerre de 1701. l'on a vû dans les armées respectives une immensité de cavalerie inutile, qui n'a servi qu'à prouver le défaut de bonne discipline & de capacité de la part des Généraux.

Dès que l'on eut senti l'excellence des corps d'infanterie réglée, on voulut mêler les deux armes pour les renforcer : la premiere occasion moderne où l'on entremêla les escadrons de pelotons de fantassins ingambes, fut à la bataille de Pavie en 1525. où quinze cents, ou, selon le Pere Daniel, trois mille arquebusiers Espagnols, la plûpart Basques, dressés à cela de longue-main par Antoine de Léve, furent placés par pelotons entre les escadrons de leur cavalerie, & dans le moment de la charge, s'étant jettés sur les flancs des escadrons François, composés de cette illustre & brave Noblesse qui formoit la gendarmerie, & qui étoit la plus redoutable de l'Europe,

ils furent eux seuls cause de sa défaite, & du triste événement qu'elle occasionna.

L'Amiral de Coligni, un des plus grands Capitaines & des plus braves hommes de son temps, qui avoit appris le métier des armes au grand Henri, faisoit toûjours combattre entre ses escadrons, des pelotons de vingt mousquetaires sur cinq de front entre les intervalles des escadrons; c'est ainsi que l'on combattit à Coutras, & cette journée décrédita beaucoup le grand nombre de cavalerie.

Gustave-Adolphe adopta les pelotons, & n'eut jamais lieu de s'en repentir.

Le Marquis de Mont-rose, un des plus grands Capitaines que l'on ait vûs depuis les Anciens, dans ses guerre d'Ecosse, s'étoit rendu si redoutable, dit l'Historien de ce temps, en entrelaçant des pelotons d'infanterie dans ses escadrons, que quoiqu'il fût toûjours plus foible de deux tiers, ses ennemis n'osoient en approcher, tant ils redoutoient cet ordre, que cependant ils n'imiterent jamais.

M. de Turenne se servit de cette méthode à Sinsheim, en 1674, ainsi qu'à la bataille d'Ensheim.

Le Duc de Weimar qui l'avoit appris de Gustave-Adolphe, ainsi que tous les éléves de ce grand homme, pratiquerent cette méthode qu'ils avoient prise des Grecs: il est étrange que malgré cela il y ait eu des gens expérimentés qui la désapprouvent.

§. II.

Suite du Paragraphe précédent.

Puisque l'on commença à former des escadrons sur plusieurs rangs avant même que de quitter la lance, à plus forte raison la cavalerie fut distribuée depuis de cette sorte: mais l'on sortit d'une extrémité pour se jetter dans une autre, & l'on forma des escadrons si lourds, si nombreux, si épais, qu'ils en devinrent presqu'immobiles; comme ceux des Perses qui étoient sur douze de profondeur, quelquefois sur un plus grand nombre. Du temps d'Henri IV, comme on le remarque dans Basta & dans Ludovico Melzo, & même encore du temps de Walstein & de Gustave-Adolphe, cette grande profondeur étoit encore en usage.

L'expérience le corrigea, & au lieu de ces grosses masses, l'on fit les escadrons de deux cents chevaux, & successivement on est venu à cent vingt sur trois rangs. Le nombre a varié & varie encore de cent vingt à cent soixante: mais l'on se fixe assez volontiers aux trois rangs.

Comme dans tout cet Ouvrage, je dis volontiers ma pensée, je ne la tairai pas ici quoiqu'Officier d'infanterie. Je pense que rien n'est si dangereux dans la cavalerie comme dans l'infanterie, que le flottement: c'est pour l'éviter d'autant mieux que je voudrois que les escadrons fussent sur quatre rangs.

J'appuie ce sentiment, d'abord de la méthode des Anciens, qui sont nos maîtres. Les Grecs combattoient sur huit rangs, & les Romains sur quatre; ceux-là formoient leurs escadrons de quatre-vingts chevaux, & ceux-ci de quarante: il ne paroît pas qu'ils ayent changé cette méthode en aucun temps. Lorsque les Modernes ont quitté la lance, & le seul rang ainsi que j'ai dit, ils ont formé des escadrons de trois à quatre cents chevaux au moins sur dix de profondeur, laquelle ils ont di-

minuée successivement, mais jamais au-dessous de quatre. Henri IV, le Prince Maurice, Alexandre Farnése, le Duc d'Albe, se fixerent à huit & à six après. Walstein qui en conserva davantage, s'en trouva mal à Lurzen, & Tilly à Leipsick. Gustave qui diminua beaucoup le nombre des siens combattit sur cinq rangs, & s'en trouva bien. M. de Turenne rangea les siens sur quatre, & souvent sur cinq.

Ne voilà-t-il pas des autorités assez graves, & capables de balancer celle qui les a réduits à trois de hauteur ?

Quant aux raisons qui concourent à appuyer mon sentiment, la seule ou du moins la principale, est le choc & l'union des forces que quatre rangs appuient & conservent mieux qu'un moindre nombre. Montécuculi à qui l'on peut s'en rapporter, je pense, dit que *tout l'avantage consiste à former un corps solide, si ferme & si impénétrable, qu'en quelqu'endroit qu'il soit ou qu'il aille, il y arrête l'ennemi, comme un bastion mobile, & se défende par lui-même : mais on ne peut avoir cette fermeté sans la pique à pié & la cuirasse à cheval*, &c.

Il s'ensuivroit de-là que la cavalerie devroit combattre sur quatre à cinq rangs : ses manœuvres en seroient beaucoup plus légeres & le choc plus uni & plus violent que dans les escadrons d'aujourd'hui : mais pour qu'on ne m'accuse pas de m'appuyer à tort du sentiment de Montécuculi, je dois à la vérité dire qu'il ne formoit ses escadrons que sur trois rangs.

Après avoir discuté la formation de l'escadron, il nous reste à parler de ses armes sans lesquelles le choc est peu redoutable : ce sont les offensives qui en font l'impétuosité, & les défensives l'union ; parce que, comme dit Montécuculi qui est le Végéce de nos jours, *l'attaque unie & serrée, est celle qui rompt l'ennemi ; & quand quelqu'un du premier rang vient à tomber, il fait perdre toute la force du choc, jusques-là que les chevaux qui sont derriere, s'épouvantent, & que toute la troupe se déconcerte.*

Les armes défensives sont des épées, & parmi celles-ci, celles à l'Espagnole sont les meilleures ; elles sont fortes de pointe, étroites, de bonne & d'excellente trempe, tranchantes, & non pliantes, avec de bonnes gardes ; elles sont plus longues, de meilleure trempe que les nôtres & plus légeres. A la vérité elles ont moins d'exécution pour les coups de taille : mais elles sont préférables pour ceux de pointe, & ne cassent jamais.

Charles XII. Roi de Suede, en fit faire de toutes semblables pour sa cavalerie, & tout aussi bonnes ; il disoit à ses cavaliers : *Mes amis, ne tirez point, c'est aux poltrons à le faire, & frappez toûjours de pointe, vous en aurez bientôt raison.*

Voilà à proprement parler la seule arme offensive de la cavalerie. Le pistolet est inutile : mais du moins il ne nuit pas, il n'embarrasse point.

Quant au mousqueton, il ne peut être bon que pour faire combattre le cavalier à pié dans une nécessité, en ce cas je l'admets : mais comme il me paroît que l'on ne fait jamais mettre pied à terre à la cavalerie, je le prétends, non-seulement inutile, mais pernicieux pour combattre à cheval, supposé que l'on s'en autorise, pour ne pas joindre l'ennemi l'épée à la main, qui est la seule chose à quoi la cavalerie doive

s'attacher, comme fait la maison du Roi. Car elle va droit l'épée à la main, & fait sentir le poids de ses armes comme toute la force de ses chevaux. Cela est rare dans toute autre cavalerie, tout aboutit le plus souvent à mettre en œuvre le mousqueton. Ce n'étoit pas la méthode de M. de Turenne. A quoi bon cela, disoit-il, tout le fort de la cavalerie est de charger l'épée à la main. Au combat de Sinsheim en 1674, il commanda à ses escadrons d'essuyer tout le feu des Impériaux sans tirer, & de fondre dessus l'épée à la main.

Son expérience lui avoit appris ainsi qu'à tous ceux qui voudroient y réfléchir, & qui l'ont vû de près, que le feu de l'escadron qui tire, le dérange plus que celui qu'il essuie, & que le flottement qu'il produit, suffit seul pour décider le combat contre celui qui a tiré. L'Officier de cavalerie habile, qui a un pareil tirailleur en tête, le charge brusquement dans ce moment-là, & ne lui donne pas le temps de se remettre en ordre.

Ainsi il n'y a nul doute que le mousqueton pour le combat en escadron, ne soit plus pernicieux qu'utile : mais dans le cas de mettre pied à terre, il peut être de quelque secours, l'occasion s'en présente souvent ; & je suis persuadé que le cavalier qui est de même trempe que le fantassin & le dragon, se battra à pié tout comme eux. Donnez-lui aujourd'hui l'arme du dragon, il sera tout aussi brave sans cheval qu'avec un animal qui ne sert à rien pour cette partie de l'homme qui est en lui, & qui ne peut pas varier : quand il est une fois courageux, il l'est par-tout.

Quant aux armes défensives, je ne sai pourquoi l'on donne à la cavalerie des cuirasses à l'épreuve, qui coûtent beaucoup, & qui accablent le cavalier de leurs poids. Le feu de cavalerie contre cavalerie étant si peu dangereux, j'aimerois mieux lui donner des cottes ou jaques de mailles, en maniere de veste, qui couvrent les cuisses jusqu'au genou, & des demi manches qui descendent jusqu'au coude, ou bien des demi cuirasses & des brassards jusqu'au coude à la maniere des Anciens, composées de lames de fer ou d'acier minces & polies, & tellement arrangées qu'elles rentrent les unes dans les autres, & se prêtent à tous les mouvemens du corps. Joignant à cette armure une calotte de fer, le cavalier seroit armé plus légérement & à meilleur marché.

A l'égard des gants, à la réserve de la main qui en doit être souple, le reste doit être de buffle ou d'élan, & doit couvrir jusqu'au coude : c'est ainsi que le Roi de Suede en donna à toute sa cavalerie, dont les manches des habits n'étoient point en parement, mais en pagodes très-étroites.

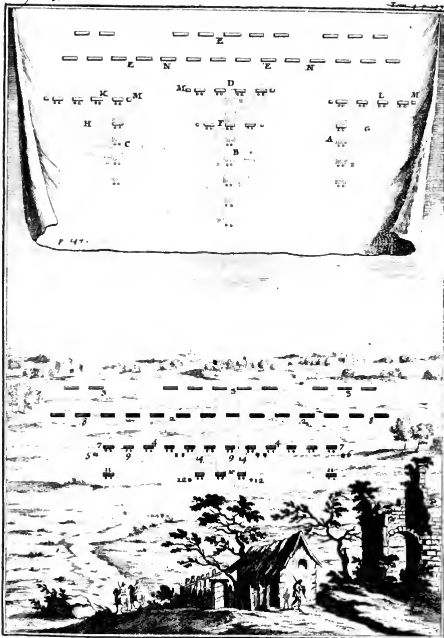
§. III.

Que l'on ne doit jamais faire de détachement considérable sans y mêler de l'infanterie. Deux ordres de bataille pour la cavalerie.

Tout ce que nous avons dit au sujet du combat du Tésin prouve avec la plus grande évidence, que c'est une imprudence à tout Général que de détacher sa cavalerie seule & entiere. Il est inutile de répéter pour appuyer ce que j'avance, que toutes les fois qu'on est obligé à détacher un gros corps de cavalerie, on doit au moins y joindre un tiers d'infanterie ou des dra-



7 ~ T. du L. 2



9

DEUX DISPOSITIONS DE COMBAT DE CAVALERIE
Selon les principes de l'auteur.

gons à la place, quand la diligence eſt néceſſaire : mais alors, il ne faut pas oublier à leur faire mettre pied à terre. Montécuculi dit en parlant d'eux, que c'eſt de l'infanterie à qui l'on donne des chevaux pour aller plus vîte, & pour combattre uniquement à pié, en entrelaçant cette arme avec l'autre. Quel regret ne doit-on pas avoir, d'avoir oublié ces paroles à Malplaquet, où on laiſſa dix - huit régimens de dragons inutiles ſpectateurs d'une bataille qui ne fut chancelante que par le défaut d'infanterie, qui s'étoit fait tuer dans des poſtes, que ſa mort laiſſa dégarnis ?

Outre l'expérience & les exemples, nous ſommes accoûtumés à donner des raiſons : celle qui m'autoriſe à vouloir que l'on ait au moins un tiers d'infanterie, de grenadiers, ou de dragons dans les gros détachemens de cavalerie, eſt que dans un pays de plaine où la cavalerie ſe rencontre, il eſt impoſſible que le parti le plus foible puiſſe ſe retirer ſans combattre, quand le plus fort veut le joindre, & dans une pareille ſituation, rien n'eſt pire que le parti de la retraite. La cavalerie n'a nulle force quand elle tourne le dos, & comment marcher en arriere ſans cela ? il lui faut tant de temps pour faire ſes demi tours à droit que lorſqu'elle eſt près, elle n'a d'autre parti à prendre que de charger, quoique foible, au lieu que quand elle eſt entrelacée, & protegée par de l'infanterie, elle peut arrêter l'ennemi, quelquefois même le combattre avec ſuccès, malgré l'infériorité, par le renfort que les deux armes ſe procurent ; & dans le cas de ſe retirer abſolument, l'infanterie faiſant volte face, & ſe remettant ſi aiſément, peut eſpérer de n'être pas entamée, de ſecourir les eſcadrons dans l'inſtant de leurs mouvemens, & cela même contre la cavalerie ; que tant d'exemples prouvent qu'elle ne doit pas craindre : celui du Général Schulembourg dans les plaines de Pologne, en eſt une bonne preuve.

Voici l'ordre dans lequel je voudrois combattre, en ſuppoſant qu'avec douze eſcadrons & autant de compagnies de grenadiers, j'ai affaire contre vingt quatre eſcadrons rangés dans l'ordre accoûtumé, c'eſt-à-dire, ſur deux lignes, dont la ſeconde doit ſuccéder à la premiere, ce qui n'arrive guere, attendu que le premier choc, ſur-tout de la nation Françoiſe, entraîne volontiers les deux lignes, plus par la confuſion que par un ſecond combat. Suppoſant donc les vingt - quatre eſcadrons formés ſur deux lignes (2) & (3), & les douze miens, compoſés de cent trente maîtres, ainſi que les compagnies de grenadiers de quarante hommes : je réduis d'abord chacun de mes eſcadrons à quatre - vingts, de ſorte qu'il me reſte ſix cents chevaux ; je range mes douze eſcadrons ſur une ligne (4) me ſonciant peu d'être débordé ; une compagnie de grenadiers (5) & (6) ſur ſix de hauteur à chacune de mes aîles (7) pour oppoſer aux eſcadrons ennemis (8) qui me débordent : je place derriere chaque eſcadron deux pelotons de quinze grenadiers chacun (9) pour ſe jetter au moment de la charge ſur les flancs des eſcadrons ennemis, & les charger à coups de fuſils & de bayonnettes. De mes ſix cents chevaux, j'en forme une réſerve de cinq eſcadrons de quatre - vingts maîtres chacun, dont trois au centre (10)

& deux aux aîles (11): des deux cents grenadiers restans, savoir, deux compagnies entieres & les dix restans de chaque compagnie, j'en place des pelotons pareils derriere chaque escadron de la réserve, & les deux compagnies entieres (12) à côté de la réserve du centre pour la flanquer. Cette disposition faite, l'on marche à l'ennemi l'épée à la main sans tirer un seul coup, au petit pas, jusqu'à soixante pas de distance, qui est celle où les escadrons doivent prendre carriere pour la charge. La réserve (10) dès que l'on sera prêt à charger, passera entre les escadrons de la premiere ligne ennemie, parcourant les lignes ponctuées (14) pour charger brusquement le centre de la seconde ligne (3), l'enfoncer, séparer les aîles, & replier subitement sur le flanc de ceux qui résisteroient encore. Les pelotons (9) agiront chacun sur le flanc de ce qui leur est opposé, & les compagnies de grenadiers, (5) & (6) feront grand feu sur les escadrons qui débordent, les arrêteront par là étant soûtenus des escadrons (12) sans abandonner l'escadron de chaque aîle.

C'est ainsi que je compte suppléer à ma foiblesse au moyen de mes pelotons. Ce n'est pas la premiere fois que de petits escadrons bien menés en ont battu de gros. A Lutzen ceux de Gustave, composés de cent cinquante maîtres, soûtenus de cinquante à soixante arquebusiers, battirent ceux de Waltein, fort de trois à quatre cents maîtres; & le combat de Leuze prouve que les petits escadrons bien menés, ou si l'on veut le petit nombre, se procure l'avantage sur le grand par beaucoup de valeur, d'audace & de vivacité dans le choc.

Le 19 Septembre 1691. M. de Luxembourg ayant sû que les ennemis décampoient de Leuze, espérant de joindre leur arriere-garde, se mit en marche avec la maison du Roi, & la gendarmerie qui suivoit à quelque distance: il prit le chemin qui va de Tournay à Mons, qu'il suivit jusqu'à Bresse; & pour lors le laissant à droit, il alla passer auprès de Villaupinche, qu'il laissa à gauche & Tourbe à droite, d'où il entra dans la plaine que les ennemis occupoient entre le ruisseau de Leuze & celui de la Catorere: M. de Villars qui avoit marché de grand matin pour joindre M. de Marsilly, ayant mandé à M. de Luxembourg que les ennemis qui décampoient étoient encore en deça, M. de Luxembourg s'en approcha de si près, à cause d'un brouillard qui ne se dissipa qu'au moment qu'il les apperçut, qu'il ne vit d'autre parti sûr, que celui de charger. Les ennemis étoient en bataille, la droite au ruisseau de Leuze, & la gauche au pont de la Catorere. Au moment qu'ils apperçûrent la maison du Roi, qu'ils n'avoient d'abord pris que pour un détachement des troupes de M. de Béson que M. de Villars commandoit, ils firent repasser le ruisseau de Bliquy à plusieurs escadrons, qui avec ceux qui étoient encore en deça, formerent plusieurs lignes de soixante-douze escadrons, ils jetterent dans les haies de leur gauche cinq bataillons, & leur droite étoit appuyée au ruisseau de Leuze. M. de Luxembourg ne formoit qu'une ligne, dont la droite appuyoit à Tourbe, où l'on jetta dans les haies les dragons de Tessé & du Roi, pour s'opposer aux cinq bataillons; la gauche s'étendoit vers le ruisseau de

de Leuze, & étoit fermé par quelques escadrons des Regimens de Quat & de Mérinville ; de sorte que cette ligne remplissoit tout le terrein. M. de Luxembourg, qui sentoit que les momens étoient précieux, & qu'il n'y avoit pas à différer, puisque l'ennemi se renforçoit, ordonna de charger : ce que toute la ligne exécuta avec beaucoup d'audace, malgré l'obstacle d'un ravin qu'il falloit descendre & remonter. La cavalerie ennemie, qui sans doute ne vouloit pas perdre cet avantage, attendit les François de pié ferme, & fut culbutée au premier choc malgré son feu. Les escadrons François sans s'arrêter, marcherent avec la même impétuosité aux cinq lignes qui soûtenoient la premiere, & chaque escadron se subdivisant à mesure que le nombre des ennemis augmentoit, chacun prenant l'ordre de son courage, tout fut plié jusqu'au ruisseau, où le feu de l'infanterie ennemie qui le bordoit, favorisa le ralliement de cette multitude de cavalerie qui revenoit à la charge, lorsque la gendarmerie qui n'avoit pas encore combattu arriva au travers des intervalles de la maison du Roi, & acheva de vaincre. M. de Luxembourg alors modéra l'ardeur de ces braves troupes, les rallia, & après avoir passé une heure sur le champ de bataille, se retira au Saussoy, fier d'une victoire qu'il dut toute entiere à la valeur de la maison du Roi, qui éprouva ce jour-là que Dieu n'est pas toûjours pour les gros, mais pour les bons escadrons. *

* Ici M. de Folard, dans son Commentaire, blâme M. de Luxembourg de n'avoir mené avec la maison du Roi aucune infanterie, & de n'avoir pas fait mettre pied à terre aux dragons. Il suppose la vérité de cette derniere circonstance, & que M. de Luxembourg avoit un projet formé sur l'arriere-garde des ennemis ; en quoi il auroit raison de trouver étrange qu'il se fût embarqué ainsi à la légere. M. de Folard s'en tient au récit de l'auteur des mouvemens & campemens des armées en Flandre : mais je tiens de deux Officiers de réputation & très-intelligens qui étoient à ce combat, que l'un d'eux m'a raconté sur le champ de bataille, avec les mêmes circonstances que celui qui me l'avoit raconté avant que j'y eusse été ; je tiens, dis-je, de tous les deux que M. de Luxembourg n'avoit aucun dessein positif d'engager rien que dans le cas où l'ennemi se fiant sur la distance n'auroit pas marché avec précaution, & c'est ce qui arriva en quelque façon, puisque son arriere-garde n'étoit soûtenue d'aucune infanterie. Outre cela M. de Luxembourg qui ne vouloit tout au plus que donner, comme l'on dit, un coup de patte légerement & s'en revenir, se trouva à cause du brouillard, trop près des escadrons ennemis sans l'avoir prévû ; de sorte qu'il hésita s'il chargeroit, & il étoit sur le point d'ordonner la retraite, lorsque M. d'Angers qui commandoit la maison du Roi, lui représenta qu'il n'y avoit pas assez de distance pour espérer de se retirer sans être entamé, & qu'il valoit infiniment mieux charger ; ce qui fut exécuté sur le champ avec toute la valeur que l'on a racontée. Il est encore faux que les dragons ayent restés à cheval sans rien faire ; ils furent jettés dans les haies à pié, pour s'opposer aux cinq bataillons que l'ennemi avoit fait revenir en découvrant nos troupes ; & ces dragons, au rapport de mes deux Officiers, y firent des merveilles, ayant poussé les bataillons avec la même valeur que la cavalerie l'avoit été, sans quoi notre flanc droit eût été hors d'état de faire ce qu'il fit. L'Auteur que rapporte M. Folard dénie encore à la gendarmerie la part de gloire qui lui est dûe. Il étoit impossible que les treize escadrons de la maison du Roi, & les six de Quat & de Merinville, n'eussent pas souffert prodigieusement, ces derniers mêmes étoient presque anéantis ayant toûjours été débordés par ceux des ennemis qui étoient dans le bas, du côté du ruisseau de Leuze, & qui ne s'appercevoient qu'en avançant. Ils n'empêcherent pas ces deux régimens de cavalerie de seconder les efforts de la maison du Roi, & de se montrer dignes de suivre un si bel exemple : mais lorsque la gendarmerie arriva, il en étoit

Un ſi bel & ſi récent exemple doit apprendre à toutes ſortes de cavalerie, que ſa véritable force conſiſte à charger l'épée à la main avec la vivacité qu'y mît alors la maiſon du Roi, ſans s'amuſer à tirailler. C'eſt à quoi la nation Françoiſe a été, eſt, & ſera toûjours très-propre, tant que l'on voudra bien la conduire dans cet eſprit.

Je vais donner encore un ordre de bataille, qui peut ſuppléer au nombre d'eſcadrons dans une plaine vaſte & unie.

Je ſuppoſe l'ennemi toûjours dans l'ordre ordinaire où j'ai intérêt de le maintenir, & fort de vingt-quatre eſcadrons contre douze, leſquels je diviſe ainſi que mes compagnies de grenadiers, comme je l'ai dit plus haut. Quant à la diſpoſition, comme je n'ai garde de la découvrir à l'ennemi d'aſſez loin, pour qu'il puiſſe s'y conformer, je le tiens dans l'incertitude en marchant à lui ſur trois colonnes *A*, *B*, *C*, les colonnes des aîles *A*, *C*, à la diſtance de quatre eſcadrons en bataille, de celle du centre *B*. L'arriere-garde *F* ſuivra chaque colonne à quarante pas d'éloignement. Quand on ſera à la diſtance néceſſaire de l'ennemi, chaque colonne ſera alte, celle de la droite *A*, faiſant à droite par eſcadron, parcourra enſuite les lignes ponctuées *G*, celle de la gauche fera à gauche par eſcadron, & parcourra les points *H*; l'une & l'autre par ce mouvement, ſe trouveront en bataille dans l'ordre *K*, *L*. La colonne du centre par une évolution à peu près ſemblable à celle que l'on appelle centrale dans l'infanterie, autrement le moulinet, en parcourant les points marqués, ſe trouvera en bataille, comme on voit ſur le plan, ainſi que la réſerve, & dans cet ordre, qui forme, comme l'on voit, trois corps. Je charge bruſquement l'ennemi, que je déborde à ſes aîles, ſans m'inquiéter de ce qui ſe trouve vis-à-vis de mes vuides, attendu les pelotons de quarante grenadiers *M*, dont je flanque chacun de mes trois corps, par le ſecours deſquels j'enfoncerai le centre en même temps que j'attaquerai les aîles avec l'avantage de les déborder.

L'ordre oblique ſeroit encore excellent dans le cas dont il s'agit. J'ai dit tout le cas que Végéce en fait; c'eſt la reſſource des foibles : mais pour de pareilles évolutions, il faut

temps, & la cavalerie fraîche de l'ennemi avoit formé un coude ſur notre gauche, & ſe préparoit à prendre en flanc nos eſcadrons diſperſés, lorſque la gendarmerie les chargea avec beaucoup de valeur, ainſi que ce qui réſiſtoit au front; ce qui donna le temps à la maiſon du Roi de ſe rallier & de prendre une poſition qui arrêta le projet de l'ennemi, qui n'oſoit repaſſer le ruiſſeau qu'on l'avoit contraint de paſſer, ſoit à la nage, ſoit au gué, ou comme ils purent ſur les ponts qui étoient deſtinés au paſſage de leur arriere-garde.

D'où l'on peut conclurre que M. de Luxembourg n'a fait ce jour-là d'autre faute que de s'être trop approché de l'ennemi; mais ce fut le brouillard qui en fut cauſe. D'ailleurs deux régimens de dragons étoient ſuffiſans pour les évenemens auxquels il avoit deſſein de s'engager, & l'infanterie qu'il eût pris de plus pouvoit le commettre à recevoir un échec, parce qu'il n'autoit pas voulu l'abandonner.

L'Auteur donne à M. de Luxembourg ſoixante-dix eſcadrons, il n'en avoit en tout que vingt-ſept, & l'ennemi y en fit combattre ſoixante-douze, au rapport de tout le monde. M. de Villars s'y trouva avec un détachement de cinq à ſix cents chevaux qu'il avoit demandés la veille pour ſatisfaire l'humeur entreprenante dont il a tiré dans les ſuites un ſi glorieux parti.

avoir des armées qui y soient exercées, & ce n'est point la méthode aujourd'hui que d'exercer les armées à des évolutions générales. Cependant il seroit bien important qu'elles le fussent, sur-tout si on vouloit sortir de la routine à laquelle on reste paresseusement attaché.

Mont-rose se servit de l'ordre oblique à la bataille d'Aberdon, en 1644. Ce Général toûjours plus foible de deux tiers, avoit besoin de ruse, & il l'employa toûjours avec succès dans toutes les affaires qu'il eut. A Aberdon, il porta à une de ses aîles tout ce qu'il avoit de plus brave & de vigoureux, & refusa l'autre au combat en la retirant, tandis que l'ennemi avançoit droit devant lui, de sorte que Mont-rose se trouva tout à coup avec son aîle renfoncée sur le flanc de l'ennemi. Voyez la bataille de Mantinée dans le Traité de la Colonne.

§. IV.

Sentiment de l'Auteur sur la cavalerie Espagnole. Qu'elle n'a jamais connu sa force. Preuve que cette cavalerie est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de fort & de violent. Que la cavalerie pesante ne sauroit lui résister. Avantage de l'épée Espagnole. Qu'il n'y a que la cavalerie Africaine qui puisse lui résister & la battre, par l'avantage seul de ses armes.

LA maxime de Montécuculi, loin de décourager le foible, doit au contraire exciter l'émulation, & réveiller l'art au défaut du nombre; car il ne s'ensuit pas de ce que plusieurs épées ont plus de force qu'une, que là où il s'en trouve un plus grand nombre, il faille nécessairement succomber. Il est cependant vrai de dire que quand le plus grand nombre combat le moindre, il doit l'emporter : mais tout consiste à égaliser ce nombre, & à faire en sorte que dix épées ne puissent jamais avoir affaire à vingt en même temps. C'est là l'ouvrage de la tactique; c'est ce que nous avons tâché de trouver par la colonne, dont il est vrai que les bayonettes sont en état de résister à un beaucoup plus grand nombre, parce qu'elle réduit ce grand nombre à ne lui opposer de front qu'homme pour homme. Bien entendu que le feu n'en est pas; car alors mille fusils l'emporteroient sur quatre cents; cela n'est pas douteux.

Mais soit par l'habileté de la tactique, soit par le choix adroit du terrein, soit par celui du temps, il n'est pas difficile au foible de trouver l'égalité pour le moment du combat; & à proportion qu'il est plus habile, il pourra peut-être même se procurer la supériorité; car s'il est plus foible de deux tiers, & qu'en présentant un front extrêmement foible, il ait soin par l'ordre oblique de refuser ce front à l'ennemi, pour le charger par une aîle qu'il aura rendue supérieure à celle qu'il attaque, n'est-il pas vrai qu'il acquiert dans ce moment la supériorité, puisqu'il oppose un plus grand nombre d'épées, & que ce que son ennemi a par dessus lui dans le reste de la bataille n'est de nulle considération, lorsqu'il ne peut l'employer. Il n'est pas douteux que l'on pourroit dans toutes sortes d'occasions parvenir à ce point si désirable au foible, si l'on pouvoit entierement guérir l'opinion; car c'est elle qui tourne la tête, & qui cache au soldat son avantage en l'épou-

vantant par la vûe du nombre : mais par malheur la supériorité de la tactique ne se sent que par peu de personnes, comme la supériorité d'une arme sur celle de la même espece, n'est bien & réellement connue que de peu de gens. Je ne veux pas aller plus loin pour faire sentir ce que j'avance, que la cavalerie Espagnole. Il est certain que ce corps, tout brave qu'il est, ignore la plûpart de ses avantages, & que s'il connoissoit exactement de quoi son épée & ses chevaux le rendent capable, il n'est nulle espece de troupe qui pût lui résister, pas même l'infanterie, depuis la suppression des piques.

La force de la cavalerie consiste dans l'union, & l'impétuosité du choc, dans l'agilité des manœuvres, & l'adresse à éviter le combat quand il est désavantageux, pour revenir avec promptitude profiter d'un plus heureux moment. A proportion qu'un corps de cavalerie se trouve par lui-même plus ou moins en état de remplir ces objets, il doit être réputé plus ou moins bon : nous supposons toûjours courage égal.

Quelle cavalerie dans le monde peut se flatter d'égaler l'Espagnole sur tous ces points ? La vigueur, l'adresse, la vitesse, la docilité, l'agilité de ses chevaux, est sans contredit au-dessus de tous les chevaux : comme elle joint à cela une arme plus avantageuse, qui est son épée longue, il ne lui manque que l'opinion de sa force pour la rendre invincible. Qu'elle commence par en bien convaincre ses Officiers, & qu'elle fasse connoître à chaque cavalier la confiance qu'il doit prendre dans un cheval vigoureux, souple & docile, quelque courage qu'ait cette nation, elle le verra augmenter de beaucoup : car rien n'excite autant cette vertu dans un homme de cheval, que de se sentir assez bien monté pour tout oser.

Tacite cite à ce sujet la valeur des Sarmates, & dit qu'elle est prodigieuse, lorsqu'ils sont à cheval, & rien moins que cela quand un Sarmate est à pié ; d'où il conclut que c'est une valeur étrangere à leur personne, & qui réside toute dans la connoissance de la bonté de leurs chevaux, avec lesquels ils enfoncent les plus épais bataillons, bien différens en cela de l'ancienne gendarmerie Françoise, qui combattoit aussi souvent à pié qu'à cheval, & avec un courage aussi grand de l'une que de l'autre façon.

La supériorité reconnue & réelle d'un cavalier Espagnol, sur un cavalier François ou Allemand, en fait une bien grande de tout le corps, suivant le principe que nous venons d'établir. La cavalerie Espagnole dans un combat que je suppose de 50 chevaux contre deux cents de l'une de ces deux nations, ne combattra jamais que contre un nombre de cavaliers égal à son front. L'agilité de ses chevaux fait qu'il lui arrivera de deux choses l'une, ou que par son impétuosité elle enfoncera ce qui est devant elle, & avant que les flancs dont elle est débordée ayent pû l'envelopper ou la charger, elle se trouvera si avant, que par une caracole telle que ses chevaux la peuvent faire, elle se trouvera à droite ou à gauche sur la croupe de ceux qui l'ont voulu prendre en flanc, & les aura détruits avant qu'ils ayent pû la reconnoître ce qui jettera une si grande confusion dans les deux cents chevaux, qu'il est nécessaire qu'ils succombent.

S'il arrive que la solidité & le





Gravé par Crepy le fils — Parocelle del.

CAVALIER DE FEZ OU DE MAROC

poids du front Allemand ou François soit impénétrable aux cinquante chevaux Espagnols, & qu'ils soient repoussés, la vîtesse de leurs chevaux les met dans la minute hors de mesure & d'atteinte. Si les deux cents chevaux se sont mis en devoir de les envelopper, leur vîtesse ne peut guere y suffire, & les Espagnols au contraire aussi promptement revenus qu'ils sont partis, se trouveront en état de profiter des mouvemens que les deux cents chevaux feront obligés de faire, pour reprendre un ordre de bataille. Il est inutile de dire que les deux cents chevaux les poursuivront, & ne leur donneront pas le temps de se rallier. Ce temps se gagne par la vîtesse de la retraite, & c'est là où les chevaux François & Allemands ne brillent pas. Malheur à eux s'ils viennent à se déranger dans la poursuite, à flotter & à se séparer : les Espagnols auront bientôt fait volte-face, & détruiront en détail ce qu'ils n'ont pu entamer en gros, s'ils savent profiter de l'avantage de leurs chevaux.

On aura beau faire muraille, il arrivera toûjours une des deux choses que je viens d'expliquer.

Dans la guerre de 1702. en Italie, 50 chevaux Espagnols se trouvant enveloppés par six à sept cents chevaux Allemands, ne firent autre chose que de se serrer & de fondre sur les Allemands, à travers lesquels ils passerent aussi vîte qu'un éclair. L'Officier qui les commandoit étoit âgé de soixante ans. S'il eut été sensé de rentrer dans ce cercle, il est possible qu'il l'eût fait & en fut ressorti avec la même légereté, par l'avantage de ses chevaux.

C'est un bien grand avantage à une cavalerie de pouvoir s'approcher d'aussi près qu'il lui plaira de son ennemi, sans combattre, si elle n'en a point d'envie, ni sans se commettre pour sa retraite. Celle-ci a encore celui d'être propre à toute sorte de pays & de manœuvres, par-tout avec la même adresse : on l'a vûe percer dans des endroits réputés inaccessibles.

Il est certain que la cavalerie Françoise ou Allemande ne sauroit combattre ailleurs qu'en plaine.

Les Espagnols ont une coûtume qui ne me paroît pas trop sûre ; mais si elle leur réussit, ils la doivent encore à leurs chevaux. Ils poussent devant eux, au moment de la charge, une troupe de vingt à trente maîtres bien montés, qui s'abandonne sur l'ennemi, & est soûtenue par l'escadron qui la suit tout près, & profite du désordre qu'elle a mis ou dû mettre dans l'escadron ennemi.

Je pense que la seule façon de lui résister est de se former en plusieurs lignes redoublées dans des terreins serrés, où elle ne puisse tourner les flancs ; pour lors si elle perce la premiere & la seconde, celles qui suivent peuvent l'arrêter & vaincre.

Quant à l'infanterie, on a vû un célebre exemple d'un Officier Espagnol, qui à la tête de cent chevaux, passa sur le ventre à un bataillon de troupes Angloises ; & il fit même plus, car il y revint & y repassa la seconde fois avec le même succès.

La cavalerie Turque, les Tartares, les Arabes, ont aussi un grand avantage, tiré de leurs chevaux ; mais ils sont armés moins avantageusement ; leurs sabres, quoique de bonne trempe, sont d'une moindre exécution que les épées Espagnoles & Allemandes, qui sont plus lon-

gues : aussi ces peuples se font constamment battre par le défaut de leur arme, tant à leur cavalerie qu'à leur infanterie. Ils n'ont pû rien gagner sur les Chrétiens, depuis l'invention de la bayonette : s'ils se corrigeoient de cet aveuglement, & s'il en faut croire Montécuculi, cette nation seroit très-redoutable.

Leur valeur, dit-il, *naît premierement d'une complexion robuste, point corrompue par les débauches, animée d'un sang pur, plein d'esprits, puis de la connoissance de la guerre & des exercices militaires, de la confiance qu'inspirent les victoires passées, des deux grands poles du monde politique, qui sont la récompense & la punition, dont l'une est très-grande & l'autre très-rigoureuse chez les Turcs ; enfin de la religion qui leur promet un bonheur éternel, s'ils meurent en combattant, & qui leur persuade que chacun porte écrit sur son front son heure fatale, & que c'est une chose inévitable.*

Et plus bas parlant des récompenses, il dit : *Elles sont excessives chez les Turcs, & les châtimens atroces. Ils sont persuadés que ces deux choses sont comme les rênes de l'Etat : qu'il faut de la rigueur pour faire observer les choses rudes & difficiles, & qu'il faut quelque chose de plus que des loüanges pour payer des actions de valeur.*

Voilà à mon sens le vrai principe de leur courage, plutôt que l'opinion de la prédestination. Il est certain que la punition & la récompense menent les hommes, & les rendent capables de tout.

Ils ont encore dans leur cavalerie un avantage ainsi que les Arabes, les Tartares, les Maures & les Hongrois ou Hussards ; c'est d'étriver fort court, ce qui leur donne plus de force pour leur coup, ainsi que la facilité d'atteindre plus loin.

Un cavalier à cheval de la sorte est plus ferme, plus hardi, & les chevaux d'un escadron plus serrés ; car les selles touchent les unes aux autres, & non pas les jambes des cavaliers : des bottines suffisent lorsqu'on est à cheval comme les Turcs.

Les cavaliers de Fez & de Maroc ajoûtent à l'épée une arme fort avantageuse, quand on sait s'en servir ; c'est une demi-pique, d'environ huit piés de longueur, dont le bois va un peu en diminuant depuis le milieu jusqu'au talon, où il y a un bout de cuivre ou de plomb d'environ une demi-livre. La lame est d'un grand pié de long très-aiguë, & très-tranchante, de deux pouces ou environ dans sa plus grande largeur, avec une petite banderole sous le fer.

Ils tiennent cette arme à la main avec le bout des doigts, comme l'on voit en *B* ; le poids qui est au talon facilite de pouvoir la tenir plus près du talon que de la pointe, ce qui lui donne plus d'espace pour atteindre de loin. Ils se servent de cette arme avec beaucoup d'adresse & à coups redoublés, bien différens en cela de nos anciens lanciers dont les lances se brisoient & ne frappoient qu'un coup.

A la bataille que le Marquis de Lede donna en 1702. sous Ceuta, la cavalerie Espagnole eut affaire à de pareilles armes. Les premiers rangs furent tués ou jettés à bas de leurs chevaux par ces demi-piques, & elle eût été totalement défaite si l'infanterie ne se fût trouvée tout à propos pour la soûtenir ; pour cette fois l'épée Espagnole se trouva trop courte & de nul effet. Cette arme

doit être fort redoutable quand on y est exercé, & que celui qui s'en sert étant étrivé court, peut s'élever sur ses étriers pour frapper avec plus de force.

CHAPITRE XIV.

Scipion passe la Trébie, & perd son arriere-garde. Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. Mouvemens que cette défection cause à Rome. Annibal entre par surprise dans Clastidium. Combat de cavalerie. Conseil de guerre entre les deux Consuls. Ruse d'Annibal.

CEtte trahison des deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignoit avec raison que ces peuples, déja indisposés contre les Romains, n'en prissent occasion de se déclarer tous en faveur des Carthaginois. Pour aller au-devant de cette conspiration, vers les trois heures après minuit il leve le camp, & s'avance vers la Trébie & les hauteurs qui en sont proche, comptant que dans un poste si avantageux, & au milieu de ses alliés, on n'auroit pas l'audace de venir l'attaquer. Sur l'avis que le Consul étoit décampé, Annibal lui mit en queue la cavalerie Numide, laquelle il fit suivre peu après par l'autre, qu'il suivoit lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrerent dans le camp des Romains, & le trouvant désert & abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un bonheur pour l'armée Romaine; car si les Numides, sans perdre de temps, l'eussent poursuivie & eussent atteint les bagages, en plaine comme ils étoient, ils auroient fort incommodé les Romains: mais lorsqu'ils les joignirent, la plûpart avoient déja passé la Trébie. Il ne restoit plus que l'arriere-garde, dont ils tuerent une partie, & prirent le reste prisonniers.

Publius passa la riviere, & mit son camp auprès des hauteurs. Il le fortifia d'un fossé & d'un retranchement, & en attendant les troupes que Sempronius lui amenoit, il prit grand soin de sa plaie, pour être en état de combattre, si l'occasion s'en présentoit. Cependant Annibal s'approche, & campe à quarante stades du Consul. Là les Gaulois qui habitoient dans ces plaines partageant avec les Carthaginois les mêmes espérances, leur apporterent vivres & munitions en abondance, prêts eux-

mêmes d'entrer de leur part dans tous les travaux & tous les périls de cette guerre.

A Rome, quand on apprit l'action qui s'étoit passée entre la cavalerie, on y fut d'autant plus surpris, que l'on ne s'attendoit pas à cette nouvelle: mais au reste on trouva des raisons pour ne pas regarder cela comme une entiere défaite. Les uns s'en prirent à une trop grande précipitation de la part du Consul; les autres à la perfidie des Gaulois alliés, qui à dessein ne s'étoient pas défendus, perfidie qu'ils conjecturoient sur l'infidélité que ces peuples venoient tout récemment de commettre: mais comme l'infanterie étoit restée en son entier, on se flattoit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour le salut de la République. Aussi lorsque Sempronius traversa Rome avec ses légions, on y crut que, dès qu'il seroit arrivé au camp, la présence seule d'une si puissante armée mettroit Annibal en fuite, & termineroit la guerre.

Toutes les troupes s'étant rendues à Ariminum, selon qu'on s'y étoit engagé par serment, Tibérius à leur tête fit diligence pour joindre son collegue. Il campa près de lui, fit rafraîchir son armée, qui depuis Lilybée jusqu'à Ariminum avoit marché pendant quarante jours de suite, & donna ordre que l'on disposât tout pour une bataille. Pendant que l'on s'y préparoit, il visitoit souvent Publius, il se faisoit rendre compte de ce qui s'étoit passé, & ils tenoient conseil ensemble sur ce qu'il y avoit à faire. Annibal, pendant leurs délibérations, trouva moyen d'entrer dans Clastidium, dont le Gouverneur pour les Romains lui ouvrit les portes. Maître de la garnison & des magazins, il distribua les vivres à son monde, & joignit les prisonniers à ses troupes, sans leur faire aucun mal, pour donner un exemple de la douceur dont il vouloit user, afin que ceux qu'on prendroit dans la suite espérassent de trouver leur salut dans sa clémence. Pour gagner aussi aux Carthaginois tous ceux que les Romains avoient mis en Charges, il récompensa magnifiquement le traître, qui lui avoit livré Clastidium. Peu après ayant découvert que quelques Gaulois d'entre le Pô & la Trébie, qui avoient fait alliance avec lui, ne laissoient pas que d'entretenir quelque liaison avec les Romains, comme pour avoir un refuge assûré de quelque côté que la fortune se rangeât, il détacha deux mille hommes de pié & mille chevaux, tant Gaulois que Numides, avec ordre de faire le dégât sur leurs terres. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & le butin fut grand.

grand. Les Gaulois coururent auſſi-tôt aux retranchemens des Romains, pour demander du ſecours.

Sempronius, qui attendoit depuis long-temps l'occaſion d'agir, ſaiſit ce prétexte. Il envoye la plus grande partie de la cavalerie avec mille archers à pié, qui paſſent en hâte la Trébie, attaquent ceux qui emportoient le butin, & les obligent de prendre la fuite, & de ſe retirer à leurs retranchemens. La garde du camp court au ſecours de ceux qui étoient pourſuivis, repouſſe les Romains, & les contraint à leur tour de fuir à leur camp. Sempronius alors met en mouvement toute ſa cavalerie & ſes archers, & les Gaulois ſont encore forcés de faire retraite. Annibal, qui n'étoit pas prêt à une action générale, & qui d'ailleurs ne croyoit pas qu'un Général ſage & prudent dût, ſans un deſſein prémédité & à toute occaſion, haſarder une bataille générale, ſe contenta d'arrêter la fuite de ſes gens, & de leur faire tourner front aux ennemis, leur défendant par ſes Officiers & par des trompettes de combattre ni de pourſuivre. Les Romains s'arrêterent là pendant quelque temps: mais enfin ils ſe retirerent, après avoir perdu peu de leur monde, & en avoir tué un plus grand nombre du côté des Carthaginois.

Sempronius enflé & triomphant de ce ſuccès, auroit fort ſouhaité d'en venir à quelque choſe de déciſif: mais quelque envie qu'il eût de profiter de la bleſſure de Scipion, pour diſpoſer de tout à ſon gré, il ne laiſſa pas que de lui demander ſon avis, qu'il ne trouva pas conforme au ſien. Publius penſoit au contraire qu'il falloit attendre que les troupes euſſent été exercées pendant l'hyver, que l'on en tireroit plus de ſervices la campagne ſuivante; que les Gaulois étoient trop légers & trop inconſtans pour demeurer unis aux Carthaginois; que dès que ceux-ci ne pourroient rien entreprendre, ceux-là ne manqueroient pas de ſe tourner contre eux; qu'après que ſa bleſſure ſeroit guérie, il eſpéroit être de quelque utilité dans une affaire générale, qu'enfin il le prioit inſtamment de ne pas paſſer outre. Sempronius ne pouvoit s'empêcher de connoître que les avis de ſon collegue étoient juſtes & ſenſés: mais la paſſion de ſe diſtinguer & l'aſſûrance qu'il croyoit avoir de réuſſir, l'emporterent ſur la raiſon & ſur la prudence. Il avoit en tête, avant que Publius pût ſe trouver à l'action, & que le temps de créer de nouveaux Conſuls, qui approchoit, fût venu, de finir cette guerre par lui-même; & comme il ne cher-

choit pas le temps des affaires, mais le fien, il ne pouvoit pas ne point prendre de mauvaifes mefures.

Annibal penfoit comme Publius fur la conjonĉture préfente: mais il concluoit tout le contraire & preffoit le temps du combat: premicrement pour profiter de la difpofition où étoient les Gaulois en fa faveur; en fecond lieu, parce qu'il n'auroit à combattre que contre de nouvelles levées fans expérience; & enfin pour ne pas laiffer à Publius le temps de fe trouver à l'action. Mais fa plus forte raifon étoit de faire quelque chofe, & de ne laiffer pas le temps fe perdre inutilement: car rien n'eft plus important pour un Général, qui entre avec une armée dans un pays ennemi, & qui entreprend une conquête extraordinaire, que de renouveller par des exploits continuels les efpérances de fes alliés. Il ne penfa donc plus qu'à fe difpofer à une bataille, bien fûr que Sempronius ne manqueroit pas de l'accepter.

Il avoit reconnu depuis long-temps le terrein qui étoit entre les deux armées. C'étoit une plaine rafe & découverte, où couloit un ruiffeau, dont les bords, affez hauts, étoient encore hériffés de ronces & d'épines fort ferrées. Ce ruiffeau lui parut propre pour y dreffer une embufcade, & en effet rien n'étoit plus aifé. Les Romains étoient bien en garde contre les lieux couverts, parce que c'eft ordinairement dans ces fortes d'endroits que les Gaulois fe tapiffent & fe cachent: mais ils ne fe défioient pas d'un terrein plat & ras. Cependant une embufcade y eft plus fûre que dans des bois. Outre que l'on y découvre de loin, il s'y rencontre quantité de petites hauteurs derriere lefquelles on eft fuffifamment à couvert. Il ne faut fouvent que de petits bords de ruiffeaux, des rofeaux, des ronces, quelque forte d'épines pour cacher non-feulement de l'infanterie, mais même de la cavalerie: & il n'eft pas befoin pour cela d'une grande habileté. Il n'y a qu'à coucher par terre les armes qui fe voyent de loin, & abaiffer les cafques.



CHAPITRE XV.

Bataille de la Trébie.

LE Général des Carthaginois tint donc un Conſeil de guerre, où il fit part à Mangon & aux autres Officiers du deſſein qu'il avoit. Chacun y ayant applaudi, auſſi-tôt après le ſouper de l'armée, il fit appeller Mangon ſon frere, jeune à la vérité, mais vif, ardent & entendu dans le métier, le fit Chef de cent chevaux & de cent hommes de pié, & lui ordonna de choiſir dans toute l'armée les ſoldats les plus braves, & de le venir trouver dans ſa tente avant la nuit. Quand il les eut exhorté tous à ſe ſignaler dans le poſte qu'il devoit leur aſſigner, il leur dit de prendre chacun dans leur compagnie neuf d'entre leurs compagnons qu'ils connoiſſoient les plus braves, & de le venir joindre à certain endroit du camp. Ils y vinrent tous au nombre de mille chevaux & d'autant d'hommes de pié. Il leur donna des guides, marqua à ſon frere le moment où il devoit fondre ſur l'ennemi, & les envoya au lieu qu'il avoit choiſi pour l'embuſcade.

Le lendemain au point du jour il aſſemble la cavalerie Numide, gens endurcis à la fatigue; il l'exhorte à bien faire, promet des gratifications à ceux qui ſe diſtingueroient, & leur donne ordre de paſſer au plutôt la riviere, d'approcher du camp des ennemis, & d'y attacher l'eſcarmouche, pour les mettre en mouvement. En cela ſes vûes étoient de prendre l'ennemi dans un temps où il n'auroit pas mangé du jour, & où il ne s'attendroit à rien moins qu'à une bataille. Il convoque enſuite le reſte des Officiers, les anime au combat, & les avertit de faire repaître tout leur monde, & de diſpoſer leurs armes & leurs chevaux.

Dès que Sempronius vit la cavalerie Numide, il ne manqua pas de lâcher la ſienne, & de lui donner ordre d'en venir aux mains. Elle fut ſuivie de ſix mille archers à pié, il ſortit enfin lui-même des retranchemens avec tout le reſte de ſes troupes. Il étoit ſi fier de la nombreuſe armée qu'il commandoit, & de l'avantage qu'il avoit remporté le jour précédent, qu'il s'imaginoit que pour vaincre il n'avoit qu'à ſe préſenter. On étoit alors en plein hyver, il neigeoit ce jour-là même, &

faisoit un grand froid, & l'armée Romaine s'étoit mise en marche sans avoir repû. Le soldat part avec empressement & grand désir de combattre : mais quand il eut passé la Trébie, enflée ce jour-là par les torrens qui y étoient tombés des montagnes voisines pendant la nuit, & où il avoit de l'eau jusques sous les aisselles, le froid & la faim, car le jour étoit alors assez avancé, l'avoient étrangement affoibli : au lieu que les Carthaginois avoient bû & mangé sous leurs tentes, avoient disposé leurs chevaux, s'étoient frottés d'huile, & revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent sortis de la riviere, Annibal, qui attendoit ce moment, envoya devant, au secours de ses Numides, les armés à la légere & les frondeurs des Isles Baleares, au nombre d'environ huit mille hommes, & les suivit à la tête de toute l'armée. A un mille de son camp, il rangea sur une ligne son infanterie, qui faisoit près de vingt mille hommes, tant Gaulois, qu'Espagnols & Afriquains. La cavalerie, qui, en comptant les Gaulois alliés, montoit à plus de dix mille hommes, il la partagea sur les aîles, où il plaça aussi les éléphans, partie devant la gauche, partie devant la droite.

Sempronius de son côté rappella sa cavalerie, qui se fatiguoit inutilement contre les Numides, cavaliers instruits & accoûtumés à fuir en désordre au premier choc, & à revenir à la charge aussi hardiment qu'ils y étoient venus. Son ordonnance fut celle dont les Romains ont coûtume de se servir. Il avoit à ses ordres seize mille Romains & vingt mille alliés, nombre, où monte une armée complette, lorsqu'il s'agit de batailles générales, & que les deux Consuls se trouvent joints ensemble. Il jetta sur les deux aîles sa cavalerie, qui étoit de quatre mille chevaux, & s'avança vers l'ennemi fierement, au petit pas, & en ordre de bataille.

Quand on fut en présence, les armés à la légere de part & d'autre engagerent l'action. Autant que cette premiere charge fut désavantageuse aux Romains, autant elle fut favorable aux Carthaginois. Du côté des premiers, c'étoit des soldats qui depuis le matin souffroient le froid & la faim, & dont les traits avoient été lancés pour la plûpart dans le combat contre les Numides ; ce qui leur en restoit, étoient si appésantis par l'eau dont ils avoient été trempés, qu'ils ne pouvoient être d'aucun usage. La cavalerie, toute l'armée étoit également hors d'état

d'agir. Rien de tout cela ne se trouvoit du côté des Carthaginois: frais, vigoureux, pleins d'ardeur, rien ne les empêchoit de faire leur devoir.

Aussi dès que les armés à la légere se furent retirés par les intervalles, & que l'infanterie pesamment armée en fut venue aux mains, alors la cavalerie Carthaginoise, qui surpassoit de beaucoup la Romaine en nombre & en vigueur, tomba sur celle-ci avec tant de force & d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie Romaine découverts, les armés à la légere des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent sur les flancs des Romains, y mettent le désordre, & empêchent qu'ils ne se défendent contre ceux qui les attaquoient de front. De la part des pesamment armés, dans les premiers rangs & ceux qui les suivoient, la résistance fut plus longue & le combat plus égal. Ce fut aussi le moment où les Numides sortirent de leur embuscade, chargerent en queue les légions, qui combattoient au centre, & y jetterent une confusion extrême. Les deux aîles attaquées en front par les éléphans, en flanc & tout autour par les armés à la légere, furent culbutées dans la riviere. La seconde ligne ne put tenir un moment contre les Numides, qui étoient venus fondre sur elle par ses derrieres. Il n'y eut que la premiere, qu'une heureuse nécessité força de se faire jour à travers les Gaulois & les Afriquains, dont elle fit un grand carnage: mais après la défaite de ses aîles, voyant qu'elle ne pouvoit plus ni les secourir, ni retourner au camp, dont la cavalerie Numide, la riviere & la pluie ne lui permettoient pas de reprendre le chemin, serrée & gardant ses rangs, elle prit la route de Placentia, où elle se retira sans danger au nombre au moins de dix mille hommes. La plûpart des autres qui restoient périrent sur les bords de la riviere, écrasés par les éléphans ou par la cavalerie. Ceux qui purent échapper, tant fantassins que cavaliers, se joignirent au gros dont nous venons de parler, & le suivirent à Placentia. Les Carthaginois poursuivirent l'ennemi jusqu'à la riviere, d'où, arrêtés par la rigueur de la saison, ils revinrent à leurs retranchemens. La victoire fut complette, & la perte peu considérable. Quelques Espagnols seulement & quelques Afriquains resterent sur le champ de bataille. Les Gaulois furent les plus maltraités; mais tous souffrirent beaucoup de la pluie & de la neige. Beaucoup d'hommes & de chevaux

périrent de froid, & de tous les éléphans on n'en put sauver qu'un seul.



OBSERVATIONS

Sur la bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois.

§. I.

Inconvénient d'un commandement partagé. Caractere de Sempronius, & l'usage qu'en fait Annibal. Ordre de bataille. Défaite des Romains.

Aristide étoit si fort persuadé que c'étoit un désavantage considérable pour une armée, que d'avoir deux chefs égaux en autorité, & qui l'exercent alternativement, qu'ayant été élû par les Athéniens, pour commander l'armée avec Miltiade, il se désista de son commandement pour le céder tout entier à son Collegue; bel effet de deux vertus recommandables, la modestie & l'amour de la patrie.

Il s'est trouvé un Aristide de nos jours: mais ni Scipion, ni Sempronius ne jugerent pas devoir imiter ce sage Grec.

Les principaux inconvéniens de l'autorité partagée & alternative tirent leur source de la dépravation de la nature humaine, qui ne fournit point deux hommes assez parfaits pour dépouiller toute ambition, toute présomption, tout amour-propre, & substituer à ces vices, autant de vertus qu'il en faudroit, pour adhérer aux avis d'un collegue avec toute la bonne foi, la modestie & le zele désirable. En supposant toutes ces vertus nécessaires à deux hommes que l'on imagineroit, il y auroit encore des inconvéniens. Le bien a plusieurs faces, il est plusieurs voies d'arriver au même but; pourquoi exiger que l'un ou l'autre se désiste d'un projet avantageux pour un qui ne l'est pas davantage? Supposons-les d'une égale condescendance, l'un est d'humeur entreprenante, l'autre est un temporiseur: qu'arrivera-t-il de la combinaison de leurs avis? il ne sauroit en éclorre qu'un milieu vicieux dans un métier où rien n'est plus ruineux que les partis indécis. Il est certain qu'à la guerre il faut des avis tranchans dans la plûpart des cas qui se présentent, & que l'instant où on délibere est toûjours préjudiciable dans les cas pressans, pour peu qu'il apporte de lenteur aux opérations.

Le secret d'ailleurs si nécessaire, souffre toûjours beaucoup des délibérations entre plusieurs; plus il y a de Généraux, plus il est divulgué; si ce n'est pas par eux, c'est par les différens partis qu'ils font naître dans une armée, lesquels composés de gens adroits & pénétrans, ne manquent pas au défaut d'autre ressource, d'interpréter jusqu'au moindre ton, au moindre geste, & à force de conjectures de parvenir à la découverte de ce qui est, & qu'ils tiennent d'autant moins secret que

n'étant point dans la confidence, ils trouvent une satisfaction pour l'amour-propre à faire briller leur pénétration.

Les Romains furent long-temps à revenir d'une erreur aussi grossiere. C'étoit mal réparer la faute de Scipion que de lui donner un collegue aussi peu capable, & de désesperer de sa correction dans le temps qu'il avoit tant d'intérêt à mieux faire. Il avoit fait une faute : mais il n'étoit pas pour cela au-dessous de Sempronius. L'avis qu'il ouvrit prouve qu'il jugeoit plus sainement, & que s'il eût resté seul opposé à Annibal, celui-ci eût été plus embarrassé.

Sa circonspection nuisible après l'affaire du Tésin, devenoit avantageuse depuis que les forces d'Annibal augmentées de l'alliance des Gaulois & ravitaillées le mettoient dans le cas de désirer une action décisive & une action en plaine où il pût tirer parti de l'avantage de sa cavalerie.

En effet, qu'avoit à craindre Annibal, sinon que les Romains en temporisant, donnassent le temps aux Gaulois de suivre leur inconstance ordinaire, & de l'abandonner, lorsqu'ils le verroient se consommer sans rien entreprendre, & que de les voir par des manœuvres habiles & des marches adroites, l'attirer dans les pays coupés & couverts, où sa cavalerie fût devenue inutile?

Et qu'avoient à désirer les Romains, que de gagner du temps, soit pour lui enlever ses alliés, soit pour reposer une armée fatiguée & affoiblie d'une longue marche, soit pour éviter de se commettre en plaine vis-à-vis de lui, soit pour aguerrir les nouveaux soldats, dont leur armée étoit presque toute composée; & suivre l'exemple de Marius, pour accoûtumer ses soldats à la vûe de leurs ennemis? Dans la guerre contre les Ambrons & les Teutons, dit Plutarque, *il les faisoit tenir long-temps sur les remparts de son camp les uns après les autres, pour les accoûtumer à soûtenir la vûe de la terrible figure des ennemis, à entendre sans s'effrayer leur ton de voix brutal & sauvage, & à n'être point étonnés de leur armure & de leurs mouvemens, en se rendant peu à peu ordinaire & familier par l'habitude de les voir, ce qui d'abord avoit paru le plus étrange & le plus formidable: car il étoit persuadé que dans les choses terribles, la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroître des choses qui ne sont point, & que l'accoûtumance au contraire fait perdre aux choses naturellement les plus terribles, la plus grande partie de ce vain épouventail qui fait naître notre effroi.*

Il est à croire que les soldats de cette armée nouvellement arrivée, devoient être dans le cas de regarder les Carthaginois comme des hommes extraordinaires, après les choses qu'ils en entendoient raconter.

Toutes ces raisons avoient été senties & pesées par Scipion, & elles servent à faire connoître combien Sempronius étoit entreprenant & présomptueux, puisqu'il passa outre, *quoique*, dit notre Auteur, *il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que les avis de son collegue étoient justes & sensés.* Dès qu'il ne vouloit pas s'y arrêter, ce fut sans doute un malheur pour lui d'en avoir senti la vérité & la force; car le reproche intérieur de ne pas suivre un parti que l'on a crû bon, répand sur notre conduite une timidité, & occasionne une suspension d'esprit qui est toû-

jours préjudiciable à la guerre, où quand une fois le parti est pris, il ne faut plus regarder aux obstacles. Le Cardinal de Retz, aussi judicieux que grand politique, dit que, *quand les hommes ont balancé long-temps à entreprendre quelque chose par la crainte de ne pas réussir, l'impression qui leur reste de cette crainte, fait pour l'ordinaire qu'ils vont ensuite trop vîte dans la conduite de leurs entreprises.*

La prévoyance, les conseils & la prudence qui doivent précéder les entreprises, doivent vaincre la peur des dangers : mais quand loin de nous fournir les moyens de les surmonter, elles les montrent encore tout entiers à notre imagination; si l'on passe outre c'est par l'opinion que le courage seul suffit pour les surmonter : mais cette opinion n'existe plus au premier inconvénient qui se présente, & plus on a prévû de blâme à craindre, plus on est découragé.

Sempronius ayant une fois pris son poste malgré les sages conseils de Scipion, il étoit du devoir de ce dernier de l'assister du moins de ses avis pour l'exécution. C'est à quoi l'homme ne sauroit guere se déterminer : c'est là un des efforts les plus considérables de la vertu que de négliger toute la réputation que l'on croit acquérir en cas que l'évenement justifie nos doutes, pour ensevelir ces mêmes doutes sous le plus profond secret, afin de ne pas décourager ni son collegue, ni ceux qui doivent agir sous lui. Quand dans un Conseil de guerre, le parti a été pris à la pluralité des voix, quelque éloigné qu'il soit de la prudence, de la raison & de l'avis des sages, qui sont toûjours en petit nombre, l'austere devoir exige de ces derniers qu'ils paroissent en public avoir été du même avis, qu'ils le maintiennent bon, & qu'ils contribuent de tout leur pouvoir, & sur-tout par leur discrétion, à cacher aux troupes les dangers qu'ils ont sentis eux-mêmes, afin de ne point affoiblir leur courage, ni ébranler leur fermeté, en paroissant douter de la réussite.

Annibal que l'alternative du commandement avoit sans doute mis en état, par ses espions, de savoir ce qui se passoit entre les deux Consuls, ne négligea pas de flatter le goût de Sempronius pour le combat. Ce rusé Général sut toûjours se plier à l'humeur de son antagoniste, pour en tirer parti : il sentoit la beauté de l'occasion, il n'avoit garde de vouloir la laisser échapper. Jamais il ne pouvoit espérer un plus beau terrein qu'une plaine rase & étendue. Il s'agissoit seulement pour y engager le Romain, de flatter ses espérances & d'encourager son humeur : rien n'étoit plus propre à cela que de lui laisser remporter quelques avantages; c'est ce qu'il fit par les escarmouches dont Polybe nous fait un détail aussi exact. Il n'a garde de profiter de la premiere occasion que le combat de la cavalerie lui présente, il n'avoit point encore toutes ses machines montées, & il auroit trop donné au hasard : mais il tourne en un avantage solide & constant, une espece de déroute de ses gens, en les arrêtant simplement sans permettre qu'ils retournent à la charge. Il falloit laisser à Sempronius cet avant-goût de la victoire : cela s'appelle être maître de tous ses mouvemens, & nous représente ce Général comme un homme bien audessus des génies ordinaires.

On



11e Pl du T.2

BATAILLE DE LA TREB

On l'a vû dans toute la suite de cette guerre faire sa principale étude de l'humeur & du caractere de son antagoniste, en faire la principale regle de sa conduite, puisqu'il changea autant de fois de principes que Rome changea de Consul; & tirer de cette maxime, dont il ne s'écarta jamais, tous les avantages qu'il remporta sur ce peuple, qui n'avoit été vainqueur jusques-là, que parce que ceux qui l'avoient attaqué, comprant ainsi que les Généraux médiocres, de régler leur plan sur les forces qu'ils avoient à combattre, négligeoient de vaincre les Généraux; c'est cependant le seul parti à prendre contre une nation brave & aguerrie.

Attachez-vous à la connoissance de leurs foiblesses; piquez leur humeur emportée s'il le faut; flattez leur indolence, s'ils y sont portés; augmentez leurs doutes, s'ils sont trop circonspects; laissez-les s'engager si avant qu'ils voudront, s'ils sont entreprenans; & soyez assûré de les vaincre toûjours par des soins de cette nature; ne redoutez plus leurs troupes, elles n'existent que par eux, ils leur communiquent leurs vices comme leurs vertus, & ne recevant d'ordre que de leurs Généraux, elles en adoptent pour l'ordinaire l'esprit avec aveuglement.

Sempronius; aussi présomptueux qu'il fut ambitieux & jaloux de partager l'honneur de la victoire avec son rival, commit un nombre de fautes dont l'énumération sera longue, mais instructive.

La premiere, de n'avoir pas donné à son armée fatiguée d'une marche de quarante jours consécutifs, le temps nécessaire pour se délasser.

La seconde, d'avoir pris pour une foiblesse dans les troupes d'Annibal, ce qui n'étoit qu'une feinte, & de les avoir supposées vaincues, parce qu'elles avoient cédé le terrein dans la premiere escarmouche.

La troisieme, de s'être engagé en plaine, étant inférieur en cavalerie, laquelle même avoit déja été battue au Tésin, & par conséquent devoit être intimidée de l'avantage, du nombre & de l'adresse de ses vainqueurs.

La quatrieme, de n'avoir pas donné à ses soldats le temps de repaître le jour du combat, sur-tout dans une saison où le froid en augmentant la faim en devient plus sensible, d'autant que le corps est plus affoibli.

La cinquieme, d'avoir passé la Trébie dans une saison où il n'y a qu'une extrème nécessité qui doive engager à faire passer des soldats dans l'eau, puisqu'ils sont transis tout en sortant, & ne sauroient ni se sécher, ni se réchauffer. Un homme dans cet état ne sauroit faire de grandes choses, & jamais il ne faut mouiller le soldat l'hyver dans des gués, à moins d'une nécessité si grande que le salut de l'armée en dépendît.

La sixieme, de n'avoir point fait visiter avec soin le pays des environs, où il eût trouvé l'embuscade dont la seule crainte devoit le retenir, s'il eût été moins imprudent.

Je ne sai si nous ne devons pas compter pour une septieme faute, l'ordre de bataille qu'il employa; car il n'y a pas d'apparence qu'il se soit donné le temps de rien changer à la routine d'alors; & par conséquent il augmenta d'autant plus ses torts, qu'il lui importoit de suppléer par sa tactique au désavantage qu'il devoit craindre dans une plaine. Nous allons don-

ner le plan des deux, pour que le Lecteur soit à portée d'en faire la comparaison & d'y puiser son instruction.

L'action que fit l'infanterie Romaine, prouve que si son Général lui eût fait joüer le principal rôle, & eût fait une disposition, qui en refusant la cavalerie au combat, eût obligé le Carthaginois à ne combattre que cette arme redoutable, elle eût remporté la victoire.

Elle étoit composée de trente-six mille hommes, qui furent rangés suivant l'usage, sur trois lignes (2).

Les armés à la légere (3) à la tête de toute sa cavalerie, faisant quatre mille chevaux (4) & (5), partagés aux aîles.

Annibal ayant observé cette distribution, raisonnant en habile homme, & comptant sur sa cavalerie, dût opposer un front égal à son infanterie, afin de mettre par-là sa cavalerie en état de déborder d'autant plus celle des Romains : il plaça son infanterie, consistant en vingt mille hommes sur une seule ligne en phalange (6). Ces huit mille hommes de troupes légeres (7) sont placés en avant de tout ; quant aux éléphans le texte prétend qu'ils furent placés aux aîles de cavalerie : mais ce n'est pas leur poste, par deux raisons ; l'une qu'il paroît par les suites du combat qu'ils furent d'abord poussés sur les aîles de l'infanterie Romaine, & l'autre qu'il n'étoit pas de l'habileté d'Annibal, déja suffisamment supérieur à ses aîles, de négliger de donner ce renfort à son infanterie.

La cavalerie (9) fermoit les deux aîles, mais comme il y a dans le texte ces propres paroles : *Les armés à la légere des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent sur les flancs des Romains, y mettent le désordre* ; il y a tout lieu de croire qu'Annibal avoit placé une partie de son infanterie légere derriere sa cavalerie (11) & que le reste (12) fut entrelacé avec les escadrons.

La suite du détail de la relation de la bataille prouve en faveur de cette conjecture.

Annibal par une disposition pareille ne donne nulle méfiance à Sempronius, qui ne voyant les choses qu'en gros, content de n'être pas débordé, marche en toute confiance, sans parer aux ruses qu'on lui prépare ; de sorte que le combat s'engage avec d'autant plus d'ardeur de part & d'autre, que chacun est content & plein d'espérance.

Annibal, presque assûré du succès, évite de commettre ses troupes vis-à-vis le centre de cette bonne infanterie Romaine, qui auroit détruit la sienne, il ne s'attache qu'aux aîles ; & dans le temps qu'il y a mis le désordre, les troupes de l'embuscade *A*, en sortent & fondent sur le derriere des Romains où étoient les Triaires (13), qui, surpris comme on l'est en pareille occasion, ne purent mieux faire que de se joindre au centre, en passant dans les intervalles, pour, en faisant tout ensemble demi-tour à droite, faire face à ces nouveaux ennemis. Cette derniere attaque ôta toutes sortes d'espérances, & ce centre même des Romains, jusques-là demeuré victorieux, dénué de ses aîles, attaqué de front, par les flancs & en queue, n'ayant plus d'autre ressource que dans son courage, sans délibérer se fait jour au travers de l'ennemi, & se retire sain & sauf à Placentia.

Est-ce le courage, est-ce la peur

qui produit cette résolution? Il est certain que le premier demeuré dans tout son entier, qui annonce la présence d'esprit, les eut engagé à toute autre chose; c'est donc la peur qui les porta à la retraite : mais quelle espece de peur? voilà qui prouve qu'il en est de bien des sortes, puisqu'en voici une qui ressemble si fort au courage qu'elle fait entreprendre à des hommes les mêmes choses, & tout aussi difficiles qu'eût pû faire le courage le plus déterminé.

Si cette brave infanterie eût fait réflexion, que pour se retirer à Placentia, il falloit vaincre l'ennemi, l'ouvrir, & s'exposer à toute sa fureur, & que pour le battre & réparer la honte & la défaite du reste de l'armée, il ne falloit pas un coup de collier de plus, il n'est pas douteux qu'elle n'eût pris le parti le plus glorieux à prix égal : mais ce n'étoit plus le courage qui les animoit, c'étoit la peur. Montagne nous apprend de quelle espece étoit celle-ci, la distinction qu'il en fait, pleine de bon sens, ainsi que la plûpart de ses écrits, mérite d'être rapportée.

La peur, dit-il, *ne les rendit hardis, que pour acheter une honteuse fuite au même prix qu'ils eussent eu une glorieuse victoire. Je ne sai guere par quels ressorts la peur agit en nous, mais tant y a que c'est une extrême passion : & disent les Medecins, qu'il n'en est aucune qui emporte plutôt notre jugement hors de sa dûe assiette. De vrai j'ai vû beaucoup de gens devenir insensés de peur : & au plus rassis il est certain que pendant que son accès dure, elle engendre de grands éblouissemens : mais parmi les soldats mêmes, où elle devroit trouver moins de place, combien de fois a-t-elle changé un troupeau de brebis en escadron de corselets, des roseaux de cannes en gendarmes & lanciers, nos amis en nos ennemis, & la croix blanche en la rouge? Lorsque M. de Bourbon prit Rome, un porte-Enseigne qui étoit à la garde du bourg Saint Pierre, fut saisi de tel effroi à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine, il se jetta l'Enseigne au poing hors de la ville, droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville : & à peine enfin voyant la troupe de M. de Bourbon se ranger pour le soûtenir, estimant que ce fût une sortie que ceux de la ville fissent, il se reconnut, & tournant tête, rentra par ce même trou, par lequel il étoit sorti plus de trois cents pas avant dans la campagne . . . Pareille rage pousse par fois une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prirent d'effroi deux routes opposites; l'une fuyoit d'où l'autre partoit. Tantôt elle nous donne des aîles aux talons, comme aux deux premiers, tantôt elle nous cloue les piés & les entrave, comme on lit de l'Empereur Théophile, lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint si étonné & si transi, qu'il ne pouvoit prendre parti de s'enfuir :* adeo pavor etiam auxilia formidat : *jusques à ce que Manuel, l'un des principaux Chefs de son armée, l'ayant tiraillé & secoüé, comme pour l'éveiller d'un profond somme, lui dit : Si vous ne me suivez, je vous tuerai; car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si étant prisonnier vous veniez à perdre l'Empire. Lors exprime-t-elle sa derniere force, quand pour son service elle nous rejette à la vaillance qu'elle a soustraite à notre devoir & honneur.*

Sur ce pié-là, il est fâcheux que

les vingt-huit bataillons François, & les douze escadrons de dragons, qui furent pris dans le village de Blainheim, n'ayent pas eu assez de peur pour prendre un parti semblable à celui des dix mille Romains: ils pouvoient aisément joindre notre gauche demeurée entiere, & passer au travers de l'armée ennemie, que sa victoire avoit mise dans le plus grand désordre: mais cette passion n'avoit gagné que ceux qui commandoient ces braves troupes auxquelles il ne tint pas que l'on ne suivit un parti plus glorieux, & cette peur des Chefs, fut du genre de celle qui entrave les piés, dit Montagne.

§. II.

Fautes de Sempronius.

L'On ne sauroit nous accuser d'injustice, lorsqu'ensuite des réflexions que contient le précédent article, nous accuserons le Consul Sempronius d'imprudence & d'étourderie dans la bataille dont il s'agit. Le premier point d'habileté, dit un Ancien, est d'examiner soi-même ce qu'il est à propos de faire; & le second de suivre un bon conseil. Il ne fit ni l'un ni l'autre, aussi fut-il réputé & traité comme très-mal-habile.

On ne sait laquelle de ses fautes est la moins pardonnable: mais celle dans laquelle les Généraux donnent le plus souvent, est celle de ne pas reconnoître les embuscades avant de s'engager à une action, dans un terrein qui en est susceptible; rien ne sert mieux à s'en garantir que la connoissance de beaucoup d'exemples de ceux qui en ont été les dupes.

Le premier qui me vient à l'esprit est celui de la bataille de Fleurus, où le stratagème que M. de Luxembourg employa si habilement, a tout l'air d'une embuscade, & dont M. de Waldeck se fut préservé, s'il eût usé de la précaution, toûjours indispensable, d'avoir sur ses flancs des batteurs d'estrades, pour l'avertir des mouvemens de son ennemi. Il la négligea, & M. de Luxembourg, à la faveur d'un terrein un peu plus élevé, & des blés qui cachoient son mouvement, fit couler par le fond la gauche de sa seconde ligne de cavalerie à la droite, & s'en servit pour tourner l'ennemi, qui en fut la victime; ne s'étant jamais douté de ce mouvement beau & habilement conduit.

Le second exemple, je le tire des Anciens; c'est Thucydide qui me le fournit.

Les alliés d'Athenes, sur le point d'être attaqués par Euryloque, demanderent du secours à Démosthene, Athénien, & lui déférerent le commandement. Il les joignit *avec deux cents Messéniens pesamment armés, & soixante archers d'Athenes. Il s'avança donc, & vint camper près des ennemis, dont il n'étoit séparé que par une grande ravine. Après avoir demeuré cinq jours en présence, sans rien faire, ils se battirent le sixieme. L'armée d'Euryloque, comme plus nombreuse, outrepassoit d'un côté le front de la bataille de Démosthene, qui craignant d'être enveloppé de ce côté-là, cacha quatre cents soldats dans un chemin creux & couvert de buissons, qui étoit sur l'aîle, pour prendre les ennemis en queue, lorsqu'ils viendroient l'investir. Il étoit à son aîle droite avec les Messéniens & les Athéniens. Les Acarnaniens avoient la gauche, avec quelques gens de trait d'Argos.*

Pour les ennemis, ils étoient rangés pêle-mêle, tant Péloponésiens qu'Ambraciotes, hormis ceux de Mantinée, qui étoient vers le milieu de leur aîle gauche, dont Euryloque avoit la pointe avec ses troupes, vis-à vis des Messéniens & de Démosthene. Comme il tourna donc pour l'investir, l'embuscade se levant, le vint prendre à dos, & le mit en fuite avec une grande partie de l'armée étonnée de sa défaite. C'est là que les Messéniens firent merveille : mais ceux d'Embracie, les plus belliqueux de tous ces quartiers, & les autres qui étoient à l'aîle droite, renverserent tous ceux qui étoit devant eux, & les poursuivirent jusques dans Argos. Au retour, comme ils virent leur aîle gauche rompue, & l'ennemi qui venoit fondre sur eux, ils rentrerent en confusion dans Olpe ; plusieurs furent tués dans la retraite, & il n'y eut que les Mantinéens qui la firent en bon ordre.

Le troisieme exemple que je veux citer est tiré des mémoires de Pontis, que j'ai préféré à la relation que le Maréchal de Schomberg envoya au Roi, de la bataille de Castelnaudari, où il combattoit contre Gaston Duc d'Orléans, secondé par M. le Duc de Montmorenci, en 1632. Ce qui m'a déterminé à préférer la relation de Pontis, est que dans la plûpart de celles que les Généraux envoyent à leur Prince, il y a presque toûjours des choses intéressantes omises, soit parce qu'elles ne leur feroient pas honneur, soit parce que des raisons de politique engagent à cacher les fautes de tels & tels, ou que l'amour-propre leur fait dénier la gloire des belles actions à ceux qui y ont souvent la principale part, ou qui en ont su donner à propos le conseil. Les Officiers particuliers, dans leurs relations, ne sont pas sujets aux mêmes raisons de se taire, ou de varier & défigurer, pour ainsi dire, les faits ; & rien ne met mieux un écrivain en état de dire vrai, que les lettres des Officiers particuliers à leurs amis. Il y a une contradiction manifeste dans ce que ceux-ci ont écrit du combat de Castelnaudari, & la relation du Général, quoique celle-ci soit très-modeste, mais dressée avec un art si marqué que l'on peut douter de sa sincerité.

L'armée du Maréchal de Schomberg, dit Pontis, *qui n'étoit que de six à sept mille hommes, marcha vers la ville de Castelnaudari, qui tenoit pour Sa Majesté. Celle de Monsieur & du Duc de Montmorenci, composée de treize mille hommes, vint à trois lieues de celle du Roi : mais il y avoit entre les deux armées de grandes ravines & des fondrieres, qui nous assûroient beaucoup dans le désavantage que nous avions à cause de notre petit nombre ..... Notre armée ne branloit point. Le Maréchal de Schomberg vouloit attendre l'attaque. Il se trouvoit le plus foible, & la ville de Castelnaudari étoit pour lui une retraite assûrée dans le besoin ....*

Dans le temps que le Duc de Montmorenci se disposoit à s'approcher, le Maréchal de Schomberg range son armée en bataille devant la ville de Castelnaudari. Un gentilhomme du pays âgé de soixante-dix ans, vint alors dire, que si on vouloit lui donner cinq cents mousquetaires & trois cents chevaux, il répondoit de la victoire, & qu'il défêroit l'armée des ennemis, en leur dressant une embuscade auprès d'un pont, sur lequel ils devoient passer en venant attaquer l'armée du Roi. Le Maréchal

écouta l'avis du Gentilhomme avec joie, & crut qu'il ne pouvoit pas manquer en le suivant; car enfin il ne hazardoit que huit ou neuf cents hommes pour toute l'armée du Roi. Il commanda à M. de Saint-Preuil, à quelques autres Officiers & à moi de suivre le Gentilhomme avec cinq cents mousquetaires des gardes que nous avions amenés à l'armée, & il y ajoûta trois cents chevaux. Le lieu se trouva en effet fort propre à une embuscade. C'étoient des fondrieres, des chemins creux & des fossés, auprès desquels l'armée de Monsieur devoit nécessairement passer pour aller gagner le pont. Nous plaçons ces mousquetaires dans les lieux creux, où ils ne pouvoient être vûs, & la cavalerie en un endroit plus élevé, parce qu'elle avoit ordre d'attaquer, afin de conduire & de faire tomber les ennemis dans l'embuscade de l'infanterie, rangée de telle sorte, qu'elle pouvoit faire en fort peu de temps une décharge de cinq cents coups de mousquet.....

Le Duc de Montmorenci ayant persuadé à Monsieur de s'avancer avec l'armée, nonobstant la pique qu'ils avoient eue, marchoit à la tête de l'avant-garde, & derriere lui les Comtes de Moret & de Rieux. Monsieur tenoit le corps de bataille. Il n'y avoit point d'arriere-garde, mais seulement un corps de réserve. M. de Montmorenci, comme Chef de l'avant-garde, donne le premier dans le chemin de l'embuscade; & ayant été attaqué par nos gens de cheval, il les repoussa vigoureusement, & les défit en partie: mais en poursuivant un peu trop chaudement sa pointe, il tomba avec l'avant-garde dans notre embuscade. On fit une si furieuse décharge qu'il n'y eut jamais un plus grand carnage en si peu de temps. Le Comte de Moret fut tué. Le Duc de Montmorenci lui-même, après avoir fait tout ce qu'un grand Capitaine pouvoit faire en cette rencontre, & forcé même quelques rangs des nôtres, est enfin abattu sous son cheval. La nouvelle se répand à l'heure même qu'il est tué. Monsieur jette ses armes par terre, dit qu'il ne s'y joue plus, & fait sonner la retraite.

Ce récit, peu honorable aux Généraux, qui resterent après la perte de M. de Montmorenci, qu'ils auroient pû sauver en ne se déconcertant point pour un petit avantage de leur ennemi, qui n'en demeuroit pas moins plus foible de moitié qu'eux, prouve combien il faut être circonspect, quand on avance dans un pays inconnu & couvert; car ce n'est pas le tout que de connoître exactement le champ de bataille où l'on veut combattre; il faut encore en connoître, ou du moins faire reconnoître les avenues, les flancs, les ravines, les fondrieres, les creux, les bois, & généralement tout ce qui peut couvrir un corps de troupes.

M. de Schomberg mérite beaucoup d'éloges d'avoir déféré à l'avis du vieux Gentilhomme, qui étoit sans doute un homme de main & de bons sens, qui joignoit à cela des connoissances militaires, dignes de récompense.

S'il s'en fût présenté un pareil à Malplaquet, les Généraux, tant de part que d'autres ne fussent pas restés dans l'ignorance, où ils parurent avoir toûjours été, d'un terrein favorable à leurs aîles, pour pratiquer pareille ruse, qui eût sans contredit procuré la victoire à celui des deux qui l'eût employée le premier: mais les plus grands capitaines s'oublient quelquefois. Dieu les a fait hommes comme tous les autres, &

par conséquent fautifs.

On n'use plus guere de ces sortes de stratagèmes; cependant ils seroient toûjours bons : Annibal s'en servit deux fois, l'une sur la Trébie, & l'autre à Gérunium.

§. III.

Autres fautes du même Consul.

POlybe ne dit qu'un mot en passant de l'ordre de bataille de Sempronius, ce qui nous autorise dans ce que j'ai déja avancé qu'il ne changea rien à l'ordre accoûtumé; il étoit trop borné pour cela. Ainsi que les mauvais medecins, qui aiment mieux voir périr leurs malades, que de les soulager par des remedes hors d'usage : un mauvais Général aime mieux perdre la bataille, que de varier un ordre qui est à la mode.

J'ai déja répété bien des fois que la supériorité de la cavalerie Carthaginoise, devoit l'empêcher de combattre dans le terrein où il se trouvoit : mais supposons pour un moment, que ce fût pour lui une nécessité de le faire, ou un deshonneur si grand, qu'il eût ruiné la réputation de sa nation, en refusant le combat; ce fut à lui une faute que je ne me lasserai point de nommer la plus grande qu'il pouvoit faire, que de n'avoir pas entremêlé ses armes; il devoit du moins placer parmi sa cavalerie les triaires, & la plus grande partie de son infanterie légere, laquelle lui devint inutile durant le combat. Ces deux corps de moins à son infanterie, ne l'affoiblissoient point trop; elle étoit par elle-même plus forte que la Carthaginoise, & quand il l'eût dû affoiblir, son espece étoit assez au-dessus de l'autre, pour que le Consul dut être tranquille.

Annibal pensoit bien plus habilement; comme il espéroit tout de la défaite des aîles des Romains, après que les armés à la légere eurent engagé le combat, sur tout le front, il fit revenir diligemment à ses aîles cette infanterie, qui s'étoit retirée, pour renforcer d'autant la partie par laquelle il vouloit vaincre, & l'ayant employée à tourner & charger en flanc les aîles de l'infanterie Romaine, il en assûra la ruine.

Les Romains ne connurent l'usage des pelotons, parmi la cavalerie, qu'au siége de Capoue; ils ont eu jusqu'à cette époque, la sotte constance de se voir battre par cette méthode, jusqu'à cette guerre. Il est bien singulier qu'un peuple aussi éclairé n'ait ouvert les yeux que le dernier des peuples connus.

Du moins si Sempronius, comptant, comme il a paru qu'il avoit raison d'y compter, sur le courage de son infanterie, avoit eû l'adresse de ne point exposer ses aîles à une aussi prompte défaite; il eut sans doute remporté la victoire. Puisque ce corps, dénué de secours, enveloppé, battu même à ses deux aîles, ne laissa pas que de faire la glorieuse retraite qu'il fit; de quoi n'eût-il point été capable, s'il eût été soûtenu & conduit par un autre homme que le Consul!

Rien n'est plus aisé que de rétablir un combat, quand on a un corps de réputation, qui a conservé son ordre & son courage. Le victorieux est toûjours en désordre, & rien n'étonne & n'intimide autant, après un grand succès, que de se voir attaqué par de nouvelles troupes. On ne sauroit trop citer de ces sortes d'exemples, pour encourager

à les imiter. Les révolutions d'Angleterre en fournissent un trop illustre, pour en chercher dans des temps plus reculés.

Le Prince Robert, résolu de faire lever le siége d'Yorck, que les rébelles Parlementaires assiégeoient, marcha à eux. Ils vinrent au devant de lui, & sortirent pour cela de leurs lignes. *Le Prince les rencontra en bataille dans la plaine de Morstoonmor. Les Fairfax commandoient l'aîle droite, le Comte de Manchester la gauche, Leslé avec les Ecossois étoit posté entre les deux. Newcastle étoit sorti de la place pour conférer avec le Prince. Plusieurs étoient d'avis d'attendre l'arrivée de Montrose, qui étoit en chemin : mais le Prince ne se démentant point de ce tempérament ardent, qui lui a tant fait faire de fautes, voulut combattre sans retardement, & traita même assez mal Newcastle, qui apparemment n'étoit pas de son avis. Ce fut le premier jour de Juillet que se donna cette bataille, la plus sanglante, & l'une des plus décisives qui se soient données durant cette guerre. Le Prince conduisoit l'aîle gauche de son armée, le Comte de Newcastle la droite, Gozing, Lucas, Endymion, Portes, commandoient les troupes entre deux. La victoire sembla d'abord s'être livrée sans balancer à tout le parti Royaliste, les trois Généraux Parlementaires ayant plié en même temps, & s'étant retirés en déroute. Ce fut en cette conjoncture que Cromwel commença à paroître, & à montrer un de ces talens qui auroient fait de lui le premier homme du monde, si son ambition n'en avoit fait le plus scélérat de tous les hommes. Il commandoit sous Manchester les troupes de ce Général. Il avoit été blessé tout d'abord, il s'étoit allé faire panser. Dès qu'on avoit eu mis l'appareil, il étoit retourné au combat, où il avoit trouvé les choses dans l'état que je viens de dire. Tout autre auroit suivi le torrent, & se seroit laissé entraîner par des exemples qu'il n'étoit pas honteux de suivre, & eût cherché son salut dans la retraite. Cromwel fit voir ce que peut un esprit éclairé quand il est secondé d'un grand courage. Il avoit d'abord remarqué que le désordre étoit égal parmi les vainqueurs & parmi les vaincus : ceux qui poursuivoient ne gardant plus de rangs, non plus que ceux qui étoient en fuite. Cette observation lui fit comprendre, que s'il pouvoit ramasser un corps qui retournât à la charge, & se tînt serré, il rameneroit infailliblement la victoire dans son parti. Il raisonna juste. Il avoit encore une brigade de reste, à la tête de laquelle il se mit : & secondé de David Leslé, parent du Général Ecossois, il donna avec tant de furie, mais en même temps avec tant d'ordre sur les troupes Royalistes, qui n'en gardoient plus, qu'il les mit à leur tour en fuite, prit leur bagage & leur canon, & demeura maître du champ de bataille.* Les histoires sont remplies de pareilles évenemens qui font voir qu'il ne faut jamais désespérer d'une bataille, tant que l'on a encore des bataillons & des escadrons en ordre.

§. IV.

Regles pour la guerre défensive.

Ce ne seroit pas assez que d'avoir remarqué les fautes de Sempronius, il faut outre cela donner ou indiquer les moyens de mieux faire. Il est aisé de blâmer, dit-on, mais non de faire mieux.

Nous lisons dans Vegece, une maxime

maxime qui convient sur-tout à la situation de Sempronius, vis-à-vis d'Annibal : *Que la meilleure disposition d'une armée n'est pas tant celle qui nous met en état de battre l'ennemi, que celle qui l'affame & le ruine à la longue.*

Ce qui fait sur-tout valoir cette maxime, c'est qu'un Général ne doit jamais former d'entreprise douteuse, sans une extrème nécessité. Rien n'est plus douteux que le succès d'une bataille, & rien n'est plus assûré que la ruine d'un ennemi tel qu'Annibal étoit avant la bataille de la Trébie, lorsque pour y parvenir l'on voudra bien s'y prendre comme nous allons l'expliquer.

Il faut d'abord se rappeller la situation d'Annibal, au milieu d'un pays ennemi, n'ayant ni subsistance assûrée pour l'avenir, ni magasins pour le présent, ni place de sûreté, ni poste de retraite, abandonné à ses seules forces, sans autres ressources que son courage; n'ayant d'autre parti à prendre que de donner sans cesse des batailles, pour acquérir de la réputation, des alliés, & peut-être par le moyen de l'un & de l'autre, quelque place, qui pût lui former une ressource, & lui procurer un établissement: mais dans l'état actuel, il étoit hors de mesure, pour former aucun siége, il ne pouvoit que battre la campagne.

Voilà le cas où l'ennemi d'une telle armée doit, sans balancer, prendre le parti de la défensive, non pas d'une défensive morte ou oisive, mais d'une défensive active & vigilante, qui sans se risquer au combat, harcelle continuellement l'ennemi, le fatigue sans cesse, l'oblige à ne point s'écarter, lui rend tout difficile, passage de riviere, défilé, marche, campement, fourrage, approvisionnement de toute espece. Il faut s'opposer à tout, par petits corps légers, tenant toûjours le gros hors de mesure. Les dispositions générales pour cette défensive, sont à peu près les mêmes que celles que nous avons indiquées, lorsque nous avons traité de cette nature de guerre : la premiere est d'établir une bonne ligne de communication, qui assûre les convois & les derrieres des postes que l'on occupe, lesquels doivent être choisis avec art, & occupés avec des forces suffisantes à leur objet, faisant sur-tout beaucoup d'usage de la pelle & de la pioche.

Ce plan fait, l'on enleve devant soi tout ce dont on a besoin pour sa propre subsistance, fourrages, grains, légumes, troupeaux, bestiaux de toute espece; & en faisant cette opération l'on fait le dégât dans tout le pays que l'ennemi a intention ou intérêt d'occuper. S'il y a des châteaux de bonne défense on y jette des petites garnisons de gens déterminés, avec lesquelles l'on enferme des vivres, leur donnant ordre de s'y défendre jusqu'à l'extrémité.

Si l'on est assez fort, ou en situation de tenir en dehors de sa ligne quelques camps volans, il ne faut pas y manquer : mais il faut les confier à des Généraux bien capables, actifs, vigoureux & entreprenans; car la besogne demande ces trois qualités. Un Officier général qui aime à dormir, ou qui ne sauroit s'en passer, ou qui seroit timide, ne convient pas à la tête d'un camp qui ne doit jamais être stable, qui doit être sans cesse sur ses gardes, qui doit se retrancher par-tout où il est, & dont toute la force consiste dans l'habileté du chef, & la rapidité de ses manœuvres. C'est par de sem-

blables corps que l'on harcelle l'ennemi sans cesse, que l'on attaque son avant-garde, son arriere-garde, ou ses flancs dans ses marches, que l'on enléve ses campemens, qu'on lui dispute les passages, que l'on bat ses fourrageurs, que l'on dissipe ou enléve ses convois, que l'on soûtient les paysans qu'on a eu soin d'armer, que l'on dresse des embuscades dans tous les lieux qui en sont susceptibles, que l'on lâche des partis plus ou moins forts, avec l'attention de varier sans cesse leur nombre & leurs opérations, ayant soin dans tous les cas de ne faire que harceller,& jamais ne rien engager de considérable, se mettant bien fortement dans l'esprit qu'il vaut mieux sacrifier un petit nombre d'hommes, que de hasarder le gros à recevoir un échec, qui est encore plus décourageant qu'il ne seroit considérable. Voilà quant aux camps volans ce qu'ils doivent sans cesse faire. Quant au gros de l'armée, dont la conduite plus lente & moins aisée à cacher occupe la principale attention de l'ennemi; il est nécessaire de ne jamais perdre de vûe un instant, dans le courant de la campagne, son principal intérêt; il consiste, dit Vegece, *à ne jamais faire que ce que craint l'ennemi. Dans toutes les guerres*, dit-il, *ce qui nous favorise nuit à l'ennemi, & ce qui lui est utile nous est contraire. Sur ce principe ne faites jamais rien qu'il puisse souhaiter que vous fassiez; ne manquez à rien à quoi il puisse souhaiter que vous manquiez. Toûjours attentif à vos seuls intérêts, faites-en l'unique regle de vos démarches; vous vous nuisez à vous-même dès-là que vous imitez une démarche que l'ennemi a faite pour son mieux être: comme aussi l'ennemi ne sauroit rien faire de ce que vous avez fait pour votre bien qu'il ne se nuise à lui-même en le faisant.*

S'il doit désirer le combat, fuyez-le; s'il aime la plaine, & s'il s'obstine à s'y tenir, concluez qu'il est supérieur en cavalerie, ou que si le nombre est égal au vôtre, il a plus de confiance dans cette armée que dans son infanterie; par conséquent n'oubliez rien pour l'attirer dans le pays couvert, ce ne sera pas chose difficile. S'il veut absolument une bataille, retirez-vous dans les montagnes, les défilés, les bois: il faut bien qu'il vous y vienne chercher pour combattre, puisqu'il n'a que cette ressource, alors vous êtes à votre avantage. Mais malgré cela ne hasardez rien, retirez-vous par différentes routes. Vous connoissez bien le pays, faites-le donner dans de bonnes & grosses embuscades; feignez de vous partager par différentes issues, & vous rassemblant tout d'un coup, vous attaquerez la partie qu'il vous plaira, s'il s'est divisé pour vous suivre, & le tout dans le temps qu'il vous croit fort éloigné.

Etes-vous supérieur en cavalerie? tenez-vous dans les plaines, il faudra bien qu'il y vienne s'il veut combattre. Etes-vous embarrassé de connoître ses forces ou sa confiance dans l'une ou l'autre arme: examinez ses démarches & sa conduite, vous saurez bientôt par les pays qu'il préfere quelle est sa façon de penser: prenez-en le contre-pié; voilà la regle générale la plus sûre pour vous conduire. Ces choses là, me direz-vous, sont aisées à dire, mais sont-elles aisées à faire? Non vraîment, c'est là la pierre de touche de l'habileté; aussi voit-on bien peu de Sertorius: mais la rareté des

grands hommes doit exciter & non pas abattre l'émulation.

Le Prince d'Orange, depuis Roi d'Anglererre, se méfiant de sa cavalerie, chercha à combattre M. de Luxembourg dans un pays fouré ; il crut avoir trouvé le bon moment à Stinkerque. Il y fut malheureux : mais il n'avoit pas moins bien joué ; c'est que son infanterie ne valoit guere mieux que sa cavalerie, que les troupes Françoises étoient meilleures, & le Général plus habile que lui. *Ce n'est pas une honte* disent Polybe & Plutarque, *qu'un homme de bien soit battu par un plus homme de bien.*

Malgré toutes les précautions que nous venons de dire, il pourra arriver que la nécessité vous oblige à chercher le combat, & à vous prêter par là aux vûes de votre ennemi : ne vous découragez point, mais apprenez par l'exemple de Sempronius, à bien connoître le pays, & les environs du champ de bataille. S'il faut passer une riviere, gardez-vous de la gueyer sur-tout en hyver ; jettez des ponts dessus, le plus que vous pourrez, & soyez assûré que sans cette précaution, la plus grande partie de vos soldats feront comme les ennemis au passage du Ritorto pendant la bataille de Cassano, ils mouilleront leurs armes & leurs cartouches, ou s'étant mouillés eux-mêmes ils ne feront guere en état dans une saison aussi rude de combattre avec succès. Jettez des ponts à l'entrée de la nuit, le plus secretement que vous pourrez, faites-les fort larges, que chaque corps fasse les siens vis-à-vis du terrein qu'il doit occuper ; faites passer la cavalerie au gué la premiere, & prenez l'heure d'attaquer avant le jour. Passant la riviere en ordre de bataille, vous gagnerez bien du temps, & éviterez un des plus grands obstacles à la victoire, qui est la complication des manœuvres devant l'ennemi.

Souvenez-vous encore d'entremêler les armes comme nous allons dire.

§. V.

Utilité des pelotons entrelacés parmi les escadrons ; ordre de bataille contre un ennemi supérieur en cavalerie.

Plusieurs lignes, dit Montécuculi, *peuvent aller d'un point à un autre : mais il n'y en a qu'une qui soit droite, & la plus courte ; toutes les autres sont courbes & longues. Il y a diverses manieres de faire la guerre : mais il y en a une qui est la plus sûre & la meilleure, qui mérite une grande application, & qui est comme la pierre fondamentale de tout l'édifice ; il ne faut pas ici compter, mais peser les opinions, parce que ce qu'il y a de meilleur est profond, & par conséquent caché aux yeux peu clairvoyans.*

Si notre système des colonnes & des pelotons d'infanterie entrelacés dans les escadrons, est la ligne droite, & si nous sommes autorisés à le croire par l'opinion du nombre considérable de gens clairvoyans qui l'ont embrassé, nous aurions le plus grand tort du monde de chercher ou d'employer d'autre méthode, & nous nous en tiendrions à celle-là, sans nous arrêter aux objections de certaines gens qui blâment les pelotons, fondés, disent-ils, sur ce qu'ils ne peuvent concevoir qu'il se puisse trouver des soldats assez résolus & déterminés pour s'exposer à attaquer des esca-

drons bien ordonnés qui leur passeront inévitablement sur le corps.

D'ailleurs, disent-ils, ces pelotons ne sauroient suivre les escadrons qu'ils soûtiennent.

Je réponds à la premiere de ces objections, que les pelotons ne combattent pas seuls les escadrons auxquels ils sont opposés : mais que dans le moment que les escadrons de leur part chargent l'ennemi de front, les pelotons entrelacés attaquent à coup de fusils & de bayonettes les flancs & la croupe des escadrons ennemis, & que par conséquent il ne faut pas un courage bien déterminé pour attaquer des endroits aussi foibles que les flancs & la croupe d'un escadron.

Et je réponds à la seconde, que la cavalerie ne marche point au galop quand elle va charger, mais au pas, & tout au plus au petit trot;qu'elle ne doit prendre carriere que de quarante pas, & que les pelotons ingambes peuvent fort bien la suivre.

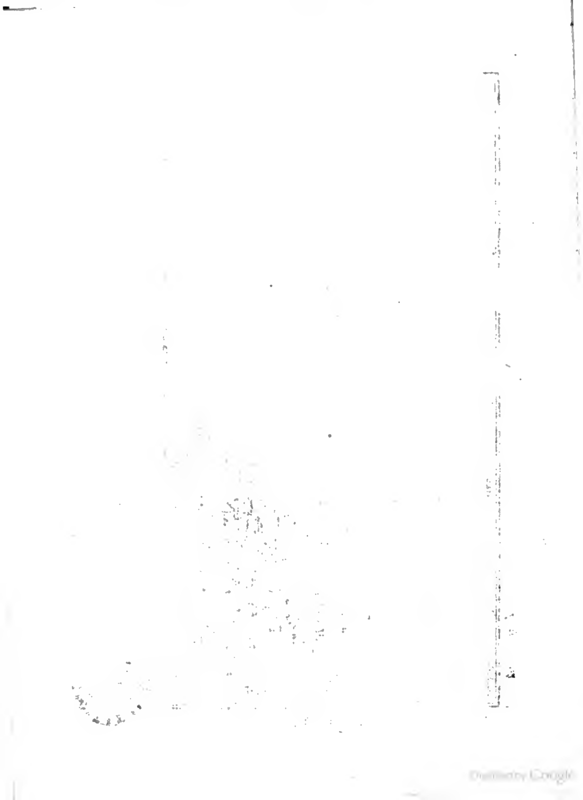
Mais, me dira-t-on de plus, que deviendront ces pelotons, si la cavalerie qu'ils soûtiennent est battue? Ne seront-ils pas écrasés par la cavalerie victorieuse? Je réponds qu'alors leur condition est égale à celle de tout le monde après une bataille perdue, avec cette différence cependant que des escadrons ne se partageront point & ne se mettront pas dans le risque d'être battus à leur tour, pour des pelotons qui se dispersent dans une plaine, & qui deviennent un si petit objet pour eux, tandis qu'ils s'éparpillent & se réunissent quand ils en trouvent l'occasion, pour faire essuyer leur feu à ces escadrons vainqueurs, qu'ils incommoderont beaucoup par cette manœuvre. Outre cette facilité d'échapper qui vient de leur petit nombre, ils ont leur retraite assûrée aux corps d'infanterie qui sont de distance à autre dans la ligne de cavalerie, comme l'on va voir.

Et pour derniere raison à ces foibles objections, je renvoie les critiques aux grands hommes que j'ai cités, & qui ont mis cette pratique en usage. Je les renvoye entr'autres à la bataille de Pavie, que nous avons citée il n'y a pas long-temps, & aux quinze cents Arquebusiers Espagnols, qui firent tant de mal à la Gendarmerie Françoise, qui n'étoit assûrément ni timide ni foible.

Quant au gros de ma tactique, je tiens qu'une partie de son excellence vient du pouvoir qu'elle donne de varier les ordres de bataille; car pas un des miens ne se ressemble; bien différent en cela de ceux d'aujourd'hui, qui sont toûjours les mêmes, à moins que le terrein n'oblige absolument à les varier : c'est un grand avantage que cette variation qui tient toûjours l'ennemi en suspens & en inquiétude.

J'ai presque tous les ordres de bataille des Modernes, depuis Henri IV, jusqu'à la fin du regne de Louis XIII, tant en France qu'en Allemagne : ils sont pleins de variétés savantes, profondes & instructives; & je ne sai pourquoi depuis si peu de temps on a pris l'habitude de n'en avoir qu'un, que l'on ne change jamais; beau témoignage de l'incapacité des Généraux & de la prudence du Cardinal Mazarin, qui ne demandoit autre chose, sinon qu'ils fussent heureux.

Voyons les moyens de rendre tel un Général qui seroit dans la situation, quant aux forces, où étoit



12e P. du T. 2

T. 4 14

ORDRE DE BATAILLE D



Sempronius, vis-à-vis d'Annibal, c'eſt-à-dire, ſupérieur en infanterie, mais inférieur de moitié en cavalerie.

Tout le ſecret conſiſte à renforcer ſa cavalerie, & la mettre au pair par la ruſe à celle de l'ennemi; pour cela je range ſur deux lignes la cavalerie ſur les aîles, les eſcadrons (2) entrelacés des colonnes (3) & de deux pelotons (4) de vingt à vingt-cinq grenadiers chacun; la ſeconde ligne (5) à peu près dans le même ordre, les aîles fermées des colonnes, (6) & (7) de deux ſections chacune. Comme je veux faire un effort à mes aîles, & donner par là, je refuſe mon centre (8) à l'ennemi (9) autant qu'il m'eſt poſſible; je ne laiſſe pas de le fortifier par les colonnes (10) & (11), & par une ſeconde ligne (12). Dans cet ordre je ne veux pas que mon centre marche pendant que mes aîles avancent & chargent la cavalerie; & dans le même temps je veux que les eſcadrons & les colonnes de la ſeconde ligne (5) paſſant entre les intervalles des corps de la premiere, attaquent ceux de la ſeconde des ennemis (13), avec ordre à ceux qui commandent de détacher quelques eſcadrons après les fuyards, pendant que le gros ſe repliant ſur ce qui reſte encore entier le prendra en flanc; en même temps le centre (8) marchera pour attaquer l'infanterie ennemie (9); celle-ci ne ſauroit ſe détacher de ſon centre pour tomber ſur (8), ſans s'expoſer à être priſe par les derrieres par les troupes victorieuſes à ſes deux aîles: quand les aîles ſont attaquées vigoureuſement, le centre ne ſauroit s'aventurer à un certain point. Comme le Lecteur eſt maintenant au fait de ma méthode, je ne m'étendrai pas davantage ſur les ſuites d'une diſpoſirion pareille.

Je ſuppoſe toûjours que les troupes ſont différentes de celles du Géneral Schoulembourg, qui ayant oppoſé aux Suédois à Gemarnettoff une diſpoſition très-ſavante & très-ruſée, perdit la bataille par la lâcheté de ſes troupes. Ici, quand la cavalerie inferieure ſeroit moins bonne que celle de l'ennemi, nous ne nous en mettrons pas autrement en peine: nous y ſuppléons par ce que nous avons de plus fort, c'eſt-à-dire, par l'infanterie.



CHAPITRE XVI.

Préparatifs des Romains, pour réparer leur perte. Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. Adresse d'Annibal, pour attirer à son parti les Gaulois. Passage du marais de Clusium.

SEmpronius, pour cacher sa honte & sa défaite, envoya des courriers à Rome, qui n'y dirent autre chose, sinon qu'il s'étoit donné une bataille, & que sans le mauvais temps l'armée Romaine eût remporté la victoire. D'abord on ne pensa point à se défier de cette nouvelle : mais on apprit bien-tôt tout le détail de l'action; que les Carthaginois occupoient le camp des Romains, que tous les Gaulois avoient fait alliance avec Annibal, que les légions avoient fait retraite, & s'étoient réfugiées dans les villes, & qu'elles n'avoient de munitions que ce qui leur en venoit de la mer par le Pô. On fut extrèmement surpris d'un évenement si tragique, & pour en prévenir les suites, on fit de grands préparatifs pour la campagne suivante; on mit des garnisons dans les places, on envoya des troupes en Sardaigne & en Sicile, on en fit marcher aussi à Tarente, & dans tous les postes les plus propres à arrêter l'ennemi, l'on équipa soixante quinqueremes. On choisit pour Consuls Cn. Servilius & Caius Flaminius, qui firent des levées chez les alliés, & envoyerent des vivres à Ariminum & dans la Tyrrhenie, où la guerre devoit se faire. Ils dépêcherent aussi vers Hiéron, pour lui demander du secours, & ce Roi leur fournit cinq cents Crétois, & mille rondachers. Enfin il n'y eut point de mesures que l'on ne prît, point de mouvemens que l'on ne se donnât : car tels sont les Romains en général & en particulier, plus ils ont raison de craindre, plus ils sont redoutables.

Dans la même campagne Cn. Cornélius Scipion, à qui Publius son frere avoit laissé, comme nous avons déja dit, le commandement de l'armée navale, étant parti des embouchures du Rhône avec toute sa flote, & ayant pris terre en Espagne (*a*), dans le Lampourdan, assiégea sur la côte, jusqu'à l'Ebre,

(a) *Pris terre en Espagne dans le Lampourdan.*] Je l'ai déja dit, c'est la plus puissante arme de la guerre défensive que la diversion. Tous les grands hommes l'ont pensé, beaucoup ont agi en conséquence; & si celle dont notre Auteur fait ici le récit n'a pû réussir a tirer Annibal d'Italie, c'est par une raison qui ne conclut rien contre ce principe; car il faut bien se garder de conclurre ensuite d'un exemple,

toutes les villes qui refuserent de se rendre, & traita avec beaucoup de douceur celles qui se soûmettoient de bon gré. Il prit garde qu'il ne leur fût fait aucun tort, il mit bonne garnison dans les nouvelles conquêtes qu'il avoit faites; puis péné-

avant d'avoir réfléchi si c'est par sa nature que la chose a manqué ou par des accidens imprévûs, ou par défaut de conduite dans l'exécution.

Le Sénat pensa juste dès qu'il vit que les Carthaginois pensoient à entrer en Italie; en ordonnant une diversion: mais faute de l'avoir faite où il falloit, elle ne réüssit pas. Il fit porter la guerre en Espagne qu'Annibal avant de partir avoit mis en état de défense, par une armée & de bonnes garnisons dans les places fortes qui s'y trouvoient en grand nombre; ils ne pouvoient donc pas raisonnablement espérer de ces succès brillans & avantageux qui en intimidant un Etat ennemi, l'engagent à tout quitter pour ne plus songer qu'à sa propre défense.

Au lieu de cette démarche inconsidérée s'ils eussent envoyé Scipion en Afrique contre Carthage même, ce pays tout ouvert ne pouvoit l'arrêter, & il eût mis le siége devant Carthage de prime abord: alors la blessure portant droit au cœur de cette république, Annibal eut été rappellé, ou du moins ses progrès en Italie réduits à rien par la perte de la capitale de sa nation, dont il se fut en même temps attiré la haine s'il eût refusé de la secourir.

Ce Sénat si rempli de sagesse n'en a guere montré dans la conduite de la seconde guerre Punique; & puisqu'il vouloit une diversion, que ne se rappelloit-il le brillant succès de celle d'Agathocle, Roi de Syracuse; elle étoit si voisine du temps dont nous parlons, & nous en conservons un souvenir si précieux pour notre instruction, que ce corps réputé si sage ne pouvoit l'ignorer.

Celle que fit Regulus durant la premiere guerre Punique ne réüssit pas: mais étoit-ce le défaut de la chose même, ou de la conduite? Lisons,& nous verrons que sa grosse armée à qui rien ne résistoit & qui pouvoit après la victoire d'Ecnome ayant soûmis des places importantes, se rendre maîtresse de Carthage, & dont c'étoit le but capital, fut réduite incontinent par un ordre aussi bizarre que pernicieux, donné par ce Sénat si vanté, en un corps de quinze mille hommes d'infanterie & quatre cents chevaux, qui fut à beaucoup près trop foible pour obliger les Carthaginois d'abandonner la Sicile.

Il est aussi rare qu'il seroit facile de faire de ces brillantes & utiles diversions: mais les esprits trop circonspects, pour ne pas dire timides, les empêchent de passer dans les Conseils où l'on délibere, & plus souvent encore le défaut des Généraux assez habiles pour en assûrer le succès. Nous en connoissons de bien glorieuses, qui ont été conseillées, & n'ont pas été acceptées, quoiqu'elles fussent l'ouvrage des réflexions de gens bien éclairés: mais ils étoient & sont presque toûjours seuls dans les Conseils les mieux composés, puisqu'il est si rare de trouver d'habiles guerriers, courtisans & politiques tout ensemble.

Celle dont j'ai parlé que le Rhodien Memnon conseilla à Darius, dans le temps de l'invasion d'Alexandre, eût tout d'un coup délivré l'Asie, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Appien nous apprend qu'Annibal dont nous célébrons ici les actions avoit conseillé à Antiochus le Grand d'aller attaquer les Romains en Italie même, au lieu de les aller chercher en Grece, où ils commençoient à s'établir. Il est certain que cette diversion eût réveillé la haine & les espérances des Carthaginois, des Grecs, & de tous les peuples qui gémissoient en secret de la domination de Rome, qui les avoit déja soûmis. Annibal étoit bien digne de confiance: mais sans doute le Conseil du Prince moins habile, ne fut pas en état de juger sainement.

Il en arriva de même du conseil que donna le Comte Duc d'Olivarez, que rapporte le Vasseur, livre XIV, pag. 235. Ce Ministre Espagnol s'imagina qu'en attaquant diverses Provinces de France, *Philippe forceroit Louis XIII. à retirer des Pays-Bas une partie de ses troupes; que sa Majesté Catholique profiteroit du mécontentement presque général des peuples, & qu'à la faveur de cette diversion le Cardinal Infant & les Généraux de l'Empereur pénétreroient bien avant dans la Picardie, dans la Champagne & dans la Bourgogne. Quelque spécieux que fût ce projet, les gens habiles & pénétrans en reconnurent l'illu-*

trant dans les terres à la tête de son armée, qu'il avoit déja grossie de beaucoup d'Espagnols, devenus ses alliés, à mesure qu'il avançoit dans le pays, tantôt il recevoit dans son amitié, tantôt il prenoit par force les villes qui se rencontroient sur sa

sion : quelques-uns remontrerent au Comte Duc qu'en attirant les forces principales de la France dans les endroits les plus foibles de la Monarchie d'Espagne, le Roi son Maître se verroit bientôt dans la nécessité de rappeller ses meilleures troupes & ses meilleurs Officiers au cœur de ses Etats attaqués, & donneroit moyen au Roi de France, capable de mettre plus d'une armée sur pié, & aux Etats Généraux des Provinces-unies, de faire des progrès considérables dans les Pays-Bas, pendant que Louis se tiendroit ailleurs sur la défensive, & avanceroit peut-être du côté de la Guienne & du Languedoc. L'inutilité des dépenses excessives de l'année derniere devoit dégoûter la Cour de Madrid d'une pareille entreprise. Sans doute que l'Auteur rapporte ici les raisons que donnerent dans le Conseil de Philippe, les esprits timides & trop circonspects, dont nous parlions au commencement de cette note. Pour juger sainement de leur avis, il faut savoir que les Espagnols étoient pour lors maître des passages des Pyrénées; dès ce moment, rien de plus sage ni de plus aisé que la diversion : puisqu'il n'y avoit qu'à entrer en Guienne avec une bonne armée qui s'y fût trouvé supérieure aux forces de Louis, qui eût été obligé pour garantir ses belles Provinces, d'y porter les forces de Flandre; car s'il est vrai que la France soit en état de lever plus d'une armée, il est encore plus vrai qu'elle ne sauroit les lever dans une campagne, & que les opérations qui la surprennent ne sont pas suspendues par la crainte d'une armée qui ne peut se mettre en campagne Faut-il plus d'une campagne pour s'emparer d'un pays ouvert, y soulever des peuples mécontens, & tout au moins le ravager si bien qu'il ne puisse fournir ni secours, ni hommes à son Prince? D'ailleurs ne suffisoit il pas de faire perdre le temps d'agir à l'armée des Pays-Bas, qui eût employé la belle saison à se transporter en Guyenne? supposant même qu'elle en eût chassé celle d'Espagne, qu'avoit à craindre celle-ci, ayant les montagnes & de bonnes places derriere, qui en assûrant sa retraite nous défendoient l'entrée en Espagne?

L'inutilité des dépenses excessives de la campagne précédente pour une irruption en Guyenne, dit-il, *devoit dégoûter la Cour de Madrid d'une pareille entreprise.* Est ce là une raison? Quoi, parce qu'une entreprise a été une fois mal conduite, s'ensuit-il qu'elle soit impraticable? Voilà de ces raisonnemens que l'on peut à juste titre appeller spécieux, plutôt que le conseil du Duc d'Olivarez, qui à coup sûr eût beaucoup embarrassé Louis XIII & procuré des succès aux Espagnols en Flandre, ou du moins lieu de se consoler de leur perte par la conquête de la Guyenne & du Languedoc.

On dit que dans les guerres de 1688 & celle de 1701, on avoit proposé aux Ministres de France de faire une diversion par mer. Pourquoi ne l'accepterent-il pas? Ils ne devoient pas ignorer que la principale ressource de nos ennemis étoit l'argent & le commerce des Indes & de l'Amérique. On n'a jamais voulu comprendre que nous pouvions la leur ôter en couvrant les mers de nos corsaires, en les encourageant par l'abandon des prises qu'il feroient, sans retenir aucun droit dessus, pas même ceux de l'Amirauté, en armant en corsaires tout ce que nous avions de vaisseaux de guerre, dont une partie tout en croisant sur les Indes Orientales, & l'autre en Amérique, pouvoit en profitant des évenemens, tenter des entreprises capables de ruiner le commerce des Anglois & des Hollandois, en détruisant leurs Colonies. L'on pouvoit entreprendre même sur Batavia, & par là couper à la guerre son nerf capital qui est l'argent.

Il y a deux maximes en fait de diversions; l'une qu'il faut les faire de bonne heure, avant que d'avoir perdu ses forces par la suite d'une guerre, qui en nous en ôtant le pouvoir ne nous laisse que des regrets infructueux.

Et l'autre de ne les point faire à demi, ni sur des parties dont la ruine n'influe point à l'affaire capitale. L'ennemi les abandonne & n'en va pas moins son train; comme fit Annibal pour celle d'Espagne. Quand on peut s'attacher d'abord à la capitale, la diversion est immanquable.

route

route. A Ciſſe, Hannon à la tête d'un corps de Carthaginois, vint camper devant lui; Cornélius lui donna bataille, la gagna, & fit un butin très-conſidérable, parce que c'étoit là qu'avoient laiſſé leurs équipages tous ceux qui étoient paſſés en Italie. Outre cela il ſe fit des alliés de tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre, & prit priſonniers Hannon même & Andobale, qui commandoit les Eſpagnols. Celui-ci avoit une eſpece de Royaume dans le pays, & avoit toûjours été fort attaché aux intérêts des Carthaginois.

Sur l'avis qu'Aſdrubal reçut de ce qui étoit arrivé, il paſſa l'Ebre & courut au ſecours. Les troupes navales des Romains n'étoient point en garde, elles ſe tranquilliſoient ſur l'avantage qu'avoit remporté l'armée de terre. Il ſaiſit habilement cette occaſion, fait un détachement d'environ huit mille hommes de pié & mille chevaux; il ſurprend ces troupes diſperſées de côté & d'autre, en paſſe grand nombre au fil de l'épée, & pouſſe les autres juſqu'à leurs vaiſſeaux. Il ſe retire enſuite, & repaſſant l'Ebre, il prit ſon quartier d'hyver à la nouvelle Carthage, où il donna tous ſes ſoins à de nouveaux préparatifs, & à la garde des pays d'en-deçà du fleuve. Cn. Cornélius de retour à ſa flote, punit ſelon la ſévérité des lois ceux qui avoient négligé le ſervice; puis ayant réuni les deux armées, celle de mer & celle de terre, il alla prendre ſes quartiers à Tarragonne. Là partageant le butin en parties égales aux ſoldats, il ſe gagna leur amitié, & leur fit ſouhaiter avec ardeur que la guerre continuât. Tel étoit l'état des affaires en Eſpagne.

Le printemps venu, Flaminius ſe mit en marche, prit ſa route par la Tyrrhenie, & vint camper droit à Arétium, pendant que Servilius s'en fut à Ariminum, pour fermer aux ennemis les paſſages de ce côté-là. Pour Annibal, en quartier dans la Gaule Ciſalpine, il retenoit dans des priſons les priſonniers Romains qu'il avoit faits dans la derniere bataille, & leur donnoit à peine le néceſſaire; au lieu qu'il uſoit de toute la douceur poſſible à l'égard de ceux qu'il avoit pris ſur leurs alliés. Il les aſſembla un jour, & leur dit que ce n'étoit pas pour leur faire la guerre qu'il étoit venu, mais pour prendre leur défenſe contre les Romains: qu'il falloit donc, s'ils entendoient leurs intérêts, qu'ils embraſſaſſent ſon parti, puiſqu'il n'avoit paſſé les Alpes que pour remettre les Italiens en liberté, & les aider à rentrer dans les villes & dans les terres,

d'où les Romains les avoient chassés. Après ce discours, il les renvoya sans rançon dans leur patrie. C'étoit une ruse pour détacher des Romains les peuples d'Italie, pour les porter de s'unir avec lui, & soulever en sa faveur tous ceux dont les villes ou les ports étoient soûmis à la domination Romaine.

Ce fut aussi dans ce même quartier d'hyver qu'il s'avisa d'un stratagème vraiement Carthaginois. Il étoit environné de peuples légers & inconstans, la liaison qu'il avoit contractée avec eux étoit encote toute récente; il avoit à craindre que changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des piéges, & n'attentassent sur sa vie. Pour la mettre en sûreté, il fit faire des petruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre, & se déguisoit si souvent, que non-seulement ceux qui ne le voyoient qu'en passant, mais ses amis mêmes avoient peine à le reconnoître.

Cependant les Gaulois souffroient impatiemment que la guerre se fit dans leur pays. A les entendre, ce n'étoit que pour se venger des Romains, quoiqu'au fond ce ne fût que par l'envie qu'ils avoient de s'enrichir à leurs dépens. Annibal s'apperçut de cet empressement, & se hâta de décamper pour les satisfaire. Dès que l'hyver fut passé, il consulta ceux qui connoissoient le mieux le pays, sur la route qu'il lui faudroit prendre pour aller aux ennemis. On lui dit qu'il y en avoit deux, une fort longue & connue des Romains, l'autre à travers certains marais, difficile à tenir, mais courte, & par où Flaminius ne l'attendoit pas. Celle-ci se trouva plus conforme à son inclination naturelle, il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effrayé. Il n'y eut personne qui ne tremblât à la vûe des mauvais pas & des abysmes où l'on alloit se précipiter.

Annibal, bien informé que les lieux où il devoit passer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & solide, leva le camp, & fit son avant-garde des Africains, des Espagnols, & de tout ce qu'il avoit de meilleures troupes. Il y entremêla le bagage, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embarrasser pour la suite, parce que s'il arrivoit qu'il fût vaincu, il n'auroit plus besoin de rien, & que s'il étoit victorieux, il auroit tout en abondance. Le corps de bataille étoit composé de Gaulois, & la cavalerie faisoit l'atriere-garde. Il en avoit donné la conduite à Magon, avec

ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fissent mine de se rebuter & de vouloir rebrousser chemin. Les Espagnols & les Africains traverserent sans beaucoup de peine. On n'avoit point encore marché dans ce marais, il fut assez ferme sous leurs piés; & puis c'étoient des soldats durs à la fatigue, & accoûtumés à ces sortes de travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois passerent. Le marais avoit été foulé par ceux qui les avoient précédés. Ils ne pouvoient avancer qu'avec une peine extrème, & peu faits à ces marches pénibles, ils ne supportoient celle-ci qu'avec la derniere impatience. Cependant il ne leur étoit pas possible de retourner en arriere, la cavalerie les poussoit sans cesse en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à souffrir. Pendant quatre jours & trois nuits, elle eut le pié dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil: mais les Gaulois souffrirent plus que tous les autres. La plûpart des bêtes de charge moururent dans la boue. Elles ne laisserent pas, même alors, d'être de quelque utilité. Hors de l'eau, sur les balots qu'elles portoient, on dormoit au moins quelque partie de la nuit. Quantité de chevaux y perdirent le sabot. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à en sortir. Un mal d'yeux, qui lui survint, le tourmenta beaucoup; & comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour se guérir, cet accident (*a*) lui fit perdre un œil.

(a) *Et comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour se guérir, cet accident lui fit perdre un œil.*] Voilà une espece de blessure qui n'est pas moins honorable que celles que le fer & le feu font à la guerre. Annibal sans doute le pensoit quand il trouva si mauvais qu'un peintre lui fit deux bons yeux dans son portrait; cependant comme les plus grands hommes tiennent toujours à l'humanité par quelque foiblesse, il récompensa avec largesse celui qui imagina de le peindre de profil. Sans doute que ce fut le mensonge qui lui déplut dans le premier portrait, rien n'indisposant davantage une ame vraiement grande que la basse flaterie.

Une femme Lacédémonienne, à ce que rapporte Toureil, pensoit plus en homme qu'en personne de son sexe, lorsqu'elle disoit à son fils, boiteux d'une blessure glorieuse: Vas, mon fils, tu ne saurois faire un pas qu'il ne te fasse ressouvenir de ta valeur.

Philippe Roi de Macédoine, pere d'Alexandre, que nous comptons toujours au rang des plus grands hommes, étoit borgne, & avoit la foiblesse de trouver mauvais qu'on prononçât jusqu'au mot de borgne ou de Cyclope devant lui.

Peut-être aussi que ce défaut lui rappelloit l'occasion où il l'étoit devenu, qui, toute glorieuse qu'elle étoit, ne laissoit pas que d'être d'une espece dont le souvenir ne plaît pas, puisque ce fut par une mauvaise plaisanterie faite à un archer célebre par son adresse, nommé Aster, lequel étoit d'Amphipolis, & s'étoit offert à Philippe sur le pié d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas même les oiseaux durant leur vol le plus rapide. Philippe lui répondit plaisamment, qu'il le prendroit lorsqu'il feroit la guerre aux étourneaux. Aster piqué de cette raillerie se jetta dans Métho-

ne que Philippe assiégeoit, & pour lui prouver son adresse, lui creva l'œil d'une fleche, sur laquelle il avoit écrit ces mots : *à l'œil droit de Philippe.*

Les Princes encore plus que les autres hommes, doivent être en garde contre la demangeaison de railler ; il n'y a de façon de leur répondre que celle qu'employa Aster. Et de quoi n'est pas capable un homme courageux quand il est piqué ?

Le grand homme dont nous parlons étoit encore boiteux, & n'aimoit pas davantage qu'on le lui dît : cependant son fils Alexandre qui ne l'a jamais égalé en tant de genres de mérite, eut l'insolence de le lui reprocher, lorsque dans une noce, ce Prince sans doute déja ivre, piqué contre Olympias lui jetta sa coupe à la tête, ce qui indisposa tellement Philippe qu'il courut à son fils l'épée à la main, & tomba parce qu'il étoit boiteux. *Vraiement*, lui dit Alexandre d'un ris amer, *les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à une autre, sans s'exposer à se rompre le cou.*

Ce fut dans une bataille contre les Triballes qu'il fut blessé à la cuisse d'un coup violent, qui tua son cheval, & dont il resta boiteux. Puisque nous en sommes à ses blessures, il étoit aussi manchot ; c'est Démosthène qui nous l'apprend dans son Oraison pour la Couronne.

Je voyois Philippe, dit il, *borgne, boiteux, manchot, se précipiter à corps perdu dans les hasards, & y livrer entierement sa personne, afin qu'une moitié de lui-même survecût à l'autre.*

Si ces sortes de défauts le fâchoient, c'étoit en réunir beaucoup trop pour son humeur : mais à part cette foiblesse, il n'en étoit pas moins grand homme, quoique par dessus le marché il fût encore cocu autant qu'aucun autre Grec.

Agésilas Roi de Lacédémone, si grand dans la renommée, étoit petit, de mauvaise mine & boiteux. Il ne paroît pas qu'il fût susceptible de la même foiblesse que Philippe : mais il ne se piqua pas moins quand appellé par Thacus au secours d'Alexandrée, ce Prince ainsi que le peuple, surpris de ce que la taille d'Agésilas ne répondoit pas à l'idée qu'il s'en étoit faite, en firent des railleries & dirent que la montagne avoit accouché d'une souris. Agésilas leur dit : *Vous vous trompez : vous éprouverez bientôt que c'est d'un lion.* Quoique Plutarque fasse adresser ce mot aux Egyptiens, il se trompe, ce fut au peuple d'Alexadrée & à Tachus contre qui Agésilas, piqué, prit le parti de Nectanébus, & lui procura la victoire : belle vengeance d'une mauvaise plaisanterie.

L'histoire fait mention de quantités de grands Capitaines manchots & boiteux, de quelques-uns de borgnes, mais peu, & encore moins de bossus Nous en trouvons deux devenus aveugles sans quitter le commandement. Zisca si célebre d'ailleurs fut l'un ; & Jean Roi de Boheme, tué à la bataille de Crecy, est l'autre.

Quant aux bossus le plus renommé est celui de nos jours, M. de Luxembourg qui étoit bossu & contrefait, & qui bien éloigné de la foiblesse de ceux dont nous parlons, plaisantoit très-agréablement sur sa bosse, sur laquelle les soldats disoient que la France reposoit.

Il faut aux hommes qui sont faits ainsi un mérite bien supérieur pour percer, surtout dans les cours des Princes, où l'on s'en laisse si aisément imposer par une belle figure, soûtenu d'un air grave & composé, que les sots de ce pays-là affectent pour cacher leur ignorance Quand à cet extérieur l'on ajoute un nom & un rang, on peut hardîment décider à tort ou à travers. Tout passe & tout est approuvé à la faveur de ces deux choses qui ont coûtume d'en imposer si fort au public.

M. Nicole dit dans ses Essais de morale, que pour parler avec autorité & décisivement, il faut avoir de la science & de la créance tout ensemble, & l'on choque toûjours les gens si l'on manque de l'un & de l'autre. Il s'ensuit de là que les gens de mauvaise mine, les petits hommes, & généralement tous ceux qui ont des défauts extérieurs & naturels, quelque habiles qu'ils soient, sont obligés plus que les autres de parler modestement, & d'éviter l'air d'ascendant & d'autorité; car à moins d'avoir un mérite très-extraordinaire, il est bien rare qu'ils s'attirent du respect. On les regarde presque toûjours avec quelque sorte de mépris, parce que ces défauts frappent les sens & entraînent l'imagination, & que peu de gens sont touchés des qualités spirituelles, & sont même capables de les discerner.



OBSREVATIONS

Sur la marche d'Annibal dans les Marais de Clusium ou de Chiana.

§. I.

Que la marche d'Annibal dans les marais de Clusium fut l'objet d'un dessein profond. Sentiment de l'Auteur sur cette marche. Que Polybe ne l'a pas bien connue. Explication de cette marche.

QUoique Polybe ne nous parle que fort succinctement des motifs qui engagerent Annibal à passer au travers des marais de Clusium, nous ne devons pas croire pour cela qu'ils fussent légers, puisque cette marche est pour être mise au nombre de ces sortes d'entreprises qui n'admettent point de tempérament entre la victoire qu'améne un succès heureux, ou la ruine totale, si le succès ne répond pas aux espérances que l'on a conçûes. Il n'y avoit donc que deux motifs capables de déterminer Annibal ; l'un l'impossibilité absolue de tout autre passage, & l'autre après une possibilité reconnue de pouvoir traverser le marais, une certitude presqu'entiere que le temps qu'il gagnoit par cette marche lui suffisoit pour parvenir à son but, & ne le point commettre à une action durant la sortie du marais.

Car ce ne seroit point une raison dans le cas où il se trouvoit que celle qu'ont eue quelquefois certains Géneraux, de faire des choses extraordinaires, simplement pour se donner la réputation d'hommes rares. Quoiqu'il soit certain que cette réputation sert beaucoup, quand il faut l'acheter au risque de la perte d'une armée ou de la non-réussite d'un dessein que l'on pouvoit amener à bien par des voies moins hasardeuses, l'on ne mérite au lieu de loüange que beaucoup de blâme, attendu qu'à la guerre les moyens les plus sûrs & les moins risquables sont toûjours les plus glorieux : c'est le solide qui caractérise la véritable gloire.

Ainsi, loin de donner dans le ridicule du Maréchal de la Ferté, & de beaucoup d'autres qui blâmerent & traiterent d'extravagante la marche que M. de Turenne fit au travers des Wauges dans des défilés, des vignobles & tant de pas difficiles, où si l'ennemi eût été averti il pouvoit lui casser le col ; efforçons-nous au contraire à pénétrer les véritables motifs des grands hommes. Celui de M. de Turenne parut avec éclat par la victoire qu'il remporta à Turqueim en 1674. sur l'armée Impériale, qui étoit postée, la gauche vers cette ville, & la droite à Colmar.

Ce grand homme voyoit, ainsi que M. de la Ferté, ce que l'ennemi pouvoit faire : mais il étoit sûr de ses démarches, & savoit que par le secret & la promptitude dont il usoit, l'ennemi ne le feroit

pas, & que parconsequent cette marche qui étoit impénétrable, même aux yeux les plus éclairés des siens, ne seroit ni connue ni prévûe, ni traversée par l'ennemi.

Annibal, après l'affaire de la Trébie, employa sans doute tout l'hyver à prendre une connoissance exacte du pays, pour faire en conséquence son projet de campagne. Cette connoissance dut lui apprendre qu'il n'avoit que deux chemins pour aller à Rome, l'un par le Lac de Trasimene, entre lequel & les montagnes il y avoit un défilé dont l'entrée, ainsi que l'issue, étoit très-facile à défendre, outre qu'en s'engageant dans ce passage, où le séjour des armées Romaines avoit consommé tous les fourages, il se mettoit hors d'état de profiter de l'avantage de sa cavalerie, qui ne pouvoit manœuvrer dans un pays étroit, coupé & embarrassé d'obstacles, ainsi que les montagnes & les défilés que Flaminius gardoit; car son camp d'Arétium le mettoit à portée de lui en disputer chaque pas, & de lui livrer quantité de combats, dont l'issue étoit d'autant plus douteuse, que la cavalerie ne pouvoit jamais en être pour rien.

Outre toutes ces difficultés, il étoit encore à craindre par cette route, que s'il s'engageoit un peu avant, Servilius, qui avoit une armée du côté de la mer Adriatique, ne vînt l'enfermer & le charger par derriere, tandis qu'il auroit Flaminius en tête. La possibilité de toutes ces choses, que la sagacité d'Annibal lui faisoit voir dans ce premier parti, ne le laissa pas délibérer pour embrasser le second, qui étoit de se jetter dans les Apennins, où à la vérité, il pouvoit trouver des obstacles, mais en moindre nombre, sur-tout pour les subsistances, qui y étoient abondantes. La grande difficulté, & celle sans doute qui avoit empêché les Romains de garder cette partie, étoit le trajet au travers des marais de Clusium: mais outre qu'Annibal en avoit fait sonder le fonds, & l'avoit reconnu praticable, c'est que ce pas une fois passé il se trouvoit non-seulement hors de mesure d'être atteint, mais encore sur les derrieres de l'armée Romaine, à qui il pouvoit à son tour disputer la sortie des montagnes, & du défilé de Trasimene, supposant même que l'ennemi par une prévoyance au dessus de la portée de Flaminius, & une diligence très-grande, se fût mis à portée de le combattre au sortir du marais. Alors un seul combat décidoit la partie, tandis que par l'autre toute il en eût fallu donner autant qu'on auroit fait de pas; le chemin le plus long est toûjours le plus court, dit Xenophon, (*a*) lorsqu'on peut le traverser sans combat.

Dans l'alternative des maux dont chaque route étoit parsemée, celui de passer quatre jours & trois nuits dans les marais, étoit sans nulle comparaison le moindre de tous, quelqu'incommode & dangereux qu'il fût; car il se pouvoit, comme j'ai dit, que l'on obligeât les Carthaginois à combattre au quatrieme jour, encore les piés dans l'eau: mais Annibal n'étoit pas à une bataille près, il savoit qu'on ne fait guere de conquêres sans en donner. Il eût volontiers aussi sacrifié son œil, si on lui eût annoncé qu'il devoit le perdre; car les grands hommes ne plaignent pas leur corps

(a) *Retraite des dix mille.*

pour acquerir autant de gloire qu'il en espéroit par la réussite des grandes vûes que le passage heureux au travers du marais accéléroit si fort.

Je ne vois point d'homme dans l'Antiquité ancienne ni moderne, qui puisse entrer avec ce grand Général dans un parallele aussi exact, que Zisca qui étoit aussi un maître borgne.

Tous deux fins, tous deux rusés, tous deux couverts, tous deux profonds, tous deux courageux, tous deux aussi habiles à profiter des occasions qu'à les faire naître, tous deux adroits à tendre des piéges, & encore plus à s'en dégager lorsqu'ils y sont tombés, ayant tous deux l'imagination vive, pleine d'expédiens, tous deux d'une habileté dans les grandes choses, capable de tout, tous deux fermes, grands & assûrés dans les momens où la victoire semble leur échapper; & enfin tous deux négligens à profiter de tous leurs avantages, qu'ils eussent pû pousser beaucoup plus loin : peut-on rien voir de plus ressemblant ?

Annibal traverse l'Italie malgré tout ce qui s'oppose à lui, & Zisca la Boheme avec une égale rapidité. Les Impériaux sont vaincus par-tout par l'un, ainsi que les Romains le furent par l'autre : mais leurs vertus étoient si ressemblantes, que leurs défauts ne purent être fort différens. Ils négligerent l'un & l'autre d'avoir des places, ce qui à la fin fit sortir Annibal de l'Italie, dont il emporta toute sa gloire pour la voir enfin échoüer en Afrique contre un ennemi, non plus heureux ni plus fort, mais plus habile que lui dans l'art de ranger & de faire combattre une armée. Ce fut Azama, où avec une armée plus foible que la sienne de moitié, un Romain enfin digne de ce nom, lui apprit que c'est par la profondeur de la tactique que l'on gagne les batailles.

Le Chef des Hussites ne trouva jamais vis-à-vis de lui un second Scipion l'Afriquain; & si Annibal succomba, il eut du moins plus de gloire dans le reste du parallele que Zisca, qui n'eut jamais d'armée Romaine à combattre, ni des Chefs aussi bons que ceux que l'on opposa à Annibal vers le milieu de la guerre. Il eut une croisade de troupes du Pape à dissiper, les Cardinaux qui la commandoient ne purent la retenir, & s'il n'eut jamais rencontré d'autres ennemis, il eût conservé les deux yeux qu'il perdit successivement dans des batailles, sans perdre l'envie d'en donner encore, & d'en gagner de célebres, ce qui n'est peut-être arrivé qu'à lui dans cet état.

Revenons à notre marais : Annibal l'ayant fait sonder, n'eut plus qu'à régler l'ordre de marche pour le traverser. Sans doute il le fit sur un grand fonds & beaucoup de colonnes, les bagages entr'elles; car il faut observer dans de pareilles marches de ne jamais trop allonger les colonnes, attendu que les premiers venant à détremper les boues, ceux qui suivent ne sauroient ensuite s'en arracher : ainsi s'il étoit possible de marcher en bataille, il ne faudroit pas y manquer.



§. II.

Que la marche d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Que les fautes de Flaminius ne sont pas humaines. Qu'Annibal hasarda beaucoup dans cette entreprise. Que la nécessité dans l'exécution le sauve du blâme & du reproche de témérité. Que les Grecs & les Romains sont injustes dans ce qu'ils disent des Gaulois.

POlybe, qui semble ne rien laisser échapper des choses qui peuvent servir à l'instruction, après avoir relevé avec les éloges qu'elle mérite, l'habileté & la sage conduite d'Annibal, ne s'attache qu'à quelques fautes du Consul, & en laisse d'autres plus importantes, que je ne dois pas omettre, puisqu'elles peuvent servir à l'instruction des militaires appliqués.

A la guerre, sur-tout à la défensive, il est peu de petites fautes, & rarement une premiere n'est pas suivie d'une seconde, & celle-ci d'une troisieme; car elles se tiennent par la main; & celui qui a fait la premiere faute de science n'en a pas ordinairement assez pour couper de bonne heure la chaîne qui les lie.

Flaminius pécha d'abord contre le principe de Montécuculi, qui est dans la défensive, de s'établir d'abord dans un poste qui soit comme un centre fixe, d'où l'on veille à tous les points de la circonférence.

Il se plaça à Arétium, poste tant important que l'on voudra: mais garder un passage & laisser l'autre ouvert, c'est indiquer la route à son ennemi. Ce n'est pas une excuse au Consul d'avoir cru les marais impratiquables. Outre qu'un Général pour de pareils faits ne doit jamais s'en rapporter à la simple opinion des gens du pays, & qu'il ne doit agir au contraire qu'en conséquence d'une certitude; c'est qu'il devoit regarder son antagoniste comme un de ces hommes au-dessus du commun, que n'arrêtent point des obstacles, qui ne sont tels que pour des ames ordinaires.

La conduite d'Annibal n'avoit-elle pas prouvé qu'il savoit parfaitement faire la différence du possible à l'insurmontable? Flaminius devoit du moins de son camp d'Arétium établir une communication dans la Tyrrhenie; & puisque les marais de Clusium le séparoient de cette Province par un trop grand détour, il devoit dès-lors choisir un autre poste. Annibal n'avoit à parcourir que la corde, tandis que le Consul devoit former l'arc par sa marche, ce qui donnoit aux Carthaginois trois jours d'avance sur lui pour pénétrer dans cette Province.

Au lieu de se tenir à Arétium, le Consul eut dû se porter sur le Panaro; il étoit en état de disputer le passage de cette riviere sans rien perdre des avantages qu'il laissoit derriere lui, & qui lui assûroient des ressources, s'il y eût été forcé.

Si Annibal se fût jetté dans les montagnes pour aller passer la riviere vers sa source, c'étoit tout ce que pouvoient désirer les Romains, qui ne pouvoient compter que sur leur infanterie; c'étoit alors le cas des piéges, des chicanes, des coups de main, & la ruine à coup sûr de l'armée Carthaginoise; alors le chemin de la Tyrrhenie étoit fermé. il

falloit

falloit qu'elle prit par Arétium, où il n'y avoit ni fourrage, ni subsistance, ni plaine.

Voilà donc deux grandes fautes dans le projet de campagne de Flaminius. Elles furent suivies d'une troisieme : s'il ne l'eût pas faite, on n'eût jamais fait mention des deux précédentes, que l'on peut attribuer aussi-bien aux résolutions du Senat : mais quant à celle-ci elle est toute entiere du Général.

Du moment qu'il vit Annibal engagé dans le passage des Apennins, qui aboutit à Clusium, il devoit forcer de marche, & ne rien négliger pour se porter au sortir du marais, & s'y mettre en bataille pour y combattre Annibal, pour ainsi dire encore les piés dans l'eau. Qu'eût pû faire une armée qui n'avoit pû reposer depuis quatre jours, dont l'infanterie mouillée, appesantie & exténuée de fatigue & de lassitude, n'eût pas eu la force de se tirer des boues, & de combattre en ordre tout à la fois contre des gens bien postés, & dans un terrein avantageux? La cavalerie que l'on redoutoit tant, étoit-elle plus en état? des chevaux qui n'ont eu aucun repos, & qui ont fait un travail aussi forcé & aussi long, ne sont pas d'une grande ressource ; en un mot l'occasion étoit des plus belles, & s'il a été possible à Flaminius d'en profiter ; pour ne l'avoir pas fait, il ne mérite pas le nom de Général, bien loin de le mettre au rang des médiocres.

S'il l'a pû, ne concluons pas pour cela contre Annibal, car il étoit contraint par la nécessité de risquer l'aventure, & il avoit lieu d'espérer que le Consul ne seroit ni assez habile, ni assez prompt pour ne pas lui donner le tems de se sécher. Et l'on ne doit point douter qu'il n'ait forcé sa marche pour devancer les Romains, ainsi qu'il le fit.

Il avoit outre cette raison de diligenter, celle de prevenir la jonction du corps que commandoit Servilius du côté d'Ariminium, laquelle étoit encore bien importante, puisque cela le mettoit en état au sortir du marais d'engager un combat, ou de faire donner le Consul dans quelques panneaux dont il ne se tireroit pas avant le renfort qu'Annibal avoit lieu de craindre.

Après l'examen des fautes des Romains, il nous reste à pénétrer les raisons de la disposition de la marche d'Annibal. Polybe, ainsi qu'il seroit à désirer que fissent tous les Historiens, entre dans un grand détail de cette marche ; il a voulu aussi nous donner les raisons & les motifs de l'arrangement des Nations : mais j'ai lieu de craindre que la haine que les Grecs & les Romains portoient depuis longtemps aux Gaulois, n'ait un peu contribué à ce qu'il dit d'eux dans cette marche. Il nous les représente comme prêts à abandonner Annibal, & par conséquent comme perfides & parjures ; en second lieu comme peu courageux & capables de se rebuter par les fatigues & les dangers qu'ils prévoyoient devoir essuyer dans le marais ; & pour achever par un dernier trait de satisfaire la passion qui l'a conduit, ainsi que Tite-Live, lorsqu'il prend tant de soin de dérober à cette nation la part de gloire qui lui est dûe, dans les succès de l'armée d'Annibal, dont elle composoit plus des deux tiers, sur-tout à la bataille de Cannes, où il ne restoit pas plus de dix mille Africains, tandis que l'armée étoit de cinquante mille,

pour achever, dis-je, de les dépeindre avec d'aussi fausses couleurs, il dit : *Le corps de bataille étoit composé de Gaulois, & la cavalerie faisoit l'arriere-garde. Il en avoit donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas qu'ils fissent mine de se rebuter, & de vouloir rebrousser chemin.*

Pourquoi Annibal eût-il soupçonné d'infidélité & de découragement une nation qui avoit autant d'intérêt que lui à l'abaissement de Rome, auquel elle travailloit, & a toûjours travaillé depuis sans d'autres relâches que celles que les défaites l'ont obligé de prendre ?

Il eût été plus juste & moins préoccupé s'il eut dit que l'avant-garde fut confiée aux Afriquains & aux Espagnols, comme mieux armés, mieux disciplinés & plus aguerris, ce qui étoit vrai, puisque les Gaulois n'étoient encore que des nouvelles levées, qui toutes, sans leur faire aucun tort, sont dans ce cas vis-à-vis des anciennes troupes : si l'on devoit combattre ce devoit être à l'avant-garde, c'étoit par-là le poste des vieilles troupes.

La preuve qu'Annibal ne les crut pas moins capables de soûtenir & d'envisager la fatigue, fut qu'il ne les fit marcher qu'après son infanterie. Il n'est pas douteux que lorsqu'on traverse en corps un marais, les premiers ont bien moins de peine, puisque souvent les seconds trouvent le chemin absolument impraticable ; ainsi en les plaçant au poste le plus pénible, il montroit le cas qu'il faisoit de leur constance & de leur fidélité, puisqu'il ne craignoit pas de les rebuter en les chargeant de ce qu'il y avoit de plus fatiguant.

S'il les fit suivre par la cavalerie, c'étoit encore une nécessité de faire marcher ce dernier corps à la queue de tout ; car il eût été impossible à l'infanterie de marcher sur les traces des chevaux, qui lui rendent dans les bourbiers les chemins tout-à-fait impraticables.

L'ordre prétendu donné à Magon est, comme je l'ai dit, tout-à-fait l'ouvrage de la prévention de l'Auteur, puisqu'il n'étoit pas à espérer qu'un si petit nombre d'hommes, que celui dont la cavalerie Carthaginoise & Espagnole étoient composées, pût réduire & contenir les forces des Gaulois en cas de révolte.

Si Annibal eut eu pareille crainte, il les eût placés à la tête de tout ; pour lors l'infanterie Carthaginoise, & la cavalerie qui se seroit trouvée réunie, les eussent contenus & empêchés de retourner sur leurs pas avec plus de certitude.

Tout nous prouve qu'Annibal jugea toûjours favorablement des dispositions & du courage de ces peuples ; il ne songea qu'à les endurcir au travail & à les discipliner ; il y parvint dans très-peu de temps, & cela au point d'en faire sa ressource & ses principales forces. Il leur inspira les mêmes vertus dont il étoit l'exemple, ils eurent sous ses ordres la même constance & la même patience dans les travaux, que les Espagnols & les Carthaginois, & ce n'est pas un des moindres éloges dûs à Annibal, que d'avoir toûjours eu à conduire & conduit avec autant d'habileté des armées composées de peuples aussi différens.

Il plia les Gaulois à tout ce qu'il voulut, parce qu'il connoissoit la docilité & le discernement de ce peuple.

Cette nation n'a point changé, elle est toûjours la même, rien n'a été dit de mieux sur elle que ce que nous lisons dans le Testament politique du Cardinal de Richelieu : s'il n'en est pas l'Auteur, du moins celui qui le fait parler connoissoit bien les principes & la politique de ce grand homme. *Quand on trouve des Chefs dignes de la commander*, dit-il, *on ne manque pas de sujets propres à obéir. C'est une chose étrange que l'opinion qui s'est répandue par tout le monde, que les François sont incapables de regles & de discipline: elle n'a d'autre fondement que l'incapacité des Chefs, qui ne savent pas choisir les moyens nécessaires aux fins qu'ils se proposent.... Leur courage les porte à chercher la guerre aux quatre coins du monde, puisqu'ils vivent comme les Espagnols, comme les Suédois dans leur pays, & j'ajoûte comme les Turcs dans leurs armées ; ce qui montre bien que s'ils demeurent en leurs défauts naturels, c'est parce qu'on les souffre, & qu'on ne sait pas les en corriger.*

Ces réflexions n'ont que faire de commentaires : elles sont aussi judicieuses qu'aisées à vérifier par la lecture de l'Histoire, & par ce que nous voyons journellement.

§. III.

Des marches dans les marais. Précaution qu'on doit prendre dans ces sortes d'entreprises. Quelques exemples remarquables.

COmme l'on ne doit appeller indiscretes & téméraires que les entreprises que l'on a pû rejetter en en substituant à leurs places d'autres, où le profit & la gloire sont dans une proportion plus exacte, & que tout moyen qui est le dernier à employer, & dont la nécessité fait une loi, bien loin d'être téméraire devient glorieux ; la marche d'Annibal au travers du marais, qui étoit, pour ainsi dire, dans la même regle, doit être regardée comme l'opération d'un grand courage, d'une juste combinaison, & d'un calcul exact. A la guerre, la grandeur d'ame & l'étendue des lumieres & du courage consistent à concevoir d'abord la possibilité, & à comparer d'un coup-d'œil l'avantage de la réussite, avec la honte & le blâme d'abandonner une entreprise, ainsi qu'à faire promptement la différence du risque plus ou moins grand qu'il y auroit à prendre tel ou tel parti ; c'est sur ces connoissances que les grands hommes se conduisent, & tout ce qu'ils font d'extraordinaire partant de-là, ne sauroit s'appeller téméraire.

Mais au contraire toute retraite ou abandon d'une entreprise qui expose à un risque presque égal à celui que l'on courroit en s'obstinant pour vaincre ou terminer glorieusement son dessein, doit être traité de parti honteux, & d'action timide & lâche.

On n'exécute point les plus grandes choses sans s'exposer à de grands dangers, & c'est la mesure de ceux-ci, qui fixent celle de la gloire que l'on acquiert.

Avant de donner des exemples de marches au travers des marais, il est bon de dire un mot des précautions à prendre pour n'y point échoüer.

Un Général qui a formé ou conçû un projet de cette nature, doit faire exactement reconnoître le terrein par d'excellens Officiers, incapables de ménager leurs peines dans

une chose aussi importante ; & à coup sûr tout Général qui voudra en employer de tels, en trouvera dans son armée ; il n'a qu'à les bien traiter, non-seulemenr ils se feront connoître, mais il en créera, pour ainsi dire, dès qu'ils feront sûrs que leur mérite ne sera ni méconnu ni infructueux.

Ceux qui seront choisis pour pareille besogne, n'ont rien de mieux pour la bien faire, que d'employer les gens du pays ; il faut les gagner pour cela, car les guides forcés ne valent jamais grand'chose. Il faut répandre de l'argent d'avance, en promettre beaucoup ensuite de la réussite, & tenir parole avec scrupule, sans quoi il ne faut plus compter ni sur de bons guides, ni sur de bons espions ; ceux-ci deviendront doubles, & les autres ne vous découvriront rien, vous trahiront même, s'ils le peuvent, pour se venger de votre mauvaise foi.

Aidé des gens du pays, il faut traverser soi-même les marais, & les sonder exactement, tant en long qu'en large, vérifier par ses propres yeux les routes différentes, soit pour les troupes, soit pour les équipages & l'artillerie, & marquer les pas à éviter par des branches d'arbres, ainsi que la véritable route par des jalons.

S'il est possible de combler ces mauvais pas, il faut y tâcher, soit par des claies, soit par des fascines.

On établit des ponts sur les ruisseaux & les fossés, qu'il faut éviter de combler, attendu qu'ils servent à l'écoulement des eaux, & qu'il peut survenir des pluies, qui alors rendroient d'autres routes impraticables par le gonflement des eaux.

L'essentiel est de connoître exactement la nature du fonds : s'il est spongieux, de sable mouvant, ou de terre glaise, qui se détrempant par le piétonement des hommes & des chevaux, deviendroit comme de la glue, alors il ne faut pas y songer.

Mais si après l'avoir bien examiné, le fonds est reconnu ferme, alors il ne s'agit plus que de régler la marche ; avant toutes choses il faut ordonner que chaque soldat porte une fascine, & chaque cavalier deux pour le besoin.

Quant à la distribution des troupes, il faut la régler sur les évenemens que l'on prévoit, & les combats auxquels on peut s'attendre : mais je crois qu'il est assez convenable à tous les événemens, même à celui d'un combat au sortir du marais, d'entremêler les colonnes de cavalerie & d'infanterie alternativement, ainsi que celles des équipages, qui se trouvent par ce moyen protégées par les troupes, ainsi que le font entr'elles chaque arme par l'autre.

Mais je ne crois pas qu'il faille mêler les armes dans la même colonne, attendu le piétonement de la cavalerie, qui rend le chemin trop difficile à l'infanterie dans les boues & les marais.

Si l'on craint que l'ennemi ait le temps de s'emparer de la sortie pour vous la disputer, alors il faut détacher un corps de grenadiers & de dragons avec des outils, de la poudre, des balles & des vivres, lequel se retranchera en arrivant, & vous assûrera par-là la sortie, quand même l'ennemi y arriveroit avant votre armée. Pourvû qu'il soit devancé par cette avant-garde, cela suffit si celle-ci est ferme & ne perd point de temps pour se fortifier.

Quand les difficultés ne font pas absolument insurmontables, il est certain que plus elles sont grandes, plus l'on doit augurer de la réussite; du moins les obstacles de l'ennemi en sont d'autant moins à appréhender, qu'il n'imagine pas que l'on tente rien par des voies qui paroissent inaccessibles aux ames & aux talens ordinaires.

Je trouve dans Strada un exemple de marais traversé qu'il est bon de rapporter ici, pour exciter ceux qui sont chargés de pareille besogne, à ne pas se rebuter facilement.

Les Espagnols s'étant emparés d'une partie de la Hollande, & s'y trouvant resserrés par les îles de Duveland & de Schounen, ne pouvoient y arriver qu'à travers une espece de marais ou de gué, qui étant absolument impraticable dans les hautes marées, pouvoit pendant la basse former un passage étroit & difficile qu'il falloit bien connoître, & qui étoit entouré de fondrieres, de sables mouvans, de trous sous l'eau, & d'une infinité d'obstacles naturels. Les Généraux Espagnols ayant fait bien reconnoître tous les endroits du marais, ainsi que la possibilité du passage à travers un sable mouvant, où il ne falloit pas arrêter, mais passer, pour ainsi dire, à la course, crainte d'enfoncer trop, le Prince d'Orange fut informé de leur dessein, & pour y parer, il plaça sur le chemin des bâtimens plats & armés, qui pouvoient s'y tenir même à basse marée; & d'autres plus forts qu'il y fit conduire pendant la haute marée, & qui étant échoüés servoient comme de redoutes, étant bien garnis de troupes.

Malgré cela les Espagnols, au nombre de quatre mille hommes, choisis & commandés par des Officiers braves & expérimentés, se jettent à l'eau à l'heure de la nuit, où la mer baisse, & arrivent aux barques & aux bâtimens échoüés, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils se trouvent par là engagés dans un combat très-désavantageux, entourés d'ennemis qui les passent par les armes & les accrochent de dessus leurs bâtimens avec des crocs & des grapins. Tout cela ne les rebute point : mais au contraire les fait s'armer d'un courage d'autant plus grand, qu'étant trop avancés pour esperer d'être de retour avant le reflux qui les eût submergés, il ne leur restoit d'autre parti que de pousser leur pointe & se faire jour. Ils eurent le bonheur d'y parvenir & d'arriver à l'Isle de Duveland, malgré la perte d'une quantité de soldats noyés ou assommés. Ils attaquent les digues, les forcent & se rendent maîtres de l'Isle. Sans perdre de temps, les Chefs courent à celle de Schounen, à travers un pareil marais, à la vérité moins difficile, & leurs troupes fieres d'un si brillant succès, n'eurent pas plus de peine à forcer les digues de cette derniere, malgré l'opiniâtre résistance de l'ennemi; & elles s'y établirent de façon qu'elles en resterent en possession.

Les exemples de ces sortes d'entreprises sont très-rares dans les histoires, il m'en a fallu parcourir quantité pour en trouver; en voici un de 1622. sous le regne de Louis XIII. Je vais rapporter les propres mots de l'historien *.

M. de Soubize fut défait par l'armée de Louis XIII. ce Prince la commandoit. Le Comte de La Rochefou-

* Vass. Hist. de Louis XIII. liv. 18. pag. 400.

cault s'étoit avantageusement posté pour empêcher la retraite de Soubize, retranché dans les Isles du bas-Poitou. C'est un endroit de deux ou trois lieues de pays marécageux, au bord de la mer, où vous n'abordez que par les digues & les chaussées que les habitans ont eu soin d'élever, pour avoir du commerce & de la communication avec ceux qui sont plus haut dans la terme ferme.

Quand l'armée du Roi se fut avancée dans les Isles, les Officiers se trouverent dans un grand embarras. On ne pouvoit aller à l'ennemi qu'en passant un gué fort dangereux. La marée ne s'en retiroit qu'à minuit, & il falloit prendre ce temps-là. C'étoit exposer la personne du Roi & l'Etat à de terribles inconvéniens. Quelles embuscades ne devoit-on pas craindre durant la nuit, en un endroit dont Soubize connoissoit tous les avantages? Et quand l'armée auroit passé le gué, des soldats mouillés & fatigués étoient-ils en état de soûtenir le choc des ennemis, qui pouvoient fondre sur eux? En allant chercher un champ de bataille, enfermé de la mer & de marais profonds, l'armée du Roi s'exposoit au danger de n'avoir plus d'autre retraite, que le chemin qu'elle pouvoit s'ouvrir au travers des bataillons & des escadrons refermés. Ces considérations effrayerent les plus déterminés. Rendons justice à ce Prince: il avoit de la bravoure & de l'intrépidité, tout le monde en convient . . . Dans l'occasion où ce jeune Prince de vingt ans paroît un Héros, Soubize se déconcerte mal-à-propos, il perd sa réputation; la peur le saisit dès qu'il apprit que le Roi avoit passé le gué, & que Sa Majesté s'avançoit en ordre de bataille. Avec une armée de huit mille hommes de pié & de huit cents chevaux, peu inférieure à celle de Louis, retranché dans un endroit dont il connoît les grands avantages, & où son artillerie étoit avantageusement postée, ce Général ne songe plus qu'à sa retraite pendant la nuit. Une partie de son infanterie tâche de se sauver dans les marais: l'autre entre avec précipitation dans les barques venues de la Rochelle, & pense à se retirer par mer. Enfin Soubize s'enfuit au plus vîte avec sa cavalerie. Les basses marées & le défaut du vent n'ayant pas permis aux barques de gagner la mer, l'infanterie demeure à la discrétion de celle du Roi, qui en fit un grand carnage. On se saisit des barques, & ceux qui s'étoient enfuis dans les marais furent presque tous tués ou noyés. Des huit mille hommes de pié, il n'en revint pas quatre cents, & Soubize eut bien de la peine à gagner la Rochelle avec quarante ou cinquante cavaliers.



CHAPITRE XVII.

Caractere de Flaminius. Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit. Bataille de Thrasimene.

APrès être sorti de ce marais comme par miracle, le Général Carthaginois campa auprès, pour donner quelque relâche à ses troupes, & parce que Flaminius avoit établi ses quartiers devant Arétium, dans la Tyrrhenie. Là il s'informa curieusement de la disposition où étoient les Romains, & de la nature du pays qu'il avoit à traverser pour aller à eux. On lui dit que le pays étoit bon, & qu'il y avoit de quoi faire un riche butin; & à l'égard de Flaminius, que c'étoit un homme à grands talens pour s'insinuer dans l'esprit de la populace, mais qui, sans en avoir aucun, ni pour le gouvernement, ni pour la guerre, se croyoit très-habile dans l'un & dans l'autre. De là Annibal conclut que s'il pouvoit passer au-delà du camp de ce Consul, & faire le dégât dans la campagne sous ses yeux; celui-ci, soit de peur d'encourir les railleries du soldat, soit par chagrin de voir le pays ravagé, ne manqueroit pas de sortir de ses retranchemens, d'accourir au secours, de le suivre par-tout où il le conduiroit, de se hâter de battre l'ennemi (*a*) par lui-même, & avant que son collegue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise; tous mouvemens dont il titireroit avantage pour attaquer le Consul.

(a) *De se hater de battre l'ennemi par lui-même, & avant que son collegue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise.*] Puisque rien n'est si incertain que le succès des entreprises à la guerre, même les mieux concertées & les plus sagement conduites, à plus forte raison le projet de Flaminius doit-il être traité de fou & de téméraire, puisqu'il avoit tant de raisons si puissantes, de différer le combat, & que la fonction de son collegue devoit lui donner une supériorité qui eût peut-être décidé seule la victoire. Il avoit l'action du Tesin & celle de la Trébie, devant les yeux, n'étoit-ce pas assez pour suspendre un peu sa présomption ? mais ce défaut aveugle si fort, qu'il est presque toûjours la cause des grandes déroutes. Il n'est pas le seul qui ait donné dans le ridicule d'avoir fait provision de liens & de chaînes pour les prisonniers qu'il comptoit faire : Hannon s'en étoit muni lorsqu'il fut combattre contre Agathocle, dans le temps que ce Roi de Syracuse, pour sauver sa capitale, alla porter la guerre en Afrique. Il les trouva dans le butin qu'il fit sur les Carthaginois & s'en servit contre eux. Hannon avoit si fort annoncé sa victoire que le prix des esclaves avoit diminué beaucoup à Carthage, par l'espoir de la quantité qu'il en devoit amener.

Les Rhodiens dans une guerre contre Cassius, un des assassins de César, avoient aussi embarqué une quantité de chaînes, pour enchainer les Romains : mais ils perdirent la bataille & furent eux-mêmes liés des chaînes qu'ils avoient apportées.

On doit convenir que toutes ces réflexions étoient dignes d'un Général judicieux & expérimenté. C'est être ignorant aveugle dans la science de commander les armées, que de penser qu'un Général ait quelque chose de plus important à faire, que de s'étudier à connoître (*a*) les inclinations & le

(a) *Que de penser qu'un Général ait quelque chose de plus important à faire que de s'étudier à connoître les inclinations & le caractere de son antagoniste.*] Nous l'avons déja dit bien des fois, mais voici Polybe qui nous confirme dans le principe militaire que l'étude du génie, des mœurs, des inclinations, des vertus & des vices, du Général qui lui est opposé doit faire la principale, comme elle fait la plus utile des occupations d'un Général d'armée & de tout Chef.

C'est là une des parties les plus difficiles de la science des armes; il seroit à désirer que quelqu'un qui en fût capable, entreprît de la réduire en principe. Annibal sera toujours le grand maître chez qui l'on puisera les bonnes maximes de cette science; il en est bien peu à citer après lui. Fabius, Maximus, Scipion, César, Sertorius, M. de Turenne, & au-dessous de lui Montécuculi, joueroient de fort beaux rôles dans un pareil traité. Si les Historiens Latins ont parlé mal d'Annibal, c'est qu'ils n'ont pas été à portée, par la foiblesse de leur pénétration, de discerner par quels principes ce grand homme agissoit: cette connoissance du génie de ses antagonistes ne produit pas toujours des éclairs, & il en faut pour éblouir les gens médiocres: mais elle amene les succès pié à pié; elle varie la conduite de celui qui la suit, autant de fois que ses adversaires changent. Ce grand Général qui joua, pour ainsi dire, sous jambe les Cneius Scipion, les Flaminius, & tous les Généraux qu'on lui opposa jusqu'à Fabius, fut-il moins grand vis-à-vis de ce dernier? Non assûrément: mais ayant alors rencontré un génie digne de lui être opposé, la guerre devint plus savante, plus difficile, & par conséquent plus hors de la portée du vulgaire, parmi lequel je range ces différens Auteurs: mais je n'ai garde d'y comprendre Polybe, aussi a-t-il parlé d'Annibal bien différemment qu'eux. Dans le traité qui nous apprendroit à pénétrer le caractere d'un ennemi pour en tirer avantage, l'on verroit sans doute, que si l'on a en tête un Général hardi, audacieux, & entreprenant, dont la capacité d'ailleurs soit médiocre, mais qui nous oblige par une humeur aussi dangéreuse à être perpétuellement en inquiétude, il faut moins redoubler de précaution que de hardiesse, il faut alors entreprendre sur lui, le piquer par une conduite semblable à la sienne, lui tendre en même temps des piéges, feindre des fausses marches dont il ne manquera pas de vouloir profiter, feindre de faire un fourrage hasardé, & de lui prêter le flanc: il voudra en profiter, & on le vaincra par cela même qu'il s'est cru plus assûré de vous surprendre.

Si c'est un Général qui vive dans la confiance sur la supériorité de ses forces, il faut se conduire comme vis-à-vis du premier; entreprendre, mais avec secret & diligence, ce sont les deux ames des entreprises.

Si l'on a affaire à des hommes paresseux qui aiment à dormir, à tabler, à boire, ou même à tabler sans boire; comme ce n'est point à table que l'on fait la guerre, il faut s'étudier à surprendre ceux-là, du moins ils s'en mettent en grand danger.

Un Général trop circonspect, lent & de peu de ressource, quelque brave qu'il soit, sera vaincu tout de même par la surprise, parce qu'alors celle-ci lui tourne la tête. Il ne voit plus que les dangers, il conçoit d'un coup d'œil mille obstacles, tout est difficulté, il voit un enchaînement de malheurs qui l'accablent: loin d'en trouver le remede, il ne s'occupe qu'à en étudier la suite. L'ennemi a déja fait ceci ou cela, donc il peut encore faire telle ou telle chose; durant ce temps l'occasion de réparer sa perte lui échappe, & il ne trouve de remede que quand tout est perdu.

Contre les poltrons soyez entreprenant & brave, vous pouvez espérer autant de victoires que de combats.

Contre un habile homme, qui sent son talent & sa supériorité, qui sent même qu'il vous est redoutable par là, étudiez ses momens critiques, suivez-le de près; la sécurité de ses manœuvres quelquefois y produira la négligence, il campera négligemment, il se délassera; profitez du moment, il est court & peu fréquent; dépêchez-vous.

C'est ainsi que fit le prince d'Orange à

caractere

caractere de son antagoniste. Comme dans un combat singulier ou de rang contre rang, on ne peut se promettre la victoire, si l'on ne parcourt des yeux tout son adversaire, pour découvrir quelle est la partie de son corps la moins couverte : de même, il faut qu'un Général cherche attentivement dans celui qui lui est opposé, non quelle est la partie de son corps la moins défendue, mais quel est dans son caractere le foible & le penchant par où l'on peut plus aisément le surprendre. Il est beaucoup de Généraux, qui mous, paresseux, sans mouvement & sans action, négligent non-seulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres. Il en est d'autres tellement passionnés pour le vin, qu'ils ne peuvent se mettre au lit sans en avoir pris avec excès. Quelques-uns se livrent à l'amour des femmes avec tant d'emportement, qu'ils n'ont pas honte de sacrifier à cet infame plaisir des villes entieres, leurs intérêts, leur vie même. D'autres sont lâches & poltrons, défaut deshonorant dans quelque homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un Général. Des troupes, sous un tel Chef, passent le temps sans rien entreprendre, & l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs. La témérité, une confiance inconsidérée, une colere brutale, la vanité, l'orgueil, sont encore des défauts qui donnent prise à l'ennemi sur un Général, & juste sujet à ses amis de s'en défier. Il n'y a point de piéges, point d'embuscades où il ne tombe, point d'hameçons où il ne morde. Si l'on pouvoit toûjours connoître les foiblesses d'autrui, & qu'en attaquant ses ennemis on prît leur Chef par l'endroit qui prête le plus à la surprise, en très-peu

S. Denys, contre le Maréchal de Luxembourg en 1678 : mais la valeur de la nation & le courage du Général le tirerent d'affaire, ainsi qu'à Stinkerque, où le même Prince l'eût battu l'ayant surpris, si l'une de ses colonnes ne se fut égarée dans le parc d'Anguien.

Ce fut en 1692 M. de Luxembourg supléa encore là, par une grande fermeté & un courage qu'il savoit inspirer aux siens, au désavantage que la surprise lui avoit d'abord procuré.

Si ce même Prince d'Orange eût connu le Maréchal de Boufflers, il eût su que quoique brave & très-expérimenté, sa grande inquiétude qui lui faisoit miner de bonne heure sa cavalerie par les fréquens détachemens, ainsi que fort souvent son infanterie, le mettoit en danger d'être souvent attaqué avec la moitié de ses forces, l'autre étoit presque toûjours dehors. Mylord Marlbouroug avoit les mêmes défauts que le Maréchal de Luxembourg, sans être plus habile ; il s'en falloit de quelque chose qu'il n'en approchât.

Il ne faut pas croire ce qu'en ont écrit les Anglois, lorsqu'ils l'ont comparé à César. Quoiqu'il nous ait toûjours battu dans la guerre de 1701, cela ne suffit pas pour autoriser une comparaison aussi ridicule. Si M. de Vendôme eut pu se défaire de quelques officiers Généraux de son armée, comme faisoit M. de Turenne quand on lui en donnoit de cette trempe, il eût fait perdre bien de son lustre à ce César moderne.

de temps on ſubjugueroit toute la terre. Otez d'un vaiſſeau le pilote qui le gouverne, bien-tôt le vaiſſeau & ſon équipage tomberont ſous la puiſſance des ennemis. Il en eſt de même d'une armée dont on ſurprend le Général par adreſſe & par artifice.

C'eſt ainſi qu'Annibal prenant adroitement Flaminius par ſon foible, l'attira dans ſes filets. A peine eut-il décampé d'autour des Feſules, & paſſé un peu au-delà du camp des Romains, qu'il ſe mit à faire le dégât. Le Conſul irrité, hors de lui-même, prit cette conduite du Carthaginois pour une inſulte & un outrage. Quand il vit enſuite la campagne ravagée, & la fumée annonçant de tous côtés la ruine entiere de la contrée, ce triſte ſpectacle le toucha juſqu'à lui faire répandre des larmes. Alors ſon Conſeil de guerre eut beau lui dire qu'il ne devoit pas ſe preſſer d'aller aux ennemis, qu'il n'étoit pas à propos d'en venir ſi-tôt aux mains avec eux, qu'une cavalerie ſi nombreuſe méritoit toute ſon attention, qu'il feroit mieux d'attendre l'autre Conſul & de ſuſpendre ſon courroux, juſqu'à ce que les deux armées pûſſent combattre enſemble: non-ſeulement il n'eut aucun égard à ces remontrances, il ne pouvoit même ſupporter ceux qui les lui faiſoient. *Que penſent & que diſent à préſent nos Concitoyens*, leur diſoit-il, *en voyant les campagnes ſaccagées preſque juſqu'aux portes de Rome, pendant que, derriere les ennemis, nous demeurons tranquilles dans notre camp?* & ſur le champ il ſe met en marche, ſans attendre l'occaſion, ſans reconnoître les lieux, emporté par un violent déſir d'attaquer au plutôt l'ennemi, comme s'il eût eu des aſſûrances certaines de la victoire. Il avoit même inſpiré une ſi grande confiance à la multitude, qu'il avoit moins de ſoldats que de gens qui le ſuivoient dans l'eſpérance du butin, & qui portoient des chaînes, des liens & autres uſtenciles pareils.

Cependant Annibal avançoit toûjours vers Rome par la Tyrrhenie, ayant Cortone & les montagnes voiſines à ſa gauche, & le lac de Thraſimene à ſa droite. Pour enflammer de plus en plus la colere de Flaminius, en quelque endroit qu'il paſſât, il réduiſoit tout en cendres. Quand il vit enfin que ce Conſul approchoit, il reconnut les poſtes qui pourroient le plus lui convenir, & ſe tint prêt pour une bataille. Sur ſa route, il trouva un vallon fort uni, deux chaînes de montagnes le bordoient dans ſa longueur: il étoit fermé au fond par une colline eſcarpée & de difficile accès, & à l'entrée étoit un

lac entre lequel & le pié des montagnes il y avoit un défilé étroit qui conduisoit dans le vallon. Il fila par ce sentier, gagna la colline du fond, & s'y logea avec les Espagnols & les Africains. A droite, derriere les hauteurs, il plaça les Baleares & les autres gens de trait: la cavalerie & les Gaulois, il les posta derriere les hauteurs de la gauche, & les étendit de maniere que les derniers touchoient au défilé par lequel on entroit dans le vallon. Il passa une nuit entiere à dresser ses embuscades, après quoi il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer.

Le Consul marchoit derriere avec un empressement extrème de joindre l'ennemi. Le premier jour, comme il étoit arrivé tard, il campa auprès du lac, & le lendemain dès la pointe du jour, il fit entrer son avant-garde dans le vallon. Il s'étoit élevé ce matin-là un brouillard fort épais. Quand la plus grande partie des troupes Romaines fut entrée dans le vallon, & que l'avant-garde toucha presque au quartier d'Annibal, ce Général tout d'un coup donne le signal du combat, l'envoye à ceux qui étoient en embuscade, & fond en même temps de tous côtés sur les Romains. Flaminius & les Officiers subalternes, surpris d'une attaque si brusque & si imprévûe, ne savent où porter du secours. Enveloppés d'un épais brouillard, & pressés de front, par les derrieres & en flanc par l'ennemi, qui tomboit d'en-haut sur eux & de plusieurs endroits, non-seulement ils ne pouvoient se porter où leur présence étoit nécessaire, il ne leur étoit pas même possible d'être instruits de ce qui se passoit. La plûpart furent tués dans la marche même & avant qu'on eût le temps de les mettre en bataille; trahis, pour ainsi dire, par la stupidité de leur Chef. Pendant qu'on délibéroit encore sur ce qu'il y avoit à faire, & lorsqu'on s'y attendoit le moins, on recevoit le coup de la mort. Dans cette confusion, Flaminius abattu, désespéré, fut environné par quelques Gaulois qui le firent expirer sous leurs coups. Près de quinze mille Romains laisserent la vie dans ce vallon, pour n'avoir pû ni agir, ni se retirer: car c'est chez eux une loi inviolable de ne fuir jamais, & de ne jamais quitter son rang. Il n'y en eut pas de plus à plaindre que ceux qui furent surpris dans le défilé. Poussés dans le lac, les uns voulant se sauver à la nage avec leurs armes furent suffoqués; les autres en plus grand nombre avancerent dans l'eau tant qu'ils pûrent, & s'y enfoncerent jusqu'au cou: mais quand la cavalerie y fut entrée,

voyant leur perte inévitable, ils levoient les mains au-dessus du lac, demandoient qu'on leur sauvât la vie, & faisoient pour l'obtenir les prieres les plus humbles & les plus touchantes, mais en vain. Les uns furent égorgés par les ennemis, & les autres s'exhortant mutuellement à ne pas survivre à une si honteuse défaite, se donnoient la mort à eux-mêmes. De toute l'armée il n'y eut qu'environ six mille hommes qui renverserent le corps qui les combattoit de front. Cette troupe eût été capable d'aider beaucoup à rétablir les affaires: mais elle ne pouvoit connoître en quel état elles étoient. Elle poussa toûjours en avant, dans l'espérance de rencontrer quelque partie des Carthaginois, jusqu'à ce qu'enfin, sans s'en appercevoir, elle se trouva sur les hauteurs. De là, comme le brouillard étoit tombé, voyant leur armée taillée en pieces & l'ennemi maître de la campagne, elle prit le parti, qui seul lui restoit à prendre, de se retirer serrée & en bon ordre à certaine bourgade de la Tyrrhenie. Maharbal eut ordre de les poursuivre, & de prendre avec lui les Espagnols & les gens de trait. Il se mit à leurs trousses, les assiégea & les réduisit à une si grande extrémité, qu'ils mirent bas les armes & se rendirent, sans autre condition, sinon qu'ils auroient la vie sauve. Ainsi finit le combat qui se donna dans la Tyrrhenie (*a*) entre les Romains & les Carthaginois.

(a) *Ainsi finit le combat qui se donna dans la Tyrrhenie, entre les Romains & les Carthaginois.*] On lit dans Machiavel le récit d'une bataille que je ne prétends nullement comparer à celle-ci; elle n'a d'autres rapports avec celle de Trasimene que le champ dans lequel elle se donna, je crois en 1467, ce fut entre les Florentins & les troupes du Pape. Ces Républicains ayant levé une armée à la hâte, & pensant avoir besoin d'un excellent Général pour résister aux armes du S. Pere, s'adresserent aux Vénitiens qui leur envoyerent le Comte Charles, *lequel mourut*, dit l'Auteur, *au milieu des plus grandes espérances de victoire.* Le bruit de sa mort étant parvenu à l'armée du Pape, qui étoit campée à Perouse, ceux qui la commandoient penserent ne devoir pas échapper l'occasion d'attaquer les Florentins au moment qu'ils étoient dépourvûs de Chef. Ils vinrent pour cela camper à trois mille d'eux, sur le bord du Lac, du côté des Florentins. Jacques Guichardin & Robert Rimini, les deux personnes les plus considérables de cette armée, ayant pénétré le motif de la hardiesse des troupes du saint Siége, résolurent de les attendre La bataille se donna près du Lac, dans l'endroit où Annibal remporta la victoire dont nous parlons, &, dit l'Auteur, les troupes de l'Eglise Romaine *furent aussi battues.* S'il semble par ces mots vouloir faire une comparaison, il n'y a qu'a lire la suite pour sentir de quel ridicule seroit celle que l'on voudroit faire des Généraux & des troupes respectives Il dit que les victorieux ayant fait un butin considérable dans le pays des Siennois, cela fit naître des differens entre les Marquis de Ferrare & de Mantoue, pour en faire le partage, lesquels furent poussés au point que le Marquis de Ferrare se retira avec ses troupes. Les Florentins demeuroient cependant encore supérieurs à leurs ennemis, campés dans un poste très-avantageux: mais le peu d'union qui étoit entr'eux ayant fait naître au Duc de Calabre l'envie de les attaquer, les Florentins avertis de sa marche, sans attendre simplement sa vûe, *la*



seule odeur de la poudre, dit l'Auteur, *leur fit prendre la fuite, & abandonner leurs munitions, leurs chariots & leur artillerie, tant les armées de ce temps-là étoient remplies de lâcheté & de désordre ; car qu'un cheval tournât par hasard la tête ou la croupe, cela décidoit du gain ou de la perte d'une bataille.*



OBSERVATIONS

Sur la bataille de Thrasimene.

§. I.

Ruse d'Annibal dans cette grande action.

NOus avons déja fait observer que Flaminius ayant des ordres positifs du Sénat, pour ne rien engager, avant la jonction de son collegue & des troupes qu'il lui amenoit, il étoit de la politique & de l'intérêt d'Annibal, de l'engager par toutes sortes de voies à transgresser des ordres qui pouvoient lui devenir aussi funestes. En effet, le Carthaginois étoit informé que Servilius, pour secourir son collegue plus efficacement & plus vîte, avoit détaché quatre mille chevaux choisis dans sa cavalerie, pour mettre du moins un peu d'égalité dans cette arme, dont Flaminius manquoit, vis-à-vis d'Annibal, qui en avoit beaucoup. Ainsi les Carthaginois, déja plus foibles en infanterie, l'eussent été de même en cavalerie ; ils n'avoient donc rien tant à appréhender que la jonction.

Sur ce principe, Annibal instruit de l'humeur de son antagoniste, ne voit rien de mieux pour l'attirer au combat, que de faire le dégât à ses yeux ; c'est une des plus vives insultes que l'on puisse faire à un ennemi courageux & entreprenant, que de brûler à sa vûe, bourgs & villages, & désoler un pays dont les plaintes sont autant d'aiguillons à son humeur.

Ce parti ne réussit pas d'abord ; Flaminius ayant vû la flamme de ces incendies, sans quitter son poste, sans doute retenu par les conseils de ses amis plus prudens, qui vouloient attendre le secours, pour marcher à l'ennemi, peut être l'enfermer entre les deux armées, ou le combattre réuni. Le Carthaginois, toûjours fixe dans son projet, après plusieurs fausses marches & autres mouvemens concertés, feint tout d'un coup de marcher du côté de Cortone & de Rome. Cette derniere ruse épuise la patience du Consul, il n'y tient plus ; & sans écouter d'autres conseils que celui d'un courage aveugle, il part avec la moitié de ses forces, puisqu'il ne tenoit qu'à lui de les doubler par l'arrivée de Servilius ; & sans autre précaution que celle d'animer les soldats par son éloquence, & de leur inspirer un téméraire mépris d'un ennemi respectable, il croit déja avoir vengé le saccagement d'un pays, traité si cruellement. Cependant ce saccagement si contraire aux intérêts d'Annibal, qui cherchoit à gagner l'affection des peuples, pour s'en faire autant d'alliés, n'eût il pas dû seul ouvrir les yeux à Flaminius ? N'étoit-ce pas leur montrer qu'il y

avoir là-dessous un grand dessein caché ? Annibal étoit-il capable d'une imprudence aussi marquée, sans avoir de projet? Non sans doute : mais les esprits présomptueux, que de sages conseils ont retenus pour un temps dans la contrainte, quand ils sont tant que d'en sortir, semblables à un arc qui se détend, ne se donnent plus le loisir de réfléchir sur rien ; tout sert à leur idée, tant ils en sont pleins. Toute marche en arriere d'un adversaire n'est plus qu'une fuite, & toutes les précautions que l'on proposeroit en le suivant, ne sont plus que des momens perdus pour la victoire. Flaminius rempli d'espérance, part & arrive au lac de Thrasimene, occupé du soin de suivre exactement les traces d'un ennemi qui pouvoit lui échapper. Il apperçoit un défilé, bordé d'un côté des hauteurs, & de l'autre par le lac. Content d'être assuré qu'il suit cette route, il y entre après lui, & le trouve dans la disposition dont nous allons donner le plan, avant de pousser plus loin nos réflexions.

Annibal ayant reconnu le défilé de Thrasimene, pour un lieu très-propre à son dessein, informé que le Consul le suit & approche du lac, revient sur ses pas & fait occuper les hauteurs au-dessus du chemin par l'infanterie Espagnole & Africaine (2) : les Baleares & l'armure légere (3) descendoient jusqu'à la cavalerie (4), qui étoit placée derriere, & à la gauche des mêmes montagnes, chaque arme dans le terrein qui lui étoit propre, & où il leur permettoit de se mouvoir & d'attaquer : de sorte que la totalité de son armée rangée de la sorte, & couverte, autant qu'il lui étoit possible, & qu'on le doit dans une embuscade, occupoit depuis l'entrée du défilé (6) jusque vers la sortie (5) ; & dans cet ordre il attend que l'imprudent Romain s'avance assez pour qu'il puisse l'accabler tout à la fois.

Celui-ci arrive sur une seule colonne qui devoit être d'une cohorte de front, puisque c'est là le grand chemin de Rome, qui devoit être alors aussi large qu'il l'est maintenant, & se hâte d'arriver au bout du défilé, non qu'il craigne rien dans un aussi mauvais pas : mais il veut joindre son ennemi, qu'il en croit déja sorti ; lorsque par une attaque inopinée où toutes les troupes sont également surprises, il se voit vaincu & tué avant que d'avoir su à quoi se résoudre. Chaque Chef particulier fut dans le même cas ; l'entrée ainsi que la sortie du défilé étant fermée par des troupes, les différens corps ennemis se formant en sortant des lieux où ils se tenoient cachés, chargent tout de suite ce qui se présente de Romains en défense. Leur résistance fut d'autant moins grande qu'ils étoient en marche, & ne s'attendoient à rien.

Le brouillard les empêchant de voir le nombre de leurs ennemis, ni aucune de ses dispositions, personne ne songe à l'affaire générale ; chacun occupé de soi est bien-tôt ou tué ou obligé de se rendre : c'est là ce qui ne manque jamais d'arriver, quand on a l'imprudence de donner dans une embuscade.

Il en est peu de l'espece de celle-ci, & où l'on voit une armée toute entiere embusquée sur le chemin d'une autre. Celle où Sempronius donna sur la Trébie est différente, quoique de la même espece. Il est singulier que Flaminius succédant à ce Consul, dont la conduite avoit

été si fort blâmée, se soit tenu si peu sur ses gardes, vis-à-vis d'un Chef à qui les stratagêmes étoient aussi familiers, & qui vainquit bien plus par eux que par la supériorité de sa cavalerie. Ici ce ne fut sûrement pas elle qui gagna la bataille : mais ce fut l'adresse & l'habileté du Général qui mit son infanterie, toute inférieure qu'elle étoit, aux prises avec la Romaine, avec assez d'avantage pour lui faire remporter la victoire.

Avant que de passer à l'article suivant, je ne veux pas omettre une courte réflexion sur le merveilleux que Tite-Live répand à tous propos dans les récits qu'il nous fait. Ici c'est un combat particulier entre un Insubrien & le Consul. Celui-la que l'Auteur nomme Ducarius, reconnoît le Consul dans la chaleur du combat; il le fait remarquer à ses camarades, & leur fait une harangue pareille à celle dont Homere a embelli son poëme. Souvenez vous, dit-il, que c'est là cet homme qui a défait nos troupes, qui a porté dans notre patrie tous les maux de la guerre, qui a ruiné notre ville & nos fertiles campagnes. Il faut, lui fait-il ajoûter, que je l'immole aux manes de nos concitoyens qui ont péri si cruellement : après quoi il le dépeint comme un autre Rolland, au milieu des plus épais bataillons, cherchant à joindre le Consul, qu'un des siens couvre de son corps. Ducarius le tue, & tout de suite perce d'un coup de lance le Général Romain, met pied à terre pour le dépouiller : mais les Triaires dont il est entouré le couvrent de leurs boucliers. Le Gaulois remonte à cheval, & se retire. Ne semble-t-il pas par ce récit que le Consul immobile & sans défense, soit entouré d'une foule de statues qui ne sont pas capables même de remuer les yeux, puisqu'un seul Gaulois, au milieu d'elles, tue leur Général, met pied à terre, veut le dépouiller, & repart après qu'on lui a permis de remonter à cheval, comme l'on feroit dans un Tournois, où l'honneur d'avoir abattu son adversaire, est également applaudi des deux côtés par de simples & tranquilles spectateurs? Qu'on embellisse un poëme de pareilles fictions, à la bonne-heure : mais qu'un Historien intéressé à marquer par-tout son respect & son attachement pour la vérité, vienne débiter sérieusement de pareilles sotises, cela ne doit-il pas le faire siffler? Cependant l'on admire Tite-Live.

§. II.

Que les fautes de Flaminius sont énormes. Qu'il y a certains piéges, où les Généraux tombent, qui les deshonorent, & dont on ne sauroit parler sérieusement dans les compagnies. Conjectures de l'Auteur sur l'ordre de marche de l'armée Romaine. Que le Consul étoit en état de se bien défendre & de réparer sa mauvaise conduite, s'il eût été aussi prompt à remédier à un si grand mal, qu'il parut l'être à s'y précipiter.

POur instruire avec plus de succès, il est essentiel de mettre les fautes dans tout leur jour; & c'est à quoi va être employé cet article. Pour y procéder avec ordre, nous parlerons d'abord de celle qui fut la source de toutes les autres; c'est la résolution que prend Flaminius, de combattre son ennemi avant la jonction. C'est sans contredit la

moindre de celles qu'il commit; car il n'est pas juste de le condamner sans l'entendre, & s'il étoit ici, il nous diroit sans doute, qu'ayant déja vû que les ordres du Sénat, en lui liant les bras jusqu'à la jonction de son Collegue, lui avoient fait manquer la plus belle occasion qui se fût jamais présentée, pour finir la guerre, qui étoit d'attaquer Annibal au sortir du marais de Clusium, les réflexions sur cette occasion manquée, le déterminerent à ne plus se conformer si strictement à des ordres donnés de loin, dans le cabinet, où l'on ne voit point les choses assez nettement pour régler tous les mouvemes d'une armée relativement à ceux de l'ennemi, que l'on ne sait ni ne peut savoir.

D'où nous prendrons occasion de faire remarquer combien c'est un grand inconvénient à la guerre où tout dépend de l'instant, & où les plus grands succès sont dûs à l'occasion saisie tellement au point de maturité, que souvent une heure plutôt ou plus tard eut changé totalementles victoires en des déroutes; combien est-ce un grand mal, dis-je, que d'être obligé d'attendre les décisions & les ordres des Cours éloignées. Quand le courrier qui va chercher les décisions y arrive, souvent tout a changé durant son trajet: & tout fut-il immuable pendant les courses des paquets, c'est au moins beaucoup de temps perdu;& par dessus tout cela, c'est que, quelqu'habile, quelque profond & quelque militaire même que soit le Conseil des Princes, lequel ne l'est presque jamais, il lui est impossible de pouvoir régler les opérations sur les simples cartes ou les rapports d'autrui; outre que ce Conseil est toûjours dans la plus profonde ignorance des mouvemens d'un ennemi, souvent même de ses véritables desseins. Après cela je demande aux gens sensés sur quoi peuvent porter les décisions, & si l'ennemi dont les résolutions & les opérations ne dépendent que du Chef qui est sur les lieux n'a pas le plus grand avantage. Tacite l'avoit remarqué avant nous, lorsqu'il dit: *Ex distantibus terrarum spatiis concilia post res afferebantur.*

Les Hollandois, pour remédier à cet inconvénient, tiennent dans leurs armées des surveillans qui ont le titre de Députés des Etats, sans l'avis desquels le Général ne peut rien faire: mais je crois ce remede pire que le mal, attendu l'espece de personnes qui exercent ces importants emplois. Ce sont des membres des Etats qui ne sont rien moins que militaires; qui sans nulle expérience, ni savoir du métier, brident un Général, & l'arrêtent souvent dans les plus beaux & les plus décisifs mouvemens qu'il aura projettés. Pour faire des conquêtes, pour les conserver, pour garder un pays, pour arrêter l'ennemi, & le vaincre; en un mot, pour les choses de la guerre même les moins importantes, il faut qu'un Chef soit absolu, & indépendant à la tête des armées, qu'il n'ait à rendre compte qu'à son maître: dès lors il est responsable des évenemens, c'est à lui à saisir l'occasion, & si l'on compte assez sur lui, pour lui confier une armée avec les bras liés, combien plus y doit-on compter, lorsqu'il les aura libres! Toutes les fois que l'on a du mépris ou de la méfiance d'un Chef, car c'est en avoir que de lui tailler sa besogne à chaque jour, il ne faut pas lui confier le commandement; alors le Prince ou le Conseil

feil de guerre doivent être en personne à l'armée, & agir sur les lieux si l'on veut réussir. Flaminius nous en fournit un bel exemple dans ce que nous traitons; & sans doute comme je l'ai dit plus haut, qu'il crut qu'ayant manqué l'occasion des marais de Clusium, il étoit de son honneur & de l'intérêt de la République qu'il n'en laissât plus échapper de pareille, par trop de déférence à des ordres donnés de loin, joignant à cette idée la grande volonté de ses soldats qu'il ne voulut pas sans doute laisser ralentir. Peut-être même les murmures qu'excitoient dans son armée les incendies, les dégâts, les meurtres qu'essuyoient les sujets de la République, tout cela formoit des raisons assez justificatives. Il n'est pas douteux du moins que s'il eût vaincu, il n'eût été extrêmement applaudi d'avoir pris sur lui : ainsi je ne regarde point la faute d'avoir voulu suivre l'ennemi comme la plus grande, du moins celle-là peut s'excuser : mais celle d'avoir donné dans l'embuscade de toute une armée, sans précaution, sans soin, comme eût pû faire un troupeau de moutons sans berger ni conducteurs; c'est ce que personne ne peut excuser.

Le piége est si grossier, si commun, qu'il dépend absolument de nous de ne pas y donner; la nature des lieux où l'on campe, où l'on marche, où l'on combat, nous offre toûjours le remede ainsi que le mal. Les précautions naissent de la chose même, & sont par-là à la portée des esprits les plus bornés & les moins pénétrans. Faut-il être bien expérimenté pour savoir que l'on ne doit pas s'engager dans un défilé sans l'avoir fait reconnoître? Est-il aisé de cacher toute une armée? Il faut absolument ne pas vouloir la voir pour en être surpris: rien ne met celui qui l'est ainsi à l'abri de la glose & des plaisanteries que cela occasionne. Je veux que le défilé eût été reconnu, & que toute l'armée Carthaginoise fût couverte de hauteurs, de bois, & assez bien pour n'être pas apperçûe d'en bas : est-ce assez que de voir le chemin libre, & doit-on jamais s'embarquer dans le moindre chemin creux, sans avoir la précaution de faire marcher du monde à droite & à gauche sur les hauteurs, ainsi que nous avons dit, en parlant de la guerre de montagnes? Si Flaminius eût été homme de guerre, n'eût-il pas ordonné à l'entrée du défilé de Trasimene, que toute son infanterie légere prît sa marche par le haut des montagnes qui le bordoit? & marchant ainsi à hauteur de la colonne d'en bas, elle l'eût averti de l'embuscade, elle eût même pû, suivant les circonstances, attaquer avec avantage ces troupes embusquées, qui se voyant elles-mêmes découvertes & surprises, eussent été bien embarrassées, & peut-être défaites; car il n'étoit plus question de se servir de cavalerie dans un champ de bataille de cette nature, chaque corps Carthaginois eût été contraint de combattre sans son secours, & par cette contre-ruse Annibal se fût trouvé en grand danger.

L'Historien dit qu'il revint sur ses pas sur la nouvelle que Flaminius le suivoit. Voilà qui nous découvre encore une faute du Consul; car c'en est une que de suivre une armée avec la sienne, sans avoir des partis sur les talons de celle que l'on suit, qui éclairent sa marche, & nous donnent de continuels avis de

ses mouvemens. Si les Romains en eussent eu sur les pas d'Annibal, ils eussent été informés de sa contre-marche; le moindre avis, la moindre notion suffisoit pour n'être pas surpris.

Outre toutes les imprudences qui précederent l'action, il y en eut sans doute dans l'ordre de marche de la seule colonne que l'armée Romaine formoit. Quoique nous soyons réduits aux conjectures, sur ce détail que Polybe ne nous fait point, il est facile d'appercevoir par le récit qu'il fait de la bonne conduite des six mille Romains qui étoient à la tête, que le reste ne marchoit pas dans un aussi bon ordre, puisque ceux-ci ayant frayé le chemin par leur fermeté, le reste eût pû suivre son exemple, & ne point se séparer, s'il n'en eût été empêché par des obstacles, tels qu'étoient sans doute les équipages qui marchoient suivant l'ordre accoûtumé à la queue de chaque légion, & qui empêcherent que le reste de l'infanterie Romaine ne pût rejoindre cette brave tête. Outre cette raison d'en juger ainsi, nous savons que dans les marches ordinaires des Romains, lorsqu'ils avoient l'ennemi en tête, chaque légion marchoit ensemble suivie de ses équipages, escortée par une ou deux cohortes détachées. Comme nous ne voyons pas que le Consul ait pris aucune des précautions les plus triviales, en entrant dans le défilé, il semble hors de doute qu'il ait changé l'ordre accoûtumé.

Sans doute encore que les cohortes dans l'interieur de la légion marchoient avec les distances ordinaires pour la commodité de la marche; ce qui donna lieu aux Carthaginois de se jetter dans les intervalles, de les couper & les séparer les unes des autres, ce qui facilite d'autant leur ruine.

Mais, dira-t-on, voilà toutes les fautes mises au jour; elles sont si lourdes, si grossieres, qu'il n'étoit pas possible aux Romains d'éviter une ruine entiere, passons à un autre article. Non, nous avons encore le détail de l'action, où nous trouverons des sujets d'instructions dans les fautes du chef & des particuliers; c'est sur-tout ces derniers à qui il faut s'en prendre, quand les batailles sont une fois commencées, sur-tout les batailles de ce genre, où le chef ne sauroit se transporter en beaucoup d'endroits.

Quelque irréparables que fussent toutes ces fausses démarches, elles ne l'étoient pas absolument, & c'est une faute toûjours reprochable à la guerre, que de n'avoir pas fait tout ce que l'on a pû. C'est dans les grands périls que brillent les grands cœurs, & que l'habileté, le courage, la présence d'esprit doivent se montrer: tout Général qui en manque dans les besoins pressans, ne mérite pas de commander.

La premiere des fautes durant l'action fut de n'avoir pas fait garder l'entrée du défilé, tandis que l'armée y fut toute engagée; jamais on ne doit se dessaisir de la porte, qu'après qu'on n'en a plus que faire; il faut toûjours y laisser un corps, qui n'en part que sur la nouvelle, que la plus grande partie de l'armée en dehors est arrivée à la plaine, c'est l'ouvrage de l'arriere-garde. Seconde faute du Général, c'est de n'avoir mis ordre à rien. Dès qu'il se vit surpris & attaqué, il falloit au même instant faire passer des ordres par un passe-parole, s'il n'y

avoit pas d'autre ressource pour serrer les intervalles des cohortes, faire avancer en diligence les troupes pour remplir les vuides, faire face à l'ennemi, & doubler & tripler les files autant que le temps & le terrein le permettoient; se tenir ensemble & serrer la hauteur pour y monter même, s'il étoit possible, afin de former une seconde ligne là où il étoit possible, laissant les équipages derriere cette seconde.

Mais loin de tout cela, le malhabile Général s'amuse à faire le soldat là où il se trouve, & reste à la tête, sans s'informer des nouvelles du reste de son armée, ni donner aucun ordre.

A son défaut les chefs particuliers des légions devoient prendre sur eux, chacun dans son district, imaginer ce que le Général eût dû faire, & l'exécuter sans délai; car il ne s'agit plus quand l'action est engagée, de dire, on ne me l'a pas ordonné; chacun doit concourir au bien de tout son pouvoir, & suppléer à la présence du Général, qui ne peut se multiplier, & qui souvent n'existe plus dans le temps qu'on attend ses ordres.

Le seul chef qui montra un peu de cette fermeté, qui manqua à tous les autres, chez qui nous ne voyons qu'une valeur découragée & dépourvûe d'ame, est celui des six mille Romains, qui ayant forcé la sortie du défilé, se trouverent lorsque le broüillard fut dissipé sur les hauteurs, & hors de l'embuscade sans le savoir. Cette troupe ne dut ce premier succès qu'à son bon ordre & à son courage, & elle doit être loüée en cela: mais après s'être tirée du danger, c'est ne rien faire, si l'on ne donne la main aux autres pour en sortir. Voilà où la présence d'esprit manqua à ce chef particulier, & où il participa au découragement si blâmable dans tout guerrier. Quelle gloire n'eût point acquis ce Romain, si au lieu de se retirer dans un poste où il n'avoit rien à espérer après la déroute de toute l'armée, il eût pris le généreux parti de laisser une partie de son monde pour garder la sortie du défilé, & profitant de la hauteur sur laquelle il se trouvoit, il eût marché à l'ennemi pour le charger en queue & en flanc au moment qu'il avoit quitté la hauteur pour accabler les Romains! Cette manœuvre eut déconcerté l'ennemi, sauvé un grand nombre de Romains, qui reprenant courage par un secours aussi salutaire qu'inesperé, eussent tourné contre Annibal sa propre ruse, & en enveloppant la gauche de son armée, eûssent pû successivement & en détail lui arracher la victoire des mains.

Annibal s'appercevant de leur faute, s'embarrassa fort peu d'avoir perdu le poste de la sortie du défilé; il ne songea qu'à achever sa victoire, bien content de l'inaction des six mille Romains, qu'il se doutoit bien qu'il joindroit à son aise lorsque le reste de leur armée seroit détruit. En effet, à quoi pouvoit lui servir ce passage, s'il étoit battu? il joüoit toûjours à quitte ou double, & il lui étoit plus glorieux de périr les armes à la main dans le défilé, que de conserver une sortie qui lui eût procuré une perte peut-être un peu plus tardive, mais moins glorieuse, & tout de même inévitable, s'il étoit battu dans cette journée.

Si ce chef des six mille Romains eût réflechi tant soit peu sur la situation des lieux où il venoit de

passer, sur ce qui lui arrivoit à lui-même, & sur ce que l'ennemi le laissoit aller en paix, il ne lui eût pas été difficile de concevoir que la queue de l'armée Romaine, qu'il ne pouvoit voir, étoit aux prises: mais c'étoit sans doute un de ces génies chez qui le courage est étouffé par un excès de circonspection qui les empêche de rien oser par la crainte du blâme, en cas que l'on manque son coup; & c'est là un des plus grands défauts d'un homme de guerre. Il doit toûjours se mettre au-dessus de l'évenement, & content d'avoir fait ce qu'il doit, il faut qu'il s'embarrasse peu du blâme que les sots & les ignorans portent de sa conduite.

Voilà de ces cas, où l'on fait à sa tête sans attendre les ordres du Général, & l'on fait toûjours bien quand même l'on ne réussiroit pas. Il est toûjours beau d'avoir tenté un coup qui peut sauver l'armée, & changer la face d'un évenement malheureux.

Si M. d'Albergotti eût pensé de même à Turin, & qu'il n'eût pas craint, par son naturel toûjours timide, de n'être pas assez fort en cas d'une attaque qu'il imaginoit seul, il eût d'abord détaché une douzaine des quarante bataillons qu'il avoit pour secourir nos gens du côté de la Doire, & ils n'y eussent pas été forcés moyennant cela.

Ayant manqué un coup aussi important, s'il eut eû de ces génies décidés, remplis de ressources & de courage, au lieu de joindre les tristes débris de l'armée, qui se retirerent à Pignerol, manœuvre dont il ne reçut point l'ordre, trouvant son corps grossi de tout ce qui avoit échappé à la défaite des quartiers voisins, il se fût immortalisé s'il eût pris le parti de se retirer en Lombardie, pour y joindre les troupes que nous avions dans ce pays-là, ce qui y eût composé une grande armée. Par un coup de cette importance, il n'y avoit de mal dans tout l'évenement de Turin que le secours donné à cette place, & tout le Milanois, le Mantouan, & bien de bonnes places au-delà du Pô nous demeuroient; l'armée de l'Empereur au contraire se fût trouvée sans retraite, sans vivres & sans places: mais des desseins de cette nature sont le partage des génies peu communs.

Pour en revenir à la bataille dont nous parlons, il est certain que le mauvais ordre de la marche contribua beaucoup à la défaite, puisqu'en y substituant un ordre différent, nous pouvons faire la comparaison de ce qui fût arrivé. Il faut d'abord se mettre dans l'esprit la différence de l'infanterie Romaine à la Carthaginoise. On sait combien la discipline & le courage de la premiere excelloit sur l'autre. Si au lieu de marcher ouverte & séparée par des distances & des équipages, toute l'infanterie eût marché sur le plus grand front que le défilé le permettoit dans une colonne unie & serrée, au moment de l'attaque chaque homme faisant à gauche, les Carthaginois se fussent trouvés avoir en tête une phalange sur une si grande profondeur, que tous leurs efforts n'eussent pû la percer. Les Romains ne pouvant être pris en flanc ni en queue, le combat devenoit fort avantageux pour eux, & les Carthaginois n'ayant plus que l'avantage de la hauteur n'avoient pas beaucoup à esperer.

Cet exemple prouve de quelle importance il est de bien marcher,

non-seulement par rapport à la totalité de l'armée, mais dans chaque division, & comme il est très-rare que les marches, attendu la variété du terrein, soient si bien ordonnées, qu'elles offrent par-tout un bon ordre de combat; je tiens qu'il n'est rien de si avantageux, ni dont le succès soit moins équivoque, que d'attaquer une armée dans sa marche, quelque savante & bien réglée qu'elle soit. La surprise, l'embarras du bagage que chacun cherche à sauver, que l'on veut ôter du champ de bataille pour le débarrasser, le conflit des ordres, la précipitation de la plûpart des chefs, tout cela fait croire au soldat que le péril est plus grand; l'un demande du canon, l'autre des troupes, l'autre des munitions, & le tout ensemble forme bien vîte la confusion, & la confusion est bien voisine de la déroute & du découragement.

Outre toutes ces difficultés, celle de choisir son champ de bataille dans un terrein inconnu, qui exige le déplacement des troupes, chose qui est, pour ainsi dire, au-dessus de la portée de l'homme, donne un grand avantage à celui qui ayant médité à loisir son projet, & fixé l'ordre de ses attaques, ainsi que le moment & le lieu, arrive dans un terrein qu'il a prévû, sans embarras, sans équipages, avec des troupes & des Généraux instruits d'avance de ce qu'ils ont à faire, qui se soûtiennent mutuellement, qui ayant marché dans l'ordre de combat, n'ont d'autre occupation que de se former promptement & charger.

Mais pour ces sortes d'entreprises, il faut de grands talens dans le chef qui les conçoit, & beaucoup d'intelligence dans ceux qui exécutent. Le succès dépend surtout du bon ordre & de la tactique de l'armée qui marche pour attaquer, d'une exacte combinaison des mouvemens, & d'un calcul sûr du temps pour arriver sur l'ennemi au point où on le veut, & où il ne fait que passer.

Il faut beaucoup de netteté dans les colonnes, & des distances suffisantes pour que la manœuvre de se mettre en bataille soit nette & diligente; des itinéraires & des instructions bien claires & bien comprises au chef des divisions, afin qu'en arrivant ils n'ayent pas besoin de recourir au Général pour apprendre leur besogne.

Ma tactique renferme & démontre cette belle partie de la guerre, inconnue dans ce temps-ci, & qui peut-être l'étoit aussi aux Anciens.

J'ai toûjours avec grande attention observé nos marches dans tous les pays où j'ai fait la guerre; celles du Maréchal de Luxembourg sont celles qui m'ont paru les plus belles & les plus profondes. Voltier, Commissaire d'artillerie, en a fait un ramas, qui est un ouvrage digne d'être entre les mains des gens de guerre.

Depuis la mort de ce grand Général j'en ai remarqué de très-pitoyables, où on pouvoit appliquer cette vieille maxime: *Si l'ost savoit ce que fait l'ost, l'ost battroit l'ost.* Cela arriveroit toutes les fois que l'on attaqueroit l'ost dans sa marche, pourvû qu'on le fît avec la diligence, le secret, le coup-d'œil, l'intelligence, la valeur, & la vivacité qu'exige pareille opération. D'où vient en voit-on si peu? c'est qu'il est peu de Généraux qui réunissent tant de perfections.

Annibal à Trasimene mit en usage

toutes ces qualités : mais il oublia le lendemain l'activité. Content d'avoir vaincu Flaminius, il ne fait pas profiter de sa victoire : il oublie de marcher aux quatre mille chevaux détachés de l'armée de Servilius, & de-là à ce Consul qu'il eût trouvé dépourvû de cavalerie & en marche. S'il l'eût battu, c'étoit fait de Rome, qui avoit mis toutes ses forces dans ces deux armées. Quel dommage, que possédant tant d'admirables qualités, ce célébre Carthaginois n'eût jamais celle de savoir profiter d'une victoire!

Il n'eût jamais de place, il n'établit jamais de retraite, de magasin, ni ne se fit jamais de ressource dans ce genre, de sorte qu'il fut toûjours au milieu de ses victoires dans un pays étranger pour lui, où le moindre échec lui étoit de la derniere conséquence. Aussi dit-on de lui : *Vincere scis, Annibal, sed victoria uti nescis.*

§. III.

Que les Romains ne blâmoient la ruse & le stratagème dans leurs ennemis, que par leur ignorance de cette partie de la guerre. Qu'ils s'en sont bien servis quand ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les sots; exemple des embuscades d'armées.

DÈs le jour que l'on commença à faire la guerre, la ruse & le stratagème firent leur entrée dans le monde. Le premier peuple connu qui les ait mis en usage est le peuple Juif, à qui nous voyons que Dieu lui-même en fournit, à ce que nous disent les Livres sacrés. Il en est plusieurs parmi ceux qu'ils ont employés, qui prouvent la puissance souveraine du protecteur qui les leur ordonnoit, & que je ne conseillerois pas d'imiter; tel est celui des pots cassés qui n'étoit bon que vis-à-vis de peuples aveuglés de la main de Dieu; il y en a plusieurs autres très-bons à pratiquer.

Les Grecs, & sur-tout les Lacédémoniens, croyoient que le stratagème étoit une des principales vertus d'un grand Capitaine : sans doute que ce fut pour y former les sujets de cette République, que Lycurge qui en vouloit faire un peuple tout-à fait militaire, permit par les Lois qu'il lui donna tout larcin fait avec adresse. Chacun s'exerçoit à ces sortes de vols rusés, chacun s'accoûtumoit à se méfier de la ruse, & à être sur ses gardes, ce qui ne pouvoit que très-bien faire, eu égard à la guerre, à quoi sur-tout l'on dressoit la jeunesse de Lacédémone.

Il est assez constant que la ruse, l'adresse & l'astuce, sont les compagnes de la vivacité & du courage; c'est ce qui fait que les Gascons sont soupçonnés d'être un peu larrons; assez semblables d'ailleurs aux Lacédémoniens, ils sont braves, hardis, bons soldats, & leur pays est une pépiniere d'excellens Officiers. Les Afriquains étoient très-rusés; la haine que les Romains leur portoient, jointe aux victoires qu'ils remporterent sur ces derniers, leur acquirent la mauvaise réputation qu'ils ont eue sur le chapitre de la bonne foi; au contraire, l'austere discipline des Romains n'ouvroit point leur génie à l'artifice ni au stratagème, & ce peuple qui se piqua dès le commencement de ne rien adopter des mœurs & coûtu-

mes de ses voisins, fut très long-temps sans employer la ruse à la guerre, ce qui fut assûrément une grande dupperie, puisque c'est une des plus belle parties de cette science, & qu'il est, suivant toutes les lois, de l'employer de part & d'autre; il n'y a que la trahison qui n'est jamais permise.

Xenophon dit qu'il n'y a rien de si utile que la ruse, * & Thucydide ne dit-il pas que la plus grande gloire d'un Capitaine est celle qu'il acquiert sur son ennemi par la ruse & par l'artifice. En effet, celle-là appartient toute entiere à celui qui imagine, tandis que la victoire à force ouverte est plutôt dûe aux simples soldats qui l'obtiennent par leur courage.

Tandis que les Romains ou leurs Généraux manquerent de ce talent, ils le blâmerent dans leurs ennemis, & ils en prirent si bien l'habitude, ou du moins leurs auteurs, qu'ensuite leurs Généraux s'étant désabusés, & employant le stratagème autant qu'ils le purent, leurs Ecrivains ne continuerent pas moins à se plaindre de l'artifice que l'on employoit contre eux.

D'abord ils imiterent les envieux de Demosthene, lesquels incapables de l'application avec laquelle il travailloit, lui reprocherent que ses ouvrages sentoient la lampe, à quoi il répondit spirituellement : *La lumiere & vous ne sympatisez pas.* Quand ensuite les Romains sympatiserent avec la lumiere, qui enfante le stratagème, ils tomberent dans le ridicule du Cyclope, dont parle Madame Dacier, qui se plaint dans l'Odyssée, après avoir été aveuglé par Ulysse, qu'un scélerat & ses compagnons l'ont aveuglé. *Cela est plaisant*, dit-elle, *qu'un monstre comme le Cyclope, qui a dévoré six de ses supplians & de ses hôtes, ose appeller quelqu'un méchant & scélérat.*

Les Romains n'ont pas cependant été les seuls peuples qui *eussent coûtume*, dit Tacite, ainsi qu'Elien, *de tirer raison de ses ennemis les armes à la main, & non pas sourdement & par stratagème.*

Les Suisses, du temps de Cesar, en usoient de même, dit ce grand Capitaine : ils lui proposerent quelques conditions de paix, ensuite d'un avantage qu'il avoit remporté sur eux. Lui les ayant rejettées, ils lui dirent *qu'il se souvînt de leur victoire;* car ils en avoient remporté une sur Cassius, *& ne s'enorgueillît pas pour quelqu'avantage qu'il avoit eu contre un de leurs cantons par surprise, parce qu'ils avoient appris de leurs ancêtres à mépriser la ruse & l'artifice, & à ne se fier qu'à leur valeur.* * Mardonius rapporte que les Tibariens assignoient le lieu & le jour de la bataille, c'étoit pousser loin la bonne-foi.

Castruccio, très-grand Capitaine, & d'un génie semblable à celui d'Annibal, disoit que *tant qu'on peut vaincre par la ruse, il ne falloit pas employer la force; que ce n'étoit pas la maniere de vaincre, mais la victoire, qui portoit un conquerant à la gloire.*

Et Grotius, pour appuyer ce sentiment, se sert d'un passage de saint Jean Chrysostôme, qui dit que *les Empereurs qui avoient usé de surprise pour remporter la victoire, étoient extrêmement loüables.*

Quelqu'avantageux que soient la

* *Xenop. de Civ. Inst. de re Equestri.*

* *Scholiast. ad 11. Appoll.*

ruse & le stratagème, il n'est pas toûjours praticable de les employer; ceux qui s'y refusent le plus aisément, on ne le croira pas, ce sont les sots en matiere de guerre, témoin ce que je vais rapporter.

Nectambone, cherchant à rassûrer Agesilas sur l'approche d'une armée de cent mille hommes rassemblée & levée à la hâte par un Prince de la ville de Mendes qui s'étoit révolté, lui dit: *Que c'étoit des troupes ramassées, & la plûpart gens de métier, qui n'ayant aucunes connoissances de l'art de la guerre, étoient très-miserables, & ne méritoient pas même de camper.* Agesilas lui répondit: *Ce n'est pas leur nombre, c'est leur peu d'expérience que je crains & leur ignorance, comme celle que l'on ne peut tromper; car les tromperies à la guerre ne réussissent que contre ceux qui en soupçonnant quelque chose, & en imaginant quelqu'autre pour se défendre, ou se précautionner, tombent dans le piége qu'ils n'attendoient pas: mais celui qui ne soupçonne rien, qui n'imagine rien, ne donne point prise à celui qui cherche à le surprendre; comme à la lutte celui qui ne fait aucun mouvement ne donne aucun moyen à son adversaire d'employer aucun des tours qu'il a appris.*

Le stratagème d'Annibal pour surprendre une armée entiere, n'est pas le seul que nous lisons, tant chez les Anciens que chez les Modernes; je m'attache sur-tout à rapporter beaucoup d'exemples par les raisons que j'ai dites dans ma Préface. En voici un d'un Gaulois nommé Sévérius; on le lit dans Tillemont dans son Histoire des Empereurs. Il commandoit une armée Romaine, & s'étant embarqué sur la foi d'un oracle, qui lui promettoit de grands avantages dans l'Armenie, il y entra avec plusieurs légions; les Parthes l'enfermerent dans un lieu nommé Elégie, où durant trois jours ils tuerent à coups de traits tous les Officiers & soldats de cette armée, dont le Chef, dit-il, se tua lui-même de désespoir.

Le Président Cousin, dans son *Histoire de Constant. T. 1. C. 3.* rapporte que *lorsque Peroze marcha contre les Nephtalites, il avoit à sa suite un Ambassadeur de l'Empereur Zenon, nommé Eusebe: les Nephtalites firent semblant d'apprêhender la venue de leurs ennemis, & s'enfuirent dans un lieu tout environné de montagnes entrecoupées & couvertes de forêts; il paroissoit au milieu un chemin assez large, mais qui n'avoit point d'issue, & qui se terminoit à ce cercle de montagne. Peroze poursuivoit témérairement les ennemis, sans songer qu'il étoit sur leurs terres, & sans se défier d'aucun piége. Un petit nombre des leurs fuyoient devant lui: les autres s'étoient cachés dans les lieux les plus épais & les plus embarrassés, afin de venir charger son armée, lorsqu'elle se seroit engagée si avant dans cette chaîne de montagnes, qu'elle ne pourroit plus s'en retirer. Les Medes ne s'apperçûrent du danger que quand il fut tout évident: mais le respect qu'ils avoient pour Peroze les empêcha de témoigner leur crainte, si bien qu'ils prierent Eusebe d'avertir le Roi du péril dont ils étoient menacés, & de l'exhorter de pourvoir plûtôt à leur sûreté, que de faire paroître de la hardiesse hors de saison.*

Le Roi averti par Eusebe commença à craindre, & s'arrêta. *Cependant les Huns venoient par derriere & s'emparoient des pas des montagnes*

tagnes pour lui empêcher la retraite ; alors les Medes reconnoissant le danger extrème où ils étoient, déplorerent leurs miseres, & perdirent toutes espérances. Le Roi des Nephtalites envoya quelques-uns de ses gens reprocher à Perose la témerité qui le faisoit périr si honteusement avec toute sa nation, & lui offrir de leur sauver la vie à tous, s'il vouloit se prosterner devant lui, l'adorer comme son Seigneur, & promettre avec serment que les Perses ne feroient jamais la guerre aux Nephtalites. Perose demanda aux Mages qui étoient à sa suite, s'il devoit accepter les conditions qui lui étoient offertes ; les Mages répondirent, qu'à l'égard du serment il pouvoit le concevoir comme il lui plairoit; mais qu'au reste il falloit user d'adresse & tromper l'ennemi ; que la coûtume de leur pays étant d'adorer tous les matins le soleil levant, il devoit prendre ce temps-là pour aller trouver le Roi des Nephtalites, se jetter à terre pour adorer le soleil, & éviter par ce moyen la honte & le reproche d'avoir adoré son ennemi.

Il fit le serment, & se prosterna de la maniere que les Mages le lui avoient conseillé, puis il s'en retourna en son pays, fort aise d'avoir sauvé son armée.

Voilà d'anciens exemples, j'en ai promis de modernes, j'en trouve un en 1622.

Le Comte de Tilly serroit de fort près Heidelberg avec les troupes de Maximilien Duc de Baviere. Frédéric, Roi de Boheme, & Mansfelt passent le Rhin, & s'avancent vers cette place pour la secourir. Le Général Bavarois lève le siége d'Heidelberg à la nouvelle de la marche du Roi de Boheme, & se campe à la tête d'une forêt près de Viseloik, dans le dessein de disputer ce passage. Mansfelt sut le tirer d'un poste si avantageux, & le faire donner dans une embuscade. Après avoir mis son avant-garde à Meingelheim, & bien placé son artillerie, Mansfelt détacha quelques escadrons, comme pour escarmoucher avec les Bavarois ; on s'attaqua à plusieurs reprises, avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Les Palatins prennent leur temps, & font semblant de céder aux efforts de l'ennemi. Tilly les poursuit chaudement avec la meilleure partie de ses troupes, & s'avance jusqu'à Meingelheim. Mansfelt fond alors sur lui, & son artillerie bien postée incommode tellement les Bavarois, qu'ils sont défaits presqu'en un instant. Mansfelt les poursuit, met l'armée de Tilly en déroute, lui tue deux mille hommes, se rend maître de leur bagage & de leur artillerie, fait un nombre considerable de prisonniers, & dégage en même-temps la ville de Heidelberg.

§. IV.

Eloge d'Annibal. La conduite de ce grand Capitaine dans sa façon de faire la guerre est irreprochable. Indignité des Auteurs Latins dans le portrait qu'ils ont fait de cet habile Général ; qu'ils lui attribuent des vices & des défauts, qu'on peut retorquer avec plus de justice sur les Romains.

TOut ce que nous avons dit jusqu'ici de la sage & profonde conduite d'Annibal, sert à établir & à prouver son habileté dans les choses de la guerre : mais il ne resteroit pas moins couvert du blâme que les Auteurs Latins ont indignement & injustement répandu sur sa conduite, si nous n'entreprenions en même-temps que son éloge, sa jus-

tification sur sa façon de faire la guerre.

Sans entrer dans une répétition des ruses qu'il fut obligé d'employer pour engager Flaminius dans l'embuscade de Trasimene, il est nécessaire de faire faire réflexion à l'importance extrême dont il étoit pour son salut, d'engager un combat avant la jonction des forces de Servilius, dont il se voyoit prêt d'être enveloppé ; partant tout ce qu'il entreprit fondé sur cette nécessité, devenoit dans le cas de la maxime, que tout ce qui est nécessaire, & qui n'est pas contre l'honneur, devient permis à la guerre. Ainsi on ne doit plus le blâmer des violences, des incendies & des dégâts qu'il fit dans l'intention d'attirer Flaminius au combat : n'eut-il eû que cette raison, elle est suffisante pour sa justification. Cependant les Auteurs Latins ont pris leur texte de ces incendies, pour exhaler leur haine & noircir cet homme célébre, dont la gloire, les belles actions, & les grandes qualités feront toûjours un des plus beaux ornemens de l'antiquité.

Non content, comme nous avons dit tantôt, de blâmer amerement les ruses & les stratagêmes qu'il fut employer, & que les Romains ne mépriserent qu'autant qu'ils ne surent pas les imiter, l'humiliation de Rome, dont il fut l'auteur, engagea tous ses Ecrivains à tâcher de détruire par le fiel de leur plume une réputation que leurs épées n'avoient pû ébranler ; & dès-lors oubliant qu'Annibal ne faisoit que venger sa patrie, & tendre aux Romains ce qu'ils avoient fait à Carthage, ils ne feignirent point de l'accuser, sur-tout Tite-Live & Valere-Maxime, de cruauté dans sa façon de faire la guerre, blâmant ses violences, comme s'il n'eût pas pris exemple des Romains même, lorsque sous les ordres de Regulus, dans la premiere guerre Punique ils porterent le fer & le feu jusqu'aux portes de Carthage. Mais telle est l'injustice des hommes qu'ils condamnent toûjours dans leurs ennemis, ce qu'ils tolerent, & même approuvent chez leurs amis.

Cette calomnie ne satisfaisoit point encore Tite-Live ; il voulut y joindre un reproche dans ses mœurs personnelles, écoutons-le. *Cet esprit*, dit-il, *s'abandonna à l'avarice & à la cruauté, ravageant ce qu'il ne pouvoit garder, pour le laisser en ruine à ses ennemis ; conseil pernicieux, & dont le succès fit voir l'illusion ; car non-seulement ceux qui souffroient de choses si indignes, mais même tous les autres, se détacherent de ses intérêts, parce qu'en effet l'exemple en regardoit un bien plus grand nombre que le mal même.*

L'avarice qu'il reproche ici à Annibal est aussi peu fondée que la cruauté ; car les représailles, comme je l'ai dit, ni les maux que la nécessité nous contraint de faire, ne sauroient porter ce nom.

Si Annibal eût été capable d'avarice, je demande aux gens non prévenus s'il lui eût été bien possible de retenir dans son armée, cette quantité d'officiers & de soldats de toutes les nations, qui ne le suivoient que par des raisons que l'avarice eût fait cesser sur le champ, puisqu'aucuns ne pouvoient avoir d'autres motifs que ceux-ci, l'appas du butin, l'espoir des bons traitemens, des récompenses du Général, & l'attachement pour sa personne.

L'avarice dans le chef produit

bien-tôt l'injustice dans la répartition du butin, & dès lors les soldats étrangers se mutinent, on ne peut plus compter sur eux, les nationaux entraînés par leurs exemples ne sont pas plus aisés à satisfaire; il n'y a donc pour ces sortes de gens qu'une distribution désintéressée & équitable qui les retienne.

Ceux qui n'attendent qu'une juste récompense de leurs travaux, & le prix dû à leurs belles actions, sont-ils long-temps retenus par un Général, à qui son avarice feroit tout envahir, & qui loin de s'attacher ses troupes par des bienfaits & des libéralités qui lui concilient les cœurs & l'autorité, ne feroit plus que les aliéner par un attachement sordide, si éloigné des sentimens de la vraie gloire. Annibal, cruel & avare, eut-il eu beaucoup d'amis dans son armée? ces deux vices sont les destructeurs les plus redoutables de l'amitié; & si ce grand homme eût été avare, il n'eut eû ni amis ni soldats: cependant nous ne le voyons manquer ni de l'un ni de l'autre.

Sont-ce les pillages des villes & des campagnes qui lui ont fait donner ce titre par Tite-Live? Cet Auteur, s'il eût été aussi vrai & impartial que la décence de l'histoire l'exige, eût fait réflexion qu'Annibal éloigné de sa patrie, de tout secours, & cherchant à faire la guerre la plus avantageuse pour les siens, comme tout Général doit faire, ne pouvoit subsister qu'aux dépens du pays où il étoit. C'est par la guerre même qu'un habile Général fournit à la guerre; tout homme qui fait au contraire, ne mérite ni la confiance ni l'estime de sa nation. Faut-il, parce que l'on attaque votre patrie ou votre Prince, que vos peuples dont vous êtes le défenseur, soient foulés d'impôts, tandis que vous conservez entieres & dans l'abondance les provinces de ceux qui vous attaquent? Les François ont sur-tout besoin de cette leçon, après la conduite qu'ils ont tenue en Italie; s'il leur arrive jamais d'y rentrer, ils ne doivent point oublier que tous les Princes & les peuples n'étoient pas moins nos ennemis en secret, qu'ils l'étoient ouvertement d'Annibal; cependant nous fîmes seuls les frais de la guerre, loin de les mettre à contribution, & de leur en faire supporter une partie.

Il faut se mettre dans l'esprit que les Italiens méprisent ceux qui les ménagent; ils s'imaginent d'abord qu'on les craint, & quand on agit au contraire, ils fournissent libéralement. Ils se plaignent: mais leur impuissance & leur timidité ne leur permet pas d'éclater.

Le Prince Eugene fit bien différemment, il les rançonna; il en tira tout l'or & l'argent que nous y avions laissés, & le leur avec, jusqu'à la derniere pistole, & fit en cela le trait d'un grand Capitaine, aussi l'étoit-il plus qu'aucuns de son temps. Quant à la cruauté, nous avons fait voir que la nécessité a été cause d'une partie de celle d'Annibal. Mais, dira-t-on, on peut lui reprocher celle qu'il exerça du côté de la mer Adriatique, après la bataille de Trasimene; elle ne lui étoit plus nécessaire, & la représaille étoit un peu forte. J'avoue ingénuement que sa gloire personnelle en est un peu flétrie: mais je ne saurois dire qu'il ait agi contre le droit des gens, car la représaille étoit juste; d'ailleurs pourquoi Tite-Live, lui-même débite-t-il des maximes favorables à ce qu'il blâme dans son ennemi? car

il traite de même Annibal, & met du personnel dans ce qui le regarde, écoutons sur cela Grotius: * *Ciceron dit qu'il n'est pas contre la nature de ravir le bien à un homme qu'il est permis de tuer; par conséquent il ne faut pas s'étonner si le droit des gens permet à un Etat de piller & de ruiner les ennemis publics, puisqu'il lui permet de les tuer. Polybe dit sur ce sujet que l'on entend par les lois de la guerre qu'il est permis de piller & de ruiner les places, ou les forts des ennemis, leurs ports, leurs villes, les hommes, les navires, les fruits, & les choses semblables; & nous lisons dans Tite-Live, qu'il y a certaines lois de la guerre qu'il est juste de souffrir, comme il est juste de la pratiquer soi-même: par exemple, de brûler les campagnes, d'abattre les maisons; & d'enlever les hommes & les bestiaux.* Pourquoi oublier dans ce qui regarde le Carthaginois, que l'on a débité une pareille maxime, dont la vérité est reconnue, & que Régulus avoit mise en usage en Afrique, sans que nous en trouvions d'autre raison que la haine des Romains pour ce peuple rival de leur gloire?

Si Annibal eût été réellement cruel, nous le verrions dans la suite, continuer cette mauvaise guerre: mais il changea de maxime, sans doute, lorsqu'il crut avoir poussé assez loin la représaille pour contenir la cruauté des Romains. Il aimoit si peu à répandre le sang, qu'à la bataille de cannes, Florus assûre qu'il cria plusieurs fois à ses soldats de donner quartier. *Itaque duo maximi exercitus casi ad hostium satietatem, donec Annibal diceret militi suo; Parce ferro.* Il y a trop de sagesse & de prudence dans sa conduite, pour croire qu'il eût fait des violences, qui pouvoient beaucoup lui nuire, sans une grande nécessité, qui justifie toûjours tout ce qui n'est pas contre le droit des gens à la guerre.

Grotius, dit encore: *Vous trouverez presque à chaque page, dans les Historiens, des villes entieres ensevelies dans leurs ruines, des murailles abbattues au niveau de terre, le dégât des campagnes, des embrasemens; avec cela il est à remarquer que ces choses sont permises, sur ceux mêmes qui se sont rendus.* L'Ecriture sainte est remplie de faits pareils, & ce sont toutes ces respectables autorités qui justifient l'incendie général du Palatinat, au commencement de la guerre de 1688. dont on a tant parlé, & si diversement dans l'Europe, ainsi que de la désolation de ses plus fertiles campagnes, & de l'expulsion de ses habitans. Cette opération si cruelle en apparence, fut l'effet d'un sage conseil, qui prévoyoit un orage sous lequel la France étoit prête à succomber, enveloppée d'ennemis ligués, qui se préparoient à l'envahir, & qui pouvoient se servir de l'abondance & de la fertilité du Palatinat, ainsi que du secours de ses villes & de ses peuples nombreux, pour entrer en Alsace, & delà dans le cœur du Royaume; elle n'avoit de ce côté-là d'autre ressource que dans la ruine de cette belle province, dont elle fit un désert, qui lui servit de barriere dans la suite.

Dans le cas de ne pouvoir éviter la ruine de son pays ou de celui de l'ennemi, qui n'eût pas choisi de ruiner plutôt l'ennemi? C'est le parti que l'on prit: quelque juste qu'il fût, il causa mille remords à

* *Droit de la guerre*, L. 3. C. 5.

Louis XIV. dans son dernier âge. Il étoit cependant bien aisé à ce Prince de se rappeller les raisons indispensables qui mettoient sa conscience à couvert; elles avoient été bien fortes alors, puisque ce Prince magnanime ne voulut jamais dans la suite consentir à deux traits, qui étant tout aussi utiles au bien de ses affaires, ne s'accommodoient point avec l'humanité & la délicatesse de conscience dont il faisoit profession. L'un fut le submergement d'un pays ennemi, qu'il lui étoit possible de mettre sous l'eau & de perdre sans ressource. Le Roi dit qu'il aimoit mieux perdre tout son Royaume que d'en venir à de telles extrémités; & l'autre beaucoup moins cruel, mais qui décidoit tout d'un coup une guerre malheureuse pour la France, ainsi que mal conduite, étoit d'inonder tout le pais, après que l'armée du Prince Eugene eût passé l'Adige; on le pouvoit par cette riviere même, ce qui eut décidé de l'Italie & de la perte du Roi de Sardaigne.

M. de Vendôme qui en avoit écrit prudemment à la Cour, au cas que l'ennemi prît cette route, reçut un ordre exprès de n'en rien faire, parce que l'on crut qu'il feroit périr par-là une quantité de peuple; c'est en quoi l'on se trompoit, & par où l'on alarma la délicatesse de conscience du Roi. Je suis bien aise de rapporter à ce sujet un trait que j'ai lû dans le Dictionnaire de Bayle, qui va, à ce que nous disons.

La dévotion & la piété sont incontestablement, dit-il, *les plus grandes de toutes les vertus. Un Prince n'est pas moins obligé qu'un particulier à les posseder, & s'il aime mieux en posséder les devoirs que de conserver ses Etats, il est devant Dieu, l'un des plus grands hommes du monde: mais il est sûr que selon le train des choses humaines, il n'y a rien de plus capable de ruiner une nation, que la conscience scrupuleuse de celui qui la gouverne. Si ses voisins faisoient comme lui, on auroit à espérer de sa piété le plus grand bonheur dont les Princes puissent joüir: mais si pendant qu'ils pratiquent toutes les ruses de la politique, & toutes les voies de perte & de ruine pour l'accabler & le chasser de ses Etats, il se roidit à ne s'écarter jamais des regles de la morale de l'Evangile, lui & ses sujets seront infailliblement la proie des autres nations, & chacun dira qu'un Prince un peu moins contraint sur sa conscience se tirera beaucoup mieux d'affaire. Je ne parle point de cette piété qui consiste à faire bâtir de magnifiques Eglises, à étendre par la voie des armes les limites de sa religion, & à extirper les sectes: cette espece de piété sert quelquefois au bien temporel d'un Prince, à son agrandissement. Je parle d'une piété qui empêche de se servir des obliquités de la politique; je parle d'une conscience qui préfere toûjours l'honnête à l'utile, & qui rejette toutes les maximes de l'art de régner qui sont contraires à l'exacte probité. Cette vertu est sans doute préjudiciable par rapport au bien temporel, à cause qu'elle ne permet pas qu'on résiste aux attaques & aux cabales de l'ennemi. Louis VII. en est un exemple*: mais sa piété étoit beaucoup moins pure que celle de Louis XIV. dans sa vieillesse.

J'aime assez pour un Prince, qui ne croit à ses Dieux que par politique, la dévotion d'Agésilas. S'il ne croyoit pas aux siens, il feignoit d'y croire, afin de pouvoir se servir des Prêtres & de la cause de la reli-

gion quand il voudroit, pour gouverner & animer ses peuples & ses soldats; il est certain qu'en une infinité d'occasions, le mot de religion peut beaucoup. Il logeoit toûjours dans le Temple des Dieux, & feignoit un grand respect pour eux: mais à travers tout ce bel extérieur dévot, il fut accusé d'avoir induit Phébidas à se saisir de la citadelle de Thebes en pleine paix. Toute la Grece cria à l'injustice; lui sans s'émouvoir davantage, répondit à ceux qui lui représenterent sa perfidie, que c'étoit une mauvaise action, suivant les Dieux: mais qu'il la trouvoit bonne & juste si elle faisoit l'avantage de Lacédémone. Avec un dévot de cette trempe, ne comptez ni sur promesse, ni sur serment: son intérêt les lui fera tous fausser; ce sera toûjours là son véritable Dieu & sa plus sûre religion.

§. V.

Des précautions qu'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes. Qu'on doit faire exactement reconnoître les hauteurs & les revers. Ordre de marche selon les principes de l'Auteur. Ordre de bataille, si l'on est attaqué dans la marche de tous côtés.

IL *est impossible*, dit un Auteur judicieux dans un traité de l'Education d'un Prince, *que des machines qui ont des ressorts semblables ne se remuent pas de même façon.* Tant qu'il y aura des hommes, que ces hommes se feront la guerre, qu'ils auront des armées en campagne, l'on verra arriver des faits à peu près semblables à ceux que nous offre l'histoire; c'est l'assurance de cette circulation d'évenemens à peu près conformes, qui fonde l'utilité de la lecture, sans quoi l'histoire ne seroit tout au plus bonne que pour tuer le temps sans aucun fruit, & nos réflexions, par conséquent, qu'un commentaire encore plus superflu. Mais tant qu'il y aura des Généraux qui commanderont les armées des Républiques & des Princes, il leur sera utile de considérer la conduite de Flaminius, pour l'éviter, ainsi que celle d'Annibal pour l'imiter. Nous avons condamné le premier pour s'être tenu trop à la lettre aux ordres du Sénat qui lui défendoit de rien entreprendre avant la jonction des forces de son collegue; l'instant d'après nous le blâmons de ne l'avoir pas attendu. Comme l'on nous pourroit taxer d'humeur dans une critique dont l'aspect est si opposé, il est bon de réfléchir un moment sur ce que nous pensons dans pareil cas.

Je dis donc qu'un Général qui a en tête un ennemi rusé & couvert, & qui le manie par des manœuvres opposées les unes aux autres, qui a d'ailleurs des ordres de son maître toûjours tremblant & peu assûré, de ne rien engager; ce Général n'est jamais si fort bridé qu'il ne puisse en certaines occasions rompre sa gourmette, prendre sur lui-même, & supprimer les ordres d'une Cour qui se croit inspirée, comme si elle étoit maîtresse du temps & des évenemens.

Quand par les regles des conjectures les moins équivoques, ce Général est parvenu à connoître le but de l'ennemi, qu'il a démêlé sa conduire & qu'il voit tout d'un coup le moment d'opérer avec avantage, soit pour vaincre, soit pour n'être pas vaincu, soit pour finir tout d'un coup une guerre, ou sauver une

frontiere, par un de ces coups de têtes & de grands éclat : je dis qu'il faut laisser là le Prince ou son Ministre, qui décide de cent lieues & hors de la vûe des objets, & opérer pour le bien; & je dis que ne pas enfraindre les ordres en pareille occasion, c'est commettre une grande faute; car il vaut mieux combattre sans permission, lorsque le temps & l'occasion nous pressent, que de les laisser échapper. Mais cette maxime est délicate, & il faut bien des raisons, &, pour ainsi dire, une évidence claire dans l'évenement, ou du moins une si grande certitude du succès que l'on ne puisse raisonnablement vous dénier votre justification en cas de malheur; car il vaut mieux abandonner une province à tous les maux de la guerre, que d'exposer un Royaume entier par la perte d'une bataille. Et quand même un heureux succès feroit le fruit d'un ordre enfreint, s'il l'a été sans des raisons de nécessité qui n'admet jamais de Lois, ou sans des raisons d'évidence du grand avantage qui en doit résulter, & du peu de risque de ne pas réussir, s'il l'a été, dis-je, sans ces deux raisons, le Général n'en est pas moins coupable & indigne de la confiance de son maître, puisqu'il a mis au hasard ce qu'il lui étoit ordonné de ne point exposer. Cette faute entraîne par son impunité des conséquences dangereuses.

Les Grecs & les Romains ne pardonnoient jamais ces sortes de fautes, & les heureux succès ne justifioient pas chez eux la désobéissance.

Quand un Général a résolu de passer outre, & qu'il croit en avoir des motifs suffisans, il doit redoubler de précaution pour réussir, puisque son honneur en dépend bien plus que jamais.

Nous supposons ici qu'il a des défilés à traverser de la nature de celui de Trasimene; alors il doit faire un détachement de son armée plus ou moins considérable, selon les nouvelles qu'il a de l'ennemi. Ce détachement sera employé à se saisir des issues, des vallons, des gorges, qui aboutissent sur la marche, & des hauteurs qui la dominent; ensuite de quoi, il fera travailler aux chemins, ayant attention de les maintenir par-tout dans une égale largeur, la plus grande qu'il sera possible; car c'est ne rien faire que d'ouvrir un défilé dans une partie de sa longueur : n'y eût-il qu'un point qui ne fut pas aussi large que le reste, tout le travail deviendroit inutile. Il fera faire des ponts sur les ruisseaux de la largeur du chemin, afin qu'ils n'arrêtent point, surquoi les Maréchaux des logis, chargés de pareils soins, doivent avoir attention à ce que rien ne rend les marches plus nettes, plus légeres, plus belles & plus propres à tout évenement que les larges ponts. Pourquoi faire deux ponts pour une colonne, lorsque l'on peut n'en faire qu'un? N'est-il pas sensible qu'il passe beaucoup plus de monde sur un pont de cent piés de large, que sur deux de cinquante, & sur trois de trente-trois? d'ailleurs l'ordre de la tactique n'est point interrompu, & il n'y a nul temps perdu, soit pour se diviser, soit pour se réunir.

Ce premier détachement fera mettre en rampe large & praticable les ravines sur lesquelles l'on ne pourra ou l'on ne voudra pas faire de ponts. Après ces précautions préliminaires, on reglera la marche,

qu'il faut avoir bien reconnue auparavant ; car sans cela l'on tombe dans l'accident qui nous arriva en 1719. en entrant en Catalogne. On avoit dit qu'il y avoit deux chemins, on y comptoit sans avoir imaginé de les faire reconnoître. On envoya la cavalerie par le chemin ordinaire, passant par Belle-garde, & l'infanterie par l'autre, qui ayant abouti aussi à Belle-garde, faute de guides qui le connussent, l'on se trouva embarrassé, & dans la crainte d'être obligé de ne plus former qu'une colonne pour aller camper à la Jonquere, lorsque mon frere, capitaine dans le régiment de Vivarez, se souvint que l'infanterie de l'armée de M. le Duc de Noailles avoit autrefois passé par cet autre chemin que l'on ne trouvoit plus : il l'indiqua, & on le trouva couvert & enseveli, pour ainsi dire, sous les broussailles; il passe à droite de Belle-garde.

Ce ne fut pas la seule faute de cette marche. Quand nous fumes arrivés au bas, nous trouvâmes le torrent qui est guéable, mais assez difficile à passer, attendu de grosses pierres qu'il roule & qui remplissent son lit; on n'y fit point d'autre ponts que quelques troncs d'arbres que l'on mit beaucoup de temps à arranger ; les soldats y défiloient dessus un à un, & la plûpart se jetterent à l'eau; ce fut faute d'un peu de prévoyance, ou pour mieux dire le défaut d'habitude au métier. Il y avoit sept à huit ans que la paix étoit faite : mais si un si court espace produit des fautes de cette conséquence; (car le salut d'une armée, comme je l'ai dit, dépend souvent de la bonne façon de la faire marcher,) que ne doit-on pas craindre d'une paix qui dureroit 15 ou 20 ans, si l'on fait consister l'habileté dans la seule expérience ?

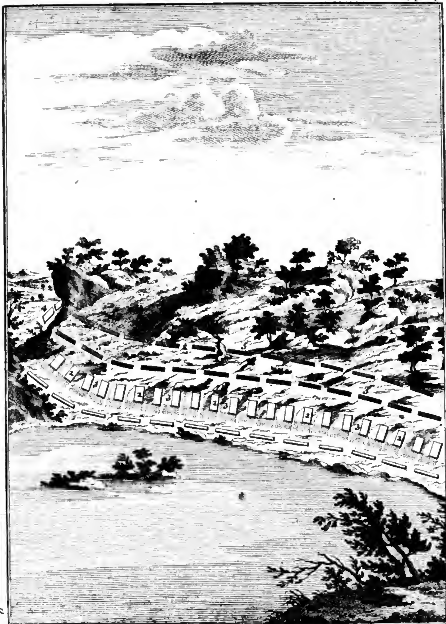
J'ai dit que le grand principe des marches est de les faire relativement à l'ordre dans lequel l'on doit combattre; ainsi c'est au Général à prévoir la nature du terrein & des forces qui lui peuvent être opposés le long de sa marche; ainsi que les dispositions que l'ennemi peut faire pour l'attaquer, quoiqu'il ne paroisse pas même probable qu'il puisse le faire dans la marche que l'on prémédite. Comme les plus habiles sont trompés dans leurs conjectures, que le grand Turenne même fut surpris à Mariendal, ne comptant point l'être, je dis qu'il faut toûjours préparer les marches pour les combats possibles, & qu'il faut composer & distribuer les colonnes de façon que les armes y soient entremêlées sans confusion, & mises à portée de s'entre-secourir.

Cet ordre s'accommode avec tous les évenemens & tous les terreins; il n'est rien de si aisé que de faire passer une colonne à travers d'une autre dans la marche, pour s'accommoder à la variation du terrein, en faisant passer chaque corps dans les intervalles de l'un à l'autre. L'on peut ainsi porter tout d'un coup la colonne d'infanterie à gauche ou à droite de celle de la cavalerie qui la côtoye, sans que cela retarde ni cause de confusion ; car je suppose que chacune marche régulierement. Mais il faut pour ces marches des principes que peu de gens connoissent, non qu'ils soient difficiles, mais l'on ne s'y attache pas.

M. de Montécuculi, malgré ces talens, mérite à ce sujet d'être contredit, quand il dit *que l'ordre de bataille que l'on a dans l'idée ou dessiné sur le papier, sert de regle à*

l'ordre





ORDRE DE BATAILLE SELON LES PRINCIPES ET LE SYSTEME DE L'AUTEUR.

l'ordre de marche. Je crois que l'on doit, au contraire, régler sa marche sur la nature du pays que l'on traverse; car souvent cet ennemi que vous allez chercher vous vient au-devant, ou si vous le suivez, il fait une contre marche comme Annibal, & pour lors il faut bien combattre comme l'on se trouve.

C'est pourquoi, pour traverser des plaines & combattre à la montagne, il faut marcher dans l'ordre de bataille de plaine, sauf à le changer à la montagne, tout comme en traversant des montagnes pour aller combattre en plaine, il faut marcher dans l'ordre de combat de montagne.

Le fin de ces deux différens ordres consiste en ce que de l'un l'on puisse établir l'autre promptement, & sans confusion: mais je reviens toûjours à dire que pour cela il faut des principes & des systèmes bien établis dans sa tête, après quoi ce que l'on a cru fort difficile ne l'est pas tant qu'on se l'imagine.

Dans le cas dont il s'agit, de marcher entre une montagne & un lac, je voudrois que l'on marchât dans l'ordre que voici. L'armée se mettra en mouvement par l'aîle, en sorte que les bataillons entrent par le flanc dans le défilé, marchant entre eux sans intervalles, & serrés comme un seul corps en phalange, comme il paroît par les lignes ponctuées dans le plan. Cette colonne marchera du côté de la montagne, & sera côtoyée par une de cavalerie entre elle & le lac; laquelle marchera sur une file, si elle ne le peut autrement, & sans aucun intervalle aussi, pour pouvoir d'autant plus promptement former les escadrons.

L'artillerie que je suppose composée de pieces de campagne, marchera à la colonne de cavalerie, distribuée de distance à autre.

La grosse artillerie fera la tête des équipages, qui marcheront sur plusieurs files, s'il est possible, fortifiée & protégée de bataillons, de quelques canons entre-mêlés, & des détachemens répandus entre les bataillons.

L'arriere-garde plus ou moins forte, selon que l'on a plus ou moins à craindre à la queue.

De cette façon l'infanterie se trouve soûtenue par la cavalerie, & celle-ci couverte par l'autre: elles arrivent ensemble à la plaine, & l'on est en état d'envoyer reconnoître dès qu'on y arrive, soit l'ennemi, soit le terrein où l'on veut se former & camper.

En cas d'attaque dans le flanc tout du long de la marche, ainsi qu'à Trasimene, les bataillons que je suppose qui ont marché sur vingt-quatre files, faisant un quart de conversion à droite ou à gauche, suivant le côté de l'ennemi, se trouvent par un seul mouvement former une ligne de colonne (2) que le plan désigne suffisamment.

Si le front de la marche est moindre de vingt-quatre, attendu l'espace qu'il aura fallu à la cavalerie, l'on doublera promptement les colonnes après le quart de conversion, pour leur donner le front de vingt-quatre, & sans marchander l'on marchera à l'ennemi, tandis que la cavalerie se formera derriere le plus promptement qu'il est possible. Cette manœuvre audacieuse à laquelle l'ennemi n'est point préparé, l'étonnera beaucoup, & le choc des colonnes contre les bataillons minces (5), achevera de le vaincre. Il n'est pas du moins à craindre qu'il s'engage entre les espaces des colonnes.

Il y a beaucoup moins d'inconvéniens à monter au-devant de l'ennemi dans un tel ordre, qu'à l'attendre dans son terrein; ainsi il ne faut pas hésiter à lui épargner la moitié du chemin.

Je suppose dans cet ordre de bataille, ainsi que dans tous ceux que je propose, que tout le monde s'est rendu à l'évidence de mes principes de tactique.



OBSERVATIONS

Sur les passions désordonnées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armée, ou à ceux qui par leur naissance sont destinés au suprême commandement des armées.

§. I.

Que l'ivrognerie est un grand défaut dans un homme de guerre; mais qu'elle est plus supportable, moins honteuse & moins dangereuse à l'Etat que les autres passions qui amollissent le courage. Que celle des femmes étouffe toutes les vertus militaires, sans qu'il en reste aucune. Qu'on s'en guérit difficilement. Exemples qui prouvent cette vérité.

LE plan que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, ne nous permet pas de passer, sans nous y arrêter, sur les judicieuses réflexions que fait Polybe sur les vices les plus dangereux dans un Général. A quoi serviroit d'instruire l'esprit sans régler le cœur? Ils sont si dépendans l'un de l'autre, qu'un Général du plus grand cœur sans esprit, ne vaudroit assûrément guere plus que celui qui avec beaucoup d'esprit ne sauroit régler son cœur, & se laisseroit aller à ses passions déréglées, avec l'emportement qui suit d'ordinaire l'indépendance.

Dans un ouvrage dont le but est de former des guerriers, je dois m'attacher autant à les éloigner de certains vices qui ne sont que trop autorisés dans les armées, qu'à leur faire aimer la vertu, & qu'à les instruire de ce qu'ils doivent faire.

Comme dans les choses de la guerre nous avons tiré notre plus grande instruction des fautes qui s'y sont commises, nous en tirerons une toute aussi utile dans l'examen de la honte & du ridicule dont quelques hommes illustres se sont couverts pour n'avoir sû réprimer leurs passions.

Nous ne trouverons point autant de Généraux entichés des vices grossiers qui rendent l'homme incapable d'aucune fonction importante, comme nous en avons trouvé & en trouverons encore d'ignorans. Pourquoi cela? c'est que la plupart des vices dont nous voulons inspirer de l'horreur, sont trop difficiles à cacher, pour que les Princes ou leurs Ministres puissent jetter les yeux sur les sujets qui en sont entichés, pour leur confier le commandement de leurs armées. Tandis que l'ignorance voilée sous un extérieur étudié &

composé, soûtenue par la brigue & la cabale, étant le plus souvent inconnue, est prise au contraire pour sagesse, par des Princes ou des Ministres, quitoûjours éloignés du lieu où se fait la guerre, ne voyent & ne jugent qu'à travers les yeux de la flatterie & du mensonge.

Un Prince qui commande luimême ses armées se trompera rarement dans le choix de ses Lieutenans, parce qu'il les voit & les choisit à la besogne : mais ni les uns ni les autres ne nous fourniront guere de Généraux dont les vices d'éclat puissent nous servir ici pour l'horreur que nous en voulons inspirer.

Nous voyons fort peu d'ivrognes commander des armées : mais s'il en étoit que l'on chargeât de ce soin, je crois qu'ils y seroient plus propres que ceux que la passion des femmes tyrannise à un certain point. J'appuierai sur-tout sur ce dernier vice, parce qu'il semble plus accrédité parmi les honnêtes gens, & qu'il y a une ancienne idée dans les troupes que Mars & Venus peuvent fort bien s'allier ensemble dans le cœur d'un guerrier. Ceux qui maintiennent cette opinion ne manquent pas de grands exemples pour s'autoriser. Ils soûtiennent que la magnanimité, le courage, la grandeur d'ame & les vertus du cœur qui caractérisent les Héros, ne détruisent point la sensibilité & la tendresse pour les femmes, dont plusieurs ont fait profession toute leur vie. Mais je réponds à ceux qui tiennent un pareil langage, que si l'on s'en tient à cette sensibilité, & cette tendresse pour un objet qui le mérite, & que l'on soit assez maître de soi, pour que dans mille occasions la passion ne nous puisse faire faire un pas contre le devoir, l'honneur, les intérêts du Prince que l'on sert, & ce que l'on se doit à soi-même ; alors ce n'est plus vice, & je n'entends parler que contre le vice : mais en même temps n'est-ce point un être de raison qu'une passion aussi modérée dans ses effets? Je le crois : Et si nous voyons de grands guerriers qui l'ont ainsi maîtrisée ; c'est que leurs grandes qualités les mettoient au-dessus de cette foiblesse, & leur amour pour la gloire étouffoit en eux le venin du goût pour les plaisirs. Seroit-il bien raisonnable de prétendre que les petits-maîtres, les jeunes courtisans, qui n'auroient la tête meublée que de romans, que de pieces de théatre, dont le principal soin seroit de rafiner sur les volupiés, qui auroient passé le temps de leur jeunesse sans autres études que celles des coups d'œils, des intrigues de ruelles & de toilettes, sans cesse enivrés de plaisirs, le cœur affadi & énervé dans la mollesse d'une vie paresseuse, pussent au premier coup de baguette abandonner ce genre de vie, pour se trouver des hommes fermes, nerveux, endurcis au travail, aux peines & aux fatigues de la guerre ; constans à souffrir sans murmure les incommodités & les travaux pénibles, à les partager avec le soldat, sobres, actifs, vigilans, exacts, sans jamais se relâcher de la rigueur d'une discipline qu'ils ne peuvent faire observer que par là ?

L'aspect de cette proposition n'est-il pas révoltant? Seroit-ce, pour l'appuyer, une raison plausible, que de dire que quelques grands hommes ont été sensibles à l'amour ? Quoi, parce que peu de grands hommes, car le nombre en est bien petit, ont eu de grandes foiblesses, faut-il conclurre que beaucoup

d'hommes qui ont de grandes foiblesses deviendront grands quand la guerre arrivera ?

Commencez, dirois-je aux jeunes gens qui pensent & qui aspirent à mener une vie digne de leur nom, de leurs ancêtres & de ces Héros qu'ils me citent; commencez leur dirois je, par acquérir leurs vertus avant de vous permettre leurs foiblesses, pour lors le contre-poids des premieres fera pencher la balance chez vous comme elle a fait chez eux : mais autrement craignez que la passion ne l'emporte; elle est déja maîtresse de votre cœur, tout le temps que la vertu mettra à l'en chasser est autant de dérobé à votre gloire.

Combien a-t-il fallu de grandes qualités aux fameux voluptueux que l'on cite parmi les grands guerriers, pour acquérir ce titre & pour mériter que l'on dît à leur égard ce que Brantome a dit de Montgomery, qui, parmi tant de belles actions, dont il nous a laissé l'exemple, étoit, dit cet Auteur, aussi débauché que voluptueux : *mais quand il avoit le cul sur la selle*, dit-il, *c'étoit le plus soigneux & le plus vaillant capitaine qu'on eût su voir.*

Les hommes de cette trempe sont bien rares : mais au contraire, rien n'est plus commun que d'en voir, qui étant nés grands, se sont laissés corrompre par la volupté, & sont devenus infames, pour s'etre trop livrés au goût des plaisirs.

Combien l'Egypte & l'Asie fournissent-elles d'Empereurs voluptueux déthrônés avec honte, & de Généraux péris misérablement à l'occasion de ce vice ? Que devint Rome, quand après la conquête de l'Asie, les mœurs asiatiques s'y introduisirent ? l'on y vit à l'imitation de Sardanapale, les Caligula, les Nérons, les Héliogabales, les Vitellius, & sous eux un peuple encore plus efféminé & plus corrompu.

Revenons à Polybe, & examinons avec lui de quels maux l'amour a été la source, lorsque les Généraux & les Princes s'y sont adonnés; combien d'Etats il a renversés; de combien d'armées il a causé la défaite. Si nous descendons dans le particulier, combien de villes, combien de maisons a-t-il renversées ! Ce vice est grand dans tous les états : mais dans un Général d'armée, il est odieux, bas & indigne. Un homme n'est point deshonoré par quelques engagemens : mais un esclavage continuel est la marque d'un génie bas, d'une ame vile & rampante, d'autant mieux que les objets de la plûpart des passions déréglées, ne sont pour l'ordinaire dignes que d'un souverain mépris. En effet, une femme qui pense & qui mérite l'estime d'un grand homme, ne sera-t-elle pas la premiere à le soûtenir dans les pas glissans, & à l'encourager à tout quitter lorsque la gloire, le devoir & l'honneur font entendre leur voix.

Mais ces femmes que l'on peut alors comparer aux plus grands Héros, ne sont pas moins comparables à eux par leur rareté, tandis que la plûpart des hommes qui jouent les premiers rôles, se trouvent entourés & livrés aux agaceries & aux piéges d'une multitude, qui n'ayant pour objet que leurs vanités, leurs intérêts & leurs plaisirs, font pour l'ordinaire d'un Héros subjugué, un Sibarite, & d'un Achille un Thersite.

Le plus grand exemple que nous fournisse sur cela l'antiquité, est celui de Marc-Antoine. Quelle vie,

que celle de ce Romain, jusqu'au jour où il connut Cléopatre! Qu'il fut grand, qu'il fut courageux! mais à peine a-t-il conçu quelques tendresses pour cette indigne & trop belle Reine, que l'on ne voit plus dans sa conduite que des fautes. Lisons Plutarque, parlant de lui. *On dit que ce grand appareil & cette grande puissance*, dit-il, *qui effraya les Indiens qui habitent au-delà des Bactres, & qui allarma toute l'Asie, lui devint entierement inutile, à cause de Cléopatre : car dans l'impatience de la revoir, & d'aller passer l'hyver avec elle, il commença la guerre avant que la saison le permît, & ne se servit des moyens qu'il avoit en main qu'avec beaucoup de précipitation & de désordre, étant tout transporté & hors de lui-même, & comme ensorcelé par des breuvages, ou charmé par des enchantemens, tournant toûjours les yeux vers l'objet aimé, & plus empressé à l'aller bien-tôt rejoindre qu'appliqué à chercher les moyens de triompher de ses ennemis.*

Ce fut là la premiere faute que fit cet illustre Romain : mais c'étoit trop peu pour engager tout guerrier à se tenir sur ses gardes contre l'amour. Il nous falloit en lui un exemple plus frappant du tyrannique pouvoir de cette funeste passion. C'est à la bataille d'Actium, où la honte d'Antoine égala son amour, puisque sans attendre aucun choc, aucun abordage, sans rendre, pour ainsi dire, de combat, ce Romain si rempli de courage, si avide de gloire, si ambitieux, ayant déja fait la fausse démarche de ne point se mettre à la tête de son armée de terre, qui lui eût si aisément procuré une victoire décisive, il s'enfuit sur une galere à cinq rangs, ayant apperçû au milieu du combat, dont l'issue étoit encore fort incertaine, que Cléopatre faisoit voile du côté du Péloponese. Il ne put attendre davantage, & comme si la victoire lui eût dû enlever sa maîtresse, il craignit de l'obtenir, ne connoissant plus d'autre bonheur que la possession d'un objet si indigne du cœur d'un Héros, & finit ses jours d'une façon capable d'exciter la pitié, ou d'émouvoir peut-être d'autres sentimens dans des ames efféminées : mais nous n'écrivons pas pour elles.

Plutarque, dans ce récit, dit, *qu'alors les ennemis se regardoient avec étonnement*; & parlant des vaisseaux de Cléopatre, qui fuyoient, *qu'ils les voyoient poussés par un bon vent, prendre le chemin du Peloponese. Alors Antoine fit voir manifestement qu'il n'avoit ni la prudence d'un Général, ni le courage d'un homme ; en un mot, qu'il n'avoit pas son bon sens.*

Quelle passion pour un Général, que celle qui nous ôte le bons sens! Ces seules paroles ne doivent-elles pas en garantir tout guerrier qui aime sa réputation? Elle a fait faire de moindres fautes à de grands hommes: mais ce sont toûjours des fautes.

Henri IV. ce grand Roi, avoit le cœur aussi tendre pour les Dames qu'il étoit bon & magnanime pour ses sujets & ses amis; car il en eut ce Prince respectable : mais quand il se livra trop à l'amour, il fit des fautes, témoin ce qu'en dit Mezeray, au sujet de la bataille de Coutras en 1587. *La vaillance du Roi de Navarre se signala bien plus à cette journée, que ne fit sa conduite à en recueillir les avantages : car bien loin de tirer droit vers l'armée étrangere, comme le Prince de Condé le vouloit ; promettant, si on lui donnoit des troupes,*

de s'aller saisir du passage de Saumur : il laissa séparer son armée victorieuse, s'étant contenté de prendre le serment des Capitaines qu'ils se rendroient le 20 de Novembre sur les confins de l'Angoumois & du Périgord, pour marcher vers les Reistres. Il garda seulement cinq cents chevaux, & emmena le Comte de Soissons avec lui, perça dans la Gascogne, où le violent amour qu'il avoit pour la Comtesse de Guiche, l'attiroit comme par force. Au siége d'Amiens, sans doute qu'il craignit que le foible qu'il avoit pour la belle Gabrielle d'Estrée ne l'engageât à quitter son armée à contre-temps, puisqu'il la mena avec lui : *Mais* dit le même Mezeray, *il fut bientôt contraint d'éloigner ce scandale de la vûe des soldats, non-seulement par leurs murmures qui venoient jusqu'à ses oreilles, mais aussi par les reproches du Marechal de Biron.*

Nous voyons bien plus de grands Capitaines parmi ceux qui ont fui les femmes, qu'il n'en est du nombre de ceux dont nous parlons. Le Marechal de Gassion, parmi les premiers, fut toûjours brave, intrépide & grand Capitaine. Le Comte de Tilly étoit si chaste, dit-on, qu'il garda son pucelage jusqu'au tombeau. Charles XII. Roi de Suede, pensoit de même : le grand Turenne aima les femmes & les plaisirs : mais il renonça à tous deux, quand il craignit qu'ils ne prissent trop d'empire sur son cœur.

Le Chevalier Bayard est renommé par sa pudicité ; & dans l'antiquité, Annibal est cité par Justin, *pour avoir été très-continent & éloigné de la volupté. Il ne soupa jamais*, dit cet Auteur, *sur des lits de repos, & ne but point dans ses repas plus d'un demi-septier de vin : il joignit à cette sobriété une continence si exacte, environné qu'il étoit de tant de belles captives, qu'on ne l'eût pas pris pour être né en Afrique.*

Cyrus, Philopœmen, Scipion l'Africain, Epaminondas, Drusus frere de Tibere, l'Empereur Aurélien, ont été des modeles de chasteté & de tempérance, & ce sont tous de très-grands Capitaines.

Rome se soûtint contre le luxe tant qu'il ne gagna pas les armées : mais dès qu'en s'introduisant parmi les guerriers, il y occasionna l'amour des femmes, la République & l'Empire furent renversés. Il est certain que l'amour déréglé des plaisirs, annonce toûjours la ruine des Empires : belle leçon pour les Princes & les Ministres, c'est à eux d'y apporter remede.

§. II.

Que le luxe est la source de tous les vices, & la cause de tous les maux d'un Etat & du renversement des Empires.

CE qui empêcha pendant un temps la décadence de Rome, après la conquête de l'Asie, fut l'éloignement où se trouverent les armées de cette capitale, laquelle ayant la premiere été atteinte de la contagion dont le Sénat lui-même, ce corps si sage autrefois, sentit aussi les atteintes, ces membres s'étant laissés entraîner aux douceurs de la mollesse & du luxe ; cette capitale, dis-je, ne put d'abord communiquer son mal aux gens de guerre, par leur éloignement ; & quand la paix fut faite si les soldats Romains ne furent point aussi-tôt corrompus que le furent ceux d'Annibal à Capoue ;

c'eſt que la guerre d'Aſie ne fut pas aſſez longue pour qu'ils puſſent contracter les vices du climat, & qu'elle ſe ralluma bien vîte contre les Grecs, peuples auſſi vaillants qu'ils étoient ſobres & ennemis du luxe. Les avantages que les Romains obtinrent ſur eux ne leur apporterent que de la gloire ſans richeſſes, & ce ſont les richeſſes, qui en donnant le moyen de contenter les paſſions, en rendent les déſirs plus ardens; & plus elles deviennent abondantes dans un Etat, plus la corruption s'en empare; cela a été de tous les ſiecles & ſera toûjours. Le cœur s'accoûtume aux plaiſirs, & leur poſſeſſion paroît dès lors l'unique bonheur.

Le premier exemple de cette corruption dans les armées Romaines, eſt rapporté par l'Abbé de Vertot, dans ſon hiſtoire des révolutions de cette République. *Après la conquête de l'Aſie*, dit-il, *les Romains tomberent dans une telle corruption qu'ils introduiſirent dans leurs feſtins, des chanteuſes & des baladines. Les jeunes gens en faiſoient l'objet de leurs ridicules affections, ils ſe friſoient comme elles; ils affectoient même d'imiter le ſon de leurs voix & leurs démarches laſcives; ils ne ſurpaſſoient ces femmes perdues que par leur molleſſe & leur lâcheté*: Capillum frangere, & ad mulierum blanditias vocem extenuare, mollitie corporis certare cum feminis, & immundiſſimis ſe excolere munditiis noſtrorum adoleſcentium ſpecimen eſt. *Auſſi Jules Céſar, qui connoiſſoit la délicateſſe de cette jeuneſſe efféminée, ordonna à ſes ſoldats à la bataille de Pharſale, au lieu de lancer de loin leurs javelots, de les porter droit au viſage*: Miles, faciem feri. *Il arriva comme ce grand homme l'avoit prévû, que ces jeunes gens idolatres de leur beauté, ſe tournerent en fuite, de peur de s'expoſer à être défigurés par des bleſſures & des cicatrices.*

Les richeſſes ne ſont pas ſeules la cauſe du luxe & de l'amolliſſement qui le ſuit, les longues paix produiſent le même effet; & quand dans un Etat l'un & l'autre ont gagné le corps de la nobleſſe, qui ſe laiſſe bien vîte entraîner par l'exemple des grands, au lieu d'Officiers dans les armées, l'on ne trouve plus que des petits-maîtres, occupés de leurs figures, de leurs débauches, de leurs équipages, dont ils font parade, & du ſoin d'entretenir une table délicieuſe, qui en épuiſant leur revenu, épuiſe la ſanté, que rien ne maintient auſſi bonne & auſſi durable que la ſobriété & la frugalité.

Un Prince de mœurs efféminées, entouré d'une trentaine de courtiſans, qui ne manquent pas de l'imiter, aura plutôt corrompu une armée que mille Officiers petits-maîtres, attendu que la force de l'exemple ſe joignant au penchant naturel de l'homme, entraînera même ceux qui crioient contre ce vice; & perſonne ne s'en trouvera plus exempt, témoin ce que dit Théopompe dans Athénée, touchant Philippe, & que nous liſons dans Toureil, dans ſes remarques ſur la premiere Olympienne. *Philippe*, dit-il, *n'avoit que du mépris pour la modeſtie & les bonnes mœurs. Toute ſon eſtime & toute ſa libéralité ſe réſervoient pour des hommes plongés dans la crapule, & proſtitués aux derniers excès d'une vie licentieuſe. Il aimoit que ſes camarades de plaiſirs excellaſſent dans l'art de l'injuſtice & de la malignité, comme dans la ſcience de la débauche. Et quelles ſortes d'infamie, quels genres de crime ne commettoient-ils point? Quelques-uns*

parvenus à l'âge viril, s'étudioient à se donner tout l'extérieur du sexe dont ils n'étoient pas, prenoient grand soin que jamais leur menton ne les décélat; d'autres alloient jusques à oublier le leur dans leur commerce monstrueux, deux ou trois prenoient le soin de plaire au Roi, d'une maniere plus propre à mériter le nom de maîtresse que de ses amis.

N'aurions-nous pas lieu de croire par la comparaison de ce passage de Théopompe, que le luxe & la mollesse infame, sont arrivés chez nous au même point dont la lecture seule fait horreur chez les Grecs; du moins j'ai connu des hommes, qui à l'imitation de ceux-là se fardoient, & qui ne se couchoient jamais qu'ils n'eussent le visage couvert de rouelles de veau pour se conserver le teint frais. L'on ne finiroit point à détailler l'attirail & la magnificence de leur toilette. Sans doute qu'ils veulent imiter Surena, qui se fardoit & se faisoit accompagner d'un sérail de concubines, & qui se fit suivre dans son triomphe d'un grand nombre de filles de joie. Mais il est rare de voir de pareils vices sympatiser avec le courage de cet asiatique vainqueur de Crassus.

La nature se plaît à produire de temps en temps de pareils phénomenes; car c'en est un assûrément, qu'un homme voluptueux, débauché, & grand Général. Philippe, dont nous parlions tout à l'heure, en fut encore un de l'antiquité; car si nous en voyons nombre d'autres qui ont eu des foiblesses, ils les ont déposées, en prenant le soin des affaires, ou ont abandonné les affaires & la guerre pour leurs plaisirs ou leurs amours, les regardant telles qu'elles sont, en effet, comme incompatibles.

Le Maréchal Banier, un des plus grands Capitaines de son siecle, éleve du grand Gustave, fut deux fois épris de passion violente. A la premiere il y apporta le remede le plus prompt, ayant épousé sa maîtresse: mais cette premiere femme étant morte, il devint amoureux d'une Princesse de Bade, qu'il vit par hasard. Sa passion devint si violente qu'il faillit à perdre l'esprit, il abandonna le soin de son armée, commit une infinité de fautes, laissa remporter beaucoup d'avantages à ses ennemis, se laissa dérober des marches, perdit Hoxer, place importante, & eût perdu avec l'estime de ses Officiers, qui le voyoient si changé, les Etats de la maison de Brunswick, s'il n'eût appliqué promptement le remede à un mal si violent, & qui lui devenoit si funeste.

Mahomet II. un des plus universels génies de son temps, conquétant & grand Capitaine, crut devoir employer un remede violent à une passion qui s'étoit emparé de son ame. C'est l'Abbé de Vertot qui nous rapporte ce trait à la suite de la prise de Constantinople, qui fut emportée d'assaut, en 1553. par cet Empereur, les habitans furent ou passés au fil de l'épée ou fait esclaves. *C'est ainsi*, dit cet Auteur poli, *qu'une Greque d'une naissance illustre, appellée Irene, à peine âgée de dix-sept ans, tomba entre ses mains. Un Bacha venoit de la faire esclave: mais surpris de sa rare beauté, il la crut digne d'être présentée au Sultan. L'Orient n'avoit rien vû naître de si parfait, ses charmes se firent sentir impérieusement sur le cœur farouche de Mahomet: il fallut se rendre. Il s'abandonna même entierement à cette nouvelle passion; & pour être moins détourné de ses assiduités amoureuses,*

il

il passa plusieurs jours sans se laisser voir à ses ministres & aux Officiers principaux de son armée. Irene le suivit à Andrinople : il y fixa le séjour de la jeune Greque. Pour lui, de quelque côté que les armes tournassent ses pas, souvent même au milieu des plus importantes expéditions, il en laissoit la conduite à ses Généraux, & revenoit avec empressement auprès d'Irene. On ne fut pas long-temps sans découvrir que la guerre n'étoit plus sa premiere passion : les soldats accoûtumés au butin qu'ils faisoient à sa suite, murmurerent de ce changement. Ces murmures devinrent contagieux : l'Officier comme les soldats se plaignoit de cette vie efféminée ; cependant sa colere étoit si formidable, que personne n'osoit se charger de lui en parler. Enfin comme le mécontentement de la milice étoit à la veille d'éclater, le Bacha Mustapha ne considérant que la fidélité qu'il devoit à son maître, l'avertit le premier des discours que les Janissaires tenoient publiquement au préjudice de sa gloire.

Le Sultan, après être demeuré quelque temps dans un morne silence, & comme s'il eût examiné en lui-même quel parti il devoit prendre ; pour toute réponse, & sous prétexte d'une revûe, ordonna à Mustapha de faire assembler le lendemain les Bachas aux environs de la ville. Il passa ensuite dans l'appartement d'Irene, avec laquelle il resta jusqu'au lendemain.

Jamais cette jeune Princesse ne lui parut si charmante : jamais aussi le Prince ne lui avoit fait de si tendres caresses. Pour donner un nouvel éclat à sa beauté, si cela étoit possible, il exhorta ses femmes à employer toute leur adresse & tous leurs soins à sa parure. Après qu'elle fut en état de paroître en public, il la prit par la main, la conduisit au milieu de l'assemblée, & arrachant le voile qui lui couvroit le visage, il demanda fierement aux Bachas qui l'entouroient, s'ils avoient jamais vû une beauté si accomplie. Tous ces Officiers, en bons courtisans, se répandirent en des loüanges excessives, & le féliciterent de son bonheur. Pour lors Mahomet prenant d'une main les cheveux de la jeune Greque, & de l'autre tirant son cimeterre, d'un seul coup en fit tomber la tête à ses pieds, & se tournant vers les Grands de la Porte, avec des yeux égarés & pleins de fureur : Ce fer, leur dit-il, *quand je veux, sait couper les liens de l'amour.*

Ce trait d'un cœur aussi barbare que feroce, & destitué de culture & d'honneur, nous apprend combien cet homme grand d'ailleurs se méfioit de ses forces, & combien nous devons nous-mêmes être en garde contre une passion qui produit d'aussi funestes effets. Il faut, quand on a le malheur de donner dans ses piéges, les couper, non point comme fit Mahomet : mais se séparer avec la même fermeté, & ne point s'amuser à disputer contre son cœur, qui est toûjours sûr de la victoire quand on le ménage.

M. de Turenne, dit un de ceux qui ont écrit sa vie, tâchoit d'inspirer aux Officiers de son régiment qu'il avoit à cœur de former, des sentimens dont il étoit lui-même persuadé, malgré le penchant qu'il avoit à l'amour & au plaisir : il dit *qu'on distinguoit facilement un Officier du régiment de Turenne d'avec un autre : il avoit du moins l'air sage, s'il ne l'étoit pas, & il ne faloit point qu'il fût jureur, ni débauché. S'il ne pouvoit les empêcher de voir les femmes, il les empêchoit du moins d'en médire ; & pour faire en sorte qu'ils*

n'en fassent pas leur principale occupation, il leur faisoit remarquer combien le service du Roi étoit incompatible avec le leur. Il pratiquoit lui-même tout le premier ce qu'il enseignoit : car quoiqu'il fut extrêmement civil, il étoit ennemi de la galanterie, jusqu'à dire que la plus belle femme ne méritoit pas qu'un honnête homme perdît un moment de son temps avec elle.

Malgré l'austérité de ce principe, il fut cependant sensible, & eut des passions, mais sans que les attachemens les plus vifs qu'on lui ait connus, ayent altéré un instant son exactitude & sa vigilance dans la guerre : semblable en cela à quelques fameux Grecs, qui quittoient tout lorsque la voix de l'honneur ou de la patrie se faisoit entendre ; tel fut Alcibiade, & même Périclès, malgré sa passion constante pour la courtisane Aspasie ; & tel n'eût point été Thémistocle, qui dans les commencemens de sa vie fut assez débauché pour engager sa mere par la douleur qu'elle en avoit, à se donner la mort : mais l'âge & l'expérience ayant ranimé sa vertu, il abandonna ses désordres.

§. III.

A quels dangers un Général ivrogne est exposé. Exemples pour donner de l'horreur d'un vice si grossier.

S'Il est plus de grands Capitaines addonnés au vin qu'il n'en est de voluptueux, ce n'est point que ce vice ne soit tout aussi horrible : mais comme il n'occupe pas continuellement ; il laisse des momens à la raison dont elle se sert chez un Général. Lorsqu'une passion délicate, comme l'amour, s'est emparée d'une ame, elle l'absorbe toute entiere ; & si c'est une ame ordinaire, elle se trouve dans le cas que cite Montagne. *C'est aux petites ames ensevelies du poids des affaires*, dit-il, *de ne s'en savoir purement démêler, de ne savoir laisser & reprendre.* Même les ames au-dessus du commun, ont bien de la peine à accorder l'amour avec les soins, l'activité & toute l'application qu'exige la guerre. Il n'en est pas de même du vin ; on prend son temps, on n'est pas toûjours à table, ni toûjours ivre, & dans ces momens de liberté, l'homme se retrouve, l'oserai-je dire, il me semble qu'il se retrouve plus homme que les amoureux transis & les joueurs.

Quand une fois l'un de ces trois vices s'est enraciné dans un homme, il n'est plus guere possible à la raison de les chasser ; il faut que ce soit l'ouvrage d'une passion plus violente que l'on appellera vice, même si l'on veut, n'importe : c'est du moins un vice qui ne deshonore jamais un homme de guerre, & qui lui est toûjours utile ; c'est l'ambition dont je veux parler, & c'est à elle à qui il est bon d'ouvrir la porte pour se corriger des autres, comme fit le Marechal de Guébriant. Il naquit avec une passion désordonnée pour le jeu, le vin & les femmes, joignant à cela de grands talents pour la guerre. Quand une fois la voix de l'ambition se fit entendre, il ne fut plus question des autres passions, & il devint un des plus grands Capitaines de son siecle.

Les ivrognes sont pour l'ordinaire assez entreprenans ; quand ils ont la tête échauffée, ils sont capables de bien des choses, aussi leurs ennemis doivent-ils être sur leurs gar-

de. C'est sans doute cette raison qui les garantit des surprises auxquelles ils s'exposent volontiers pendant les longues séances qu'ils font à table : heureusement que n'étant sujets à aucunes regles dans leur conduite, l'on n'ose rien tenter contre eux, crainte de les trouver réveillés dans le temps que les autres dorment.

M. le grand Prieur de Vendôme étoit assurément fort amateur de la table, jamais personne ne donna plus beau jeu à la surprise. Cependant, bien loin de se laisser surprendre, il fit deux coups en Italie d'une extrème diligence; ceux qui le gouvernoient ayant trouvé le moyen de l'empêcher de dormir, pour cette fois, & de tabler moins que de coûtume.

Cependant que son exemple ne serve pas à nous gâter; nous avons le contre-poids à mettre de l'autre côté de la balance, & qui l'emporte beaucoup. Sans chercher ailleurs que dans l'Ecriture sainte, combien nous fournit-elle d'exemples de ce que je dis contre les ivrognes. Je ne veux rappeller ici que celui de Bénadad, qui assiégeoit Achab Roi d'Israël, dans Samarie. Il pressoit beaucoup cette place lorsque le Samaritain ayant eu connoissance que son ennemi avoit coûtume de festiner & de tabler long-temps sans manquer à s'enivrer, ainsi que ceux qui mangeoient avec lui, forma le dessein de le surprendre par une sortie générale. *Ils sortirent de la ville sur le minuit*, dit l'Auteur sacré, *cependant Bénadad étoit dans sa tente qui buvoit, & qui étoit ivre, & les trente deux Rois qui étoient venus à son secours buvoient aussi avec lui. Les valets de piés des Princes des Provinces marchoient à la tête de l'armée, Bénadad ayant envoyé voir ce que c'étoit, on lui vint dire : Ce sont des gens qui sont sortis de Samarie. Il dit à ceux qui lui parloient : Soit qu'ils viennent pour traiter de la paix, soit qu'ils viennent pour combattre, prenez-les tous vifs.* Un ordre aussi bien donné eut l'effet qu'il devoit avoir. Ces valets étoient soûtenus par sept mille hommes de troupes, qui trouvant l'armée de Bénadad, sans chefs; (car les trouver ivres, c'est ne les point trouver),la forcerent, pillerent son camp, & obligerent Bénadad à quitter la table, pour fuir couvert de honte.

La conjuration de Thebes est célebre dans l'histoire, elle n'étoit fondée que sur l'ivrognerie & l'intempérance de ceux qui commandoient dans la ville; & les conjurés prirent si bien leurs temps,qu'ils les égorgerent au milieu de leurs repas, lorsqu'ils étoient presque tous ivres. S'il en faut croire Boursault, l'ivrognerie étoit une perfection dans le Marechal de Rantzau : mais nous savons à quoi nous en tenir sur cela, & il est très-vrai que le vin lui avoit fait manquer de belles occasions. Il étoit brave & n'avoit que faire de vin pour réveiller ses sens son esprit & son courage. Avec ce correctif, je suis bien aise de rapporter ce trait de Boursault, pour faire voir que si son Héros étoit sujet au vin, il étoit encore plus épris de l'amour de la gloire. Cet ouvrage étant fait sur-tout pour donner de l'émulation, je serois bien aise, si quelques ivrognes y viennent chercher leurs instructions,qu'ils apprennent à quel prix l'étoit celui qu'ils voudroient prendre pour modele. *L'ivrognerie*, dit il, *qui est un vice détesté des honnêtes gens, étoit une espece de vertu à feu le Marechal de Rantzau*, par le

bon usage qu'il en savoit faire. Il ne montroit jamais plus de courage que quand il avoit bien bû. Peut-être depuis que l'on fait la guerre, n'y en a-t-il eu aucun plus mutilé qu'il l'étoit : & ce qui lui manquoit, étoit ce qui publioit sa gloire. Il n'avoit qu'un bras, qu'une jambe, qu'un œil, qu'une oreille, en un mot, il n'avoit qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux : & ce grand homme n'en étoit, pour ainsi dire, que la moitié d'un. Cette difformité, qui faisoit le triomphe de sa vie, fut aussi le sujet de l'épitaphe que l'on mit sur son tombeau.

Du corps du grand Rantzau tu n'es qu'une des parts ;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ;
Il dispersa par-tout ses membres & sa gloire ;
Tout abbattu qu'il fut il demeura vainqueur ;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire ;
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Pour finir sur l'ivrognerie, il suffit de dire que c'est un vice indigne d'un honnête homme : mais il est encore plus grand dans un Prince que dans tout autre : car celui-la sera incapable de faire la guerre, ni de gouverner durant la paix. C'est un reproche qui fut fait à Philippe pere d'Alexandre, qui s'enivroit souvent, ainsi que son fils : mais soit qu'il n'eut pas le vin aussi méchant, soit que dans ce moment la force de la vérité le frappât, il reçut cette espece de correction, comme il seroit à souhaiter que fissent tous les Princes en pareil cas.

Une femme persuadée de la bonté d'une cause qui étoit juste en effet, fut trouver Philippe au sortir d'un repas où il s'étoit enivré, lui exposa ses raisons. Ce Prince la juge, la condamne & la renvoye. Cette femme surprise d'un jugement si injuste & si prompt, lui répond: *J'en appelle. Comment de votre Roi*, dit Philippe? *A Philippe à jeun*, dit-elle. Ce Prince examine de nouveau l'affaire, reconnoît son injustice, & la répare. L'homme du monde le plus sobre n'eut pas mieux fait.

C'étoit une qualité recommandable chez les anciens Perses, que celle de buveurs ; on le voit par ce que disoit Cyrus le jeune, aux chefs des dix mille Grecs, qu'il avoit pris à sa solde, contre son frere, que nous connoissons sous le nom d'Artaxercès, lequel se piquoit d'être buveur. Cyrus disoit qu'il étoit indigne de cet éloge, qu'il étoit un aussi méchant buveur que mauvais Capitaine, & qu'il s'entendoit infiniment mieux que lui à ce métier-là.

Je ne sai ce que durent penser les Grecs de cette satyre & de l'amour-propre que Cyrus plaçoit si singulierement ; quant à eux ils n'ont jamais passé pour ivrognes, non plus que les Romains, avant la conquête de l'Asie.

Ils étoient sobres au point qu'il étoit défendu aux femmes d'assister aux festins, ni de boire du vin : mais une fois le luxe introduit, elles ne connurent pas plus de bornes que les hommes, & suivirent sur tous leurs goûts, un penchant si public & si autorisé par la coûtume, qu'il ne doit plus paroître surprenant que les enfans de pareilles meres, ayent été les plus corrompus de tous les hommes, puisque rien n'est plus fort pour nous porter au mal de bonne heure, que de voir nos parens nous

en montrer l'exemple à l'instant qu'il nous ont mis au monde.

§. IV.

La lâcheté naît du luxe & de la superfluité. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice. L'éducation peut en guérir.

PLutarque, ainsi que M. Dacier, son traducteur, prétendent que la lâcheté & la molesse sont nées avec l homme, & qu'elles ne doivent point leur source au luxe & à l'abondance des commodités de la vie. M. Dacier fait une note pour appuyer ce sentiment, laquelle dit: *Ce principe est certain; le luxe, la pompe & la superfluité n'engendrent pas la lâcheté & la mollesse. Si cela étoit, il n'y auroit pas de Prince ni de grand Seigneur qui ne fût lâche & mou. Ces vices viennent d'une nature basse & mauvaise: mais il faut avoüer que si les délices ne les engendrent pas, elles les entretiennent & les fomentent, & empêchent qu'une ame basse ne vienne à se relever: elles achevent de l'abattre.*

Je ne saurois passer à ces deux Auteurs la totalité de ce principe, & voici quelles sont mes raisons pour le combattre. Il est certain que le courage tire une partie de son existence du peu d'attachement à la vie, qui nous fait préférer à elle la gloire & l'honneur, tout comme la couardise tire son existence d'un attachement si grand à cette même vie, qu'il ne nous permet pas même d'envisager le danger de la perdre.

Ce principe posé, il n'est pas douteux que le luxe & l'abondance des commodités produisent un attachement d'autant plus grand à la vie, qu'il contribue à la faire mener plus délicieuse.

Il ne faudroit pas dire que tous les hommes ayant un égal penchant à ce qu'ils regardent comme délices, chaque état & chaque condition ayant les siens, ils sont tous par cette raison également attachés à la vie.

Je crois que l'on raisonneroit d'autant plus mal, que souvent cette soif & ce désir ardent d'acquérir par les richesses, ce qui manque pour goûter ces délices, que le seul luxe procure, engage à des actions héroïques; s'il en est tel qui ne les eût jamais faites s'il eût joüi auparavant du bien être qu'il cherche, on peut dire qu'il ne les a donc faites que par le peu d'attachement qu'il avoit dans ce moment pour une vie qu'il trouvoit mal-aisée & dépourvûe des satisfactions que les richesses procurent; ainsi soit que les richesses énervent le courage, ou qu'elles empêchent les effets dans ceux qui les possedent, il n'en est pas moins constant qu'il y a plus de gens prêts à perdre courageusement la vie, dans un état où la frugalité est en recommandation que dans celui que le luxe a corrompu; ainsi quand M. Dacier, pour appuyer son sentiment, dit qu'en ce cas tous les Princes & les grands Seigneurs seroient lâches & mous, on pourroit lui objecter qu'il y en a tant qui sont l'un & l'autre, qu'il peut recourir à d'autres preuves.

En effet, il est toûjours plus surprenant de voir des ames fermes & courageuses, & des corps infatigables, qui cependant ont été élevés dans le sein de la volupté, de l'oisiveté & de la mollesse des Cours corrompues. Elles ne se ressemblent pas toutes, il en est telle où les

Princes donnent eux-mêmes l'exemple des vertus contraires, où ils sont occupés de la maxime de l'Empereur Alexandre Severe, qui dit *que la sûreté & le salut d'un Etat, dépendent du bon état des armées, & qu'un Prince doit avoir plus de soin des troupes que de soi-même.*

Et celles-là, loin de produire des hommes mous & lâches, au contraire doivent être la pépiniere des grands hommes, puisque celui qui les gouverne, persuadé de cette maxime, la défendra des atteintes du luxe, par le mépris qu'il en fera lui-même, par le soin qu'il aura d'entretenir ses différens Officiers dans la pratique d'une discipline exacte, à ne point laisser les autres ordres moins utiles empiéter sur le militaire, ni permettre que des bons soldats soient méprisés, parce que l'on n'a plus besoin d'eux; au contraire un pareil Prince les caressera, soit par égard pour leurs services passés, soit par politique pour ceux qu'il en attend à l'avenir : il les payera exactement, & tachera de retenir par des traitemens gratieux & lucratifs les anciens Officiers. Il ne craindra pas d'appauvrir ses peuples par de pareilles libéralités, c'est en récompensant les bons services & l'application des sujets, que l'on procure aux autres la paix & la tranquillité, en entretenant par ces soins des armées toûjours redoutables aux voisins inquiets.

L'on rallentit, ou, pour mieux dire, l'on suspend encore les effets de la mollesse & du luxe, en obligeant, dans des Etats qui se gouvernent, je suppose, sur les mêmes principes que la France, où les Colonels sont la plûpart de jeunes Seigneurs que le séjour de la Cour, ou de la capitale pourroit gâter, en les obligeant, dis-je, à passer régulierement six mois par an à leurs régimens ou autres emplois. Là, sous les yeux d'anciens Généraux, ils s'occuperoient à leur métier, ils en connoîtroient du moins les élémens à la suite d'une longue paix. La puissance qui se fera exactement comportée de la sorte, doit remporter toutes sortes d'avantages sur celles qui auront laissé endormir la noblesse & le militaire dans la paresse & l'ignorance qu'elle enfante.

Si le luxe y apporte avec cela la lâcheté, c'est un Etat perdu, & qui ne trouvera chez lui ni soldat ni Général. Il y en aura toûjours de reste qui porteront ces noms : mais de quels maux leur lâcheté ne sera-t-elle pas la source? Ecoutons Polybe sur cela : *Il est beaucoup de Généraux*, dit-il, *qui mous, paresseux, sans mouvement & sans action, négligent, non-seulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres .... D'autres sont lâches & poltrons, défauts deshonorans dans quelque homme que ce soit, mais les plus pernicieux de tous dans un Général. Des troupes, sous un tel Chef, passent le temps sans rien entreprendre, & l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs.*

Un Général n'est pas fait pour s'exposer comme un grenadier : mais il en doit avoir le courage, quoiqu'un beaucoup moindre lui suffise pour ne pas passer pour poltron. *Dans toutes les occasions*, dit Plutarque, *où le danger du Général est d'un grand poids pour le succès d'une affaire, là il doit payer de sa personne, & aller tête baissée, sans se ménager, & sans écouter ceux qui disent qu'un bon Général doit mourir*

de vieillesse, ou du moins mourir vieux: mais lorsque l'avantage qui reviendra de sa victoire ne peut être que très médiocre, & qu'au contraire par sa mort tout est perdu, il n'y a personne qui demande de lui qu'il fasse l'action de soldat, qui peut entraîner la perte du Capitaine. Plus haut il cite un bon mot de Timothée, qui *un jour que Chares montroit aux Officiers les blessures qu'il avoit reçûes pendant son Généralat, & son bouclier qui avoit été percé d'une pique; Et moi*, s'écria t-il, *quand j'assiégeois Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, que j'eus de honte, m'étant exposé sans nécessité en trop jeune homme, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une si grande armée!*

Un Général assûrément n'a pas souvent besoin de la bravoure personnelle: mais s'il n'est pas brave, il est totalement incapable du commandement, vû que le danger le troublant, il n'est plus en état de donner des ordres; outre que dans les Conseils il se laissera toûjours aller aux avis des timides, qui sûrs de le servir à son gré, déconseilleront tout ce qui seroit utile & glorieux, charmés eux mêmes de mettre à couvert leurs personnes, sans encourir le blâme, qui réjaillit toûjours sur le Général, lorsqu'on a échappé une belle occasion.

De toutes les passions la peur est celle qui occupe le plus despotiquement toutes les facultés de l'ame. Un Géneral eût-il tout l'esprit, toute la sagacité, toutes les lumieres & tous les talens désirables, s'il est sujet à cette passion, il n'est plus rien au moment qu'elle le saisit; ainsi comme ce sera toûjours dans les occasions décisives, il n'est pas besoin de plus longs raisonnemens, pour prouver que de toutes les passions c'est celle qui est la plus nuisible à un Général.

Bien des gens prétendent que l'on ne guérit point de la peur, & qu'elle naît en nous: mais je suis bien fortement persuadé du contraire, c'est un des vices que la bonne éducation corrige le plus aisément. Et je suis dans le systême que le courage des Princes & des Seigneurs dépend beaucoup des Gouverneurs qu'ils ont eus dans leurs jeunesses, & qu'il n'a tenu qu'à ceux qui ont apperçû dans leurs disciples des dispositions contraires, de les en corriger par l'émulation, les exemples, le récit des actions de leurs ancêtres, le blâme des méchantes que d'autres ont faites, & qui les ont couverts d'infamie. Un enfant est une plante susceptible des plis qu'on lui fait prendre: mais le défaut des bons Gouverneurs, n'y ayant rien de si rare que cette espece d'hommes, produit tous les vices que nous voyons germer; & dans les Princes, il produit de plus le malheur des Sujets & des Etats qui leur sont soûmis. *Mais tel est leur malheur*, dit l'Historien de Louis XIII. *leur éducation est la chose du monde la plus importante, & cependant on la confie presque toûjours à des personnes indignes, ou incapables d'un si grand emploi. Le Ministre ou le Favori le font donner à une de leurs créatures, & le pere pense plus à récompenser des services inutiles, & souvent criminels, qu'à faire un choix avantageux à l'héritier de la Couronne. Le Duc d'Olivarez donna un infame bâtard, qu'il avoit eu d'une putain, à l'Infant d'Espagne.*

La force de l'éducation ne s'est jamais autant fait sentir qu'à Sparte, si ce n'étoit point elle qui donnât du courage, pourquoi tous les

Lacédémoniens, tant les Rois que les Grands, le peuple, les femmes même étoient-ils si courageux? Nous en lisons la raison dans Plutarque.

Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur; c'est pourquoi il y pourvut de loin, en réglant tout ce qui regardoit les mariages & les naissances: car il ne faut pas croire ce que dit Aristote, qu'ayant tenté de régler & de réformer les femmes, il y renonça, ne pouvant venir à bout de leur licence effrénée, & de la trop grande autorité qu'elles avoient prise sur leurs maris, qui, à cause des fréquentes expéditions de guerre où ils alloient, étoient obligés de les abandonner à leur conduite, & qui, pour les empêcher d'abuser de cette liberté, se voyoient réduits à les flatter, à les adoucir, & à les appeller leurs Dames & leurs Maîtresses. Au contraire il prit d'elles tout le soin qu'il étoit possible d'en prendre. En effet, pendant qu'elles étoient filles, il endurcissoit leurs corps, en les exerçant à la lutte, à la course, à jetter le palet, & à lancer le javelot; afin que le fruit qu'elles concevroient dans la suite, trouvant un corps robuste & vigoureux, y prît des plus fortes racines, & qu'elles-mêmes fortifiées par ces exercices, en eussent plus de facilité, de force & de courage pour résister aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute sorte de délicatesse & de mollesse, il les accoûtuma à lutter toutes nûes, de même que les jeunes garçons, & à danser en cet état devant eux à certaines fêtes solennelles, en chantant de belles chansons, où elles lançoient à propos des traits de raillerie, qui piquoient jusqu'au vif ceux qui avoient mal fait leur devoir, & où elles donnoient de grands éloges au contraire à ceux qui avoient fait des actions dignes de mémoire. Par ce moyen elles embrasoient le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu, & excitoient entr'eux une noble jalousie: car celui dont on avoit tant vanté les belles actions, & qui voyoit son nom célebre parmi ces jeunes filles, s'en retournoit tout fier des loüanges qu'il avoit reçûes, & les brocards & les railleries dont les autres se sentoient atteints, leur étoient plus sensibles, que n'auroient été les plus séveres remontrances & les plus rudes corrections, d'autant plus que tout cela se passoit en présence de tous les Citoyens, des Sénateurs & des Rois mêmes. Et quant à ces filles, qui se montroient ainsi nues, il n'y avoit rien là de honteux, Sparte étant le thrône de la pudeur, & l'intempérance n'y étant pas même connue. Cela les accoûtumoit seulement à des mœurs simples, leur donnoit une merveilleuse émulation à qui auroit le corps le plus robuste & le plus dispos, & leur élevoit en même temps le courage, en leur faisant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes, & aspirer à la même générosité & à la même vertu. C'est de cette mâle éducation que venoit la grandeur d'ame qui éclattoit dans leurs pensées & dans leurs paroles, comme elle éclata dans cette réponse de Gorgo, femme de Léonidas. Une Dame étrangere lui ayant dit un jour: Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes. Elle lui répondit: Aussi sommes-nous les seules qui mettions des hommes au monde.

Il est certain que dans les principes où nous sommes élevés, la nudité des filles choque la modestie & l'idée des bonnes mœurs, & feroit peut-

peut-être plûtôt capable de les corrompre : mais puisque nous en sommes sur le pouvoir de l'éducation, il est bon de se dire ici à soi-même, ce que dit Guillet. *Les filles de Sparte*, dit-il, *dansoient toutes nûes en public dans certaines fêtes, & peu de gens sont persuadés qu'il y eût de la modestie à ce spectacle. Je m'imagine que les Lacédémoniens avoient leur raison, & que la chose étant toute commune parmi eux, elle ne faisoit pas dans leur ame une impression dangereuse & criminelle. Il se fait une habitude de l'œil à l'objet, qui dispose à l'insensibilité, & qui bannit les sales images de l'imagination. L'émotion ne vient que de la nouveauté du spectacle. Une coûtume perpétuelle rebute plus les yeux qu'elle ne les tente; & si vous vous mettez une fois dans l'esprit l'intégrité des mœurs de la nation, vous demeurerez persuadé de ce bon mot : Les filles de Sparte n'étoient point nûes, l'honnêteté publique les couvroit. Généralement parlant, je ne vous dirai pas que leur excuse fût une excuse pour nous : mais enfin il y a encore aujourd'hui quantité de lieux dans l'Amérique Septentrionale, où les femmes paroissent toûjours dans l'état de celles qui dansoient à Sparte, & cependant tous nos voyageurs assûrent que le crime en est entierement banni.*

Je crois que Lycurgue avoit trouvé un des plus sûrs moyens d'exciter les Lacédémoniens au courage en engageant les femmes à les y porter par leurs éloges, & par le blâme du contraire. Il ne faut pas beaucoup de choses pour les y engager; elles aiment naturellement le courage dans les hommes, & ne haïssent rien tant que la lâcheté. Témoin ce qu'en dit Montluc, lequel vivoit dans un siecle où la valeur étoit encore recommandable dans les deux sexes, j'ose dire bien plus qu'aujourd'hui; non pas que les femmes ayent changé, elles sont toûjours les mêmes à cet égard. Il adresse la parole aux Gouverneurs des places : mais la leçon est bonne à tous. *Non-seulement votre Maître*, leur dit il, *les Princes & les Seigneurs vous verront de mauvais œil, mais les femmes & les enfans; & veux encore passer plus outre, que votre propre femme, encore qu'elle fasse semblant de vous aimer, elle vous haïra & estimera moins dans son cœur. Car le naturel de toutes les femmes est tel, qu'elles haïssent mortellement les couards & les poltrons, encore qu'ils soient bien peignés; & aiment les hardis & les courageux, pour laids & difformes qu'ils soient. Elles participent à votre honte; & quoiqu'elles soient entre vos bras dans le lit, faisant semblant d'être bien aises de votre retour, elles voudroient que vous eussiez été étouffé, ou qu'une canonade vous eût emporté. Car tout ainsi que nous pensons, que la plus grande honte d'un homme est d'avoir une femme putain, les femmes aussi pensent que la plus grande honte qu'elles ayent, est d'avoir un mari couard. Ainsi vous voilà bien accommodé, M. le Gouverneur, qui aurez perdu votre place, vû que dans votre propre lit on vous maudira.*

Je demeure très-persuadé qu'il n'est point de naturel lâche & timide, dont une éducation assidue & exacte ne puisse rehausser le courage, & surmonter la foiblesse. Généralement parlant, nous ne sommes que ce qu'on nous fait être.

CHAPITRE XVIII.

Distinction que fait Annibal entre les prisonniers Romains & ceux d'entre leurs alliés. Grande consternation à Rome. Défaite de quatre mille chevaux Romains. Fabius est fait Dictateur.

QUand on eut amené devant Annibal tous les prisonniers, tant ceux que Maharbal avoit forcé de se rendre, que ceux que l'on avoit faits dans le vallon, & qui tous ensemble montoient à plus de quinze mille, il dit aux premiers que Maharbal n'avoit pas été en droit de traiter avec eux sans l'avoir consulté, & prit de là occasion de charger les Romains d'injures & d'opprobres. Il distribua ensuite ces prisonniers entre les rangs de son armée, pour les tenir sous bonne garde. Ceux d'entre leurs alliés furent traités avec plus d'indulgence; il les renvoya tous dans leur patrie sans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avoit déja dit, qu'il n'étoit pas venu pour faire la guerre aux Italiens, mais pour délivrer les Italiens du joug des Romains. Il mit ensuite ses troupes en quartiers de rafraîchissement, & rendit les derniers devoirs aux principaux de son armée, qui au nombre de trente étoient restés sur le champ de bataille. De son côté la perte ne fut en tout que de quinze cents hommes, la plûpart Gaulois. Encouragé par cette victoire, il concerta avec son frere & ses confidents les mesures qu'il avoit à prendre pour pousser plus loin ses conquêtes.

A Rome, quand la nouvelle de cette triste journée y eut été répandue, l'infortune étoit trop grande pour que les Magistrats pûssent la pallier ou l'adoucir. On assembla le peuple, & on la lui déclara telle qu'elle étoit: mais à peine, du haut de la tribune aux harangues, un Préteur eut-il prononcé ces quatre mots: *Nous avons été vaincus dans une grande bataille*, que la consternation fut telle, que ceux des auditeurs, qui avoient été présens à l'action, crurent l'affaire beaucoup plus fâcheuse qu'elle ne leur avoit paru dans le temps même du combat. Cela venoit de ce que les Romains n'ayant, depuis un temps immémorial, ni entendu parler de bataille, ni perdu de bataille, ils ne pouvoient avoüer leur défaite sans être touchés, jusqu'à l'excès, d'un malheur si peu attendu. Il n'y

eut que le Sénat, qui malgré ce funeste accident ne perdit pas de vûe son devoir. Il pensa sérieusement à chercher ce que chacun auroit à faire pour arrêter les progrès du vainqueur.

Quelque temps après la bataille, C. Servilius qui campoit autour d'Ariminum, c'est-à-dire, vers la mer Adriatique, sur les confins de la Gaule Cisalpine & du reste de l'Italie, assez près des bouches du Pô, C. Servilius, dis-je, averti qu'Annibal étoit entré dans la Tyrrhénie, & qu'il étoit campé proche de Flaminius, auroit bien voulu joindre celui-ci avec toute son armée : mais comme elle étoit trop pesante pour une si longue marche, il détacha quatre mille chevaux sous le commandement de C. Centronius, avec ordre de prendre les devants, & en cas de besoin de secourir Flaminius. Annibal n'eut pas plutôt reçû cet avis, qu'il envoya au-devant du secours, Maharbal, avec les armés à la légere & quelque cavalerie. Au premier choc Centronius perdit presque la moitié de ses gens. Il se retira avec le reste sur une hauteur : mais Maharbal les y poursuivit, & le lendemain les prit tous prisonniers. Cette nouvelle vint à Rome trois jours après celle de la bataille, c'est-à-dire, dans un temps où la plaie que la premiere avoit faite, étoit encore toute sanglante. Le peuple, le Sénat même en fut consterné. On laissa là les affaires de l'année, on ne songea point à créer de nouveaux Consuls, on crut qu'une conjoncture si accablante demandoit un Dictateur.

Quoiqu'Annibal eût lieu de concevoir les plus grandes espérances, il ne jugea cependant pas à propos d'approcher encore de Rome. Il se contenta de battre la campagne, & de ravager le pays en s'avançant vers Adria. Il traversa l'Ombrie & le Picenum, & arriva dans le territoire d'Adria après dix jours de marche. Il fit dans cette route un si grand butin, que l'armée ne pouvoit ni le mener, ni le porter. Chemin faisant, il passa au fil de l'épée une infinité d'hommes. Ennemi implacable des Romains, il avoit ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontreroit en âge de porter les armes, sans leur faire plus de quartier que l'on n'en fait ordinairement dans les villes que l'on prend d'assaut. Campé proche d'Adria, dans ces plaines si fertiles en toutes sortes de vivres, il prit grand soin de refaire son armée, qu'un quartier d'hyver passé dans la Gaule Cisalpine, dans la fange & l'ordure,

& son passage à travers les marais de Clusium, avoient mise dans un très-mauvais état. Hommes & chevaux, presque tous étoient couverts d'une espece de galle qui vient de la faim qu'on a soufferte. Ils trouverent dans ce beau pays dequoi ranimer leurs forces & leur courage, & la dépouille des vaincus fournit au Général autant d'armes qu'il lui en falloit pour en revêtir les Africains. Ce fut aussi en ce temps-là qu'il envoya par mer à Carthage, pour y faire le récit de ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit dans l'Italie : car jusqu'alors il n'étoit point encore approché de la mer. Ces nouvelles firent un plaisir extrème aux Carthaginois, on s'appliqua plus que jamais aux affaires d'Espagne & d'Italie, & l'on n'omit rien de ce qui pouvoit en accélérer le succès.

Chez les Romains, on élut pour Dictateur Quintus Fabius, personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. De notre temps même on appelloit les rejettons de cette famille *Maximi*, c'est-à-dire, très-Grands, titre glorieux que le premier Fabius leur avoit mérité par ses grands exploits. Il est bon de remarquer que la Dictature est différente du Consulat. Le Consul n'est accompagné que de douze Licteurs, le Dictateur en a vingt-quatre à sa suite. Le premier ne peut entreprendre certaines choses sans l'autorité du Sénat : toute autorité cesse, dès que le Dictateur est nommé. De tous les Magistrats, il n'y a que les Tribuns qui soient alors conservés, comme nous ferons voir plus au long dans un autre endroit. On créa en même temps pour Colonel général de la cavalerie Marcus Minucius. Cette sorte d'Officier est à la vérité au-dessous du Dictateur: mais lorsque celui-ci est occupé, l'autre est chargé d'en faire les fonctions, & exerce son autorité.

Annibal changeoit de temps en temps de quartiers sans s'écarter de la mer Adriatique. Il fit laver les chevaux de vin vieux, qui se trouvoit là en abondance, & les remit en état de servir. Il fit guérir aussi les plaies des soldats qui étoient blessés, il donna aux autres le temps & les moyens de réparer leurs forces; & quand il les vit tous sains & vigoureux, il se mit en route, & traversa les terres de Prététium & d'Adria, les pays des Marrucins & des Frentans. Par-tout où il passoit, il pilloit, massacroit, réduisoit tout en cendres. De là, il entra dans l'Apulie, qui est divisée en trois parties, dont chacune a son nom particulier. Les Dauniens en occupent une, & les

Meſſapiens une autre. Il entra dans la Daunie, & commença par ravager Lucerie, Colonie Romaine. Puis ayant mis ſon camp à Hippone, il parcourut ſans obſtacle le pays des Argyripiens & toute la Daunie.

CHAPITRE XIX.

Fabius ſe borne à la défenſive ; raiſons qu'il avoit pour ne rien haſarder. Caractere oppoſé de M. Minucius Rufus, Colonel général de la cavalerie. Eloge de la Campanie. Annibal y fait le dégât.

PEndant qu'Annibal étoit dans ces quartiers, Fabius créé Dictateur, après avoir offert des ſacrifices (*a*) aux Dieux, partit de Rome, ſuivi de Minucius & de quatre légions qu'on avoit levées pour lui. Lorſqu'il eut joint ſur les frontieres de la Daunie les troupes qui étoient venues d'Ariminum au ſecours de cette Province, il ôta à Servilius le commandement de

(a) *Fabius créé Dictateur, après avoir offert des ſacrifices aux Dieux, partit de Rome.*] Les Romaios ayant chaſſé leurs Rois, ils furent contraints dans les dangers de leur oouvelle République de créer des Dictateurs avec un pouvoir abſolu & arbitraite. Dès qu'il étoit nommé, il ſe trouvoit revêtu de la ſuprême puiſſauce : l'uo des Conſuls avoit le pouvoir de nommer celui qu'il croiroit le plus heureux, s'il étoit capable de faire uo bon choix pour le ſalut de la patrie. Les affaires en ce temps-là étoient réduites en un ſi triſte état, qu'on eut abſolument beſoin d'un homme tel que Fabius pour la conduite d'une guerre ſi difficile. T. Largius fut le premier Romain qui parvint à cette ſuprême dignité Auſſi-tôt qu'un Dictateur étoit nommé, il étoit abſolu, & maître de faire tout ce qu'il lui plaiſoit. Il avoit droit de vie & de mort à Rome comme dans les armées, ſur les Généraux & ſur tous les Citoyens, de quelque rang qu'ils fuſſent, & ſans appel. L'autorité & les fonctions des autres Magiſtrats ceſſoient, ou lui étoient ſubordonnées. Il nommoit le Général de la cavalerie, qui étoit à ſes ordres, & qui lui ſervoit comme de Capitaine des gardes. Il avoit des Licteurs armés de haches comme les Rois. Il pouvoit lever des troupes, faire la paix ou la guerre ſelon qu'il le jugeoit à propos, ſans être obligé de rendre compte & de prendre l'avis du Sénat oi du peuple : ſon adminiſtration ne duroit que ſix mois. *Il n'y avoit,* dit Plutarque, * *que le ſeul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité des mœurs répondiſſent à la dignité & à la majeſté de cette charge, & qui étoit encore dans l'âge où l'eſprit trouve dans le corps aſſez de force pour exécuter les deſſeins qu'il a formés, & où la hardieſſe eſt tempérée par la prudence.* Il choiſit pour Général de la cavalerie L. Minucius : & la premiere choſe qu'il demaoda au Sénat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée : car cela étoit expreſſément défendu au Dictateur par uoe loi fort ancienne ; ſoit que l'on fît conſiſter la plus grande force des Romains dans l'iofanterie, & que l'on crût à propos par cette raiſon que le Général demeurât à la tête des cohortes ſans jamais les quitter, ſoit que cette charge étant d'ailleurs ſouveraine & fort voiſine de la tyrannie, on voulut que le Dictateur parût au moins en cela avoir beſoin du peuple. La Dictature ne fut perpétuelle que ſous Céſar.

* *Dacier, Plut. Fab. Max.*

l'armée de terre, & le renvoya bien accompagné à Rome ; avec ordre, si les Carthaginois remuoient par mer, de courir où son secours seroit nécessaire. Ensuite il se mit en marche avec le Général de la cavalerie, & alla camper en un lieu nommé Aigues, à cinquante stades du camp des Carthaginois.

Fabius arrivé, Annibal, pour jetter l'épouvante dans cette nouvelle armée, sort de son camp, approche des retranchemens des Romains, & se met en bataille. Il resta quelque temps en disposition : mais comme personne ne se présentoit, il retourna dans son camp ; car Fabius avoit pris la résolution, & rien dans la suite ne fut capable de la lui faire quitter, de ne rien hasarder témérairement, de ne pas courir les risques d'une bataille, & de s'appliquer uniquement à mettre ses gens à couvert de tout danger. D'abord ce parti ne lui fit pas honneur, il courut des bruits désavantageux sur son compte, on le regarda comme un homme (*a*) lâche, timide, & qui

(a) *On le regarda comme un homme lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi.*] Pour l'ordinaire plus la conduite d'un Général est savante, fine & profonde, plus elle est blâmée par ceux qui jugent avant l'évenement ; & l'envie de prononcer est si forte, que ceux mêmes dont les longs exploits ont assûré, & garantissent, pour ainsi dire, la sagesse & l'habileté, n'en sont pas plus à l'abri, lorsque, pour venir à leurs fins, ils prennent de ces longs détours, qui ont l'air de faute, de timidité, ou de lâcheté même : car un habile homme se soucie peu de ce que l'on dit & dira, pourvû qu'il parvienne à son but.

Blâmer la conduite d'un Général avant que d'avoir connu son projet, c'est témérité au moins : mais pour le plus souvent c'est ignorance ; car si l'on étoit capable d'imaginer les mêmes choses que lui, l'on se garderoit bien de blâmer une conduite sage.

Le plus grand nombre à Rome, tout comme ailleurs, étoit celui des ignorans, je ne sai même s'il ne l'étoit pas plus qu'ailleurs, pour la guerre défensive : jamais les Romains n'y furent experts ; & nous les avons toûjours vûs, ou ne la point faite, ou la faire mal. Fabius est le seul qui en ait fait plusieurs campagnes avec succès. Il fut d'abord blâmé, & ensuite méprisé : car quand les rivaux, gens accrédités & puissants s'en mêlent, comme ils trouvent dans les Cours, tout comme ailleurs, toûjours grand nombre de gens aussi peu clairvoyans qu'eux, beaucoup d'aussi malins, & que leur intérêt seul fait parler ; le moyen qu'un Général qui n'a pour lui que son talent, qu'une sagesse qui préfere le solide aux coups d'éclat qui feroient taire ses ennemis, mais qu'il est trop bon Citoyen pour vouloir risquer ; le moyen, dis-je, qu'un Général en pareil cas puisse résister à tant de secousses ? Ce qui doit le consoler, c'est que Fabius succomba, que le Sénat qui sembloit, par la réputation que nous lui attribuons, à l'abri des jugemens légers & inconsidérés, ce corps réputé si sage, pensa comme la multitude, & déposa ce grand homme au bout de sa dictature, comme s'il en eût eu à douzaine pour le remplacer. Que de regrets & d'humiliations pour les ennemis de ce sage Romain, quand on fut obligé de recourir à lui pour sauver la patrie ! il ne s'en émut jamais davantage. Bien assûré de la solidité de ses principes, il ne s'en écarta jamais : l'on eut beau blâmer sa conduite, il la soutint : & quand on le rappella, il la reprit avec la même grandeur d'ame qui le mettoit au-dessus des jugemens de la multitude. Voilà le modele d'un Général qui doit soûtenir une guerre défensive, infiniment au-dessus, pour les talents & le génie, de celui qui n'est obligé qu'à l'offensive. Il n'est pas à portée de recevoir à

craignoit l'ennemi : mais on ne fut pas long-temps à reconnoître que, dans les circonſtances préſentes, le parti qu'il avoit pris étoit le plus ſage & le plus judicieux que l'on pût prendre. La ſuite des affaires juſtifia bien-tôt la ſolidité de ſes réflexions. L'armée Carthaginoiſe étoit compoſée de ſoldats exercés dès leur jeuneſſe aux travaux & aux périls de la guerre. Elle étoit commandée par un Général nourri & élevé parmi ſes ſoldats, & inſtruit dès l'enfance dans la ſcience des armes. Elle avoit déja gagné pluſieurs batailles dans l'Eſpagne, & battu les Romains & leurs alliés deux fois de ſuite. C'étoit avec cela des gens, qui ne pouvant tirer d'ailleurs aucun ſecours, n'avoient de reſſource & d'eſpérance que dans la victoire. Rien de tout cela ne ſe trouvoit du côté des Romains. Si Fabius eût haſardé une action générale, ſa défaite étoit immanquable. Il fit donc mieux de s'en tenir à l'avantage qu'avoient les Romains ſur leurs ennemis, & de régler là-deſſus l'état de la guerre. Cet avantage étoit de recevoir par leurs derrieres autant de vivres, de munitions & de troupes qu'ils en auroient beſoin, ſans crainte que ces ſecours pûſſent jamais leur manquer.

Sur ce projet, le Dictateur ſe borna pendant toute la campagne à côtoyer toûjours les ennemis, & à s'emparer des poſtes qu'il ſavoit être les plus favorables à ſon deſſein. Il ne ſouffrit pas que les ſoldats allaſſent au fourrage; il les retint toûjours réunis & ſerrés, uniquement attentif à étudier les lieux, le temps & les occaſions. Quand quelques fourrageurs du côté des Carthaginois approchoient de ſon camp comme pour l'inſulter, il les attaquoit; il en tua ainſi un aſſez grand nombre. Par ces petits avantages il diminuoit peu à peu l'armée ennemie, & relevoit le courage à la ſienne, que les pertes précédentes avoient intimidée : mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il marquât le temps & le lieu d'un combat général. Cette conduite ne plaiſoit pas à Minucius. Baſſement populaire, il ſe plioit aux ſentimens du ſoldat, & décrioit le Dictateur comme un homme ſans courage & ſans réſolution. On ne pouvoit trop tôt lui faire naître l'occaſion d'aller à l'ennemi, & de lui donner bataille.

chaque inſtant les éloges que procurent les conquêtes réitérées ; bien loin delà, il n'entend de tous côtés que comparaiſons odieuſes, que blâme, que calomnies même ſur ſa valeur. Si ces choſes-la ſont capables de le tirer hors de ſon plan, il eſt perdu, & pour mériter des loüanges avant le temps, on a tout lieu de craindre qu'il n'acquierre des blâmes légitimes.

Les Carthaginois après avoir ſaccagé la Daumie & paſſé l'Apennin, s'avancerent juſques chez les Samnites, pays gras & fertile, qui depuis long-temps joüiſſoit d'une paix profonde, & où les Carthaginois trouverent une ſi grande abondance de vivres, que malgré la conſommation & le dégât qu'ils en firent, ils ne pûrent les épuiſer. De-là ils firent des incurſions ſur Bénevent, Colonie des Romains, & prirent Venuſia, ville bien murée, & où ils firent un butin prodigieux. Les Romains les ſuivoient toûjours à une ou deux journées de diſtance (*a*), ſans vouloir ni les joindre ni les combattre. Cette affectation d'éviter le combat, ſans ceſſer de tenir la campagne, porta le Général Carthaginois à ſe répandre dans les plaines de Capoue. Il ſe jetta en particulier ſur Falerne, perſuadé qu'il arriveroit une de ces deux choſes, ou qu'il forceroit les ennemis de combattre, ou qu'il feroit voir à tout le monde qu'il étoit pleinement le maître, & que les Romains lui abandonnoient le plat pays: après quoi il eſpéroit que les villes épouvantées quitteroient le parti des Romains: car juſqu'alors, quoiqu'ils euſſent été vaincus dans deux batailles, aucune ville d'Italie ne s'étoit rangée du côté des Carthaginois. Toutes étoient demeurées fideles, même celles qui avoient le plus ſouffert: tant les alliés avoient de reſpect & de vénération pour la République Romaine.

Au reſte Annibal raiſonnoit ſagement. Les plaines les plus eſtimées de l'Italie, ſoit pour l'agrément, ſoit pour la fertilité, ſont ſans contredit celles d'autour de Capoue. On y eſt voiſin de la mer. Le commerce y attire du monde de preſque toutes les parties de la terre. C'eſt là que ſe trouvent les villes les plus diſtinguées & les plus belles d'Italie; le long de la côte, Sinueſſe, Cumes, Pouzoles, Naples, Nuceria: dans les terres du côté du Septentrion, Calenum & Teano; à l'Orient & au Midi la Daunie & Nole; & au milieu de ce pays, Capoue, la plus riche & la plus magnifique de toutes. Après cela doit-on s'étonner que les Mythologues ayent tant célébré ces bel-

(a) *Les Romains les ſuivoient toûjours à une ou deux journées de diſtance, ſans vouloir ni les joindre, ni les combattre.*] On lit dans Tite-Live un diſcours qu'il met dans la bouche de Minucius, qu'il ſeroit à ſouhaiter que priſſent pour leçon ceux qui ſervent dans les premiers poſtes, ſous de faux Fabius. Il s'en trouve beaucoup de ces Généraux qui ſont timides & circonſpects, non par raiſon, mais par foibleſſe, dans le temps qu'il faudroit être tout le contraire: c'eſt alors que le zele & le talent des bons Officiers Généraux doit éclater. Nous en euſſions eu beſoin dans la guerre de 1701. Les Généraux trop circonſpects, pour peu même qu'ils le ſoient au-delà des bornes raiſonnables, ſont peu propres à commander la nation Françoiſe.

les

les plaines, qu'on appelloit aussi champs Phlégréens, autres plaines fameuses, les plus riches & les plus riantes du monde; de sorte qu'il n'est pas surprenant que les Dieux en ayent entre eux disputé la possession: mais outre tous ces avantages, c'est encore un pays très-fort, & où il est très-difficile d'entrer. D'un côté il est couvert par la mer, & tout le reste est fermé par de hautes montagnes, où l'on ne peut pénétrer, en venant des terres, que par trois gorges étroites & presque inaccessibles, l'une du côté des Samnites, l'autre du côté d'Eriban, & la troisieme du côté des Hirpiniens. Les Carthaginois campés dans cette partie de l'Italie, alloient de dessus ce théatre ou épouvanter tout le monde par une entreprise si hardie & si extraordinaire, ou rendre publique & manifeste la lâcheté des Romains, & faire voir qu'ils étoient absolument les maîtres de la campagne.

Sur ces réflexions Annibal sortit du Samnium, & passant le détroit du mont Eriban, vint camper sur l'Athurnus, qui divise la Campanie en deux parties presque égales; il mit son camp du côté de Rome, & fit faire le dégât par ses fourrageurs dans toute la plaine, sans que personne s'y opposât. Fabius fut surpris de la hardiesse de ce Général: mais elle ne fit que l'affermir dans sa premiere résolution. Minucius au contraire & les autres Officiers subalternes, croyant avoir surpris l'ennemi en lieu propre à lui donner bataille, étoient d'avis que l'on ne pouvoit faire trop de diligence pour le joindre dans la plaine, & sauver une si grande contrée de la fureur du soldat. Le Dictateur fit semblant d'être dans le même dessein, & d'avoir le même empressement: mais quand il fut à Falerne, content de se faire voir au pié des montagnes, & de marcher à côté des ennemis, pour ne pas paroître leur abandonner la campagne, il ne voulut point avancer dans la plaine, & craignit de s'exposer à une bataille rangée, tant pour les raisons que nous avons déja vûes, que parce que les Carthaginois étoient de beaucoup supérieurs en cavalerie.

Après qu'Annibal eut assez tenté le Dictateur, & qu'il eut fait un butin immense dans la Campanie, il décampa, pour ne point consumer les provisions qu'il avoit amassées, & pour les mettre en sûreté dans l'endroit où il prendroit ses quartiers d'hyver: car ce n'étoit point assez que son armée, pour le présent, ne manquât de rien, il vouloit qu'elle fût toûjours dans l'abondance. Il reprit le chemin par lequel il étoit venu, che-

min étroit, & où il étoit très-aisé de l'inquiéter. Fabius, sur la nouvelle de sa marche, lui envoye au-devant quatre mille hommes pour lui couper le passage, avec ordre, si l'occasion s'en présentoit, de tirer avantage de l'heureuse situation de leur poste. Il alla lui-même ensuite, avec la plus grande partie de son armée, se placer sur la colline qui commandoit les défilés. Les Carthaginois arrivent & campent dans la plaine au pié même des montagnes. Les Romains s'imaginoient emporter d'emblée le butin, & même qu'aidés du lieu ils pourroient terminer la guerre. Fabius ne pensoit plus qu'à voir quels postes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer l'attaque.

CHAPITRE XX.

Stratagème d'Annibal pour tromper Fabius. Bataille gagnée en Espagne sur Asdrubal par Cnéius Scipion. Publius son frere est envoyé en Espagne. Les Romains passent l'Ebre pour la premiere fois.

TOus ces beaux projets devoient être exécutés le lendemain: mais Annibal jugeant de ce que les ennemis pouvoient faire en cette occasion, ne leur en donna pas le temps. Il fit appeller Asdrubal, qui avoit à ses ordres les pionniers de l'armée, & lui ordonna de ramasser tout le plus qu'il pourroit de morceaux de bois sec, & d'autres matieres combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, & de choisir dans tout le butin environ deux mille des plus forts bœufs, & de les conduire à la tête du camp. Cela fait, il dit à cette troupe de repaître & de se reposer. Vers la troisieme veille de la nuit, il fait sortir du camp les pionniers, & leur ordonne d'attacher les torches aux cornes des bœufs, de les allumer, & de pousser ces animaux à grands coups jusques au sommet d'une montagne qu'il leur montra, & qui s'élevoit entre son camp & les défilés où il devoit passer. A la suite des pionniers, il fit marcher les armés à la légere pour leur aider à passer les bœufs, avec ordre, quand ces animaux seroient en train de courir, de se répandre à droite & à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du sommet de la montagne, & de charger les ennemis, en cas qu'ils les y ren-

contraſſent. En même temps il s'avance vers les défilés, ayant à ſon avant-garde l'infanterie peſamment armée, au centre la cavalerie ſuivie du butin, & à l'arriere-garde les Eſpagnols & les Gaulois.

A la lueur de ces torches, les Romains qui étoient à la garde des défilés, croyent qu'Annibal prend route vers les hauteurs, quittent leur poſte & courent pour le prevenir. Arrivés proche des bœufs, ils ne ſavent que penſer de cette manœuvre; ils ſe forment du péril où ils ſont une idée terrible, & attendent de là quelque évenement ſiniſtre. Sur la hauteur, il y eut quelque eſcarmouche entre les Carthaginois & les Romains: mais les bœufs ſe jettant entre les uns & les autres les empêchoient de ſe joindre, & en attendant le jour on ſe tint de part & d'autre en repos. Fabius fut ſurpris de cet évenement. Soupçonnant qu'il y avoit là quelque ruſe de guerre, il ne branla point de ſes retranchemens, & attendit le jour, ſans ſe départir de la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas s'engager dans une action générale. Cependant Annibal profite de ſon ſtratagème. La garde des défilés n'eut pas plutôt quitté ſon poſte, qu'il les fit traverſer à ſon armée & au butin: tout paſſa ſans le moindre obſtacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étoient ſur les hauteurs, ne maltraitaſſent ſes armés à la légere, il les ſoûtint d'un gros d'Eſpagnols, qui ayant jetté ſur le quarreau environ mille Romains, deſcendirent tranquillement avec ceux qu'ils étoient allés ſecourir. Sorti, par cette ruſe, du territoire de Falerne, il campa enſuite paiſiblement où il voulut, & n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendroit ſes quartiers d'hyver.

Cet évenement répandit la terreur dans toutes les villes d'Italie, tous les peuples déſeſpéroient de pouvoir jamais ſe délivrer d'un ennemi ſi preſſant. La multitude s'en prenoit à Fabius. Quelle lâcheté, diſoit-on, de n'avoir point fait uſage d'une occaſion ſi avantageuſe! Tous ces mauvais bruits ne firent aucune impreſſion ſur le Dictateur. Obligé quelques jours après de retourner à Rome (*a*) pour quelques ſacrifices, il ordonna

(a) *Obligé quelques jours après de retourner à Rome pour quelques ſacrifices.*] C'eſt pour l'ordinaire la marque certaine d'une grande conſternation, que ce recours aux Dieux dans les adverſités. Dans les Payens c'étoit une illuſion; parmi les plus éclairés d'entre eux, qui connoiſſoient la fauſſeté de leur religion, c'étoit politique: & il faut faire l'honneur au Sénat de croire qu'il remuoit cette machine, comme une derniere & efficace reſſource, pour tirer du peuple & de l'agitation où cela met les eſprits de la multitude, les reſſources d'hommes & d'argent dont on a beſoin dans les grands malheurs.

expreſſément à Minucius (*a*) de penſer beaucoup moins à remporter quelque avantage ſur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportaſſent ſur lui : mais ce Colonel fit ſi peu d'attention à cet ordre, que, pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la penſée de combattre. Tel étoit l'état des affaires en Italie.

Mais il eſt à remarquer une choſe, qui exiſte autant dans la vraie religion, qu'elle a exiſté dans celle du Paganiſme : c'eſt que moins les hommes ont accoûtumé de ſonger au pouvoir divin, ſoit pour lui rendre graces des bons ſuccès, ſoit pour lui faire les hommages qui lui ſont dûs ſi légitimement en tous temps, & dans toutes les circonſtances, plus ils ſont ſuperſtitieux quand la peur les a ſaiſis.

Dans cette occaſion, n'eſt-ce pas pouſſer la ſuperſtition auſſi loin qu'elle peut aller, que de croire néceſſaire, pour fléchir les Dieux, que ce Général, par la préſence duquel tout eſt demeuré entier & dans l'ordre, quitte ſon armée, en abandonne la conduite à un ſecond, dont il étoit obligé chaque jour de réprimer la téméraire ardeur, & l'expoſe, par ſon abſence, au malheur qui faillit à entraîner celui de la République ?

Je ne penſe pas qu'aujourd'hui l'on fût aſſez ſimple pour agir de la ſorte. Prions Dieu, reconnoiſſons, admirons, & implorons ſa puiſſance, tâchons de fléchir ſa bonté, d'obtenir ſes graces, & de mériter le ſuccès que nous lui demandons : mais ſoyons bien intimement perſuadés qu'on ne les mérite point par des imprudences, ni par le repos. Travaillons, faiſons tous nos efforts, mettons-nous à même, par une bonne, ſage & habile conduite de remporter la victoire, & ſoyons alors remplis de confiance en la bonté divine, qui a toûjours ſecondé la ſageſſe, l'habileté & la vigilance des Généraux, ainſi que le courage des ſoldats.

L'Empereur Aurélien, dans la guerre contre les Marcomans & les Juthonges, ayant eſſuyé, après quelques ſuccès, des revers très-accablans, eut recours aux Dieux. Il envoya à Rome pour que l'on fit des prieres : mais quelque inſtance que lui fit le Sénat, pour venir aſſiſter à des cérémonies auſſi pompeuſes que diſpendieuſes, & dont les frais mêmes l'avoient alarmé au point que cet Empereur promit de les faire lui-même, il conſentit à les ſupporter, mais jamais à quitter ſon armée ; perſuadé qu'il étoit que les imprudens, les ignorans, & les abſens en matiere de guerre n'obtiennent point des miracles en leur faveur. Il en obtint, au contraire, par ſa préſence, & ſa bonne conduite lui attira la protection de la Victoire : déeſſe qui ne ſe laiſſe guere fléchir que par cette eſpece d'hommage. Mais ce pieux Empereur diſoit que toutes ſes victoires étoient des préſens des Dieux.

(a) *Il ordonna expreſſément à Minucius de penſer beaucoup moins à remporter quelque avantage ſur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportaſſent ſur lui.*] J'ai cru à propos de rapporter ici le diſcours de Fabius au Général de la cavalerie. C'eſt Tite-Live qui nous le fournit ; & l'eût-il forgé, comme il y a toute apparence, il n'en eſt pas moins un précis des motifs de Fabius, ni une inſtruction moins utile pour la guerre de la nature de celle qu'il étoit obligé de faire. J'ai préféré la traduction de du Rier à celle de l'Auteur de la nouvelle hiſtoire Romaine, dont le ſtyle me paroît trop précieux.

Fabius étant prêt à partir, pria Minucius *de croire plutôt le conſeil que la fortune, & qu'il imitât plutôt ſon Dictateur que Sempronius & Flaminius ; qu'il ne s'imaginât pas que l'on n'eût rien avancé, parce que durant tout l'été on n'avoit fait autre choſe que d'amuſer l'ennemi ; que quelquefois les Medecins profitent plus par le repos que par les remedes qui émeuvent les humeurs ; que ce n'étoit pas peu de choſe que d'avoir ceſſé d'être vaincu par un ennemi ſi ſouvent victorieux, & d'avoir trouvé le moyen de reprendre haleine après tant de pertes.*

Ce fut un grand malheur à Minucius que d'être ſi préoccupé de l'excellence de ſon ſyſtème, qu'il ne ſe donna pas même le loiſir d'écouter Fabius. Il lui eût été impoſſible, s'il eût ouvert ſes oreilles de ne pas ſentir l'excellence de ſes raiſonnemens, & de ne pas faire quelque réflexions ſalutaires : mais l'orgueil, la préſomption animés par le courage ne manquent jamais de nous aveugler ; il faut un mal-

En Espagne, Asdrubal ayant équipé les trente vaisseaux que son frere lui avoit laissés, & y en ayant ajoûté dix autres, fit partir de la nouvelle Carthage quarante voiles, dont il avoit donné le commandement à Amilcar : puis ayant fait sortir les troupes de terre des quartiers d'hyver, il se mit à leur tête ; & faisant ranger la terre aux vaisseaux, il les suivit de dessus le rivage, dans le dessein de joindre les deux armées, lorsqu'on seroit proche de l'Ebre. Cnéius averti de ce projet des Carthaginois, pensa d'abord à leur aller audevant par terre : mais quand il sut combien l'armée des ennemis étoit nombreuse, & les grands préparatifs qu'ils avoient faits, il équipa trente-cinq vaisseaux, qu'il fit monter par les soldats de l'armée de terre qui étoient les plus propres au service de mer ; puis ayant mis à la voile, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ebre. Lorsqu'il fut à environ dix milles de l'ennemi, il envoya deux frégates de Marseille à la découverte : car les Marseillois étoient toûjours les premiers à s'exposer, & leur intrépidité lui fut d'un grand secours. Personne n'étoit plus attaché aux intérêts des Romains, que ce peuple, qui dans la suite leur a souvent donné des preuves de son affection, mais qui se signala dans la guerre d'Annibal. Ces deux frégates rapporterent que la flote ennemie étoit à l'embouchure de l'Ebre. Sur le champ Cnéius fit force de voiles pour la surprendre : mais Asdrubal informé depuis long-temps par les sentinelles que les Romains approchoient, rangeoit ses troupes en bataille sur le rivage, & donnoit ses ordres pour que l'équipage montât sur les vaisseaux. Quand les Romains furent à portée, on sonna la charge, & aussi-tôt on en vint aux mains. Les Carthaginois soûtinrent le choc avec valeur pendant quelque temps : mais ils plierent bien-tôt. La vûe des troupes, qui étoient sur terre, fut beaucoup moins utile aux soldats de l'équipage pour leur inspirer de la hardiesse & de la confiance, qu'elle ne leur fut nuisible, en leur faisant espérer que c'étoit pour eux une retraite aisée, en cas qu'ils eussent du dessous. Après avoir perdu deux vais-

heur, un échec, & quelquefois plus d'un, pour nous dessiler les yeux : alors le véritablement grand homme avoue & reconnoît sa faute. Quand il en est venu là, on peut compter sur lui à l'avenir, c'est un homme corrigé. C'est ce que fit Minucius, nous le verrons en présence de toute l'armée regarder & publier Fabius comme son maître, & lui reconnoître les talens qu'il lui refusoit avant sa faute. Voila le sceau indélebile du véritablement grand homme : mais ces exemples de grandeur & d'humilité tout ensemble sont bien rares.

seaux avec l'équipage, & quatre des autres étant désemparés, ils se retirerent vers la terre : mais poursuivis avec chaleur par les Romains, ils s'approcherent le plus qu'ils pûrent du rivage; puis sautant de leurs vaisseaux, ils se sauverent vers leur armée de terre. Les Romains avancerent hardiment vers le rivage, & ayant lié à l'arriere de leurs vaisseaux tous ceux des ennemis qu'ils pûrent mettre en mouvement, ils mirent à la voile, extrèmement satisfaits d'avoir vaincu du premier choc, de s'être soûmis toute la côte de cette mer, & d'avoir gagné vingt-cinq vaisseaux. Depuis cet avantage les Romains commencerent à mieux espérer de leurs affaires en Espagne.

Quand on reçut à Carthage la nouvelle de cette défaite, on équipa soixante-dix vaisseaux : car on ne croyoit pas pouvoir rien entreprendre qu'on ne fût maître de la mer. Cette flote cingla d'abord en Sardaigne, & de la Sardaigne elle vint aborder à Pise en Italie, où l'on espéroit s'aboucher avec Annibal. Les Romains vinrent au-devant avec six-vingts vaisseaux longs à cinq rangs : mais les Carthaginois, informés qu'ils étoient en mer, retournerent à Carthage par la même route. Servilius, Amiral de la flote Romaine, les poursuivit pendant quelque temps dans l'espérance de les combattre : mais il avoit trop de chemin à faire pour les atteindre. D'abord il fut à Lilybée, de là il passa en Afrique dans l'Isle de Cercine, d'où après avoir fait payer contribution aux habitans, il revint sur ses pas, prit en passant l'Isle de Cossyre, mit garnison dans sa petite ville, & aborda à Lilybée, où ayant mis ses bâtimens en sûreté, il rejoignit peu de temps après l'armée de terre.

Sur la nouvelle de la victoire que Cnéius avoit remportée sur mer, le Sénat persuadé que les affaires d'Espagne méritoient une attention particuliere, & qu'il étoit non-seulement utile, mais nécessaire de presser les Carthaginois dans ce pays-là, & d'y allumer la guerre de plus en plus, mit en mer vingt vaisseaux sous la conduite de Publius Scipion, qui avoit déja été choisi pour cette guerre, & lui donna ordre de joindre au plutôt Cnéius son frere, pour agir avec lui de concert. Il craignoit que les Carthaginois dominant dans ces contrées, & y ramassant des munitions & de l'argent en abondance, ne se rendissent maîtres de la mer, & qu'en fournissant de l'argent & des troupes à Annibal, ils ne l'aidassent à subjuguer l'Ita-

lie. C'eſt pour cela que cette guerre leur parut ſi importante, qu'ils envoyerent une flote & qu'ils en donnerent le commandement à Publius Scipion, qui arrivé en Eſpagne & joint à ſon frere, rendit de très-grands ſervices à la République. Juſqu'alors les Romains n'avoient oſé paſſer l'Ebre, ils croyoient avoir aſſez fait de s'être gagné l'alliance & l'amitié des peuples d'en-deçà : mais ſous Publius ils traverſerent ce fleuve, porterent leurs armes bien au-delà. Le haſard même ſembla pour lors agir de concert avec eux. Ayant effrayé les peuples qui habitoient l'endroit du fleuve qu'ils avoient choiſi pour le paſſer, ils avancerent juſqu'à Sagonte, & camperent à cinq milles de cette ville, proche d'un Temple conſacré à Venus, poſte également avantageux, & parce qu'il les mettoit hors d'inſulte, & parce que la flote, qui les côtoyoit, leur fourniſſoit commodément tout ce qui leur étoit néceſſaire. Or voici ce qui arriva dans cet endroit.



OBSERVATIONS

Sur la conduite d'Annibal, engagé dans le détroit des montagnes de Caſſilinum.

§. I.

Le plus ruſé Capitaine eſt en même-tems le plus brave. Réflexions ſur le plan de guerre que Fabius ſe propoſe.

QUelque Ecrivain a avancé aſſez mal-à-propos que les plus ruſés Capitaines ne ſont pas toûjours les plus courageux.

Cette maxime eſt très-fauſſe, puiſque ce ſeroit dire en même-temps que la ſcience & l'habileté banniſſent le courage. Quoi de plus abſurde ? La fineſſe & la ruſe ne ſont autre choſe que la ſcience, ou, pour mieux dire, toute la ſcience à la guerre conſiſte à en connoître & ſavoir employer à propos les ruſes & les ſtratagèmes ; & celui-là eſt, ſans contredit, le meilleur Général, qui tire des ſeules reſſources de ſon eſprit les ſuccès qu'il ne pouvoit eſpérer de la force de ſes armes.

Il faut bien moins de courage pour entreprendre à la tête d'une forte armée, dont l'avantage du nombre décide ſeul de la fortune, que non pas à la tête d'une qui ne peut vaincre que par adreſſe.

Quelle force d'eſprit, & quelle fermeté ne faut-il point pour ſe mettre à la tête d'une armée qui ſeroit découragée, compoſée de nouveaux ſoldats, manquant de tout, pour aller combattre un ennemi ſuperieur, l'arrêter au milieu de ſes victoires, & le vaincre par des

mouvemens fins, bien combinés, & dont la crainte ne puisse jamais déranger l'ordre ni le projet! Je ne pense pas que l'on puisse attribuer une pareille conduite à des esprits foibles & lâches.

D'ailleurs, c'est une verité constante, que celui-là est le plus brave, qui au milieu du danger & dans la chaleur du combat, conserve la présence & le jugement nécessaires pour employer la ruse dans l'instant qu'il en est besoin : ainsi, soit avant le combat, il faut de la fermeté & du courage pour sentir & projetter les bons mouvemens que l'on doit faire, & les manœuvres, qui pour mener plus sûrement à la victoire, n'en sont quelquefois que plus hardies & plus audacieuses; & soit durant l'action, il faut un courage bien froid & bien tranquille pour parer à tous les accidens qui pourroient déranger le succès du stratagème que l'on employe.

S'imagine-t-on qu'il faille beaucoup de valeur pour vaincre à la tête de ces torrens d'hommes, qui ont inondé, pour ainsi dire, les Provinces & les Royaumes, tels que les armées des Attilas, des Gengiscans, des Timurbes? Que fait un Général qui est à la tête de ces armées si formidables? Il n'a qu'à ordonner & lâcher la détente, le coup part de lui-même. Le Prince, le Général, fût-il le plus lâche des hommes, pourvû que sa mollesse n'ait point gagné le cœur de ses soldats, ils vaincront par leurs propres forces & leur nombre.

Ainsi je suis persuadé que le plus rusé est le plus courageux, tout comme il est le plus grand; & que celui qui a de la pénétration, du manége, & de la ruse ailleurs, s'il n'en employe pas à la guerre, pour le plus souvent c'est par défaut de courage, & que la peur lui trouble la vûe, soit dans l'occasion, soit par la simple considération du danger qu'il prévoit.

Vegece, chez qui nous puisons de si salutaires maximes, ne s'éloigne pas de cette façon de penser, lorsqu'il dit qu'il y a peu de Capitaines très-vaillans qui exécutent de grands faits d'armes. Ce mot de très-vaillant signifie dans cette occasion une bravoure aussi fougueuse qu'intrépide, qui engage dans les périls les plus évidens avec une impatience qui ne donne pas le temps à la réflexion, ni par conséquent à la conduite compassée, & à la patience souvent nécessaire pour obtenir le succès. Ce qui prouve ce que j'avance, c'est que selon lui, la prudence est la qualité indispensable des grands Capitaines. *Les bons Capitaines*, dit-il, *ne sont pas ceux qui combattent en rase campagne, où le péril est commun, mais bien ceux qui par adresse & ruse de guerre, sans qu'il leur en coûte un seul soldat, essayent à défaire l'ennemi, ou du moins à le tenir en crainte & en échec.*

Un homme qui n'écoute que son courage, ne consulte jamais que le nombre des siens, pour combattre au moment qu'il se trouve égal ou supérieur : pour peu qu'il voye de bonne volonté dans les soldats, il n'en considere plus la qualité, & dès ce moment il ressemble à Minucius, dont le courage étouffa toute autre considération.

Au contraire, la sagesse de Fabius fut la seule digue, capable d'arrêter la vivacité adroite d'Annibal; mais ni l'un ni l'autre de ces deux grands hommes n'ont été taxés de

manquer

manquer de courage.

Le grand danger de la République obligea le Sénat à recourir à l'homme sage, que sa modestie, sans doute, avoit empêché de paroître plutôt.

Ce corps, dont on a tant admiré la conduite, & qui me paroît si souvent digne de blâme, ne persista pas long-temps dans la persuasion du bon choix qu'il avoit fait; & la prudence même de Fabius, qui avoit fait recourir à lui, parut un défaut à la plûpart de ceux qui l'avoient choisi pour Dictateur.

Le seul Annibal sentit l'excellence de ce choix, & pour lors ses ruses & son activité furent en défaut. En effet, comment vaincre par adresse un homme réservé qui ne s'écarte point de son plan de défensive, qui toûjours temporise, que rien n'altere ni n'émeut, & qui bien loin de recevoir la loi de son ennemi ne lui laisse pas même entrevoir de défaut? Toûjours au-devant de tout ce que le Carthaginois projette, partout il se trouve sur son chemin, sans jamais pouvoir en être atteint. Il lui fut impossible de rompre toûjours la mesure sans faire de fréquentes marches en arriere; c'est ce qui donna la premiere atteinte à sa réputation de bravoure. On ne distingua plus la marche rétrograde de la fuite, & tant de mouvemens si opposés à l'humeur de Minucius lui persuaderent que le Public avoit raison, & que Fabius étoit trop timide pour commander des Romains. Cependant cette conduite n'avoit pas encore occasionné de faute capitale, ou du moins capable de le perdre. Ces deux illustres adversaires, l'un & l'autre trop sur leurs gardes & trop habiles, étoient dans le cas où sont les Généraux lorsque l'habileté est égale. L'un cherche avec grand soin ce que l'autre évite de tout son pouvoir. Leurs intérêts étant ordinairement très-opposés, il est très-difficile qu'ils fassent de grandes choses, ou, pour mieux dire, des choses d'éclat, puisqu'ils ne se donnent nulle prise l'un à l'autre, & le Public qui veut de ces coups brillans, ne se contente pas de cette prudence; & s'il arrive à celui qui en est l'auteur de recevoir un échec, comme nulle victoire sensible aux yeux du peuple ne lui a encore mérité son suffrage, il peut être assûré qu'il en acquiert le blâme dans la premiere occasion. C'est ce qui arriva à Fabius, lorsque sa prudence & sa sagesse sembloient devoir être couronnées. Annibal conduit de camp en camp durant toute la campagne s'étoit enfin laissé enfermer; soit de sa part défaut de connoissance du pays, soit superiorité de génie dans Fabius, il tenoit son ennemi dans des détroits où il ne lui restoit plus de ressource, & où il étoit moralement sûr de venger les dégats, qui étant devenus inutiles à Annibal, n'avoient plus servi qu'à faire connoître son désespoir & son peu de ressource à son adversaire, & à lui attirer à lui-même l'horreur & l'animosité des peuples.

Pour lors Minucius & les autres Généraux commençant à appercevoir quelque lueur dans la conduite cachée de leur chef, s'attendoient au plus glorieux succès: mais lui toûjours circonspect, toûjours occupé de son plan, & de l'idée avantageuse qu'il s'est faite de son ennemi, ne voulant pour quoi que ce soit au monde rien mettre au hasard, cherche par des précautions encore plus sûres à ne point man-

quer son coup, lorsque son ennemi lui échappe par un malheur imprévû, & par la faute de quelques-uns des siens. Pour lors tous les anciens bruits se réveillent plus que jamais; du moment que l'on voit l'ennemi sauvé de sa perte, qui paroissoit prochaine, on redouble les accusations & les mauvais propos contre celui qui l'avoit amené à ce point. Sur quoi je ne saurois m'empêcher de réfléchir sur l'extrème injustice des hommes, qui blâment toûjours le Chef, quelque bien qu'il ait manœuvré, lorsque ce n'est le plus souvent que la faute d'un particulier, qui a fait tout le mal, & qui a enfraint ses ordres. On ne pense pas, ou on ne veut pas penser que quand un Chef a établi ses postes dans la force & le lieu convenables, qu'il a mis pour y commander un homme de réputation, & que cet homme lui manque, il n'est plus responsable de rien, puisqu'il a fait tout ce qu'il devoit & tout ce qu'il pouvoit; ne lui étant pas possible de se multiplier dans tous les postes.

Annibal n'ayant plus de ressource, & se voyant perdu, a recours au stratagème. Il connoît le génie encore épouvanté & timide des soldats Romains, & dès lors il espere pouvoir sur eux ce qu'il n'a pû sur leur inébranlable Chef. Il ne se décourage point par l'horreur de sa situation; toute la vûe du danger ne fait d'effet sur lui que de hâter son entreprise, bien assûré qu'il est que Fabius n'a remis au lendemain de l'attaquer que pour mieux assûrer sa défaite. Il met tous les momens à profit, persuadé que la nuit est le temps favorable aux ruses, que contre une nation superstitieuse & dévôte, il n'est pas impossible de supposer des miracles, ni de donner pour tels les évenemens les plus puérils. Sachant que Fabius n'étoit pas par-tout, il se détermine à s'ouvrir un passage. Il crut que cet antagoniste redoutable les avoit tous si bien munis, qu'il avoit besoin de toutes ses forces pour en forcer un, & il fit une disposition en conséquence, lorsqu'il apprit, par le succès bien plus prompt qu'il ne l'espéroit, que ses bœufs & ses flambeaux avoient fait des merveilles.

Tite-Live est plus satisfaisant dans ce passage que Polybe, attendu qu'il entre dans un détail bien plus exact; & il semble d'autant moins suspect qu'il justifie Annibal de s'être laissé ainsi enfermer, ce qui ne lui est pas ordinaire.

Il fait entendre que ce lui fut une nécessité de plier sous les mouvemens étudiés de Fabius. En effet, celui-ci connoissoit parfaitement le pays; & si Annibal est blâmable de s'être exposé ainsi à une ruine certaine, ce n'est pas dans ses marches qu'il faut le condamner, mais dans son systême général, qui est inconcevable. Que prétendoit-il faire dans un pays ennemi, sans acquérir de places, toûjours en plaine campagne, ne tenant à rien qu'à son épée, & n'ayant jamais de retraite assûrée, ni d'entre-pôt fixe? Fabius n'échappa pas cette réflexion, & ce fut sur quoi il fonda son plan de temporiser. C'est contre de pareils systêmes qu'il faut gagner du temps, puisque celui qui le suit se détruit du moment qu'il ne peut plus combattre : son inaction, loin de l'affermir, le ruine. Au contraire du systême opposé, qui consiste à aller pié à pié, & à s'assûrer des places à mesure que l'on avance. Contre un pareil plan, temporiser c'est se laisser vaincre

plus sûrement, en donnant le temps aux établissemens de l'ennemi : mais contre celui qui n'en veut point faire, & qui ne veut décider du sort de la guerre que par des batailles, il faut suivre Fabius, c'est le plus beau des modeles.

Mais ces deux grands Généraux étoient hommes, & par conséquent sujets à faire des fautes. Annibal commet la premiere ; il se laisse enfermer, entouré de hauteurs, dont l'ennemi est maître, sans appui, sans issue, sans retraite, sans amis, par ses dégâts qui lui avoient aliéné les peuples. Voilà une étrange position.

Fabius fit la seconde : à quoi peut-on l'attribuer ? A un excès de prudence, il est vrai : mais cependant ne dissimulons rien. Ce grand homme ne devoit-il pas connoître l'esprit artificieux, ingénieux & fertile de son adversaire ? Contre de pareils gens, il faut saisir l'occasion; c'est une anguille qui échappe au moment qu'on croit la mieux tenir. Il ne s'agit pas toûjours d'attendre des certitudes, pour ainsi dire, mathématiques d'un succès heureux ; c'est une maxime presque toûjours sûre que celui qui les exige, pour entreprendre, manque l'occasion. C'est en quoi seul l'on peut blamer ce Romain. Pouvoit-il compter assez sûrement sur tous ses postes pour attendre que l'ennemi les attaquât ? Et quand il se voyoit moralement sûr de le détruire par une attaque générale, pourquoi différer ? Voilà la faute : mais elle est bien éloignée des calomnies dont ses ennemis le noircirent à Rome. Grand sujet de consolation pour ceux qui ont essuyé des brocards & des chansons avec autant d'injustice.

Voilà une faute du Chef assûrément bien excusable. Il est vrai que ceux qui étoient sous ses ordres en commirent une si grossiere, qu'elle ne peut se justifier : mais, comme je l'ai dit plus haut, il seroit injuste de la lui attribuer, la ridiculité du stratagème mise à part, attendu que dans ce temps-là les esprits étoient plus susceptibles du merveilleux, n'est-ce pas une faute capitale à celui qui est dans un poste, de le dégarnir durant la nuit pour courir au secours de ceux qui sont attaqués ? Quand j'ai dit qu'un Officier général doit prendre sur lui dans certaines circonstances, il faut bien remarquer que je n'ai pas entendu parler de ceux qui commandent dans des postes détachés d'où le salut de l'armée dépend, ou qui défendent le passage à l'ennemi : dans ces cas-là, on ne doit veiller qu'à la conservation de ce qui nous est confié, & ce n'est que dans les batailles où les évenemens varient à tous momens, & où le plein jour donne une certitude qui justifie qu'un Officier général doit faire à sa tête. Ici le Romain qui s'en fut au secours de la hauteur à laquelle marchoient les bœufs & les flambeaux, étoit digne de punition, & dut porter seul le blâme de cet évenement : outre la faute contre l'ordre, & l'obéissance dûe au Chef, il n'est pas excusable d'avoir suivi l'opinion de la multitude, & de s'être imaginé que des lieux presque inaccessibles pussent être enlevés aux moindres corps de troupes, à qui la garde en étoit confiée.

Tite-Live a beau s'amuser à faire, de ces bœufs coeffés de torches allumées, un portrait effrayant ; rien dans le monde ne doit porter un Chef durant la nuit à dégarnir son poste, qu'un ordre du Général. Tout

le reste ne doit point le faire mouvoir.

Mais comme il n'est rien de si rare qu'une discipline exactement observée, & une subordination réguliere dans les armées, l'on peut conclurre que toutes les fois que l'on employera des stratagèmes, s'ils sont frais, & non encore pratiqués, quelque absurdes qu'ils soient d'ailleurs, ils produiront toûjours quelque évenement favorable; même ceux qui sont déja usés, pourvû qu'ils ne soient pas trop récens.

Je pense cependant qu'aujourd'hui que les cervelles ne sont pas si fort remplies des chimeres, des augures, des oracles, des prodiges, & des fréquentes apparitions des Dieux du paganisme, une pareille ruse n'occasionneroit que des plaisanteries à celui qui l'employeroit.

Anciennement, ou les Auteurs se sont amusés à nous mentir, ou l'on en a vû de plus puériles encore produire de grands évenemens.

On peut lire dans Toureil celui d'Athenée. *Les Cardiens*, dit-il, *dressoient leurs chevaux à danser au son de la flûte. Ce bizarre exercice leur coûta cher un jour de bataille, par le stratagème du Général de l'armée ennemie, instruit de leur coûtume, pour avoir long-temps séjourné chez eux. Ce Général sur le point d'en venir aux mains, s'avisa de placer au premier rang un corps de joüeurs de flûtes, dont les airs mirent les chevaux des Cardiens en humeur de commencer leurs danses ordinaires. Le cheval fait au manége musical ne manque pas de caracoler aussi-tôt en cadence; le cavalier obéit malgré lui aux mouvemens du cheval, & l'on devine bien par où se termine un balet semblable.*

Je trouve du moins ce trait assez propre à délasser l'imagination des réflexions utiles que Fabius & Annibal nous engagent à faire.

Il peut se trouver des corps de troupes, & des armées même entieres, enfermées ainsi que l'étoit celle des Carthaginois; c'est pourquoi je pense qu'il est utile de rassembler ici nombre de stratagèmes, de ruses, ou d'actions par lesquelles celles des Anciens se sont tirées d'affaire.

Brasidas, dit Polyen, *étoit campé auprès d'Amphipolis, sur une hauteur de difficile accès, où les ennemis l'environnoient de tous côtés. Dans la crainte qu'ils eurent qu'il ne leur échappât à la faveur de la nuit, ils résolurent de l'enfermer, & se mirent à élever de grands retranchemens tout autour de son camp. Les Lacédémoniens étoient indignés que Brasidas ne les menât pas au combat, & qu'il les exposât à périr honteusement de faim: mais il leur dit qu'il sauroit bien trouver le temps de les tirer d'embarras. En effet, dès que la clôture fut presque achevée, & qu'il restoit à peine l'espace d'un arpent qui ne fut pas enfermé, il dit: C'est maintenant le temps de combattre; & faisant sortir ses troupes, il donne courageusement sur l'ennemi, & s'échappe. La disposition étroite des lieux se trouva favorable pour les troupes qui étoient moins nombreuses que celles des ennemis, & d'ailleurs la clôture qu'ils avoient faite empêchoit que les Lacédémoniens ne pussent être attaqués par derriere. Ainsi le travail des ennemis ne servit qu'à rendre leur multitude inutile, & assûra la retraite des Lacédémoniens.*

L'instruction la plus utile que l'on puisse tirer de cet exemple, est qu'il est toûjours très dangereux de diviser ses forces en présence d'un en-

nemi rassemblé, ainsi que font tous ceux qui veulent envelopper leur ennemi.

Nous lisons encore dans Frontin, que *le Colonel Publius, en la guerre des Samnites, voyant l'armée investie par les ennemis, en un lieu désavantageux, se détacha du gros, pour s'aller saisir d'une colline, afin de les attirer de ce côté-là, & de donner moyen à l'armée de s'évader: ce qui arriva comme il l'avoit prémédité; car les ennemis l'étant venus envelopper, laisserent échapper le Consul, & le Colonel se sauva la nuit par un généreux effort, & l'alla rejoindre avec sa troupe. Un autre*, rapporte le même Frontin, *fit la même chose sous le Consul Attilius Catilinus; car le voyant enfermé dans un vallon, & toutes les montagnes voisines occupées par les ennemis, il prit avec lui trois cents soldats, qu'il encouragea à bien faire, & s'enfonçant dans le vallon, y attira l'ennemi, & donna moyen au Consul de sauver le gros de l'armée, tandis qu'il s'opiniâtroit à la défense.*

Comme les Romains donnoient aisément dans des piéges qu'on leur tendoit, il est peu surprenant qu'ils ayent été aussi souvent enfermés qu'ils l'ont été; ils se sont souvent tiré d'affaire, mais ce fut bien singulierement dans l'exemple que je vais rapporter.

Le Consul Minucius se trouvant enfermé dans des détroits sur la côte de Genes, & craignant l'aventure des fourches Caudines, dont le souvenir étonnoit déja ses soldats, il fit marcher ses chevaux légers Numides vers le passage, & attira l'ennemi de ce côté-là, comme à un spectacle, par la laideur de leurs chevaux, & la mauvaise mine des cavaliers, qui avoient mis pied à terre, & folâtroient pour se rendre plus ridicules: mais tout à coup, voyant le passage dégarni, ils remonterent sur leurs chevaux, & passant ces détroits à toute bride, se répandirent par la campagne, où mettant tout à feu & à sang, ils obligerent les ennemis à quitter le Consul, pour venir défendre leur bien.

En voilà trois tirés de Frontin: mais sans remonter si haut, j'en trouve un parmi les Modernes, qui fait très-bien à mon sujet, & qui mérite de tenir son rang parmi les stratagèmes beaux & bien conduits, quoique à la portée de tout le monde.

C'est le Général Bannier qui l'exécuta. Il n'avoit qu'une armée de 14 mille hommes, vis-à vis d'une ennemie, commandée par des Généraux expérimentés, & forte de 45 mille hommes.

Ce Général ayant pris sa route, partant de Torgaw, par le côté de Furstemberg sur l'Oder, il passa cette riviere avec bien de la peine, & comptant que Wrangel l'attendoit à l'issue du marais de Custrin, il apprit qu'il étoit de l'autre côté, vers Stetin. Cela le mit en doute s'il continueroit sa marche; ayant réfléchi que l'ennemi, suivant ce qu'il croyoit, seroit obligé d'employer plus de deux jours à passer tant de marais, il espera de le prévenir: mais il fut bien étonné quand au bout de trois jours il trouva cette armée qu'il croyoit derrière, qui lui barroit le chemin, & étoit en bataille sur une lieue de front. De quelque côté que cet intrépide Chef pût jetter les yeux pour sa retraite, il ne voyoit que dangers & une perte assurée; il ne pouvoit retourner en arriere, il n'osoit se fier à la Pologne qu'il avoit à droite, ni entreprendre encore moins de forcer

une armée si fort supérieure.

Dans cette extrémité, il envoye sa femme & celles des Officiers de son armée, avec ses principaux bagages, par la Pologne, dans la basse Pomeranie; & dans le dessein de mieux tromper Galas, & pour en faire parvenir la nouvelle à l'Electeur de Brandebourg, qui devoit partager le butin avec le Général de l'Empereur, Bannier s'adresse à un Cornette de ses troupes, lequel étoit du pays de Brandebourg, lui donne de l'argent, & lui en promet encore davantage, à condition qu'il satisfera à l'offre qu'il avoit faite d'un guide sûr & fidele, qui pût mener l'armée Suédoise par les bois, le long du Notez. Sur la nouvelle de la marche du bagage, les ennemis s'avancerent sur le Notez. Le Cornette ne manqua pas d'avertir l'Electeur comme Bannier l'avoit prévû, de sorte que les ennemis marcherent incontinent du côté de la Pologne. Pour lors le Maréchal Bannier qui n'avoit rien dit de son véritable dessein, fit à neuf heures du soir une contre-marche vers l'Oder, avec résolution d'y forcer le Comte de Bouchain, qui gardoit le passage, avant que Galas, qui s'étoit avancé d'une journée, pût passer le Lac de Custrin: mais il n'en eut pas la peine. Bouchain avoit décampé, pour aller joindre Galas, & le passage étoit libre.

Cet évenement attira bien des mauvaises plaisanteries aux Généraux de l'Empereur. On fit une estampe où Galas & ses Officiers paroissoient occupés à lier le haut d'un sac où l'armée Suédoise paroissoit enfermée, & au-dessous, Banier, qui, avec son épée, faisoit une ouverture au sac, par où l'armée s'échappoit.

Cet exemple absolument semblable à celui d'Annibal, à quelques circonstances près, prouve combien il est dangereux qu'un Officier quitte son poste, ainsi que l'injustice qu'il y a à brocarder & chansonner un Chef, pour la faute d'un subalterne: mais c'est l'ordinaire, on ne dit mot du coupable, & tout le blâme tombe sur le Général.

L'on n'a pas brocardé ni chansonné MM. de Vendôme & de Catinat: mais en revanche l'envie & la brigue, qui marchent à moins de bruit pour nuire plus sûrement, firent leur effet contre ces deux hommes, que leurs talens mettoient audessus du blâme public. Il y a eu des lettres écrites à la Cour contr'eux, où on les traitoit de gens qui n'y étoient plus: cela est moins étonnant que l'effet qu'elles firent dans le temps où toute l'Europe s'épuisoit en éloges & en admiration de leur conduite.

Ce sont ordinairement les ouvrages de quelques Officiers Généraux, qui esperent gagner au changement, ainsi que Minucius pensa contre Fabius; & que nous en avons vû nombre d'autres agir dans la guerre de 1701. où ils trouverent le moyen de faire succomber certains Généraux du premier ordre, à la vérité sans pouvoir ternir leur réputation, qu'ils ont au contraire augmentée: mais ce ne sera que dans une postérité plus reculée que ces mysteres d'iniquité pourront être dévoilés.



§. II.

Raisons pour & contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détroits.

IL est de l'équité d'un Juge de peser avec attention les raisons pour & contre, avant de condamner. Ainsi pour mettre le Lecteur à portée de cela, je crois devoir, dans un article séparé, examiner quelles peuvent avoir été les raisons de Fabius, pour remettre l'affaire au lendemain. J'ai déja avancé que ce fut un excès de prudence, pour cimenter d'autant mieux l'assûrance du succès. J'imagine maintenant une raison qui est, par malheur, souvent aussi bonne qu'elle est fréquente, dans bien des armées, & qui eût été justifiante pour Fabius. C'est la rareté des bons Officiers généraux. Je pense que Fabius pouvoit être dans le cas d'en manquer, puisque notre Auteur dit qu'*il ne pensoit plus qu'à voir quel poste il occuperoit, par qui, & par où il feroit commencer le choc.*

Outre cette circonstance qui aide à ma conjecture, il n'est pas douteux que s'il n'avoit pas de meilleurs Officiers que celui à qui il confia le poste par où Annibal échappa, l'on peut être assûré qu'il n'en avoit pas de bons. Et si cela est, une disette pareille a dû influer beaucoup sur la conduite du Général Romain, & lui faire chercher avec soin les moyens de traîner la guerre en longueur, & de fuir les combats.

C'est une raison de cette nature, qui régla la conduite de Pompée contre César, & le détermina à traîner la guerre en longueur, quoique supérieur en nombre à César; il sentoit l'infériorité de l'espece d'hommes; & redoutoit la science du Chef, le courage des vieux soldats, & l'expérience des anciens Officiers de son antagoniste, qui faisoit la guerre comme il vouloit, & non comme il plaisoit à la fortune, dont il ne reconnut jamais la puissance, pour le succès de ses entreprises; ce que l'on ne dira jamais de Pompée, puisque dans cette occasion il ne fut pas même assez maître de lui, pour résister au blâme que les jeunes étourdis, dont son armée étoit pleine, portoient sur sa conduite, l'appellant entr'eux Agamemnon, plutôt que Pompée. Ils ne cessoient de se plaindre de ce qu'avec un si bon nombre de gens, remplis de confiance en leur nombre, & de mépris pour un ennemi inférieur, dont ils n'étoient point assez savants pour connoître la force, il ne cherchoit pas à combattre.

Touché de ce mépris, qu'il devoit regarder comme fort au-dessous de lui, il oublia son plan, il consentit au combat, & fut deshonoré & vaincu en même temps; car c'est perdre son honneur en même temps que la victoire, lorsqu'on a préféré le combat à un parti plus sûr, & dont le succès est également avantageux. César étoit, comme Annibal, nécessité par sa position à brusquer les choses, ainsi tous les délais de Pompée étoient comme autant de victoires que celui-ci remportoit. Mais à quoi sert un beau plan de guerre dès l'instant qu'on le quitte, si ce n'est à ruiner les affaires, par le défaut des choses nécessaires au nouveau que l'on prend tout d'un coup? La vertu, dit Thucydide, doit servir à ceux qui la suivent, & non pas à ceux qui l'abandonnent, puisqu'on est plus cou-

en le circonvallant ? Non assûrément. Plus il avoit une grande idée de son adversaire, & plus il devoit redoubler de soins & de vigilance. Il devoit savoir qu'un ennemi enfermé, a recours à la surprise & à la nuit, pour percer quelque part; qu'Annibal étoit trop fin pour lui donner tout le temps qu'il désiroit pour l'enclorre parfaitement, & s'il ne croyoit pas devoir l'attaquer, il devoit craindre lui-même de l'être, & envoyer à l'entrée de la nuit des petits détachemens sur le camp ennemi, pour être averti de ses mouvemens, & se mettre en état d'y parer. Le rapport de ces différens corps de garde avancés, sert au défaut du jour à faire connoître le dessein de l'ennemi, puisqu'il est clair qu'il ne veut entreprendre que du côté où il les fait pousser; cela donne le temps à chacun de se précautionner sur l'alarme qu'ils donnent, & au Général le moyen de porter du secours dans l'endroit où il est nécessaire.

Cette marche & ce stratagème des bœufs, fut devenu moins effrayant, dès que les petits corps de garde des flancs eussent mandé qu'ils n'étoient suivi que par quelques troupes légeres. Le poste important averti par ses propres gardes que l'ennemi marchoit à lui, n'eût plus songé à se porter ailleurs. La résistance qu'il eût faite, eût donné à Fabius le temps de le secourir; & quand même le poste de la hauteur eût été forcé par les troupes légeres, qui suivoient les bœufs, dès que le principal passage n'eût pas été forcé, cet avantage des Carthaginois ne leur servoit à rien. Ils eussent été délogés aisément de la hauteur, lorsque le jour eût paru: mais cette hauteur avoit si peu à craindre, que ceux qui la gardoient ne furent forcés qu'après qu'Annibal eut surpris le passage, & qu'il revint par les derrieres, pour dégager ses troupes légeres, qui étoient encore aux prises: ainsi toute la faute est dans l'abandon du premier poste. Je ne sai si Fabius avoit donné à celui qui y commandoit des ordres bien clairs & bien précis, nous le blâmerions encore de cette omission s'il l'eût commise: mais notre auteur n'en disant rien, nous nous contenterons de dire qu'en pareil cas, on ne sauroit s'énoncer avec trop de clarté & trop d'autorité, dans des ordres de cette nature, afin de ne laisser à celui qui est chargé de l'exécution, aucun subterfuge pour l'éluder.

Ces précautions une fois prises, tout le blâme alors ne doit plus tomber que sur celui qui désobéit, lequel dans de pareils cas doit être puni suivant les Lois les plus rigoureuses de la guerre, sur son honneur & sa vie.

En même temps que nous trouvons des taches dans la conduite si admirée de Fabius, il ne faut pas croire que celle d'Annibal soit exempte de blâme. Elle fut couronnée par un heureux succès, & c'est le propre des évenemens éclatans de couvrir & faire oublier les fautes qui les ont précédées: ils en dérobent la connoissance au plus grand nombre, & ôtent aux autres la volonté d'y réfléchir; mais à celui qui cherche dans leur imitation des regles de conduite, rien ne doit échapper.

Il n'est pas moins honteux en soi d'être tombé dans un piége, que l'on a pu éviter, lorsque l'on y est pris, que lorsque l'on en échappe; la gloire d'échapper compense la

honte à la vérité, mais elle ne la détruit pas. C'est par-là que nous allons attaquer la conduite d'Annibal. Pour un Général de sa trempe, je ne trouve pas qu'il soit pardonnable de s'être laissé engager ainsi, par des marches successives, dont il est aisé de pénétrer le but. Pourquoi attendre à l'extrémité, pour sortir d'un pays si nuisible à ses forces, avec un ennemi toûjours hors de sa portée? Pourquoi ne pas se mettre en plaine, quand même il eut dû feindre de fuir? N'étoit-ce pas une manœuvre faisable devant Fabius, pour l'engager au combat, que de se retirer à travers la plaine, & revenir sur lui par une contremarche? Quand il se seroit mis à sa suite, pourquoi se tenir dans ces montagnes qu'il ne connoissoit pas, & que son ennemi connoissoit si bien? Et supposant qu'un pouvoir supérieur à nos conjectures l'y a retenu comme par enchantement, pourquoi s'y laisser enfermer, & négliger les entrées des gorges, comme l'on a dit dans la guerre de montagnes, jusqu'à ce que l'on en ait connu l'issue, & qu'on s'en soit rendu maître? Lui-même qui avoit engagé Sempronius dans un pas semblable, devoit moins qu'un autre se laisser prendre au même piege.

Quant au stratagème, qui l'en tira, s'il avoit compté sur lui, en se laissant enfermer, ce seroit une présomption impardonnable. Il en fit l'éloge par la réussite : mais je ne le conseillerois pas dans le siecle où nous sommes, quoique l'on puisse avancer, en faveur des stratagèmes, que les plus rusés & les plus savans Capitaines se laissent souvent duper par des ruses grossieres, dont quelquefois le ridicule aide à la confiance qui nous tend dupes.

Que l'on ne trouve point étrange que nous imputions des fautes à ces deux grands hommes. Ils étoient hommes, ils l'ont été moins que les autres, puisque leurs fautes n'ont servi qu'à faire briller le reste de leur conduite, & la fertilité de leur génie. D'ailleurs César nous entretient de ses fautes dans ses commentaires; & M. de Turenne parloit volontiers des siennes avec les Officiers de son armée; ce qui doit consoler tous les Généraux dans celles qu'ils font, & les encourager à être toûjours au-dessus d'elles, soit par les aveux ingénus, qu'il est si beau d'en faire, soit par le soin que l'on doit apporter à les réparer, & à les faire oublier aux autres.

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Scipion contre les Carthaginois à l'embouchure de l'Ebre.

MAlgré tout ce que nous avons dit jusqu'ici contre le choix des Généraux, que le Sénat a fait successivement, & le partage de l'autorité dans les armées, dont il voyoit des effets si funestes sans se corriger, on ne peut s'empêcher d'admirer en même temps dans cette guerre la solidité des principes généraux de ce gouvernement. Ce peuple belliqueux, attaqué chez lui, pouvant à peine fournir à sa propre

défenſe, ne néglige rien pour la guerre d'Eſpagne, fournit tout ce qui eſt néceſſaire à Scipion, pour maintenir & avancer ſes conquêtes; il ſemble tirer de ſes malheurs mêmes des forces ſurnaturelles, pour un objet qu'il étoit ſi naturel de regarder, du moins comme indifférent, s'il n'étoit comme étranger, ou comme nuiſible, même à la guerre d'Italie.

L'évenement prouva que ce ne pouvoit être que des génies médiocres, qui penſoient ainſi, & que le ſalut de Rome dépendoit d'un parti auſſi audacieux.

Il eſt aſſez naturel que l'on penche pour celui des deux partis, dans lequel on apperçoit des vûes, qui font autant d'honneur à l'humanité, & que l'on faſſe des vœux contre des Carthaginois, par qui nous voyons le plus grand Général abandonné aux ſeules reſſources de ſon génie, en proie à la jalouſie de ſes Concitoyens, pour la gloire & la conſervation deſquels il ne ceſſe de travailler, & qui ſuccombe à la fin, pour avoir fait des exploits trop brillans.

La comparaiſon de deux gouvernemens ſi différens, eſt peut-être la ſeule ſource de l'eſtime que nous faiſons des Romains, outre que le ſuccès a ſecondé leur conduite: mais ſi Carthage eut fait, pour perdre Rome, la moitié des efforts que celle-ci fit pour ſa conſervation, ceſſant de regarder les Carthaginois comme des ingrats envers Annibal, nous ceſſerions peut-être d'admirer les Romains dans la guerre d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, dans le projet de cette guerre, qui nous eût paru enſuite du renverſement de la République, la plus haute des imprudences.

Mais quelque jugement que nous portions ſur les raiſons qui ont engagé Rome à ſoûtenir la guerre en Eſpagne, nous n'en pouvons porter qu'un d'admiration ſur la conduite qu'ils y ont tenue, & ſur celle de Scipion leur Général, lequel réfléchiſſant ſur l'avantage dont il étoit à l'un des deux partis de ſe rendre maître de la mer, n'héſita pas un moment de monter ſur ſa flotte, pour parvenir à s'aſſûrer de cet élément, perſuadé qu'après qu'il s'en feroit aſſûré, il lui reſteroit toûjours aſſez de temps pour l'affaire de terre.

Ce parti étant pris, comme il connoiſſoit le génie de ſes ennemis, leur habileté ſur cet élément, la ſupériorité du nombre de leurs vaiſſeaux, il ne perd point de temps pour rendre toutes ces choſes inutiles, & les obliger à ſe meſurer avec lui, ſans aucun de leurs avantages, perſuadé qu'il étoit de la valeur de ſes troupes. Il munit ſon armée de terre de bons retranchemens, afin de pouvoir ſans riſque, en tirer ſes meilleurs ſoldats, pour renforcer ſa flotte; premiere précaution. La ſeconde fut de s'informer exactement de la poſition & des deſſeins de l'ennemi. Il en apprit des nouvelles certaines, & ſur l'avis qu'il eut qu'ils étoient en bataille, à l'embouchure d'une riviere très-près de terre, dans un terrein étroit où ils ne pouvoient s'étendre, & où ils avoient été contraints de ſe ranger ſur pluſieurs lignes, il ne délibéra pas davantage, & fut les attaquer. Sans doute qu'il jugea que le lieu lui étoit favorable. Sans vouloir décider, ni former une opinion ſur les différentes diſpoſitions des armées navales, choſe qui n'appartient qu'aux gens du métier,

je pense que les lumieres naturelles nous apprennent que le plus fort doit chercher les lieux spatieux, pour la facilité de ses manœuvres, & pour envelopper son ennemi plus foible, le tournant à ses aîles, & l'obligeant à faire face de plusieurs côtés, le vaincre avec plus de facilité.

Outre que la manœuvre n'est pas si aisée dans un terrein étroit, c'est que je pense que le voisinage de la terre est très dangereux pour des vaisseaux qui combattent. Ainsi Scipion connut & saisit l'occasion en habile homme.

Il sembleroit par le récit de Polybe, qu'Asdrubal ne fut point surpris, quoique Tite-Live le prétende; mais qu'au contraire, il s'attendoit à être attaqué, & fit cette disposition en conséquence. Si cela est, il ne peut passer que pour un Général de mer fort au-dessous du médiocre; en tout, que pour un fort malhabile homme. Cette disposition est fort mauvaise, puisqu'elle rendoit la supériorité des vaisseaux, non-seulement inutile, mais nuisible. Le grand nombre nuit, dès qu'il ne sauroit être employé, & qu'il est resserré.

C'est ce qui arriva aux Perses à Salamine, étant extrèmement supérieurs aux Grecs, en nombre de vaisseaux, & ceux-ci n'ayant garde de s'avancer en pleine mer avec un pareil désavantage, les Perses furent les chercher dans le détroit de Salamine, où ils furent obligés de former plusieurs lignes redoublées & inutiles.

Thémistocle, sentant par sa supériorité de génie pour la guerre, que cette occasion étoit aussi importante que favorable aux Grecs, & ne pouvant leur persuader le combat, fit une espece de trahison à ses compatriotes, pour leur procurer leur plus grande gloire; c'est Frontin qui rapporte ce trait dans ses stratagèmes. *Il fit avertir secrettement les Perses, de donner bataille, & de leur couper la retraite, en envoyant un nombre de vaisseaux derriere le détroit, parce que*, leur dit-il, *les Grecs en se retirant, leur donneroient de la peine à les suivre: l'ennemi l'ayant fait les Perses furent battus.*

La victoire ne dépendoit que d'enfoncer la premiere ligne, laquelle battue, porte nécessairement le désordre dans les autres, quand le lieu a peu de front: outre que les Anciens n'étant point accoûtumés à ces sortes d'ordres de bataille, ni à faire succéder une ligne à l'autre sans confusion, puisqu'ils n'en formoient d'ordinaire qu'une, & tout au plus, une réserve; Thémistocle avoit toute sorte de lieu de bien espérer du succès d'une affaire qui le rendoit égal en forces à son ennemi; aussi fut-il victorieux.

Scipion trouva dans la mal-adresse de son adversaire l'avantage qu'il eût désiré se procurer, & pour lequel il n'eût rien oublié. Une petite armée de mer, comme de terre, doit chercher le lieu où ses flancs sont couverts; quand outre cela ils peuvent être protégés, soit par des batteries sur le rivage, soit par des feux de mousqueterie, ou autres armes de jet, qui y seroient préparées; cela fait un champ de bataille très-redoutable au plus fort. Si celui qui attend ainsi, joint à la force du lieu une disposition rentrante, il est bien difficile que des vaisseaux ainsi chauffés de droite & de gauche, puissent s'avancer entre tant de traits, pour en venir à l'abordage, qui étoit la manœuvre la plus usitée

des Anciens, & qui décidoit tout d'un coup les affaires : au contraire de nos canonades d'aujourd'hui qui ne finissent point.

L'histoire est pleine d'exemples, où le plus foible, avec le secours du terrein resserré, est venu à bout du plus fort. Thucydide en fournit plusieurs, parmi lesquels j'en rapporte un des Syracusains, contre les Athéniens, que ceux-ci assiégeoient par mer & par terre, & contre lesquels ils voulurent tenter la fortune d'un double combat de terre & de mer.

Après avoir été renforcés de nouvelles troupes, & avoir raccommodé leurs galeres, comme l'expérience de leur défaite précédente le leur avoit appris : car ils racourcirent la proue, pour la rendre plus forte, & l'armerent d'un long bec, composé de deux grosses poutres, soûtenues de part & d'autre par des consoles de six coudées, comme les Corinthiens en avoient au dernier combat : ils s'imaginoient par là remporter l'avantage sur ceux d'Athenes, dont les proues desarmées n'osoient prendre l'ennemi de front, mais en flanc ; outre que le combat se faisant au port, elles n'avoient pas la liberté de s'étendre, ni d'esquiver, ou couler entre deux galeres, en quoi consistoit leur adresse. Ce qui leur avoit donc nui dans le dernier combat, par l'ignorance de leurs pilotes, leur devoit servir en celui-ci ; parce que les ennemis étant repoussés, n'auroient pas d'espace pour tourner & revenir à la charge, & ne pourroient reculer que vers terre, & tout proche de leur camp. Car hors de là les Syracusains étoient maîtres de toute l'étendue du port, de sorte qu'ils se pourroient entre-secourir, tandis que les autres, pour être trop pressés, s'entre-choqueroient, & fondroient tous en même lieu. C'est ce qui nuisit le plus aux Athéniens, dans tous leurs combats, pour n'avoir pas comme eux le pouvoir de s'élargir & de s'étendre en pleine mer, parce que l'entrée du port étoit fort étroite, & occupée par les ennemis, aussi-bien que par les forts de Plemmyre, qui y commandoit.

Effectivement, les Athéniens, qui ne s'attendoient pas à un combat naval, voyant venir à eux cette flotte, dont la petitesse ne faisoit que rendre la manœuvre plus leste & plus facile, se trouvant entassés, sans pouvoir déployer leurs forces, furent battus plutôt qu'ils ne furent en bataille ; leur grand nombre ne servit qu'à hâter la confusion & la défaite, laquelle bien-tôt suivie d'une autre, entraîna la ruine de leur flote, & peu après celle de l'armée de terre, qui fut quelques jours après taillée en pieces.

La victoire de Scipion n'influa pas moins que celle des Syracusains sur la terre. Les Carthaginois destitués de secours, tant de Carthage que de ceux qui leur venoient par mer des côtes d'Espagne, outre cela découragés, comme c'est l'ordinaire, par ce premier désavantage, furent vaincus par ceux qui peu auparavant n'osoient paroître devant eux, & qui enflés de cette premiere victoire ne craignirent pas de passer l'Ebre, pour les poursuivre, franchissant ainsi le dernier rempart de Carthage en Espagne.

Je ne puis passer ce trait sans réfléchir sur la différence des talens d'Asdrubal, & de son frere Annibal. Celui-ci toûjours victorieux, & celui-là toûjours battu par sa faute : car il étoit en pouvoir dans cette derniere occasion de passer l'Ebre, d'aller chercher Scipion, & de le

combattre, avec un très-grand avantage du côté du nombre ; du moins de se tenir si près des ses retranchemens, qu'il l'eut empêché d'en tirer ses meilleurs soldats, pour renforcer sa flote : & au lieu de l'attendre dans cette embouchure du fleuve, avec une flote en état de tenir la mer, ne devoit-il pas au contraire lui donner ordre d'aller au-devant de l'ennemi, & de le combattre en lieu, où sa seule supériorité lui eût assûré la victoire? Loin de tout cela, il s'amusa sur les bords de l'Ebre, comme s'il se fût estimé heureux d'en empêcher le passage. Il donna à Scipion le temps de faire sa partie, ce que le Romain n'eut garde d'échapper.

Je conclus de ces réflexions, qu'il y a deux choses qui peuvent engager une armée navale à combattre dans un détroit, ou endroit serré : le désavantage du nombre, qui fait craindre d'être doublé & enveloppé, & qui oblige, pour s'en garantir, à appuyer ses aîles ; & la protection considérable que l'on tireroit d'un rivage heureusement placé, & renforcé de bonnes batteries ; alors formant, ainsi que je l'ai dit, un angle rentrant, il seroit difficile à l'ennemi de s'y engager, sur-tout si les batteries sont protégées par un corps capable d'empêcher les descentes qui voudroient enlever le canon.

Avant l'invention du canon, lorsque les bâtimens étoient à rames, l'on pouvoit faire succéder une ligne à l'autre : mais maintenant c'est le vent qui décide, & si le rivage est garni d'artillerie, qui tire à boulets rouges si l'on veut, ce seroit l'affaire du monde la plus délicate, quelque supérieur que l'on fût en nombre de voiles, d'oser attaquer une flote ainsi postée. Il ne faut point oublier, si l'on n'a pas des troupes assez pour protéger les batteries, qu'il faut les retrancher, & employer l'art pour les garantir des descentes des troupes de mer, qui attaquent peut-être avec moins d'ordre, mais avec plus d'impétuosité que celles de terre. Elles sont accoûtumées à cela par les abordages, où il faut de la légereté & de l'adresse autant que du courage. Leurs exercices leur procurent les deux premieres qualités bien plus que ceux que l'on fait sur terre.

D'ailleurs peu accoûtumés aux attaques de terre, elles n'en connoissent pas le danger, & la réflexion n'enleve rien à la vivacité de l'attaque.

J'ai été en Suede en 1718. dans le temps qu'il s'y passa un évenement qui fait assez bien à notre sujet, & qui peut y servir d'exemple.

La flote de Suede étoit dans la riviere de Gottembourg, tranquille, désarmée, & rangée pour sa commodité, non pour le combat, puisqu'on ne prévoyoit pas en avoir à donner : lorsque le Commandeur Tordenschiold Vice-amiral Danois, forma le dessein de l'y venir combattre. Il entra dans la riviere, & sans trop s'embarrasser d'un fort qu'il falloit effleurer en passant, il vogua droit aux vaisseaux Suedois, qui étoient à l'ancre, à une grande portée de canon de la ville, du moins assez loin pour n'en tirer aucune protection, & très-bien placés pour être brûlés.

Sur le bruit de l'arrivée de l'ennemi, le Prince de Hesse, qui a été depuis Roi de Suede, donna ordre que l'on fit monter sur les premiers vaisseaux une partie de la garnison. Il fit placer du canon à Barbette, sur

le bord de la riviere, n'ayant pas le temps de former des batteries; on plaça sur des petites éminences, qui dominoient le cours du fleuve, une autre partie de l'infanterie pour faire feu, ainsi que le canon, sur les Danois, qui étoient forcés de passer devant elle.

Tous ces ordres furent donnés dans un instant, de sorte que malgré la surprise, les vaisseaux Danois furent fort déconcertés au moment qu'ils parurent, d'être si bien reçûs. Ils s'étonnerent, & sans réfléchir à tous leurs avantages, leurs exploits se terminerent à lâcher quelques demi-Galeres, pour tâcher, en coulant le long du rivage, de mettre le feu aux vaisseaux Suedois: mais elles se trouverent si accablées de ce feu du rivage, qu'elles ne purent rien exécuter, & eurent même grande peine à se retirer à leurs vaisseaux, qui, étonnés du feu de canon des batteries, bien loin d'avancer, s'en retournerent sans rien faire.

La conduite des Suedois, en cette occasion fut très-courageuse & très-belle. S'ils eussent tiré à boulets rouges, comme ils en eurent le temps, ils brûloient entierement les Danois.

Le Général de ces derniers fit une faute capitale de ne s'être pas avancé à la faveur du vent, qui étoit pour lui, au-delà des vaisseaux Suedois, & de ne s'être pas placé de façon qu'il les eût mis entre lui & les batteries de terre. Ils étoient rangés le long du rivage, par là il n'eût plus eu contre lui que le feu de ces vaisseaux qui n'étoit pas redoutable, celui de la ville étoit trop loin pour lui nuire.

Ainsi, en envoyant quelques frégates contre les batteries de terre pour les amuser, il eût suivi son objet avec le reste, & eût envoyé à son aise les brûlots & les chaloupes, dont il faut avoir nombre pour ces expéditions, lesquels avec des chemises souffrées, mettent le feu aux vaisseaux fort aisément.

On fait bien, quand on forme de pareils projets, qu'ils sont hardis, & que quelqu'un y périra: mais quand on remplit son objet, le sacrifice de quelques bâtimens n'est pas considérable.

Les Danois, après avoir fait un beau projet, dont l'exécution étoit aisée, & avoit été amenée heureusement au point de maturité, manquerent leur coup par ignorance; & les Suedois ayant été surpris dans une position dangereuse, s'en tirerent par le courage, l'activité, & la bonne conduite du Prince de Hesse.

CHAPITRE XXI.

Trahison d'Abilyx. Annibal décampe & prend ses quartiers d'hyver autour de Gérunium. Combat où Minucius a l'avantage.

PEndant qu'Annibal étoit en marche pour aller en Italie, de toutes les villes d'Espagne dont il se défioit, il eut la précaution de prendre des ôtages, & ces ôtages étoient les

enfans des familles les plus diſtinguées, qu'il avoit tous mis comme en dépôt dans Sagonte; tant parce que la ville étoit de défenſe, qu'à cauſe de la fidélité des habitans qu'il y avoit laiſſés. Certain Eſpagnol nommé Abilyx, perſonnage (*a*) diſtingué, & qui ſe donnoit pour l'homme de ſa nation le plus dévoüé aux intérêts des Carthaginois, jugeant, à la ſituation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le deſſus, ſe mit en tête un deſſein tout-à-fait digne d'un Eſpagnol & d'un Barbare: c'étoit de livrer les ôtages aux Romains. Il ſe flattoit qu'après leur avoir rendu un ſi grand ſervice, & leur avoir donné une preuve ſi éclatante de ſon affection pour eux, il ne manqueroit pas d'en être magnifiquement récompenſé.

Plein & uniquement occupé de ce perfide projet, il va trouver Boſtar, qu'Aſdrubal avoit envoyé là pour arrêter les Romains au paſſage de l'Ebre; mais qui n'ayant oſé rien haſarder, retiré à Sagonte, s'étoit campé du côté de la mer: homme ſimple d'ailleurs & ſans malice, naturellement doux, facile, & qui ne ſe défioit de rien. Le traître tourne la converſation ſur les ôtages, & lui dit qu'après le paſſage de l'Ebre par les Romains, les Carthaginois ne pouvoient plus par la crainte contenir les Eſpagnols dans le devoir; que les conjonctures préſentes demandoient qu'ils s'étudiaſſent à ſe les attacher par l'amitié: que pendant que les Romains étoient devant Sagonte, & qu'ils la ſerroient de près, s'il en retiroit les ôtages & les rendoit à leurs parens & aux villes d'où ils étoient venus, il feroit évanoüir les eſpérances des aſſiégeans, qui ne cherchoient à retirer ces ôtages des mains de ceux qui les avoient

(a) *Certain Eſpagnol nommé Abilyx... jugeant, à la ſituation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le deſſus, ſe mit en tête un deſſein tout-à-fait digne d'un Eſpagnol & d'un Barbare.*] Pour juger ſainement de la conduite d'Abilyx, il faut ſe ſouvenir qu'il étoit Eſpagnol, & par là engagé pour le bien de la patrie à ſervir ſon pays. Il étoit envahi par un ennemi, qui n'y avoit d'autre droit que la force, & prêt à l'être par un autre qui n'avoit rien de plus pour y prétendre, que l'amour des Citoyens de Sagonte, qui s'étoit ſi bien manifeſtée au fameux ſiége qu'elle ſoûtint pour les Romains, contre les Carthaginois.

Un Citoyen dans cette poſition, ne doit rien qu'à ſa patrie, & c'eſt la ſervir que de ſeconder le plus fort, & le moins haïſſable des uſurpateurs. Ainſi, à mon ſens Abilyx ne ſauroit être taxé de trahiſon. L'on trouvera, ſi l'on veut, ma morale relâchée: mais voilà ma façon de penſer ſur ce que l'on doit à ſa patrie.

Le conſeil qu'il donnoit à Boſtar étoit bon; les Romains le trouverent tel, & il leur réuſſit bien, tant il eſt vrai ce que dit Thucydide, qu'il vaut mieux faire des conquêtes par amour que par force, parce que les peuples vaincus ſongent perpetuellement à s'affranchir, & à traverſer les deſſeins du Souverain, de ſorte que l'on eſt contraint de les tenir bas, de peur de révolte; au lieu que les autres agiſſent de concert avec lui, & concourent enſemble au bien commun.

en

en leur puissance, que pour les remettre à ceux qui les avoient livrés; que par-là il gagneroit aux Carthaginois les cœurs des Espagnols, qui, charmés des sages mesures qu'il auroit prises pour la sûreté de ce qu'ils avoient de plus cher, seroient pénétrés de la plus vive reconnoissance: que s'il vouloit le charger de cette commission, il feroit infiniment valoir ce bienfait à ses Compatriotes; qu'en ramenant ces enfans dans leur pays, il concilieroit aux Carthaginois l'affection, non-seulement des parens, mais encore de tout le peuple, à qui il ne manqueroit pas de peindre au vif la douceur & la générosité dont les Carthaginois usoient envers leurs alliés; que lui Bostar devoit s'attendre à une récompense magnifique de la part de ces parens, qui après avoir contre toute espérance recouvré ce qu'ils aimoient le plus au monde, piqués d'une noble émulation, s'efforceroient de surpasser en générosité celui qui, à la tête des affaires, leur auroit procuré cette satisfaction. Abilyx, par ces raisons & d'autres de même force, ayant amené Bostar à son sentiment, convint avec lui du jour qu'il viendroit prendre les enfans, & se retira.

La nuit suivante, il entra dans le camp des Romains, où il joignit quelques Espagnols qui servoient dans leur armée, & par qui il se fit présenter aux deux Généraux. Après un long discours, où il leur fit sentir quel seroit le zele & l'attachement de la nation espagnole, si par eux elle pouvoit recouvrer ses ôtages, il promit de les leur mettre entre les mains. A cette promesse Publius est transporté de joie, il promet au traître de grands présens, & lui marque le jour, l'heure & le lieu où on l'attendroit. Abilyx ensuite prend avec lui quelques amis, & retourne à Bostar. Il en reçoit les ôtages, sort de Sagonte pendant la nuit, pour cacher sa route, passe au-delà du camp des Romains, se rend au lieu dont il étoit convenu, & livre tous les ôtages aux deux Scipions. Publius lui fit l'accueil le plus honorable, & le chargea de conduire les enfans chacun dans leur patrie. Il eut cependant la précaution de le faire accompagner par quelques personnes de confiance. Dans toutes les villes que parcouroit Abilyx, & où il remettoit les ôtages, il élevoit jusqu'aux cieux la douceur & la grandeur d'ame des Romains, & opposoit à ces grandes qualités la défiance & la dureté des Carthaginois; & ajoûtant à cela qu'il avoit lui-même abandonné leur parti, il entraîna grand nom-

de ses troupes au fourrage, & s'avance avec le reste jusqu'à certaine hauteur éloignée des ennemis d'environ deux milles, & s'y retrancha. De là il tenoit les ennemis en respect, & mettoit ses fourrageurs à couvert. La nuit venue, il détacha environ deux mille lanciers, pour s'emparer d'une hauteur avantageuse, & qui commandoit de près le camp des Romains. Au jour Minucius les fit attaquer par ses armés à la légere. Le combat y fut opiniâtre, les Romains emporterent la hauteur, & y logerent toute leur armée. Comme les deux camps étoient l'un près de l'autre, Annibal pendant quelque temps retint auprès de lui la plus grande partie de son armée : mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les bêtes, & d'en envoyer une autre au fourrage, toûjours attentif à son premier projet, qui étoit de ne point consumer son butin & de faire de grands amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hyver les hommes, les bêtes de charge, les chevaux sur-tout ne manquassent de rien : car c'étoit sur sa cavalerie qu'il fondoit principalement ses espérances.

Minucius s'étant apperçû que la plus grande partie de l'armée Carthaginoise étoit répandue dans la campagne, choisit l'heure du jour qui lui parut la plus commode, mit en marche son armée, s'approcha du camp des Carthaginois, rangea en bataille ses pesamment armés, & partageant par pelotons les armés à la légere & la cavalerie, il les envoya contre les fourrageurs, avec défense d'en faire aucun prisonnier. Annibal alors se trouva fort embarrassé ; il n'étoit en état ni d'aller en bataille au devant des ennemis, ni de porter du secours à ses fourrageurs. Aussi les Romains détachés en tuerent-ils un grand nombre ; & ceux, qui étoient en bataille, pousserent leur mépris pour l'armée Carthaginoise, jusqu'à arracher la palissade qui la couvroit, & à l'assiéger presque dans son camp. Annibal fut surpris de ce revers de fortune : mais il n'en fut point déconcerté. Il repoussa ceux qui approchoient, & défendit du mieux qu'il put ses retranchemens. Plus hardi, quand Asdrubal fut venu à son secours avec quatre mille des fourrageurs qui étoient de retour au camp, il avança contre les Romains, mit ses troupes en bataille à la tête du camp, & fit tant qu'il se tira, quoiqu'avec peine, du danger dont il avoit été menacé, mais non sans avoir perdu beaucoup de monde à ses retranchemens, & un plus grand nombre encore de ceux qu'il avoit envoyés au fourrage.

Après cet exploit, le Général Romain (*a*) se retira plein de belles espérances pour l'avenir. Le lendemain les Carthaginois eurent à peine quitté leur camp, qu'il vint s'en saisir. Annibal l'avoit quitté, ce camp, de crainte que les Romains n'y accourussent pendant la nuit, & que le trouvant mal défendu ils ne s'emparassent des bagages & des munitions qu'il y avoit amassées, sauf à y rentrer quand les Romains en seroient sortis. Depuis ce temps-là autant que les Carthaginois se tinrent sur leurs gardes dans les fourrages, autant les Romains y allerent tête levée & avec confiance.

(a) *Après cet exploit, le Général Romain se retira plein de belles espérances pour l'avenir.*] Je m'étonne que Polybe n'ait pas fait remarquer ici la faute que fit Minucius de ne s'être pas emparé du vieux camp entre l'ennemi & Gérunium; par ce mouvement, il coupoit toutes les subsistances aux Carthaginois, & finissoit la guerre. Du moins Annibal n'eut plus eu d'autre parti à prendre pour se tirer de ce mauvais pas, que de passer sur le ventre aux Romains, ce qui n'étoit plus si aisé depuis ce premier succès du Général de la cavalerie, lequel jusque là s'étoit bien conduit: mais il est difficile aux Généraux ordinaires de ne pas se laisser aveugler par la bonne fortune; & c'est une des choses les plus dangereuses dans un métier où il reste toûjours quelque chose à faire, quoi que l'on ait fait déja. Minucius étoit un vrai Général au gré du peuple & de femmes, qui ne connoissent que les succès & le courage; mais aussi qui sont tout prêts à retirer leur suffrage au premier désavantage, ce qu'ils firent bien-tôt en faveur de ce Romain.

CHAPITRE XXII.

Minucius est fait Dictateur aussi-bien que Fabius, & prend la moitié de l'armée. Annibal lui dresse un piége, il y tombe, & confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius & se soûmet à ses ordres. Les deux Dictateurs cédent le commandement à L. Æmilius & à Caius Terentius Varro.

A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit passé (*a*) dans l'armée d'Italie, & que l'on exageroit bien au-delà du vrai, ce fut une joie qui ne se peut exprimer. Comme jusqu'a-

(a) *A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit passé dans l'armée d'Italie, & que l'on exageroit bien au-delà du vrai.*] C'étoit sans doute à Rome, comme à Paris & à Londres, où les Nouvellistes enflent toûjours beaucoup les bons succès; ils sont séduits souvent les premiers par les relations de ceux qui ont eu part à l'affaire, parmi lesquels il en est très-peu qui voyent les choses dans leur juste point de vûe. Il s'en faut beaucoup, pour l'ordinaire, que ces premiers récits se soûtiennent. A suivre ces relations empoulées, qu'ont dicté souvent les Généraux eux-mêmes, l'on tomberoit dans le ridicule d'un Auteur moderne; * qui, pour avoir fait une histoire sur de pareils mémoires, ne nous a donné qu'un Roman, où tous les Ac-

* *Quincy, Histoire de Louis le Grand.*

lors on n'avoit presque rien espéré de cette guerre, on crut que les affaires alloient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penser, que si jusqu'à présent les troupes n'avoient rien fait, ce n'étoit pas qu'elles manquassent de bonne volonté; mais qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la timide circonspection & à la prudence excessive du Dictateur, sur le compte duquel on ne ménagea plus les termes. Chacun en parla sans façon comme d'un homme qui par lâcheté n'avoit osé rien entreprendre, quelque occasion qu'il se fût présenté. On conçut au contraire une si grande estime du Géneral de la cavalerie, que l'on fit alors ce qui jamais ne s'étoit fait à Rome. Dans la persuasion où l'on étoit qu'il termineroit bien-tôt la guerre, on le nomma aussi Dictateur. Il y eut donc deux Dictateurs pour la même expédition, chose auparavant inoüie chez les Romains.

Quand la nouvelle vint à Minucius, & des applaudissemens qu'il avoit reçûs, & de la dignité suprème ou il avoit été elevé, le desir qu'il avoit d'affronter l'ennemi & de le combattre n'eut plus de bornes. Pour Fabius, de retour à l'armée, il reprit ses premieres allûres. Le dernier avantage remporté sur les Carthaginois, loin de lui faire quitter sa prudente & sage lenteur, ne servit qu'à l'y affermir: mais il ne put soûtenir long-temps l'orgueil & la fierté de son Collegue, il se lassa des contradictions qu'il avoit à en essuyer; & rebuté de lui entendre toûjours demander une bataille, il lui proposa cette alternative, ou de prendre un temps pour commander seul, ou de partager les troupes, & de faire de celles qui le suivroient tel usage qu'il jugeroit à propos. Minucius choisit de

teurs sont des Héros accomplis, & où la flatterie triompheroit par tout sur la vérité, si la proximité des faits pouvoit souffrir qu'elle prévalût.

Cependant quand la réputation de ces hommes nouveaux, que l'on peut comparer à Minucius, s'est une fois établie, par des faits ornés de pareils récits, elle se maintient constamment dans le public, jusqu'a l'évenement qui les confond. Tous ceux qui voudroient faire connoître le faux brillant de leur éclat, sont traités comme le fut Fabius. Cet homme inébranlable n'en fut point ému. Il se contentoit de dire à Rome, quand le Sénat & le peuple recevoient avec tant d'applaudissemens les nouvelles que son Général de la cavalerie y faisoit passer, dans lesquelles il ne manquoit pas de lâcher des plaintes contre la prudence du Dictateur, qui avoit si long-temps retenu sa valeur & celle de toute l'armée, Fabius, dis-je, disoit alors qu'il craignoit plus la bonne fortune de cet Officier que la mauvaise, parce qu'elle augmentoit sa témérité, & quant à ce qu'il écrivoit contre lui: S'il étoit sage, disoit le Dictateur, il considereroit que ce n'est pas à moi à qui il a affaire, mais à Annibal.

Quelle honte pour un corps comme le Sénat, d'avoir fait de cet homme un second Dictateur, ainsi qu'eût pu faire une assemblée de femmes, quand elles décident des choses de la guerre?

grand cœur le dernier parti. Il prit la moitié de l'armée, se sépara, & campa à environ douze stades de Fabius.

Annibal, tant par le rapport des prisonniers, que par les deux camps qui s'étoient faits, vit bientôt que les Généraux Romains ne s'accordoient pas, & que la division venoit de l'impétuosité de Minucius & de la passion qui le possédoit, de se distinguer. Comme cette disposition ne pouvoit lui être que très-avantageuse, il dressa toutes ses batteries contre Minucius, & s'appliqua uniquement à chercher les moyens de réprimer son audace, & de prevenir ses efforts. Entre son camp & celui de Minucius, il y avoit une hauteur, d'où l'on pouvoit fort incommoder l'ennemi. Il prit la résolution de s'en emparer le premier : mais se doutant que son antagoniste, fier encore de son premier succès, ne manqueroit pas de se présenter, pour le surprendre, il eut recours à un stratagème. Quoique la plaine, que commandoit la colline, fût rase & toute découverte, il avoit observé qu'il s'y trouvoit quantité de coupures & de cavités où l'on pouvoit cacher du monde. Il y cacha cinq cents chevaux & cinq mille fantassins, distribués en pelotons de deux & de trois cents hommes. Et de peur que cette embuscade ne fût éventée le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline par les armés à la légere.

Minucius croit l'occasion belle, il envoye son infanterie légere, & lui donne ordre de disputer ce poste avec vigueur. Il la fait suivre de sa cavalerie, il la suit lui-même avec les légionnaires, & dispose toutes choses comme dans le dernier combat. Le soleil levé, les Romains étoient si occupés de ce qui se passoit à la colline, qu'ils ne firent nulle attention à l'embuscade. Annibal de son côté y envoyoit aussi continuellement de nouvelles troupes. Il les suivit incontinent avec la cavalerie & le reste de son armée. La cavalerie de part & d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légere des Romains fut enfoncée par la cavalerie Carthaginoise beaucoup supérieure en nombre, & se réfugiant vers les légionnaires, y jetta le trouble & la confusion. Alors Annibal donne le signal à ses troupes embusquées, elles fondent de tous les côtés sur les Romains ; ce ne fut plus seulement leur infanterie légere qui couroit risque d'être entierement défaite, c'étoit toute leur armée. Fabius vit de son camp le péril où elle étoit exposée. Il sort à la tête de ses troupes, & vient en hâte au secours de son

Collegue. Les Romains déja débandés se rassûrent, reprennent courage, se rallient, & se retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légere périt dans cette action: mais il y périt encore plus de légionnaires, & des plus braves de l'armée. Annibal se garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraîches, & qui venoient en bon ordre. Il cessa de poursuivre, & se retira. Après ce combat, l'armée Romaine eut dequoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collegue: & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander & une conduite toûjours judicieuse & constante l'emportoit sur une bravoure téméraire & une folle demangeaison de se signaler. Cet échec fit rentrer les Romains en eux-mêmes, les deux armées se rejoignirent & ne firent plus qu'un seul camp. On se conduisit sur les avis & les lumieres de Fabius, & l'on exécuta ponctuellement ses ordres. Du côté des Carthaginois, on tira une ligne entre la colline & le camp. On mit sur le sommet une garde que l'on défendit d'un bon retranchement, & l'on ne s'occupa plus que du soin de chercher des quartiers d'hyver.

Au printemps suivant, on élut à Rome (*a*) pour Consuls Lucius Æmilius & Caius Terentius, & les deux Dictateurs se

(a) *Au printemps suivant on élue à Rome pour Consuls Lucius Æmilius & Caius Terentius.*] Le sort de ces deux Consuls, ainsi que leur façon de penser furent bien différens. Le premier, ami de Fabius, brave & habile, entraîné à l'infortune de Cannes, ne voulut point y survivre, & s'y fit tuer, se punissant ainsi de la faute de son Collegue. L'autre tout différent, présomptueux & ignorant, se conserve dans cette journée, & les Historiens qui veulent mêler par-tout du merveilleux, disent gravement aux sots qui ont la complaisance de les croire, que ce fut pour n'avoir pas désespéré du salut de la République. Cette impertinence trouva du crédit, elle passa alors, & nombre de gens qui sont faits pour être raisonnables, l'adoptent encore.

Quant à l'origine de ces deux hommes, celle de Lucius Æmilius, étoit Patricienne, & des meilleures familles de Rome. Pour son Collegue, il étoit fils d'un boucher, & s'étoit élevé à ce haut grade, par ses intrigues & ses fanfaronades. Cette naissance obscure a servi à décider, tant bien que mal, une question entre les Savants, dans l'antiquité Romaine. *On demande*, dit M. le Clerc, *si ceux qui faisoient des metiers sordides étoient Citoyens Romains. Il semble que Denys d'Halycarnasse le nie: mais Sigonius, dans son ouvrage du droit des Citoyens Romains, montre le contraire; quoiqu'on n'eût pas accoûtumé d'enrôler cette espece de gens, parce qu'on ne les jugeoit pas propres à la guerre, ils ne laissoient pas d'être libres & Citoyens.* On me permettra de dire que Sigonius se trompe, quant à ce qu'il dit, qu'ils n'étoient pas propres à la guerre. Outre que l'on regarde, sur-tout les bouchers, comme bon soldats, & meilleurs que les autres; c'est que Polybe dit formellement que l'on n'enrôloit que ceux qui n'avoient qu'un certain bien. Les plus pauvres étoient jettés dans les Velites, & les plus riches dans les pesamment armés. Et continue M. le Clerc, Marius

démirent de leur charge. Les deux Consuls précédens, savoir Cn. Servilius & Marcus Régulus, successeur de Flaminius dans cette dignité, envoyés à l'armée par Æmilius en qualité de Proconsuls, y prirent le commandement, & disposerent de tout à leur gré. Æmilius ayant tenu conseil avec le Sénat, fit faire de nouvelles levées, pour suppléer à ce qui manquoit

même en enrôla plusieurs, qu'il mit dans les légions Romaines; où il n'entroit que des Citoyens, & cite à ce sujet le Consul dont nous parlons; Marcus Scaurus, aussi devenu Censeur & Consul, quoique fils d'un charbonnier; le grand-pere d'Auguste qui avoit été banquier; & Publius Ventidius, qui avoit été muletier, lequel honora le Consulat par ses grandes vertus.

L'on pourroit alléguer contre ces preuves, que ce n'est point dans la décadence du gouvernement Républicain, qu'il les faut chercher, mais dans le temps où il florissoit. Et le seul Terentius Varro, me confirme dans l'opinion que la République Romaine étoit toute populaire, & que la différence des rangs n'est arrivée qu'à la suite des temps, & a fait, pour ainsi dire, violence à l'établissement primitif. C'est ce gouvernement tout-à-fait populaire qui doit nécessairement par la suite d'un long espace devenir la proie d'un seul, qui a été la cause du renversement de la République; & je suis en cela de l'avis de M. le Clerc, & conviens avec lui que celui de Venise est plus parfait, étant mêlé d'Aristocratique & de Démocratique. C'est par là qu'il a pû se conserver treize à quatorze siecles sans grande sédition. Il est vrai que l'Inquisition d'Etat y détruit un peu la liberté des Citoyens.

Je trouve celui de Hollande bien plus parfait que les autres : mais il y a à craindre l'introduction du luxe auquel les richesses qu'amene le commerce, ouvrent insensiblement la porte. On ne s'apperçoit pas d'abord du mal qu'il fait, parce qu'il ne s'accroît que par degrés : mais à la longue, comme le vice travaille nuit & jour à la destruction, il arrivera à cet Etat ce que la politique rusée & patiente des Bonzes produisit dans le Japon. Cet Etat étoit jadis composé de soixante-six Royaumes, gouvernés par différens Princes, dont la religion, ainsi que celle de leur peuple, étoit fort extravagante, & par conséquent donnoit beaucoup à la superstition, qui est la mere du respect immodéré pour les Prêtres. Ces Bonzes s'étant multipliés à un point considérable, s'emparerent de la Monarchie universelle, par une politique adroite & patiente, qui étant toujours vivante & soutenue par les mêmes principes, amena insensiblement la révolution la plus considérable, dont on ait jamais oüi parler. Leur Chef se nommoit Daiio, ils lui rendoient un culte approchant de celui de la Divinité. Les Princes accoûtumés par la religion du pays à cette grande vénération & soumission spirituelle, virent sans inquiétude l'aggrandissement du nombre & des richesses des Bonzes, que le Daito soûtenoit, plusieurs d'entre eux mêmes contribuerent à les enrichir de leurs dons.

Ceux-ci travaillant sans relâche à leur grand projet, par un zele & une conduite aussi étudiée qu'elle étoit sage, s'acquirent dans tous ces Royaumes l'estime des peuples, & la confiance des Princes. Etant parvenus à gouverner les plus puissans d'entre eux, ils s'en servirent pour détruire les autres, en excitant des guerres entre eux, qui énervoient leurs forces, & préparoient sans qu'ils courussent aucun risque, le grand évenement qu'ils méditoient.

Cet ordre de Bonzes ambitieux, n'étoit pas celui des Anciens : mais ils parvinrent par leur crédit à détruire les Anciens, & ceux qui resterent, qui étoient venus du côté de la Corée, n'ayant plus rien à appréhender, commencerent à laisser appercevoir leur dessein. Du moins un Ministre plus éclairé que les autres Japonois, prévit l'orage, il voulut le parer, & en avertit son Prince : mais il eut beau dire que tout cet extérieur de modération & de vertu tendoit à la Monarchie, qu'il y avoit plusieurs siecles que ces gens-là ne perdoient pas leur point de vûe, qu'ils avoient amassé des trésors, qu'ils augmentoient avec leur crédit, qu'un ordre de gens dans un Etat qui amasse toûjours, sans pouvoir dissiper, est un ordre dangereux, qu'ils avoient intérêt de le porter à maltrâiter ses peuples, pour acquerir leur affection, & que c'étoit par leurs conseils

aux

aux légions, & en les envoyant à l'armée, il fit défense à Servilius d'engager une action générale, sous quelque prétexte que ce fût: mais il lui ordonna de livrer de petits combats vifs & fréquens, pour exercer les nouvelles troupes & les disposer à une bataille décisive; la République n'ayant par le passé (a) souffert de si grandes pertes, que parce que l'on avoit mené

qu'il se ruinoit lui-même, en les chargeant d'impôts, & rendant sa domination odieuse: que les conquêtes même auxquelles ils l'avoient engagé, étoient un acheminement d'autant plus sûr à l'exécution de leur projet, qu'il avoit ruiné la puissance de ceux qui auroient pû le secourir contre leur mauvais dessein.

Tout ce raisonnement, quelque solide qu'il fût, ne fut que la prédiction d'un évenement que les esprits ordinaires ne purent se persuader avant de l'avoir éprouvé. Sans doute que ces esprits médiocres ne pouvoient croire qu'un ordre d'hommes, qui ne forment en apparence aucun état, pût enfanter & conduire un projet aussi vaste: mais l'évenement vérifia la prédiction du Ministre, la révolution arriva. Ce Prince indocile à l'avis de son Ministre, voyant la révolte, eut recours à ses troupes: mais les Bonzes ne les lui laisserent pas long-temps, il ne leur coûta, pour les lui enlever, que de doubler la solde; il se vit abandonné. Ceux de ses voisins, qui voulurent le secourir, éprouverent le même sort, les thrésors des Bonzes avoient tout corrompu. Les petits comme les grands Princes furent déthronés dans tout le Japon, & le Dairo proclamé Souverain de ce vaste pays, qu'il gouverna avec équité, modération & sagesse, durant les quatre à cinq premiers regnes de ces premiers Rois Bonzes. Leurs successeurs s'étant corrompus, éprouverent à leur tour une autre révolution: un Prince resté du sang Royal, profita du mécontentement, & ayant chassé le Dairo du throne, remit les Bonzes dans les bornes de leur état. Ils conjurerent encore sous Nobunanage: mais les peup'es n'étoient plus pour eux, & ils périrent presque tous dans cette seconde révolte. On ne peut lire, sans admiration, l'histoire de la premiere, d'où l'on peut tirer deux réflexions politiques utiles; l'une *qu'il ne faut jamais*, dit Plutarque, *regarder comme petit le commencement d'une affaire que la continuation ne rend pas d'abord très-grande, & qui du mépris qu'on en fait, tire tout le loisir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obstacle ni empêchement.* Et l'autre qu'il ne faut jamais dans un Etat où il y a deux partis, travailler à la destruction de l'un des deux; mais au contraire, tenir la balance entre eux, pour conserver à l'abri de leurs différens l'autorité du Souverain, que chacun d'eux voudroit envahir. Les nouveaux Bonzes commencerent à détruire les anciens avant toute chose, & ne s'écarterent jamais des moyens dont se servit Rome, pour accroître si fort son empire: *Patientia & concilio Romani imperium orbis obtinuerunt.*

J'ai cru ce petit écart à notre sujet pardonnable par l'importance des choses qu'il traite; car il n'y a guere d'Etat où il ne se forme des partis, & rien n'apprend mieux à se conduire aux Ministres & aux Souverains que les exemples frappans.

(a) *La République n'ayant par le passé souffert de si grandes pertes, que parce que l'on n'avoit mené au combat que des gens nouvellement enrôlés, & qui n'étoient ni exercés ni aguerris.*] Ce n'étoit point là la cause des malheurs des armées, & Polybe dit lui-même qu'après le combat de Gerunium, *l'armée Romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collegue: & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander, & une conduite toûjours judicieuse & constante, l'emportoit sur une bravoure téméraire, & une folle démangeaison de se signaler.*

D'ailleurs il ne paroît point dans les combats précédens que le soldat Romain manquât de courage; il en témoigna beaucoup au contraire aux deux combats sous Gerunium; & si la paix avoit fait les légions un peu se relâcher de la discipline passée, la premiere campagne on ne s'en apperçût plus: même après l'infortune de Cannes le courage des particuliers ne fut point abbattu; ainsi il n'y avoit à s'en prendre qu'aux Généraux. Quand ils sont bons & savans, je répondrai toûjours de

au combat des gens nouvellement enrôlés, & qui n'étoient ni exercés ni aguerris.

Par ordre encore du Sénat, Lucius Posthumius partit comme Préteur (*a*) avec une légion, pour obliger par une diversion les Gaulois, qui s'étoient ligués avec Annibal, de s'en séparer, & de pourvoir à la sûreté de leur propre pays. On fit aussi revenir en Italie la flote qui hyvernoit à Lilybée, & l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y commandoient. Enfin l'on donna tous ses soins aux préparatifs de la campagne, où l'on alloit entrer. Servilius suivit exactement les ordres du Consul, & c'est ce qui nous dispensera de nous étendre sur ce qu'il a fait. Rien de grand ni de mémorable, mais quantité d'escarmouches & de petits combats, où les deux Proconsuls se conduisirent avec beaucoup de sagesse & de valeur.

l'évenement à quelque espece de soldat qu'il commandent.

(a) *Lucius Posthumius partit comme Préteur, avec une légion, pour obliger par une diversion les Gaulois.*] C'étoit quelque chose que cette diversion : mais n'eut-il pas été plus avantageux de tenir ce petit camp à portée d'Annibal, pour le harceler sur ses derrieres ou sur ses ailes, le gêner dans ses manœuvres, lui couper ses vivres? Ces petits corps sont fort incommodes, on ne sait comment s'en défaire : si l'on veut aller à eux en force, il faut s'affoiblir; si l'on n'y va qu'avec égalité, on court des risques. C'est une bonne méthode que ces réserves à portée des grandes armées : mais il n'est pas commun de trouver des Généraux qui les employent bien, ni des Officiers particuliers qui les commandent avec avantage.



OBSERVATIONS

Sur les combats donnés auprès de Gerunium.

§. I.

Raisons qui ont déterminé au premier combat.

ENtre plusieurs causes qui amenerent le premier combat sous Gerunium, nous avons déja remarqué que la premiere fut ce culte superstitieux que Fabius rendoit aux Dieux des Romains. Je crois que l'on peut donner ce titre à tout culte qui arrache l'homme à son premier devoir : puisque la divinité qui est l'ordre & la justice même ne sauroit que condamner ce qui peut détruire l'un & l'autre. Fabius fut un grand homme, tout le monde en convient : cependant il agit dans cette rencontre comme les bonnes femmes. C'est là la preuve du grand pouvoir de la superstition sur les têtes les plus saines même, lorsqu'elles cessent d'être en garde contre tout ce qui peut y conduire. Tite-Live ne condamne point l'impru-

dent voyage du Dictateur, parce qu'il est superstitieux lui-même, comme l'étoient la plûpart des Romains: mais il paroît que Polybe ne l'étoit point, & qu'il étoit assez raisonnable pour ne croire, qu'autant que l'exigeoit la politique du temps, au pouvoir imaginaire des Dieux du paganisme. Si Fabius eût pensé de même, il fut demeuré à la tête de son armée, & nous ne commenterions pas aujourd'hui le combat dont il s'agit, dont son absence fut la premiere cause.

La seconde cause fut l'entreprise qu'Annibal forma sur Gerunium; dès que ce grand homme se vit libre, car il ne l'étoit point sous Fabius, il pensa à se procurer une place. Nous l'avons ci-devant accusé d'avoir négligé d'en conquérir, & de se former une frontiere où il pût établir ses magazins, assûrer ses quartiers, & faire provision de machines de guerre dont il étoit dépourvû: mais c'est de cette accusation même qu'il peut tirer son excuse. Il manquoit d'artillerie pour les prendre ces places, & d'argent pour la construction des machines; car celles des Anciens, comme nous l'avons déja dit, étoient en plus grand nombre, & par conséquent plus dispendieuses que les nôtres d'aujourd'hui. Ainsi il s'ensuivoit de ce qu'il n'avoit pas d'artillerie, qu'il ne pouvoit avoir de place, & du défaut de place naissoit nécessairement le défaut d'artillerie. Comment eut-il pû en traîner après lui? Quel poids, quel embarras pour une armée qui marche toûjours, & qui veut combattre à chaque instant! Il faut alors que cette immensité de machines de toute espece soit en dépôt en lieu sûr. Où auroit-il placé les siennes? Ainsi tout son objet étoit dans le moment de l'absence de Fabius, d'acquérir une place d'insulte & par escalade, toute autre voie lui étant interdite. Il jetta les yeux sur Gerunium que Minucius avoit négligé de pourvoir dans la certitude où il étoit que son ennemi, faute de machines, & de cette quantité d'ouvriers si nécessaires alors, étoit hors d'état de faire un siége.

Il la prit & recouvra dans cette place grande abondance de vivres, qui lui firent espérer qu'avec ce qu'il retireroit de la campagne où la moisson n'étoit pas faite, il auroit de quoi hyverner son armée.

Pour rassembler par des fourrages les grains de la campagne, il crut devoir pour plus de diligence & de commodité, séparer son armée en deux; tenant par là un plus grand front, il avoit des derrieres plus étendus & plus abondans.

En même temps qu'il fit cette manœuvre, il sentit toute l'incommodité de sa position; lui qui ne devoit chercher qu'à combattre, se trouvoit empêché de remuer pour s'en procurer l'occasion. Tout mouvement l'éloignoit de Gerunium, ou lui faisoit perdre le temps d'amasser les moissons: ce n'étoit pas là tout le danger. Minucius étoit entreprenant, il pouvoit tenter sur l'un des deux camps durant un fourrage & le battre: il falloit donc pour éviter ce mal plus grand encore que les deux autres, couvrir son front; & s'emparer d'une hauteur en avant qui étoit aussi avantageuse pour Minucius qu'elle pouvoit être nuisible aux Carthaginois. Il use de sa diligence ordinaire, y marche la nuit secretement, & s'en étant emparé, il s'y retranche. Le Général Romain conçoit, en apprenant cette nou-

velle, toute l'importance du poste; il y marche à la hâte, attaque les Carthaginois, les force & y campe son armée. Ce fut là l'époque du premier avantage que les Romains remporterent sur Annibal depuis son départ d'Espagne. Il n'est pas étonnant que Minucius fût flatté, & s'enorgueillît d'un évenement aussi nouveau, & dont les suites lui parurent si avantageuses : car de ce moment se trouvant à portée des deux camps ennemis, il en incommodoit les fourrages, en interceptoit les convois, & les obligeoit à s'affoiblir par la fatigue & le nombre des escortes, soit pour fourrager, soit pour avoir des vivres. Ainsi l'un des deux camps étoit continuellement dégarni, à mesure que c'étoit son tour de fourrager : desorte que bien-tôt Annibal éprouva par une attaque sous laquelle il fut près de succomber, & dont il ne se tira que par le secours qu'Asdrubal lui fournit fort à propos, combien il est dangereux de partager ses forces devant un ennemi audacieux, & que l'avantage qu'il avoit encore remporté sur un de ses fourrages venoit de rendre d'autant plus présomptueux & entreprenant.

Quant au combat de la hauteur, comme Polybe entre fort peu dans le détail de cette action, & que nous en trouverons d'autres dans la suite qui nous donneront lieu de parler des attaques des hauteurs retranchées, nous ne dirons mot de celle-ci, & nous nous bornerons à parler des fourrages.

Cette partie de la guerre n'est pas fort étendue ni fort profonde. Les anciens Ecrivains militaires n'en ont pas traité, de sorte que nous ne pourrons guere nous étendre sur leur méthode de fourrager, que je pense avoit été la même que la nôtre. Ils ne pouvoient couvrir leurs fourrageurs que par des chaînes, ils ne pouvoient subsister que par des petits ou de grands fourrages : ainsi nous pouvons conclurre que les Romains, qui étoient très-bien disciplinés, fourrageoient avec beaucoup d'ordre, qu'il n'y avoit point de maraude dans leurs fourrages, & qu'ils y alloient souvent avec des légions armées, & leur cavalerie aussi en armes suivant l'exigence des cas. Ce qu'il y avoit de différent dans leur méthode, c'est que malgré leurs magasins dont ils tiroient le pain, ils ne laissoient pas de profiter de la moisson pour la subsistance de leurs soldats.

César, qui parle souvent de fourrages, n'entre point dans le détail de l'ordre qu'il y faisoit observer : sans doute qu'il comptoit que tout le monde connoissoit celui qui étoit établi. On voit seulement qu'il se précautionnoit beaucoup pour s'empêcher d'être surpris, & particulierement contre les Anglois. Il nous apprend que *sur le midi qu'il avoit envoyé au fourrage trois légions sous les ordres de Trebonius, l'un de ses Lieutenans, les Anglois vinrent fondre de toutes parts sur les fourrageurs; qui furent soûtenus promptement par les troupes, de sorte que les Anglois prirent la fuite, & furent poursuivis par sa cavalerie avec l'infanterie en queue.*

Quant à nos fourrages, je renvoie le Lecteur pour le détail intérieur de l'ordre que l'on doit y observer, à ce qu'en dit le Coq Magdelaine, auteur du service journalier de la cavalerie, qui a très-bien rempli son sujet. Comme nous supposons la connoissance des principes qu'il nous expose dans ceux qui

nous liront, nous passerons aux parties générales de cette opération de la guerre, qui demande d'autant plus de précautions, du moins quant aux grands fourrages, qu'ils sont souvent la source ou le prétexte des grands desseins, & qu'ils fournissent de belles occasions pour & contre aux Généraux qui savent les connoître.

§. II.

Des fourrages; qu'on ne sauroit les faire avec trop de précautions.

IL est de deux especes de fourrages, les petits & les grands. Sous le terme de petits, je comprends tous ceux qui se font entre les gardes, ou qui se font au-dehors, non pour toute l'armée, mais pour une partie. Il en est de plus ou de moins considérables, à proportion qu'ils se font d'une ou de plusieurs brigades, ou d'une aîle entiere, ou quelquefois d'une premiere ou d'une seconde ligne : car je comprends tous ceux de cette espece sous le nom de petits fourrages. Quant aux grands ce font ceux qui se font en dehors des gardes pour toute l'armée qui s'escorte elle-même : ceux-là exigent beaucoup de précautions, & toûjours plus ou moins, suivant que l'ennemi est plus ou moins loin.

Avant que de passer aux précautions pour la sûreté, il est bon de toucher un mot de la chose en elle-même. Montécuculi prétend qu'il faut fourrager d'abord les lieux les plus éloignés, & venir ensuite peu à peu aux plus proches. Cela s'entend quant à ce qui est en dehors des gardes; car pour tout ce qui est dans leur enceinte, il seroit du tout inutile de le réserver, vû que le service journalier, & le mouvement qui se fait dans cette enceinte y foulent si fort les champs, que ce seroit toûjours, & à coup sûr, du fourrage perdu que celui que l'on voudroit y conserver.

Lorsque deux armées sont en campagne, vis-à-vis l'une de l'autre, chacun doit chercher à tirer de devant soi tout ce qu'il peut de subsistance, & cela pour l'ôter à l'ennemi : alors on pousse les fourrages le plus près de lui qu'il est possible. Ensuite de quoi l'on consomme ce qui est sur les aîles, & l'on garde les derrieres pour le dernier, comme une ressource qui ne peut pas manquer.

En général l'on doit faire reconnoître les fourrages avant de les faire, soit par rapport à la quantité, soit par rapport au terrein, relativement aux escortes, & aux précautions à prendre. Cela doit se faire par des Officiers entendus, & l'on doit, à tous les fourrages de quelque nature qu'ils soient, faire ouvrir les défilés, & pratiquer le plus de débouchés qu'il est possible pour le passage des fourrageurs qui ne sauroient avoir trop de chemins pour revenir. Dans une grande armée s'ils étoient obligés de revenir à la file, cela ne finiroit plus.

On peut encore mettre au rang des précautions générales, celle d'aller armé, pour les fourrages qui se font près de l'ennemi. Les Anciens n'y manquoient pas; on le fait encore quelquefois : lorsqu'il faut combattre, la trousse est bien-tôt à bas, & le cavalier en état.

Après les précautions générales indispensables, il en est d'autres tout aussi nécessaires, mais qui va-

rient à proportion du danger, & suivant les circonstances, & desquelles dépend la sûreté & la tranquillité: car la tranquillité est un des principaux points, il faut éviter avec soin toute alarme, qui fait retourner le fourrageur à vuide au camp, ce qui oblige à recommencer, & fait dépérir la cavalerie.

Pour parvenir à ces deux points, il faut d'abord observer un grand secret sur le lieu & le jour; & avant de déclarer le lieu, on détachera les Housards, les troupes légeres, & des partis pour s'embusquer du côté du camp ennemi sur tous les chemins, avec ordre d'arrêter tout ce qui ira à l'ennemi, & pourroit l'avertir, comme fourrageurs, espions, &c.

A l'entrée de la nuit, on fera partir les escortes & tout ce qui doit former la chaîne; on employera le temps avant l'arrivée des fourrageurs, à fermer exactement l'enceinte par une ligne de postes qui se communiquent d'assez près, pour s'opposer à la force dans les lieux accessibles, & assez pour se communiquer par la vûe & la voix des sentinelles dans les lieux inaccessibles on réputés pour tels, ensorte que rien ne puisse passer entre deux sans être arrêté. On profitera, pour assûrer l'enceinte, des maisons, villages, châteaux, ruisseaux, moulins, bois, haies, dans lesquels on placera de l'infanterie. La cavalerie sera placée dans les lieux où elle peut agir sur la même ligne, & sera disposée par petites troupes de trente à cinquante maîtres; & sur la totalité de l'enceinte, on placera des dépôts de troupes de cavalerie & d'infanterie qu'on peut aussi appeller réserve, pour se porter où il sera besoin, observant de les placer à portée des lieux, où l'on croit avoir le plus à craindre. Outre cela l'on tiendra en dehors de la chaîne des batteurs d'estrade, pour fouiller les bois, les villages, & tous les lieux où l'ennemi pourroit s'être embusqué, & d'autres en dedans pour se porter où ils entendroient que la chaîne seroit attaquée.

Il seroit encore fort à propos de dresser quelques embuscades un peu loin de la chaîne en dehors sur le chemin par où l'ennemi pourroit tenter quelque chose.

Avec ces précautions prises exactement, l'on ne sauroit être surpris; il n'y a plus qu'à se garder de la ruse de l'ennemi, qui peut feindre quelques légeres escarmouches, ou fausses attaques, pour attirer l'attention d'un côté, tandis qu'il attaquera bien-tôt en plus grande force quelqu'autre part. On ne peut sur cela donner d'autre regle que celle de se méfier, & de veiller à tous les postes avec la même exactitude. Plus l'on est contraint d'embrasser de pays par la rareté du fourrage; plus l'on est exposé à ce danger.

Ainsi l'on peut juger de la difficulté d'un fourrage du côté de l'ennemi par son enceinte; plus elle est grande, plus il est délicat & dangereux. Outre toutes ces précautions, comme l'on est quelquefois attaqué de façon que celui qui fait le fourrage ne croit pas pouvoir résister, il faut qu'il ait prévenu tout le monde d'un signal de retraite, comme deux ou trois coups de canon, & alors qu'on l'entend, chacun doit se retirer à la hâte au camp, & les escortes doivent se rassembler pour s'opposer à l'ennemi, & du moins favoriser la retraite des fourrageurs.

Après avoir donné en gros la regle de faire un grand fourrage avec les précautions pour sa sûreté, nous allons dire comment on doit l'attaquer. C'est une entreprise toûjours facile que celle d'attaquer un fourrage, puisque l'ennemi y est trop occupé pour avoir à le redouter, que l'on n'en prend que ce que l'on veut, & si l'attaque vient à ne pas réussir, l'on n'est guere inquiété dans la retraite : mais pour tirer tout l'avantage que l'on peut désirer d'une pareille entreprise, il faut user des précautions suivantes. Dès que l'on est informé du fourrage de l'ennemi, pour parvenir au secret qui est la premiere des précautions, il faut faire courir le bruit que l'on est informé que ce fourrage n'est qu'une feinte, & qu'il couvre quelque grand dessein : on feindra en conséquence de craindre d'être attaqué ; si l'on n'est pas retranché, l'on se retranchera, l'on fera distribuer des munitions aux troupes, & l'on prendra sans trop d'affectation toutes les précautions que l'on croira qui pourront persuader l'ennemi de la crainte que l'on a ; car l'on ne doit pas douter qu'il ne soit informé de tout ce qui se passe dans votre camp ; l'on fera des petits détachemens qui auront commission publiquement de se poster en avant, pour avertir de ce qui se passe, & de ne point trop s'éloigner.

Il est à croire que cette manœuvre inspirera à l'ennemi de la sécurité & de la confiance ; c'est d'elle que naît la négligence comme nous l'avons dit si souvent.

La nuit qui précédera celle du fourrage, l'on donnera ordre secret aux différens Chefs des petits détachemens de s'embusquer à une demi lieue environ des lieux où l'ennemi veut faire son fourrage, avec ordre d'établir, autant à couvert qu'ils le pourront, une chaîne de sentinelles & de patrouilles qui arrêtent tout ce qui va de votre camp à l'ennemi, & laissent passer tout ce qui vient de l'ennemi au camp : c'est sur-tout sur les chemins qu'il faut redoubler de vigilance, & sur ceux qui sont peu connus. Ces détachemens conviendront entr'eux d'un signal muet entre les sentinelles & les patrouilles, pour ne pas se découvrir par leur rencontre de nuit.

Tandis que l'on aura pourvû ainsi au secret, dès que l'on aura la certitude que l'ennemi fourrage, l'on mettra l'armée en marche, & on la divisera en cinq ou six corps, chacun composé des deux armes, afin que l'on ait dans tous les terreins des troupes qui y soient propres.

La marche de ces différens corps dirigée tant par l'ordonnance que pour les chemins qu'ils doivent prendre, de façon qu'ils puissent envelopper le fourrage, & l'attaquer en même temps chacun vis-à-vis de soi sans délibérer ni rien attendre ; Ils auront ordre d'attaquer en arrivant l'épée à la main & d'enfoncer la chaîne par-tout, sans s'amuser à forcer des lieux qui seroient trop forts par leur assiette, comme cimetieres, censes, châteaux ; mais en coulant par les côtés, ils poursuivront tout ce qu'ils auront devant eux, le succès d'une pareille entreprise ne dépendant pas de forcer ces postes, mais bien de couper retraite aux fourrageurs en les poussant le plus loin que l'on peut. L'on s'emparera des défilés, des chemins, des ponts ; & tandis qu'on lachera de petites troupes

après les fuyards, l'on s'établira dans tous ces postes, pour assûrer l'opération d'autres détachemens dont je n'ai pas parlé encore.

Derriere chacun des principaux corps qui attaquent, l'on disposera des piquets de cavalerie & d'infanterie commandés par des Officiers intelligens, qui auront ordre au moment que l'on aura battu la chaîne, de se répandre dans le fourrage pour prendre le plus de chevaux qu'ils pourront sans s'inquietter d'autres choses; & quand ils ne pourront pas les conduire de leur couper le jarrêt. Les fantassins monteront sur les uns pour en mener en main autant qu'ils pourront sans ralentir leur marche, les cavaliers en useront de même, & à mesure que chaque troupe aura fait sa prise, elle se retirera au camp le plus diligemment qu'elle pourra, amenant les chevaux & les prisonniers sans regarder derriere elle, ni s'arrêter pour quoi que ce soit, puisque l'objet n'est que de faire des prises.

Tout le succès de pareille entreprise dépend du secret, mais surtout de la diligence dans l'exécution. Il n'en faut pas moins apporter dans la retraite dès que l'opération est faite, comme l'on ne doit pas douter que l'ennemi ne reçoive à chaque instant de puissans secours du camp, il faut se retirer diligemment quelque sécurité qu'inspire la force du corps qui a attaqué. Pourquoi rester quand on n'a plus rien à faire? Le plus sûr est de se retirer en bon ordre.

En un mot, on doit regarder l'attaque générale d'un grand fourrage, non comme une conquête où l'on doit aller pié à pié, & ne rien laisser derriere, mais comme une irruption, où ce ne seroit rien faire que d'épouvanter l'ennemi : il faut le détruire, lui enlever tout ce que l'on peut de chevaux & d'hommes, & le mettre hors d'état de remonter la cavalerie; cela brusquement, sans s'inquietter de quelque corps de troupes qui fera résistance dans son canton; mais au contraire ne s'occuper que du soin de couper retraite aux fourrageurs.

J'ai dit quelque part que le génie & l'audace sont la ressource du foible contre le fort; c'est dans une pareille occasion où l'on peut mettre cette maxime en pratique. Je demande s'il sera bien aisé à une armée de tenir la campagne, lorsque dans une aventure de cette espece elle aura perdu sa cavalerie; & je demande en même temps à ceux qui ont fait la guerre s'ils pensent que ce soit une chose bien difficile que d'attaquer le fourrage général d'une grande armée, qui comptant sur sa supériorité, ne prend guere de précautions. C'est de cette confiance que le foible doit profiter, non-seulement pour l'opération dont nous venons de donner la regle, mais encore pour une autre non moins facile, non moins importante, mais encore plus décisive pour la destruction & la perte de l'ennemi; je veux parler des attaques d'armées durant un grand fourrage.

On ne doit considérer l'occasion favorable à pareil dessein que dans les cas suivans. Premierement il faut qu'il y ait assez de proximité entre les deux camps pour que l'on puisse espérer d'arriver avant le retour des fourrageurs, & sans que la marche que l'on fait fasse changer de dessein à l'ennemi, s'il venoit à l'apprendre de bonne heure.

Secondement

Secondement que le fourrage qu'il fait soit sur les aîles ou sur les derrieres.

Troisiemement qu'il soit assez éloigné du camp pour donner le temps à l'opération avant le retour des fourrageurs & des escortes.

Il est fort ordinaire que quand une armée a séjourné un peu de temps dans un endroit, elle soit obligée d'aller fourrager au loin. Durant tout le temps que dure le fourrage, le camp est, pour ainsi dire, dégarni, puisqu'outre les fourrageurs, il y a encore quantité d'infanterie sortie pour les escortes : ainsi c'est une belle occasion d'entreprendre.

Pourquoi ces entreprises sont-elles donc si rares dans les histoires anciennes, me dira-t-on ? Je réponds que c'est pour deux raisons ; l'une que la cavalerie étant en beaucoup moindre nombre qu'aujourd'hui, l'on ne fourrageoit ni si loin, ni avec tant d'escorte ; & en second lieu c'est que les Anciens retranchoient tous leurs camps, & se mettoient par là à l'abri des insultes : mais aujourd'hui que l'on a totalement rebuté cette maxime, il est certain qu'une grosse armée donne beaucoup de prise sur elle durant un fourrage éloigné.

S'il est rare de voir les Modernes en tirer avantage, c'est que l'on voit peu de génies entreprenants à la tête des armées ; que ceux qui le sont, par une fatalité dont on ne sauroit rendre raison, ne s'attachent le plus souvent qu'à ce qu'il y a de plus difficile, peut-être parce qu'ils le regardent comme plus glorieux ; & que les choses simples & faciles échappent à la grandeur de leur idée, qui se porte beaucoup au delà de celle qu'un génie médiocre découvriroit plûtôt, parce qu'elles sont plus à sa portée : & dans ces génies médiocres il se trouve souvent de la timidité, & peu d'habileté, & encore moins de résolution ; ceux-là ne sont pas propres à cette sorte d'attaque qui demande des qualités tout opposées.

Pour ce qui regarde le détail des précautions à prendre, je renvoye pour les dispositions tant prochaines qu'éloignées à ce que j'ai dit pour les surprises d'armée. C'en est une que ce que je propose : le fourrage n'est qu'une circonstance de plus, laquelle est extrèmement avantageuse.

Je ne ferai qu'ajoûter à cette occasion, que quand deux armées sont en présence à une certaine distance, comme elles ont accoûtumé, pour se délivrer de crainte, de fourrager les mêmes jours, je conseille alors au plus foible de feindre un fourrage à l'ordinaire, en donnant des ordres secrets à celui qui commande les escortes, (lesquelles il faut faire partir la nuit comme à l'ordinaire), de les ramener au camp à une certaine heure. L'on fera aussi partir les fourrageurs comme à l'ordinaire, & lorsqu'ils seront peu éloignés, & que l'ennemi aura pris d'autant plus de confiance, on les fait revenir, & l'on met l'armée en marche diligemment, suivant les principes que j'ai établis. Je suppose que l'on est pleinement informé que l'ennemi a donné dans le piege, & qu'il fourrage tranquillement.

C'est par des ruses de cette sorte, une activité infatigable, & une vivacité toûjours attentive à l'occasion, que le foible parvient à surmonter le fort, & le réduit à la défensive, lorsqu'il l'a ruiné en détail par des actions toûjours avantageu-

ses, pour les deux que je viens de proposer. Il n'est pas besoin de les répéter souvent; l'une des deux exécutée avec succès ruine l'armée la mieux établie, puisque dans l'une on détruit la cavalerie, dans l'autre on détruit l'infanterie qui se trouve dans son camp, sans le secours de cette arme si utile dans les batailles; & dans l'une & dans l'autre l'on ruine à coup sûr les équipages, soit en enlevant les chevaux qui les portent, dans l'attaque du fourrage, soit en pillant les bagages dans l'attaque de l'armée durant le fourrage: puisque s'il arrive que l'infanterie se retire en bon ordre après une attaque bien soûtenue, elle ne sauroit emmener les bagages faute de bêtes de trait & de charge, & ils demeurent la proie du vainqueur.

Quelque glorieuses qu'ayent été les entreprises & les batailles de Fribourg, de Senef, de Neervinde, de Stinkerque & de Malplaquet, je tiens l'attaque d'armée que je propose, quoique moins périlleuse & beaucoup moins meurtriere, pour beaucoup plus glorieuse, sur-tout à la personne du Général, dont le génie met à la main de ses soldats une victoire facile, & dont le succès ne coûte le sang que de peu de gens.

§. III.

Réflexions sur le second combat.

VAincre de la sorte c'est ce qui s'appelle joindre le conseil à la force; c'est sans contredit la façon la plus sûre: mais dans le cas d'opter pour une des deux, je crois, ainsi que je l'ai dit, qu'il vaut mieux choisir le conseil que la force: c'étoit le sentiment de César, & ce qu'il pratiqua dans le plus haut dégré d'habileté dans la guerre contre Afranius. Annibal employa l'un & l'autre: mais il employa bien plus la force; aussi est-il moins grand que Fabius qui par le seul conseil sut l'arrêter. Nous l'avons déja tant répété, que je ne le redirai plus. C'étoit la seule façon de résister à une armée sans frontiere, sans place, & sans magasins, que de temporiser. En hasardant le combat, l'on hasardoit la République; & en temporisant on la sauvoit. Mais l'impatience du public, qui n'étoit pas sans doute différent de ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire, qui étoit emporté par les succès, ignorant, & facile à séduire par ceux qui critiquent & qui blâment, qui briguent & qui cabalent; cette impatience, dis-je, ayant réuni les suffrages en faveur de Minucius à qui le premier combat avoit concilié l'estime des gens inconsidérés, entraîna la perte de Gerunium dont on ne prit pas grand ombrage, tant il est vrai que l'on a peine à revenir des idées qui nous plaisent d'abord. Minucius, sans doute, sut pallier ce malheur dans les relations qu'il en donna. On les crut, l'on fit ce que l'on fait dans tous les temps où les nouvelles des gens agréables au public passent toûjours pour constantes, quelque fausses qu'elles soient. J'ai vû, par exemple, des relations, bien reçûes & accréditées de l'affaire de Crémone, dans lesquelles il n'y avoit de vrai que la date du jour de cette entreprise.

Quoi qu'il en soit, Minucius fut crû, & l'on fit en sa faveur un decret extravagant: car qu'y a-t-il de plus déraisonnable au Sénat qui avoit créé la dictature pour éviter



les maux qui naissent du partage de l'autorité, que de faire un second Dictateur, qui les replongeât dans l'inconvénient qu'ils avoient voulu éviter? Le combat dont nous allons parler ne les corrigea pas : il leur falloit des leçons plus frappantes.

Ce fut ce partage d'autorité qui entraîna le partage de l'armée. Le sage Fabius préféra ce parti à celui de l'autorité alternative qui eût exposé toutes les forces de la République dans les jours où l'impétueux Minucius les eût commandées, & ce fut ce partage de l'armée en deux qui fut la seule cause du combat de Gerunium.

Annibal dût ressentir une grande joie en apprenant une nouvelle aussi intéressante pour lui que cette division des forces ; ses espérances se ranimerent, & dès ce moment il ne fut plus occupé qu'aux moyens d'entreprendre sur celui des Dictateurs qu'il redoutoit le moins.

La charge n'avoit point changé le caractere du nouveau Dictateur, & si elle l'avoit égalé en dignité, elle n'avoit pû remplir le trop grand intervalle qui étoit entre les deux génies. Le Sénat ressembloit au Cardinal Mazarin, qui n'avoit pû égaler le Maréchal de la Ferté à M. de Turenne. Le Carthaginois n'avoit garde d'entreprendre sur le Turenne d'alors, mais il tourna toutes ses vûes contre Minucius. Ce ne fut point tant pour l'avantage de la hauteur qu'il forma le dessein de s'en emparer, que pour la certitude qu'il engageroit un combat avec un génie tel que celui de son antagoniste. Voilà donc quelle fut la raison du combat. Je crois y en ajoûter une autre, ce fut, je pense la commodité du lieu pour y tendre une embuscade : car ce ne fut point à l'occasion du combat que l'embuscade fut préparée, mais à l'occasion de l'embuscade que le combat fut déterminé. Annibal prévit ce que l'humeur de son antagoniste lui feroit entreprendre ; il fit ses dispositions à l'avenant, & il ne fut point trompé.

Annibal s'étant emparé de la hauteur, Minucius la fait attaquer par les armés à la légere, & la cavalerie entrelacée (2) & (3). Cette attaque se fait & se soûtient à l'aide des troupes fraîches que l'on tiroit à chaque moment des deux armées, lesquelles augmentant à tout instant, rendirent bien-tôt l'affaire générale entre cette moitié d'armée & celle d'Annibal toute entiere. Minucius enflé de ses idées, ne voyant rien sur ses flancs, ni sur la surface d'une plaine, unie en apparence, qui doive lui donner de la jalousie, se livre avec d'autant plus d'ardeur à la chaleur du combat, lorsque le corps (4) qui étoit caché dans des cavités & des vallons que l'on ne pouvoit appercevoir de loin, fort tout d'un coup sur les flancs des Romains, les fait chanceler, & par la terreur qu'inspire toûjours la surprise, décide le combat en faveur des Carthaginois, qui poursuivent les Romains, & les menent battant jusques à leur camp, & les eût menés plus loin encore, si Fabius, qui avoit été spectateur de cette tragédie ne se fût hâté de sauver son Collegue sans témoigner ni rancune, ni chagrin des mauvais contes qu'il avoit fait de lui. Un procédé si généreux ne pouvoit se reconnoître que par Minucius lui-même, & la façon dont il le fit doit faire oublier toutes ses fautes pour ne plus s'attacher qu'à admirer la magnanimité de ce généreux homme. Rapportons ici sa

harangue, elle nous en dira plus que toutes nos réflexions. Il adresse la parole à ses soldats. *Mes compagnons*, leur dit-il, *ne point commettre des fautes, cela est au-dessus de la nature humaine: mais tirer de ses fautes passées des instructions pour l'avenir, c'est ce qui est au pouvoir de tout homme qui a de la vertu & de la sagesse. J'avoue donc que j'ai beaucoup moins de sujet de me plaindre de la fortune que je n'en ai de m'en louer: car ce que je n'avois pas appris dans toute ma vie, je viens de l'apprendre dans une petite partie du jour. Je viens de me convaincre, que bien loin d'être capable de commander aux autres, j'ai besoin de quelqu'un qui me commande, & que je ne dois pas avoir la folle ambition de l'emporter sur ceux à qui il m'est beaucoup plus glorieux de céder. Vous n'avez désormais, mes compagnons, qu'un seul Dictateur qui marchera à votre tête. La seule occasion où je veux vous commander, c'est pour aller lui témoigner la reconnoissance que nous lui devons, & dont je veux vous donner l'exemple en me soûmettant à ses ordres, & en lui obéïssant le premier.*

Reconnoître sa faute avec cette sincérité & cette grandeur d'ame, c'est égaler le mérite de celui qui n'en commet point. Y joindre la reconnoissance dans le temps que le bienfait est si humiliant, n'est-ce pas le surpasser? Je n'oserois le nier.

Je ne sai où Plutarque a pris le combat dont il nous donne le récit ensuite de celui-ci; il fait combattre Fabius, & lui fait remporter une victoire sur Annibal, dont on ne voit aucune trace chez les Auteurs contemporains. Ni Polybe, ni Tite-Live, ni aucun autre n'en fait mention. Le premier sur-tout qui avoit vécu avec nombre de Romains qui avoient servi sous Fabius, qui d'ailleurs étoit homme de guerre, auroit-il oublié une circonstance de cette conséquence? Cela n'est ni à imaginer, ni possible. Ainsi je crois que l'Auteur de la nouvelle histoire Romaine auroit pu s'épargner le soin d'un récit qui n'est pas moins fabuleux que celui du passage des éléphans sur le Rhône qu'il leur fait traverser sur deux bacs attachés au bout d'un traîneau.

Avant de passer aux réflexions sur la conduite des deux Chefs dans ce combat, j'ai envie de rapporter un exemple tout pareil chez nos Modernes, il y en a eu beaucoup: mais dans ce moment je me borne à celui des Maréchaux de Brezé & de Châtillon, en 1635. à la journée d'Avein, sous Louis XIII.

L'armée Françoise se trouvant aux ordres de deux Maréchaux de France d'humeur fort différente, l'un le Maréchal de Brezé, homme brave, peu circonspect, qui se battoit & attaquoit volontiers, sans entendre beaucoup l'art de guerre; l'autre le Maréchal de Châtillon aussi circonspect, aussi lent, aussi exact, que l'autre étoit négligent à s'informer des nouvelles de l'ennemi, & à réfléchir sur ses démarches. Ces deux Généraux ne sympathisant guere ensemble, partagerent l'armée pour traverser le pays de Liége, & aller joindre le Prince d'Orange. Le Cardinal Infant qui commandoit l'armée d'Espagne pour s'opposer à cette jonction, envoya contre eux le Prince Thomas de Savoie à la tête de douze mille hommes de pié, & quatre mille chevaux. Quoique ce nombre fût fort inférieur, il espéra que la division des forces des François & la mésin-

telligence des deux Maréchaux suppléeroit au nombre en sa faveur. Il raisonna comme Annibal contre les Dictateurs ; ce qui me fait m'étonner en passant qu'un aussi habile homme que le Cardinal de Richelieu, & à son imitation le Cardinal Mazarin ayent toûjours partagé le commandement des armées ; quelqu'opposée que soit cette maxime à celles de Machiavel, qu'ils possédoient si bien. C'est qu'assûrement ils n'entendoient pas la guerre, dont les principes sont volontiers ignorés par les gens de leur robe.

Revenons à nos Maréchaux dont Puy-segur, qui rapporte ce fait, nous fait très bien connoître la mésintelligence. Ils marchoient séparés, le Maréchal de Brezé marchoit devant ; il arriva à un village du pays de Liége que Puy-segur ne nomme pas ; il y prit son quartier, ayant destiné le village de Hautin à un quart de lieue de lui, pour celui du Maréchal de Châtillon ; comme il y devoit arriver le même soir, on n'y laissa qu'une garde de cavalerie. Au lieu de celui-ci, ce fut le Prince Thomas qui s'y vint loger, voulant couper les deux Maréchaux, sans doute dans l'idée que celui des deux qu'il n'attaqueroit pas, n'auroit garde d'empêcher son rival d'être battu.

Le Maréchal de Brezé ayant appris son arrivée, fier de l'occasion d'agir seul, ne délibere point, & fait ses dispositions pour attaquer l'armée Espagnole. Puy-segur qui le rapporte est chargé de mettre l'armée en bataille, tandis que M. de la Meilleraye, qui craignoit pour le succès d'un coup aussi téméraire, représentoit au Maréchal qu'il mettoit tout au hasard, au moment qu'avec un peu de patience l'arrivée de M. de Châtillon l'assûroit de la victoire : mais ce Maréchal autorisé par le crédit que lui donnoit sa qualité de neveu du Ministre, lui répondit : Je ne veux rien attendre, j'irai droit aux ennemis, & je les battrai.

Heureusement pour le succès de la bataille que le Maréchal de Châtillon arriva avec ses troupes dans ces circonstances, & Puy-segur rapporte que sans cela tout étoit perdu ; au lieu que l'on marcha à Avein, où les ennemis s'étoient retranchés, & ils y furent battus. Mais cet exemple qui a tant de rapport au combat de Gerunium, n'en a pas un aussi exact entre le Maréchal de Brezé & Minucius ; car celui-là n'eut garde de déférer dans la suite aux ordres de son Collegue. Bien loin de là, la mésintelligence augmenta, tant la jalousie a de pouvoir, même sur les plus belles ames ! Pourquoi celles des braves hommes y sont-elles sujettes ?

§. IV.

Fautes de Minucius. Annibal n'en est pas exempt : il manqua de hardiesse & de résolution. Raisons qui peuvent justifier la conduite de ce Capitaine.

Après la justice que Minucius lui-même s'est rendue, il seroit difficile de vouloir pallier ses fautes : mais en s'en reconnoissant coupable, il n'en fait ni l'énumération, ni le détail. C'est à quoi nous allons suppléer pour l'instruction des gens du métier qui connoîtront par là *qu'un malheur instruit plus en un jour, que les prospérités en plusieurs années*, à ce que dit Plutarque d'après Minucius.

La plus grossiere des fautes du Romain, fut sans doute de se hasarder à une affaire générale avec

la moitié de l'armée, sans le consentement & l'assûrance de son Collegue qu'il le secourroit en cas de besoin : il ne devoit pas ignorer qu'Annibal n'étoit pas homme à laisser échapper l'occasion, ainsi c'étoit le comble de l'imprudence de la lui donner.

La seconde faute fut de n'avoir pas fait reconnoître le champ de bataille & les environs. Ce nous est une leçon utile de ne pas nous contenter du seul témoignage des yeux pour reconnoître une plaine ; il en est peu qui n'ait quelque ravin, quelque fond, quelque lieu bas, propre à cacher même des corps considérables ; & ces sortes d'embuscades sont d'autant plus dangereuses que l'on ne s'en méfie pas.

L'aventure de la Trébie qui étoit si récente eût du instruire Minucius, que lorsque l'on engage une affaire, il ne se faut pas contenter d'aller en avant, mais qu'il faut avoir durant le combat, si l'on ne l'a pû avant, des batteurs d'estrade sur les flancs, même au loin, pour voir & avertir des mouvemens de l'ennemi, & qui visitent les plaines avec la même exactitude que les lieux couverts.

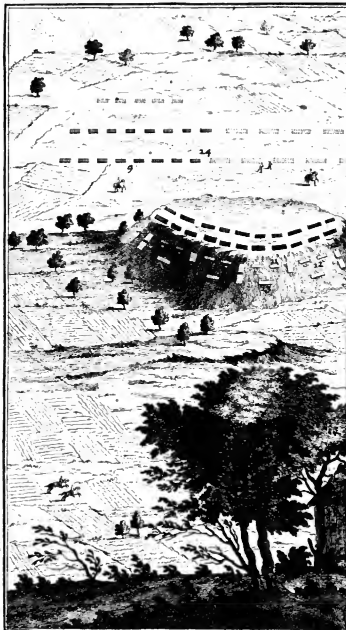
Quant à la troisieme faute du Dictateur, elle consiste dans la disposition du combat, qui n'étoit guere conforme aux regles de la prudente tactique.

Si Polybe ne nous donne pas le détail de l'ordre de bataille de l'armée Romaine, je crois que nous pouvons conclurre de son silence, que c'est que le Général ne changea rien à l'ordre accoûtumé ; car quand il leur est arrivé d'y changer quelque chose, cet habile Historien n'a pas manqué de le dire, & de détailler le changement : ainsi nous devons croire que Minucius marcha de front à la hauteur, & que ses troupes furent placées parallelement à celle de l'ennemi. C'est en cela que je le blâme par deux raisons : l'une que sans supposer l'embuscade, il avoit ses aîles en l'air, & par conséquent fort aisées à être tournées & débordées par le nombre supérieur des Carthaginois ; & la seconde qu'il pouvoit, en supposant l'embuscade, éviter d'y donner par l'ordre oblique, qui refusoit une de ses aîles au combat, tandis que par l'autre il pouvoit sans risque soûtenir & fortifier l'attaque de la hauteur ; & s'il avoit des raisons pour ne pas se servir de l'ordre oblique, il ne devoit pas négliger de mettre sa cavalerie en potence sur ses flancs, pour les assûrer par cette précaution contre tout ce qu'il pouvoit & devoit craindre : mais Minucius jusqu'à ce jour étoit trop téméraire & trop irréfléchi pour attendre de lui des manœuvres délicates & profondes.

Venons maintenant à la conduite du Carthaginois, qui me paroît devenu tout d'un coup bien retenu & bien circonspect dans le temps où il semble qu'il a cherché avec soin le combat. Il s'arrête tout d'un coup au milieu de la carriere ; ne pourrions-nous pas appeller faute de sa part, de n'avoir pas marché tout de suite à l'armée de Fabius, tandis qu'elle ne pouvoit qu'être étonnée & découragée de la déroute de la moitié des siens ? c'est ce que nous allons examiner. Il est certain que Fabius en imposoit par son habileté à Annibal, que celui-ci peu fait à trouver des gens sages sur son chemin, fut arrêté tout court par ce Général, tandis qu'il commandoit seul. Mais pourquoi avoir le même respect pour lui dans le temps qu'il ne commande plus qu'à la moitié de



16e T. de T. 2



ORDRE DE BATAILLE SELON

l'armée, & que celle qu'il ne commande pas est battue & mise en fuite? Cela sent, me dira-t-on, l'homme encore plus intimidé par l'opinion de la chose, que par la chose même, & ce seroit un défaut dans un génie tel qu'Annibal. Fabius n'est pas à redouter quand il est sans armes, pourquoi donc n'oser l'attaquer à demi désarmé? Annibal semble ici fuir l'occasion de terminer la guerre, lui qui ne cherchoit qu'à piquer la modération de son antagoniste. C'étoit en marquant bien du mépris pour tous les autres Généraux, marquer un grand respect pour Fabius, en un mot c'étoit sortir de son plan de guerre; & comme nous ne devons pas croire qu'il en sortit sans de fortes raisons, je crois que celles qui l'y ont déterminé sont à peu près celles-ci.

Sans doute que les troupes de Minucius ne furent pas dispersées au point de ne pouvoir se rallier; qu'Annibal qui s'y connoissoit, craignit que le secours de Fabius en rétablissant les choses, ne fît appercevoir la partie de l'armée battue de la honte dont elle venoit de se couvrir; cette considération tient lieu souvent de courage, & peut produire de violens efforts. Après le combat de Dyrachium où les soldats de César furent battus, toute l'armée demandoit la bataille pour réparer sa défaite. Il arriva la même chose à l'armée d'Antoine, contre les Parthes, & l'on eût vû ce que peut ce sentiment à Malplaquet, si l'on eût lâché la bride à beaucoup de nos Officiers & de nos soldats, qui ne se retirerent que pour obéir aux ordres supérieurs. Ainsi cette considération a pu contribuer à retenir Annibal: mais j'avoue qu'elle n'est pas suffisante, & qu'il a fallu quelque chose de plus; c'est ce qui m'engage à croire que la saison étant fort avancée, il prévoyoit peu de chose à gagner par une victoire, de laquelle on ne profite jamais entierement quand la saison empêche d'avancer & de s'étendre dans le pays. Il étoit assûré, en ne mettant rien au hasard, que ce qu'il avoit trouvé de vivres dans Gerunium, lui suffiroit pour passer l'hyver à son aise: un combat malheureux pouvoit lui faire perdre ce poste, il étoit beaucoup plus prudent à lui de ne point compromettre son établissement, ainsi que sa réputation, à l'entrée d'une saison où il est si nécessaire d'avoir l'un, & si avantageux de conserver l'autre dans tout son lustre. Voilà, je pense, des motifs de justification suffisants pour ne pas blâmer un Général que nous avons vû agir jusqu'ici avec une si grande vigueur: mais ce n'est pas le tour d'avoir blâmé Minucius, si nous ne montrons les moyens de mieux faire en pareil cas.

§. V.

Précautions dans les campemens. Distribution de chaque arme. Ordre de bataille selon les principes de l'Auteur.

Le coup d'œil est une des qualités les plus nécessaires dans un Général; il ne s'acquiert qu'imparfaitement par l'étude, & c'est, dit-on, un présent de la nature. Ainsi tout Général qui a la vûe courte n'est guere en état d'employer heureusement les autre talens qu'il peut avoir: il faut alors qu'il s'en rapporte à autrui, & que celui qui lui sert de lunettes ait les qualités nécessaires pour y suppléer, chose toûjours rare & toûjours plus fautive dans deux

personnes que dans une, puisque de la vûe dépend la formation des projets & la justesse des idées, tant dans l'attaque que dans la défense, & dans la position des camps ou des troupes.

C'est sur le coup d'œil affiné par l'étude & rectifié par l'expérience que l'on doit choisir un camp. Tout Général qui n'a pas ce talent, ne campera jamais bien que par hasard. Minucius ou en manquoit, ou ne sut pas l'employer dans l'occasion dont il s'agit.

Supposons qu'un Général ait à camper; non-seulement il doit considérer le terrein qu'il a devant lui, a une certaine portée, mais encore celui qui l'environne de toutes parts, & le rapport que ce terrein a avec celui qu'il veut occuper, s'il est avantageux à l'ennemi ou à ses troupes, s'il couvre la manœuvre des uns ou des autres, s'il prête à la force ou à la ruse; & s'il s'apperçoit qu'il y ait à sa portée quelque hauteur, il faut l'occuper sans perdre de temps pour y prevenir l'ennemi, s'y établir en force suffisante pour n'en être pas délogé; & si l'ennemi nous a prevenus, & que de là il puisse nous nuire, soit pour nous chasser du camp qui y est soûmis, soit pour couvrir une marche ou quelqu'autre chose, alors il faut sans perdre de temps l'en chasser: mais pour le faire avec succès, je crois qu'il faut d'abord considérer si l'ennemi tient de près à ce poste, si c'est une hauteur parallele ou détachée de son front, & s'il y tient par son centre ou une de ses aîles. Toutes ces choses demandent une disposition différente. Comme il s'agit d'une occasion semblable à celle qui nous a conduits ici, nous y parlerons de la disposition qui paroît convenable en cas pareil.

La plus indispensable est d'y marcher avec toute l'armée, attendu qu'il ne faut jamais attaquer de poste important qui tient de près à une armée, que dans l'intention de donner bataille, si l'ennemi entreprend de le soûtenir de tout son pouvoir.

L'assaillant doit sur toutes choses assûrer ses aîles par une disposition qui les couvre ou les refuse à l'ennemi, ne pouvant les refuser toutes deux, à moins d'attaquer par le centre, ce qui seroit dangereux vis-à-vis d'un ennemi supérieur, qui alors vous déborderoit des deux côtés. Il faut prendre le parti de n'être débordé qu'à une aîle ce qui est moins désavantageux, & tenir l'autre en arriere, de sorte que l'ennemi ne puisse venir à elle sans se déplacer, & sans perdre de vûe l'objet capital qui est celui de la hauteur: & si l'on a un second corps comme étoit celui de Fabius, sans le commettre à être pris en flanc & à revers par ce corps qui observe les mouvemens qu'occasionne le combat.

Ce principe une fois posé, il faut que le corps qui doit être destiné à attaquer, soit tiré hors de la ligne, & fasse un corps à part, lequel doit être disposé de façon qu'il forme la potence avec le front de l'armée (8) comme on voit en (7). Il est sensible que la partie de l'ennemi (9) ne sauroit se déplacer pour venir charger l'aîle qui ne bouge point, sans s'exposer au second corps d'armée, auquel elle prêteroit le flanc & le dos.

Quant à la disposition du corps qui attaque, comme je suppose la pente de la colline assez douce pour y pouvoir employer les deux armes ensemble, je forme plusieurs colonnes, les unes de deux bataillons aux aîles, & une au centre (10), & les autres

autres entre deux d'un bataillon sur 12 de profondeur.

Je place les escadrons (11) entrelacés de compagnies de grenadiers (12), entre les intervalles des colonnes, & je soûtiens cette ligne de quelques bataillons (13).

Il est aisé de voir que je ne m'écarte point de mon principe de tactique, & ceux qui le connoissent n'ont que faire d'une plus longue explication.

Je tiens cet ordre relativement au reste de l'armée, beaucoup moins risquable, attendu que pour rendre l'affaire générale, ainsi que je l'ai dit, l'ennemi s'expose beaucoup: mais en supposant qu'il passe par dessus tous les obstacles, & qu'il veuille attaquer l'armée qui soûtient, il est bon de former un ordre de bataille, qui par sa seule force puisse le punir de sa témérité: donnons-lui même le temps nécessaire, ce qui n'est pas chose aisée, pour un grand mouvement de cette espece, n'importe.

Je flanque l'armée à ses aîles des deux colonnes (15) de deux sections chacune, je place la cavalerie sur trois corps (16), (17) & (18), dont un au centre. L'infanterie (19) entre ces trois corps, les bataillons sur dix de profondeur; entre les brigades de cavalerie & d'infanterie, je place les colonnes d'infanterie (21) & celle (22) de deux bataillons au centre.

Quant à la seconde ligne, je fais soûtenir la cavalerie par l'infanterie, & l'infanterie par la cavalerie (23), avec quelques colonnes sur le tout; & derriere les aîles & le centre une petite réserve (24).

Si Minucius eût observé un pareil ordre, Annibal n'eût osé l'attaquer sans exposer son armée à être chargée avec desavantage par le corps de Fabius.

CHAPITRE XXIII.

Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la nécessité de combattre. Préparatifs de cette bataille. Harangues de part & d'autre pour disposer les troupes à une action décisive.

LEs deux armées passerent ainsi l'hyver & tout le printemps à se côtoyer l'une l'autre. Le temps de la moisson venu, Annibal décampe de Gérunium, & pour mettre les ennemis dans la nécessité de combattre, il s'empare de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient enfermé les vivres & autres munitions qu'ils avoient apportées de Canusium, & d'où ils tiroient leurs convois. Cette ville avoit été entierement détruite l'année précédente. Annibal, par la prise de cette place, jetta l'armée Romaine dans un embarras très-grand. Outre qu'il étoit maître des vivres, il se voyoit dans un poste, qui

par sa situation commandoit sur toute la contrée. Les Proconsuls dépêcherent à Rome courriers sur courriers, & manderent que, sans être obligés de combattre, il n'étoit plus possible d'approcher de l'ennemi; que tout le pays étoit ruiné; que les alliés étoient en suspens, & attendoient avec impatience à quoi l'on se détermineroit; qu'on leur fit savoir au plutôt ce que l'on jugeoit à propos qu'ils fissent. L'avis du Sénat fut de livrer la bataille. Mais on écrivit à Servilius de suspendre encore, & l'on envoya Æmilius pour la donner. Tout le monde jetta les yeux sur ce Consul; personne ne parut plus capable d'exécuter avec succès une si grande entreprise. Une vie constamment vertueuse, & les grands services qu'il avoit rendus à la République quelques années auparavant dans la guerre contre les Illyriens, réunirent tous les suffrages en sa faveur. On fit encore dans cette occasion ce qui ne s'étoit pas encore fait, on composa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, sans les alliés.

Car, comme nous avons déja dit, les Romains ne levent jamais que quatre légions, dont chacune est d'environ quatre mille hommes & de deux cents chevaux. Ce n'est que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent cinq mille des uns & trois cents des autres. Pour les troupes des alliés, leur infanterie est égale à celle des légions: mais il y a trois fois plus de cavalerie. On donne à chaque Consul la moitié de ces troupes auxiliaires, & deux légions. On les envoye chacun de leur côté, & la plûpart des batailles ne se donnent que par un Consul, deux légions & le nombre d'alliés que nous venons de marquer. Il arrive très-rarement que l'on se serve de toutes ses forces en même temps & pour la même expédition. Ici les Romains employent non-seulement quatre, mais huit légions: il falloit qu'ils craignissent étrangement les suites de cette affaire.

Le Sénat fit sentir à Æmilius de quel avantage seroit pour la République une victoire complette, & au contraire de combien de malheurs une défaite seroit suivie. On l'exhorta de prendre bien son temps pour une action décisive, & de s'y conduire avec cette valeur & cette prudence qu'on admiroit en lui, en un mot d'une maniere digne du nom Romain. Dès que les Consuls furent arrivés au camp, ils firent assembler les troupes, leur déclarerent les intentions du Sénat, & leur dirent, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonc-

tures présentes leur suggérerent de plus pressant. Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le sujet (*a*) de sa harangue. Il étoit important de rassûrer les troupes contre les revers qu'elles avoient éprouvés, & de dissiper l'épouvante qu'elles en avoient conçûe.

(a) *Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le sujet de sa harangue.*] La coûtume de haranguer les soldats que les Anciens pratiquoient si exactement, m'a toûjours paru bonne. Il seroit à désirer qu'on la reprît, je ne crois pas qu'il faille pour cela employer beaucoup de rhétorique, ni vouloir imiter celles que Thucydide nous rapporte dans son histoire de la guerre du Peloponese, quelque belles qu'elles soient. Il étoit homme de guerre & écrivain, il ne lui a pas été difficile de les bien composer, non plus qu'à nombre d'autres Auteurs qui en ont orné leurs ouvrages, tels que Quinte-Curce, Tite-Live, Tacite, &c... Mais les seules qui me paroissent imitables, sont celles que l'on trouve dans l'Ecriture sainte, & celles de Polybe. Comme il les a tirées des Généraux eux-mêmes, elles sont simples, & telles qu'il les faut pour faire impression dans l'instant. Tite-Live n'a pas cru devoir par là les rapporter; elles étoient trop naturelles pour orner une histoire; il leur en a substitué de plus fleuries, mais beaucoup moins vraissemblables.

C'est un talent fort avantageux dans un Général que celui de l'éloquence: César en faisoit un glorieux usage. Beaucoup de Romains firent des recueils de ses harangues militaires dont ils composerent plusieurs volumes que l'on assûre qu'Auguste prenoit grand plaisir à entendre lire.

Zisca étoit fort éloquent, & il lui fut utile de l'être, lorsqu'ayant défait la noblesse de Boheme dans un pas de montagnes, il marcha pour assiéger Prague. Ses soldats vouloient piller cette capitale, que sa politique vouloit qu'il conservât. Ce Général devenu aveugle par ses blessures, monta sur un tonneau d'où il représenta avec éloquence à ses soldats tout ce qu'il avoit fait pour eux, son désintéressement, & les victoires qu'il leur avoit procurées par ses veilles & sa conduite; & après leur avoir étalé tout ce qui devoit lui concilier leur affection, il leur dit: Que me reste-t-il que ma pauvreté & ma gloire? J'ai perdu avec vous jusqu'à l'usage de mes yeux: mais j'en remercie Dieu, puisque ç'a été pour vous enrichir: seriez vous assez ingrats aujourd'hui pour me l'enlever cette gloire, mon unique bien, par la destruction de la capitale du pays où vous êtes nés. On ne me reprochera jamais, ni à de si braves soldats, une action aussi dénaturée; & bien loin de souffrir le sac & le pillage de l'ornement de notre patrie, c'est à nous à veiller à sa conservation.

L'on trouve beaucoup de harangues dans Procope, il en est assez fourni: elles sont belles, attendu qu'elles expriment beaucoup en peu de paroles. Nous n'en entendons guere parler de nos jours, excepté de celle de Charles XII. Roi de Suede, à la bataille de Nerva. Avant lui Henri le Grand est celui dont les harangues nerveuses & remplies de tout ce qui en fait la bonté, sont les plus imitables: témoin celle de la bataille d'Yvry où il parcouroit les rangs, montrant à ses soldats le pannache blanc de son casque. Enfans, leur disoit-il, si les cornettes vous manquent, voici le signal du ralliement; vous le trouverez toûjours sur le chemin de l'honneur & de la victoire.

Dans les momens qui précedent les combats, les esprits sont échauffés & tendus, le moindre mot alors frappe. Ceux qui font souvent le meilleur effet, sont les mots de plaisanterie. Ils remettent les sens dans une assiette agréable, par le rire qu'ils excitent, & l'on a toûjours vû qu'un mot plaisant a suffi pour encourager une troupe, ou pour la rassûrer.

Tel fut celui d'Annibal à la bataille de Cannes. Giscon dit à ce Général que le nombre des ennemis lui paroissoit étonnant. Annibal lui répliqua, Sais-tu ce qu'il y a de bien plus étonnant que leur nombre, & à quoi tu ne prends pas garde? C'est qu'il n'y en a pas un parmi eux qui s'appelle Giscon comme toi. Plutarque dit que cette puérilité qui marquoit la grande tranquillité du Chef, rendit la confiance à ses soldats.

Telle fut encore la plaisanterie d'Alexandre, qui au moment de commencer la bataille, questionné par ses Généraux s'il n'avoit

Il dit donc à ses soldats, que si dans les combats précédens ils avoient eu du dessous, ils pouvoient par bien des raisons faire voir qu'ils n'en étoient pas responsables : mais que dans la bataille qui s'alloit donner, pour peu qu'ils eussent de courage, rien ne pourroit mettre obstacle à la victoire : qu'auparavant deux Consuls ne commandoient pas la même armée ; que l'on ne s'étoit servi que de troupes levées depuis peu, sans exercice, sans expérience, & qui étoient venues aux mains avec l'ennemi sans presque l'avoir vû : que celles qui avoient été battues sur la Trébie, arrivées un soir de la Sicile, avoient été rangées en bataille le lendemain dès la pointe du jour : qu'à la journée du Thrasimene, loin d'avoir vû l'ennemi avant le combat, elles n'avoient pû, à cause du brouillard, le voir même en combattant. » Mais aujourd'hui, *ajouta-t-il*, vous » voyez toutes choses dans une situation bien différente. Non- » seulement les deux Consuls de l'année présente marchent à » votre tête, & partagent avec vous tous les périls ; mais encore » les deux de l'année passée ont bien voulu se rendre aux prie- » res que nous leur avons faites de demeurer & de combattre » avec nous. Vous connoissez les armes des ennemis, leur ma-

plus rien à ordonner, leur dit : *Rien, sinon qu'il faut envoyer querir les barbiers pour faire le poil aux soldats, parce qu'ils ont la barbe trop longue.*

M. le Clerc qui prétend que la Logique doit être naturelle pour valoir quelque chose, & que la meilleure figure de rhétorique doit être celle qui est la plus propre au temps & aux lieux, cite à cette occasion la harangue d'un vieil Officier Anglois devant Cadix, en 1701. Les Espagnols occupoient un bon poste dont il vouloit les chasser. Il crût devoir animer sa troupe : mais n'étant pas accoûtumé aux harangues, il s'en tira comme il put. *Quelle honte*, leur dit-il, *pour vous, Anglois, qui mangez de bon bœuf & de bonne souppe, de vous laisser battre par cette canaille d'Espagnols, qui ne mangent que des oranges & des citrons !*

Le succès de son attaque prouva que sa rhétorique étoit bonne, quoiqu'il traitât les Espagnols de canaille fort mal-à-propos. Si cette nation étoit bien menée & mieux disciplinée, elle n'auroit sûrement que faire de harangue.

Les Chefs de corps dans toutes les actions qui se présentent, éprouvent journellement le pouvoir d'un discours bref & bien expressif ; & s'il est plaisant, il n'en vaut que mieux. Il faut aller avec gaieté à l'ennemi, ainsi qu'un Commandant de bataille de Navarre à Malplaquet, qui, en chargeant, dit à ses soldats. *Allons, mes amis, marchons a ces Messieurs, & recommandons-nous à Notre-Dame de Frappe-Fort : c'est la Patrone du régiment, elle fait les plus grands miracles ; ayons-y confiance, elle ne sauroit nous manquer. Combien de fois l'avez vous éprouvé ?*

Souvent un seul mot, ou celui donné à l'ordre, s'il étoit différent, est capable de faire un bon effet. Je ne puis m'empêcher de dire à ce sujet que je ne comprends pas pourquoi l'on place toûjours au mot de l'ordre un Saint & une ville. Le Saint n'y a que faire, & la ville ne signifie rien : pourquoi au lieu de cela ne pas donner pour mot de l'ordre le nom de quelque grand homme de guerre, & celui d'une victoire fameuse de la nation ? Je voudrois sur-tout pour les jours de bataille le nom d'une victoire que le Général auroit remportée, ou de quelqu'autre recente gagnée par les mêmes troupes. Rien n'excite autant le courage, & ne met plus de confiance dans le cœur des soldats.

» niere de se former, leur nombre. Depuis deux ans il ne s'est » presque point passé de jour que vous n'ayez mesuré vos épées » avec les leurs. Des circonstances différentes doivent produire » un succès différent. Il seroit étrange, que dis-je? il est impos- » sible qu'en combattant à forces égales dans des rencontres » particulieres, vous ayez été le plus souvent victorieux, & » que, supérieurs en nombre de plus de la moitié, vous soyez » défaits dans une bataille générale. Romains, il ne vous man- » que plus pour la victoire que de vouloir vaincre: mais ce se- » roit vous faire injure que de vous exhorter à le vouloir. Si je » parlois à des soldats mercenaires ou des alliés, qui obligés, » en vertu des traités, de prendre les armes pour une autre Puis- » sance, courent tous les risques d'un combat, sans avoir pres- » que rien à en craindre ou à en espérer; ce seroit à ces sortes » de soldats qu'il faudroit tâcher d'inspirer le desir de vaincre; » mais en parlant à des troupes, qui, comme vous, vont com- » battre pour eux-mêmes, pour leur patrie, leurs femmes & » leurs enfans, & pour qui une bataille doit avoir des suites » si funestes ou si avantageuses, il est inutile d'exhorter, il » suffit de les avertir de ce que l'on attend d'elles. Car qui » n'aime mieux vaincre, ou, si cela ne se peut, mourir du » moins les armes à la main, que de vivre & de voir ce qu'il a » de plus cher dans l'infamie & dans l'oppression? Mais qu'est- » il besoin d'un si long discours? Figurez-vous par vous-mêmes » quelle différence il y a entre une victoire & une défaite; les » avantages que l'une vous produira, les maux que l'autre en- » traîne après elle, & pensez, en combattant, qu'il ne s'agit » pas ici de la perte des légions, mais de tout l'Empire. Si vous » êtes battus, Rome n'a plus dequoi tenir tête à l'ennemi. Ses » soins, ses forces, ses espérances, tout est réuni dans votre » armée. Faites en sorte que le succès réponde à son attente, » & que votre reconnoissance égale les bienfaits que vous en » avez reçûs. Que toute la terre sache aujourd'hui que si les » Romains ont perdu quelques batailles, ce n'est pas qu'ils » eussent moins de courage & de valeur que les Carthaginois; » mais parce que les conjonctures, où l'on se trouvoit, ne per- » mettoient pas qu'on leur opposât des combattans, qui fussent » accoûtumés aux devoirs & aux périls de la guerre. » Après cette harangue, Æmilius congédia l'assemblée.

Le lendemain ce Consul se mit en marche, pour aller où il avoit eu avis que les ennemis campoient. Il y arriva au deuxie-

me jour, & mit son camp à environ six milles de celui des Carthaginois. Comme c'étoit une plaine fort unie & toute découverte, & que la cavalerie ennemie étoit de beaucoup supérieure à la Romaine, il ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit; il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrein, où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varron, Général sans expérience, fut d'un avis contraire; de là la division parmi les Chefs: rien ne pouvoit arriver de plus funeste (*a*) & de plus pernicieux. Le lendemain jour où com-

(a) *De là la division parmi les Chefs: rien ne pouvoit arriver de plus funeste & de plus pernicieux.*] J'ai déja dans bien des endroits fait sentir la multitude d'inconvéniens, qui résultent de la multitude des Chefs, & de l'autorité partagée dans une armée: cependant comme il n'est pas possible que la grande opinion que l'on a de la sagesse du Sénat Romain, ainsi que de celle des Cardinaux de Richelieu & Mazarin, qui ont suivi avec opiniâtreté une aussi fausse maxime, ne vienne à faire pencher quelquefois en faveur de ce qu'ils ont fait, je ne crois pouvoir trop multiplier les autorités contre, afin de détruire un principe aussi faux par lui-même qu'il a été vérifié tel par ses conséquences. A l'égard des Anciens, tout ce que nous avons rapporté des Romains prouve évidemment que tant que l'on joindra un Varron à un Æmilius, & que l'on donnera aux Fabius des Collegues, on mettra les affaires de la guerre dans le plus grand danger.

Les Athéniens, sans doute, peu persuadés de cette maxime, avoient coûtume dans leurs guerres d'élire dix Généraux, lesquels se succédoient alternativement dans le commandement. Plutarque nous l'atteste dans la vie d'Aristide, ainsi que nous le lisons dans la traduction de M. d'Acier, à l'occasion de la bataille de Marathon. *De dix Généraux*, dit-il, *que les Athéniens avoient élûs pour cette guerre, les premiers en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade, & Aristide étoit le second après lui en réputation & en crédit. Dans le Conseil de guerre, qui fut tenu, Miltiade fut d'avis de donner la bataille aux Barbares, & Aristide s'étant rangé à son sentiment, ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre; & comme les dix Généraux commandoient l'armée l'un après l'autre chacun leur jour; quand le tour d'Aristide revint, il remit le commandement à Miltiades, enseignant par-là à ses compagnons que d'obéir & de se soûmettre aux ordres des plus sages, ce n'est nullement une chose honteuse; mais au contraire très-honorable & très-salutaire. Ainsi adoucissant par son exemple la jalousie, qui pouvoit causer entr'eux de grands débats, & les portant à se trouver heureux d'obéir à celui qui avoit le plus d'expérience, il fortifia extrèmement Miltiade, qui devint maître absolu de l'armée, dont le commandement ne fut plus partagé. Les autres Généraux ne se soucierent plus de commander leur jour, & voulurent être entierement à ses ordres . . . Miltiade ne voulut pourtant pas donner bataille, il attendit son jour.* A quoi l'Auteur ajoute la judicieuse réflexion suivante: *Il craignit sans doute, que celui dont il auroit pris le jour, ne lui eût cédé le commandement malgré lui, & que par envie il ne fit moins bien dans le combat son devoir, pour ne pas servir a la réputation de celui qui commandoit à sa place . . . . L'expérience a fait voir quelquefois que cette indigne jalousie a nui à de grandes actions, & les a rendues malheureuses ou long-temps douteuses.*

L'on voit dans cet exemple quel étoit le sentiment d'Aristide sur ce point, & je crois qu'étant appuyé par l'exemple, & revêtu de l'approbation des huit autres Chefs, qui étoient plus en état de décider des choses de la guerre qu'un Sénat, ni des Cardinaux, il doit être regardé comme une espece de loi imposée par l'homme le plus juste, le plus désintéressé, le plus vrai, le plus sage & le plus habile des Généraux qu'ait produits la Grece. Et parmi les Modernes nous avons plusieurs graves autorités à citer sur ce point de l'unité du Chef, nous nous en tiendrons à celles-ci. La premiere est celle de Vallstein, dont il est bon de rapporter le raisonnement. *Les*

mandoit Varron, car c'est l'usage des Consuls Romains de commander tour à tour, ce Consul décampa, & se mit en tête d'approcher plus près des ennemis, quelque chose que pût lui dire son Collegue pour l'en détourner.

Annibal lui vient au-devant avec ses armés à la légere & sa cavalerie, tombe sur sa marche, fait une charge furieuse, & jette un grand désordre parmi les Romains. Le Consul soûtint ce premier choc à la faveur de quelque corps de pesamment armés. Il envoya ensuite à la charge les gens de trait & la ca-

grandes entreprises, disoit-il, *ne peuvent guere réussir que sous la conduite d'un seul homme : elles échouent ordinairement quand plusieurs s'en mêlent. Les Romains ayant chassé leurs Rois, furent contraints, dans les dangers de leur nouvelle République, à créer des Dictateurs avec puissance souveraine. Le Roi de Suede agis seul, c'est par-là, qu'avec de si foibles commencemens, il se trouva victorieux au-delà de ses espérances. La multitude des maîtres a causé depuis peu la perte des meilleurs soldats du monde, & mis l'Empire près d'une entiere subversion. Cet exemple prouve assez que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée. La crainte de la honte, & le desir de la gloire nous font agir vigoureusement, quand elles ne regardent que nous : si ces choses sont communes, on néglige la réputation & le blâme où l'on a peu de part. Le même inconvenient se rencontre dans les négociations ménagées par plusieurs, le nombre nuit au secret. Les differens intérêts retardent ou détournent la conclusion du traité.*

Voilà encore un habile homme qui parle en notre faveur : mais ce qui est tout à fait décisif, est l'exemple des faits arrivés sous le regne de Louis le Grand. Tant que le Cardinal Mazarin fut maître de donner deux Chefs à la même armée, & qu'il les assortit aussi mal qu'il soit possible, il arrivoit chaque année des désastres qui n'avoient pas d'autre cause. Quand une fois le Roi devenu majeur, & d'un esprit assez lumineux pour sentir toute la ridiculité de cet usage, eut fixé le commandement entre les mains d'un seul, la victoire suivit ses Généraux, & cela avec d'autant plus d'assiduité, que ses ennemis, par la nécessité de leur position, furent toujours contraints de lui opposer des forces, qui, quoiqu'égales ou souvent supérieures en nombre, ne purent jamais tirer aucun parti de leurs avantages, par la division des Chefs & des intérêts de différentes nations qui composoient les ligues contre la France. Le Roi n'eut garde de négliger l'avantage que lui offroit la fortune, & n'envoyant jamais qu'un Chef à chaque armée, il nous apprit, durant tout le cours de sa vie, la façon de se conduire à cet égard. S'il ne l'eût pas négligée à la fin, peut-être, ou pour mieux dire, sans doute, que nous n'eussions pas éprouvé les revers qui nous arriverent.

C'est là ce qui fait le grand & le décisif avantage d'avoir le Roi à la tête de ses armées : lui seul dirige & conduit tout, & tout est conduit avec diligence & secret. Plus de temps perdu en vains conseils, en délibération, en attente de réponses. L'on pense & l'on agit dans le moment même ; nulle contestation ne suspend l'exécution ; & l'occasion est toûjours plutôt saisie par un seul que par deux, quelque conformité que l'on suppose dans leur génie.

Lorsque les Rois ne peuvent être à leurs armées, il est du moins nécessaire que les Généraux y soient indépendans, & qu'ils ne rendent compte qu'au seul maître, ainsi que le faisoit M. de Turenne. C'est alors qu'il faut qu'un Roi se ressouvienne de cette maxime de S. Paul : *Mitte sapientem, & nihil dicas.*

[1] Amelot de la Houssaye, dans ses réflexions sur Tacite, traite ce point avec force, il est bon à lire : voici le passage. *L'indépendance*, dit-il, *est un grand avantage dans un Général d'armée, pour l'exécution des grandes choses. Germanicus auroit achevé de subjuguer toute l'Allemagne, si Tibere n'eût pas été jaloux de sa gloire. Le Duc d'Alve auroit pris Rome, & le Pape Paul IV. si Philippe II. son maître eût été de l'humeur de Charles-Quint. Le Comte de Rantzau, qui fut depuis Maréchal de France, auroit infailliblement surpris la citadelle de Gand, où il y avoit alors beau-*

valerie, & eut soin d'y insérer quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution que les Carthaginois avoient négligée de prendre, lui donna tout l'avantage du combat. La nuit mit fin à cette action, qui ne réussit pas à Annibal comme il l'avoit espéré.

Le lendemain Æmilius, qui n'étoit pas d'avis de combattre, & qui cependant ne pouvoit sans péril retirer de-là son armée, en fit camper les deux tiers le long de l'Aufide, la seule riviere qui traverse l'Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les rivieres qui arrosent l'Italie, & dont les unes se déchargent dans la mer de Toscane, & les autres dans la mer Adriatique. L'Aufide prend sa source du côté de la premiere, & passant à travers de l'Apennin va se décharger dans l'autre. Æmilius fit passer le fleuve au reste de l'armée, & la retrancha à l'Orient de l'endroit où il l'avoit passé, environ à treize cents pas du premier camp, & un peu plus loin de celui des ennemis; par cette disposition il se mit à portée de soûtenir ses fourrageurs, & d'incommoder ceux des Carthaginois. Annibal prévoyant que cette manœuvre aboutiroit à une bataille générale, jugea prudemment que le dernier choc ne lui permettoit pas de hasarder une action décisive, sans avoir relevé le courage à ses troupes. Les ayant donc fait assembler: » Carthaginois, *leur dit-il*, jettez les yeux sur tout le pays qui vous » environne, & dites-moi, si les Dieux vous donnoient le » choix, ce que vous pourriez souhaiter de plus avantageux, » supérieurs en cavalerie comme vous l'êtes, que de disputer l'Empire du monde dans un pareil terrein? » Tous convinrent, & la chose étoit claire, qu'ils ne feroient pas un autre choix.

» Rendez donc, *continue-t-il*, graces aux Dieux, d'avoir » amené ici les ennemis pour vous en faire triompher. Sachez-moi gré aussi d'avoir réduit les Romains à la nécessité de » combattre. Quelque heureux que soit pour nous le champ de » bataille, il faut nécessairement qu'ils y entrent, ils ne peu-

coup de prisonniers François, Portugais & Catalans, si M. Desnoyers, qui gouvernoit tout sous l'autorité du Cardinal de Richelieu, eût voulu seconder cette entreprise; au lieu qu'il la fit échouer, pour empêcher que le Comte, dont il haïssoit la personne, ne devint trop considérable à la Cour par un si grand service. Le Maréchal de la Motte-Houdancourt auroit amené le Roi d'Espagne prisonnier à Paris: si la Régence n'eût pas été entre les mains de sa sœur, qui préféra en cette rencontre les intérêts de son frere à ceux de son fils.

Que ne diroit-on pas en faveur de ce système, depuis ce temps, & de nos jours même, que n'a-t-on pas vû qui l'autorise? mais il n'est pas encore permis de le dévoiler.

» veut

» vent plus l'éviter. Il ne me conviendroit pas de discourir » long-temps pour vous encourager à faire votre devoir. Cela » étoit bon, lorsque vous n'aviez point encore essayé vos forces » avec les Romains, & j'eus soin alors de vous montrer par » une foule d'exemples, qu'ils n'étoient pas si formidables que » l'on pensoit. Mais après trois grandes victoires consécutives, » que faut-il, pour vous élever le courage & vous inspirer de la » confiance, que le souvenir de vos propres exploits? Par les » combats précédens vous vous êtes rendus maîtres du plat » pays, & de toutes les richesses qui y étoient. C'est ce que » je vous avois promis d'abord, & je vous ai tenu parole. Mais » dans le combat d'aujourd'hui, il s'agit des villes & des ri- » chesses qui y sont enfermées. Si vous les emportez, toute » l'Italie passe sous le joug. Plus de peine, plus de périls pour » vous. La victoire vous met en possession de toutes les riches- » ses des Romains, & assujettit toute la terre à votre domina- » tion. Combattons donc. Il n'est plus question de parler, il » faut agir: j'espere de la protection des Dieux que vous verrez » dans peu l'effet de mes promesses. Ce discours fut reçû avec les applaudissemens de toute l'assemblée, & Annibal après l'avoir louée de sa bonne volonté, la congédia.

Il campa aussi-tôt, & se retrancha sur le bord du fleuve où étoit le plus grand camp des Romains. Le lendemain il ordonna aux troupes de repaître & de se tenir prêtes, & le jour suivant il rangea son armée en bataille sur le bord du fleuve, comme s'il eût défié l'ennemi. Mais Æmilius sentit le désavantage du terrein; & voyant d'ailleurs que la disette des vivres obligeroit bien-tôt Annibal de décamper, il ne s'ébranla pas, & se contenta de faire bien garder ses deux camps. Annibal resta quelque temps en disposition. Comme personne ne se présentoit, il fit rentrer l'armée dans ses retranchemens, & détacha les Numides contre ceux du plus petit camp, qui venoient à l'Aufide chercher de l'eau. Cette cavalerie passa jusqu'au retranchement même, & empêcha les Romains d'approcher de la riviere. Cela piqua Varron jusqu'au vif. Le soldat, qui n'avoit pas moins d'ardeur de combattre, souffroit avec la derniere impatience que l'on différât; car l'homme une fois déterminé à braver les plus grands périls pour parvenir à ce qu'il souhaite, ne souffre rien avec plus de chagrin que le délai de l'exécution.

Quand le bruit se répandit dans Rome que les deux armées

étoient en présence, & que chaque jour il se faisoit des escarmouches, l'inquiétude & la crainte saisirent tous les esprits. Les défaites passées faisoient trembler sur l'avenir, & l'on prévenoit par imagination tous les malheurs où l'on seroit exposé si l'on étoit vaincu. On n'y entendit plus parler que des oracles prononcés sur Rome. Tous les Temples, toutes les maisons particulieres étoient pleines d'apparitions extraordinaires & de prodiges, pour lesquels on faisoit des prieres & des sacrifices aux Dieux. Car dans les calamités publiques les Romains apportent un soin extrème à calmer la colere des Dieux & des hommes, & de toutes les cérémonies prescrites pour ces sortes d'occasions, il n'y en a aucune qu'ils n'observent, sans crainte de se deshonorer, quelque basse & méprisable qu'elle paroisse.

CHAPITRE XXIV.

Bataille de Cannes.

LE lendemain, jour où Varron avoit le commandement, ce Consul se mit en marche dès la petite pointe du jour, & ayant fait passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, il les rangea aussi-tôt en bataille. Il y joignit celles du plus petit, & les mit toutes sur la même ligne, le visage tourné du côté du Midi: la cavalerie Romaine sur l'aîle droite appuyée à la riviere; l'infanterie près d'elle sur la même ligne, les intervalles plus serrés qu'à l'ordinaire; les cohortes en plus grand nombre sur le front pour lui donner plus de hauteur. La cavalerie auxiliaire sur l'aîle gauche fermoit la ligne. Il y avoit dans cette armée, en comptant (*a*) les alliés, quatre-vingts mille hommes de pié, & un peu plus de six mille chevaux.

Annibal en même temps fit passer l'Aufide aux frondeurs & aux autres armés à la légere, & les posta devant l'armée. Le reste ayant passé la riviere par deux endroits, sur le bord à

(a) *Il y avoit dans cette armée, en comptant les alliés, quatre-vingts mille hommes de pié, & un peu plus de six mille chevaux.*] Tite Live prétend que l'armée Romaine étoit plus forte, puisqu'il la compose de quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie, & de huit mille deux cents chevaux, ce qui augmenteroit la honte des Romains: mais Polybe qui est, je pense, plus exact, n'admet que quatre-vingts mille fantassins, & neuf mille six cents chevaux. L'un & l'autre s'accordent à donner à Annibal quarante mille hommes de piés, & dix mille chevaux.

l'aile gauche, il mit la cavalerie Espagnole & Gauloise, pour l'opposer à la cavalerie Romaine; & ensuite sur la même ligne, une moitié de l'infanterie Africaine pesamment armée, l'infanterie Espagnole & Gauloise, l'autre moitié de l'infanterie Africaine, & enfin la cavalerie Numide qui faisoit l'aîle droite.

Après qu'il eut ainsi rangé toutes ces troupes sur une seule ligne, il marcha au-devant des ennemis suivi de l'infanterie Espagnole & Gauloise, qui se détachoit du centre du corps de bataille; & comme elle étoit jointe en droite ligne avec le reste, en se séparant elle forma au centre comme le convexe d'un croissant, qui ôta à ce centre beaucoup de sa hauteur: le dessein de ce Général étant de commencer le combat par les Espagnols & les Gaulois, & de les faire soûtenir par les Africains.

Cette derniere infanterie étoit armée à la Romaine, ayant été revêtue par Annibal des armes que l'on avoit gagnées sur les Romains à la journée de Gerunium. Les Espagnols & les Gaulois avoient le bouclier : mais leurs épées (*a*) étoient fort différentes. Celle des premiers n'étoit pas moins propre à frapper d'estoc que de taille; au lieu que celle des Gaulois ne frappe que de taille, & à certaine distance. Ces troupes étoient rangées par cohortes alternativement; les Gaulois nus, les Espagnols couverts de chemise de lin de couleur de pourpre, ce qui fut pour les Romains un spectacle extraordinaire qui les épouvanta. L'armée des Carthaginois étoit de dix mille

(a) *Mais leurs épées étoient fort différentes.*] J'ai déja marqué ailleurs mon étonnement de ce que les nations qui ont si long-temps fait la guerre contre les Romains, n'ont jamais ouvert les yeux sur la disparité de leurs armes. Je trouve qu'elle diminue beaucoup la réputation des Romains chez les militaires qui réfléchissent, quant à leur courage. Il n'est pas difficile avec de bonnes armes, & le corps à couvert par la cuirasse, de vaincre des peuples nuds, armés de mauvaises épées, & la plûpart de bâtons brûlés par le bout: mais ce qui décide totalement en faveur du courage des Allemands & des Gaulois, & qui nous fait connoître leur supériorité; c'est qu'ils ayent disputé la victoire avec ce désavantage aussi long-temps qu'ils l'ont fait, & qu'ils en ayent remporté plusieurs. C'est une question qui ne seroit pas mal curieuse à résoudre, savoir si les Romains ont vaincu plus par la force de leur discipline que par l'avantage de leur armure.

Annibal qui n'étoit pas assujetti servilement à la coûtume, comme la plûpart des génies bornés, fit armer son infanterie à la Romaine comme l'on voit, & Antiochus, qui donna bien de l'ouvrage aux Romains, n'eut garde d'y manquer. Les Grecs, tout grands hommes de guerre qu'ils ont été, ont eu long-temps aussi la foiblesse de ne point entremêler leurs armes de longueur avec d'autres plus courtes, qui les soûtiennent & les protegent, tant l'Empire de la coûtume a de pouvoir chez les nations!

chevaux, & d'un peu plus de quarante mille hommes de pié.

Æmilius commandoit à la droite des Romains, Varron à la gauche; les deux Consuls de l'année précédente, Servilius & Atilius, étoient au centre. Du côté des Carthaginois Asdrubal avoit la gauche, Annon la droite, & Annibal ayant avec lui Magon son frere, s'étoit réservé (*a*) le commandement du centre. Ces deux armées n'eurent rien à souffrir du Soleil, lorsqu'il fut levé: l'une étant tournée au midi, comme j'ai déja remarqué, & l'autre au Septentrion.

L'action commença par les armés à la légere, qui de part & d'autre avoient été mis à la tête; ce premier choc ne fut d'aucun avantage pour l'un ni pour l'autre parti. Mais dès que la cavalerie Espagnole & Gauloise de la gauche se fut approchée, le combat s'échauffant, les Romains se battirent avec furie, & plutôt en Barbares qu'en Romains. Car ce ne fut point tantôt en reculant, tantôt en revenant à la charge selon les loix de leur milice; à peine furent-ils aux mains, qu'ils sauterent de cheval, & saisirent chacun son homme. Cependant les Carthaginois eurent le dessus. La plûpart des Romains demeurerent sur la place, après s'être défendus avec la derniere valeur: le reste fut poursuivi le long de la riviere, & taillé en pieces sans pouvoir obtenir de quartier.

L'infanterie pesamment armée, prit ensuite la place de la légere, & vint aux mains. Les Espagnols & les Gaulois firent

(a) *Annibal ayant avec lui Magon son frere, s'étoit réservé le commandement du centre.*] Je ne puis passer cet endroit sans relever l'injustice que Plutarque fait en tous lieux aux Gaulois qu'il n'aimoit pas. Il prétend, car son sentiment est clair par le passage que je vais rapporter, qu'Annibal avoit placé au centre tout ce qu'il avoit de moins bon. *La seconde ruse*, dit-il, *fut dans l'ordonnance de ses troupes: car ayant mis ce qu'il avoit de meilleur dans ses aîles, il se plaça avec ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu.*

Cet Auteur n'étoit pas militaire, & par conséquent il lui étoit permis d'ignorer qu'Annibal, ainsi qu'Epaminondas, avoient coûtume de placer ce qu'ils avoient de mieux au centre, à moins qu'ils ne voulussent ne combattre qu'aux aîles; & dans cette occasion, l'usage qu'Annibal vouloit faire, & fit du centre, prouve qu'il comptoit sur le courage & la bonne discipline des Gaulois & des Espagnols, puisqu'il fonda sa victoire sur la ruse qu'il mit en usage à leur tête. Ce ne sera jamais de médiocres troupes que celles que l'on peut engager à feindre une fuite au milieu du combat, pour revenir à la charge avec d'autant plus d'avantage. Pour une manœuvre aussi délicate, il faut des troupes bien ameutées & bien aguerries. Les Gaulois & les Espagnols beaucoup plus foibles en cet endroit, soûtinrent avec beaucoup de courage l'effort des légions, & ne céderent qu'au signal que leur fit Annibal. Ce grand homme eût été bien à plaindre, si ces deux nations alliées eussent été aussi peu courageuses que le veut Plutarque: son armée en étoit presque toute composée, du moins il ne lui restoit plus un tiers de Carthaginois, & les deux tiers restants étoient de Gaulois. Il les regarda comme sa ressource, & se mit à leur tête à l'endroit le plus important.

ferme d'abord, & ſoûtinrent le choc avec vigueur : mais ils cédérent bien-tôt à la peſanteur des légions, & ouvrant le croiſſant, tournerent le dos & ſe retirerent. Les Romains les ſuivent avec impétuoſité, & rompent d'autant plus aiſément la ligne des Gaulois, qu'elle avoit là fort peu de hauteur, & que l'on fortifioit leurs cohortes par des détachemens qui venoient des aîles au centre où étoit le fort du combat. Car toute la ligne ne combattit point en même temps : mais ce fut par le centre que commença l'action ; parce que les Gaulois étant rangés en forme de croiſſant, laiſſoient les aîles loin derriere eux, & préſentoient le convexe du croiſſant aux Romains. Ceux-ci ſuivent donc, & entrent en ſi grand nombre dans cet enfoncement du centre, que la plus grande partie de l'armée Romaine fut enfermées de deux côtés entre les Africains, qui tournant une partie de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, chargerent les ennemis en flanc des deux côtés. C'eſt ce qu'Annibal avoit prévû, que les Romains pourſuivant les Gaulois ne manqueroient pas d'être enveloppés par les Africains. Les Romains alors ne pouvant (*a*) plus combattre par phalange, ne ſe défendirent plus que ſéparés & par pelotons, qui tâchoient de faire front à ceux dont ils étoient attaqués en flanc.

Æmilius qui avoit échapé au carnage qui s'étoit fait à l'aîle droite, au commencement du combat, voulant ſelon la parole qu'il avoit donnée ſe trouver par-tout, & voyant que c'étoit l'infanterie légionnaire qui décideroit du ſort de la bataille, pouſſe à cheval au travers de la mêlée, tue, écarte tout ce qui ſe préſente, & en même temps met le feu ſous le ven-

(a) *Les Romains alors ne pouvant plus combattre par phalange, ne ſe defendirent plus que ſéparés.*] Ce trait prouve que l'armée Romaine ne combattit que ſur une ligne.

Sans doute que les Carthaginois combattant dans cet ordre, les Romains jugerent qu'ils devoient en uſer de même, & donner à leur infanterie une ſi grande profondeur, que le poid ſeul de ſon choc pût décider la victoire, ſur-tout dans la diſette d'hommes, où Annibal ſe trouvoit pour en faire autant.

Cette ligne énorme en épaiſſeur ne pouvant ſe mouvoir enſemble ; il en fut fait des corps ſéparés près à près, leſquels formoient comme autant de colonnes. Si elles euſſent chargé de la même impulſion & tous enſemble, les Carthaginois euſſent eu bien de la peine à réſiſter : mais pour les en empêcher, Annibal eut l'adreſſe d'engager le combat ſeulement au centre, ce qui revient au ſentiment de ma premiere note ſur ce chapitre, qui fait voir que c'eſt à tort que Tite-Live, Plutarque & Florus ont dit des Gaulois : *Sicut primus impetus eis major quam virorum eſt, ita ſequens minor quam fœminarum.* Tant d'expériences anciennes & modernes prouvent ſi bien que cette premiere vivacité ne ſe rallentit point, lorſque les Chefs ſavent l'employer, que je ſuis étonné que cette opinion trouve encore des partiſans.

tre aux ſoldats Romains. Annibal, qui pendant toute la bataille étoit reſté dans cette boucherie, faiſoit la même choſe de ſon côté.

La cavalerie Numide de l'aîle droite, ſans faire ni ſouffrir beaucoup, ne laiſſa pas d'être utile dans cette occaſion par ſa maniere de combattre : car fondant de tous côtés ſur les ennemis, elle leur donna aſſez d'affaires, pour qu'ils n'euſſent pas le temps de penſer à ſecourir leurs gens. Mais lorſque l'aîle gauche, où commandoit Aſdrubal, eut mis en déroute toute la cavalerie de l'aîle droite des Romains, à un très-petit nombre près, & qu'elle ſe fut jointe aux Numides, la cavalerie auxiliaire n'attendit pas qu'on tombât ſur elle, & lâcha le pié.

On dit qu'alors Aſdrubal fit une choſe qui prouve autant ſa prudence, qu'elle contribua au ſuccès de la bataille. Comme les Numides étoient en grand nombre, & que ces troupes ne ſont jamais mieux que lorſqu'on fuit devant elles ; il leur donna les fuyards à pourſuivre, & mena la cavalerie Eſpagnole & Gauloiſe à la charge pour ſecourir l'infanterie Africaine. Il fondit ſur les Romains par leurs derrieres, & faiſant couler ſa cavalerie par troupes dans la mêlée par pluſieurs endroits, il donna de nouvelles forces aux Africains, & fit tomber les armes des mains aux ennemis. Ce fut alors que L. Æmilius tout couvert (*a*) de plaies mortelles, tomba enfin & perdit pour ſa patrie une vie, pendant laquelle il lui avoit rendu tous les devoirs d'un bon Citoyen.

(a) *Ce fut alors qu'Æmilius tout couvert de plaies mortelles., tomba enfin & perdit pour ſa patrie une vie.*] Le ſilence que Polybe, Auteur contemporain, garde ſur un évenement auſſi remarquable que celui de la mort de ce grand homme, me feroit révoquer en doute les circonſtances que Tite-Live & Plutarque rapportent unanimement, à la vérité l'un d'après l'autre. *Pour ce qui eſt des Conſuls*, dit Plutarque, *Varron ſe ſauva à cheval dans la ville de Venuſe, & Paul Emile entraîné par l'impétueux torrent de cette déroute, le corps tout couvert de traits qui étoient reſtés dans ſes plaies, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'aſſit ſur une pierre, attendant que quelqu'un des ennemis vint l'achever. Mais la quantité de ſang, qui lui enſanglantoit le viſage, l'avoit ſi fort défiguré, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable, & que ſes amis & ſes domeſtiques paſſoient près de lui ſans s'arrêter. Il n'y eut que Cornelius Lentulus, jeune homme de maiſon Patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, & lui préſenta ſon cheval, le conjurant de s'en ſervir, & de ſe conſerver pour ſes Citoyens, qui avoient alors plus beſoin que jamais d'un bon Conſul. Paul Emile rejetta ſes prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il verſoit en abondance; & quand il le vit remonté, il lui mit ſa main dans la ſienne, & lui dit en ſe ſoulevant un peu : Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui ſeras témoin que Paul Emile a ſuivi ſes conſeils juſqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée ; mais qu'il a été vaincu par ſon Collegue, & enſuite par Annibal. Ces paroles finies, il le congédia, ſe jetta parmi la foule qu'on maſſacroit, & fut tué comme les autres.*

Les Romains combattoient toûjours, & faifant front à ceux dont ils étoient environnés, ils réfifterent tant qu'ils pûrent. Mais les troupes qui étoient à la circonférence diminuant de plus en plus, ils furent enfin ferrés à l'étroit, & paffés tous au fil de l'épée. Attilius & Servilius, deux perfonnages d'une grande probité (*a*), & qui s'étoient fignalés dans le combat en vrais Romains, furent auffi tués dans cette occafion.

Pendant le carnage qui fe faifoit au centre, les Numides pourfuivirent les fuyards de l'aîle gauche. La plûpart furent taillés en pieces, d'autre furent jettés en bas de leurs chevaux; quelques-uns fe fauverent à Venufe, du nombre defquels étoit Varron le Général Romain, cet homme abominable, dont le gouvernement coûta fi cher à fa patrie. Ainfi finit la bataille de Cannes, bataille où l'on vit de part & d'autre des prodiges de valeur, comme il eft aifé de le juftifier.

De fix mille chevaux dont la cavalerie Romaine étoit compofée, il ne s'en fauva à Venufe que foixante-dix Romains avec Varron, & de la cavalerie auxiliaire il n'y eut qu'environ trois cents maîtres qui fe jetterent dans différentes villes: dix mille hommes de pié furent à la vérité faits prifonniers, mais ils n'étoient pas au combat. Il ne fortit de la mêlée pour fe fauver dans les villes voifines qu'environ trois mille hommes, tout le refte au nombre de foixante & dix mille mourut dans ce lit d'honneur.

Les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire, auffi bien que des précédentes, à leur cavalerie, & donnerent par-là à tous les peuples qui devoient naître après eux cette leçon éclatante, qu'en temps de guerre il eft beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie & être fupérieur (*b*) en cavalerie, que d'avoir des forces égales à celles de fon ennemi.

(*a*) *Attilius & Servilius, deux perfonnages d'une grande probité, & qui s'étoient fignalés dans le combat en vrais Romains, furent auffi tués dans cette occafion.*] Il eft étonnant tout ce qui périt de gens de marque à Cannes; & ce qu'il y a de bien plus furprenant encore, c'eft que le feul coupable de cette journée ait échappé, & qu'il ait été reçû à Rome avec des félicitations, & comme en une efpece de triomphe, c'eft ce qui eft incompréhenfible.

Cette funefte journée avoit été prédite, à ce que dit Tite-Live, par un Poëte Latin nommé Cn. Marcius, dont les vers commencent ainfi:

Amnem Trojugena Cannam Romane fuge, &c.

Ce qui nous fait voir que ce peuple avoit fes enthoufiaftes comme tous les autres.

(*b*) *Il eft beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie, & d'être fupérieur en cavalerie.*] L'on doit bien s'attendre quand on a lû tout ce que j'ai dit jufqu'ici, que je ne pafferai pas à Polybe

Annibal perdit dans cette action environ quatre mille Gaulois, quinze cents tant Espagnols qu'Africains, & deux cents chevaux.

Je viens de dire que les dix mille hommes faits prisonniers n'étoient pas au combat : c'est que L. Æmilius avoit laissé dans son camp dix mille hommes de pié, afin que si Annibal menoit à la bataille toute son armée sans laisser de garde à son camp, ce corps de réserve pût s'aller jetter sur le bagage des ennemis ; ou que si ce Général prévoyant l'avenir détachoit un corps de troupes pour garder son camp, il y eût d'autant moins d'ennemis à combattre. Or voici comme ces dix mille hommes furent faits prisonniers. Dès le commencement du combat, selon l'ordre qu'on leur avoit donné, ils avoient été assiéger les Carthaginois qu'Annibal avoit laissés pour la garde du camp.

cette maxime touchant la proportion des armes d'une armée, & que je les combattrai vivement après que j'aurai dit un mot de ma surprise, sur ce qu'un homme comme lui juge des choses par un évenement, & d'après un évenement.

Je trouve de plus que cet évenement n'est ni concluant, ni même justificatif pour la maxime, puisque la différence de la cavalerie Romaine à la Carthaginoise n'étant dans cette occasion que de quatre cents chevaux, on ne sauroit attribuer la défaite des Romains à une inégalité si peu sensible. Outre cela les deux ailes de cavalerie qui combattirent n'étoient point dans le cas de se déborder ou de s'envelopper l'une l'autre, attendu qu'elles appuyoient toutes deux à l'Aufide. Ce qui les réduisoit à l'égalité, & que les deux autres ailes (dans lesquelles la différence de force étoit plus sensible, & pouvoit décider la victoire) ne combattirent point, du moins les Romains fuirent après avoir vû la perte de la bataille, & les Numides se mirent alors seulement à leurs trousses.

Outre cela ce ne fut point la cavalerie qui décida la victoire, elle s'étoit déja déclarée quand Asdrubal arriva pour l'accélérer. Si l'infanterie Romaine eût été mieux conduite, l'avantage de la cavalerie Carthaginoise n'eût point été aussi important ; d'où je conclus que Polybe a eu tort de prendre occasion de la défaite de Cannes pour mettre en avant une maxime que je maintiens fausse d'après les Grecs & les Romains, qui ne faisoient cas que de leur infanterie, laquelle affrontoit & battoit par-tout les gens de cheval : aussi n'avoient-ils jamais dans leurs armées qu'un douzieme de cavalerie.

Scipion battit Annibal à Zama, étant inférieur en cavalerie, & ses ailes n'étant appuyées à rien.

Si les Romains dont nous parlons se fussent tenus dans des lieux avantageux à l'infanterie, comme avoit fait Fabius, le grand nombre de la cavalerie devenoit inutile & à charge à ce Général qui y faisoit consister toute sa force ; & puisque celui-ci n'osa jamais faire combattre son infanterie sans sa cavalerie, vû qu'elle étoit inférieure à celle des Romains : cela prouve la supériorité de l'arme à pié, puisque celle-là peut combattre par-tout lorsqu'elle est égale & bien conduite. Donc Annibal avoit tort d'avoir établi sa supériorité en cavalerie, aux dépens de l'égalité d'infanterie.

Si on faisoit la guerre dans un pays uniforme, il faudroit se régler sur sa nature pour la proportion des deux armées : mais comme, sur-tout en Italie, l'on trouve plus de pays couverts & coupés que de plaines, que d'ailleurs dans tous les pays du monde les champs de bataille varient à chaque marche. Il est plus avantageux d'avoir sa supériorité dans l'arme qui peut combattre par-tout, & c'est l'infanterie ; car la cavalerie ne peut être employée absolument qu'en plaine.

Polybe m'excusera ; mais la défaite des Romains à Cannes ne vint que de la maladresse des Généraux, & point du tout du défaut de cavalerie.

Ceux-

Ceux-ci se défendirent, quoiqu'avec assez de peine : mais quand la bataille fut entierement finie, ce Général accourut au secours de ses gens, poussa les Romains, & les enveloppa dans leur propre camp. Deux mille furent tués, & tout le reste fait prisonnier. Deux mille chevaux qui avoient pris la fuite & s'étoient retirés dans les forteresses répandues dans le pays, eurent le même sort. Forcés dans leurs postes par les Numides, ils furent tous amenés prisonniers.

Après cette victoire, les affaires prirent le tour auquel on s'attendoit dans les deux partis. Elle rendit les Carthaginois maîtres de presque toute cette partie d'Italie qu'on appelle l'ancienne & la grande Grece. Les Tarentins se rendirent d'abord : les Argyripains & quelques peuples de la Campanie appellerent Annibal chez eux. Tous les autres penchoient déja à se livrer aux Carthaginois, qui de leur côté n'espéroient rien moins que de prendre Rome d'emblée. Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource (*a*) l'Empire d'Italie, ils trembloient pour eux-mêmes & pour leur propre patrie, dans la pensée qu'Annibal viendroit incessamment à Rome. La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble (*b*) au malheur des Romains, & disputer à An-

(a) *Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource l'Empire d'Italie, ils trembloient pour eux-mêmes & pour leur propre patrie.*] Polybe compte soixante-dix mille morts, & plus de dix mille prisonniers. Tite-Live, que je crois moins digne de foi, n'en avoue que quarante mille de pié, & deux mille sept cents chevaux : mais je crois qu'il ne faut pas s'y arrêter non plus qu'au stratagème qu'il cite, que les Numides feignirent de se venir rendre aux Romains pour les trahir durant le combat, ni au vent impétueux que Valere Maxime & Plutarque font naître tout-à-propos. Je ne sai lequel des trois en est l auteur.

Polybe n'en dit mot : mais en même temps il omet une circonstance qui suivit la bataille, laquelle est remarquable, & qui a un grand air de vérité ; je n'ai garde de l'omettre, elle peut servir de leçon aux gens de cœur en pareil cas, & leur apprendre qu'avec des armes & du courage, il n'y a rien de désespéré.

Je veux parler de la résolution des soldats, qui sans Chefs se retirerent dans le grand camp des Romains, d'où ils envoyerent proposer à ceux qui s'étoient réfugiés dans le petit de venir *les trouver à la faveur des tenebres, tandis que les victorieux dormoient abbattus par le travail & par le vin, & qu'ils iroient tous ensemble a Canusium.*

Cet avis n'ayant pas été goûté par le grand nombre, ceux-ci résolurent de se retirer seuls, & celui qui les commandoit, dit Tite Live, les rangea en forme de coin, que l'on remarque bien ceci, c'est-à-dire, en colonne, & se retira à travers les ennemis : mais parce que les Numides tiroient sur le flanc droit, *qui demeuroit découvert, les gens de Sempronius Tuditanus, Tribun militaire, se firent comme une muraille de leurs boucliers, qu'ils prirent alors de la main droite, & passerent dans l'autre camp au nombre de six cents : & de la s'étant joints aux plus grandes troupes, ils se retirerent tous ensemble à Canusium.*

Il est surprenant que Polybe ait omis une circonstance aussi intéressante pour tout militaire.

(*b*) *La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble au malheur*

nibal la gloire de les détruire. A peine avoit-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle, que le Préteur envoyé dans la Gaule Cisalpine y étoit malheureusement tombé dans une embuscade, & que son armée y avoit été toute taillée en pieces par les Gaulois.

Tous ces coups n'empêcherent pas le Sénat de prendre toutes les mesures possibles pour sauver l'Etat. Il releva le courage du peuple, il pourvut à la sûreté de la ville, il délibéra dans la conjoncture présente avec courage & avec fermeté. La suite le fit bien connoître. Quoiqu'alors il fût notoire que les Romains étoient vaincus & obligés de renoncer à la gloire des armes; cependant la forme même du gouvernement, & les sages conseils du Senat, non-seulement les ont remis en possession de l'Italie par la défaite des Carthaginois, mais leur ont encore en peu de temps assujetti toute la terre. C'est pourquoi, lorsqu'après avoir rapporté dans ce Livre-ci toutes les guerres qui se sont faites en Espagne & en Italie, pendant la cent quarantieme olympiade, & dans le suivant tout ce qui s'est passé en Grece pendant cette même olympiade, nous serons venus à notre temps, nous ferons alors un Livre exprès sur la forme du gouvernement Romain. C'est un devoir dont je ne puis me dispenser sans ôter à l'histoire une des parties qui lui convient le plus: mais j'y suis encore porté par l'utilité qu'en tireront les personnes constituées en autorité, ou pour réformer des Etats déja établis, ou pour en établir de nouveaux.

des Romains.] La disgrace arrivée dans les Gaules, dont la nouvelle arriva à Rome peu de jours apres celle de Cannes, avoit si fort répandu la consternation, que Rome ne dût son salut dans ce premier moment qu'à la faute que fit Annibal de n'y pas marcher tout de suite; & si l'on a tant de sujet de loüer la fermeté des Romains qui se rétablirent bien vîte de cet abbattement, combien plus ne devons-nous pas loüer Louis XIV. après les évenemens de la levée du siege de Barcelone, qui fit perdre la Catalogue, la perte de la bataille de Ramillies dans le même mois, & dans la même campagne, l'aventure de Turin, qui surpassoit encore les deux malheurs précédens; combien dis-je, ce Prince vraîment grand alors, n'est-il pas digne de toute notre admiration par la fermeté qu'il témoigna, & l'habileté avec laquelle il sût trouver & employer des ressources efficaces! Cet évenement encore plus développé dans une postérité plus reculée, sera toûjours plus admiré dans un Prince, dont on ne sauroit faire un éloge assez digne de toutes ses vertus.



OBSERVATIONS

Sur la bataille de Cannes entre les Romains & les Carthaginois.

§. I.

Eclairciſſements ſur quelques expreſſions dont Polybe ſe ſert dans la deſcription de cette bataille.

AVant que d'entreprendre nos réflexions ſur une auſſi fameuſe bataille que celle de Cannes, je crois devoir faire faire au lecteur quelques obſervations. L'une que la plûpart de ceux qui ont écrit & qui ont réfléchi ſur cette journée ſans trop s'attacher à l'ordre de bataille des Romains, ont donné toute leur admiration à celui des Carthaginois, ſans nous dire pourquoi ils l'admiroient : quant à celui des Romains, ſi la plûpart ne s'y ſont pas arrêtés, c'eſt qu'ils ne l'ont pas compris ; car Tite Live ne fait qu'y répandre de l'obſcurité.

Polybe beaucoup plus clair n'a pas paru tel à pluſieurs, parce que ceux qui entendent le grec ne ſont guere militaires, & qu'il faut l'être abſolument pour appliquer à un même terme toutes les ſignifications que la diſette des mots militaires dans cette langue engageoit à lui donner. Dans cette occaſion, c'eſt le mot phalange qui m'a embarraſſé, & c'eſt lui qui jette la confuſion ſur tout le narré de cette journée; attendu que les Romains n'ayant pas accoûtumé de combattre de cette maniere, il faut croire qu'ils ont changé ce jour-là toute leur tactique. Il ſemble qu'ils ſe plaignent de n'avoir pû combattre par phalange ; donc ils avoient changé leur ordonnance, qui n'étoit pas la phalange : mais ce que Polybe & Plutarque nomment en grec d'un terme qui peut ſe rendre par ſpirale, ou ce que nous nommons quinconce, c'eſt-à-dire, les corps de la ligne qui ſuit vis-à-vis les intervalles de celle qui précéde.

Beaucoup de réflexions & de recherches, jointes à la connoiſſance des ordres de bataille de Régulus contre Xantippe en Afrique, & celui de Scipion contre Annibal à Zama, m'ont fait conjecturer celui de Varron ; & Dom Tuillier m'a fait connoître dans le texte grec la certitude de mes conjectures.

Varron ayant quitté l'ordre que les Romains appelloient ſpirale, & celui qu'il prit ayant un foible rapport avec la phalange, Polybe s'eſt ſervi du terme de phalange pour l'exprimer : comme les Romains n'avoient ni les piques néceſſaires, pour cette évolution, ni leurs troupes diſpoſées à ce genre de combat, dont la force réſide toute dans la preſſion & l'union de ſon choc, ils prirent l'ordre en colonne ; c'eſt-à-dire qu'ils placerent les cohortes les unes derriere les autres ſans intervalles entre les rangs. mais de diſtance en diſtance ils en garderent entre les files des différentes cohortes, de ſorte qu'ils formerent une ligne de colonnes, mais dégagées & indépendantes ; au contraire de la phalange, qui eſt unie dans tout ſon front, & ſujette à ce défaut, que

lorsqu'elle est ouverte quelque part, il n'y a guere moyen de la rétablir : au contraire des colonnes qui manœuvrent seules, & dont le désordre n'influe point sur les voisines.

La seconde observation est une pure conjecture sur le combat de la veille. Je le regarde comme un stratagème d'Annibal, pour exciter l'impétuosité de Varron, fomenter la mésintelligence, le détacher de l'avis d'Æmilius en flattant son amour-propre, & le traiter comme il avoit fait Sempronius sur la Trébie, & Minucius au combat de Gérunium. Cette conduite lui ayant si bien réüssi à deux reprises différentes, il ne seroit pas surprenant qu'il l'eût employée à dessein dans cette occasion.

Passons à nos observations.

§. II.

Ordonnance des deux armées. Stratagème d'Annibal.

TOus les Historiens conviennent dans le récit des principales circonstances de la bataille de Cannes : mais tous ne sont pas clairs dans le récit qu'ils en font. Tite-Live si judicieux & si bon Auteur en tout le reste a échoüé ici. Le seul Polybe nous l'a bien rendue : avec un peu de réflexion, nous l'avons pénetré, & ce sera d'après lui que nous allons donner l'ordre de bataille des deux armées, qui a beaucoup de rapport, ainsi que je l'ai dit, à celui de Régulus, & à celui de Scipion.

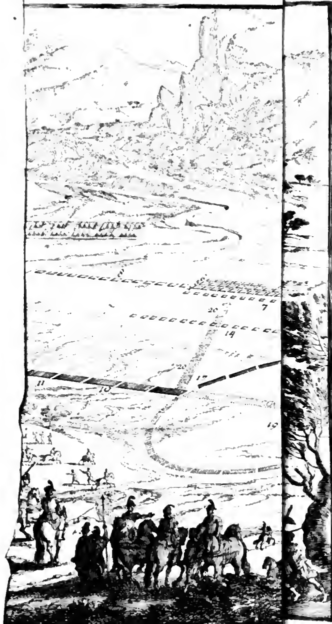
On voit par le texte, que les Romains divisés en deux camps, le grand en-deçà de l'Aufide, & le petit au-delà, s'étoient rendus maîtres du pays, & resserroient si fort Annibal dans ses subsistances que s'ils eussent temporisé encore, & suivi l'avis d'Æmilius, les Carthaginois périssoient.

Mais l'impatient Varron désirant de combattre n'eut pas plutôt reçû la lettre du Sénat qui inclinoit à la bataille, qu'il n'écoute plus rien, & se résout de la donner le jour qu'il commandera. Le matin de ce jour arrivé, il passe l'Aufide avec les troupes du grand camp, les joint au petit & se met en bataille.

L'ordre de bataille est bien profond pour être d'un aussi mal-habile homme ; je serois tenté de croire qu'il fut de l'invention de Minucius. Sans doute que celui qui prit la résolution de changer l'ordre accoûtumé, fit réflexion que l'on avoit toûjours été battu dans cette guerre en suivant l'ancien systême, attendu que l'ennemi combattoit en phalange parfaite, & que pour lui résister, il falloit s'approcher de sa tactique, mais en même temps en éviter les défauts ; & qu'en augmentant l'impétuosité du choc par la réunion des cohortes, il falloit en ôter l'embarras & le flottement qui en rallentissent l'ardeur, & en appésantissent la marche.

Ainsi sur ces sages réflexions on forma des colonnes, c'est le seul ordre capable d'un grand effort, l'unique parfait, le moins composé, le plus simple, & celui qui partage moins l'attention dans le détail d'un combat.

Partant de là, l'infanterie fut placée au centre sur une seule ligne. Les cohortes (4), (5), (6), à la queue les unes des autres, ne formoient qu'un seul corps, ou colonne. Entre ces colonnes on ne laissa que l'intervalle nécessaire pour l'écoulement des armés à la légere.



BATAILLE DE

(7), disposés par pelotons à la tête & sur tout le front de l'infanterie : cela pourroit s'appeller phalange coupée.

La cavalerie fut placée aux aîles, la droite (8) appuyée à l'Aufide, & la gauche (9) s'étendoit dans la plaine.

Annibal voyant ces mouvemens, se dispose au combat, passe aussi la riviere, & range son armée en bataille sur une seule ligne, selon sa coûtume. Son infanterie (10) au centre, la droite & la gauche composées de l'Africaine (11) & (12), & le centre de l'Espagnole & de la Gauloise, celle-ci à la droite de la premiere (13), les gens de traits (14) répandus sur le front à l'imitation des Romains, la cavalerie de même sur les aîles, la Gauloise & l'Espagnole, qui étoient ses troupes d'élite, il les plaça à la gauche (15), & mit la cavalerie Numide à la droite (16) pour déborder & envelopper l'ennemi.

Tel étoit l'ordre dans lequel les deux armées se préparoient à combattre, lorsqu'Annibal ayant apperçû la nouvelle disposition des Romains, après s'être félicité de ce que le petit front que les Romains s'étoient fait ne lui ôtoit pas le moyen de les déborder, ni ne l'engageoit pas à diminuer ses files pour s'étendre, songea au moyen de ne pas se commettre en même temps avec toutes ses forces par un combat parallele dans tout le front, contre des colonnes, du poids desquelles il avoit tout à redouter, puisque leur profondeur étoit au moins de trente rangs. Afin de donner le temps à sa cavalerie de faire son coup, il jugea qu'il falloit amuser le centre sans le livrer en entier, & refuser les aîles qui lui feroient une ressource. De cette idée passant à d'autres plus audacieuses, il jugea que Varron, homme peu profond feroit des fautes ; & pour l'y engager, il donna ordre à son centre qu'à un certain endroit il feindroit de succomber sous le poid des Romains, pour les engager dans un rentrant qui seroit leur tombeau.

Ainsi rempli de ce projet, il s'ébranle du centre de la ligne, & forme en marchant une ligne courbe (17) & (18), qui en s'allongeant diminuoit de son épaisseur pour ne point laisser d'intervalle.

Soit que les Romains n'apperçussent pas d'abord cette ruse, soit que ce mouvement en avant fût exécuté avec beaucoup de vivacité, ils n'en comprirent pas le fin, & ne purent y remédier qu'en tirant des troupes des aîles pour renforcer leur centre où le combat s'engageoit : dès que le Consul eut fait cette faute, Annibal qui conduisoit lui-même ce centre, lui ordonne de céder peu à peu le terrein en se retirant comme s'il eût été forcé de le faire, & former par ce mouvement en arriere un rentrant dans lequel il espera que les Romains venant à s'enfoncer, il feroit tourner ses aîles au point (20) pour les envelopper, & les défaire d'autant plus aisément qu'ils auroient rompu leur ordonnance.

Quelque positif que paroisse Polybe, en faveur de cette courbe circulaire, qui, comme il dit, ôtoit à Annibal beaucoup de son épaisseur dans ce centre si important, je ne puis résister à la difficulté qu'eut eue une pareille ligne de troupes, tant pour sa formation en avant, que pour son mouvement en arriere ; ainsi je suis fort porté à suivre sur cela le sentiment du Prince Louis Guillaume de Nassau, dans son livre

intitulé Annibal & Scipion, ou les grands Capitaines. Il donne un plan de la bataille de Cannes, où le centre des Carthaginois est rangé comme l'on voit en A. Il est vrai qu'il y auroit eu des intervales sur les flancs de ses corps; mais peut être qu'Annibal les remplit de ses armés à la légere G. Le déployement de tous ces corps n'est qu'une marche droite devant eux en avant, tout comme leur repliement est une marche droite en arriere d'eux, laquelle étant plus ou moins longue leur fait reprendre la premiere position H en ligne droite, ou former un rentrant tout pareil au saillant B.

Ces mouvemens ne sont point du tout composés, & remplissent de même l'objet d'Annibal.

§. III.

Combat.

COmme il étoit très-important aux deux partis de commencer le combat, par ce qu'ils avoient de meilleur; que d'ailleurs il entroit dans les vûes d'Annibal, d'augmenter le courage de son infanterie, par la vûe d'un heureux succès de la cavalerie, il fit ébranler, pour charger, toute son aîle gauche en qui il avoit beaucoup de confiance, par les services qu'il avoit tant de fois tirés de cette bonne cavalerie. Le succès répondit à ses espérances, la cavalerie Romaine non moins courageuse, mais moins instruite à manier les chevaux, soûtint la charge avec beaucoup de courage: mais le cavalier Romain embarrassé d'un animal qu'il ne sait pas conduire, prend le ridicule parti de mettre pied à terre; cette nation toûjours incorrigible dans ses préjugés ne se souvenant plus qu'au Tésin, une manœuvre aussi misérable avoit causé sa honte & sa défaite. Il paroît par le récit de Polybe, que chaque cavalier ne prit l'ordre que de son caprice, pour mettre pied à terre. *Le combat s'échauffant*, dit-il; *les Romains se battirent avec furie, & plutôt en Barbares qu'en Romains; car ce ne fut point, tantôt en reculant, tantôt en revenant à la charge selon les regles de leur milice; à peine furent-ils aux mains, qu'ils sauterent de cheval, & saisirent chacun son homme.*

Il me paroît que cette manœuvre est fort difficile au moment du choc, & je ne sai si je ne pencherois pas au sentiment de Tite-Live, qui fait entendre que toute cette ca-

valerie eut ordre de mettre pied à terre: il y a du moins beaucoup d'apparence, vû l'impossibilité que cela se puisse durant le combat. De quelque façon que ce ridicule parti ait été pris, il n'y a qu'un mot à dire contre; c'est ce que dit Annibal au rapport de Plutarque. *Je les aime mieux comme cela que si on me les eût livrés piés & poings liés.*

Que de la cavalerie mette pied à terre pour combattre contre un corps d'infanterie qu'elle n'aura pû rompre autrement, cela peut être quelquefois avantageux: mais contre de la cavalerie dans une plaine rase, cette manœuvre est si absurde que ce seroit perdre du temps que de s'amuser à discourir contre.

Quand on exige qu'une cavalerie puisse mettre pied à terre, & soit équipée & armée à l'avenant comme l'étoit la Romaine, ce n'est pas pour qu'elle le fasse souvent, mais avec prudence & discernement : on peut même dire qu'il est excellent que cela se puisse. Les Allemands le font en certaines conjonctures, & font bien. Les François n'ont pû le faire tant qu'ils ont conservé la botte forte, dont M. le Comte d'Evreux a fort contribué à leur ôter l'usage. A l'heure qu'il est dans un besoin ils le feroient, & l'ont fait quelquefois avec succès : mais je le répete, il faut user de circonspection pour l'ordonner.

Ce n'est plus le cas de l'ancienne Gendarmerie qui combattoit à pié comme à cheval, laquelle étant armée de toutes pieces, & composant la majeure partie des armées, étoit souvent obligée de partager & de faire les fonctions de l'infanterie qui lui manquoit.

La tactique d'alors étoit si différente & de celle des Romains & de celle d'à présent, que l'on ne sauroit suivre ce modele, ni l'appuyer de ce que dit Montagne en faveur du combat à pié.

Qu'un corps de lanciers bien armés comme ils l'étoient jadis, se voyant entouré ou près de l'être par un corps de cavalerie légere, mette pied à terre pour s'empêcher d'être tourné & harcelé par la multitude, cela étoit à sa place, d'autant mieux que la lance & l'armure rendoient un pareil corps à pié impénétrable à de la cavalerie légere. Nous ne manquons ni de raisonnemens, ni d'exemples pour appuyer ces deux sentimens : mais il n'y a que ceux de la Trébie & de Cannes pour la cavalerie à pié, contre de l'autre cavalerie de même espece en plaine.

* *Philelagne & Jean, deux Généraux de l'Empereur Justinien, reconnoissant qu'ils n'avoient pas assez de forces pour résister à la cavalerie des Perses, dont ils avoient déja éprouvé la valeur, descendirent de leurs chevaux, & exhorterent les Romains & les Laziens de faire de même. Cela fait, ils se rangerent à pié, & présenterent leurs lances à l'ennemi, qui s'arrêta, ne sachant que faire : car ils ne pouvoient ni attaquer l'infanterie par des irruptions, ni rompre les bataillons des lanciers, parce que les chevaux s'effarouchoient à la vûe des pointes des lances*, d'où il arriva que les Perses ne pouvant les entamer, se retirerent sans rien faire.

L'exemple de Philippe Visconti que j'ai cité au traité de la colonne, prouve en faveur de la cavalerie pied à terre contre l'infanterie; puisque ce Prince n'ayant pû rompre un

* *Procope, Hist. secr. de Cousin, chap. 2.*

corps de dix-huit mille Suiſſes avec ſa cavalerie, lui fit mettre pied à terre, & ayant attaqué les Suiſſes à la tête de ſix mille cavaliers à pié l'épée à la main, il les rompit & les défit entierement.

Mais ce dernier exemple revient à ce que j'ai dit des anciens Gendarmes. Combien nos hiſtoires fourniſſent-elles d'exemples, où ces braves hommes qui ſavoient ſi bien combattre, le faiſoient à pié comme à cheval, dans des aſſauts, & même des eſcalades ! C'étoit alors l'uſage. Froiſſard dit *qu'à la bataille de Creſſy, le Roi d'Angleterre fit faire un grand parc près d'un bois derriere ſon oſt, & là mettre tout chars & charettes, & fit entrer dedans ce parc tous ſes chevaux, & demeura chacun homme d'armes & archer à pié.*

Dans le Pere Daniel nous liſons qu'à la bataille de Maupertuis, proche de Poitiers, où le Roi Jean fut ſurpris, tous les Gendarmes furent mis à pié, excepté trois cents & un petit corps de reſerve d'Allemands, qui eurent ordre de demeurer à cheval.

La même choſe ſe fit au combat de Cocherel, ſur la riviere d'Eure, en haute Normandie, à l'entrée du regne de Charles V. entre Bertrand du Gueſclin, qui étoit du parti de ce Prince, & le Captal de Buch, qui tenoit celui des Anglois & des Navarrois.

La bataille d'Azincourt ſe donna de la même maniere ſous Charles VI. & l'on voit encore beaucoup de pareils exemples ſous Charles VII. mais cette Gendarmerie qui combattoit ainſi étoit toute compoſée de Gentilshommes adroits & exercés à ces deux genres de combat, qui avoient des valets pour conduire leurs chevaux qui étoient armés de bonnes lances, pour pouvoir à pié ſe former ſur pluſieurs rangs, & qui alors combattoient avec ordre, & non comme les cavaliers Romains à Cannes ſans ordonnance & en confuſion.

Céſar dit dans ſes Commentaires, que les Sueves, peuple belliqueux, *mettent ſouvent pied à terre dans les combats, puis remontent ſur leurs chevaux qui ſont accoûtumés à demeurer en leur place en les attendant.* C'eſt là préciſément à quoi ſont deſtinés les dragons, qui ſont ou qui doivent être montés armés & diſciplinés à l'avenant. Leur vraie inſtitution étant de n'être à cheval que pour ſe porter diligemment d'un lieu à un autre, & y combattre à pié en arrivant : mais aujourd'hui ſoit qu'on ne ſache pas les employer, ſoit qu'ils préferent de combattre à cheval, ils ne combattent preſque plus autrement, je ne ſai s'ils s'en trouvent bien.

Cette digreſſion, en nous délaſſant, nous a un peu écarté de notre ſujet.

Revenons au combat de l'aîle gauche des Carthaginois, qui ayant renverſé l'aîle droite des Romains, contraignit toute leur cavalerie de cette partie à abandonner ſon infanterie, non par défaut de courage, mais par l'ignorance des Chefs.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à cette aîle, l'aîle gauche des Romains, ſans doute par la lacheté des Chefs de cette partie, ne fit rien de digne du nom Romain, & l'infanterie ſe trouva également dépouillée de ſes deux aîles.

Cependant la bonté de ſon ordonnance ſembla d'abord lui procurer l'avantage ; les Gaulois & les Eſpagnols qui s'étoient avancés hors de la ligne, ſont d'abord non-

ſeulement

seulement arrêtés dans leur charge, mais poussés avec vigueur, & ramenés battant jusqu'à la ligne. Ce succès ayant enhardi l'infanterie qui se trouva vis-à-vis d'eux, elle ne garda plus de rang; & s'étant avancée à son tour hors de sa ligne, elle pousse ces fuyards dans la bonne foi, & n'imagine rien de plus d'une retraite qui a autant d'apparence de fuite. Les Généraux qui ne voyent pas plus clair, font couler des troupes des aîles à ce centre, pour en assûrer & en maintenir d'autant plus le succès: de sorte que la majeure partie de l'infanterie ayant quitté ses rangs, s'enfonce avec confusion dans l'entonnoir que lui présente la retraite du centre de l'ennemi. Annibal qui avoit tendu le piége, & qui ne désiroit que de voir les Romains s'y engager, fait marcher ses aîles d'infanterie qui n'avoient pas encore combattu par les points (20) à droite & à gauche, & charger en flanc ces troupes entassées; aussi-tôt les Gaulois & les Espagnols instruits d'avance de leur manœuvre, retournent sur leurs pas, chargent les Romains & les arrêtent tout court. Pour lors les cohortes se confondent, le soldat s'intimide, & l'on ne voyoit plus que de l'incertitude, au lieu de victoire, lorsqu'Asdrubal, ayant lâché la cavalerie Numide après celle des Romains, pour l'empêcher de se rallier, revient avec l'Espagnole & la Gauloise, pour charger en queue l'infanterie Romaine, & décide par-là la victoire en faveur des Carthaginois.

On peut dire que ce ne fut point le mauvais ordre de bataille des Romains qui causa leur défaite, mais la ruse d'Annibal, qui n'en dut le succès qu'à la malhabileté des Généraux Romains.

C'est ce que nous allons examiner.

§. IV.

Réflexions sur les fautes des Romains.

Quelque bon que j'aye annoncé l'ordre de bataille de l'infanterie Romaine, je n'ai pas prétendu l'approuver en tout. Je l'ai cru excellent quant à l'ordre en colonne des cohortes, & je suis confirmé dans ce sentiment par Scipion l'Africain, qui l'adopta à Zama, & le fit triompher ainsi qu'il triompha lui-même.

Mais je regarde comme la premiere faute celle d'avoir formé ces différentes colonnes de trois cohortes, au lieu de deux; cette derniere profondeur étoit plus que suffisante contre celle des Carthaginois, qui n'en approchoit pas à beaucoup près.

En second lieu d'avoir placé les colonnes trop près à près, ce qui joint à leur trop grande profondeur, réduisit le front de l'armée Romaine, quoique très-supérieur, à l'égalité de celui d'Annibal; tandis qu'en leur donnant & moins de front & plus de distance, Varron se fût fait un front d'un tiers plus grand qui lui procuroit de déborder l'ennemi, & le délivroit de la crainte du stratagème d'Annibal.

En apprenant la faute, j'enseigne le remede. Il en est encore un en pareil cas; c'est de placer derriere les aîles de l'infanterie un bon nombre de cohortes, qui au moment qui précede le combat, doublent à droite & à gauche, avec beaucoup de diligence.

Ce mouvement que rien n'annonce, maintient l'ennemi dans la con-

fiance de l'égalité du front, & lorsqu'il apperçoit qu'il va être débordé, il n'est plus en son pouvoir de s'y opposer.

Polyen nous fournit un exemple de la chose, non de la manœuvre; car je prétends que celle qu'il cite ne vaut rien, & prend trop de temps, au lieu que celle que j'avance est prompte & facile. Il faut seulement observer que ces colonnes ne soient pas placées derriere les bataillons de l'extrémité des aîles, crainte qu'ils ne fussent apperçûs par les flancs; mais il les faut placer à une certaine distance de l'extrémité.

Cléandridas, dit Polyen, *faisant la guerre aux Lucaniens, avoit la moitié plus de troupes qu'eux. Il eut peur, que s'ils s'en appercevoient, ils ne prissent la fuite pour éviter le péril. Il s'avisa donc de donner beaucoup de profondeur à sa phalange. Les Lucaniens lui voyant peu d'étendue, la mépriserent, & étendirent leur ordre dans le dessein de la déborder. Alors Cléandridas étendit sa phalange, ordonna aux serre-files de quitter la file, & de se mettre en rang à côté du chef de file. De cette maniere dévelopant son front, il vint à bout de déborder lui-même les Lucaniens. Ils furent enveloppés, percés de traits & tous tués, à la réserve d'un petit nombre qui prit honteusement la fuite.*

La longueur de cette manœuvre qui double le front d'une armée se fait sentir toute seule; nous n'en dirons rien de plus.

Il est bon de remarquer que cette faute d'avoir rétréci le front de son infanterie fut d'autant moins pardonnable à Varron, qu'il étoit assûré, en l'étendant, qu'il obligeoit Annibal à s'étendre, & amincîroit si fort ses bataillons, qu'ils n'auroient plus ni consistance ni choc, tandis que sa supériorité en nombre lui fournissoit à lui-même l'un & l'autre.

Cette faute dans la disposition de l'infanterie fut suivie d'une seconde; car à la guerre, je l'ai dit, elles ne vont guere seules: ce fut celle de la poursuite indiscrete des Gaulois & des Espagnols au centre. Si Varron eût réfléchi, il eût été assûré que ce corps avancé d'Annibal étoit un leure, & qu'il cachoit un grand dessein: dès lors il eût dû prevenir les troupes de ne point se départir de leur ordre; ainsi ayant repoussé les Gaulois & les Espagnols, il eût cessé de les poursuivre dès qu'ils eurent atteint leur ligne, & ne se fût point engagé dans ce rentrant avant que d'avoir connu l'issue du combat général qu'il devoit engager sur tout le front, sans se laisser aller au trop d'ardeur de ses gens. Dès qu'il vit qu'il n'y avoit que la partie qui avoit marché en avant, qui reculoit hors de sa ligne, il devoit prévoir que la fermeté du reste devoit lui nuire; & dès lors suspendant la poursuite, s'il se fût occupé à rétablir sa ligne, & à lui faire charger d'un mouvement égal toute celle de l'ennemi, ses colonnes eussent vaincu & emporté les corps minces d'Annibal, & l'arrivée d'Asdrubal ne seroit pas venue à temps. Les cohortes de la queue des colonnes, en tournant le visage de son côté, suffisoient pour l'arrêter d'autant plus aisément, que les Triaires étoient armés d'armes de longueur propres contre la cavalerie, joint à ce que les armés à la légere qui se trouvoient là, en se jettant dans les intervalles des escadrons, les eussent rompus à coup de traits.

Outre la faute de cette poursuite inconsidérée, celle d'avoir tiré des

troupes des aîles de l'infanterie, est encore dans le genre des grandes fautes.

Nous ne parlerons pas davantage de la faute de la cavalerie, qui mit pied à terre avec des épées d'environ 13 pouces, contre de la cavalerie à cheval; mais nous blâmerons encore Varron d'avoir négligé de renforcer la sienne des pelotons de gens de traits que nous avons dit partout si utiles. Il devoit connoître la cavalerie ennemie pour meilleure que la sienne; ainsi il falloit qu'il renforçât la sienne de tout ce qu'il pouvoit, même du corps des Triaires qui lui étoit inutile, & dont il ne tira aucun parti. Pour lors la cavalerie des Carthaginois n'eut pas eu beau jeu vis-à-vis de la Romaine ainsi entremêlée & soûtenue de gens de traits, & des Triaires, troupes d'élite, & armée d'espece de spontons, & de pieux semblables à ceux de nos Officiers d'infanterie.

Il ne seroit cependant pas juste d'attribuer tous les malheurs de Cannes au Consul, tandis que le défaut de courage des troupes fut une des principales causes de la perte de la bataille, d'autant plus que l'on ne sauroit dire que les défauts de la disposition fussent du genre de ceux qui rendent le courage des troupes inutile: bien loin delà ils étoient de la nature de ceux que beaucoup de courage répare. Cette infanterie accumulée dans le centre n'étoit-elle pas en état de se faire jour par un bon effort à travers les minces bataillons d'Annibal, qui par-là eût vû le faux & l'inutilité de son stratagême que je suis bien loin de regarder comme sûr ni même avantageux? Il fut heureux, c'est tout ce que l'on en peut dire, & des troupes fermes & bien exercées l'eussent tourné contre lui même: mais les Romains étoient dans le cas où sont la plûpart des armées, qui est de ne point connoître les grandes manœuvres faute de pratique. Les Généraux qui sont obligés à les imaginer, & à les ordonner dans l'action, ne sont pas plus au fait, la plûpart n'en ayant jamais vû faire, & les troupes qui y sont toutes neuves ne sauroient exécuter des ordres mal donnés. C'est une des plus simples & des plus nécessaires que de savoir marcher en bataille: beaucoup de troupes l'ignorent, & la meilleure façon de le leur apprendre quand elles sont dans les garnisons, c'est de mettre un ou deux, ou ce que l'on a de bataillons sur deux de hauteur, & les faire marcher ainsi, pour leur apprendre à ne point crever, à s'attendre & à se regarder marcher; cela fait bien au soldat & bien à l'Officier, à qui cela forme le coup d'œil.

Je ne conseillerois jamais d'entreprendre des retraites simulées, pareille à celle d'Annibal à son centre, si l'on n'a, pour les exécuter des troupes exercées aux grandes manœuvres: c'est le devoir d'un bon Général, quand il en a le temps, de faire faire de ces grandes évolutions, s'attachant de préférence aux plus usitées dans les batailles; c'est à cette école que l'on devient homme de guerre. C'étoit la méthode de Philopœmen; & pour peu que l'on ait vû d'actions, l'on n'aura pas de peine à convenir que le défaut de pratique des grandes évolutions est bien pernicieux.

Ce ne peut jamais être que par ce défaut qu'un corps de troupes viendra à quitter sa ligne pour combattre en avant, ou à s'emporter après les fuyards, qui est une des choses

de la plus grande conséquence dans une bataille, sur-tout vis-à vis de troupes qui sont bien exercées, témoin les exemples suivans.

A la célebre journée de Platée, les Lacédémoniens, gens exercés & aguerris, ayant attaqué la phalange Persane, feignirent de reculer; les Perses ne manquerent pas de les poursuivre, & ceux qui étoient vis-à-vis ces prétendus fuyards, quittetent leur ordre, laissérent des ouvertures & des distances entr'eux: c'étoit ce que désiroient les Lacédémoniens, qui ayant fait volte face, les enfoncerenr de toute part, ce qui leur donna la victoire.

A la bataille de Chéronée, où le Roi Philippe commandoit les Lacédémoniens contre les Athéniens, les premiers ayant rebroussé à la premiere charge, Stratocles, un des Généraux d'Athenes, voyant ce flottement & cette incertitude qui suit une charge infructueuse, s'écrie: Camarades, c'est fait de ces gens-ci; poursuivons-les jusqu'en Macédoine. Philippe, ayant apperçû cette ardeur téméraire de ses ennemis, dit froidement, *Les Athéniens ne savent pas vaincre*: & ayant laissé leurs troupes s'engager de plus en plus dans la poursuite, les Macédoniens étant arrivés sur une colline, le Roi ordonne que l'on s'arrête, que l'on fasse demi-tour à droite, & qu'on reprenne ses rangs: ce qui ayant été exécuté avec courage, l'on fondit de tous les côtés sur les Athéniens en désordre, lesquels furent enfoncés par-tout, & perdirent une bataille qu'ils comptoient gagnée. Alexandre, quoique très-jeune commandoit une aîle à cette journée.

Je n'ai rien trouvé dans les histoires de semblable à l'ordre de bataille d'Annibal, mais beaucoup d'exemples de fuites simulées. Celui de tous que je trouve qui y a le plus de rapport est celui de Bajazet, qui marchoit au secours de Nicopolis, assiégée par les Chrétiens. Le Mahometan arrive à portée du camp des Chrétiens, & s'y met en bataille avant qu'ils en eussent la moindre nouvelle. Son armée que les Auteurs, suivant leur coûtume, lorsqu'ils parlent des Turcs, disent être d'un nombre formidable, fut disposée ainsi. Il forma une premiere ligne de huit mille chevaux, laquelle pouvoit être considérée comme la corde d'un arc que formoient deux aîles de 60 mille hommes chacune, qui se replioient en arriere, en forme de croissant, dans un terrein qui alloit en pente, & les déroboit à la vûe. Le Duc de Nevers, qui marcha à l'ennemi, n'appercevant que cette cavalerie, la charge, la culbute, & s'enfonce à sa poursuite dans ce croissant de 120 mille hommes, lesquels enveloppant les François de toute part, les taillent en pieces.

Cet ordre de bataille nous montre chez les Turcs beaucoup plus de discipline militaire que l'on ne leur en attribue: & il a bien son bon.

§. V.

Remarques sur la prétendue trahison des Numides, rapportée par Tite-Live.

JE n'ai encore rien dit du mêlange des Gaulois & des Espagnols fait par Annibal: mais ce point n'en mérite pas moins que l'on s'y arrête un moment. Ce ne fut point qu'il crût ce mélange nécessaire quant à la différence des nations; il les esti-

moir l'une & l'autre également : mais en habile homme, il connoissoit les défauts & les avantages de leurs différentes armes. Ce fut pour soûtenir & corriger les unes par les autres, qu'il entremêla les cohortes alternativement, & il ôta par ce moyen, aux Romains le grand avantage que leurs armes leur donnoient sur les Gaulois.

Je dois encore, avant de passer outre, un instant de réflexion sur plusieurs circonstances que Tite-Live, & depuis lui Plutarque, ont ajoûtées à cette célebre journée, sans doute dans l'esprit si aisé à reconnoître dans les Auteurs partiaux. Ils cherchoient, du moins Tite-Live, à détruire la réputation d'Annibal, par la haine que tout ce qui s'appelloit Romain croyoit devoir lui porter, & à diminuer la honte dont les Romains se couvrirent, en attribuant leur défaite à des accidens que la prévoyance humaine ne sauroit prévenir ; tels que le vent qu'ils font arriver fort à propos, pour jetter dans les yeux de leurs compatriotes une telle poussiere, qu'elle suffit presque seule pour leur faire tourner le dos.

Ils ajoûtent à cette supposition une histoire de transfuges & de trahison, qui tombe d'elle-même. Outre que Polybe, qui étoit contemporain, n'en a pas dit un mot, c'est qu'il paroît impossible, à moins de supposer dans Varron une stupidité à toute épreuve, qu'il ait mêlé dans son armée une quantité si considérable de déserteurs, lorsque les Romains regardoient les Carthaginois comme la nation la plus fourbe & la plus dangereuse. Pour couvrir la honte d'une défaite, ils aiment mieux faire encourir à leur Général le blâme public, & le faire passer pour le plus parfait imbécile : il l'eût du moins été s'il ne se fût précautionné au moment d'une action, pour que cette multitude suspecte ne pût lui nuire en cas de trahison.

Il étoit satisfaisant pour des gens aussi prévenus de haine, de pouvoir conclurre que leur ennemi n'a vaincu que par fraude & par supercherie : car cette façon de vaincre, selon moi, est indigne d'une belle ame, & contre les saines Loix de la guerre. Les exemples en pareille matiere ne justifient pas ; & je suis sur cela de l'avis de Thucydide, qui dit, *qu'une tromperie sous un prétexte spécieux, est plus indigne d'un homme d'honneur, qu'une violence manifeste ; puisque l'une est fondée sur la force, qui est un droit de la nature, ou sur la puissance, qui est un présent de la fortune, & l'autre sur la trahison & la perfidie, qui sont les pertes de la societé civile.*

Je suis étonné que dans le nombre de stratagêmes traîtres & frauduleux que nous fournissent les histoires, on se soit si peu récrié contre une voie si indigne, & que dans un métier, où de tous temps l'honneur a été si fort en recommandation, l'on ait si souvent employé la noirceur de la trahison : mais ce n'est point assez pour un Général de les détester, il faut qu'il soit en garde contre ; puisque tant de nations n'ont pas craint de les employer. Les Romains en éprouverent comme les autres, témoin ce que rapporte Frontin, qui arriva au Proconsul Licinius. Les Japigiens firent semblant de venir se rendre à lui avec tout ce qu'ils avoient ; le Proconsul les envoya à l'arriere-garde, & lorsque le combat fut engagé, ils se tournerent contre lui. Une victoire acquise par un moyen aussi infame,

ne mérite aucun triomphe : la véritable gloire s'acquiert par d'autres voies, puisque ce n'est point la victoire qui la procure, mais la maniere de vaincre. Je ne pense pas que le Duc de Mayene en eût acquis beaucoup par l'action que je vais rapporter, à laquelle je suis persuadé qu'il n'eut aucune part; quoique dans les guerres de religion, quand les dévots agissent, & que le faux zele se met en campagne, il n'est plus rien de sacré en fait de droiture: mais il eût pû forcer Henri IV dans ses retranchemens d'Arques, par une action de cette trempe, que je ne croirois pas que l'on dût lui décerner aucun triomphe. *Les Lansquenets de la Ligue*, dit le Pere Daniel, *userent d'une trahison qui a peu d'exemples en pareille rencontre; ils baisserent leurs drapeaux & leurs piques, & crierent* vive le Roi, *& dirent qu'ils vouloient se ranger du côté de ce Prince. Ceux de la même nation qui défendoient le retranchement, le crurent, & sans autre précaution les reçûrent, & les aiderent à monter: mais ces traîtres ne furent pas plutôt dans les retranchemens, qu'ils tournerent leurs armes contre ceux qui les avoient reçûs comme amis. Ils en tuerent & prirent un assez grand nombre.*

Voilà une action tout à fait indigne d'un véritable courage, qui doit être franc & ouvert; elle n'est ni permise ni soufferte à la guerre, même dans la représaille. Si Annibal en eût fait de pareilles, je ne trouverois pas étrange que les Romains l'eussent nommé fourbe & perfide, & c'est parce que Polybe n'en dit mot, lui qui est neutre & contemporain, que je ne crois pas cette circonstance controuvée de la journée de Cannes; & par un examen exact du reste de la conduite de ce grand homme, je le trouve tout-à-fait exempt de blâme dans ce genre: car il faut bien distinguer la ruse de la fourberie. Les Ecrivains Romains étoient trop occupés de leur haine pour faire cette distinction, & ce n'est que d'après eux que les Grecs, tel que Plutarque, en ont parlé.

§. VI.

Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes.

L'Ouvrage de la bonne tactique, ainsi que la pierre de touche des Généraux est d'égaler le foible au fort; & quand par une ordonnance profonde dans le choix des armes, du terrein & de l'arrangement des différens corps, l'on est parvenu au point de faire que le foible surmonte le fort, c'est là ce que l'on appelle la grande habileté. Ce doit donc être, ainsi que je le répete à chaque page, le sujet des méditations, de l'étude & de l'application de tout homme de guerre, que la connoissance de cette tactique plus parfaite, sans laquelle les grandes armées, quoique supérieures, ne sont que des cohues embarrassantes.

Quelle preuve plus éclatante puis-je donner de ce que j'avance que ce qui arriva à Annibal durant le cours de sa vie? Ce grand homme dont la principale partie étoit la tactique, combattit & battit toûjours les Romains plus forts que lui, parce qu'il leur fut toûjours supérieur dans cette science. Quand est-ce qu'il succomba? Ce fut à Zama, où étant fort supérieur en nombre de cavalerie & d'infanterie, il rencontra un Tacticien au-dessus de lui, un Scipion, qui ayant réfléchi sur

18e P. du T. 2

ORDRE DE BATAILLE D



ce qui avoit fait perdre la bataille à Régulus contre Xantippe, & à Varron contre Annibal, sur pénétrer & sentir que c'étoit l'imperfection de leur tactique, qui quoique supérieure à l'ancienne, étoit encore embarrassée de nombre de défauts qu'il corrigea. Si Varron eût réfléchi sur l'évenement de Régulus, & qu'il eût corrigé son ordre, Annibal étoit vaincu à Cannes, la guerre finie, & lui-même comblé de gloire.

On vient de le voir, je prétends que ce ne fut point l'excellence de l'ordre de bataille non plus que sa ruse du centre, qui fit vaincre Annibal; mais au contraire le défaut de celui des Romains, & leur manque de conduite durant le combat. Voyons maintenant à leur place ce que j'aurois fait, & cherchons toûjours à nous instruire aux dépens des morts, & à ménager par là le sang des vivans.

Je suppose deux armées, l'une *A* rangée en bataille dans l'ordre accoûtumé, la cavalerie (2) sur les aîles, & l'infanterie (3) au centre; l'autre *B* à une demi-lieue de celle-ci, & toutes les deux dans la volonté d'en venir aux mains. Pour obtenir plus sûrement la victoire, me supposant à la tête de l'armée *B* par des mouvemens qu'il seroit trop long de détailler, je prends l'ordre de bataille suivant, au lieu de cavalerie à mes aîles, j'y place un bon nombre de colonnes d'infanterie (4) & (5), composée de ce que j'ai de meilleur, ces deux aîles de colonnes sont flanquées des deux colonnes (6), chacune de deux sections ayant au centre deux autres colonnes (7), de deux sections aussi, & chaque colonne ayant en réserve la compagnie de grenadiers (8).

Derriere ces deux aîles, je place une seconde ligne de cavalerie (9) chaque escadron ayant son peloton de trente fusiliers choisis (10). Le reste de mon infanterie par bataillons sur dix de hauteur (11) forme le reste de ma ligne tirant vers le centre, & le reste de ma cavalerie en seconde ligne derriere ces bataillons au point (12) forme une seconde ligne.

Ces changemens se feront lorsque l'ennemi se met en disposition de marcher pour donner bataille, & s'il ne marche pas, l'on marchera à lui dans cet ordre.

Il n'est pas douteux de deux choses l'une, ou que l'ennemi appercevant ce nouvel ordre, n'en comprendra pas le fin, & n'en tiendra compte, restant dans sa premiere disposition, qui sera bientôt culbutée, ou bien que s'il appréhende la ruse de ma disposition, il tachera d'y parer, & se mettra dans le cas d'un mouvement imprévû qu'il est toûjours dangereux de faire près de l'ennemi.

Que faire dans un pareil embarras que de m'observer avec soin? Il connoîtra que mes aîles sont fortes, je le suppose; il n'a donc rien de mieux à faire que de fortifier les siennes de sa reserve *C*, & de tâcher d'engager la bataille par le centre (11) où il me voit dégarni & foible.

Voici précisément mon adversaire dans le cas des Romains à Cannes. Du moment que son centre s'ébranle pour venir me charger, les troupes du mien qui sont instruites & averties en faisant demi-tour à droite viennent à parcourir en arriere les points (13) & (14), la réserve (15) fermera le vuide que laisse ce mouvement. Les parties de

colonnes des aîles (4) & (5) feront le même mouvement en suivant le point (17) : alors l'ennemi ne trouvant nul obstacle à l'exemple des Romains à Cannes, s'enfoncera selon les apparences à la poursuite de ce centre. Le canon (18), placé entre les intervalles des bataillons, durant tout ce temps là continuera un feu oblique fort meurtrier, & tandis que le centre se refusera constamment au combat ; mes aîles avec toute la vigueur dont elles sont capables, attaqueront celles de l'ennemi, qui seront apparemment culbutées par un choc de colonnes aussi supérieur : & ma cavalerie passant à travers des intervalles, tombera sur la seconde ligne. Les aîles de l'ennemi rompues & emportées, on lachera une partie de la cavalerie après les fuyards, tandis qu'avec les colonnes, & la cavalerie restante, l'on chargera en flanc & en queue tout ce qui marchoit contre le centre. Si cette partie de l'ennemi est trop avancée, il n'est pas douteux alors qu'elle ne soit enveloppée & taillée en pieces : car si mon ennemi a vû mon ordre de bataille à temps pour renforcer ses aîles, il ne sauroit deviner le piége du centre qu'il ne peut appercevoir que quand il n'est plus temps d'y remédier, attendu que dans le coup-d'œil mon centre ne présente qu'une ligne dirigée sur les aîles, ainsi que les aîles sur lui. Il ne voit rien de nouveau qui lui puisse faire conjecturer mon dessein ; tout ce qui l'intrigue, ce sera peut-être de voir toute ma cavalerie en seconde ligne : mais ne croira-t-il pas que je l'ai disposée ainsi par l'opinion de ma foiblesse qui m'engage à soûtenir une arme par l'autre? Veut-on même qu'il ne puisse avoir cette idée, & que cette disposition inusitée lui donne du soupçon ; Hé bien ! pour le tranquiliser, je place ma cavalerie aux deux aîles, avec ordre en marchant de se porter avec diligence en seconde ligne, en serrant sur le centre par un à droite & un à gauche des escadrons. Ce corps agile & prompt dans ses mouvemens, exécutera celui-là sans peine au moment qu'il n'y a plus de remede par la proximité où l'on se trouve ; ainsi ma tactique nouvelle & imprévûe trouve celle de l'ennemi dans tout son foible.

Qu'on ne me dise pas que mes aîles de colonnes seront chargées en flanc & débordées ; je renvoye sur ce point à ce que j'ai dit des colonnes qui ne craignent point de prêter le flanc étant fortes par-tout.

C'est ainsi que les petites armées, par un ordre de bataille supérieur, parviennent à défaire les grandes à qui leur supériorité ne sert qu'à leur procurer une vaine confiance dans leurs forces.

Je crois la manœuvre de mon centre plus assûrée, plus simple que celle de celui d'Annibal, qui se porte d'abord en avant pour ensuite se retirer. Mouvement fort difficile dans un combat engagé ; au lieu que dans mon ordre mon mouvement en arriere se fait tranquillement avant qu'il y ait rien d'engagé au centre.

Métellus, faisant la guerre contre Herculéius, avoit mis ses meilleures troupes au centre, à l'imitation de ses ennemis : mais il fit tout le contraire avant le combat. Il y mit ce qu'il avoit de moins bon, & fit passer ce qu'il avoit de meilleures troupes aux aîles, les étendit bien au-delà de celles des ennemis, & recula en-deçà son centre, pour ne combattre qu'à ses aîles, & enveloper Herculéius avant qu'il

qu'il pût être arrivé dans ce rentrant; ce qui lui réussit : car le combat s'étant engagé long-temps avant le centre, il eut celui de doubler les aîles d'Herculéius, & de le défaire avant que le centre eût pû en venir aux mains. Aussi proposai-je d'attaquer d'abord les aîles, & de commencer par là.

En changeant de parti, j'établirai de mon chef une maxime pour parer à toutes les ruses de cette espece; c'est qu'il faut éviter, autant qu'on peut, les combats en détail, & ne jamais donner de bataille que dans tout le front, engageant par-tout à la fois; par-là on dérange tous les projets de l'ennemi; en divisant son attention on lui ôte le moyen de ruser, il ne sauroit se dégarnir plus dans un point que dans l'autre, tous lui sont également importans, & il n'y a plus que la force & le courage qui décident; ainsi la supériorité du nombre retrouve par-là l'avantage que l'adresse vouloit lui enlever: outre que tout le monde étant aux mains en même temps, les mauvais succès ne sont point apperçûs, & la contagion n'en est pas si fort à craindre.

Si Varron eût connu cette maxime à Cannes, dès qu'il apperçut qu'Annibal portoit son centre en avant, il eût fait le même mouvement à ses aîles, pour que la bataille devînt générale, & commençât par-tout à la fois. Regle générale, il ne faut rien vouloir de ce que veut l'ennemi. Il ne veut pas engager aux aîles, attaquez-les; il refuse son centre, portez-vous-y du même mouvement qu'il se porte à vos aîles, & soyez sûr que la contrainte que vous lui apportez vous fera gagner la bataille en le jettant dans l'embarras.

Encore une fois, le stratagème d'Annibal est mauvais vis-à-vis tout autre que Varron.

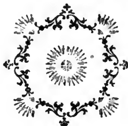
Pour terminer par des réflexions générales les particulieres que je viens de faire sur la bataille de Cannes, je dis qu'en tout la conduite des Romains fut pitoyable. D'abord dans le choix du Chef de l'armée : l'on ne trouve dans Varron, ni naissance, ni mérite, & cependant le commandement des armées exige l'une ou l'autre de ces qualités; des Officiers de naissance & de valeur souffrent très impatiemment d'être commandés par le fils d'un boucher, qui ne doit sa fortune qu'à la brigue, & à de mauvais moyens : dès lors plus de confiance de leur part, ni de la part du soldat; les uns & les autres, au défaut de ce mérite éclatant, tel que celui de Ventidius, qui faisoit oublier sa naissance, & le muletier dont il étoit fils, pour ne laisser de place qu'à l'admiration, veulent pour les commander les gens de la plus grande naissance. Les hommes n'étant point portés naturellement à l'obéissance, exigent, pour s'y soûmettre, ou l'éclat du rang, ou l'éclat du mérite dans celui à qui ils la doivent rendre.

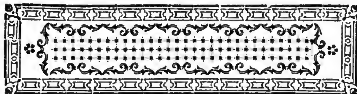
Ensuite de cette premiere faute dans le choix des Romains, celle d'avoir hasardé la bataille, comme nous l'avons dit dans son temps, est une des plus grandes, lorsqu'il ne s'agissoit que d'attendre quelques jours pour finir la guerre sans combattre. Outre le risque pour la cause générale que l'on hasardoit, est-il permis de faire si peu de cas de la vie des hommes, que de risquer une bataille inutile? Et quels hommes encore que ceux que l'on perdit alors!

Je ne saurois trop appuyer sur ce point. Auguste ne pouvoit se consoler de la perte de ses légions, qui furent taillées en pieces en Allemagne. Il s'écrioit à tous momens : ***Varus, rends-moi mes légions*** : mais ce Varus y avoit péri avec elles. Les Espagnols, après Rocroy, pouvoient s'écrier au brave Comte de Fontaine, qui y perdit la vie ; Rendez-nous notre infanterie. Cette nation qui avoit eû jusqu'à ce jour la meilleure de l'Europe, a senti depuis combien de pareils échecs, sont difficiles à réparer, sur-tout quand un Chef de cette consequence est enveloppé dans la ruine. C'étoit la science de M. de Turenne, & le plus beau point de son éloge que la conservation des hommes. César pensoit de même : on l'a vû dans la guerre contre Afranius. Ayant la victoire, pour ainsi dire, à la main, il ne voulut jamais hasarder de combat : mais il réduisit son ennemi par la faim & la soif à mettre bas les armes.

Le Général Banier se vantoit, dit le Comte Gualdo, ***Hist. univ. del Conte Galazzo Gualdo Priorato***, de n'avoir jamais hasardé ni formé aucune entreprise, sans une raison évidente ; la conservation des hommes faisoit sa principale étude.

La même impatience que celle des Romains à Cannes, fut cause de la déroute d'Hochstet : huit jours de temps nous suffisoient pour recevoir le renfort, & réduire les alliés à se retirer honteusement ; au lieu de ce délai l'on mit le Royaume, ainsi que la République à Cannes, dans une fâcheuse extrémité.





DISSERTATION

SUR

LA CONDUITE ET LA POLITIQUE DES ROMAINS,

Pendant la seconde guerre Punique.

RIen n'étant aussi commun, aussi soûtenu, & aussi universel que les éloges que les Anciens & les Modernes ont accoûtumé de donner à la conduite des Romains, durant la seconde guerre Punique; il est très-naturel de se laisser aller au même penchant; & j'avoue qu'en suivant la foule, je n'avois pas crû d'abord m'égarer en prenant aussi le parti de l'admiration: peut-être encore que le haut faîte de grandeur où cette République est parvenue, l'instant d'après la fin de cette guerre a pû faire naître en moi, comme dans les autres hommes, le principe d'admiration, que je me suis reconnu d'abord. Cependant l'examen des faits, & l'attention que j'y ai apportée m'ayant indisposé contre moi même, je crois devoir dans une Dissertation sur une matiere aussi instructive, rendre raison au Public d'une façon de penser, qui ne manquera pas de paroître nouvelle. Mais avant que de détruire l'ancienne, par des choses & des faits expliqués, il est bon de faire sentir comment elle a pû prendre crédit malgré sa fausseté, & d'exposer que si elle doit son origine, ou aux vices, ou à l'ignorance, ou à la paresse des Auteurs, elle ne doit plus être si respectable.

J'espere que l'on ne trouvera aucun de ces trois termes déplacés, si je fais voir que c'est un esprit de parti, qui a engagé les Auteurs Latins à exalter leur patrie, en même temps qu'ils se sont efforcés d'en cacher les fautes. Cette partialité dans un Ecrivain, peut & doit se nommer vice, puisqu'il n'en est pas de plus grand dans un Historien, que celui de manquer à la bonne foi. C'est ce que nous allons démontrer tout à l'heure, par la confrontation de Polybe, Historien contemporain & exact, & par nos réflexions sur les faits, dont tous les Ecrivains conviennent.

A l'égard du terme d'ignorance,

je ne prétends point qu'il soit entendu ici dans toute son étendue: mais je ne puis passer tout ce que l'éloquence des Anciens nous a transmis sur le compte des Romains, aux dépens des Grecs qu'ils mettent beaucoup au-dessous d'eux, sans les accuser d'ignorance, puisque les Républiques d'Athenes & de Lacédémone ont fourni dans leur temps de beaucoup plus grands hommes, en plus grand nombre, & lesquels ont fait des actions qui les ont illustrés davantage qu'aucun Romain. Leurs histoires nous font le récit de guerres bien plus illustres que celles des Romains, & conduites par de bons Généraux, en plus grand nombre; s'ils ne sont plus grands même que ceux de Rome. C'est donc jusqu'ici dans les anciens Auteurs, ou partialité, ou ignorance, qui les a portés à loüer leurs concitoyens avec une emphase, qui semble annoncer que Rome a été la seule pépiniere des grands hommes, & le seule modele d'un Gouvernement aussi sage qu'habile. Quant à la paresse que j'ai avancée, qui étoit la troisieme cause de ce témoignage que les Ecrivains rendent aux Romains, il est aisé d'appercevoir que je n'ai point prétendu en accuser les premiers Historiens de cette République; bien loin de là, nous devons leur savoir gré de leurs travaux, admirer leur éloquence, la noblesse de leur style, & désirer ardemment que quelques-uns de nos Modernes prennent les mêmes soins pour les histoires de nos jours. S'ils avoient le même talent, nous verrions diminuer le cas que l'on fait de ces vieux Romains, par la comparaison que la noblesse des récits mettroit à portée de faire de nos faits militaires, qui sont & qui seront toûjours les points les plus brillans de l'histoire. Il n'est pas douteux, par exemple, que l'histoire de France ne fût ornée de faits tout aussi éclatans que ceux de l'histoire Romaine, & ses siecles marqués par d'aussi grands hommes en tout genre, que les différens âges de la République. Mais en rendant justice aux Tites-Lives, aux Polybes, qui ont écrit de la seconde guerre Punique, je ne puis ne pas condamner la paresse avec laquelle ceux qui les ont copiés, ont débité leurs erreurs, faute de les avoir comparés & d'avoir fait un examen sérieux & attentif des faits: pour lors ils auroient vû qu'ils ont exalté mille traits dignes de blâme; qu'ils ont attribué à la sagesse du Sénat, ce qui n'a été souvent que l'ouvrage de la fortune, du hasard, ou des fautes des ennemis de Rome. Chacun de leurs copistes d'âge en âge a mieux aimé s'attacher à la lettre, que de corriger ce qu'un peu de travail l'eut mis à portée de développer: & delà l'erreur a pris un tel crédit, que je ne doute pas que beaucoup de gens aussi paresseux que les Auteurs anciens & modernes ne traitent ce que j'avance de rêveries pleines d'humeur contre un peuple que l'on a accoûtumé d'admirer, même jusques dans ses ridicules.

J'ajoûterai à ce préambule, que je pense qu'il faut une grande connoissance de l'art militaire, & de l'histoire ancienne tout ensemble, pour faire une juste comparaison des guerres des Anciens; & c'est souvent par le défaut de cette premiere connoissance, que les comparaisons se sont trouvées peu justes chez la plûpart des Ecrivains; autre source de l'admiration déplacée.

Ne pourrois-je pas dire avec tout le respect que l'on doit à un Ecri-

vain aussi poli, & d'autant de mérite que M. de Saint Evremont, que ses réflexions sur la conduite des Romains dans la guerre dont il s'agit eussent été plus justes & plus solides, s'il eût eu une plus grande connoissance de l'art militaire? dumoins je suis convaincu de cette idée.

Pour engager le lecteur, & surtout le militaire, à porter un jugement sain, sur les évenemens de la seconde guerre Punique, en dépouillant toute prévention; je prétends d'abord faire voir que les Auteurs anciens & modernes se sont trompés dans l'opinion qu'ils ont eue, que les Romains ne dûrent leur salut & le rétablissement de leurs affaires en Italie, qu'à leur fermeté, à la grandeur de leur génie, à leur habileté, à leur prévoyance & leur politique.

Et dans la seconde, je ferai voir que bien loin delà, les Romains ont fait tout ce qu'ils ont pû de pire, à l'exception d'un abandon total, pour accélerer leur ruine.

Pour parvenir au premier de ces points, il me suffira d'une exposition impartiale des faits, auxquels je joindrai les réflexions de ce que les Romains ont omis par défaut d'habileté, & des fautes d'Annibal, qui ont tourné au profit de la République, sans qu'elle les ait procurées.

Prenant donc cette guerre dans son origine, je trouve que dès qu'Annibal prend la résolution de penétrer en Italie, & que Rome en est instruite, ce Sénat réputé si sage ne prend aucune mesure juste, pour prévenir un dessein aussi téméraire. Que fit-il? Il se contenta d'envoyer une flotte à l'embouchure du Rhône, laquelle arriva trop tard; & bien loin qu'elle trouve encore Annibal dans les Gaules, Scipion qui la commandoit, apprend à Marseille qu'il a passé les Alpes. Voilà les faits: je demande si c'est là l'ouvrage d'une grande habileté. La bonne politique, la sagesse, & la prévoyance n'exigeoient-elles pas que l'on se fit des alliés dans les Gaules; qu'on leur envoyât de prompts secours d'hommes, d'armes & de Généraux? Pour disputer le passage d'un fleuve tel que le Rhône, ne falloit-il pas s'unir aux Gaulois, aux habitans des Alpes Cotiennes & Maritimes, & du pié des montagnes, par de bonnes alliances, fondées sur leur propre intérêt?

Ceci n'a pas besoin d'un plus long exposé; on ne dérobe point à un Gouvernement habile la marche d'une armée formidable, des bords de l'Ebre, aux sources du Pô.

J'aurois dû placer avant tout l'oppression des Sagontins, la destruction de leur ville, qui ne réveille point le Sénat, lequel perd son temps en vaines Ambassades. Est-ce là de la bonne politique?

Annibal, sans obstacle, ayant traversé les Pyrenées, le Languedoc, le Rhône, arrive aux Alpes, où il n'a d'autres obstacles à surmonter que ceux de la nature des lieux. Il en vient à bout, grace à ce que l'art ni la prévoyance des Romains n'a joint aucune difficulté à celles qui étoient naturellement si dignes de ce nom: mais plus les Alpes étoient d'un difficile trajet, plus le Gouvernement de Rome a fait une faute impardonnable, de n'avoir pas envoyé quelques troupes, pour batter totalement les passages. Une armée peut n'être pas prête à se mettre en campagne: mais on a

toûjours dans un Etat bien conduit, des corps & des hommes pour une besogne aussi facile que l'étoit alors celle de fermer les Alpes. C'est ainsi, que faute d'une précaution aisée & facile à prendre, l'on prépare aux Etats des révolutions de la plus grande conséquence. Je suis bien aise de faire remarquer en passant, que cet exemple frappant ne corrigea pas les Romains. Sous l'Empereur Othon, dans la guerre contre Vitellius, les gens sensés proposerent d'aller attendre l'ennemi aux Alpes, & de lui en fermer le passage: on s'y oppose, ensuite on s'y résout: *Mais ce fut en vain*, dit Tacite, *parce que Cecinna, qu'ils croyoient arrêter dans les passages des Alpes, se hâta de passer; & pendant qu'on déliberoit, celui-ci étoit déja entré en Italie: de sorte qu'Annius Gallus, & Vestritius Spurina, se déterminerent de l'arrêter, & de lui empêcher le passage du Pô.* Belle leçon pour la diligence dans les délibérations, qui dans les mauvais Gouvernemens absorbent presque toûjours le temps destiné à l'exécution.

En même temps que j'expose naïvement les faits dans ce qu'ils ont de concluant contre l'habileté du Sénat, je ne dois pas tomber dans le cas de partialité, que je reproche aux anciens Ecrivains, & ce seroit m'en rendre coupable, que de ne pas donner les loüanges que mérite la résolution prise dans le Sénat, de faire une diversion en Espagne. Je trouve dans cette délibération beaucoup de fermeté & de sagesse, je l'avoue: mais il y eût dans le choix du pays des fautes considérables. L'avantage d'une diversion est d'autant plus grand, qu'il extirpe le mal plus près de sa racine, & que le coup porté est plus difficile à parer, & la blessure d'une plus dangereuse conséquence. Il est certain que Rome dût son salut entr'autres choses à la diversion: ce ne fut pas d'abord à celle d'Espagne, mais à celle que l'on porta en Afrique. Ce fut cellelà, qui rappella Annibal d'Italie, & qui mit véritablement fin à la guerre: ainsi ce fut une faute du Gouvernement de n'avoir pas pris ce parti tout d'un coup; il étoit tout aussi facile de porter des forces en Afrique par la Sicile, qu'en Espagne par la Sardaigne; & il y avoit encore cette différence, que l'Espagne étoit mieux en défense, par le soin qu'Annibal avoit pris en partant de se faire des alliés, & de munir les places; tandis que la seule Carthage faisoit la défense de l'Afrique. Voilà donc la plus belle résolution du Sénat ternie par un défaut de connoissance & de jugement de sa part. Pourquoi ces sages & savans Romains, ne se rappelloient-ils pas la diversion d'Agatocles, dont j'ai si souvent parlé? Il porta son coup droit au cœur, & ce fut en lui l'effet d'un grand courage, & le fruit d'une profonde habileté.

Alphonse Roi de Naples, célebre par son savoir, & par l'estime qu'il faisoit des gens de lettres, disoit que l'on ne reussissoit à la guerre que par la diligence & la diversion. *

* Ce fut aussi le sentiment du célebre Montécuculi, dans la guerre contre les Suédois, en 1659 Il s'agissoit d'entrer dans l'isle de Fuhnen, afin de combattre Wrangel, on fut repoussé avec perte. *Je dis alors*, rapporte-t-il lui-même, *que le moyen de s'approcher de l'Isle étoit de s'en éloigner; que la voie la plus courte étoit de faire un circuit de cinquante lieues, & que la porte pour y entrer n'étoit pas Middelford, mais la Pomera-*

Jusqu'ici nous n'avons rien vû de profond, ni de merveilleux dans les mesures prises pour la défense de Rome; & la bonne conduite tenue en Espagne par Scipion, & ensuite en Afrique, ne conclut rien en faveur de celle que nous prétendons avoir été tenue mauvaise en Italie.

Suivons toûjours les faits. Après le passage des Alpes, suivent les trois batailles de la Trébie, de Thrasimenes, & de Cannes, malheureuses pour les Romains, par leurs fautes, comme nous le dirons dans la seconde partie. C'est ici le lieu d'examiner la fermeté & la constance si vantées du peuple Romain, & de voir si c'est à juste titre qu'on l'exalte.

La fermeté ne peut se faire connoître dans* le point de vûe où l'on nous la représente, que dans les occasions extrèmes, & lorsque les maux paroissent sans remede. Les Romains ont-ils été dans ce cas-là après les deux premieres défaites? C'est ce que l'on ne sauroit soûtenir, puisqu'ils n'ont jamais eû une place de moins; que leur ennemi n'a jamais eû d'établissement qui dût leur en imposer, & que tant qu'ils avoient des armes & des soldats, il leur suffisoit d'une seule victoire pour le mettre hors d'Italie. On ne sauroit donc loüer dans les Romains, jusqu'après Cannes, que leur patience dans l'adversité. Mais nous lisons dans leurs Historiens même, que la consternation & la crainte y furent poussées très loin; on y voit même un trouble & un abbattement indigne de l'idée que l'on s'est faite du nom Romain; encore n'étoit-ce rien en comparaison du désespoir qui régna après la bataille de Cannes. On mit en délibération d'abandonner Rome. On auroit peine à le croire: mais outre Tite-Live qui nous l'assûre, voyons Plutarque dans la vie de Fabius. Il fut obligé, dit-il, d'établir des corps-de-garde à toutes les portes, pour empêcher le peuple d'abandonner la ville, & de s'enfuir: il régla & limita le temps & le lieu du deuil des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que dans sa maison, & pendant trente jours; après quoi il falloit que tout le deuil cessât, & que la ville fût pure & nette de tout appareil lugubre.

Ce récit prouve combien le peuple étoit éloigué de cette fermeté

nie. Cette pensée fut approuvée, on marcha aussi-tôt en Poméranie, on passa la Pêne en plusieurs endroits, on emporta d'abord les forts de Damgors, Trabsée, Loëts, Trepton, & ensuite plusieurs places fortes; & on courut le long de la mer Baltique, jusques sous Stralzund, Wolsgast, Anclam, &c. L'éclat de ce foudre tira tout d'un coup Wrangel de Fionie, ou de Fuhnen; il vint en hâte avec quelques troupes, au secours de la Poméranie: mais ses forces ainsi divisées ne suffirent, ni pour défendre la Poméranie, ni pour garder la Fionie, qui se trouva tellement affoiblie par ce detachement, que les troupes des alliés restées derriere, trouverent le moyen d'y entrer, d'y défaire l'ennemi, & de l'obliger à se rendre a discrétion: & celles qui étoient entrées en Poméranie, la réduisirent en tel état, que si la paix ne fut survenue, on l'auroit bien-tôt toute reconquise; & tout ce'a fut l'effet d'une diversion. Puisque nous en sommes sur les diversions, & que j'ai promis de n'omettre aucun des exemples que notre Auteur a rassemblés, je dois ici celui de la célebre diversion que le Cardinal de Richelieu fit faire; lorsque Gustave Adolphe serroit de si près l'Empereur, & la maison d'Autriche, en 1631. Elle fit abandonner à cette Cour le projet, peut-être moins chimérique que l'on ne pense, de la Monarchie universelle, pour songer à sa propre défense, & ce qui la sauva fut que Gustave, après avoir vaincu à Leipsik, ne sut pas profiter de sa victoire.

Stoïque, qu'on lui attribue; & l'on verra par la délibération du Sénat, lorsque nous y serons, que le trouble offusquoit l'entendement des Sénateurs. Fabius seul, & ensuite Æmilius ne désespererent jamais. M. de Saint Evremont n'avoit pas fait toutes ces réflexions, quand il prodigue les loüanges aux Romains de ce temps: il les eût restraintes à ces deux grands hommes, que l'on fut long-temps sans vouloir écouter, & auxquels ce ne fut point le discernement, mais le désespoir du peuple qui ramena la considération, le respect & la déférence que méritoit la sagesse de leurs conseils.

Ce désespoir est-il autorisé par l'extrème danger? J'ose dire que non; puisqu'Annibal étoit toûjours aussi dénué des choses nécessaires, pour assurer ses conquètes après, comme avant la victoire de Cannes. Mais, me dira-t-on, qu'est-ce donc qui a sauvé les Romains, puisque vous n'admettez ni conduite, ni fermeté de leur part? Le voici. Rien n'a contribué au salut de Rome, que les fautes des Carthaginois. J'ai dit que les Romains ne les ont pas procurées, & je vais le prouver.

Ils n'ont certainement contribué en aucune maniere à la jalousie que les grandes actions d'Annibal firent naître dans le cœur de ses compatriotes, lesquels possédés de cette passion odieuse & rampante, oublierent parens, amis, & jusqu'à la patrie, dont ils abandonnerent la plus florissante armée à elle même, sans argent, sans recrues, sans secours, par l'envie qu'ils portoient à la gloire du Chef. Voilà la premiere source du salut de Rome. Je l'ai dit quelque part, si Carthage eût fait pour perdre Rome, la moitié des efforts que fit celle-ci pour sa conservation, jamais on n'eût vû le rétablissement de ce florissant Empire: mais au lieu de secourir Annibal, on brigua contre lui; si on lui destina des secours, l'envie & l'intrigue rendirent leur marche, ou trop lente, ou assez peu précautionnée, pour qu'ils tombassent au pouvoir des Romains.

Annibal fut traité par les siens comme Fabius le fut à Rome; la jalousie & l'envie s'attaquent toûjours au plus grand mérite. A cette premiere cause du salut de Rome, se joint la seconde, qui vint uniquement d'Annibal. Quelque grand que fût cet homme célebre, je ne puis m'empêcher de blâmer son plan de guerre. Ce n'est point assez que d'être audacieux dans ses projets, rapide dans ses marches, profond dans ses manœuvres, brillant dans les batailles, d'inonder un pays comme un torrent, de porter partout la mort & la terreur: si l'on ne sait profiter de tous ces avantages, à quoi menent ils? Vaincre est le premier pas à la guerre, mais sans le second il devient inutile: il faut savoir profiter de la victoire; c'est ce que ne fut jamais Annibal. On pouvoit, ce semble, dire de lui: *Præter laudem nullius avari.* Non-seulement jamais il ne poussa ses victoires, mais il ne prit nulle mesure pour en assurer les avantages. Il suivit, selon moi, un mauvais plan, qui étoit de marcher droit à la capitale; & dans l'instant qu'il étoit parvenu contre toutes les regles à pouvoir s'en rendre maître, il s'arrête tout à coup, lui donne le temps de se reconnoître, & perd par une lenteur déplacée tout le fruit de ses travaux. J'ai dit que son plan étoit mauvais, & je le tiens

pour

pour tel, vû l'éloignement du Pô à Rome, le nombre des batailles qu'il y avoit à donner en chemin, dont une seule pouvoit tourner à mal, & le peu de confiance qu'il y avoit à prendre dans les peuples qu'il laissoit derriere. Toutes ces considérations devoient l'engager à l'un des deux partis suivans : ou à se rendre maître des places à mesure qu'il avançoit, pour assûrer ses subsistances, & se donner une retraite, ou du moins à ruiner celles qu'il laissoit derriere, pour n'en pas être incommodé, s'il ne jugeoit pas à propos d'en tirer avantage.

La crainte de s'affoiblir par les garnisons, pouvoit bien le déterminer à n'en pas garder beaucoup : mais il devoit raser toutes celles qu'il n'étoit pas indispensable de garder ; comme fit Corbulon, ayant pris Artaxata, capitale de l'Arménie, il l'a détruisit & y mit le feu, parce qu'il ne pouvoit la garder sans affoiblir son armée, mais il en avoit d'autres pour sa sûreté.

Annibal essuya à la fin le sort de toutes les armées, qui font des pointes en avant sans s'établir. Charles XII. parmi nos Modernes, nous a retracé la même conduite, dont la journée de Pultova fut le salaire : il vouloit pénétrer & joindre un allié sur la foi duquel il n'y avoit guere à compter ; il négligea pour cela les mesures nécessaires pour la sûreté de son siége, & il fut battu, & ses affaires entierement ruinées dans un seul jour.

On voit donc, avec un peu de réflexions, que les victoires continuelles d'Annibal ne lui procurerent aucun avantage solide par sa faute ; que le corps de la République demeura toûjours sain & entier, & que dans l'instant que le découragement avoit gagné le cœur, que le Sénat lui-même éperdu, ne songeoit plus qu'à fuir, ou à se soûmettre ; Annibal suspendit ses coups, comme pour lui donner le temps de se remettre de sa frayeur, & fit valoir par son inaction toutes les mesures que sa diligence eût rendues de nul effet. C'est donc lui qui a sauvé Rome : & au lieu de prodiguer nos loüanges à ce Sénat si fameux, pour s'être tiré d'un si mauvais pas, nous devrions au contraire le blâmer d'avoir sû si peu profiter des évenemens par lesquels, malgré la Victoire, la Fortune sembloit vouloir la conservation de la République : car celle-ci servit Rome avec la même assiduité que l'autre suivit Annibal.

Nous venons de voir que l'habileté du Sénat ne contribua en rien au salut de Rome, & j'ai promis de montrer dans cette seconde partie, que bien loin delà ce célebre corps, & la République, en conséquence, n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit hâter leur ruine. Les fautes dans ce genre eurent deux causes : l'une la constitution du Gouvernement, que l'on n'eut jamais la force de changer, quoique la nécessité l'exigeât ; & l'autre le peu de capacité des Sénateurs, qui firent prévaloir les mauvais conseils sur les bons.

C'est une grande faute dans un Etat, que de partager ou de rendre alternatif le commandement d'une armée, rien n'étant si rare que de trouver deux hommes d'une même complexion. Si l'un est vif & l'autre lent, l'un audacieux, l'autre timide, l'un ambitieux & entreprenant, l'autre citoyen & temporiseur ; si l'un ou l'autre est susceptible de jalousie, comment peut-on espérer qu'un commandement alternatif

puisse concilier leur esprit, & procurer le bien de l'Etat ? N'est-il pas visible que ce que l'un fera la veille sera détruit par l'autre le lendemain ; & que s'ils ont en tête un Général absolu, & tant soit peu habile, que rien ne contrarie, il faut tôt ou tard que leur mésintelligence les perde. Annibal a prouvé ce que j'avance, il a toûjours vaincu les deux Consuls, & n'a cessé de vaincre que quand l'autorité militaire a été réunie dans la personne du Dictateur Fabius, qui étant maître absolu ne s'est plus écarté d'un plan sage & raisonnable.

Un second vice dans la constitution du Gouvernement étoit l'ordre établi de ne rien entreprendre sans le consentement du Sénat. Si ce principe de Gouvernement a pû être avantageux pour les commencemens de la République, où les armées toûjours à portée de Rome, étoient dans la distance nécessaire pour apprendre & pour suivre avec soûmission les délibérations du Sénat, il ne pouvoit plus être suivi dans un temps où un ennemi de la trempe d'Annibal ne donnoit pas le temps de délibérer.

C'étoit encore un troisieme défaut dans cette constitution si vantée, que le commandement des armées ne fût jamais confié longtemps, au même Général. Quand il commençoit à connoître l'armée, le pays, & le caractere de son ennemi, trois connoissances qui ne s'acquierent qu'à la longue, & par une expérience de plusieurs campagnes ; le Senat jaloux de son autorité rappelloit celui-là, & envoyoit à sa place un homme tout nouveau, qui étoit obligé à marcher à tatons dans la route que son prédécesseur avoit frayée. Nouveau Général, nouveau plan de guerre, nouveau système, nouvelle discipline, plus de confiance dans les troupes. Ecoutons sur cela un homme digne de former un avis sur pareille matiere, c'est le Général Banier ; le trait se lit dans Vassor, Historien de Louis XIII. *Pourquoi croyez-vous*, disoit-il à ses amis, *que Galas & Picolomini n'ont jamais rien pû faire contre moi ? C'est qu'ils n'osoient rien entreprendre sans le consentement des Ministres de l'Empereur. Jaloux de conserver une autorité préjudiciable au Prince, ces Messieurs brouillent tout par les ordres fréquens qu'ils envoyent, & par un changement presque continuel d'Officiers Généraux. Quand un homme sert depuis long-temps dans un pays, on le doit conserver dans l'emploi : celui que vous constituez ne peut acquérir la même expérience qu'après plusieurs fautes. Il en coûte trop au Souverain de rendre ainsi ses Généraux habiles & expérimentés. Ne me répliquez pas que l'ambition d'un Officier trop puissant seroit souvent exposée à des tentations trop délicates : quand un homme de mérite ne se voit pas maltraité sans raison, il n'est point tenté de profiter de ses conquêtes, & de s'y établir. Sur quoi pourroit-il compter ? sur le secours d'un ennemi, qui à la premiere occasion tachera de rentrer dans le bien dont la nécessité l'oblige de souffrir l'usurpation ? sur l'appui d'un voisin plus puissant, qui pensera bien-tôt à le déposséder par le droit de bienséance ?*

Il me semble que l'on ne peut rien dire de plus judicieux, & que ce changement de Généraux est un grand vice dans le Gouvernement. Ainsi supposé que les trois maximes que nous venons de remarquer fussent utiles dans la République naiss-

sante, il étoit de la prudence du Sénat dans une occasion aussi rare & aussi importante que la guerre contre Annibal, de passer par-dessus les anciennes lois.

Vouloir conserver ces usages à cause de ce qu'ils avoient d'avantageux dans le temps ou dans les guerres ordinaires, c'étoit dans le cas de la seconde Punique, préférer les lois au salut de la République, à qui elles n'étoient plus d'aucune utilité après sa destruction. Je demande si c'est là bien penser pour un Sénat aussi fameux !

N'est-ce pas la chose du monde la moins conséquente & la plus ridicule que de mettre toute son espérance dans la science & le talent d'Æmilius ; & de lui donner en même temps un Collegue qui détruise le lendemain ce que celui-ci avoit fait la veille ? Pouvoient-ils espérer la bonne intelligence entre deux hommes aussi différens de tous points qu'Æmilius & Varron ?

* Après ces fautes capitales dans les maximes que le Sénat n'eut jamais la force de changer, on ne doit pas s'attendre de la part de ce corps à des délibérations bien nerveuses, ni à un choix bien bon des Généraux qu'ils employoient ; c'est en quoi je prétends qu'il a fait tout ce qu'il y a eu de mieux pour accélérer sa ruine totale. Voyons en détail.; & puisque c'est principalement par les sujets qu'ils employent que l'on juge du mérite des Princes, cherchons à découvrir l habileté du Sénat dans le choix de ses Généraux. Le premier que l'on oppose à Annibal, fut Sempronius, impatient, plein de l'opinion de son mérite & de ses forces, qui ne se donne pas le temps, encore moins le moyen de réunir ses troupes, pour combattre Annibal : il lui va au devant à la Trébie, & par ses fautes dont on a vû dans ce livre tout le détail, il expose sa patrie, perd son armée, sans que son choix puisse être toléré, puisqu'il étoit, sans savoir, sans expérience, & sans nulle des parties que l'on exige dans un Général.

Après sa défaite, cette République dont on a tant publié la sagesse, & ces grands Romains assemblés, aussi dépourvûs de Généraux que du discernement nécessaire pour en élire, donnent pour successeur à Sempronius, Flaminius, lequel n'est pas même contenu par le récent & malheureux exemple de son prédécesseur. Il est battu de la même façon à Thrasimene, & cela pour n'avoir pas voulu attendre son Collegue ; soit incapacité, soit jalousie. Etoit-ce là des hommes à qui l'on eût dû confier des armées ?

Après ces deux ridicules choix l'on en vient comme par force à Fabius : mais il faut que ce soit la nécessité qui fasse recourir à son mérite. On fait plus, on le nomme Dictateur, & dès lors tout reprend

* Le Cardinal Mazarin, aussi mauvais guerrier qu'adroit politique, usa toûjours de la même maxime, & joignit toûjours M de la Ferté à M de Turenne. Il n'y a qu'à lire l'histoire de ce temps, pour être fortement convaincu combien cette maxime est mauvaise. Les seuls hommes que l'on ait vû s'accorder dans le cas d'un autorité partagée, & qui ont mis dans toute leur conduite un concert aussi rare qu'il fut exact, sont, le Prince de Bade, le Prince Eugene, & Mylord Marlbouroug ; ils semblerent tous trois déposer leur grade & leurs prétentions, pour ne songer qu'au bien de leur cause, & conserverent par cette déférence mutuelle, aussi sage qu'avantageuse à la cause commune, une intelligence qui fut le salut des alliés dans la guerre de 1700. mais cet exemple unique n'est pas à suivre dans un Etat qui peut mieux faire.

une nouvelle face, on cesse d'être vaincu; & je serois forcé de rendre témoignage à la sagesse de ceux qui ont fait un tel choix, s'ils ne sembloient occupés eux-mêmes à détruire ce qu'il fait de bien. On s'impatiente, on s'ennuie de ce qu'il temporise; on brigue, on cabale contre lui jusques dans le Sénat; tout ce qu'il fait de bien est interprété à mal, & comme si on étoit d'intelligence avec Annibal, pour le délivrer d'un antagoniste redoutable, ce Sénat, qui jusques-là avoit voulu conserver les maximes les plus pernicieuses pour ne rien altérer au Gouvernement Républiquain, fait lui même une nouvelle loi pour accélérer la ruine de l'Etat, & nomme contre toutes sortes de regles un Dictateur dans la personne de Minucius, qui partage le commandement de l'armée. Celui ci corrigé, non par ses Citoyens, mais par ses propres fautes, remet le commandement après s'en être reconnu peu digne, entre les mains du sage Fabius. Mais le Sénat trop attentif à la ruine de Rome, pour laisser un tel Chef à la tête de l'armée, n'a garde de le continuer dans le Généralat, il lui nomme deux successeurs, l'un Æmilius, brave, sage, expérimenté, tel que l'on pouvoit le désirer pour la naissance, la conduite & les talens; & l'autre Varron, homme sans savoir, sans naissance, sans conduite, sans talens; en un mot, *cet homme abominable, dont le Gouvernement coûta si cher à sa patrie*, dit Polybe. Qu'on ne me dise pas que ce fut une brigue de cet homme adroit: outre que ce ne seroit pas justifier le Sénat, c'est que je n'ai qu'à faire faire attention à tout ce que fit ce corps, contre la brigue bien plus puissante qui s'éleva en faveur de la loi agraire, pour faire sentir que ces membres trouvoient encore la force de résister, quand leur intérêt étoit lésé, mais non pas quand il ne s'agissoit que du bien public.

Voilà le dernier choix qui caractérise le Sénat & les Romains. Voyons maintenant quelles furent ses délibérations dans les malheurs: ce sera par là que nous terminerons cette Dissertation.

Après la faute de Minucius, qu'il avoit reconnue lui-même avec tant de noblesse & de grandeur d'ame, ne sembleroit-il pas que tous les Romains, je ne dis pas seulement le Sénat, mais depuis le premier jusqu'au dernier Citoyen, devoient révérer & suivre avec zele le sentiment de Fabius, dont cet évenement, ainsi que son Collegue avoit justifié l'excellence? Cependant on se tromperoit bien fort de le croire: bien loin delà, au lieu de le consulter, c'est en vain qu'il dit son avis; il a beau faire sentir la nécessité de ne pas combattre, on ne l'écoute point, on détermine qu'il faut combattre, & on en donne l'ordre aux deux Consuls, sans considération, sans raison, comme s'il n'étoit plus aucune autre ressource. Fabius se récrie contre; sa sagesse n'est plus à la mode, on passe outre, & ce zélé Citoyen ne se lassant point des injustices de ceux qui lui doivent tout, tâche encore de prévenir ce malheur, en s'adressant à Paul-Æmile. Je vais rapporter ses paroles, pour servir de condamnation au Sénat. Elles se lisent dans Plutarque. *Vous n'aurez pas tant à défendre la patrie*, lui dit-il, *contre Annibal, que contre votre Collegue; car ils demanderont tous les deux le combat avec empressement: mais Varron la*

demandera, parce qu'il ne connoît pas assez ses forces, & Annibal, parce qu'il connoît trop sa foiblesse. Croyez-moi donc, Paul-Æmile, je suis plus digne d'être crû que Varron, je vous assûre que si personne ne combat contre lui cette année, il est impossible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine, s'il s'opiniâtre à y rester: car jusqu'ici, quoiqu'il semble victorieux & maître de la campagne, on n'a pas vû un seul de ses ennemis quitter le parti de Rome pour prendre le sien; & il ne lui reste pas la troisiéme partie des troupes qu'il a amenées d'Afrique. A cela on dit que Paul-Æmile répondit: *Pour moi, Fabius, quand je considere l'état de mes affaires, je trouve qu'il m'est plus avantageux de tomber mort entre les mains des ennemis, que de retomber vivant entre celles de nos Citoyens: mais puisque Rome est réduite à cette extrémité, je n'oublierai rien pour paroître sage Capitaine, plutôt à vous seul en suivant vos conseils, que de le paroître à tous les autres qui voudront me forcer à prendre un parti.*

C'étoit par des paroles semblables, par des raisonnemens aussi solides, sans cesse répétés, que Fabius tâchoit de ramener ses compatriotes: mais s'ils n'étoient pas assez judicieux pour les croire, que doit-on penser de leur jugement? N'est-ce pas ce que j'ai avancé, qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pû pour hâter leur ruine, puisqu'ils prevenoient par leur conduite celle qu'Annibal ne pouvoit éviter en ne combattant pas? joint à ce que la mésintelligence, qui étoit entre les deux Consuls, quand la bataille eût été nécessaire, devoit engager le Sénat à la faire différer, pour attendre une circonstance moins défavorable. Mais il n'y avoit plus ni réflexion, ni sagesse dans le Sénat, sans quoi il n'eût pas été possible que le sentiment du seul Varron, homme intrigant, mais incapable, sans expérience, sans talens, plein d'une présomption aussi ridicule que celle qui l'engageoit à répondre du succès de la bataille, contre un homme de la trempe d'Annibal, il n'eût pas, dis-je, été possible, que l'avis d'un tel homme l'eût emporté vis-à-vis de celui de Fabius & d'Æmilius, qui étoit appuyé de raisonnemens aussi justes qu'ils étoient plausibles. Du moins cet exemple rend applicable au Sénat le bon mot d'Anarsias à Solon, parlant de leurs assemblées, *qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir que dans leurs délibérations, c'étoient les sages qui parloient, & les fous qui décidoient.*

Il falloit être des derniers, pour fonder un avis important sur une promesse aussi ridicule que celle que l'on gagnera la bataille.

Suivons les autres délibérations après l'évenement de Cannes. La plus admirée par les Ecrivains est celle par laquelle le Sénat en corps va au-devant du Consul Varron. Citons Plutarque: *mais en quoi*, dit-il, *on ne peut trop admirer la grandeur de courage & la douceur des Romains, c'est*, dit-il, *que le Consul Varron, après cette défaite la plus malheureuse & la plus honteuse qui ait jamais été, revenant à Rome plein de confusion, & n'osant lever la tête, le Sénat & le peuple allerent audevant de lui pour lui faire honneur; & dès que l'on eût fait silence, les Magistrats & les principaux Sénateurs, du nombre desquels étoit Fabius, le loüerent hautement de ce que dans un si grand malheur, il n'avoit pas abandonné la République, mais étoit venu en reprendre le timon, &*

se mettre à la tête des lois & des Citoyens, comme ne les jugeant pas encore sans ressource, & ne désespérant pas de leur salut.

En même temps que cette République reçoit ainsi à bras ouvert un Général que la vîtesse de son cheval a conservé, disent-ils, pour la patrie, elle abandonne, sans vouloir payer leur rançon, tous les soldats prisonniers, lesquels ne l'ont été que par la faute du Général, & condamne à l'exil environ six mille hommes, qui ont suivi l'exemple de leur Général, & qui restent seuls de cette affreuse déroute, sans égard à ce qu'ils étoient nouveaux soldats pour la plûpart, & avoient combattu de leur mieux, mais sans pouvoir réparer la faute de leur Chef. Le coupable est non-seulement impuni, il est récompensé, & le Chef des fuyards est reçû comme en triomphe; on veut même le créer Dictateur, tant la brigue contre Fabius avoit pris d'empire: mais cette homme humilié par son désastre se montre, seulement alors, digne d'un meilleur sort par le refus qu'il fait d'un emploi que l'ignorance & la cabale lui décernent, & qui eût achevé la ruine de Rome.

On exalte & on veut récompenser la conduite lâche & molle du Consul, & on accuse pour cela toute l'armée de foiblesse & de lâcheté, tandis que le nombre effroyable des morts justifie pleinement la conduite des troupes; car c'est par là seul que l'on peut juger du plus ou moins de résistance qu'elles ont faite. Ainsi nous trouvons en avançant dans nos réflexions, non-seulement de l'ignorance & de la foiblesse dans les délibérations du Sénat, mais encore de l'injustice; car en voilà un trait bien marqué. Ce sont pourtant là ces Romains si vantés.

Si dans le dernier regne il a existé des traits semblables, & s'il a été un temps où les gens qui fuyoient ont acquis des distinctions de préférence aux braves qui les avoient méritées, tout le monde est convenu que ce n'est pas le beau moment du regne de Louis le Grand, puisque c'est celui où il n'agissoit plus par lui-même.

Comme il est démontré que les biens & les maux sont compensés dans ce monde, sans doute que c'est pour satisfaire à cette espece de nécessité, que les gens qui ont l'avantage d'un mérite réel, ne sont pas toûjours récompensés, ils seroient trop heureux; & les autres au contraire sont dedommagés par les récompenses, des vrais biens que la nature leur a refusé. Mais il est fâcheux que les honnêtes gens, qui ne sont pas capables de changer leur façon d'agir, par le mécontentement qu'excitent d'injustes préférences, soient par là dégoûtés d'agir, & se retirent des emplois où leur mérite exigeoit pour le bien public qu'ils fussent demeurés encore nombre d'années; car on ne trouve pas souvent des Fabius, qui toûjours maîtres d'eux mêmes aillent grossir la foule des insensés qui vont au-devant d'un Varron, comme fit ce sage Romain. C'est là le trait de ce temps qui me paroît le plus beau, & plus les avis du Dictateur avoient été contraires à ceux du Consul, plus je trouve de grandeur d'ame au premier, d'avoir suivi son corps dans une démarche aussi fausse que celle d'aller remercier un poltron d'avoir conservé sa vie.

Jusqu'ici nous n'avons rien vû que de très-nuisible à l'intérêt public, point de fermeté, nulle pru-

dence, beaucoup d'ignorance, peu ou point de discernement dans le choix du Sénat, beaucoup de brigues, & des délibérations desquelles Annibal tiroit toute son action & ses succès : voilà ce qu'il a plû à l'univers d'admirer chez les Romains, dans la seconde guerre Punique ; jusqu'après la bataille de Cannes, telle a été leur conduite.

Pour lors les maux paroissent si pressants, & la nécessité rendit les Sénateurs ainsi que le peuple, si fort portés au bien, par l'appréhension du mal, qu'il ne fut plus question de jalousie, de brigue, ni de choix équivoque : chacun conduit par l'éminence du danger, n'eut plus d'autre pensée ni d'autre désir que d'en sortir honorablement à quel prix que ce fût. On se cotise, chacun fournit ce qu'il peut, on remet de nouvelles forces sur pié, & mieux que tout cela, on crée Fabius Dictateur, avec cette honte, sans doute, que devoient ressentir ceux qui n'étoient pas de son avis, & qui l'avoient rejetté avec cet air de mépris qui prouve l'ignorance. Mais étoit-il temps ? & si Annibal, comme nous l'avons dit d'abord, eût marché tout de suite, les sages mesures qu'inspira le désespoir eussent-elles suffi pour l'arrêter ? Il est bien aisé de sentir le contraire : mais sans vouloir altérer ce qu'il y eut de beau dans la générosité avec laquelle les Citoyens de Rome fournirent aux frais de la guerre, & dans le zele avec lequel ils prodiguerent leurs biens, nous pouvons dire que le trait n'est pas unique, & que les Républiques plus que les autres Etats ont souvent fourni de pareils exemples. C'est que chez elles le bien public est sans cesse lié avec le particulier, & que chacun à chaque instant en éprouve & en connoît le rapport. N'importe, loin de dérober aux Romains l'éloge que ce trait mérite, je leur dois la justice de dire qu'il n'y a que Rome & Paris dont les habitans ayent fourni l'exemple d'un subside volontaire pour lever des troupes, faire la guerre, & chasser l'ennemi qui étoit à la porte. On me dira peut-être que ces exemples sont d'autant plus rares, qu'anciennement on n'avoit besoin pour faire la guerre, que de fer & de soldats ; qu'à l'égard de l'argent les Généraux en tiroient de la guerre même. J'en conviens, mais dans le temps de la seconde guerre Punique, la malhabileté des Généraux avoit réduit comme aujourd'hui, les armées à ne plus faire la guerre sans argent, & les peuples après plusieurs victoires ainsi que ceux d'aujourd'hui, n'en étoient peut être que plus malheureux. Outre que la guerre dont nous parlons, se faisant sur leur propre terrein, il n'étoit pas possible de tirer du pays, ce qu'un Général désintéressé, habile & Citoyen, en tire pour le soulagement des peuples qu'il défend & protege.

Aujourd'hui l'on ménage avec soin le pays de son ennemi, sans faire réflexion, que la plûpart des maux qu'on lui épargne, retombent sur le peuple pour qui l'on fait la guerre ; mais insensiblement ces réflexions nous tireroient de notre dissertation que je vais finir par le récit de quelques exemples modernes, dans lesquels je trouve beaucoup de rapport à ce dont il s'agit.

Le premier est sous le regne de Henri II. après la journée de saint Quentin, où Philippe Roi d'Espagne, fils de Charles V. manqua la plus belle occasion de se rendre maître

de Paris, qui étoit à lui, s'il y eut marché lorsque la consternation y étoit très-grande par cette malheureuse journée. On dit à ce sujet, que Charles V. sur la nouvelle de cette victoire demanda au courier si son fils n'étoit pas à Paris, tant il jugeoit qu'il avoit dû y marcher.

Le retardement de Philippe donna le temps de respirer. La Reine de France, avec l'adresse qui lui étoit naturelle, tira des Parisiens une si grosse somme, qu'elle suffit pour rétablir l'armée; & l'on vit ainsi que je l'ai avancé, cette capitale imiter Rome pour se délivrer de l'ennemi de son Roi. Il est encore sous Louis XIII. un second exemple où la ville de Paris fournit volontairement l'argent dont on manquoit, lequel je veux citer pour apprendre aux Souverains, & à tous ceux qui gouvernent, que cest une grande ressource pour l'Etat que de conserver l'affection, la confiance, & la fortune du particulier, & de l'attacher à l'Etat même par l'aisance qu'il espere, & qu'il trouve dans sa conservation.

En 1636 sous le ministere du Cardinal de Richelieu, l'on avoit pris de si méchantes précautions en Flandre, que le Cardinal Infant entra en France, à la tête d'une armée si fort supérieure à la nôtre, que celle-ci n'osoit se montrer. Les Espagnols prirent la Capelle & le Cateler, delà marcherent à Corbie, qu'ils prirent ainsi que deux autres petits postes, d'où ils répandirent une terreur si grande, que s'ils eussent marché à Paris, on leur en eut abandonné les portes. Plusieurs habitans démenagerent, & le Cardinal lui-même peu ferme alors, vouloit emmener le Roi à Orléans, lorsqu'il apprend que malgré les Conseils de Jean de Vert, les Espagnols s'amusoient à ravager la Picardie. Pour lors l'on commença à respirer, l'on exhorta les peuples à prendre les armes. Les Parisiens toûjours remplis d'amour & de zele pour leur Roi, ouvrirent leurs bourses, & l'on trouva dans peu de jours assez d'hommes & d'argent pour repousser les Espagnols. Tant il est vrai qu'il ne faut jamais se laisser abbattre par le désespoir, mais toûjours se transporter au-delà des évenemens, pour en raisonner plus tranquillement, & y mettre ordre avec plus de froideur. C'est ainsi qu'en usa Fabius après Cannes, & qu'il osa tout espérer de l'inaction du Carthaginois si fort semblable à celle des Espagnols, après la prise de Corbie.

Qui n'eût pas cru l'Empire Moscovite renversé par Charles XII. lorsqu'après le fameux passage du Boristhene, ce Prince ayant gagné sur le Czar en personne, la bataille de Holouzin, au lieu d'attendre un grand convoi qui le menoit à Moscou tout droit, il en crut quelques avis du Général Mazeppa, avec qui il vouloit faire une jonction: il marcha vers l'Ukraine, pour y faire soulever les Cosaques, ce qui sauva le Czar, dont il avoit négligé de détruire les débris, & d'occuper la capitale dans le temps qu'il le pouvoit. Ce dernier ayant repris haleine, se jetta sur le Général Levenhaupt, le battit, lui enleva son convoi, & delà s'ensuivit la journée de Pultova, & la ruine du Roi de Suede. Seconde preuve qu'il ne faut jamais désespérer.

Le troisieme & dernier exemple est celui de la République de Hollande. Je trouve tant de rapport entre les vertus qui ont fondé Rome, & celles qui ont érigé la Hollande en

en République, entre la disette de Généraux Romains, & la médiocrité de ceux de la Hollande, dans ces dernieres guerres, que je crois ne pouvoir faire de parallele plus aisé ni plus juste que celui de cet Etat en 1672, avec celui de Rome, après Cannes.

Louis le Grand, avec encore plus de rapidité qu'Annibal, étoit arrivé aux portes d'Amsterdam, après avoir soûmis Noerdem, Voerden & Cudwarer; il n'y avoit plus qu'un pas à faire : cette grande ville épouvantée délibéra de se soûmettre dans une assemblée générale. *

La plûpart soûtenoient, dit un Auteur anonyme, *qu'il étoit plus expédient de se soûmettre au Roi, & tâchoient de ramener les autres à leur sentiment. Cependant Hasselaer & Hop, celui-ci Pensionnaire de la ville, celui-là grand Bailli, qui étoient les deux qui vouloient demeurer dans l'union des autres Provinces, commencerent à parler fortement contre ceux qui étoient de cet avis. Sur quoi voyant que la brigue étoit si forte qu'à peine les vouloit-on écouter, ils ouvrirent une fenêtre qui répondoit sur la place, & menacerent d'appeller le peuple, s'ils ne changeoient de sentiment. Cette menace étonna les plus résolus : & comme le Prince d'Orange faisoit son possible pour insinuer qu'il y avoit des traîtres dans toutes les villes, ils aimerent mieux ne pas s'obstiner, que de s'exposer à la furie du peuple, qui prendroit la premiere impression qu'on lui donneroit. Ainsi deux hommes seuls furent la cause que le Roi ne fut pas maître de la Hollande : car si Amsterdam se fût rendue, tout le reste se fût conformé sur cette ville, qui est plus considérable toute seule que dix autres ensemble.*

Ce fut par une semblable résolution d'un seul homme que Scipion rassûra, ou pour mieux dire raffermit les Romains prêts à recourir à la clémence d'Annibal. Un grand nombre de Sénateurs & des premiers de Rome, désespérant du salut de la République, s'assemblerent dans la maison d'un certain Metellus, *ils faisoient dessein de s'embarquer au premier port & d'abandonner l'Italie. Un si indigne complot excita l'indignation de Scipion, il résolut de s'y opposer au péril même de sa vie; & se tournant vers d'autres Officiers qui étoient chez lui : Que ceux*, leur dit-il, *à qui le salut de l'Etat est cher, me suivent. Il sort, va droit à la maison où se tenoit ce Conseil, il y entre & met l'épée à la main. Je jure*, dit-il, *que je n'abandonnerai jamais la République, & que je ne souffrirai point qu'aucun de nos Citoyens l'abandonne; & s'adressant ensuite au maître de la maison : Il faut*, lui dit-il, *que toi & ceux qui sont ici fassiez les mêmes sermens, ou je vous tuerai tous.*

Ne voilà-t-il pas un parallele juste dans les évenemens, qui rassûrerent la Hollande & Rome dans leurs malheurs?

Ces deux Républiques se manquent, pour ainsi dire, à elles-mêmes, dans le commencement, la rapidité de leurs malheurs ne leur laisse pas le temps d'espérer ni de résoudre rien : mais leurs ennemis viennent-ils à leur donner le moindre relache, dès lors chacun redevient homme & Citoyen. Les secours se trouvent, les particuliers ouvrent leurs bourses, & tout se rétablir. Pourquoi des effets si prompts?

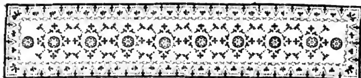
* Hist. de la guerre de Hol. depuis 1671. jusqu'à celle de 1677.

Pourquoi les Etats monarchiques sont-ils si lents à se relever de semblables malheurs? C'est que dans les Républiques l'amour de la patrie est soûtenu par une grande confiance aux affaires publiques, chacun donnant ce qu'il a, sait qu'il travaille pour lui-même, qu'il sera remboursé dans un temps plus heureux; ainsi tout ce qu'il possede est à l'Etat, parce que ce que l'Etat possede est à lui. Belle leçon pour ceux qui gouvernent, je l'ai déja dit; belle leçon pour établir la sûreté dans les emprunts & dans les finances, ainsi que dans la durée & la répartition des impôts! M. Colbert empruntoit de temps à autres des sommes dont il n'avoit nul besoin, pour les rendre avec exactitude, souvent quinze jours après l'emprunt, avec l'intérêt d'un an, feignant que le Roi n'en avoit plus besoin, qu'on avoit reçû des fonds, & cela pour gagner la confiance & s'en servir au besoin. Le Roi Jean de Portugal ayant emprunté d'un marchand une somme considérable dans un besoin de son Etat, voulut que l'on remboursât l'intérêt avec le capital. Le marchand qui n'avoit pas prêté par intérêt, mais en Citoyen, ayant refusé de recevoir l'intérêt avec générosité, le Roi lui envoya le double de l'intérêt, avec ordre de lui dire qu'il doubleroit la somme à chaque refus qu'il feroit. Cette contestation entre un Roi & son sujet, dit M le Clerc, est belle & bien rare, aussi la confiance étoit-elle parfaitement établie en Portugal, sous ce regne.

Pour terminer cette Dissertation, je finirai par la réflexion que me suggere le surnom de *Maximus* donné à Fabius. N'étoit-ce point passer d'une extrémité à l'autre, de la part des Romains? Ils méprisent ce grand homme, ils le calomnient, ils ne l'écoutent point, jusqu'à ce que leur malheur leur faisant appercevoir leur déraison & leur foiblesse, ils ont recours à lui, ils le créent de nouveau Dictateur. Ce sage Général reçoit cette dignité avec la même douceur qu'il l'a déposée; il suit les mêmes principes: mais même dans le temps que les délices de Capoue avoient énervé Annibal, que Metellus surnommé l'Epée de Rome, commençoit à se faire connoître par des actions défensives & d'éclat, Fabius toûjours content d'être nommé le Bouclier, ne fait rien de plus, il ne vainc point Annibal, il le contient. Qu'eût-on ajoûté à son nom s'il l'eût mis hors de l'Italie? Et que doit-on ajoûter au nom de celui qui en résistant a déja acquis celui de très-grand?

Ce mot de *Maximus* me choque, & je le regarde comme un nouveau préjugé contre le prétendu mérite des Romains, dans la seconde guerre Punique, lequel je crois avoir réduit dans ses justes bornes par cette Dissertation. Du moins on ne disconviendra pas qu'ils n'ayent été fort au-dessous des Romains du premier âge de la République, & bien moins dignes de notre admiration.





LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Récapitulation du Livre précédent. Guerre de Philippe contre les Etoliens & les Lacédémoniens. Raisons de cette guerre.

NOUS avons fait voir dans le Livre précédent pour quels fujets s'étoit une feconde fois allumé la guerre entre les Romains & les Carthaginois; comment Annibal étoit entré en Italie, les batailles qui fe font données entre ces deux peuples, & entr'autres celles que les Romains perdirent proche la ville de Cannes fur le bord de l'Aufide. Venons maintenant à ce qui s'eft fait dans la Grece pendant le même efpace de temps, c'eft-à-dire, pendant la cent quarantieme Olympiade. Mais auparavant je prie mes Lecteurs de fe rappeller dans la mémoire ce que nous en avons déja dit par avance dans ce fecond Livre, & fur-tout ce que nous y avons remarqué des Achéens, parce que cet Etat a fait du temps de nos peres & de notre temps même des progrès inconcevables.

Commençant donc par Tifamene, une des enfant d'Orefte, nous avons dit que ce peuple avoit été gouverné par des Rois de cette famille jufqu'à Ogygés; qu'enfuite il s'étoit mis en République, & qu'il s'étoit fait des lois qu'on ne pouvoit trop eftimer; que d'abord après cet établiffement il avoit été difperfé par villes & par bourgades par les Rois de Lacédémone, & qu'il s'étoit réuni une feconde fois, & avoit repris le gouvernement Républicain. Nous avons rapporté enfuite quelles mefures il avoit prifes pour infpirer le même deffein aux autres villes, & pour réunir tous les peuples du Péloponefe fous un même nom & fous un feul Gouvernement. Après avoir parlé de ce projet en général, nous avons rapporté en peu de mots

les faits particuliers, en suivant l'ordre des temps, jusqu'à celui où Cléomene Roi de Lacédémone fut chassé de son Royaume. Enfin après un récit succint de ce qui s'étoit passé jusqu'à la mort d'Antigonus, de Seleucus & de Ptolémée, qui moururent tous trois presque en même temps, je promis de commencer mon histoire par ce qui étoit arrivé après la mort de ces Rois.

Cette époque m'a paru la plus belle & la plus intéressante que je pusse prendre. Car premierement c'est où se termine l'Ouvrage d'Aratus, & ce que nous dirons des affaires de la guerre n'en sera qu'une continuation. D'ailleurs les temps suivans touchent de si près aux nôtres, que nous en avons vû nous-même une partie, & nos peres l'autre. Ainsi ou j'aurai vû de mes propres yeux les choses dont je ferai l'histoire, ou je les aurai apprises de témoins oculaires; car je n'aurois pas voulu remonter aux temps plus reculés, dont on ne peut rapporter que ce que l'on a entendu dire à des gens qui l'ont oüi dire à d'autres, & dont on ne peut rien savoir ni rien assûrer qu'avec incertitude : mais ce qui m'a sur-tout déterminé à prendre cette époque, c'est que la fortune me semble avoir pris plaisir de changer alors par tout le monde la face de toutes choses.

Ce fut dans ce tems-là que Philippe fils de Démétrius, quoiqu'enfant, fut élevé sur le throne de Macedoine; qu'Achée eut le rang & la puissance Royale dans le pays d'endeçà du mont Taurus; qu'Antiochus surnommé le Grand, dans la plus tendre enfance succéda à Séleucus son frere Roi de Syrie, mort peu d'années auparavant; qu'Ariarathe regna en Cappadoce; que Ptolémée Philopator se rendit maître de l'Egypte, que Lycurgue fut fait Roi de Lacédémone; & qu'enfin les Carthaginois avoient depuis peu donné à Annibal le commandement de leurs armées.

Tous les Etats alors ayant donc ainsi changé de Maîtres, on devoit voir naître de nouveaux évenemens; cela est naturel, & cela ne manqua pas aussi d'arriver. Les Romains & les Carthaginois eurent ensemble la guerre dont nous avons fait l'histoire; en même temps Antiochus & Ptolémée se disputerent la Célesyrie; les Achéens & Philippe firent la guerre aux Etoliens & aux Lacédémoniens, pour le sujet que je vais dire.

Il y avoit déja long-temps que les Etoliens étoient las de

vivre en paix & fur leurs propres biens, eux qui étoient accoûtumés de vivre aux dépens de leurs voifins, & qui ont befoin de beaucoup de chofes, que leur vanité naturelle à laquelle ils s'abandonnent leur fait rechercher avec avidité : ce font des bêtes féroces plutôt que des hommes ; fans diftinction pour perfonne, rien n'eft exempt de leurs hoftilités. Cependant tant qu'Antigonus vécut, la crainte qu'ils avoient des Macédoniens les retint : mais dès qu'il fut mort, & qu'il n'eut laiffé pour fucceffeur que Philippe, qui n'étoit encore qu'un enfant, ils leverent le mafque, & ne chercherent plus que quelque prétexte fpécieux de fe jetter fur le Péloponefe. Outre que depuis long-temps ils étoient en poffeffion de piller cette province, ils ne croyoient pas qu'il y eût de peuple qui pût faire la guerre aux Achéens avec plus d'avantage.

Pendant qu'ils penfoient à exécuter ce projet, le hafard leur en fournit cette occafion. Certain Dorimaque, natif de Trichon, fils de ce Nicoftrate, qui trahit fi indignement toute une Affemblée générale des Béotiens, jeune homme vif & ardent à prendre, felon le caractere de fa nation, fut envoyé par ordre de la République à Phigalée, ville du Péloponefe fur les frontieres des Mefféniens, & dépendante de la République Etolienne. Ce n'étoit, à ce que l'on difoit, que pour garder la ville & le pays : mais c'étoit en effet pour examiner & rapporter ce qui fe paffoit dans le Péloponefe. Pendant qu'il étoit là, il y arriva quantité de pirates, à qui ne pouvant d'abord permettre de butiner, à caufe que la paix ménagée entre les Grecs par Antigonus duroit encore, il leur permit enfin d'enlever les troupeaux des Mefféniens, quoique ceux-ci fuffent amis & alliés de la République. Ces pirates ne firent d'abord leur pillage qu'aux extrémités de la province : mais leur audace ne s'en tint point là. Ils entrerent dans le pays, attaquerent les maifons pendant la nuit, lorfqu'on ne s'attendoit à rien moins, & eurent la témérité de les forcer.

Les Mefféniens trouverent ce procédé fort étrange, & envoyerent en faire des plaintes à Dorimaque. Celui-ci qui étoit bien aife que ceux qu'il commandoit s'enrichiffent & l'enrichiffent lui-même, n'eut d'abord aucun égard aux plaintes des Députés : il avoit trop grande part au butin. Le pillage continuant, & les Députés demandant avec chaleur qu'on leur fit juftice, il dit qu'il viendroit lui-même à Meffene, &

rendroit justice à ceux qui se plaignoient des Etoliens. Il y vint en effet: mais quand ceux qui avoient été maltraités se présenterent devant lui, ils ne pûrent en tirer que des railleries, des insultes & des menaces. Une nuit même qu'il étoit encore à Messene, les pirates s'approchant de la ville escaladerent la maison de campagne de Chiron, égorgerent tous ceux qui firent résistance, chargerent les autres de chaînes, firent sortir les bestiaux & amenerent tout ce qui s'en rencontra.

Jusques-là les Ephores avoient souffert, quoiqu'avec beaucoup de douleur, & le pillage des pirates, & la présence de leur Chef : mais enfin se croyant encore insultés, ils donnent ordre à Dorimaque de comparoître dans l'assemblée des Magistrats. Sciron, homme de mérite & de considération, étoit alors Ephore à Messene. Son avis fut de ne pas laisser Dorimaque sortir de la ville, qu'il n'eût rendu tout ce qui avoit été pris aux Messéniens, & qu'il n'eût livré à la vengeance publique les auteurs de tant de meurtres qui s'étoient commis. Tout le Conseil trouvant cet avis fort juste, Dorimaque se mit en colere, & dit que l'on n'avoit guere d'esprit si l'on s'imaginoit insulter sa personne; que ce n'étoit pas lui, mais la République des Etoliens que l'on insultoit; que c'étoit une chose indigne, qui alloit attirer sur les Messéniens une tempête épouvantable, & qu'un tel attentat ne pourroit demeurer impuni.

Il y avoit dans ce temps-là à Messene certain personnage nommé Babyrtas, homme tout-à-fait dans les intérêts de Dorimaque, & qui avoit la voix & le reste du corps si semblables à lui, que s'il en eût eu le chapeau & l'habit on l'auroit pris pour lui-même, & Dorimaque savoit bien cela. Celui-ci donc s'échauffant & traitant avec hauteur les Messéniens, Sciron ne put se contenir, *Tu crois donc Babyrtas*, lui dit-il, d'un ton de colere, *que nous nous soucions fort de toi & de tes menaces?* Ce mot ferma la bouche à Dorimaque, & l'obligea de permettre aux Messéniens de tirer vengeance des torts qu'on leur avoit faits. Il s'en retourna en Etolie, mais si piqué du mot de Sciron, que sans autre prétexte raisonnable il suscita la guerre aux Messéniens.



CHAPITRE II.

Discours de Dorimaque, pour irriter les Etoliens contre Messene. Hostilités des Etoliens. Aratus se charge du commandement. Portrait de ce Préteur.

ARiston étoit pour lors Préteur chez les Etoliens: mais comme il étoit trop infirme pour se mettre à la tête d'une armée, & qu'il étoit d'ailleurs parent de Dorimaque & de Scopas, il céda en quelque sorte au premier le commandement. Dorimaque n'osa pas dans les Assemblées publiques porter ses Concitoyens à déclarer la guerre aux Messéniens: il n'en avoit aucun prétexte qui en valût la peine, & tout le monde savoit le sujet qui l'irritoit si fort contre cette République. Il prit donc un autre parti, qui fut d'engager secretement Scopas à entrer dans le dépit qu'il avoit contre les Messéniens. Il lui représenta qu'il n'y avoit rien à craindre du côté des Macédoniens, parce que Philippe qui étoit à la tête des affaires avoit à peine dix-sept ans; que les Lacédémoniens n'étoient pas assez amis des Messéniens, pour prendre leur parti; & qu'enfin les Eléens, attachés aux Etoliens comme ils étoient, ne manqueroient pas dans cette occasion d'entrer dans leurs intérêts & de leur prêter du secours; d'où il concluoit que rien ne pourroit les empêcher d'entrer dans Messene. Il ajoûta, ce qui devoit faire le plus d'impression sur un Etolien, qu'il y auroit un butin immense à faire dans ce pays, où personne n'étoit en garde contre une descente, & qui pendant la guerre de Cléomene avoit été le seul qui n'avoit rien souffert; que cette expédition leur attireroit la faveur & les applaudissemens de tout le peuple d'Etolie; que si les Achéens refusoient le passage sur leurs terres, ils n'auroient pas lieu de se plaindre si on se l'ouvroit par force; que s'ils ne remuoient pas, ils ne mettroient aucun obstacle à leur projet; qu'enfin ils ne manqueroient pas de prétexte contre les Messéniens, qui depuis longtemps avoient eu l'injustice de promettre le secours de leurs armes aux Achéens & aux Macédoniens.

Ces raisons & d'autres semblables que Dorimaque entassa sur le même sujet, persuaderent si bien Scopas & ses amis, que, sans attendre une assemblée du peuple, sans consulter

les Magistrats, sans rien faire de ce qui convenoit en pareil occasion, sur leurs propres lumieres & ne suivant que leur passion, ils déclarerent la guerre tout à la fois aux Messéniens, aux Epirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens & aux Macédoniens. Sur le champ ils firent embarquer des pirates, qui ayant rencontré vers Cythere un vaisseau du Roi de Macédoine, le firent entrer dans un port d'Etolie, & vendirent les pilotes, les rameurs & le vaisseau même. Montés sur les vaisseaux des Céphaléniens, ils ravagerent la côte d'Epire, firent des tentatives sur Tyrée, ville de l'Acarnanie; ils envoyerent des partis dans le Péloponese, & prirent au milieu des terres des Mégalopolitains le château de Clarios, dont ils se servirent pour y mettre à l'encan leur butin, & pour y garder celui qu'ils faisoient: mais le château fut en peu de jours forcé par Timoxene, Préteur des Achéens, & par Taurion, qu'Antigonus avoit laissé dans le Péloponese, pour y veiller sur les intérêts des Rois de Macédoine; car Antigonus obtint à la vérité des Achéens la ville de Corinthe, dans le temps de Cléomene: mais loin de leur rendre Orchomene, qu'il avoit emporté d'assaut, il se le retint, dans le dessein, à mon avis, non-seulement d'être maître de l'entrée du Péloponese, mais encore d'en mettre le pays à couvert d'insulte, par le moyen de cette ville, où il y avoit garnison & toutes sortes de munitions.

Dorimaque & Scopas ayant observé le temps où Timoxene devoit bien-tôt sortir de la Préture, & où Aratus choisi pour lui succéder l'année suivante n'étoit point encore entré en charge, ils assemblerent à Rios, tout ce qu'ils pûrent d'Etoliens; & après avoir disposé des pontons, & équipé des vaisseaux des Céphalléniens, ils firent passer cette armée dans le Péloponese, & marcherent droit à Messene, prenant leur route par les Patréens, les Pharéens & les Tritéens. Passant sur ces terres, à les entendre, ils n'avoient garde de faire aucun tort aux Achéens: mais la soldatesque avide de butin ne put s'empêcher de piller. Elle roda & ravagea tout jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Phigalée, d'où elle se jetta tout d'un coup & avec insolence sur le pays des Messéniens, sans nul égard pour l'amitié & l'alliance qu'ils avoient avec ce peuple depuis très-longtemps, sans aucun respect pour le droit des gens. L'avidité de butiner l'emporta sur toutes choses; ils saccagerent tout impunément, sans que les Messéniens osassent se présenter devant eux pour les arrêter.

C'étoit alors le temps où se devoit tenir l'assemblée des Achéens. Ils vinrent à Egion ; & quand le Conseil fut formé, les Patréens & les Pharéens firent le détail du pillage que les Etoliens en passant avoient fait sur leurs terres. Les Messéniens demanderent aussi par Députés qu'on vînt à leur secours, & qu'on les vengeât des torts & des injustices qu'ils avoient souffertes. Le Conseil fut sensiblement touché des plaintes des uns & du malheur des autres : mais ce qui le frappa le plus, ce fut que les Etoliens eussent osé entrer dans l'Achaïe avec une armée, sans que personne leur eût accordé le passage, & qu'ils ne pensassent point à réparer cette injure. On résolut donc de secourir les Messéniens, & pour cela on donna ordre au Préteur de faire prendre les armes aux Achéens, & cette résolution fut ratifiée.

Timoxene, dont la Préture n'étoit point encore expirée ; ne comptant pas trop sur les Achéens, qui n'avoient pas eu soin d'exercer les milices, refusoit de lever des soldats, & ne vouloit pas se charger de cette expédition. En effet, depuis que Cléomene avoit été chassé du throne de Lacédémone, les peuples du Péloponese, fatigués par les guerres précédentes, & ne s'attendant pas que la paix dont ils joüissoient dureroit si peu, avoient fort négligé tout ce qui regarde la guerre : mais Aratus outré de l'insolence des Etoliens, & irrité depuis longtemps contre eux, prit la chose avec plus de chaleur. Il fit prendre les armes aux Achéens, ne souhaitant rien avec plus d'ardeur que d'en venir aux mains avec les Etoliens. Ayant donc reçû de Timoxene le sceau public cinq jours avant qu'il dût le recevoir, il envoya ordre aux villes d'enrôler tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & leur donna le rendez-vous à Mégalopolis.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre, il sera bon de dire en peu de mots quel étoit le caractere particulier de ce Préteur. Aratus étoit l'homme du monde le plus propre à être à la tête des affaires, parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Jamais personne ne posséda mieux l'art de dissimuler dans les dissensions civiles, de s'attacher des amis, de s'attirer des alliés ; fin & adroit pour faire des pratiques, surprendre l'ennemi, lui tendre des piéges ; infatigable & intrépide pour les faire réussir. Entre une infinité d'exemples qu'on pourroit rapporter pour faire voir que ce portrait est d'après nature, on n'a qu'à voir de quelle maniere il se rendit maître de

Sicyone & de Mantinée, comment il chassa les Etoliens de Pellene, & sur-tout de quelle ruse il se servit pour entrer dans l'Acrocorinthe : mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'étoit plus reconnoissable. Il n'avoit plus ni esprit pour former des projets, ni résolution pour les conduire à leur fin ; la vûe seule du péril le démontoit. Ainsi quoiqu'il ait rempli le Péloponese de ses trophées, il est néantmoins certain que c'étoit un très-médiocre Capitaine.

Aussi voit-on qu'il y a parmi les hommes une variété infinie non-seulement de corps, mais d'esprits. Souvent le même homme aura d'excellentes dispositions pour certaines choses, qui employé à des choses différentes, n'en aura aucune. Bien plus, il arrive souvent qu'à l'égard même des choses de même espece, le même homme sera très-intelligent pour certaines, & très-borné pour d'autres ; qu'il sera brave jusqu'à la témérité en certaines occasions, & en d'autres lâche jusqu'à la poltronnerie. Ce ne sont point là des paradoxes. Rien de plus ordinaire, rien de plus connu, du moins à ceux qui sont capables de réflexions. Tel à la chasse attaque avec valeur la bête la plus formidable, qui sous les armes (*a*) & en présence de l'ennemi, n'a ni cœur ni courage. Il y en a qui se tireront avec honneur d'un combat singulier ; joignez-les à d'autres dans un ordre de bataille, les armes leur tomberont des mains. La cavalerie Thessalienne, par exemple, est invincible en bataille rangée : mais hors de là on n'en peut tirer aucun service. Les Etoliens au contraire font merveille en tout temps, en toute occasion, excepté dans une bataille rangée. Rien n'approche des Candiots, soit sur mer, soit sur terre, quand il s'agit d'em-

(a) *Tel à la chasse attaque avec valeur la bête la plus formidable, qui sous les armes & en présence de l'ennemi, n'a ni cœur ni courage.*] C'est par la lecture appliquée de l'histoire, que les hommes apprennent à connoître les autres hommes, & à faire le discernement des nations. Rien n'est si sensé que cette réflexion de Polybe, & rien n'est plus désirable que d'en voir faire de semblables à ceux qui doivent un jour commander les armées, & gouverner les nations. Elles sont, ainsi que les différens particuliers qui les composent, sujettes aux mêmes variations d'humeur & de caracteres ; composées des mêmes contraires, & remplies des mêmes contradictions : mais il est de certains points qu'elles conservent malgré les temps ; ce sont ceux-là qui les caractérisent essentiellement, & qu'il faut connoitre pour en tirer parti dans l'occasion. Un homme est rempli de courage, mais timide dans les projets, craignant tous les obstacles, & s'en forgeant même d'imaginaires ; il ne le faut jamais employer qu'en second. Tel autre attaque avec audace les endroits les plus inaccessibles, & se croit pris & forcé toutes les fois qu'il est attaqué. Il ne faut pas le charger de la défense d'une place, peut-être même de celle d'un pays, puisque la défensive n'est pas son fait : donnez-lui d'autre besogne il la fera bien.

La cavalerie des Parthes, aussi courageuse aujourd'hui que du temps des Ro-

buſcade, de ruſe & d'adreſſe ; & quand ils ſont en bataille devant l'ennemi, c'eſt la lâcheté même. Les Achéens & les Macédoniens au contraire ne ſont bons qu'en bataille. Après cela mes Lecteurs ne devront pas être ſurpris, ſi j'attribue quelquefois aux mêmes perſonnes des diſpoſitions toutes contraires, même à l'égard de choſes qui paroiſſent ſemblables. Je reviens à mon ſujet.

mains, eſt ſous le nom de Perſes tout auſſi redoutable aux Turcs. On peut donc dire que la valeur eſt invariable dans cette nation ; on peut y faire fond.

Celle des Sarmates, tout auſſi courageuſe à cheval du temps de Tacite, ne rendoit aucun combat à pié ; ç'auroit donc été une faute groſſiere que d'en faire de l'infanterie. Ils ſont encore les mêmes.

Les Gaulois toûjours excellens pour attaquer, n'étoient plus auſſi braves lorſqu'il falloit attendre la mort de pié ferme ; leur vivacité naturelle en les rendant extrêmement audacieux, les rendoit impatiens dans la défenſive, & ſujets au dégoût & au découragement qui ſuit de ſi près. Leurs deſcendans les François n'ont point changé d'humeur ; & ce ſera toûjours une faute capitale à leurs Chefs, que de les réduire à ſe défendre, ou de les mener trop lentement au combat.

Il faut ſuivre l'eſprit de chaque nation, pour en tirer parti, & s'appliquer à démêler les contraſtes de ſon humeur, pour les employer dans les différens points auxquels ils les rendent propres. C'eſt là, bien plus que toute autre raiſon, ce qui a procuré & les victoires & la gloire des Généraux qui ont ſû négliger leur propre inclination, pour ne ſuivre que celle de leurs ſoldats ; & au contraire, ceux qui n'ont conſulté que les leurs propres, ſe ſont pour l'ordinaire couverts de honte.

CHAPITRE III.

Les Meſſéniens ſe plaignent des Etoliens, & ſont écoutés. Ruſe de Scopas & de Dorimaque. Aratus perd la bataille de Caphyes.

QUand les troupes furent aſſemblées à Mégalopolis, comme l'avoit ordonné le Conſeil des Achéens, les Meſſéniens ſe préſenterent une ſeconde fois, demandant qu'on vengeât la perfidie qui leur avoit été faite : mais comme ils eurent témoigné vouloir porter les armes dans cette guerre, & être enrôlés avec les Achéens, les Chefs de ceux-ci ne voulurent point y conſentir, & dirent qu'ils ne pouvoient les recevoir dans leur alliance ſans l'agrément de Philippe & des autres alliés. La raiſon de ce refus, c'eſt qu'alors ſubſiſtoit encore l'alliance jurée du temps de Cléomene, & ménagée par Antigonus entre les Achéens, les Epirotes, les Phocéens, les Macédoniens, les Béotiens, les Arcadiens & les Theſſaliens. Les Achéens dirent cependant qu'ils feroient marcher des troupes

à leur fecours, pourvû néantmoins qu'ils donnaffent leurs enfans en ôtage, & les miffent en dépôt à Lacédémone, pour affûrance que jamais ils ne feroient la paix avec les Etoliens, fans le confentement des Achéens. Les Lacédémoniens mirent auffi des troupes en campagne en qualité d'Alliés, & camperent fur les frontieres des Mégalopolitains, mais moins pour y faire l'office d'Alliés que pour être fpectateurs de la guerre, & voir quel en feroit l'évenement.

Quand Aratus eut ainfi difpofé tout ce qui regardoit les Mefféniens, il dépêcha aux Etoliens pour les inftruire de ce qui avoit été réglé, & leur ordonna de fortir des terres des Mefféniens, & de ne pas mettre le pié dans l'Achaïe, fous peine d'être traités comme ennemis. Auffi-tôt Scopas & Dorimaque fachant que les Achéens étoient fous les armes, & ne jugeant pas qu'il fût de leur intérêt de défobéir aux ordres de cette République, envoyerent des courriers à Cyllene, pour prier Arifton, Préteur des Etoliens, de faire conduire à l'Ifle de Phlias tous les vaiffeaux de charge qui étoient fur la côte, & partirent deux jours après avec leur butin prenant leur route vers le pays des Eléens, dont les Etoliens avoient toûjours été fort amis, parce que par leur moyen le Péloponefe leur étoit ouvert pour y piller & y butiner.

Aratus différa deux jours de fe mettre en marche, croyant bonnement que les Etoliens vuideroient le pays, comme ils en avoient fait femblant. Il congédia même l'armée des Achéens, & les troupes de Lacédémone; & ne fe réfervant que trois mille hommes de pié, trois cents chevaux, & les troupes que commandoit Taurion, il s'avança vers Patras, ne voulant que côtoyer les Etoliens. Dorimaque informé qu'Aratus le fuivoit de près avec un corps de troupes, fut affez embarraffé. D'un côté il craignoit que les Achéens ne fondiffent fur lui pendant qu'il s'embarqueroit, & que fes troupes feroient difperfées: mais comme de l'autre il ne fouhaitoit rien tant que d'allumer la guerre, il fit accompagner le butin par les gens qu'il jugea propres à cette efcorte, & leur donna ordre de le mener droit à Rios, comme devant là s'embarquer; puis marchant lui-même d'abord vers le même endroit, comme pour efcorter le butin, il fe détourna tout d'un coup, & prit fa route vers Olympie.

Sur l'avis qu'il reçut là, que Taurion étoit proche de Clitorie, voyant bien que fon butin ne pourroit partir de Rios fans

péril & sans combat, il crut ne pouvoir mieux faire que d'attaquer incessamment Aratus, qui n'avoit que fort peu de troupes, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une bataille. Car il pensoit en lui-même, que s'il étoit assez heureux pour vaincre, il auroit du temps de reste pour ravager le pays & partir de Rios sans danger, pendant qu'Aratus prendroit de nouvelles mesures pour rassembler ses Achéens; ou que si ce Préteur n'osoit en venir aux mains, il lui seroit encore aisé de se retirer quand il le jugeroit à propos. Plein de ces pensées, il se mit en marche & vint camper proche Méthydrion, dans le pays des Mégalopolitains. Le voisinage de l'ennemi étourdit si fort les Chefs des Achéens, qu'on peut dire qu'ils en perdirent la tête. Quittant Clitorie, ils camperent proche Caphyes; & lorsque les Etoliens partant de Méthydrion furent passés au-delà d'Orchomene, ils se retrancherent dans la plaine de Caphyes, ayant devant eux la riviere qui la traverse. Comme outre la riviere, il y avoit encore plusieurs fossés difficiles à franchir pour aller aux Achéens, les Etoliens n'osant pas suivre leur premier projet & les attaquer, marcherent en bon ordre par des lieux escarpés jusqu'à Olygirte, croyant assez faire que d'empêcher qu'on ne les obligeât de combattre.

Déja l'avant-garde approchoit des hauteurs, & la cavalerie, qui faisoit l'arriere-garde, traversant la plaine arrivoit presque au pié de la montagne appellée Propous, lorsqu'Aratus détacha sa cavalerie & les armés à la légere sous le commandement d'Epistrate Acarnanien, avec ordre d'insulter l'arriere-garde, & de tenter un peu les ennemis. Cependant s'il avoit dessein d'engager un combat, il ne falloit ni donner sur l'arriere-garde, ni attendre que l'armée ennemie eût traversé toute la plaine; c'étoit l'avant garde qu'il falloit charger lorsqu'elle y fut entrée. De cette maniere le combat se seroit donné dans un terrain plat & uni, où par conséquent les Etoliens armés pesamment & en marche eussent eu beaucoup de peine à se défendre contre de la cavalerie, & où des armes & une disposition toute contraire eussent donné aux Achéens toute la facilité & tout l'avantage possible; au lieu que n'ayant sû profiter ni du terrain ni de l'occasion, ils attaquerent l'ennemi lorsque tout lui étoit le plus favorable.

Aussi le succès du combat répondit-il au projet qu'on en avoit formé. Dès que les armés à la légere eurent commencé l'escarmouche, la cavalerie Etolienne gagna en bon ordre le pié de

la montagne, & se hâta de joindre l'infanterie. Aratus aussi-tôt, sans voir pourquoi la cavalerie se pressoit d'avancer, sans prévoir ce qu'il alloit arriver, crut qu'elle prenoit la fuite, & fit marcher des aîles les soldats pesamment armés pour appuyer les armés à la légere, puis tourna promptement toute l'armée sur une des aîles. La cavalerie Etolienne n'eut pas plutôt traversé la plaine & atteint l'infanterie, qu'elle se posta au pié de la montagne, l'infanterie à ses côtés, criant à ceux qui étoient encore en marche d'accourir à leur secours. Quand ils se crurent en assez grand nombre, ils fondirent serrés sur les premiers rangs de la cavalerie Achéenne & des armés à la légere; & quand leur nombre se fut augmenté, ils tomberent d'en haut sur les Achéens: le combat fut long-temps opiniâtre, mais enfin les Achéens furent mis en fuite; & les pesamment armés qui venoient à leur secours dispersés & sans ordre, ne sachant ce qui s'étoit passé au combat, ou tombant sur la marche de ceux qui fuyoient, furent aussi obligés de faire la même chose; ce qui fit qu'il ne demeura sur la place qu'environ cinq cents Achéens, & qu'il y en eut plus de deux mille qui prirent la fuite.

Les Etoliens firent alors ce que la conjoncture les avertissoit de faire. Il se mirent à la queue des Achéens avec des cris dont toute la plaine retentissoit. Ceux-ci fuyoient vers leur infanterie pesamment armée, croyant qu'elle avoit gardé le poste où elle avoit été mise d'abord: mais voyant qu'elle l'avoit abandonné, & qu'elle étoit déja bien loin fuyant en désordre, les uns quitterent leurs rangs & se retirerent dans les villes voisines; les autres rencontrant la phalange qui venoit à leur secours, n'attendirent pas que les ennemis fussent à leurs trousses, leur propre frayeur leur fit prendre la fuite, & les dispersa de côté & d'autre dans les villes des environs. Orchomene & Caphyes, qui étoient proche, en sauverent un grand nombre. Sans ces deux villes, toute l'armée auroit couru grand risque d'être taillée en pieces. Telle fut la fin du combat donné proche de Caphyes.

Quand les Mégalopolitains eurent avis que les Etoliens étoient campés proche de Méthydrion, ils s'assemblerent en grand nombre au son de la trompette, & vinrent pour secourir les Achéens: mais le combat s'étoit donné la veille, & au lieu de combattre les ennemis avec des gens qu'ils croyoient pleins de vie, ils ne servirent qu'à leur rendre les derniers de-

voirs. Ayant donc creusé un fossé dans la plaine de Caphyes, ils y jetterent les morts avec toute la religion que ces malheureux pouvoient attendre d'alliés tendres & affectionnés.

Cet avantage inespéré que les Etoliens avoient remporté par le moyen de leur cavalerie & de leurs armés à la légere, leur donna lieu de traverser impunément le Péloponese. Ils eurent la hardiesse d'entreprendre sur la ville de Pellene, ils ravagerent les terres des Sicyoniens, & enfin se retirerent par l'Isthme. Voilà la cause & le motif de cette guerre des alliés, & son commencement fut le decret que ces alliés assemblés à Corinthe firent à la persuasion de Philippe.



OBSERVATIONS

Sur le combat de Caphyes.

§. I.

Les plus grands talens sont inutiles à l'homme, s'il n'y joint la connoissance de lui-même. Caractere d'Aratus, Préteur des Achéens.

Comme Aratus joüe un très-grand rôle dans cette histoire, & que je le nommerai souvent dans mon Commentaire, je ne crois pas déplacé d'ajoûter quelques traits à l'éloge que Polybe en fait ici, lesquels j'ai recueillis dans Plutarque, ou dans d'autres passages de Polybe. Ces deux Auteurs semblent ne pouvoir trouver d'expressions assez fortes pour désigner tous les talens de ce grand génie, qu'ils mettent au rang des plus grands politiques, & des plus grands hommes d'Etat qui ayent existé. Plutarque parlant de lui, dit qu'*il étoit un excellent maître, non-seulement pour bien gouverner, pour bien régler une démocratie, mais encore pour bien établir & constituer un Royaume.* Et plus bas, parlant de ce qu'il s'étoit attiré la confiance d'Antigonus, Roi de Lacédémone, & pere de Philippe, il dit: *Le pere l'ayant trouvé homme de bien, & de grand sens, il l'admit dans sa familiarité la plus intime, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importans, & à se servir de lui dans ses plus grandes affaires: aussi Aratus n'étoit pas seulement utile dans tout ce qui regardoit le Gouvernement, mais d'un commerce très-agréable, & l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un Roi; qui se trouvoit libre, & qui ne cherchoit qu'à se divertir & à passer le temps. C'est pourquoi Antigonus, quoiqu'alors fort jeune, n'eut pas plutôt connu les mœurs, & les grandes qualités de ce personnage, dont il n'y en avoit aucune qui ne fût digne de l'amitié d'un Roi, qu'il le préfera, non seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les Macédoniens qui étoient à la Cour, & continua de se servir de lui en toutes choses; ce*

qui est admirable dans un jeune Roi, qui n'étoit pas encore en état de gouverner par lui-même en des affaires où il étoit besoin d'une expérience consommée.

Philippe son successeur, pensa de même, & se livra si entierement à lui, que le même Plutarque dit : *Car la droiture de ses intentions, & la bonté des mœurs d'Aratus paroissoient dans toutes les actions de ce jeune Prince, comme une couleur qui en rehaussoit tout l'éclat.* Ce jeune Prince ne fut point trompé ; il recueillit le prix de la sagesse de son choix, par la gloire qu'il acquit dans son expédition contre les Etoliens, qui fut conduite avec tout l'art possible.

Peut-être que jamais il ne sera un aussi beau sujet d'appliquer à quelqu'un ce que dit le sage Nicole, parlant de la connoissance de soi-même. *Que l'on suppose en un homme*, dit-il, *tous les talens, & tant de lumieres qu'on voudra, s'il ne se connoît pas avec cela dans ses défauts & dans ses foiblesses, toutes ses qualités ne lui seront qu'une occasion de chûte & de ruine. Il ne saura pas mesurer ses entreprises à ses forces ; il entrera dans des engagemens téméraires, & la présomption qui n'a point de bornes, quand elle n'est pas retenue par le frein de la connoissance de soi-même, l'emportera en des excès dangereux.*

Et dans une autre endroit : *La connoissance de soi-même peut suppléer au défaut de tous les talens, & le seul défaut de cette connoissance, rend au contraire tous les talens inutiles, dangereux & pernicieux à celui qui les a. Ce n'est pas un grand mal, de n'avoir ni conduite ni science, ni habileté, pourvû qu'on se connoisse, & que l'on emprunte d'autrui ce que l'on n'a pas, & que l'on n'entreprenne rien qui ait besoin des qualités que l'on n'a pas reçûes de Dieu.*

Aratus, avec tant d'éminentes qualités, ne se connoissoit pas, & il vérifia ce que dit M. Nicole. N'en soyons pas étonnés, il est presqu'impossible que les honneurs des premiers postes, accompagnés d'un bonheur soûtenu dans toutes ses entreprises, ne fassent tourner la tête aux plus sages : on se croit capable de tout dès-lors qu'on a réussi dans beaucoup de choses. C'est là proprement la présomption, & c'est le défaut qui nous perd dans la connoissance de nous-mêmes. Aratus se crut homme de guerre, pour avoir surpris la citadelle de Corinthe. Il conduisit à la vérité cette entreprise avec un détail & une habileté des plus grandes ; il réussit encore dans quelques autres endroits ; dès-lors il ne douta plus de sa supériorité : il entreprit toutes les parties de la guerre, comme si d'en posséder quelques-unes, étoit un privilége infaillible pour les autres, & il se fit battre à Caphyes. Belle leçon pour aller bride en main dans l'opinion de soi-même & de sa science.

Ces exemples là, quelque communs qu'ils soient, ne corrigent guere ; & l'on voit bien peu de gens qui ayent la prudence du Comte de Soissons, tué à la bataille de la Marphée, près de Sedan. Quel dommage que de si beaux commencemens n'ayent pû fructifier par la vie d'un Prince aussi modeste sur l'opinion de lui-même ? Il dit un jour à M. de Puy-segur, dont il avoit reconnu la capacité : Si vous voyez que je fasse quelque chose qui ne soit pas bien, soit dans les ordres que je puis donner, soit dans mes

entreprises





entreprises, dans ma conduite, ou dans l'exécution; soit dans les disputes qui peuvent naître entre les troupes, ou soit enfin dans ma façon de vivre avec les Officiers: je vous prie de me le dire hardiment; car la moindre faute à la guerre porte sur l'honneur.

Il manquoit à Aratus, pour être le modele des hommes, d'avoir agi de même que ce Prince; & s'il eût joint à autant de grands talens politiques la connoissance des militaires dont il manquoit, nous n'aurions pas aujourd'hui de réflexions à faire sur ses fautes à Caphyes.

Mais, comme nous l'avons dit d'après Polybe, les hommes étant assujettis à réunir dans leur nature les contrastes les plus marqués; celui-ci étant prévoyant, habile, profond, grand & hardi dans le cabinet, devenoit, ainsi que Mainbourg dépeint le Cardinal de Lorraine, timide & foible dans l'exécution, lorsque le danger venoit à se montrer à découvert à son esprit.

§. II.

Réflexions sur la défaite d'Aratus.

Il est nécessaire pour faire des réflexions justes & utiles sur une bataille, de commencer par en bien comprendre le récit. J'avoue que malgré l'exactitude de Polybe dans celui du combat de Caphyes, je suis embarrassé, lorsqu'il dit que, *c'étoit l'avant-garde qu'il falloit charger quand elle y fut entrée.* Ce terme suppose de la part d'Aratus la liberté de choisir, laquelle de l'avant-garde ou de l'arriere-garde il attaqueroit, & jette dans le doute ceux qui savent que, dans la retraite d'une armée que l'on suit, on ne peut que charger l'arriere-garde & non l'avant-garde, de laquelle on est séparé par le corps de bataille. Mais je crois que c'est ici le lieu d'aider à la disette des termes militaires des Grecs, & d'interpréter le terme d'avant-garde par celui de corps de bataille; alors tout est intelligible, & l'on comprend qu'Aratus eût dû attaquer le corps de bataille dès que l'avant-garde fut entrée dans le défilé, & non pas attendre que tout fût entré dans un défilé dont le terrein, devenant favorable à l'ennemi, lui devenoit désavantageux à lui-même qui comptoit sur sa cavalerie.

Polybe a de plus omis de faire mention du passage de la riviere: il est cependant nécessaire qu'Aratus l'ait passée, puisque son camp en étoit séparé d'avec celui des Etoliens. Ceux-ci faisant une marche en arriere, il a fallu passer la riviere pour aller à eux; cela est clair: & comme c'est la façon dont l'armée d'Aratus la passa, qui décida du sort des armes ce jour-là, il falloit nous apprendre comment il passa.

D'ailleurs le reste du récit est en tout conforme au plan ci-joint. L'infanterie Etolienne, qui avoit fait alte, pour attendre que la cavalerie fût entrée dans le défilé, sur la nouvelle de l'attaque de l'arriere-garde, se porta sur les hauteurs à droite & à gauche (2), & revint pour cela à l'entrée du défilé où elle s'étoit déja avancée. La cavalerie Etolienne (3), qui étoit en plaine, se voyant poussée par l'avant-garde d'Aratus, ou craignant d'engager un combat en lieu désavantageux, précipita sa marche pour se mettre en bataille à l'entrée du défilé flanqué de l'infanterie: ce qui for-

moit un ordre de bataille fort avantageux, puisque chaque armée occupoit le terrein qui lui étoit propre, & se soûtenoit réciproquement.

Aratus ayant fait passer d'abord sa cavalerie, & ses troupes armées à la légere, les lâcha après l'arrieregarde ennemie, pour suspendre sa marche, & lui donner le temps d'arriver. Il suivit ce premier corps avec les pesamment armés pour soûtenir la cavalerie contre ce que l'ennemi pourroit lui opposer d'infanterie, qui ne seroit pas encore entré dans le défilé, ayant pris la précipitation de la cavalerie pour une fuite; il s'engagea d'autant plus, & ayant traversé toute la plaine, il arriva avec son premier corps vis-à-vis l'ennemi posté & en bon ordre. Il falloit une disposition pour attaquer des gens en aussi bonne posture; il fit celle que le plan expose. Il mit sa cavalerie en bataille (4) sur une seule ligne, & ses armés à la legere (5) par pelotons entre les escadrons; manœuvre que j'ai toûjours approuvée, & que tous les Anciens, à l'exception des Romains jusqu'à la fin de la seconde guerre Punique, ont pratiquée avec attention.

Le reste de l'armée d'Aratus suivoit sans doute en colonne (6), du moins la phalange marchoit dans cet ordre: de sorte qu'à l'exception de la cavalerie qui étoit en bataille, le reste de l'armée étoit allongé, le long de la plaine, & arrivoit à la hâte, mais de loin en loin.

Aratus engagea le combat avec la ligne de cavalerie qui ne tint pas contre une si bonne disposition de l'ennemi: elle fut non-seulement poussée, mais avec elle les pesamment armés qui arrivoient à la file, & n'avoient pas eu le temps de se mettre en ordre.

Alors, dit l'Auteur, Aratus tourna promptement toute l'armée sur une des aîles, c'est donc un quart de conversion: mais comment l'eût-il pû faire de toute l'armée, puisque les armés à la legere, la cavalerie, & partie des pesamment armés étoient déja engagés au combat & mis en fuite? Il faut qu'il y ait encore ici faute au texte, & qu'au lieu d'armée il y ait la phalange qui marchant dans l'ordre (6) fit le quart de conversion (7) pour s'opposer à l'ennemi, & le recevoir en bon ordre: car il est clair que ce mouvement se fit durant le combat, & il ne restoit d'entier que la phalange, laquelle, comme l'on sait, faisoit toûjours le corps de bataille.

Polybe n'explique point si elle ne fut pas entamée, & si elle se retira en bon ordre. Il ne dit rien sur un point aussi intéressant, tant il est vrai que les plus exacts Historiens font souvent des omissions importantes!

§. III.

Fautes que commit Aratus dans la bataille de Caphyes.

L'Instruction qui ne regarde que la mémoire, est sans doute le moindre des avantages de l'histoire; & le temps que l'on employe à son étude, seroit, j'ose le dire, bien mal employé s'il ne servoit aussi à former le jugement. Or comme ce dernier point ne peut s'acquérir que par la réflexion, il est d'un Historien judicieux d'en répandre dans les faits, à la suite des détails qui les amenent. Tout le monde n'a pas la même ouverture d'esprit,

plusieurs ont besoin qu'on les engage à réflechir, c'est à quoi Polybe a travaillé : c'est ce qui fait la perfection de son ouvrage, & c'est ce que très-peu d'Historiens ont sû pratiquer. Parmi les Modernes le Vassor mérite notre reconnoissance sur ce point.

La façon de narrer supplée souvent aussi aux réflexions, telle est celle de Polybe ; on l'éprouve sur-tout dans le récit du combat de Caphyes. Il n'y a qu'à lire avec attention pour faire l'énumération des fautes d'Aratus, & y puiser une abondante instruction, tant pour les Officiers Généraux, que pour les particuliers. Sans doute que la premiere faute que commit ce Général, fut de s'être chargé de conduire & de commander des soldats, à qui la longue paix avoit énervé le courage, & qu'il ne pouvoit pas esperer de remettre promptement sous la discipline ancienne. Timoxene qui étoit le Général des Achéens, n'approuvoit nullement cette expédition, parce que la discipline étoit perdue ; & ce fut cette seule raison qui lui fit envisager avec tant d'impatience le moment où son Généralat expireroit, pour ne point hasarder sa réputation.

C'étoit peu connoître ce que c'est que troupes, ce que c'est que la guerre, & la nécessité de la discipline, que de se charger du commandement dans une expédition de cette nature. Si Aratus eût sû réflechir, l'exemple de Timoxene l'eût retenu.

Puisque c'est une faute à un Général, qui n'a pas un talent des plus supérieurs, que d'entreprendre de grandes choses avec une armée indisciplinée & amollie ; c'en est une bien grande à ceux qui gouvernent, que de laisser tomber la discipline, & amollir le courage par le luxe, la paix & l'oisiveté qu'elle entraîne, & de ne pas employer toute l'activité, la vigilance & la fermeté nécessaires pour tenir les troupes en haleine, de travaux, de marches & d'exercices : mais en même temps il faut pour ces trois choses, & sur-tout pour la derniere, connoître & avoir beaucoup d'égard au génie & au caractere de la nation que l'on gouverne. Par exemple, vouloir persuader aux François que leur feu sera assez redoutable pour négliger le coup de main, auquel cette nation a toujours excellé, c'est les tromper ; & les faire combattre sur ces principes, ce seroit les trahir & les livrer à des ennemis, qui sans cela n'oseroient jamais se mesurer avec eux, ou qui du moins ne s'y mesureroient pas impunément.

Je le soûtiens, on aura beau faire, beau exercer les soldats à des feux reglés ; beau les loüer de leur adresse, & de la vivacité avec laquelle ils imitent & surpassent peut-être les plus adroits tireurs de l'Europe ; quand cette nation n'aura point d'entraves, & qu'elle appercevra son ennemi, elle oubliera tout pour marcher à lui, & suppléera par son audace à la multiplication du feu arrangé des étrangers. Le feu est bon pour les nations flegmatiques : mais pour celles qui ont autant de vivacité que les François, c'est l'arme blanche qu'il leur faut. Otez au François le moyen d'aborder son ennemi, c'est lui ravir son plus précieux avantage, c'est lier les bras à un homme vigoureux pour lui faire vaincre plus sûrement son ennemi. Cela seroit-il raisonnable ? Mais pour

parvenir à tenir cette nation en haleine par l'exercice, & l'empêcher de tomber dans le cas des Lacédémoniens mêmes qui, tout guerriers, & tout fameux qu'ils étoient, se laisserent amollir par la paix, qui ne fut pas même bien longue. Comme l'on ne sauroit exercer des soldats à l'arme blanche, il faut en les exerçant au feu, pour les occuper, se bien garder d'introduire parmi eux aucun principe contraire à l'impétuosité du choc. En donnant à cette nation l'adresse du feu, ce seroit la ruiner que de lui ôter cette ardeur qui l'a fait triompher jusqu'ici : c'est à allier ces deux choses que l'on doit sur-tout travailler.

S'il étoit vrai, par une supposition peut-être impossible, qu'il fallût opter entre la vivacité du feu, & la conservation du génie audacieux & entreprenant, je ne balancerois pas à décider sur la connoissance de l'histoire des Gaulois & des François leurs descendans, qu'il faudroit abandonner le feu.

Cette digression utile à ceux qui sont nés, ou qui parviennent assez pour commander à des François, nous a tirés des fautes d'Aratus, auxquelles nous nous arrêterons, d'autant moins, que dans le Chapitre suivant on les trouvera très-détaillées par Polybe lui-même, à l'exception de celle-ci qui ne fut pas reprochée à Aratus, je ne sai pourquoi ; c'est lorsqu'il apperçût la disposition des Etoliens au pié de la montagne, de n'avoit pas fait halte avec sa cavalerie & l'infanterie légere, pour attendre non-seulement les pesamment armés, mais la phalange même avec laquelle il se fût assuré la victoire.

C'est une des plus grandes fautes qu'un Général puisse faire, que de faire combattre ainsi ses troupes les unes après les autres. On les fait battre en détail, on y fait périr tout ce que l'on a de plus brave & de meilleur, sans pouvoir jamais espérer de succès, puisque l'on attaque toûjours foible contre fort.

Comme Aratus avoüa généreusement ses fautes dans l'assemblée des Achéens, nous ne lui ferons pas de plus longs reproches. Au contraire je crois qu'il mérite nos éloges pour sa modestie, dont on lit si peu d'exemples. Ne seroit-on pas obligé de venir jusqu'à M. de Turenne pour en citer un ? C'est être véritablement grand que de convenir de ses foiblesses, & certainement ce Moderne l'étoit.

Sa maxime à ce sujet étoit qu'un homme de guerre ne devoit jamais être reçû à s'excuser sur des fautes contre les regles de précautions. Il ajoûtoit que ceux qui s'excusent ainsi, ne sont pas sitôt prêts à se corriger. Je crois au contraire qu'on pourroit leur appliquer ce bon mot de Diogene à Démosthene, lequel de peur d'être apperçû dans une taverne, se reculoit en dedans. Plus tu recules en arriere, lui dit Diogene, plus tu y entres. On pourroit dire à ces gens si soigneux de s'excuser : Plus vous donnez de mauvaises excuses, plus vous vous rendez coupables.

§. IV.

L'attaque d'une arriere-garde doit être vive, prompte & vigoureuse ; il est dangereux de s'y opiniâtrer long-temps lorsque l'ennemi se trouve posté & en état d'être secouru du corps de bataille. Combat de Seneff.

Pour connoître ce qu'il est prudent de faire dans l'attaque d'une

arriere-garde d'armée, il est nécessaire d'établir les raisons qui déterminent à l'attaquer : il y en a de plusieurs especes. Le plus souvent c'est que l'on ne se trouve pas assez fort pour combattre l'armée en entier, & qu'en prenant son temps, on espere un bon succès de n'en rencontrer qu'une partie en état de défense. C'est alors la ressource du foible, & par conséquent il doit marcher avec bien de la prudence, pour éviter l'engagement général qu'il craint. Une autre fois ce sera simplement pour donner de la réputation à ses armes, & l'air de supériorité qui est si souvent décisif, soit dans la suite d'une campagne, soit pour les négociations qui vont toûjours leur train durant la plûpart des guerres : ou bien ce sera pour aguerrir de nouvelles troupes par un succès d'autant plus assûré, que celui qui se défend a deux objets ; celui de faire son chemin, & de combattre, tandis que l'attaquant n'en a point d'autre que de vaincre sans inquiétude du point où il arrivera. Ces trois motifs exigent les mêmes précautions ; car on a également la victoire pour objet, & la crainte qu'elle ne se tourne en défaite. Ainsi il faut employer sur toutes choses beaucoup de secret, de diligence, d'ordre, de vivacité dans l'attaque & de promptitude à se retirer quand le coup est fait.

A l'égard du secret, il consiste moins dans la chose que dans les mesures que l'on prend pour la faire réussir, qu'il faut cacher avec soin; car il n'est guere possible qu'un ennemi, qui est à portée, puisse ignorer que l'on veut le charger dans sa retraite ; ou du moins s'il l'ignore, il n'en prend pas moins les précautions nécessaires pour vous recevoir. Ainsi tout le secret consiste à lui cacher la disposition & le nombre de troupes avec lesquelles on marchera à lui.

La diligence & l'ordre dépendent l'une & l'autre de la façon de marcher ; car je l'ai dit bien des fois, rien n'importe tant au succès d'un combat, ni à sa diligence que de placer dans l'ordre de marche, chaque troupe suivant l'ordre de combat ; & pour cela il faut avoir non-seulement une exacte connoissance du pays, mais encore de celui qui est sur la route, après le champ de bataille que l'on se propose, puisqu'il se peut que l'ennemi ait fait plus ou moins de diligence, & qu'on le rencontre dans tout autre lieu que celui que l'on désiroit. Pour lors si l'on ignore le pays, il faut des dispositions nouvelles qui absorbent tout le temps, & font échapper l'occasion. Ainsi il faut de l'ordre dans la marche pour pouvoir combattre en arrivant.

La diligence dépend encore de ne point délibérer quand on est arrivé à portée de l'ennemi. Les réflexions ont dû être faites au camp, il n'est plus temps alors d'y songer ; il faut charger pour ne pas donner le temps alors à l'ennemi de se reconnoître, ni de profiter de l'avantage du terrein qu'il n'a pas le temps d'appercevoir. Ainsi il ne faut pas s'amuser à tirailler, il faut charger avec vigueur & coup sur coup sans se rebuter.

Comme une arriere-garde est toûjours soûtenue plus ou moins par le corps de bataille, selon le terrein, il faut que le corps qui l'attaque, si l'on ne veut pas l'exposer à une défaite, soit aussi soûtenu de près par une partie, ou la

totalité de l'armée selon les circonstances..

Souvent l'on attaque une arriere-garde dans le dessein d'engager une bataille ; alors, comme dans les cas que nous venons de dire, il faut user des précautions susdites, en y ajoûtant que l'on peut, si l'on veut, n'engager que des escarmouches jusqu'à ce que l'on soit en état d'attaquer ensemble l'armée qui a été arrêtée dans sa marche par ces petits combats. Mais comme il s'agit ici d'attaquer une arriere-garde d'armée qui est obligée à se retirer par un défilé, nous allons exposer quelles sont les précautions plus particulieres à prendre pour assûrer le succès, & maintenir son avantage durant le combat.

Je dis d'abord que je ne m'imagine pas dans ce cas qu'il soit à propos de harceler une armée qui entre dans un défilé : mais au contraire je pense qu'il faut se tenir tranquille jusqu'à ce que la moitié que l'on veut éviter soit tout à fait entrée dedans. Il est aisé de sentir que les escarmouches avertissent du dessein que l'on a, & sont capables de faire faire à l'ennemi une disposition qui nous exposeroit à avoir affaire, en lieu désavantageux, à toute l'armée que l'on croit bien loin, ou bien l'engageroit à se retrancher à l'entrée du défilé pour attendre la nuit qui favorise les retraites.

Quand une fois la majeure partie de l'armée est dans le défilé, oh ! c'est pour lors qu'il faut arriver dessus avec toute l'impétuosité possible: mais il faut aller bride en main dans la poursuite, éviter les embuscades en les faisant soigneusement reconnoître, car il ne faut pas douter que l'ennemi n'en employe pour la défaite de ceux qui pourroient le poursuivre avec trop de chaleur. Pour cela il faut marcher serré, & ensemble, & user des précautions que j'ai dit ailleurs pour ne pas y donner.

C'est encore une disposition primitive & générale que d'être bien informé des mouvemens de l'ennemi ; celle-là est toûjours si indispensable qu'il est inutile d'en parler davantage.

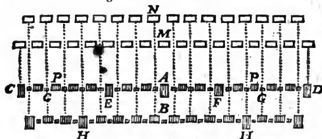
Pour appliquer ces maximes à des exemples, & y en joindre d'autres plus particulieres, je suppose un cas pareil à celui d'Aratus & des Etoliens : c'est-à-dire, une armée qui se retire par un défilé, & un Général ennemi qui veut l'attaquer avec avantage.

Je dis d'abord que l'ennemi ayant à traverser un pays couvert & serré, aura sans doute entre-mêlé ses armes pour les soûtenir réciproquement ; par conséquent pour l'attaquer, il faut que j'use de la même maxime : & comme en arrivant au défilé, il faudra avoir affaire à de l'infanterie, j'exige dans la disposition de l'assaillant qu'il ait avec son avant-garde au moins autant d'infanterie que de cavalerie.

Ce n'est qu'au moyen de ce mélange d'armes que l'on peut attaquer l'entrée du défilé, ou se soûtenir si l'on étoit poussé : ainsi dès qu'on a nouvelle que l'ennemi est en pleine marche pour entrer dans le défilé, on doit détacher sur le champ la plus grande partie de la cavalerie avec un grenadier en croupe de chaque cavalier, & tout ce qui reste de grenadiers & de dragons, avec ordre de se mettre en bataille en appercevant l'ennemi, & le charger tout de suite.

Je range ma cavalerie sur deux

lignes *A B*, les aîles flanquées de part & d'autre d'un Regiment de dragons pied à terre *C D*, formant chacun deux colonnes ; autant au



centre *E F*, les compagnies de grenadiers & quelques piquers composés de soldats d'élite & les plus ingambes, *G*, entrelacés entre les distances des escadrons pour combattre ensemble selon ma méthode.

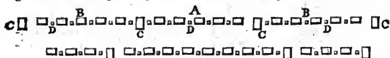
Je ne fais d'autre changement dans la seconde ligne, que celui d'éloigner un peu plus du centre les deux colonnes *H*. Dès que je suis en bataille, je fais charger, avec ordre à la seconde ligne de passer rapidement dans les intervalles de la premiere durant la charge, pour aller charger la seconde de l'ennemi, ainsi que je l'ai expliqué au Traité de la colonne, fig. 4. pag. vij.

Voilà quant à la plaine. Mais si l'ennemi par une marche précipitée m'entraîne dans le défilé, je l'y suivrai, sans délibérer, au moyen de mon infanterie. Si le terrein se retrécit, je ne ferai d'autre changement que de multiplier mes lignes, & de renforcer mes colonnes des aîles, de quelques picquets, & grenadiers ou dragons à qui je fais mettre pied à terre, s'il m'en reste encore à cheval, & je les destinerai à attaquer les hauteurs, s'il est possible, ou du moins à occuper les troupes qui y sont, par des démonstrations d'attaque, pour me délivrer de leur feu, tandis que ma cavalerie, soûtenue de ses grenadiers, opere dans la plaine. De cette façon l'ennemi sera bien-tôt enfoncé, à moins qu'il ne prenne les précautions suivantes : alors le plus ou le moins de courage décide.

En même temps que je propose un ordre d'attaque, je mets vis-à-vis un plan de défense, ou pour mieux dire, un ordre de combat pour l'arriere-garde, qui est ou qui craint d'être attaquée.

Il est dans les mêmes principes que l'ordre de retraite du traité de la colonne, fig. 6. pag. xj.

L'infanterie & la cavalerie, soûtenue l'une par l'autre, ainsi que pour l'attaque, les escadrons *B* dans les intervalles *C*, soûtenus & entrelacés de pelotons de fusiliers



ou grenadiers *D*, & la seconde ligne dans le même ordre, avec la différence que les colonnes du centre en sont un peu plus éloignées

que celle de la premiere ligne: & c'est par cette seule disposition que l'on peut esperer de repousser l'attaque que je propose, si la valeur est ou supérieure ou égale; & dans ce dernier cas ce sera la fortune seule qui décidera.

Le combat de Leuze est un des exemples modernes qui prouve le mieux combien il est utile d'avoir de l'infanterie en force pour charger une arriere-garde. Au lieu que cet évenement ne fut que glorieux, il eût été de plus très-utile, si M. de Luxembourg eût joint à la cavalerie d'élite, qu'il avoit amenée avec lui, un bon corps de grenadiers. Il eût peut-être défait totalement l'armée ennemie, ou du moins il en eût ruiné une bonne partie.

Il y auroit une infinité de choses à dire sur les arriere-gardes: mais pour éviter la sécheresse, & le dégoût des préceptes, je crois qu'il vaut mieux rapporter deux exemples aussi fameux par les deux chefs qui nous les ont laissés, que par l'importance des deux actions: l'une & l'autre renferment presque tout ce que l'on peut prescrire tant pour l'attaque que pour la défense.

Le premier est tiré des Commentaires de César. Il avoit affaire à Afranius qui fit une belle défense. Il étoit maître des deux rives de l'Ebre par son pont de Mequinence, au lieu que celui de César avoit été emporté par un orage qui, ayant grossi aussi la Segre, tenoit César comme enfermé dans la fourche ou le confluent de ces deux rivieres. La nécessité des subsistances engagea César à faire faire des gués au défaut de ponts. *Il fit creuser des fossés de trente piés de large chacun aux lieux les plus commodes pour décharger le canal de la riviere. L'ouvrage étoit presque achevé, lorsqu'Afranius & Petreius craignant de manquer de vivres & de fourage, à cause que César étoit plus fort en cavalerie, délibererent de se retirer, & de transporter la guerre au delà de l'Ebre où Pompée étoit aimé & redouté, & César moins connu parmi les Barbares.*

Cela fut rapporté à César, sur le point que par un travail assidu, la cavalerie pouvoit déja passer à gué, quoiqu'avec beaucoup de peine, mais non pas encore l'infanterie, à cause de la profondeur & de la rapidité du fleuve. Afranius, sur cet avis, résolut de se hâter d'autant plus que le pont qu'il faisoit faire sur l'Ebre alloit être achevé. Il laissa donc deux cohortes Espagnoles dans Lérida, & passant la Segre avec toutes ses forces, se joignit à ces deux Légions. Tout ce que pouvoit faire César en cette rencontre, étoit de retarder la marche par sa cavalerie, parce qu'il falloit prendre un trop grand détour pour faire passer l'infanterie sur le pont, & que l'ennemi eût gagné l'Ebre dans ce temps-là. Après qu'elle fut passée, elle commença à découvrir l'arriere-garde d'Afranius, qui avoit délogé dès minuit, & s'étendit, pour l'envelopper; ce qu'on apperçût au point du jour, des montagnes qui tenoient au camp de César: car on voyoit l'arriere-garde pressée, qui étoit contrainte quelquefois de faire alte, & de se détacher du gros pour donner; & les nôtres, après avoir été repoussés, qui revenoient à la charge lorsqu'elle recommençoit à marcher.

L'infanterie de César marqua tant de bonne volonté, & d'impatience de finir la guerre, que, malgré la difficulté des gués, il lui permit de passer la riviere pour venir joindre la cavalerie, ce qu'elle fit

malgré

malgré de grands obstacles que son courage lui fit surmonter.

Comme il fut passé il rangea son armée en bataille sur trois lignes, & marcha contre l'ennemi avec tant d'allegresse des soldats, qu'il l'atteignit à la neuvieme heure du jour, quoiqu'il fût parti à minuit; & qu'il fallût prendre une lieue & demie de détour pour trouver le gué, outre l'embarras du passage. L'ennemi étonné s'arrête sur des hauteurs, & s'y range en bataille. César de son côté fait alte dans la plaine, pour ne pas mener les soldats au combat tout fatigués : mais comme les autres recommençoient à marcher, il les suit & fait retarder leur marche par sa cavalerie; cela les obligea de se retirer sur les montagnes voisines, & de camper plutôt qu'ils n'avoient dessein, pour envoyer cependant gagner les détroits qui étoient à cinq quarts de lieues de-là, afin d'arrêter notre armée, tandis qu'ils passeroient l'Ebre. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire en cette rencontre : mais comme ils étoient fatigués de la marche & du combat, ils remirent la chose au lendemain.

César s'étant campé sur la plus prochaine colline, sa cavalerie prit sur le minuit quelques soldats qui s'étoient écartés pour avoir de l'eau, & apprit d'eux que l'armée décampoit sans bruit. Il fit sonner aussi-tôt la marche, & arrêta l'ennemi, lequel se vit découvert, & craignit d'être enfermé par notre cavalerie dans les détroits, ou obligé à combattre de nuit, chargé de bagage. Le lendemain Petreius part secrettement avec quelque cavalerie pour aller reconnoître les passages, & Decidius Saxo en fait de même de notre côté. Ils rapporterent tous deux, qu'après cinq quarts de lieue, on rencontroit des lieux âpres & montueux, & que celui qui les occuperoit le premier, empêcheroit de passer les autres.

Sur ce rapport, Afranius & Petreius tiennent conseil, & plusieurs sont d'avis de partir la nuit pour gagner les passages avant que l'ennemi en fût averti : mais les autres crurent qu'on ne pouvoit dérober la marche à cause de ce qui étoit arrivé la nuit précédente, outre que la cavalerie de César battoit la campagne. Ils disoient qu'il falloit éviter de combattre en une heure, où le soldat étonné avoit plus d'égard au danger qu'à son honneur, principalement dans une guerre civile : que de jour il craindroit de commettre une lâcheté à la vûe de ses Officiers, & seroit encouragé par leur présence; que si l'on perdoit quelques troupes, on conserveroit pour le moins le gros de l'armée, & l'on arriveroit sans danger où l'on prétendoit.

Dans l'occasion dont il s'agissoit, c'étoit mal raisonner que d'attendre le jour : la diligence étant nécessaire, il eut fallu partir la nuit. Dans une retraite où l'on craint d'être coupé, il faut, à quelque prix que ce soit, occuper le détroit avant son ennemi; & quelque diligence qu'il fasse, il ne sauroit la faire aussi grande, ayant un détour à faire durant la nuit, que celui qui sait où il veut aller, & dont le chemin est droit.

César qui ne perdoit pas de temps, & dont toutes les manœuvres sont des leçons, fit un grand détour, & malgré les obstacles, & la longueur du chemin qu'il prit, il fit une si incroyable diligence, qu'il y prévint Afranius, & lui ayant coupé toute retraite, le contraignit à mettre bas les armes, ce qui finit la guerre.

Il est certain que durant le jour, on ne chemine pas lorsqu'on est attaqué. L'ennemi qui voit devant lui vous harcelle continuellement, & vous oblige à lui faire tête si souvent qu'il est impossible de marcher; & si vous marchez, vous êtes battu. C'est ce qui rend la conduite des arriere-gardes si difficiles. La nuit on gagne davantage de temps, l'incertitude où l'on tient l'ennemi à chaque pas, l'arrête & donne le moyen de cheminer.

Le second exemple que j'ai promis ne cede en rien à celui-ci; & je ne sai si le héros le cédoit en habileté à César qu'il avoit pris pour modele; du moins l'a-t-il égalé dans les parties que nous lui connoissons. Si des guerres aussi suivies, & une position pareille à celle du Romain, eussent mis M. le Prince à même de faire les mêmes choses, je ne sai s'il ne l'eût pas surpassé. Quant au courage, personne ne l'a porté plus loin que ce grand Prince; jamais les obstacles ne l'ont rebuté, & les dangers sembloient augmenter sa valeur. Il a été quelquefois meurtrier, lorsqu'on lui a disputé les victoires; que l'on ne dise pas que ce soit mal à propos, il faut dans de pareils cas tout sacrifier à l'avantage de vaincre, & si les fruits de la victoire ne paroissent pas assez importans pour dédommager de la perte des hommes, l'on doit se ressouvenir que ce sont trois choses bien recommandables, que d'établir l'honneur de sa nation, d'abbattre l'orgueil de son ennemi, & de lui imprimer la terreur qui fraye le chemin aux conquêtes plus encore que les batailles mêmes.

Je ne sai si dans un ennemi entreprenant & courageux, l'opiniâtreté qui ne démord point, n'est pas autant à redouter que la science accompagnée de la circonspection. M. le Prince en réunissant l'une & l'autre, devoit être bien redoutable dans les combats.

C'est de celui de Seneff dont je vais rapporter ici la relation : celle qui m'a paru la meilleure, est tirée d'un Auteur anonyme qui a écrit l'histoire de la guerre de Hollande, depuis 1672 jusqu'en 1677 : l'ayant confrontée avec le rapport de nombre de personnes qui en ont été témoins oculaires, je l'ai reconnue vraie, & je l'ai extraite. Nous y ajoûterons peu de réflexions; il faut quelquefois laisser le plaisir au Lecteur de les faire lui-même.

Le Prince de Condé, dit-il, Liv. III. p. 209. *côtoyoit les ennemis, qui par la mésintelligence qui continuoit entr'eux, faisoient tous les jours de nouveaux desseins, sans en pouvoir mettre un à exécution; & ayant remarqué que, dans une marche qu'ils faisoient, le terrein les obligeoit à se séparer; il fit monter sa cavalerie à cheval. Avant que la tête pût secourir la queue, il combattit avec tant de bonheur, qu'il tua sur la place plus de 1500 hommes, pilla & brûla une partie des équipages, & fit outre cela plus de trois mille prisonniers. Cependant une si grande action ne fut l'ouvrage que d'une heure & demie, tant ce Prince sut prendre son parti à propos, & profiter de sa bonne fortune. Le Prince d'Orange qui étoit à la tête de ses troupes, fut fort surpris de ce qui se passoit à la queue, & y étant accouru à toute bride, il vit que le Prince de Condé, pour profiter de sa victoire, tâchoit de couper une partie de l'armée qui étoit séparée de l'autre par des bois.*

L'Auteur auroit dû ajoûter en cet endroit que ce Prince ne vint point

voir ce qui se passoit, sans avoir auparavant donné ordre à M. Desouches qui commandoit les troupes Impériales de les ramener à l'arriere-garde, & de profiter, pour les placer, de tous les avantages des lieux qui se trouvoient par-tout favorables à l'infanterie des Alliés; c'étoient des hayes épaisses, des taillis, des houblonieres impénétrables, dans lesquelles on la plaçoit à mesure qu'elle arrivoit, & d'où elle faisoit un feu violent d'autant plus incommode aux François, qu'ils ne pouvoient s'en garantir, ce qui changea tout d'un coup la face des choses.

M. le Prince ne voulant pas perdre par une retraite forcée l'honneur de son premier avantage, fit attaquer cette infanterie. Voyant qu'il n'avançoit point, & que toute l'armée ennemie, fort supérieure à la sienne, alloit lui tomber sur les bras, il voulut sonder le terrein sur le flanc gauche des ennemis. Pour les tourner & les séparer de ce côté, il y envoya des troupes choisies: mais M. le Prince d'Orange qui s'en apperçut, y envoya de son côté M. Desarjaux Général Major des Hollandois, & M. de Chavagnac avec son Régiment de cavalerie Impériale, lesquels se trouvant supérieurs en nombre aux François, & plus avantageusement postés, les repousserent, les mirent en désordre, & y placerent une batterie de quatre pieces de canon qui nous obligea à abandonner ce coupe-gorge.

Le Prince d'Orange eut encore le temps de s'emparer d'une hauteur qui étoit au-delà du village de Seneff, où il posta sa cavalerie, poussant devant elle trois gros bataillons pour garder un défilé. Le Prince de Condé qui avoit engagé l'action du monde la plus vigoureuse & la plus hardie, & dont en un moment il auroit remporté une gloire immortelle, s'il s'en fût contenté, dit au Chevalier de Sourille Lieutenant Général, qu'il falloit aller attaquer ces gens-là. Sourille lui répondit, qu'il iroit par-tout où il lui commanderoit: mais que s'il lui étoit permis de dire son sentiment, les ennemis occupoient un poste si avantageux qu'il y perdroit beaucoup de monde. Sur quoi le Prince de Condé qui ne l'aimoit pas, lui repartit d'un ton méprisant, qu'il ne lui demandoit pas son conseil, mais bien son obéissance; ajoûtant qu'il ne s'étoit pas trompé dans le jugement qu'il avoit toûjours fait de lui, savoir, qu'il étoit bien plus propre à raisonner qu'à combattre. Ces paroles piquerent jusqu'au vif cet Officier à qui le Prince de Condé ne rendoit pas justice; ainsi étant parti de la main sans lui rien répliquer davantage, il justifia par son malheur, que c'étoit plus la raison que la crainte qui l'avoit fait parler de la sorte: car quoiqu'il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme également prudent & brave, les ennemis conserverent leur poste, & lui blesserent une infinité de monde: il y fut blessé lui-même si dangereusement, qu'il rendit l'esprit une heure après. Il sentit bien que sa blessure ne lui permettroit pas d'aller bien loin, & il dit à ceux à qui il put parler, qu'il n'étoit pas fâché de mourir, puisque c'étoit pour le service du Roi, qu'il avoit toûjours extrêmement aimé, mais bien de ne pouvoir vivre assez de temps pour voir comment le Prince de Condé se tireroit de cette affaire.

Cependant ce que Sourille n'avoit pû faire fut fait par les gardes du corps, qui étant retournés à la charge s'y porterent si bravement, qu'ils pas-

serent sur le ventre de cette infanterie; ils pousserent ensuite la cavalerie jusqu'à un autre endroit, où étoit la plus grande partie de leur armée. Or cet endroit leur étoit encore plus avantageux que celui que je viens de dire: mais comme le Prince de Condé venoit de faire périr plusieurs braves gens, il étoit tellement animé qu'il n'en voulut pas encore demeurer là; sa passion fut même si grande, qu'il s'exposa beaucoup au-delà qu'il n'appartient à un Général. Les ennemis firent une grande résistance: mais comme le Prince d'Orange vit qu'il alloit encore être délogé de-là, il fit avancer trois bataillons pour soûtenir ceux qui y étoient: avant qu'il les eût postés, ces gens pressés par le Prince de Condé, se retirerent au Say village tout proche, fortifié d'un bon Château, & d'une bonne Eglise, & d'ailleurs entouré de hayes & de houblonnieres, qui leur donnoient un grand avantage. Le Prince de Condé qui ne savoit plus ce que c'étoit que de ménager son monde, sans se soucier autrement de celui qu'il avoit perdu dans les deux occasions précédentes, fit marcher des gens de ce côté-là; & ayant trouvé dans son chemin les trois bataillons dont j'ai parlé, qui n'avoient pû encore joindre les autres, en tua une partie & donna la chasse au reste.

Jusqu'ici j'ai assez fait connoître, par ce que j'ai déja dit, qu'il n'eût que bien fait s'il se fût contenté de son premier succès: mais je me trouve bien empêché maintenant. Comment dépeindre l'entreprise qu'il fit de chasser le Prince d'Orange du Say. J'ai déja dit un mot de sa situation, à quoi il faut ajoûter qu'il n'y avoit point de passage, ni sur la droite, ni sur la gauche, parce que d'un côté il y avoit un marais, & de l'autre un bois que le Prince d'Orange avoit garni d'infanterie: néanmoins rien ne paroissant impossible au Prince de Condé, il envoya le Duc de Luxembourg du côté de ce bois, pendant qu'avec les meilleures troupes, il entreprit de forcer le village: mais il trouva à qui parler de tous côtés. Le Duc de Luxembourg fut obligé de se retirer après avoir perdu du monde considérablement, & pour lui s'il ne fit pas la même chose, c'est qu'il étoit résolu de mourir voyant qu'on lui imputeroit d'avoir fait périr tant de braves gens sans nécessité. Mais en s'acharnant toûjours ainsi de plus en plus, il fut encore cause d'une nouvelle perte. Tous les Officiers qui auroient eu un reproche à se faire, s'ils eussent regardé le premier Prince du Sang dans le péril sans le partager avec lui, furent prodigues, pour ainsi dire, de leur vie. Cependant tant de bravoure mérita que la fortune se déclarât pour eux; ils chasserent encore les ennemis du village, & le combat étant trop bien embarqué pour le cesser avant la nuit, le Prince de Condé poussa sa pointe jusqu'à une ravine où les ennemis avoient fait retraite. Ce fut là que le Prince acheva de faire assommer une si grande quantité d'Officiers, que quoiqu'il eût remporté quelqu'avantage, il perdit tant de monde, que la France n'eut pas grand sujet de se réjoüir. Enfin cette fameuse journée qui avoit commencé depuis sept heures du matin, ne finit qu'à onze heures du soir: chacun se trouvant alors si accablé de fatigue, &, si j'ose le dire, si dépourvû de courage, qu'il n'y en eut guere qui ne fut ravi de prendre du repos. Cependant après un choc si épouvantable, l'on eût dit que chacun se fut entre-donné le mot pour ne plus tirer, tant le feu cessa tout-à-coup

de part & d'autre. Tout le monde resta néantmoins dans son poste, croyant que ce seroit à recommencer le lendemain; je ne dirai point qu'on le souhaitoit, puisqu'au contraire, la vérité m'oblige à dire, qu'on étoit tellement rebuté de cette journée, qu'il n'y avoit rien qu'on craignît davantage. Mais enfin, les ennemis nous tirerent de peine en se retirant pendant la nuit; ils nous firent néantmoins acheter ce contentement par une frayeur que nous causa une décharge qu'ils firent pour cacher leurs mouvemens.

Les ennemis prétendirent que l'action étoit demeurée indécise; même ils pousserent leur gasconade jusqu'à faire chanter un *Te Deum*. Cette opinion ridicule prit créance; & il est encore des gens qui prétendent qu'elle doit être suivie. Mais les François ayant chassé de par-tout les ennemis, ayant pris & pillé leur bagage, ayant forcé le village & les houblonieres, étant demeurés maître du champ de bataille, des morts & des blessés; & le Prince d'Orange s'étant retiré sans trompette durant la nuit, pour ne pas dire, s'étant enfui à la faveur des ténebres; seroit-il raisonnable à des gens de guerre de rester en doute sur le parti victorieux?

Quoi qu'il en soit, tout ce qu'il en coûta à M. le Prince pour obtenir le second & le troisieme avantage, doit servir de leçon à tous ceux qui se trouveront en pareil cas pour aller bride en main, & se contenter d'un premier succès, tel que celui qu'il s'étoit procuré par son activité & sa bonne conduite.

Et c'est une maxime invariable dans les attaques d'arriere-garde qu'après le coup fait, il faut se retirer promptement.

D'ailleurs les circonstances, les précautions, la diligence, & l'habileté à profiter de tout, sont dans cette journée les plus beaux modéles à suivre, tant pour l'attaque que pour la défense.

CHAPITRE IV.

Chefs d'accusation contre Aratus. Il se justifie. Decret du Conseil des Alliés contre les Etoliens. Projet ridicule de ce peuple. Les Illyriens traitent avec lui. Dorimaque se présente devant Cynethes, ville d'Arcadie. Etat funeste de cette ville. Trahison de quelques-uns de ses habitans.

QUelques jours après la défaite, les Achéens s'assemblerent, tous en général & chacun en particulier, fort indisposés contre Aratus, qu'ils chargeoient unanimement du mauvais succès du combat. Ce qui irrita davantage le peuple, furent les chefs d'accusation que les ennemis de ce Préteur étalerent dans le Conseil contre lui: que la premiere faute qu'il avoit commise en cela, & dont il ne pouvoit se justifier, avoit été de hasarder de pareilles entreprises, où il savoit qu'il avoit

souvent échoüé, & de les hasarder dans un temps où il n'avoit encore aucune autorité; qu'une autre faute plus grande que la premiere, étoit d'avoir congédié les Achéens lorsque les Etoliens faisoient le plus de ravages dans le Péloponese, quoiqu'il sût que Scopas & Dorimaque ne cherchoient qu'à brouiller & à exciter une guerre : qu'en troisieme lieu il avoit eu très-grand tort d'en venir aux mains avec les ennemis avec si peu de troupes & sans aucune nécessité, pendant qu'il pouvoit se mettre en sûreté dans les villes voisines, rassembler les Achéens, & alors attaquer les Etoliens, en cas qu'il crût y trouver son compte; qu'enfin c'étoit une faute impardonnable d'avoir pris résolution de combattre, & cependant d'avoir été assez imprudent pour charger les Etoliens au pié d'une montagne avec des armés à la légere, au lieu de profiter de la plaine, & de mettre en œuvre l'infanterie pesamment armée, ce qui lui auroit infailliblement procuré la victoire.

Mais dès qu'Aratus se fut présenté, qu'il eut fait souvenir le peuple de ce qu'il avoit fait auparavant pour la République; que pour se purger des accusations intentées contre lui, il eut fait voir qu'il n'étoit pas la cause de ce qui étoit arrivé; qu'il eut demandé pardon pour ce qui lui auroit pû échapper dans cette occasion; qu'il eut prié qu'on délibérât sur les affaires avec douceur & sans passion; le peuple changea tout d'un coup à son égard, & prit des dispositions si généreuses & si favorables, qu'il entra en colere contre les accusateurs d'Aratus, & ne suivit dans tout ce qui se fit ensuite que les avis de ce Préteur.

Tout ceci arriva dans la cent trente-neuvieme Olympiade. Ce que nous allons rapporter appartient à la suivante.

Le résultat du Conseil des Achéens fut que l'on députeroit vers les Epirotes, les Béotiens, les Phocéens, les Acarnaniens & Philippe, pour leur apprendre de quelle maniere les Etoliens, contre la foi des Traités, étoient entrés dans l'Achaïe à main armée déja deux fois, & pour les presser en vertu des Traités de venir au secours; que l'on engageroit les Messéniens à faire alliance avec eux; que le Préteur leveroit cinq mille hommes de pié & cinq cents chevaux, que l'on secourroit les Messéniens, si les Etoliens entroient sur leurs terres; qu'enfin l'on conviendroit avec les Lacédémoniens & les Messéniens du nombre de cavalerie & d'infanterie qu'ils seroient obligés de fournir pour la guerre commune. C'est par ces Decrets que

les Achéens se mirent au-dessus du malheur qui leur étoit arrivé, qu'ils continuerent à protéger les Messéniens, & qu'ils demeurerent fermes dans leur premiere résolution. Les Députés s'acquitterent de leur commission. Aratus leva des soldats dans l'Achaïe, selon le Decret de l'Assemblée, & les Lacédémoniens & les Messéniens convinrent de donner chacun deux mille cinq cents hommes de pié & deux cents cinquante chevaux. Toute l'armée fut de dix mille hommes de pié & de mille chevaux.

Les Etoliens, quand le temps de leur Conseil fut venu, firent dessein de traiter de paix avec les Lacédémoniens, les Messéniens & tous les autres Alliés pour les séparer des Achéens, & de faire la paix avec ceux-ci, s'ils renonçoient à l'alliance des Messéniens; sinon, de leur déclarer la guerre. C'étoit le projet le plus ridicule du monde, qui consistoit à être Alliés des Achéens & des Messéniens, & cependant de leur faire la guerre, supposé qu'ils demeurassent unis; & à faire la paix en particulier avec les Achéens, en cas qu'ils se retournassent contre les Messéniens. Ce projet est si étrange, qu'on ne conçoit pas comment il leur a pû venir dans l'esprit. Les Epirotes & Philippe ayant entendu les Députés, reçûrent les Messéniens dans leur alliance. Ils furent d'abord fort en colere contre ce qu'avoient osé faire les Etoliens: mais leur surprise dura peu. Ils savoient que ces sortes de perfidies étoient assez ordinaires à ce peuple. Leur colere s'évanoüit bien-tôt, on résolut de faire la paix avec lui. Tant il est vrai que l'on pardonne plus aisément une injustice continuée, qu'une autre qui arriveroit rarement, & à laquelle on ne s'attendroit pas.

C'est ainsi que les Etoliens pilloient la Grece sans cesse, & portoient la guerre chez plusieurs peuples sans qu'on en fût la raison. Et quand on leur en vouloit faire un procès, ils ne daignoient pas seulement se défendre. Ils se moquoient de ceux qui leur demandoient raison de ce qu'ils avoient fait, ou même de ce qu'ils avoient dessein de faire. Les Lacédémoniens se joignirent à eux par une alliance secrete, sans que ni la liberté qu'ils avoient recouvrée par Antigonus & les Achéens, les obligations qu'ils avoient aux Macédoniens & à Philippe, pussent les en détourner.

Déja la jeunesse d'Achaïe étoit sous les armes, & les Lacédémoniens & les Messéniens s'étoient joints pour venir au secours, lorsque Scerdilaïdas & Démétrius de Pharos, partis

d'Illyrie avec quatre-vingt-dix frégates, passerent au-delà du Lisse, contre les conditions du Traité fait avec les Romains. Ils aborderent d'abord à Pyle, & tâcherent de le prendre, mais sans succès. Ensuite Démétrius prenant de la flotte cinquante vaisseaux, se jetta sur les Isles Cyclades. Il en gagna quelques-unes à force d'argent, & en ravagea d'autres. Scerdilaïdas retournant en Illyrie avec le reste de la flotte, prit terre à Naupacte, s'assûrant qu'il n'avoit rien à craindre d'Amynas Roi des Athamains, dont il étoit parent. Après avoir fait un Traité avec les Etoliens, par le moyen d'Agélaus, par lequel Traité les Etoliens s'engageoient à partager avec lui les dépouilles qu'ils remporteroient, il s'engagea de son côté à se joindre à eux pour fondre ensemble sur l'Achaïe. Agélaus, Dorimaque & Scopas entrerent dans ce Traité, & tous quatre s'étant fait ouvrir par adresse les portes de Cynethes, assemblerent dans l'Etolie la plus grande armée qu'ils purent, & l'ayant grossie des Illyriens, ils se jetterent sur l'Achaïe.

Ariston, Préteur des Etoliens, se tenoit fort en repos chez lui, faisant semblant de ne rien savoir de ce qui se passoit; & publiant que loin de faire la guerre aux Achéens, il gardoit exactement la paix faite entre les deux peuples. Dessein impertinent de croire pouvoir cacher sous des paroles ce qui est démenti par des faits publics. Dorimaque prenant sa route par l'Achaïe, se présenta tout d'un coup devant Cynethes dans l'Arcadie. Cette ville étoit depuis long-temps déchirée par des séditions intestines, qui alloient jusqu'à s'égorger & à se bannir les uns les autres. On pilloit les biens, on faisoit de nouveaux partages des terres. A la fin ceux des habitans, qui tenoient pour les Achéens, devinrent tellement les maîtres, qu'ils occuperent la ville, en gardoient les murailles, & s'étoient fait donner un Commandant par les Achéens.

Cynethes étoit en cet état, lorsque peu de jours avant que les Etoliens arrivassent, ceux qui avoient été obligés de sortir y envoyerent demander qu'on voulût bien les y recevoir, & faire la paix avec eux. Les habitans crurent que cela étoit sincere, & voulant ne faire cette paix qu'avec l'agrément des Achéens, ils dépêcherent vers eux pour savoir ce qu'ils en penseroient. Les Achéens ne firent aucune difficulté, s'imaginant que c'étoit un moyen de se bien mettre dans l'esprit des deux partis, puisque déja ceux qui étoient dans la ville embrasseroient les intérêts des Achéens; & que ceux qui vouloient y rentrer,

rentrer, n'étant redevables de tout leur bonheur qu'au consentement que les Achéens avoient donné à leur retour, ne manqueroient pas de leur témoigner par un parfait attachement leur profonde reconnoissance. Aussi-tôt les habitans envoyerent la garnison & le Commandant pour conclurre la paix & reconduire les exilés dans la ville, après avoir cependant pris d'eux toutes les assûrances sur lesquelles on croit ordinairement devoir le plus compter.

Ces trois cents exilés, car il y en avoit presque autant, n'attendirent pas qu'il se présentât un sujet, ou du moins un prétexte de se déclarer contre la ville & contre leurs libérateurs. A peine y furent-ils entrés, qu'ils completerent contre eux. Je crois même que dans le temps qu'on se juroit sur les victimes une fidélité inviolable, ces perfides rouloient déja dans leur esprit l'attentat qu'ils devoient commettre contre les Dieux & contre leurs Concitoyens: car ils ne furent pas sitôt rentrés dans le gouvernement, qu'ils firent venir les Etoliens, dans le dessein de perdre & ceux qui les avoient sauvés, & la patrie, dans le sein de laquelle ils avoient été élevés. Or voici la trahison qu'ils eurent l'audace de tramer.

CHAPITRE V.

Les Etoliens s'emparent de Cynethe, & y mettent le feu. Démétrius de Pharos & Taurion se mettent à leurs trousses, mais trop tard. Foiblesse d'Aratus. Caractere des Cynethéens. Pourquoi ils ressemblent si peu au reste des peuples de l'Arcadie.

ENtre les exilés il y en avoit quelques-uns qui avoient eu le commandement dans la guerre, & qu'on appelle pour cela Polémarques. C'est à des Magistrats qu'il appartient de fermer les portes de la ville, de garder les clés tant qu'elles sont fermées, & d'y faire la garde pendant le jour. Les Etoliens avec des échelles étoient toûjours prêts, & épioient l'occasion. Un jour ces Polémarques ayant massacré ceux qui étoient de garde avec eux, & ouvert les portes, une partie des Etoliens entra par-là dans la ville, pendant que l'autre escaladoit les murailles. Les habitans épouvantés ne savoient quelles mesures prendre. Ils ne pouvoient courir aux portes & s'y attacher, parce qu'il falloit repousser ceux qui montoient par les

murailles ; & ils ne pouvoient aller aux murailles sans abandonner les portes. Ainsi les Etoliens furent bientôt maîtres de la ville. Ils y commirent de grands désordres : mais ils firent cependant une chose dont on ne peut trop les loüer ; ce fut de commencer le carnage par tuer ceux qui leur avoient livré la ville, & de piller d'abord leurs biens. Tous les autres habitans furent ensuite traités de la même maniere. Enfin s'étant logés dans les maisons des Citoyens, ils fouillerent par-tout, pillerent tout ce qu'il y avoit, & tous ceux des habitans qu'ils soupçonnoient d'avoir quelque meuble précieux ou quelque autre chose considérable cachée, ils leur faisoient souffrir mille tourmens pour la leur faire découvrir.

Cynethe ainsi saccagée, ils y mirent une garnison, décamperent & s'en allerent à Luysse. Arrivés au Temple de Diane qui est entre Cynethe & Clitorie, ils tâcherent d'enlever les bestiaux de la Déesse, & de piller tout ce qui se rencontroit autour du Temple. Les Luyssiates eurent la prudence de leur donner quelques meubles & quelques ornemens sacrés, & par-là les empêcherent de se souiller par une impiété, & de faire un plus grand tort dans le pays. De-là les Etoliens allerent mettre le camp devant Clitorie.

Pendant ce temps-là, Aratus Préteur des Achéens envoyoit demander du secours à Philippe, levoit lui-même des troupes, assembloit les forces que les Lacédémoniens & les Messéniens lui fournissoient en vertu des Traités. D'abord les Etoliens tâcherent de persuader aux Clitoriens de rompre avec les Achéens, & d'entrer dans leur alliance. N'en étant point écoutés, ils les assiégerent & tenterent d'escalader les murailles. Les Clitoriens se défendirent, & les repousserent avec tant de valeur, qu'ils furent obligés de lever le siége & de faire retraite. En revenant vers Cynethe ils amenerent avec eux les troupeaux sacrés de Diane. Ils auroient bien voulu livrer cette ville aux Eléens ; mais ceux-ci n'ayant pas voulu l'accepter, ils prirent dessein de la garder par eux-mêmes & en donnerent le commandement à Euripide. Ensuite sur l'avis qu'ils reçûrent qu'il venoit des troupes de Macédoine au secours de cette ville, ils y mirent le feu & se retirerent. De-là ils vinrent une seconde fois à Rios pour s'embarquer & retourner dans leur pays.

Taurion qui avoit appris l'invasion des Etoliens & ce qu'ils avoient fait à Cynethe, voyant que Démétrius de Pharos,

parti des Isles Cyclades, étoit débarqué à Cenchrée, pria ce Prince de secourir les Achéens, de transporter par l'Isthme ses frégates, & de tomber sur les Etoliens. Démétrius alors avoit fait un riche butin dans les Cyclades: mais il en fuyoit honteusement, poursuivi par les Rhodiens. Il écouta d'autant plus volontiers la proposition, que Taurion se chargeoit de faire les frais du transport des frégates. Il passa donc l'Isthme: mais il étoit parti deux jours trop tard pour attraper les Etoliens. Il se contenta de piller quelques endroits de leur côte, & cingla vers Corinthe.

On ne tira pas non plus grand secours des Lacédémoniens, quoiqu'ils eussent reçû ordre d'en envoyer. Il vint de ce pays-là quelque cavalerie & quelques hommes de pié, seulement pour qu'on ne dît pas qu'ils avoient refusé le secours qu'on leur avoit demandé. Aratus avec ses Achéens se conduisit aussi dans cette occasion plus en politique qu'en capitaine: il se tint tranquille. Le souvenir de l'échec qu'il avoit reçû le retint; il donna à Dorimaque & à Scopas tout le loisir de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, & de retourner chez eux. Cependant ils prirent leur marche par des endroits, où il lui eût été fort aisé de les charger. C'étoient des défilés où un trompette auroit suffi pour remporter la victoire.

Mais quelques mauvais traitemens que les Cynethéens eussent soufferts, on ne les plaignoit pas: c'étoit le peuple du monde qui méritoit le plus d'être maltraité. Ce sont cependant des Arcadiens, peuple célebre dans toute la Gréce par son amour pour la vertu, par la régularité de ses mœurs, par son zele pour l'hospitalité, par sa douceur & sa politesse, & sur-tout par son respect envers les Dieux. Pourquoi donc les Cynethéens, Arcadiens eux-mêmes, surpassoient-ils alors tous les autres Grecs en cruauté & en impiété? C'est ce qu'il sera bon d'éclaircir en peu de mots.

Pour moi je suis persuadé que c'est parce que les Cynethéens sont les premiers & les seuls d'Arcadie qui ayent abandonné ce que les Anciens, sages & éclairés sur ce qui convenoit à leur pays, avoient prudemment établi, savoir l'exercice de la belle musique, qui pour n'être qu'utile aux autres hommes, est absolument nécessaire aux Arcadiens. Car je ne reconnois point Ephore, & cet Auteur s'oublie lui-même, lorsqu'il dit au commencement de son Ouvrage, que la musique n'a été inventée que pour tromper les hommes & leur faire illusion. Il

ne faut pas croire que ces anciens Crétois & Lacédémoniens ayent pris sans raison, pour animer leurs soldats à la guerre, la flute & des airs au lieu d'une trompette, ni que les premiers Arcadiens, si austeres dans tout le reste, ayent eu tort de croire la musique nécessaire à leur République. Cependant ils en étoient si persuadés, qu'ils voulurent non-seulement que les enfans la suçassent, pour ainsi dire, avec le lait, mais encore que les jeunes gens y fussent exercés jusqu'à l'âge de trente ans. Car tout le monde sait que ce n'est quasi que chez les Arcadiens que l'on voit les enfans chanter des hymnes en l'honneur des Dieux & des Héros de leur patrie, & y être obligés par les lois. Ce n'est aussi que chez eux que l'on apprend les airs de Philoxene & de Timothée; qu'en plein théatre chaque année aux fêtes de Bacchus on danse au son des fluttes, & que l'on s'exerce à des combats chacun selon son âge, les enfans à des combats d'enfans, les jeunes gens à des combats d'hommes. Ils croyent pouvoir sans honte ignorer toutes les autres sciences: mais ils ne peuvent ni refuser d'apprendre à chanter, parce que les lois les y obligent; ni s'en défendre sous prétexte de le savoir, parce qu'ils croiroient par-là se deshonorer. Ces petits combats donnés chaque année au son des fluttes selon les regles de la guerre, & ces danses faites aux dépens du public, ont encore une autre utilité: c'est que par-là les jeunes gens font connoître à leurs Concitoyens dequoi ils sont capables.

Je ne puis me persuader que nos peres par cette instruction n'ayent eu en vûe que l'amusement & le plaisir des Arcadiens. C'est parce qu'ils avoient étudié leur naturel, & qu'ils voyoient que leur vie dure & laborieuse avoit besoin d'être adoucie par quelque exercice agréable. L'austérité des mœurs de ce peuple fut encore une autre raison: défaut qui lui vient de l'air froid & triste qu'il respire dans la plûpart des endroits de cette province; car nos inclinations pour l'ordinaire sont conformes à l'air qui nous environne. C'est de-là qu'on voit dans les nations différentes & éloignées les unes des autres une si grande variété, non-seulement de coûtumes, de visages & de couleurs, mais encore d'inclinations. Ce fut donc pour adoucir & tempérer la dureté & la férocité des Arcadiens, qu'ils introduisirent les chansons & les danses, & qu'ils établirent outre cela des Assemblées & des sacrifices publics tant pour les hommes que pour les femmes, & des chœurs d'enfans de l'un &

de l'autre fexe. En un mot, ils mirent tout en ufage pour cultiver les mœurs & humanifer le caractere intraitable de leurs Concitoyens.

Les Cynethéens avoient plus befoin que perfonne de ce fecours; l'air qu'ils refpirent & le terrain qu'ils occupent, font les plus difgracieux de toute l'Arcadie. Pour avoir tout-à-fait négligé cet art, ils pafferent bientôt des querelles & des conteftations à une fi grande férocité, qu'il n'y a point de canton dans la Grece, où il fe foit commis des défordres plus grands & plus continuels. Enfin ils étoient devenus fi odieux au refte de l'Arcadie, qu'après le carnage que nous avons rapporté, lorfqu'ils envoyerent des Députés à Lacédémone, dans toutes les villes d'Arcadie où ceux-ci pafferent, on leur fit auffi-tôt dire par un Héraut qu'ils fe retiraffent. On fit plus à Mantinée; car dès qu'ils furent fortis, les habitans fe purifierent, & portant des victimes firent des proceffions autour de la ville & du terroir.

Tout ceci foit dit pour juftifier les mœurs & les ufages des Arcadiens, pour faire voir à ce peuple que ce n'eft pas fans raifon que l'exercice de la mufique y a été établi, & pour les porter à ne le jamais négliger. Je fouhaite auffi que les Cynethéens profitent de cette digreffion, & qu'avec l'aide des Dieux, ils fe tournent à tout ce qui peut apprivoifer leur caractere, & fur-tout à la mufique. C'eft le feul moyen qu'ils ayent pour fe défaire de cet efprit fauvage & féroce qu'ils avoient dans ce temps-là. En voilà affez fur les Cynethéens. Je reviens à la fuite de l'hiftoire.

OBSERVATIONS

Sur la Mufique.

JE craindrois de paffer pour barbare à mon tour parmi les Amateurs de la Mufique, fi je paffois tout-à-fait fous filence les deux Articles que M. Folard a confacrés à la Mufique, & à fes effets. Mais ma qualité d'Abbréviateur militaire ne me permet pas de les rapporter, d'autant mieux qu'ils font un tiffu de traits plaifans & anciens, que je ne pourrois racourcir fans les altérer, ou leur faire perdre leur principal mérite qui répond très-bien, au milieu de cet Ouvrage, à la principale utilité de cet art, puifqu'ils font très-propres à délaffer l'efprit

de ceux qui lisent avec attention. Ainsi ceux qui trouveront cette lecture trop seche & trop sérieuse, feront très-bien de recourir à cet endroit de l'Auteur que j'abbrege, qui étoit très-persuadé que la Musique influe beaucoup sur les hommes. Quant à moi, je suis parfaitement de son avis, & la regarde comme un délassement voluptueux & admirable, qui émeut assez le cœur & l'esprit, pour temperer leurs écarts, & adoucir ce qu'ils pourroient avoir de féroce; & qui peut beaucoup à la guerre, pour exciter le courage, par la force & la vivacité des sons des instrumens militaires, qui en remplissant nos oreilles agréablement, les fermenr à tout autre bruit qui pourroit attendrir & énerver le courage.

Pourquoi les sons des instrumens auroient ils la vertu d'exciter au sommeil, à la danse, à la chasse, à l'amour, s'ils ne remuoient nos sens; & puisqu'ils les remuent, pourquoi n'exciteroient-ils pas aussi le courage?

CHAPITRE VI.

Sédition à Lacédémone. Trois Ephores soulevent la jeunesse contre les Macédoniens. Sage réponse de Philippe sur ce soulevement. Les alliés déclarent la guerre aux Etoliens.

QUand les Etoliens eurent fait dans le Péloponese tout le ravage que nous avons vû, ils revinrent chez eux sans opposition. Pendant ce temps-là Philippe étoit à Corinthe avec une armée pour secourir les Achéens. Comme il étoit arrivé trop tard, il dépêcha vers tous les alliés pour les presser de lui faire venir à Corinthe ceux avec qui ils souhaitoient qu'on délibérât sur les intérêts communs. Il se mit lui-même en marche, & s'avança vers Tégée, sur l'avis qu'il avoit eu qu'il y avoit une sédition à Lacédémone, & que les Citoyens s'égorgeoient les uns les autres. Ce peuple accoûtumé à être gouverné par des Rois, & à obéir à des Chefs, n'eut pas été plutôt mis en liberté par Antigonus, qu'il se mit en tête que tous étoient égaux & avoient les mêmes droits.

D'abord deux des Ephores tinrent secrete la disposition où ils étoient. Trois autres s'entendoient avec les Etoliens, persuadés que Philippe étoit trop jeune pour gouverner le Péloponese: mais les Etoliens étant sortis de cette Province, & Philippe étant arrivé de Macédoine plutôt qu'ils ne pensoient, les trois derniers commencerent à se défier d'un des deux autres nommé Adimante, qui n'approuvoit pas le dessein qu'ils projettoient, & qu'ils lui avoient communiqué. Ils craignirent

qu'il ne les trahît auprès de Philippe, & ne lui découvrît leur cabale. Pour prevenir ce malheur, ils assemblerent quelques jeunes gens, & firent publier que ceux qui étoient en âge de porter les armes se trouvassent au Temple de Minerve, pour prendre les armes contre les Macédoniens qui approchoient. Un ordre si peu attendu mit en émeute toute la jeunesse. Adimante chagrin de ce tumulte, se hâta d'arriver le premier, & quand la jeunesse fut assemblée : Lorsque nous apprîmes, dit-il, que les Etoliens nos ennemis déclarés mettoient le pié sur nos frontieres, c'étoit alors que l'on devoit publier de ces sortes de Decrets & faire des levées : mais aujourd'hui que ce sont les Macédoniens, nos amis & nos défenseurs, qui viennent à notre secours, leur Roi à leur tête, est-il prudent de nous soulever contre eux ? A peine avoit-il achevé, que quelques jeunes gens lui passerent leurs épées au travers du corps. Ils égorgerent encore Sthénélas, Alcamene, Thyeste, Bionidas, & un grand nombre d'autres Citoyens. Polyphonte & quelques autres prévoyant les suites de cette affaire, se retirerent sagement vers Philippe.

Aussi-tôt après ce massacre, les Ephores qui en avoient été les principaux auteurs, envoyerent à Philippe pour se plaindre de ceux qui avoient été tués, & pour le prier de ne pas venir à Lacédémone que le soulevement n'y fût appaisé, & que tout n'y fût tranquille ; qu'il devoit être persuadé qu'ils feroient pour les Macédoniens tout ce que la justice & l'amitié demanderoient d'eux. Ces Députés rencontrerent Philippe proche du mont Parthénion, & suivirent exactement leurs instructions. Philippe après les avoir entendus, leur dit de retourner en diligence chez eux, & de dire aux Ephores qu'il alloit continuer sa route, & camper à Tégée, & qu'ils envoyassent incessamment des gens de poids & d'autorité pour déliberer ensemble sur ce qu'il y avoit à faire. Ceux-ci retournerent chez eux, selon l'ordre que le Roi leur avoit donné, & firent connoître ses intentions. Aussi-tôt les principaux de Lacédémone envoyerent dix Citoyens à Philippe, lesquels étant arrivés à Tégée, & admis dans le Conseil du Roi, Ogias à leur tête, ils commencerent par faire le procès à Adimante, promirent à Philippe de garder exactement le Traité d'alliance fait avec lui, & l'assûrerent qu'il n'avoit point d'amis qui embrassassent ses intérêts avec plus de chaleur & d'affection que les Lacédémoniens. Après ce discours & quelques autres semblables, ils prirent congé.

Le Conseil du Roi se trouva fort partagé. Quelques-uns informés de la sédition qui s'étoit excitée à Lacédémone, & sachant qu'Adimante n'avoit été tué que parce qu'il tenoit pour les Macédoniens, & que d'ailleurs les Lacédémoniens avoient eu dessein d'appeller les Etoliens, conseilloient à Philippe de faire un exemple de ce peuple, & de le traiter comme Alexandre avoit traité les Thébains aussi-tôt qu'il fut monté sur le throne de Macédoine. D'autres plus anciens dirent que la faute ne méritoit pas une punition si rigoureuse; qu'il falloit châtier ceux qui étoient la cause de la sédition, les dépouiller de leurs charges, & en revêtir ceux qui étoient attachés au Roi.

Philippe répondit à tout cela d'une maniere fort prudente & fort judicieuse, si cependant l'on doit croire que la réponse vînt de lui. Car il n'est guere vraissemblable qu'un jeune homme de dix-sept ans ait été capable de porter son jugement sur des affaires de cette importance. Mais un Historien doit toûjours attribuer les décisions à ceux qui sont à la tête des affaires, sauf à ses Lecteurs de juger que les conseils, sur lesquels les décisions sont fondées, viennent de ceux qui sont auprès du Roi, & sur-tout de ceux qu'il admet à ses délibérations. Il est très-probable que ce que le Roi prononça pour lors, c'étoit Aratus qui le lui avoit suggéré.

Le Roi répondit donc que dans les hostilités que se faisoient les alliés les uns aux autres en particulier, tout ce qu'il avoit à faire c'étoit d'y mettre ordre de bouche ou par lettres, & de faire sentir qu'il en étoit averti : qu'il n'y avoit que les fautes qui pouvoient blesser l'alliance en général, qu'il fût obligé de corriger sur les avis du Conseil public : que les Lacédémoniens n'ayant rien fait de notoire contre cette alliance en général, & promettant au contraire de s'acquitter fidelement de leurs devoirs envers les Macédoniens, il ne convenoit pas d'en agir avec eux à la rigueur : que son pere ne les avoit pas maltraités, quoiqu'il les eût vaincus comme ennemis; qu'il ne pouvoit donc lui, sans blesser la raison & la justice, les perdre sans ressource pour un si petit sujet.

Aussi-tôt qu'on eut conclu qu'il ne falloit plus penser à ce qui étoit arrivé, le Roi envoya Pétrée, un de ses favoris, avec Omias à Lacédémone, pour exhorter le peuple à lui être fidele & aux Macédoniens, & pour donner & recevoir les sermens accoûtumés. Après cela il se mit en marche & revint à Corinthe.

Tous

Tous les alliés furent charmés de la maniere dont il en avoit usé avec les Lacédémoniens.

A Corinthe il tint Conseil sur les affaires présentes avec ceux qui lui étoient venus des villes alliées, & délibéra avec eux sur les mesures qu'il falloit prendre à l'égard des Etoliens. Les Béotiens les accusoient d'avoir pendant la paix pillé le Temple de Minerve Itonia : les Phocéens de s'être mis en campagne pour emporter de force Ambryson & Daulion : les Epirotes d'avoir fourragé leur province : les Acarnaniens d'avoir fait de sourdes pratiques contre la ville de Thyrée, & d'avoir osé l'insulter de nuit : les Achéens d'avoir envahi Clarion dans le pays des Mégalopolitains, d'avoir ravagé les terres des Patréens & des Pharéens, d'avoir mis Cynethe au pillage, d'avoir pillé le Temple de Diane proche de Luysse, d'avoir assiégé Clitorie, d'avoir tenté sur mer de s'emparer de Pyles, & sur terre de Mégalopolis d'Illyrie, qui ne faisoit que commencer à se repeupler. Après avoir entendu toutes ces accusations, le Conseil conclut unanimement qu'il falloit déclarer la guerre aux Etoliens.

Dans le Decret qu'on en fit, & à la tête duquel on avoit déduit toutes les accusations précédentes, le Conseil déclaroit qu'en faveur des alliés on se joindroit pour reprendre sur les Etoliens quelque ville ou quelque pays qu'ils eussent envahi depuis la mort de Démétrius pere de Philippe : que ceux qui par force avoient été contraints d'entrer dans le Gouvernement des Etoliens, seroient tous rétablis dans leur Gouvernement naturel, & qu'ils seroient remis en possession de leur pays & de leurs villes, sans garnison, sans impôt, parfaitement libres, & sans autres lois que celles de leurs peres : enfin que l'on remettroit en vigueur les lois des Amphictyons, & que l'on rendroit le Temple dont les Etoliens avoient voulu se rendre les maîtres. Ce Decret fut ratifié la premiere année de la cent quarantieme olympiade, & ce fut le commencement de la guerre appellée Sociale ou des Alliés, commencement qui ne pouvoit être ni plus juste ni plus propre à réparer les désordres passés.



CHAPITRE VII.

Philippe vient au Conseil des Achéens. Scopas est fait Préteur chez les Etoliens. Philippe retourne en Macédoine. Il attire Scerdilaïdas dans le parti des Alliés.

LE Conseil envoya aussi-tôt des Députés aux alliés, afin que tous donnassent leur suffrage au Decret, & prissent les armes contre les Etoliens. Philippe écrivit aussi aux Etoliens, pour les avertir que s'ils avoient de quoi se justifier, ils n'avoient qu'à se présenter à l'Assembée publique: mais qu'ils se trompoient grossierement, si après avoir, sans un Decret public, fait le dégât chez tous leurs voisins, ils s'imaginoient que ceux qui avoient été maltraités laisseroient ces brigandages impunis, ou qu'en se vengeant ils passeroient pour avoir les premiers commencé la guerre. Cette Lettre reçûe, les Chefs des Etoliens, qui se flattoient que Philippe ne viendroit pas, prirent jour pour venir trouver le Roi à Rhios. Puis sur l'avis qu'il étoit arrivé, ils lui firent savoir par une Lettre qu'avant l'Assemblée du peuple, ils n'avoient pas droit de rien décider par eux-mêmes sur les affaires d'Etat. Pour les Achéens, ils confirmerent le Decret dans une Assemblée à Egion, & ordonnerent par un Héraut de courir sus aux Etoliens. Le Roi vint à ce Conseil, il fit un long discours, qui fut parfaitement bien reçû, & on lui renouvella toutes les protestations d'amitié & de fidélité qui avoient autrefois été faites à ses ancêtres.

Vers le même temps, les Etoliens assemblés pour le choix des Magistrats, donnerent la Préture à ce Scopas, qui avoit été la cause de tous les maux que nous avons rapportés. Je ne sai que dire d'un pareil procédé. Ne point faire la guerre en vertu d'un Decret public, mais aller en corps d'armée ravager les terres de ses voisins; ne point punir les auteurs de ce trouble, mais au contraire leur donner les premieres charges, rien ne me paroît plus méchant & plus odieux. Car comment pourroit-on qualifier autrement cette conduite? Un exemple rendra le tort des Etoliens plus sensible. Quand Phébidas, par trahison, fut entré dans la citadelle de Thebes, les Lacédémoniens se contenterent de punir l'auteur de la perfidie, & laisserent la garnison dans la place. Etoit-ce assez pour réparer l'insulte, que

de châtier celui qui l'avoit faite? Il étoit cependant en leur pouvoir de chasser la garnison, & il étoit de l'intérêt des Thébains qu'elle fût chassée. De même du temps de la paix faite par Antalcidas, ils publierent qu'ils laissoient les villes en liberté, & qu'ils leur permettoient de se conduire par leurs lois, sans cependant en retirer les Gouverneurs qui y étoient de leur part. Après avoir ruiné les Mantinéens leurs amis & leurs alliés, à les entendre, ils ne leur avoient fait aucun tort en les tirant d'une ville pour les disperser dans plusieurs. N'est-ce pas une folie & une folie jointe à une méchanceté noire, que de vouloir que tout le monde soit aveugle, parce que l'on fait semblant de fermer les yeux? Cette conduite à peu près semblable dans les deux Républiques, attira de grands malheurs sur l'une & sur l'autre, & ceux qui voudront bien gouverner, soit leurs affaires particulieres ou les affaires générales, se donneront bien de garde de les imiter.

Philippe après avoir réglé les affaires des Achéens, reprit avec son armée la route de Macédoine, pour faire au plutôt les préparatifs de la guerre. Ce Prince par le Decret dont nous avons parlé, se fit beaucoup d'honneur, non-seulement parmi les Alliés, mais dans toute la Grece, & l'on conçut de grandes espérances de sa douceur & de sa grandeur d'ame.

Toutes ces choses se passoient dans le temps qu'Annibal, maître de tout le pays d'au-delà de l'Ebre, se disposoit à faire le siége de Sagonte. On voit ici que si dès le commencement j'avois joint les affaires des Grecs avec les premiers mouvemens d'Annibal, j'aurois été obligé dans le premier Livre, pour suivre l'ordre des temps, de les entremêler avec les troubles d'Espagne; & que comme les guerres d'Italie, d'Espagne & d'Asie ont eu chacune un commencement qui leur étoit propre, & se sont terminées de la même maniere, il étoit plus à propos que je parlasse en particulier de chacune jusqu'à ce que j'arrivasse au temps, où jointes & mêlées l'une avec l'autre, elles commencerent à tendre au même but. Par cette méthode on montrera plus clairement les commencemens de chaque guerre. On découvrira aussi plus aisément leur jonction, dont nous avons déja rapporté la maniere & le sujet. Ensuite nous n'aurons plus qu'à faire une histoire commune de toutes. Or cette jonction se fit sur la fin de la guerre que nous racontons, dans la troisieme année de la cent quarantieme olympiade. Ainsi après cette guerre, suivant l'ordre des temps, nous parlerons

de toutes les autres en commun : mais pour ce qui a précédé, il faut le traiter en particulier, comme je viens de dire. Seulement je prie qu'on se rappelle ce qui est arrivé dans le même temps, & dont j'ai parlé dans le premier Livre ; afin que l'on suive plus facilement le fil de la narration, & qu'on soit plus frappé des choses qu'elle contient.

Pour revenir à Philippe, pendant son quartier d'hyver dans la Macédoine, il s'appliqua sur-tout à lever des troupes, & à mettre son Royaume en sûreté contre les Barbares qui le menaçoient. Il eut aussi une conférence tête à tête avec Scerdilaïdas, pour le porter à se joindre aux autres Alliés & à lui. Celui-ci se laissa d'abord gagner par les promesses que le Roi lui fit de l'aider à mettre ordre aux affaires d'Illyrie, & par le mal qu'il lui dit des Etoliens, dont on n'en pouvoit assez dire. Les injustices qui se font d'Etat à Etat, ne different de celles que les particuliers se font les uns aux autres, qu'en ce que les premieres sont en plus grand nombre & d'une plus grande conséquence. A l'égard des sociétés particulieres que lient entre eux les brigans & les voleurs, elles ne se détruisent pour l'ordinaire, que parce que ceux qui les composent ne s'en tiennent pas aux conventions qu'ils ont faites. C'est ce qui arriva pour lors aux Etoliens. Ils étoient convenus avec Scerdilaïdas qu'il auroit une partie du butin, s'il se jettoit avec eux sur l'Achaïe. Il se laissa persuader, & fit ce qu'on demandoit de lui. Les Etoliens pillent Cynethe, ils font un riche butin d'hommes & de troupeaux, & ne pensent seulement pas à lui dans le partage de ces dépouilles. Dans l'indignation où il étoit, Philippe n'eut besoin que de lui rappeller en peu de mots dans la mémoire l'infidélité des Etoliens. Il exigea néantmoins qu'on lui donnât vingt talens chaque année, & trente frégates pour attaquer les Etoliens par mer.



CHAPITRE VIII.

Les Acarnaniens entrent dans l'alliance, éloge de ce peuple. Mauvaise foi des Epirotes. Faute que font les Messéniens, en ne se joignant pas aux autres Alliés. Avis important aux Péloponésiens.

PEndant que Philippe travailloit de son côté, les Députés envoyés aux Alliés furent d'abord dans l'Acarnanie, & présenterent le Decret. Il y fut universellement approuvé & ratifié. Les Acarnaniens coururent aussi-tôt aux armes, quoiqu'il n'y eût pas de peuple qui pût plus légitimement s'en dispenser, affecter des délais & craindre de se brouiller avec ses voisins. Outre que l'Acarnanie est limitrophe à l'Etolie, rien n'est plus aisé à conquérir que cette province, & peu de temps avant cette guerre leur haine pour les Etoliens leur avoit attiré de très-grands maux : mais les gens bien nés s'exposent à tout, sacrifient tout pour le devoir. Or quelque foibles que soient par eux-mêmes les Acarnaniens, il n'y a pas de peuple, parmi les Grecs, qui ait le devoir plus à cœur. On peut hardiment compter sur eux dans les plus fâcheuses conjonctures; on ne voit nulle part dans la Gréce plus d'amour pour la liberté, & plus de fermeté pour s'y maintenir.

Les Epirotes écouterent les Députés & ratifierent le Decret: mais lâches & de mauvaise foi, ils convinrent en même temps qu'ils attendroient à faire la guerre aux Etoliens que le Roi la leur fit; & aux Députés des Etoliens, ils dirent qu'ils vouloient vivre en paix avec eux. On dépêcha aussi vers le Roi Ptolémée; & on le pria de n'aider ni d'argent ni d'autres munitions les Etoliens contre Philippe & les Alliés.

Pour les Messéniens, quoique ce fût pour eux que l'on avoit entrepris cette guerre, ils firent réponse aux Députés qu'ils n'entreroient point dans cette guerre que la ville de Phigalée, qui étoit sur leurs frontieres n'eût été enlevée aux Etoliens, dont elle dépendoit. Ce furent Oenis & Nicippus, Ephores des Messéniens, & quelques autres qui tenoient pour l'Olygarchie, qui firent prendre ce parti au peuple malgré toute la répugnance qu'il y avoit. Il s'en falloit beaucoup, au moins selon moi, que ce fût le meilleur qu'il y eût à prendre. Il est

vrai que la guerre est un grand mal : mais elle n'est pas si à craindre qu'on doive plutôt tout souffrir que de l'avoir. Si rien n'est préférable à la paix, pourquoi donc faisons-nous tant valoir le droit d'égalité, la liberté de dire ce que nous pensons, & le nom de liberté? Loüons-nous les Thébains de s'être soustraits aux guerres qu'il falloit soûtenir contre les Medes, pour le salut de toute la Gréce, & d'avoir craint les Perses jusqu'à se soûmettre à leur domination? Pindare, d'accord avec les Thébains, conseille, pour maintenir la tranquillité publique, de chercher la brillante lumiere du repos. Voilà de grands mots, mais qui n'expriment, comme on eut lieu de le reconnoître peu de temps après, qu'une maxime honteuse, & qui fut très-funeste à la patrie de ce Poëte. Rien n'est plus estimable que la paix, quand elle ne blesse en rien nos droits ni notre honneur; si elle nous deshonore & nous réduit en servitude, rien n'est plus infamant & plus préjudiciable.

Mais la faction de ceux qui parmi les Messéniens étoient pour l'Olygarchie, ne faisant attention qu'à ses intérêts particuliers, recherchoit toûjours la paix avec trop d'empressement. Il est vrai que par-là ils se sont souvent épargné de mauvaises affaires, & ont évité beaucoup de dangers: mais enfin ce penchant pour la paix fut porté si loin, qu'il mit leur patrie à deux doigts de sa perte. La raison en est, à ce qu'il me semble, que les Messéniens ont pour voisins les deux peuples les plus puissans du Péloponese, j'ose dire même de toute la Grece, savoir les Arcadiens & les Lacédémoniens; & qu'ils n'ont pas gardé à leur égard la conduite qu'il convenoit de garder. Depuis leur établissement dans la Messénie, les Lacédémoniens avoient contre eux une haine irréconciliable, sans que l'honneur leur inspirât rien pour se venger noblement de cette haine. Les Arcadiens, au contraire, les aimoient & les protégeoient; & cette amitié qu'il falloit cultiver, ils la négligeoient. Tant que ces deux voisins se faisoient la guerre l'un à l'autre, ou l'alloient faire ailleurs, les Messéniens tranquilles joüissoient d'une paix profonde & des commodités que le pays leur fournissoit: mais dès que les Lacédémoniens de retour chez eux n'avoient plus rien à faire, ils ne songeoient qu'à leur nuire & qu'à les inquiéter; & comme les Messéniens n'étoient pas en état de s'opposer à une puissance si formidable, & qu'ils ne s'étoient pas auparavant ménagé des amis capables de tout entreprendre pour les secourir, ils étoient contraints ou de leur rendre les servi-

ces les plus bas, ou s'ils ne pouvoient se résoudre à la servitude, d'abandonner leur patrie & de fuir au loin avec leurs femmes & leurs enfans. C'est ce qui leur est arrivé bien des fois, & encore depuis assez peu de temps.

Fassent les Dieux que les Péloponésiens s'affermissent tellement dans l'état où ils sont maintenant, que jamais ils n'ayent besoin de l'avis que je vais leur donner : mais s'il arrive qu'ils soient menacés de quelque révolution, je ne vois pour les Messéniens & pour les Mégalopolitains qu'une seule voie pour se maintenir long-temps dans leur pays ; c'est de suivre la pensée d'Epaminondas, de se joindre ensemble de maniere que rien ne soit capable de rompre ou d'altérer tant soit peu leur union. Ils n'ont qu'à remonter aux temps qui les ont précédés, pour se convaincre des avantages de cette société. Entre autres choses que les Messéniens firent pour marquer aux Mégalopolitains leur reconnoissance, au temps d'Aristomene, ils mirent une colonne proche l'Autel de Jupiter Lycien, sur laquelle étoit écrit en quatre vers : *Enfin un Roi injuste a été puni ; Messene par l'aide de Jupiter a découvert son traître ; elle l'a même découvert aisément, un parjure ne peut se dérober aux yeux de Dieu. Nous vous saluons, Roi Jupiter, sauvez l'Arcadie.*

Il me paroît que les Messéniens dans cette inscription ne prient les Dieux de sauver l'Arcadie, que parce qu'elle étoit pour eux comme une seconde patrie après la perte de la leur propre. En effet, pendant la guerre d'Aristomene, après qu'ils eurent été chassés de leur patrie, les Arcadiens ne se contenterent pas de les recevoir chez eux & de les ranger au nombre des Citoyens, ils donnerent encore leurs filles en mariage à ceux des jeunes Messéniens, qui étoient en âge de se marier. Outre cela ils firent une exacte recherche de la trahison, dont Aristocrate leur Roi s'étoit rendu coupable dans le combat appellé la journée du fossé, le tuerent & éteignirent toute sa race.

Mais sans recourir aux vieux temps, ce qui s'est passé depuis l'union de Mégalopolis avec Messene, prouve assez ce que je viens d'avancer. Après la bataille de Mantinée, où la mort d'Epaminondas rendit la victoire douteuse, bien que les Lacédémoniens ne voulussent pas que les Messéniens fussent compris dans le Traité, parce qu'ils espéroient se rendre bien-tôt maîtres de Messene ; les Mégalopolitains & tous ceux qui étoient unis avec les Arcadiens, presserent si fort les Alliés

d'admettre les Messéniens, de recevoir leurs sermens, & de les faire entrer dans le Traité de paix, qu'enfin ils l'emporterent, & que les Lacédémoniens furent les seuls de toute la Grece qui en fussent exclus. Après cela doutera-t-on dans la postérité que le conseil que nous donnons aux Messéniens & aux Mégalopolitains soit bien fondé ? Aussi ne le leur ai-je donné, qu'afin que n'oubliant jamais les maux que leur patrie a soufferts de la part des Lacédémoniens, ils vivent toûjours les uns avec les autres dans une parfaite intelligence, se gardent une fidélité inviolable; & que la terreur de cet ennemi ni le desir de la paix ne les porte jamais à se séparer les uns des autres. Revenons à notre sujet.

CHAPITRE IX.

Députation des Spartiates vers les Etoliens. Sparte demeure fidele à Philippe. Sédition qui s'éleve dans cette ville, & pourquoi. On y crée de nouveaux Rois, qui font la guerre aux Achéens.

LEs Lacédémoniens reçûrent les Députés des Alliés assez selon leur coûtume; aveuglés par leur folie & leur mauvaise volonté, ils les renvoyerent sans leur rien répondre : tant ce que l'on dit est vrai, qu'une audace effrenée renverse l'esprit & ne forme que des projets chimériques. Cependant on élit à Sparte de nouveaux Ephores. Ceux qui avoient brouillé d'abord, & qui avoient été la cause des meurtres, dépêcherent vers les Etoliens, pour en faire venir un Député. Ceux-ci écouterent avec plaisir les propositions des Lacédémoniens, & leur envoyerent Machatas avec quelques autres. Ce Député se présenta aux Ephores, qui demanderent que l'on fit parler Machatas dans une Assemblée du peuple, que l'on créât des Rois selon l'ancien usage, & que l'on ne souffrît point que, contre les lois, l'Empire des Héraclides fût anéanti. Les Ephores ne goûtoient point du tout ces demandes : mais ne pouvant résister à l'empressement que l'on témoignoit, & craignant que les jeunes gens ne causassent quelque tumulte, ils dirent sur l'article des Rois qu'on en délibéreroit, & accorderent une Assemblée à Machatas.

Le peuple s'assemble, Machatas fait une longue harangue, où, pour engager les Lacédémoniens à se joindre avec les Etoliens

Etoliens, il eut l'imprudence de charger les Macédoniens de cent crimes imaginaires, & de donner aux Etoliens des loüanges qu'ils n'avoient jamais méritées. Quand il se fut retiré, le Conseil se trouva très-embarrassé. Quelques-uns opinoient en faveur des Etoliens, & souhaitoient qu'on fit alliance avec eux; quelques autres étoient d'un avis contraire : mais quelques Anciens ayant représenté au peuple les bienfaits qu'il avoit reçûs d'Antigonus & des Macédoniens, & les peines au contraire que leur avoient faites Charixene & Timée, lorsque les Etoliens fondant en grand nombre & à main armée sur leurs terres les avoient ravagées, en avoient mis dans les fers les habitans, & s'étoient voulu emparer de Sparte par fraude & par violence, en se servant pour cela du ministere des exilés; le peuple changea aussi-tôt de sentiment, & se laissa enfin persuader de demeurer fidele à Philippe & aux Macédoniens; ce qui fit que Machatas reprit le chemin de son pays sans avoir rien fait.

Cette résolution déplut infiniment à ceux qui d'abord avoient été la cause de tous les troubles. Pour la rendre inutile, ils gagnerent quelques jeunes gens, & s'aviserent de l'expédient du monde le plus impie. C'étoit alors le temps où il se devoit faire je ne sai quel sacrifice à Minerve, & pour cela il falloit que la jeunesse en âge de porter les armes accompagnât la victime au Temple de cette Déesse, & que les Ephores fissent eux-mêmes la cérémonie dans ce Temple. Quand l'heure du sacrifice fut venue, quelques jeunes soldats se jetterent tout d'un coup sur les Ephores & les massacrerent. Ainsi ce Temple qui jusques-là avoit été un asyle pour ceux qui s'y réfugioient, quand même ils eussent été condamnés à la mort, fut alors tellement méprisé & profané, que l'on y vit couler le sang de tous les Ephores autour de l'Autel & de la Table sacrée. On égorgea de même Gyridas & quelques autres Anciens, on mit en fuite tous ceux qui étoient opposés aux Etoliens, on choisit parmi eux des Ephores, & on conclut l'alliance avec ce peuple.

Ce qui porta les Lacédémoniens à de si grands excès, fut la haine qu'ils avoient pour les Achéens, leur ingratitude à l'égard des Macédoniens, leur inconsidération à l'égard de tout le monde. Leur amitié pour Cléomene n'y eut pas moins de part : car ils espéroient toûjours que ce Prince s'échaperoit & reviendroit chez eux. Ce qui fait voir que quand on a sû se

bien mettre dans l'esprit des hommes on a beau être absent, l'inclination qu'ils ont conçûe pour vous ne s'éteint jamais, & n'attend au contraire que le moment de s'enflammer. Il y avoit déja trois ans depuis la fuite de Cléomene, que les Lacédémoniens, rentrés dans le Gouvernement de leurs peres, n'avoient pas pensé à se faire des Rois: mais dès qu'ils eurent avis que ce Prince étoit mort, le peuple & le Conseil des Ephores souhaiterent avec ardeur qu'on en fit. Ceux des Ephores qui s'entendoient avec les soldats auteurs de l'alliance faite avec les Etoliens, en nommerent un dans toutes les formes requises. C'étoit Agésipolis, encore enfant à la vérité, mais fils d'Agésipolis qui avoit eu pour pere Cléombrote, lequel avoit commencé à régner lorsque Léonidas fut chassé de son Royaume, & qui lui avoit succédé parce qu'il touchoit de fort près par sa naissance à cette famille. On donna pour Tuteur à Agésipolis Cléomene, fils de Cléombrote, & frere d'Agésipolis son pere. De l'autre Maison Royale, quoiqu'il restât deux enfans qu'Archidamus, fils d'Eudamidas avoit eus de la fille de Hippomédon; que cet Hippomédon, fils d'Agésilaus & petit fils d'Eudamidas fût plein de vie, & qu'il en eût encore plusieurs autres, quoique dans un degré plus éloigné, cependant on ne pensa point à eux, & on mit sur le throne Lycurgue, parmi les ancêtres duquel il n'y avoit jamais eu de Rois, & la qualité de successeur d'Hercule & de Roi de Sparte ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avoit d'Ephores. Tant les grandes dignités s'achetent par-tout à peu de frais. Aussi ce ne furent pas les enfans des enfans, mais ceux mêmes qui avoient fait cette folie, qui en porterent la peine.

Machatas ayant appris ce qui s'étoit passé à Lacédémone, y revint une seconde fois pour pousser les Ephores & les Rois à déclarer la guerre aux Achéens. Il leur fit entendre qu'il n'y avoit que cela seul, qui pût pacifier les troubles qu'excitoient ceux des Lacédémoniens qui ne vouloient point d'alliance avec les Etoliens, & ceux des Etoliens qui faisoient tous leurs efforts pour détourner cette alliance. Après avoir réussi dans sa négociation par la sottise de ceux avec qui il traitoit, il retourna dans son pays. Aussi-tôt Lycurgue à la tête d'un corps de troupes, auquel il avoit joint quelques soldats de la ville, se jetta sur l'Argie, qui se tranquillisant sur l'état présent de leur Gouvernement, ne s'attendoit à rien moins qu'à une incursion de la part des Lacédémoniens. Il prit d'emblée Polychne, Pra-

sie, Leuce & Cyphante, & s'emparant de Glympe & de Zarace enleva encore ces deux villes à la République des Argiens.

Après cette expédition les Lacédémoniens firent publier qu'on eût à courir sus aux Achéens. Machatas souleva encore contre eux plusieurs autres peuples par les mêmes discours qu'il avoit tenus aux Lacédémoniens. Tout réussissant à souhait pour les Etoliens, ils entreprirent hardiment la guerre. Il n'en fut pas de même des Achéens. Philippe qui étoit toute leur espérance étoit encore occupé aux préparatifs, les Epirotes se faisoient attendre, & les Messéniens ne se donnoient aucun mouvement : & pendant ce temps-là les Etoliens profitant de la folie des Eléens & des Lacédémoniens, leur suscitoient la guerre de tous les côtés.

Le temps de la Préture d'Aratus finissoit alors, & son fils Aratus fut mis en sa place par les Achéens. Scopas, Préteur des Etoliens, avoit au moins fait la moitié de son temps ; car les Etoliens avoient élû leurs Magistrats aussi-tôt après l'équinoxe d'Automne, & les Achéens vers le lever des Pleïades. L'été commençant, & le jeune Aratus ayant pris le commandement, ce ne fut que guerre de toutes parts. Annibal marchoit contre Sagonte, & se disposoit à en faire le siége ; les Romains sous la conduite de L. Æmilius furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos, comme nous avons dit dans le premier Livre ; Antiochus pensoit à la conquête de la Célesyrie, que Théodotus s'étoit chargé de lui livrer ; Ptolémée faisoit des préparatifs contre Antiochus. Lycurgue marchant sur les traces de Cléomene, assiégeoit l'Athenée des Mégalopolitains ; les Achéens amassoient de la cavalerie & de l'infanterie étrangere pour la guerre dont ils étoient menacés de tous côtés ; Philippe partoit de Macédoine à la tête de dix mille Macédoniens pesamment armés, & de cinq mille rondeliers : & dans ce même temps, où l'on se disposoit par-tout à prendre les armes, les Rhodiens déclarerent aussi la guerre aux Bysantins. Voyons pour quel sujet.



CHAPITRE X.

Description de Bysance.

BYsance, par rapport à la mer, est de toutes les villes du monde, celle où l'on peut vivre le plus en sûreté, & dans la plus grande abondance de toutes choses: mais eû égard à la terre, c'est aussi de toutes les villes celle où ces deux avantages se trouvent le moins. Par rapport à la mer, située à l'entrée du Pont, elle le commande tellement, qu'aucun Marchand ne peut y aborder, ni en sortir malgré les Bysantins qui par conséquent sont les maîtres de tout ce que ce riche & fertile pays produit & reçoit pour les nécessités & les commodités de la vie: car pour les nécessités de la vie, il produit les cuirs & un grand nombre de bons esclaves, & pour les commodités le miel, la cire, les viandes salées de toute espece; & il reçoit de ce que nous avons de trop l'huile & toutes sortes de vins; pour le bled, tantôt il nous en fournit, tantôt nous lui en fournissons, selon le besoin. Il falloit donc nécessairement ou que les Grecs fussent privés de toutes ces choses, ou que le commerce leur en devînt inutile, si les Bysantins leur vouloient du mal, ou s'ils se lioient d'intérêt avec les Galates, ou plutôt avec les Thraces, ou encore s'ils quittoient le pays; car le détroit est si serré, & les Barbares des environs en si grand nombre, qu'assûrément nous ne pourrions jamais le franchir, pour entrer dans le Pont. Je veux donc que les Bysantins soient les premiers à profiter des avantages que leur procure l'heureuse situation de leur ville, qu'ils puissent faire sortir tout ce qu'ils ont de trop, & faire entrer tout ce qui leur manque, sans peine ni péril. Comme cependant on doit convenir que c'est à eux qu'on est redevable de bien des choses, il est juste qu'on les regarde comme des bienfaiteurs communs, & que non-seulement les Grecs ayent de la reconnoissance, mais encore qu'ils leur prêtent du secours contre les insultes des Barbares.

Mais arrêtons-nous un peu à la description de cette ville, & faisons voir d'où lui vient l'abondance de toutes les choses dont elle joüit; car il y a peu de gens qui en soient instruits, parce qu'elle est située un peu au-delà des pays qu'on a coûtume d'aller voir. Nous voudrions bien que tout le monde connût & vît

même de ses propres yeux ce qu'il y a dans chaque pays de rare & de singulier: mais puisque cela ne se peut pas, nous souhaiterions du moins qu'on en eût une idée qui approchât le plus près qu'il seroit possible de la vérité. Ce qu'on appelle le Pont est d'environ vingt-deux mille stades de circonférence. Il y a deux bouches diamétralement opposées; l'une du côté de la Propontide, l'autre du côté des Palus-Méotides, lesquels ont huit mille stades de tour. Comme plusieurs grands fleuves viennent se décharger dans ces deux lits, & qu'il en vient encore un plus grand nombre & de plus grands de l'Europe, quand les Palus-Méotides en sont remplis, ils s'écoulent dans le Pont par une des bouches, & celui-ci se jette par l'autre dans la Propontide: la bouche des Palus-Méorides s'appelle le Bosphore Cimmérien, large de trente stades sur soixante de longueur. Cette mer est par-tout fort basse. La bouche du Pont est appellée Bosphore de Thrace, & à six vingts stades de longueur. Sa largeur n'est pas égale par-tout. Sa bouche par où l'on sort de la Propontide, commence à l'espace qu'il y a entre Chalcédoine & Bysance, & qui est de quatorze stades. Celle par où l'on sort du Pont s'appelle Hiéron. C'est là qu'on dit que Jason revenant de la Colchide, sacrifia pour la premiere fois aux douze Dieux. Cet endroit, quoique situé dans l'Asie, n'est distant de l'Europe que de douze stades, au bout desquelles vis-à-vis on trouve le Temple de Serapis, dans la Thrace.

Les eaux des Palus-Méotides, & du Pont, sortent sans cesse de leurs lits, & cela vient de deux causes: la premiere, & qui n'est ignorée de personne, c'est parce que plusieurs fleuves tombant dans un lit borné tout à l'entour, l'eau grossit & s'éleve toûjours; & si elle n'a point d'issue pour sortir, il faut nécessairement qu'à force de s'élever & de s'augmenter elle se répande par dessus les bords dans un espace plus large que son lit: ou s'il y a des sorties, qu'elle s'écoule. L'autre cause est la quantité de sable que les fleuves apportent avec eux dans les grandes pluies, & qui pressant l'eau l'éleve & l'oblige de sortir par les issues: & comme les fleuves entrent sans cesse & apportent des sables, il faut aussi que l'écoulement des eaux soit perpétuel. Telles sont les vraies raisons pourquoi les eaux du Pont ne restent pas dans leur lit, raisons non fondées sur le rapport des Marchands, mais tirées de la nature même des choses, & qui par conséquent ne laissent rien à desirer.

Pendant que nous sommes sur cet endroit, examinons bien

tout ce que la nature y a fait. La plûpart des Historiens n'y ont pas fait attention: mais je crois qu'il sera d'autant plus à propos de rapporter des raisons de tout, & de n'omettre rien qui puisse arrêter ceux qui sont curieux de ces sortes de recherches, que cela convient parfaitement à notre siecle. Car puisqu'il n'y a plus de coin du monde, où nos voyageurs ne pénetrent par mer ou par terre, on ne doit plus, sur ce que l'on ne sait pas, s'en rapporter aux Poëtes & aux conteurs de fables, comme ont fait nos prédécesseurs, qui sur la plûpart des choses contestées ne nous citent que ces témoins infideles : il faut tirer de l'Histoire même de quoi persuader nos Lecteurs.

Je dis donc que les Palus-Méotides, & le Pont, se remplissent de sable depuis long-temps, & qu'ils en seront entierement comblés, à moins qu'il n'y arrive quelque changement dans ce qui s'y fait, & que les fleuves ne discontinuent d'y charier des sables; car la succession des temps étant infinie, & ces lits tout-à-fait bornés, il est évident que quand même il n'y tomberoit que peu de sable ils seroient dans la suite entierement remplis. C'est une loi de la nature, que tout ce qui étant borné croît ou se corrompt continuellement pendant un temps infini, bien qu'il ne croisse que peu ou qu'il ne se corrompe que légerement, arrive nécessairement à sa perfection, ou périt entierement. Or ce n'est pas un peu de sable, c'est une quantité prodigieuse de sable que les fleuves apportent dans ces deux lits: ce qui fait croire qu'ils seront bien-tôt comblés. Cela fait même déja des progrès sensibles, & les Palus-Méotides commencent à se remplir. Ils n'ont plus que sept ou cinq aulnes de profondeur dans la plûpart des endroits, en sorte qu'on ne peut plus naviger dessus avec de grands vaisseaux sans guide. D'ailleurs quoique selon tous les Anciens cette mer fût autrefois jointe au Pont, ce n'est plus maintenant qu'une eau douce; celle de la mer a été absorbée par les sables, & a cédé la place à celle des fleuves. Il arrivera la même chose à l'égard du Pont. Cela commence même dès à présent. Si peu de gens s'en apperçoivent, c'est à cause de la grandeur du lit: mais pour peu qu'on y fasse attention, il est aisé de s'en appercevoir. Car l'Istre qui venant d'Europe se décharge par plusieurs embouchures dans le Pont, y a déja formé, du limon qu'il entraîne avec lui, un banc éloigné de la terre d'environ mille stades, & contre le-

quel les vaisseaux échouênt souvent pendant la nuit lorsqu'on y pense le moins.

La raison pour laquelle le sable ne s'amasse point auprès de la terre, mais est poussé loin en avant, c'est sans doute que les fleuves poussent en avant le sable & tout ce qu'ils roulent dans leurs eaux, à proportion que la violence & l'impétuosité de leur cours a plus de force que la mer, & la repousse: mais quand cette impétuosité est ralentie par la hauteur & la quantité des eaux de la mer; alors il est naturel que ce que les fleuves entraînent avec eux tombe en bas & s'arrête. Voilà pourquoi les monceaux de sable que forment les grands & les rapides fleuves, ou sont éloignés de la terre, ou commencent proche de la terre à une grande profondeur, & qu'au contraire ceux des fleuves qui sont plus petits & qui coulent lentement s'amassent proche des embouchûres. Une preuve de ce que je dis, c'est que dans les grandes pluies, les fleuves les plus médiocres tombant avec force dans la mer, poussent ce qu'ils apportent plus ou moins loin à proportion de leur impétuosité ou de leur foiblesse.

Ce que nous avons dit de la grandeur de la digue formée par les fleuves dans le Pont, & de la quantité de pierres, de bois & de terre que ces fleuves y voiturent, tout cela ne doit surprendre personne. On voit souvent même des petits torrens se faire en peu de temps un passage au travers des montagnes, emporter avec eux toutes sortes de matieres, & remplir certains endroits à un point qu'ils les changent tout-à-fait, & qu'en y passant quelques jours après on ne les reconnoît plus. On doit donc beaucoup moins être surpris que de grands fleuves, qui coulent perpétuellement, élevent des digues dans le Pont, & puissent un jour le combler entierement. Cela n'est pas seulement vraissemblable, il faut de toute nécessité que cela arrive. En voici la preuve. Autant que l'eau des Palus-Méotides est plus douce que celle du Pont, autant celle du Pont est plus douce que celle de notre mer. Ainsi pour rendre le Pont marécageux & doux comme les Palus-Méotides, il ne reste plus, sinon qu'il y ait entre le temps qu'il a fallu pour remplir celles-ci & le temps nécessaire pour remplir celui-là, la même proportion qu'il y a entre les grandeurs différentes de ces deux lits. Cela se fera même d'autant plutôt, que les fleuves qui se déchargent dans le Pont sont plus grands & en plus grande quantité.

J'ai cru devoir mettre ici ces réflexions, pour convaincre ceux qui ne peuvent se persuader que cette mer se remplit & se comblera un jour de telle sorte, que ce ne sera plus qu'un lac & un marais. Elles serviront aussi à nous prevenir contre les prétendus prodiges que nous débitent ceux qui courent les mers, à empêcher que nous n'écoutions avec avidité comme des enfans sans expérience tout ce qui se dit, & à nous donner quelques idées de la vérité, sur lesquelles nous soyons en état de juger de la vérité ou de la fausseté de ce que l'on nous rapporte. Reprenons maintenant notre description de Bysance.

CHAPITRE XI.

L'Historien continue de décrire la situation & les avantages de Bysance. Guerres que les Bysantins ont à soutenir.

NOus avons dit que le détroit qui joint le Pont avec la Propontide est long de cent vingt stades, depuis Hiéron du côté du Pont jusqu'à l'endroit où est Bysance au côté opposé. Dans cet espace, sur un promontoire appartenant à l'Europe, & éloigné de l'Asie d'environ cinq stades, est un Temple de Mercure; c'est l'endroit le plus serré du détroit, & où l'on dit que Darius dans son expédition contre les Scythes fit jetter un Pont. Depuis le pont jusqu'au Temple de Mercure, comme la distance entre les bords est assez égale, le cours de l'eau est aussi assez uniforme: mais arrivant à ce Temple & y étant resserrée par le promontoire, elle s'y brise & se jette ensuite du côté de l'Asie, d'où elle retourne du côté de l'Europe aux promontoires qui sont vers les Esties. De-là changeant encore son cours, elle coule vers l'Asie au promontoire appellé Damalis, où l'on rapporte qu'Io s'arrêta pour la premiere fois après avoir passé le détroit. Enfin de Damalis l'eau prend son cours vers Bysance, où se partageant, la plus petite partie va former le golfe appellé la Corne, & la plus grande vient de l'autre côté, où est Chalcédoine. Mais cette partie n'a plus, à beaucoup près la même force; car après avoir été jettée & rejettée tant de fois, & trouvant là dequoi s'étendre, elle s'affoiblit enfin, & n'étant plus repoussée par ses bords qu'à angle obtus, elle quitte Chalcédoine & suit le détroit.

C'est

C'eſt ce qui donne à Byſance un fort grand avantage ſur Chalcédoine pour la ſituation, quoiqu'à juger de ces deux villes par les yeux elles paroiſſent également bien ſituées. On ne peut aborder qu'avec peine à Chalcédoine, & le cours de l'eau vous emporte à Byſance, quelque choſe que vous faſſiez pour vous en défendre. Pour preuve de cela, c'eſt que quand on veut paſſer de Chalcédoine à Byſance, on ne peut traverſer le détroit en droite ligne : mais on remonte juſqu'à Damalis & à Chryſopolis, cette ville dont les Athéniens s'emparerent autrefois par le conſeil d'Alcibiade, & où ils leverent les premiers un impôt ſur ceux qui paſſoient dans le Pont; de-là on n'a qu'à s'abandonner au cours de l'eau, & l'on eſt porté néceſſairement à Byſance. La même choſe arrive, ſoit qu'on navige au-deſſus ou au-deſſous de cette ville. Qu'un vaiſſeau pouſſé par un vent du Midi y vienne de l'Helleſpont, la route eſt facile en cotoyant l'Europe : qu'un vent du Nord au contraire en pouſſe un autre du Pont dans l'Helleſpont, en rangeant encore la côte de l'Europe, il cinglera droit & ſans danger de Byſance, dans le détroit de la Propontide, où eſt Abyde & Seſte. C'eſt tout le contraire, par rapport à Chalcédoine, parce que la côte eſt inégale, & que d'ailleurs l'Iſle de Cyſique avance beaucoup dans la mer. Pour y venir de l'Helleſpont, on eſt obligé de ranger la côte de l'Europe; & quand on eſt proche de Byſance, de ſe détourner pour prendre la route de Chalcédoine : ce qui n'eſt pas facile. Nous en avons dit la raiſon. De même en ſortant de ſon port, il eſt abſolument impoſſible de cingler droit vers la Thrace; car outre le cours de l'eau qu'il faudroit forcer, on auroit encore à ſurmonter, ou le vent du Midi qui pouſſe vers le Pont, ou le vent du Nord qui en fait ſortir; & ſoit qu'on vienne de Byſance à Chalcédoine, ou qu'on aille de Chalcédoine en Thrace, on ne peut pas éviter l'un ou l'autre de ces vents : mais après avoir expliqué les avantages que les Byſantins tirent du côté de la mer, voyons les déſavantages auxquels ils ſont expoſés du côté de la terre.

D'une mer à l'autre ils ſont environnés de la Thrace, & ſont perpétuellement en guerre avec les peuples de ce pays. Qu'après de grands préparatifs de guerre, ils obligent une fois les Thraces de mettre bas les armes, le nombre d'hommes & de Souverains eſt ſi grand, qu'une victoire ne peut les dompter tous. Qu'ils en ayent vaincu un, trois plus puiſſans viennent les

attaquer jusques dans leur pays. En vain ils font des Traités, & consentent de leur payer des tributs. Ils ne peuvent rien accorder à un, que cela même ne leur suscite une guerre avec plusieurs autres. En un mot c'est une guerre dont ils ne peuvent se délivrer, & qui leur coûte néantmoins beaucoup à soûtenir; car quoi de plus dangereux qu'un mauvais voisin, & y a-t-il guerre plus cruelle que celle que font les Barbares?

Outre ces guerres & les calamités dont elles ont coûtume d'être suivies, ils souffrent encore du côté de la terre une peine à peu près semblable à celle que souffre Tantale chez les Poëtes. Quand ils ont bien cultivé leurs terres, & qu'ils sont prêts de recueillir les beaux fruits qu'elles portent, ces Barbares font une irruption, en gâtent une partie & emportent l'autre, & ne laissent aux Bysantins que le regret d'avoir travaillé & dépensé beaucoup à mettre leurs terres en état de produire de belles moissons, qu'ils ont la douleur de voir enlever. Cette guerre continuelle avec les Thraces n'a pas empêché qu'ils n'ayent toûjours gardé aux Grecs une exacte fidélité : mais le comble de leur malheur fut la descente que firent les Gaulois dans leur pays sous la conduite de Comontorius. Ces Gaulois étoient du nombre de ceux qui sous Brennus étoient sortis de leur pays, & qui s'étant échappés du péril dont ils étoient menacés à Delphes, s'enfuirent vers l'Hellespont, où ils s'arrêterent. Les voisinages de Bysance leur parurent si charmans, qu'ils ne penserent point à passer en Asie. Ils se rendirent ensuite maîtres de la Thrace; & ayant établi le siége de leur Empire à Tyle, ils réduisirent les Bysantins aux dernieres extrémités. Dans la premiere irruption que fit Comontorius, le premier de leurs Rois, les Bysantins lui donnerent, tantôt trois, tantôt cinq, tantôt dix mille pieces d'or, pour empêcher qu'il ne fit le dégât sur leurs terres. Enfin la somme alla jusqu'à quatre-vingts talents par an, qu'ils payerent jusqu'à la fin de cette Monarchie, laquelle arriva sous Cavarus. Les Gaulois tomberent à leur tour sous la puissance des Thraces, qui ne firent quartier à aucun, & qui en éteignirent entierement la race.

Pendant que les Bysantins étoient accablés des tributs qu'on levoit sur eux, ils dépecherent d'abord chez les Grecs, pour les prier d'avoir compassion de leur malheur, & de venir à leur secours. La plûpart ne daignerent seulement pas les écouter;

(*a*) ce qui les obligea d'exiger un impôt de ceux qui passoient dans le Pont, ou qui en sortoient. Cet impôt étant fort onéreux, tout le monde en rejetta la faute sur les Rhodiens, qui passoient alors pour les plus puissans sur la mer, & de-là vint la guerre dont nous avons à parler; car les Rhodiens ouvrirent enfin les yeux sur le tort que leur faisoit & à leurs voisins le payement qu'exigeoient les Bysantins. D'abord après s'être fait des Alliés, ils envoyerent des Ambassadeurs à Bysance pour demander la révocation de l'impôt. Les Bysantins n'eurent aucun égard à leur demande. Ecatondore & Olympiodore, qui étoient alors à la tête des affaires, soûtinrent aux Ambassadeurs de Rhodes, que c'étoit avec juste raison qu'on levoit cet impôt. Les Ambassadeurs se retirerent sans avoir pû rien obtenir. On résolut aussi-tôt à Rhodes de déclarer la guerre aux Bysantins. On commença par dépêcher à Prusias, pour l'engager à entrer dans cette guerre. On savoit que ce Roi avoit des raisons pour n'être pas ami des Bysantins. Ceux-ci firent la même chose de leur côté. Ils envoyerent demander du secours à Attale & à Achée. Le premier ne demandoit pas mieux: mais resserré par Achée dans les Etats de ses peres, il ne pouvoit les secourir que foiblement: Achée promit aussi de les soûtenir. Comme il étoit maître de tout le pays en deçà du mont Taurus, & qu'il avoit pris depuis peu le titre de Roi, de si grandes forces enflerent autant le courage aux Bysantins, qu'elles donnerent de crainte aux Rhodiens & à Prusias. D'ailleurs Achée étoit parent de cet Antiochus, qui avoit succédé au Royaume de Syrie: & voici pourquoi il s'étoit acquis cette grande domination dont nous venons de parler.

(a) *Ce qui les obligea d'exiger un impôt de ceux qui passoient dans le Pont.*] Grotius, dans son Traité du Droit de la paix & de la guerre, dit formellement; *Quiconque se sera chargé d'assurer & de favoriser la navigation en allumant des feux la nuit, & mettant des balises sur les bancs, n'agira point contre le droit de la nature ni des gens, s'il impose une contribution raisonnable à ceux qui navigent.*

Il cite sur cela le droit que les Romains exigeoient sur la mer Erythrée, pour subvenir aux frais de l'armée navale qu'ils entretenoient contre les pirates; celui dont il s'agit, établi par les Bysantins, sur le Pont Euxin, & plusieurs autres.

En approfondissant cette matiere, il ajoûte, que tous les Jurisconsultes conviennent que la mer est, & doit être commune à tous les hommes, comme l'air. Il fait une distinction des choses publiques à chaque nation, ou des communes à toutes; & place la mer dans le dernier ordre; jusque là qu'il dit que *dans les pays connus à l'Empire Romain, depuis les premiers temps jusqu'à Justinien, c'étoit une maxime du droit des gens, que la mer ne fût possédée en propre par aucun peuple, non pas même pour ce qui regardoit le droit de pêche.*

Ce dernier sentiment de Grotius n'a pas prévalu dans la politique, puisque le droit de pêche, dans de certaines mers, fait une partie de la plûpart des Traités des Princes de l'Europe.

CHAPITRE XII.

Achée se fait déclarer Roi. Prusias, mécontent des Bysantins, se joint aux Rhodiens, pour leur faire la guerre. Mauvaise fortune des Bysantins. Fin de la guerre. Etat des affaires dans l'Isle de Crete. Les Synopéens se défendent contre Mithridate.

SEleucus pere d'Antiochus étant mort, laissa le Royaume à l'aîné de ses enfans, qui s'appelloit comme lui Seleucus. Environ deux ans avant la guerre dont nous parlions tout-à-l'heure, ce jeune Prince apprit qu'Attale s'étoit soûmis tout le pays d'en-deçà du mont Taurus. Comme ce pays étoit de sa domination, il se mit en marche avec une grande armée pour le reconquérir, & Achée son parent ne manqua pas de l'accompagner. Seleucus ayant été tué dans cette guerre par Apotorius Gaulois, & par Nicanor, Achée vengea aussi-tôt la mort de son parent par celle de ses deux assassins, prit le commandement des troupes, & se comporta avec tant de sagesse & de grandeur d'ame, que quoique les conjonctures & l'inclination des troupes concourussent à lui mettre le diadème sur la tête, il le refusa pour le conserver à Antiochus, le plus jeune des enfans de Seleucus. Après avoir reconquis tout le pays usurpé par Attale, renfermé dans la ville de Pergame, réduit sous sa puissance tout le reste, tant d'heureux succès lui enflerent le cœur; sa probité naturelle succomba sous le poids d'une si grande fortune. Il prit le diadème, se fit appeller Roi, & se rendit redoutable aux Rois & aux autres Puissances du pays qu'il venoit de subjuguer. C'étoit principalement sur ce Roi que les Bysantins comptoient lorsqu'ils entreprirent la guerre contre les Rhodiens & Prusias.

Disons aussi un mot des raisons qu'avoit Prusias pour ne vouloir pas de bien aux Bysantins. Il leur reprochoit premierement de ce qu'après lui avoir décerné des statues, non-seulement ils avoient oublié de les dresser, mais s'en étoient encore moqués. Il leur faisoit encore un crime de s'être employés avec chaleur, pour reconcilier Achée avec Attale, réconciliation qui ne pouvoit lui être que très-désavantageuse.

Un troisieme sujet de ressentiment, c'est qu'à la célébration des jeux consacrés à Minerve, les Bysantins avoient envoyé de leurs Citoyens pour faire avec Attale des sacrifices, & qu'ils ne lui avoient envoyé personne lorsqu'il avoit célébré la fête des Soteries. Pendant que la colere couvoit dans son cœur, les Rhodiens vinrent lui donner l'occasion de la faire éclater, & il la saisit avec joie. Il convint avec les Ambassadeurs que les Rhodiens attaqueroient les Bysantins par mer, & que lui leur feroit par terre tout le mal qu'il pourroit. C'est ainsi que commença la guerre des Rhodiens contre les Bysantins.

Ceux-ci comptant toûjours qu'Achée viendroit à leur secours, commencerent la guerre avec vigueur. Ils firent venir Tibités de Macédoine, bien résolus de donner autant d'affaires à Prusias qu'il leur en donneroit. Ce Prince irrité marche contre eux & s'empare d'Hiéron, place située à l'entrée du Pont, & que les Bysantins avoient depuis peu achetée fort cher, tant à cause de l'heureuse situation de la place, que pour mettre à couvert de toute insulte les Marchands qui navigeoient sur le Pont, leurs esclaves & leur commerce de mer. Il gagna aussi sur eux cette partie de la Mysie, que les Bysantins possédoient depuis long-temps dans l'Asie. Les Rhodiens de leur côté équiperent six vaisseaux, auxquels ils en joignirent quatre que leurs Alliés leur avoient fournis; & ayant donné le commandement de cette escadre à Xénophante, ils se mirent sur l'Hellespont. Neuf de ces vaisseaux resterent à l'ancre auprès de Seste pour incommoder ceux qui navigeoient dans le Pont, & Xenophante avec le dixieme fut harceller Bysance, pour voir si la crainte de la guerre n'y porteroit point au repentir: y trouvant de la résistance, il retourna aux autres vaisseaux, & toute l'escadre reprit la route de Rhodes.

Alors les Bysantins envoyerent presser Achée de les secourir, & firent faire de nouvelles instances à Tibités, auquel ils croyoient que le Royaume de Bysance appartenoit autant qu'à Prusias, dont il étoit oncle. Cette résolution des Bysantins engagea les Rhodiens à faire tous leurs efforts pour avancer les affaires. Comme les Bysantins ne soûtenoient cette guerre avec tant de fermeté & de constance, que parce qu'ils comptoient sur le secours d'Achée, & que d'ailleurs ce Prince souhaitoit fort de tirer des mains de Ptolemée Andromaque son pere, qui étoit détenu à Alexandrie, les Rhodiens envoyerent demander Andromaque à Ptolemée. Ils avoient déja auparavant

fait cette démarche: mais ils la firent alors sérieusement, jugeant bien qu'après avoir rendu ce service à Achée, ils en obtiendroient facilement tout ce qu'ils voudroient. Les Ambassadeurs ne trouverent pas d'abord Ptolémée disposé à relâcher Andromaque, de la détention duquel il espéroit faire un jour bon usage. Il lui restoit encore quelques différens à vuider avec Antiochus & Achée, qui s'étant depuis peu fait appeller Roi, pouvoit décider en maître de certaines choses importantes; car cet Andromaque outre qu'il étoit pere d'Achée, étoit encore frere de Laodicée femme de Seleucus. Néantmoins son penchant pour les Rhodiens, & le desir qu'il avoit de les favoriser en tout, l'emporta sur toute autre considération. Il leur permit de prendre Andromaque, & de le remettre entre les mains d'Achée son fils. Ils le remirent aussi-tôt, ils décernerent outre cela quelques honneurs à Achée, & par-là ruinerent entierement toutes les espérances des Bysantins. Ce ne fut pas le seul malheur qui leur arriva. Tibités mourut dans le voyage de Macédoine à Bysance. Cette mort rompit encore toutes leurs mesures, & leur fit perdre toute espérance. Ces revers de fortune inspirerent une nouvelle ardeur à Prusias. Pendant qu'il pressoit les Bysantins du côté de l'Asie, les Thraces qu'il avoit pris à sa solde les serroient tellement du côté de l'Europe, qu'ils n'osoient sortir de leurs portes: de sorte que n'ayant plus rien à esperer, ils ne cherchoient plus qu'un honnête prétexte de sortir de cette guerre.

Sur ces entrefaites Cavarus Roi des Gaulois vint à Bysance; & souhaitant que cette guerre fût terminée, il employa sa médiation avec tant de zele, qu'enfin Prusias & les Bysantins consentirent à un accommodement. Au premier avis que les Rhodiens en reçûrent, pour conduire leur projet à sa fin, ils députerent Aridicés vers les Bysantins, & le firent accompagner par Polemoclés avec trois galeres, comme pour présenter aux Bysantins la guerre ou la paix. A leur arrivée la paix se conclut, Cothon fils de Calligion étant alors Grand-Prêtre à Bysance. Le Traité avec les Rhodiens portoit simplement, *que les Bysantins n'exigeroient aucun tribut de ceux qui navigeroient dans le Pont, & que moyennant cela les Rhodiens vivroient avec eux en paix.*

Le Traité avec Prusias étoit, *Que dorénavant il y auroit paix & amitié entre Prusias & les Bysantins pour toûjours: Que Prusias n'exerceroit aucune sorte d'hostilité contre les Bysantins, ni les By-*

santins contre Prusias : Que ce Roi rendroit aux Bysantins sans rançon toutes les terres, les forteresses, les peuples, les prisonniers qu'il avoit pris sur eux : outre cela les vaisseaux qu'il leur avoit gagnés au commencement de la guerre, tout ce qu'il y avoit d'armes dans les forts qu'il avoit emportés, & le bois, le marbre & la tuile qu'il avoit enlevés du lieu sacré, lorsque craignant l'arrivée de Tibités il avoit pris des forteresses tout ce qui lui paroissoit bon à quelque chose. *Qu'enfin Prusias seroit obligé de faire rendre aux Laboureurs de Mysie, pays de leur domination, tout ce que quelques Bythiniens leur avoit pris.* Ainsi commença, ainsi finit la guerre entre Prusias & les Bysantins.

Vers le même-temps les Cnossiens firent demander par des Ambassadeurs aux Rhodiens les vaisseaux qu'avoit Polemoclés, & d'y joindre trois vaisseaux qui ne fussent pas de guerre. Les Rhodiens les leur accorderent. Quand ces vaisseaux furent arrivés à l'Isle de Crete, les Eleuthernéens entrerent en soupçon ; parce que Polémoclés avoit fait mourir Timarque, un de leurs Citoyens, pour faire plaisir aux Cnossiens. Ils demanderent d'abord qu'on leur fit raison de cet attentat, puis ils déclarerent la guerre aux Rhodiens.

Peu de temps auparavant les Lyttiens étoient tombés dans un malheur extraordinaire, car toute l'Isle de Crete y étoit enveloppée. Les Cnossiens s'étant joints aux Gortyniens, s'étoient rendus maitres de toute cette Isle, à l'exception de la ville des Lyttiens. Cette résistance d'une seule ville les irrita. Ils résolurent d'y mettre le siége & de la renverser de fond en comble, pour faire un exemple & inspirer de la terreur aux autres Crétois. Ceux-ci d'abord prirent tous les armes pour défendre les Lyttiens. Mais il s'éleva entre eux, comme c'est l'ordinaire parmi ce peuple, quelque jalousie pour je ne sai quelles bagatelles, & cette jalousie dégénéra bien-tôt en une sédition. D'un autre côté les Polyrrhéniens, les Cérétes, les Lampéens, les Oriens & les Arcadiens abandonnerent de concert les Cnossiens, & convinrent entre eux de prendre la défense des Lyttiens. La division se mit aussi parmi les Gortyniens, les plus anciens se déclarant pour les Cnossiens, les plus jeunes pour les Lyttiens. Les Cnossiens épouvantés de ce soulevement de leurs Alliés, firent venir à leur secours un corps de mille Etoliens ; après quoi les plus anciens de Gortyne s'emparerent de la citadelle, y firent entrer pele-mêle les Cnossiens & les Etoliens, chasserent une partie de leurs

jeunes gens, tuerent l'autre, & livrerent la ville aux Cnofsiens.

Les Lyttiens quelque temps après étant fortis en grand nombre de leur pays pour quelque expédition, les Cnoffiens en eurent avis, & auffi-tôt s'emparerent de Lytte, où il n'y avoit perfonne pour la défendre : ils firent tranfporter les femmes & les enfans à Cnoffe, brûlerent & renverferent toute la ville, & retournerent chez eux. Les Lyttiens à leur retour furent fi confternés en voyant les ruines de leur patrie, qu'aucun d'eux n'eut la force d'y entrer. Ils tournerent tout autour pouffant des cris lamentables fur leur malheur & fur celui de leur ville, puis rebrouffant chemin ils s'allerent jetter entre les bras des Lampéens, qui les reçûrent avec toute forte de bonté. De Citoyens devenus en un jour étrangers, ils firent avec leurs Alliés la guerre aux Cnoffiens. Ce fut ainfi que Lytte, Colonie & alliée des Lacédémoniens, la plus ancienne ville de Créte, & de qui fans contredit étoient toûjours fortis les plus grands hommes de cette Ifle, périt fans reffource & de la maniere du monde la plus étonnante.

Les Polyrrhéniens, les Lampéens & leurs Alliés étoient alors en guerre avec les Cnoffiens, dont les Etoliens prenoient la défenfe. Pour contrebalancer ce fecours, ils dépêcherent des Ambaffadeurs vers les Achéens & vers Philippe, qui n'étoient point amis des Etoliens, pour les prier de faire alliance avec eux, & de leur prêter des fecours. L'alliance fut auffi-tôt conclue, & on leur envoya quatre cents Illyriens fous le commandement de Plator, deux cents Achéens & cent Phocéens. Ce fecours avança beaucoup les affaires des Polyrrhéniens & de leurs Alliés. En fort peu de temps les Eleuthernéens, les Cudoniates & les Apteréens renfermés dans l'enceinte de leurs murailles, furent forcés de quitter l'alliance des Cnoffiens, & de prendre les armes en faveur de ceux qui les attaquoient. Après quoi les Polyrrhéniens & leurs Alliés envoyerent à Philippe & aux Achéens cinq cents Crétois. Les Etoliens peu de temps auparavant en avoient reçû mille des Cnoffiens, en forte que ce furent les Crétois qui foûtinrent cette guerre pour les uns & pour les autres. Les transfuges de Gortyne s'emparerent auffi alors non-feulement du port de Pheftie, mais auffi de celui de leur propre ville, & de-là faifoient la guerre aux habitans. Tel étoit l'état des affaires dans l'Ifle de Crete.

Ce fut encore vers ce temps-ci que Mithridate déclara la guerre

guerre aux Sinopéens, guerre qui fut comme le commencement & l'occasion de tous les malheurs qui sont enfin tombés sur ce peuple. Ils envoyerent des Ambassadeurs à Rhodes pour demander du secours. Les Rhodiens choisirent pour cela trois Citoyens, à qui ils donnerent cent quarante mille dragmes. Sur cette somme on fournit aux Sinopéens tout ce qui leur étoit nécessaire, mille tonneaux de vin, trois cents livres de chevëux en corde, cent livres de nerfs préparés, mille armures, trois mille pieces d'or au coin de la République, quatre catapultes, & des hommes pour les faire joüer. Les Ambassadeurs après avoir obtenu ce secours, retournerent à Sinope, où dans la crainte que Mithridate n'assiégeât la ville par terre & par mer, on se disposoit à soûtenir la guerre de l'un & de l'autre côté.

Sinope est située à la droite du Pont allant vers le Phase. Elle est bâtie sur une Presqu'Isle qui s'avance dans la mer, & couvre entierement l'Isthme qui joint cette Presqu'Isle à l'Asie, & qui n'est que d'environ deux stades. Le reste de la Presqu'Isle qui s'avance dans la mer est un terrein plat, & d'où il est aisé d'approcher de la ville : mais les bords tout autour du côté de la mer sont escarpés, il n'y a que très-peu d'endroits où l'on puisse aborder. Les Sinopéens craignant que Mithridate n'attaquât la ville du côté de l'Asie, & qu'il ne fit une descente par mer au côté opposé, & ne s'emparât des plaines & des postes qui dominent sur la ville, fortifierent de pieux & de fossés tous les endroits de la Presqu'Isle où l'on pouvoit aborder, firent porter des armes dans les endroits qu'il étoit facile d'insulter, & y posterent des troupes. Comme cette Presqu'Isle n'est pas d'une grande étendue, avec peu de monde il est aisé de la défendre.

CHAPITRE XIII.

Les Etoliens tentent de surprendre Egire, ils manquent leur entreprise. Euripidas leur Préteur, pour se venger, ravage différentes contrées de la Grece. Faute de Philippe. Irruption de Scopas sur la Macédoine.

Retournons à la guerre Sociale. Philippe partit de Macédoine, & se jetta dans la Thessalie & dans l'Epire, pour passer de-là dans l'Etolie. Vers le même temps Alexandre &

Dorimaque voulant furprendre Egire, affemblerent environ douze cents Etoliens à Œnanthie, ville d'Etolie fituée vis-à-vis d'Egire, & ayant difpofé des pontons n'attendoient plus qu'un temps propre pour exécuter leur deffein. Un Etolien qui avoit vécu long-temps à Egire, s'apperçut que les gardes de la porte d'Egion ne penfoient qu'à boire & à fe divertir. Il étoit venu fouvent trouver Dorimaque, qu'il connoiffoit homme à pareilles entreprifes, pour lui perfuader d'entrer furtivement dans Egire. Cette ville bâtie fur le golfe de Corinthe entre Egion & Sicyone, à environ fept ftades de la mer dans le Péloponefe, eft fituée fur des hauteurs efcarpées & inacceffibles, d'où la vûe s'étend fur le Parnaffe & fur d'autres lieux circonvoifins. Dès que Dorimaque vit le temps favorable, il fe met en mer, & loge pendant la nuit fes gens proche le fleuve qui coule au pié de la ville; puis s'avance avec Alexandre, Archidamus & les Etoliens par le chemin qui conduit d'Egion à Egire. En même temps le traître Etolien s'étant détaché avec vingt des plus hardis, & ayant gagné par des chemins détournés, qu'il favoit parfaitement, le haut des rochers, il entra dans la ville par un aqueduc. Les gardes de la porte dormoient tranquillement. On les égorgea dans leurs lits, on brifa à coups de haches les barres des portes. Les Etoliens entrent, fe jettent inconfidérément dans la ville, & crient d'abord victoire. Ce fut ce qui fauva les habitans & ce qui perdit les Etoliens, qui s'imaginoient que pour être maitres d'une ville, c'étoit affez que d'être au-dedans des portes. Dans cette penfée ils s'arrêterent quelque temps fur la place, puis fe répandirent dans la ville, & ne refpirant que le pillage, fe ruérent dans les maifons pour les faccager.

Le jour commençoit alors à paroître. Ceux des habitans qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cette furprife, & dans les maifons defquels les ennemis étoient entrés, s'enfuirent épouvantés hors de la ville, ne doutant plus que les Etoliens n'en fuffent abfolument les maîtres: mais les autres chez qui l'on n'étoit pas encore entré, entendirent le bruit, crierent au fecours; & monterent tous à la citadelle. Le nombre s'augmentant toûjours de plus en plus, leur courage & leur hardieffe s'accrut à proportion; au lieu que le gros des Etoliens, dont une partie s'étoit difperfée, étoit en défordre. Dorimaque fentit le péril où fes gens étoient expofés. Il les fit marcher vers la citadelle, dans la penfée que cette troupe d'Egiriens, ef-

frayée de l'audace avec laquelle on les attaqueroit, feroit bientôt renverſée. Alors les Egiriens s'animent les uns les autres, & ſe battent avec valeur. Comme la citadelle n'avoit point de murailles, l'action ſe paſſa de près & d'homme à homme. On peut juger de la chaleur du combat par les diſpoſitions des combattans, les uns ayant à défendre leur patrie & leurs enfans, les autres ne pouvant ſauver leur vie que par la victoire. Enfin les Etoliens tournerent le dos, & les Egiriens qui les virent ébranlés ſaiſiſſant l'occaſion ſe mirent à leurs trouſſes avec tant d'ardeur, que les Etoliens en fuyant s'écraſoient & ſe fouloient aux piés les uns les autres, ſous les portes de la ville. Alexandre fut tué dans cette action, & Dorimaque étouffé au paſſage. Le reſte des Etoliens fut partie écraſé ſous les portes, d'autres en fuyant ſe précipiterent du haut des rochers, le peu qui put regagner les vaiſſeaux mit honteuſement à la voile ſans armes & ſans eſpérance de ſe venger. Ce fut ainſi que les Egiriens, qui par leur négligence avoient penſé perdre leur patrie, la recouvrerent par leur courage & leur intrépidité.

En ce même temps Euripidas, que les Etoliens avoient envoyé pour commander les Eléens, ravagea les terres des Dyméens, des Pharéens & des Tritéens, & en remporta dans l'Elide un butin conſidérable. Mycus Dyméen, qui étoit alors Lieutenant du Préteur des Achéens, & qui avoit aſſemblé de grandes forces pour venger tous ces peuples dépouillés, le pourſuivit comme il ſe retiroit : mais il tomba par trop de vivacité dans une embuſcade, où quarante de ſes gens furent tués & deux cents faits priſonniers. Ce ſuccès enfla le cœur à Euripidas. Il ſe mit en marche quelques jours après, & emporta un fort des Dyméens, nommé Tichos, ſitué proche le cap Araxe, & bâti, ſelon la fable, par Hercule, qui en vouloit faire une place de guerre contre les Eléens. Après cet échec, les peuples de Dyme, de Phare & de Tritée ne ſe croyant pas en ſûreté, depuis que leur fort avoit été pris, donnerent avis au Préteur des Achéens de ce qui s'étoit paſſé, & lui demanderent du ſecours, puis ils envoyerent des Ambaſſadeurs pour le même ſujet. Mais Aratus ne pouvoit alors lever de ſoldats étrangers ; parce que les Achéens avoient manqué de leur payer quelque reſte qui leur étoit dû depuis la guerre de Cléomene : & d'ailleurs ce Préteur, pour le dire en un mot, n'avoit ni eſprit pour former des entrepriſes, ni courage pour les exécuter ; ce qui

fut cause que Lycurgue prit l'Athenée, citadelle de Mégalopolis, & qu'Euripidas s'empara encore dans la suite de Gorgon & de Telphussie.

Comme il n'y avoit donc rien à espérer d'Aratus, les Dyméens, les Pharéens & les Tritéens résolurent de ne plus rien donner aux Achéens, mais de lever par eux-mêmes des soldats étrangers. Ils en leverent trois cents d'infanterie & cinquante chevaux, pour mettre leur pays à couvert d'insulte. Cette résolution étoit assez avantageuse à leurs intérêts particuliers, mais très-préjudiciable au bien commun de la nation. Par-là ils mettoient les armes à la main à tous ceux qui ne chercheroient qu'un prétexte pour se jetter dessus & la ruiner. Le Préteur fut la principale cause de ce Decret odieux, par sa négligence & les délais perpétuels qu'il apportoit, lorsqu'il s'agissoit de secourir ceux qui avoient recours à lui.

Au reste, il n'y a personne, qui en pareille occasion n'eût fait & ne fasse comme ces peuples. On tient à ses Alliés & à ses amis, tant qu'on espere d'eux du secours : mais lorsque dans le péril on s'en voit abandonné, on fait ce qu'on peut pour se tirer soi-même d'embarras. Ainsi je ne blâme pas ces peuples d'avoir fait en particulier des levées de soldats étrangers : mais ils avoient grand tort de refuser à la République ce qu'ils avoient coûtume de lui payer. Qu'ils veillassent à leur intérêt particulier, cela étoit juste ; mais cela ne devoit pas empêcher qu'ils ne contribuassent au bien commun lorsque les occasions s'en présenteroient. Ils y étoient d'autant plus obligés, qu'en vertu des lois ils n'auroient pas manqué de regagner ce qu'ils auroient donné, & qu'ils avoient eu la principale part dans l'érection & l'établissement de la République Achéenne.

Pendant que les choses étoient en cet état dans le Péloponese, Philippe ayant traversé la Thessalie étoit venu en Epire, où après avoir joint grand nombre d'Epirotes aux Macédoniens, trois cents frondeurs qui lui étoient arrivés d'Achaïe, & trois cents Crétois que lui avoient fournis les Polyrrhéniens, il vint par l'Epire dans le pays des Ambraciates. Si d'abord il s'étoit jetté avec toutes ses forces sur l'Etolie, il auroit tout d'un coup terminé la guerre : mais s'étant amusé, sur le conseil des Epirotes, à assiéger Ambracie, il donna aux Etoliens le temps, non-seulement de l'attendre de pié ferme, mais encore de prendre leurs sûretés pour l'avenir. En cela les Epirotes consultoient bien moins le bien des Alliés que leur intérêt particu-

lier. Ils ne prierent Philippe de commencer par-là son expédition, que parce que souhaitant avec ardeur de gagner Ambracie sur les Etoliens, il n'y avoit pour cela d'autre moyen que de se rendre maître du château d'Ambracie, & tenir de là la ville en échec. Ce château est bien bâti, fermé de murailles & fortifié d'ouvrages avancés. Il est dans des marais, & on ne peut en approcher que par un chemin étroit fait de terre rapportée. Il commande avantageusement & le pays & la ville des Ambraciates.

Philippe donc s'étoit campé devant Ambracie, & se disposoit à en faire le siége, lorsque Scopas ayant avec un corps d'Etoliens traversé la Thessalie, se jetta sur la Macédoine, fit le dégât dans les plaines de Pierie, & fit marcher vers Die tout le butin qu'il avoit fait. Comme les habitans avoient abandonné cette ville, il en renversa les murailles, les maisons & l'Académie. Il mit le feu aux galeries qui étoient autour du Temple, il réduisit en cendre tous les présens qui y étoient, ou pour l'ornement ou pour la commodité de ceux qui venoient aux fêtes publiques, & abbattit les Tableaux des Rois. Quoique dès le commencement de la guerre il eût attaqué les Dieux aussi-bien que les hommes, quand il fut de retour en Etolie, loin d'être puni de ses impiétés, on l'y regarda comme un homme qui avoit bien mérité de la République, on l'y reçut avec de grands honneurs, on n'en parla qu'avec admiration. Il remplit lui même les Etoliens de nouvelles espérances, & grossit leurs exploits par son éloquence, de sorte qu'ils se persuaderent que dorénavant personne n'oseroit plus se présenter devant les Etoliens, & qu'eux au contraire ravageroient impunément, non-seulement le Péloponese, comme ils avoient coûtume de faire, mais encore la Thessalie & la Macédoine.



OBSERVATIONS

Sur la surprise d'Egire.

Les Etoliens, que Polybe nous dépeint comme de vrais maraudeurs, ou des pirates qui ne cherchent que le pillage des pays, sans vouloir les conquerir, ne laissoient pas que d'être redoutables dans leur façon de faire la guerre. Evitant avec soin les engagemens généraux, & les batailles, ils ne se faisoient point de scrupule de fuir,

pour revenir à la charge dans un moment plus heureux : instruits par la malheureuse expérience de leurs mauvais sucès contre Antigonus, contre Philippe, & contre les Romains, par qui ils avoient été plusieurs fois battus en bataille ; ils n'avoient garde de s'écarter de cette conduite. Ces grands évenemens ne les décourageoient point : ils demeurerent toûjours hardis, & entreprenans, témoins la surprise d'Egire dont le mauvais succès ne conclut rien contre l'habileté de cette nation.

Cette surprise étant un modele pour toutes les opérations de ce genre, je suis bien aise de m'y arrêter, & d'en faire observer les principales circonstances. C'est dans la bonne conduite des évenemens passés, que l'on peut se régler pour l'avenir.

Le premier point auquel les Etoliens s'attacherent, fut de donner la conduite de cette opération à celui d'entr'eux qu'ils reconnurent pour le plus capable ; il étoit homme de main & docile, recevant conseil de ceux qui connoissoient le terrein, & il chargea celui qui en avoit fait le projet de la principale exécution. Cela s'appelle agir en habile homme, & en homme très-sensé. Après ce premier point, ils choisissent douze cents de leurs plus braves hommes. Ils compassent si bien leur temps, qu'ils arrivent à point nommé avec un grand secret.

Etant à portée ils envoyent vingt hommes choisis parmi l'élite pour s'emparer de l'aqueduc qu'ils avoient bien reconnu : ces hommes y entrent, marchent au corps de garde, le surprennent & l'égorgent, ouvrent la porte à ceux de dehors. Cela ne doit-il pas s'appeller jusqu'ici une belle entreprise & bien conduite ? Oüi, assûrement ; & quiconque remplira bien tous ces points, méritera de réussir : mais ce n'est point assez, dans les opérations de ce genre, que d'avoir réussi à surprendre son ennemi, il faut de plus s'en rendre maître, & ne point s'écarter de son plan que tout ne soit, ou soûmis, ou mis hors de portée de nuire.

Les Etoliens, enflés de cet heureux succès, courent sur la place, y demeurent un instant, & ne voyant point d'ennemis en armes, se répandent tout d'un coup pour piller. Dans ce moment toute leur prudence, toute leur bonne conduite s'évanoüit, ainsi que le bonheur, qui jusques là les avoit favorisés. Ce qui leur restoit à faire n'étoit presque rien : mais c'est ce rien qui décide à la guerre. Peut-être ce qui causa cela, fut la négligence des Chefs, & le défaut de connoissance de l'histoire, dans laquelle ils auroient pû lire que pareille faute avoit fait manquer aux Thébains de se rendre maîtres de Platée, ainsi que l'aventure d'Epidamne qui étoit cependant assez recente. Voilà le principal avantage de la Théorie à la guerre, elle fait faire des réflexions utiles dans la pratique, & le récit d'un fait tout pareil à l'évenement que l'on éprouve, nous fournit dans l'occasion les ressources & les expédiens qu'ignorent les paresseux.

Dans la conduite de ceux d'Egire nous voyons des fautes dans le commencement, une négligence impardonnable dans le service de la place, une ignorance de l'aqueduc, qui procura l'entrée à l'ennemi, & un sommeil dans les gardes qui méritoit une autre issue que celle

qu'eut cette surprise.

Mais en même temps nous trouvons un grand courage dans les habitans, qui ne se laissent point abbattre par la vûe de l'ennemi au milieu d'eux; beaucoup de diligence à réparer leur faute, & une fermeté très-grande dans le parti qu'ils prirent de marcher à la citadelle, & d'en sortir ensuite pour chasser l'ennemi de leur ville; loin de s'épouvanter de l'audace avec laquelle il venoit les attaquer jusque dans leur retranchement.

Voilà de grandes leçons de part & d'autre, auxquelles j'ajoûterai ici qu'en fait de surprises, ce sont pour l'ordinaire celles qui paroissent les moins praticables, qui réussissent le mieux, attendu que l'on n'y trouve pas l'ennemi sur ses gardes. Parmi les difficultés qui produisent cet effet, celle de la trop grande distance, est pour l'ordinaire la plus sûre; on l'a surmonté dans les nuits longues, en faisant des détachemens ingambes, faisant porter les grenadiers en croupe, & se procurant par un excellent ordre de marche le moyen de faire beaucoup de chemin en peu d'heures.

Quoique la surprise d'Egire n'ait pas réussi, elle n'en sera pas moins dans les suites, ainsi que celle de Crémone, un exemple à imiter dans ces sortes d'opérations; & je dois faire observer aux militaires qui ont envie de se rendre recommandables par le caractere d'entreprenans, qui est une vertu dans cet art, qu'il est plus glorieux de tenter une chose possible en y échoüant par accident, que de ne jamais échoüer, parce que l'on ne tente rien. L'un n'est qu'un malheur de la fortune, & l'autre est un vice de paresse & de timidité, qui est honteux.

Je trouve tant de rapport entre la surprise d'Egire, & celle de Crémone, que je veux mettre le Lecteur en état d'en faire le parallele par le récit exact de cette derniere. Je me suis mis en état de le faire, par la recherche curieuse avec laquelle j'en ai rassemblé les principales circonstances, non dans les gazettes & les livres, qui la plûpart ont fait de cet évenement un Roman tout-à-fait faux; mais en consultant nombre d'honnêtes gens du métier qui s'y sont trouvés, tant du côté des François, que des Allemans, & dont les récits se rapportent tout-à-fait, preuve incontestable qu'ils m'ont dit vrai. Je dois le témoignage à la mémoire de M. de Fimarcon, de dire ici, que c'est à tort que l'on n'y fait pas mention de lui, non plus que de nombre d'Officiers qui y ont acquis beaucoup de gloire, & dont les Ecrivains ont passé les noms sous silence, quoique pour lors toute l'armée leur rendît les plus glorieux témoignages: mais on a écrit d'après certaines Lettres qui ne disoient pas tout, & ce n'est pas là remplir le devoir d'Historien.





RELATION

De la surprise de Crémone par les Troupes Impériales.

§. I.

Mouvemens des Impériaux. Quel fut l'Auteur de la surprise de Crémone. Marche du Prince Eugene en deça du Pô, & du Prince Thomas de Vaudemont en delà de ce fleuve. Les ennemis entrent dans la ville par un égout.

SAns entrer dans le détail des motifs qui firent rappeller d'Italie le Maréchal de Catinat, que les uns ont dit être la jalousie qu'un mérite peu ordinaire excite presque toûjours; & les autres une trame ourdie par nos ennemis à qui sa pénétration faisoit ombrage : il faut pour être au fait des principales circonstances qui ont précedé, ou pour mieux dire, préparé l'évenement de Crémone, que le Lecteur sache, que cet homme si habile & si sage ne commandoit plus, que nos troupes étoient découragées par un mauvais succès arrivé à Carpi, où le Prince Eugene avoit passé l'Adige, & par des catastrophes continuelles qu'essuyoient tous nos détachemens. L'ennemi extrêmement bien servi par ses espions n'en ignoroit aucun, & ne manquoit pas de les attaquer & de les défaire, par des mesures toûjours prises à coup sûr. Outre cela, la désunion s'étoit mise parmi les Chefs. Le Maréchal de Villeroy fut choisi par le feu Roi pour venir rétablir le bon ordre; ainsi à un Général habile, fort au fait du pays, & des projets de l'ennemi, succéda un Général zélé plein de bons desseins, mais nullement au fair de la situation des choses. Il arriva à Milan le vingt Janvier, & apprit que l'ennemi étoit en mouvement de tous les côtés, qu'il donnoit jalousie par-tout, & que l'on ne pouvoit encore pénétrer son véritable projet. Le Prince Eugene semant adroitement différens bruits pour engager les François à dégarnir Crémone, qui, étant au centre, sembloit n'avoir rien à craindre, & devoit fournir des renforts aux quartiers plus exposés. Le Général François n'eut garde cependant de donner dans ce panneau; il ne changea rien aux dispositions qu'il avoit trouvé faites, & attendit que l'on pût voir plus clair.

M. le Comte de Revel, qui commandoit dans Crémone, ayant eu avis de la marche du Prince Thomas de Vaudemont qui avoit replié ses quartiers, passé le Pô avec huit à dix mille hommes, tant cavalerie, que dragons & quelqu'infanterie; & qui, après avoir passé ce fleuve, s'étoit replié le long des bords, & sembloit tirer vers Crémone, en fit part à M. de Villeroy, lui demandant ses ordres en conséquence. Cela détermina le Maréchal à se transporter lui-même sur les lieux, & à mander qu'on lui tint prêt un détachement de trois cents chevaux, & deux cents grenadiers, pour le

faire



20 · P. du T. 2 ·

PLAN DE CREMON

1. Egout par ou entrerent les Ennemis.
2. Eglise de S.te Marie neuve.
3. Porte de tous les Saints.
4. Porte S.te Marguerite.
5. Maison du Maal de Villeroy.
6. Porte du Mouxe.
7. Porte du Po.
8. Grande place du Dome.
9. Place Savatine.
10. Carps de garde ou fut mis M.r le Marechal.
11. Maison de Ville.
12. Maison du Gouverneur
13. Esplanade ou la garnison
14. Chateau.
15. Pont du Po.
16. Retranem.t qui couvroit l
17. Redoute ou etoit la Gar
18. Rues par ou les Ennemis p p.r se rend.re aux Places et a la Port
19. le Dome ou la G.de Eglise.
20. Casernes de la Cav



faire passer dans un ouvrage que nous avions au-delà du Pont. Cependant étant arrivé il n'en fit rien, ne pouvant se persuader que l'ennemi eût un projet aussi singulier que celui de venir attaquer son pont, encore moins la ville par le pont, puisque en coupant, brûlant, ou coulant à fond quelques pontons, on n'eut fait que rendre une marche aussi téméraire, de nul effet; ainsi il laissa encore cette partie dans l'ancien état, se contentant d'ajoûter cinquante fusiliers à la garde de l'ouvrage. Tout fut l'effet d'un raisonnement fort juste; car à quoi menoit l'ennemi d'enlever la garde de la tête du pont.

Durant ce temps, le Prince Eugene tenoit toûjours toutes ses troupes en mouvement, ce qui embarrassoit encore davantage, & engageoit le Maréchal à ne rien dégarnir. Il ordonna simplement à Monsieur de Créqui, qui commandoit à Casal Major, de faire faire de fréquentes patrouilles, & d'envoyer beaucoup de partis aux nouvelles pour être averti: & il ordonna le soir à l'ordre que l'on envoyât un parti de cavalerie sur le chemin d'Ustiano, ce qui ne fut pas exécuté, on ne sait à qui en fut la faute. La nuit même de la surprise, il reçût un Ecclésiastique de la part de l'Evêque de S. Donino dans le Parmesan, qui lui envoyoit dire par cet homme que le Prince Thomas étoit en pleine marche avec un gros corps vers notre pont de Cremone, & qu'il avoit avec lui quantité de fascines. Mais la réflexion toûjours constante, qu'en rompant le pont, tout projet de ce côté-là alloit à rien, l'empêcha de faire passer son détachement, mais ne le tranquillisoit point sur tout autre point que Cremone, dont il n'imaginoit pas que l'ennemi pût tenter la surprise, encore moins le siége dans l'hyver, au milieu des quartiers de l'armée de France. Il n'y eut que l'idée d'une intelligence dans la ville qui ne lui vint point; & sans celle-la, que l'on se mette à sa place, il n'étoit pas raisonnable de croire que le Prince Eugene eût un dessein sur cette ville. C'étoit cependant là tout son but.

Le projet lui en fut donné par un nommé Gozoli, Prévôt de Sainte Marie la neuve, Chapelain d'une Chapelle qui joignoit le rempart, & ayant sa maison attenante de ladite Chapelle. Ce Prêtre qui avoit observé que le service se faisoit fort négligemment dans la place, & que l'on n'avoit pas même pris le soin de placer une sentinelle à un égoût qui étoit dans son voisinage, & par où l'on pouvoit entrer dans la ville, fut trouver le Prince Eugene, lui fit part de son idée, & reçut de ce Prince les instructions, & les moyens nécessaires pour la conduire. L'égout étant encombré, il demanda & obtint de le faire nettoyer, sous prétexte que les eaux qui regonfloient se répandoient dans sa cave qui étoit voisine. L'on étoit si peu vigilant que l'on vit faire cette opération dans une place de guerre sans y faire la moindre attention; on ne se méfioit pas d'un Prêtre, & d'un Prêtre en dignité dans la Cathédrale. Il s'agissoit après avoir nettoyé le passage, de faire communiquer l'égout avec la cave; le Prince Eugene lui envoya pour cela trois ou quatre mineurs déguisés, qui eurent bientôt fait une galerie, le trajet n'étoit que de deux toises. Les choses étant dans cet état, le Prince Eugene pour s'assûrer d'autant mieux, envoya nombre de soldats déguisés

les uns après les autres chez le Prêtre, les uns se disant marchands de volaille, d'autres d'une autre maniere, lesquels étant entrés dans la maison y demeurerent cachés, ou dans la Chapelle sans que l'on en eût aucun soupçon : on n'est pas même d'accord sur le nombre ; les uns disent qu'il y en est entré beaucoup, d'autres qu'il n'y en eut jamais que huit ou dix, auxquels on portoit à manger secrettement.

Une fois ces préparatifs indispensables arrangés, les Impériaux ne perdirent pas de temps ; il faut se presser dans ces sortes d'opérations, la lenteur évente les secrets les mieux gardés. Le Prince Eugene étoit trop habile pour ne pas sentir cette vérité, ainsi il fixa l'attaque à la nuit du dernier de Janvier au premier Fevrier. Sa marche fut aussi diligente que secrette, & il arriva à portée de Cremone avec mille chevaux, trois mille grenadiers, & quelques houssards, environ à cinq heures du matin. Le Prince Thomas marchoit avec son corps en même temps pour arriver à la tête du pont.

Le Prince Eugene à une certaine distance, détacha *Magdonel* Lieutenant Colonel Irlandois, avec 400 hommes d'élite pour entrer par l'égoût, portant avec lui des madriers, des haches, des marteaux, & tous les outils propres à rompre des barrieres, & des verroux. Cet Officier étant prêt à entrer dans le fossé, envoye dire au Prince que l'on entend battre l'assemblée dans la place ; tout autre en eût été déconcerté ; mais le Prince Eugene répondit sans s'étonner : *Je ne sai si la méche est découverte, il n'importe, il ne coûte rien de tenter ; & puisque le vin est tiré il faut le boire jusqu'à la lie.*

Sans doute que dans ce moment il lui vint en tête que la trahison, conduite par un seul homme aussi peu suspect, ne pouvoit être éventée, que ce tambour pouvoit être occasionné par une revûe. D'ailleurs il semble que, en supposant que la trahison fût découverte, ou double, les François devoient être sous les armes, & n'auroient pas fait battre, puisque c'étoit avertir ceux de dehors de se retirer ; ainsi il conclut d'aller en avant & fit bien.

Ce tambour étoit effectivement à l'occasion de la revûe d'un bataillon du régiment des Vaisseaux que vouloit faire M. le Chevalier d'Entragues qui en étoit Colonel, & il avoit parcouru la plûpart des quartiers, parce que les soldats étoient, ainsi que les Officiers, logés séparement chez les Bourgeois.

M. Magdonel suivit l'ordre d'aller en avant, il passa sur des madriers apportés à ce dessein, le ruisseau de la Ganeta qui coule au fond du fossé de la place, qui est sec, à l'exception d'une douzaine de piés qui forment le lit de ce ruisseau, & entra par l'égout sans obstacles, d'où il parvint à la tête de son monde jusqu'à la maison du Prêtre Gozoli. De-là Magdonel envoya deux cents hommes aux portes, cent à celle de tous les Saints, cent à celle de Sainte Marguerite, & partagea le reste en différens détachemens pour aller prendre les Officiers généraux dès que les portes seroient enfoncées. Ces détachemens arriverent par le terre-plein aux portes, & égorgerent les corps de garde sans qu'on tirât un seul coup de fusil ; les verroux furent rompus, les ponts abbaissés, sans donner la moindre alarme, tant il y avoit de négligen-

ce dans le service. Le Prince Eugene instruit de tout, marche aux portes, & entre en même-temps qu'il se présente; une partie de l'infanterie suivie de la cavalerie, entre par la porte de Sainte Marguerite, & le reste de l'infanterie par celle de tous les Saints. On marcha tout de suite à la place Sabatine où il y avoit cinquante hommes, & quatre piéces de canons, qui furent pris sans résistance; on étoit déja arrivé, & en bataille sur la grande place, ayant occupé les portes & les rues qui y communiquent, avant qu'il y eût personne d'éveillé, tant la disposition étoit bien faite, & avoit été exécutée avec habileté, diligence & secret, avant que le jour parût.

Tout jusques-là succédoit aux vœux du Prince Eugene, & répondoit à son adresse, lorsque le reste de l'infanterie, qui arrivoit successivement le long d'une rue dans laquelle il y avoit une ou deux chambrées de soldats du régiment d'Auvergne, fut apperçûe, & reconnue pour ennemie par quelques soldats éveillés, lesquels firent feu sur elle, & éveillerent la garnison qui se trouvoit coupée en deux par les rues qu'occupoit l'ennemi, & qui dans ce moment commença à agir comme l'on va voir.

Nous voyons dans cet Article une faute impardonnable aux François; la négligence dans le service d'une place de guerre, l'ignorance dans l'emplacement des sentinelles, il devoit y en avoir une à l'égout; & la stupidité du Gouverneur Espagnol qui laisse desencombrer un égout tout ouvert, par où l'on peut entrer & sortir de sa place, sans y faire mettre de grilles.

Et de la part de l'ennemi il me semble que le corps de M. de Vaudemont étoit tout-à-fait inutile, & qu'il eût mieux valu renforcer celui du Prince Eugene qui étoit le seul qui pût opérer. D'ailleurs les mouvemens que fit le Prince Eugene dans ses quartiers, étoient inutiles.

§. II.

Le Maréchal de Villeroy est fait prisonnier, & une partie des Officiers généraux. Cuirassiers attaqués & battus par le Régiment des Vaisseaux.

Le Maréchal de Villeroy fut éveillé des premiers par les coups de fusil, & ayant donné ordre à son Secrétaire de soigner ou brûler ses papiers s'il le falloit, il se hâta de monter à cheval, sans habit, couvert d'un manteau qu'on lui jetta sur les épaules.

Ce fut dans cet équipage qu'il fut pris en arrivant sur la place, où il s'acheminoit avec quelques soldats qu'il avoit ramassés. Un Sergent ennemi lui ayant porté un coup de hallebarde qui ne fit qu'effleurer, il fut pris sans blessure, & conduit dans le corps de garde, où Magdonel s'étoit posté. Celui-ci lui fit politesse, & lui fit rendre son chapeau & sa perruque, fans encore savoir quel étoit son prisonnier. Le Prince Eugene ayant fait, ainsi que je l'ai dit, nombre de détachemens pour se saisir des Généraux, ils furent pris pour la plûpart, ainsi que l'Intendant & nombre d'autres. M. de Mongon essuya le même sort, étant tombé de cheval à sa porte, & demeuré sans connoissance. M. le Marquis de Creneau s'étant porté au bruit sur la place, & y arrivant à cheval à la tête d'une troupe

qu'il avoit formée de tout ce qu'il avoit rencontré, fut blessé à mort, pris & transporté hors de la ville dans une cassine; sa troupe foible fut battue & dissipée; le Gouverneur en ayant fait de même, fut aussi blessé de trois coups mortels dans la même rue; de sorte qu'il ne resta de Généraux que le Comte de Revel Lieutenant-Général, & le Marquis de Prâlin Maréchal de Camp, lesquels par un même mouvement se rendirent en diligence au château, comme au poste le plus important, & dont la conservation laissoit toûjours lieu d'esperer un heureux succès. Comme c'étoit le poste de ressource, ils ne douterent point que chacun ne s'y rendît, & ils supposerent par une conséquence aussi juste que sage, qu'ils pourroient de là donner des ordres très-utiles, & faire une disposition pour arrêter les progrès de l'ennemi. Dans ce premier moment, s'ils eussent été instruits des choses, sans doute qu'ils en eussent regardé l'entreprise comme bien difficile. L'ennemi s'étoit posté par-tout où il étoit; il avoit établi ses communications, barricadé ses postes, & rien, pour ainsi dire, du côté de la garnison n'avoit encore paru; ce ne fut qu'au grand jour que l'alarme fut répandue dans tous les quartiers, & que chacun se mit en défense. La plûpart des soldats séparés par leurs logemens, éloignés de leurs Officiers, & les corps coupés par les ennemis, il n'étoit pas question de former des troupes, chacun prenant l'ordre de son courage se réunissoit & formoit différens pelotons dans chaque rue, sans savoir ce qui se passoit dans la rue voisine, ni s'il étoit encore temps de repousser l'ennemi: mais le véritable courage en pareil cas n'a que faire de tant de réflexions, ils trouvoient l'ennemi, ils le chargeoient; s'ils étoient repoussés, ils se rallioient, & tentoient d'un autre côté. Le bataillon des Vaisseaux, que le Chevalier d'Entragues avoit, formoit la seule troupe en ordre dans toute la garnison. Ce Colonel plein de valeur & d'intelligence, ne délibere pas, il marche tout de suite à la place Sabatine avec son bataillon qui étoit d'environ deux cents hommes, & qui fut grossi chemin faisant, de quelques Officiers & soldats qu'il rencontra en petit nombre, entr'autres du Marquis de Saint Geniez Navaille, aide de camp du Maréchal de Villeroy qu'il avoit voulu, & n'avoit pû joindre. C'est des Mémoires de cet Officier que je tire une partie de cette relation. Le Chevalier d'Entragues arrivant par la grande rue à la place Sabatine, trouva en face de lui sur la place un gros escadron de cuirassiers qui l'attendoit de pié ferme: le Commandant salua d'Entragues de l'épée, & celui-ci qui avoit ordonné à sa troupe de ne tirer qu'à bout portant eut le temps de lui rendre son salut d'assez près, l'accompagnant de ces mots. *Messieurs les Tudesques, soyez les bien venus, vous avez un peu dérangé nos toilettes, nous allons pourtant vous faire les honneurs autant qu'il sera possible.* Le bataillon ayant fait sa décharge à l'instant, ce gros escadron immobile jusques-là, au lieu de charger prit la fuite. Ce bataillon, après un succès aussi heureux, tenta de s'établir sur la place, mais plus de mille grenadiers qui en occupoient le corps de garde & les flancs, ne lui permirent pas d'y demeurer; la partie n'étoit pas égale. Le Chevalier d'Entragues fut blessé

à mort, & le bataillon fut contraint de rentrer dans la grande rue, ne pouvant soûtenir un feu aussi superieur. Ce fut ce premier combat qui apprit au Maréchal de Villeroy, qu'il étoit encore douteux que l'ennemi demeurât maître de la ville. Ce mauvais succès lui ayant ôté l'espoir d'être délivré par ce brave bataillon, il se détermina à se faire connoître à Magdonel par les offres avantageuses qu'il lui fit pour se faire relâcher. Quoiqu'il ne se nommât point, cet Officier connut par-là que son prisonnier étoit de conséquence, & sur l'avis qu'il en donna au Prince Eugene, celui-ci envoya le Comte de Staremberg pour le conduire hors de la ville; alors le Maréchal se nomma, & on le conduisit dans une cassine hors la porte de Sainte Marguerite, ce qui fut un trait de prudence de la part du Prince Eugene, qui dénoteroit volontiers qu'il ne tenoit pas le succès de son entreprise pour assûré.

Quelque peu heureuse qu'eût été la tentative du Régiment des Vaisseaux, il n'est pas douteux que ce corps & tous ceux qui furent témoins de la lâcheté des cuirassiers ennemis qui étoient postés dans tout leur avantage, ne conçussent dès-lors beaucoup d'espérance; les grenadiers ennemis sur-tout n'ayant pas eu le courage de suivre cette poignée de François dans la grande rue où elle se retira, l'on dut augurer de-là, que des troupes aussi lâches n'obtiendroient jamais une entiere victoire.

Le mauvais succès de cette charge des Vaisseaux, sans rebuter ce bataillon, l'engagea à déliberer sur le parti le plus avantageux qui lui restoit à prendre. L'on conclut dans une espece de petit conseil tenu sur le champ, qu'il falloit se retirer par la petite place des Jacobins, & le rempart, à l'esplanade du château, où après que la garnison seroit rassemblée on reviendroit à la place Sabatine en force pour en déloger l'ennemi. Ce fut peut-être un bonheur qu'un avis aussi sensé ne put être suivi; car il est à présumer, que le peu de monde qui se rendit à l'esplanade, & l'opinion où y étoient les deux Généraux de la supériorité de l'ennemi, les eut empêchés de permettre que l'on s'exposât à une seconde défaite sur la place Sabatine. Quoi qu'il en fut arrivé, le sort des armes en disposa autrement. Ce bataillon, pour suivre son projet, se trouva tout d'un coup exposé au feu de l'Eglise & de la maison de Gozoli, où trois cents des ennemis étoient demeurés postés. Cette décharge imprévûe causa un moment de trouble : mais le soldat bientôt remis demanda aux Officiers d'aller attaquer ce poste. Dans ces jours-là on ne doit, ni négliger, ni laisser ralentir l'ardeur & la bonne volonté des troupes; ainsi l'on y consentit malgré la disproportion du nombre, & dans le temps que l'on faisoit une disposition pour investir ce poste, Messieurs de Montendre Colonel de Médoc, & d'Arrenne, Major Général, joignirent ce bataillon avec environ trois cents hommes qu'ils avoient ramassés. Ce secours venu si à propos fit qu'on marcha sans déliberer à l'Eglise : le soldat arrivé au pié n'avoit plus à craindre du feu de l'ennemi qui n'avoit point de flanc; mais comme il n'étoit pas question de s'amuser, ni à sapper le mur, ni à forcer la porte étroite, dont on ne pouvoit faire nul usage, quand même elle eût été ouverte, on cria qu'il falloit y met-

tre le feu, ainsi qu'à la maison qui y touchoit. L'ennemi craignant de s'y voir brûler, demanda à capituler, & en sortit prisonnier, la vie sauve au nombre de trois cents hommes. L'on eut peine à contenir le soldat qui en tua quelques-uns malgré le quartier promis, & l'on conduisit le reste au Château : ce fut là le premier succès heureux de cette journée, & l'époque de nos espérances; car de ce moment, le courage des nos soldats n'imagina plus rien d'impossible. La Chapelle prise procuroit une issue à la partie de la garnison qui se trouvoit séparée du reste par l'ennemi; de sorte que tous ceux de cette partie, qui, soit ignorance de l'évenement, soit impossibilité de joindre, soit désespoir de succès, n'avoient encore bougé de chez leurs hôtes, apprenant cette bonne nouvelle, en sortirent, & vinrent grossir la troupe victorieuse, à qui ce premier succès ne coûta que six à sept hommes, & une légere blessure à M. de Montendre.

L'on s'empara tout de suite avec la même facilité d'un retranchement que les ennemis avoient fait entre une Eglise & la maison du Prêtre, lequel étoit de conséquence pour eux, & qu'on ne leur dônna pas le temps de secourir, ce qui fit le coup de partie, par l'importance du poste, dont la perte obligea le Prince Eugene à dégarnir les autres endroits qu'il tenoit pour renforcer les deux postes dont il étoit maître.

§. III.

Attaque de la porte du Pô. On s'y prit trop tard. Fautes de cette attaque. Les Imperiaux sont repoussés. Ruses du Prince Eugene. Discours du Prince de Commercy aux Magistrats assemblés dans l'Hôtel de ville. Les François coupent le pont du Pô, & brûlent une partie des Pontons, après avoir abandonné l'ouvrage qui en couvroit la tête.

Ces premiers succès des François n'étoient encore rien, si l'on eût pû introduire le Prince Thomas dans la place. Le Prince Eugene le savoit bien : mais il attendoit les signaux convenus. Il étoit monté au haut de la tour de l'Hôtel de ville pour les découvrir, & durant qu'il s'amusoit ainsi à les attendre, il négligeoit de faire attaquer la porte du pont; précaution cependant indispensable, & qui eût dû suivre immédiatement la prise des deux places. Les signaux ne parurent point, parce que la marche du Prince Thomas, soit difficulté des chemins, soit défaut de bons guides, fut retardée.

Cependant le Prince donna ordre de marcher au pont, & ce fut le Baron de Mercy qui en fut chargé à la tête d'un bon nombre d'infanterie, & de huit cents chevaux, lesquels trouverent le corps-de-garde de la porte en bonne posture, bien barricadé, & qui se préparoit à une bonne défense; il en avoit eu le temps, soit par le retardement que j'ai dit, soit comme m'ont dit quelques Officiers, que le guide qui conduisoit les ennemis, eût été tué par quelques coups tirés par les fenêtres sur ce détachement, qu'ils pré-

tendent qui partit de la place, dès que l'ennemi en fut maître, mais qui s'égara dans les rues faute de ce guide tué. Comme le corps-de-garde de cette porte qui étoit Irlandois, joüa un des principaux & des plus beaux rôles, je vais exposer sa situation. Il étoit défendu du côté de la ville par des palissades en forme de barrieres, qui ne laissoient entr'elles, que l'espace pour passer les bouts de fusils, & les bayonnettes; ce corps de garde est entouré d'un terrein en forme d'esplanade, qui aboutit d'un côté aux casernes qu'occupoit la cavalerie de la garnison, & de l'autre, à des rues, qui conduisoient aux logemens qu'occupoient les bataillons Irlandois. Le Baron de Mercy, sans doute, faute de connoître l'importance de ces dernieres rues, donna ordre à sa cavalerie de se tenir en bataille du côté de celle des François pour l'empêcher de sortir de ses casernes; & pour mieux la renfermer, comme elles sont entourées de jardins qui ont des haies tout à l'entour, il plaça tout au long de ces haies, des fusiliers pour tirer sur les premiers qui voudroient monter à cheval, ce qui réduisit nos cavaliers à faire le coup de mousqueton par les fenêtres. Ce n'étoit pas un feu, quelque vif qu'il fût, capable de faire taire, ni retirer l'ennemi. M. de Merci, ayant ainsi disposé son monde, fit attaquer le corps de garde, mais inutilement; ses soldats n'ayant osé aborder la palissade hérissée de bayonnettes Irlandoises. Quoique le corps-de-garde ne fût composé que de trente-cinq hommes & un Capitaine, l'ennemi ne laissa pas que de perdre du monde à son attaque, dont le bruit parvint aux deux régimens Irlandois de Dillon, & du Bourk qui ne logeoient pas loin, & qui accoururent à la hâte du côté du feu; s'étans réunis en assez grand nombre, ils tomberent tout d'un coup sur M. de Mercy par les rues dont j'ai parlé, & par le rempart, dans le temps qu'il avoit fait avancer sa cavalerie pour soûtenir son infanterie qui étoit repoussée du corps-de-garde; les Irlandois donnerent dessus, avec une telle vivacité, qu'ayant culbuté l'infanterie sur la cavalerie, ils menerent l'une & l'autre battant assez loin, après quoi s'étant ralliés, & leur nombre grossissant à chaque instant, ils s'établirent dans ce poste comme étant de grande conséquence: ils y pratiquerent même pour plus de sûreté un retranchement fait de tout ce qu'ils trouverent sous la main, comme tonneaux, charrettes, &c. ce qui les eût mis à l'abri d'une seconde attaque qu'ils craignoient, & qu'ils supposoient devoir être. Leur feu continuel ainsi que la charge qu'ils avoient faite si à propos, obligea l'ennemi à se retirer à l'entrée des rues, & sa retraite laissa aux Irlandois une batterie de six à sept pieces de canon, dont il avoit été maître durant quelques instans, & la liberté de monter à cheval à une partie de notre cavalerie. L'on tourna la batterie contre les maisons que les ennemis occupoient à l'entrée des rues, & les Irlandois avec toute l'habileté possible, quoiqu'ils n'eussent que très-peu d'Officiers, se maintinrent dans leur poste. Le Baron de Mercy, qui en sentoit la conséquence, & qui avoit été blessé, & étoit hors de combat, manda au Prince de Commercy toute son aventure, en se plaignant beaucoup du peu de courage de ses troupes. Sa plainte étoit d'autant mieux fondée, que les Ir-

landois composoient au plus quatre cents hommes, & très-peu d'Officiers, soit par absence, soit qu'étant logés ça & là, ils ne pouvoient rejoindre leurs drapeaux.

Le Prince de Commercy en ayant informé le Prince Eugene, celui-ci, étonné du peu de courage de ses troupes ne se déconcerta point : il sentoit l'importance d'avoir cette porte ; plus il avoit essuyé de perte à la maison du Prêtre Gozoli, & plus il lui étoit important de faire entrer le Prince Thomas qui commençoit à paroître. N'esperant rien contre les Irlandois par la force, il crut être plus heureux par la séduction. Il détacha Magdonel pour offrir à ces deux Régimens les plus magnifiques traitemens, s'ils vouloient livrer la porte, & passer au service de l'Empereur. Cet Officier fut d'abord ecouté, comme ayant quelques propositions raisonnables à faire, ainsi qu'il l'avoit annoncé : mais dès que les Irlandois eurent oüi qu'il parloit de trahir leur parti, qu'il leur faisoit offre d'une gratification proportionnée au service qu'on exigeoit d'eux, & d'être entretenus au service de l'Empereur sur un plus haut pié qu'en France, & qu'à ces offres spécieuses, Magdonel ajoûtoit le conseil de les accepter, pour leur éviter, disoit-il, une ruine entiere qu'il assûroit être fort prochaine, puisque le Prince Eugene tenoit déja la majeure partie de la ville, & qu'il n'avoit demandé à leur parler, disoit-il encore, que par amour pour ses compatriotes qu'il étoit fâché de voir périr par leur obstination ; ces braves & fideles soldats jugerent que cette harangue étoit l'indice la plus sûre qu'il n'y avoit encore rien de désespéré ; & en se saisissant de la personne de Magdonel, l'envoyerent prisonnier au Château, lui disant que l'emploi d'un envoyé ne devoit point être celui d'un suborneur; qu'ils le retenoient prisonnier comme tel, & qu'ils prouveroient à ceux de son parti, que leur fidélité égaloit leur courage ; qu'ils comptoient par la plus opiniâtre défense, acquérir, non la reconnoissance, mais l'estime du Général de l'Empereur.

Aussi-tôt le feu recommença de ce côté : mais les Imperiaux ne formant plus d'attaque, la batterie devenue libre fut pointée contre les troupes du Prince Thomas qui arrivoit de l'autre côté du Pô, mais dont la venue ne fut de nulle ressource pour les Allemans, attendu que Sainte Colombe Capitaine au Régiment de Beaujolois, qui commandoit cent hommes dans l'ouvrage de la tête du pont, par une prudence que l'on ne peut trop loüer, malgré l'avis de l'autre Capitaine, abandonna son poste qui n'étoit pas tenable avec si peu de monde ; & en se retirant, coupa le pont en mettant le feu à un nombre de batteaux ; & de crainte que l'ennemi ne put après sa retraite trouver le moyen de le rétablir, il demeura constamment sur l'extrémité de la partie qui existoit. En même temps il détacha un Sergent pour informer les Généraux de la conduite qu'il avoit cru devoir tenir, & leur demander leurs ordres en conséquence. Le Sergent joignit M. de Prâlin sur l'esplanade du Château ; & sans doute que la nouvelle qu'il lui annonçoit dût beaucoup lui plaire, puisque c'étoit un coup de partie que celui que venoit de faire ce Gentilhomme qui étoit d'Avignon, & dont je suis ravi de transmettre le nom à la postérité, qui ne le loüeroit

roit pas autant qu'il mérite de l'être s'il avoit eu la crainte d'outrepasser ses ordres, & la fausse prudence d'en attendre pour couper un pont, sur lequel les ennemis avoient fondé leur principal espoir. On peut citer en passant cet exemple pour un de ceux où il faut qu'un homme subordonné prenne sur lui, & n'attende pas des ordres qu'il doit supposer qu'on lui donneroit, si d'autres occupations plus pressantes, ou des accidens imprévûs n'en empêchoient. Ce trait est selon moi comparable à celui de Philopœmen que j'ai cité ailleurs : celui-ci fut traité de fou par les Officiers à qui il proposa d'attaquer avec sa seule troupe l'infanterie d'Euclidas qu'il défit. Sainte Colombe fut blâmé aussi par son camarade, lorsqu'il prit le parti de couper le pont: mais dans les grandes ames, le blâme de certaines gens ne sauroit étouffer, ni éteindre les lumieres supérieures qui les portent aux actions décisives. Celle-là en fut une, que la Cour eut sans doute recompensée, si elle l'eut connue dans toutes ses circonstances.

Le Prince Eugene frappé de ce dernier évenement, chercha pour le coup à user des dernieres ressources. Il crut que ce pourroit en être une, que d'obliger le Marêchal de Villeroy à donner ordre aux François de se rendre. Pour l'y engager, il fut le voir, & lui ayant fait compliment sur sa situation, il lui dit : *Vous avez traversé la ville pour venir ici, & vous avez dû remarquer, Monsieur, que nous en sommes les maîtres ; vous avez encore quelques tirailleurs sur le rempart ; si cela continue, ils m'obligeront enfin de les faire passer tous au fil de l'épée.*

Le Marêchal lui répondit : *J'ai le malheur d'être prisonnier, je n'ai plus rien à ordonner ; il faut, Monsieur, que ceux qui sont sur le rempart sachent apparemment ce qu'ils font, & ce qu'ils ont à faire.* Sans doute qu'il ne fit pas cette réponse sans s'appercevoir du chagrin, & de l'inquiétude du Prince Eugene, qui devoit alors en avoir beaucoup, puisqu'il se voyoit hors de mesure pour joindre, ou être joint du Prince Thomas, ses troupes repoussées & chassées de la porte du Pô, ayant perdu la maison de Gozoli, & le retranchement qui lui étoit si utile, & découragées d'ailleurs par leur peu de succès, de façon à n'en pouvoir esperer de ces coups de vigueur qui ramenent la fortune ; outre cela, la crainte d'avoir sur les bras, à chaque moment, le corps que commandoit M. de Créquy, sans pouvoir espérer d'autres secours que ceux que lui fourniroit son imagination. Il est certain que cette situation étoit inquiétante. Son génie n'étoit cependant point encore épuisé ; il lui restoit de mettre la bourgeoisie dans son parti, & de lui faire prendre les armes en sa faveur. C'est ce qu'il tâcha de faire, & ne s'en rapportant qu'à lui-même, il fut à la maison de ville, dont un des membres m'a rapporté le discours qu'il tint aux Magistrats. Il roula sur son attention à empêcher le pillage, sur la reconnoissance que les Bourgeois devoient en témoigner, sur ce qu'il y avoit à appréhender pour eux, que la résistance vaine, mais opiniâtre, de quelques pelotons de François, n'obligeât à prendre un parti extrême ; que si ses soldats étoient une fois animés, & mis en colere par cette longue résistance, il ne pourroit plus les contenir ; qu'ils en viendroient même peut-être à mettre le feu aux rues où l'on se défendoit, qu'il appréhendoit que l'incendie ne devint totale, & que la

ville ne fût mise au pillage ; que ses troupes prendroient l'inaction des Bourgeois pour un trait d'ennemi, & les traiteroient peut-être comme tels ; qu'il n'étoit pas douteux que le Général & les troupes de l'Empereur étant dans leur ville, ils étoient de ce moment rentrés sous sa domination ; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour témoigner leur consentement, qu'autrement il les regardoit lui-même, avec juste raison, comme ennemis ; qu'ils n'avoient qu'à faire prendre les armes en sa faveur à la Bourgeoisie, qu'alors en un instant l'affaire seroit décidée, & le calme rétabli ; qu'il leur promettoit les bonnes graces de l'Empereur. En un mot, on peut bien présumer que cet habile Prince ne négligea rien de tout ce qu'il crut qui pourroit les déterminer : mais ce fut toûjours en vain. Ces sages Magistrats sentant à son discours qu'il se trouvoit lui-même fort embarrassé, & voyant que son succès étoit très-incertain, lui répliquerent que n'ayant point été prévenus sur son arrivée, étant au pouvoir des François qui tenoient le Château, & les principaux postes, & dont la cavalerie étoit en entier en bataille sur l'esplanade, & l'infanterie répandue par pelotons, & par corps dans les principaux quartiers, où elle combattoit avec autant de courage que d'animosité, ils ne trouveroient personne assez osé pour exciter la Bourgeoisie à prendre part à cette querelle ; que les premiers qui paroîtroient en armes seroient bientôt dissipés par ces pelotons de François qui étoient en mouvement partout ; & qu'en un mot, ils ne pouvoient que faire des vœux en sa faveur ; que d'ailleurs ils attendoient M. de Crequy à tous momens.

Cette réponse aussi prudente qu'elle étoit ferme ne laissant point d'espérance au Prince Eugene, il se réduisit à leur demander du pain, & quelques-uns disent de la poudre & des balles : mais j'en doute, car c'étoit annoncer inutilement sa foiblesse, & les citoyens n'étoient point en pouvoir de lui en fournir. Mais pour leur persuader qu'il étoit plus fort, il leur demanda de lui préparer douze mille rations de pain, ce qu'ils lui accorderent, quoiqu'ils sussent qu'il n'avoit pas plus de quatre mille hommes.

Durant toutes ces ruses du Prince Eugene, les différens combats continuoient par-tout. Rien ne ralentissoit l'ardeur des François, qui firent des actions de conduite & de valeur, que l'on ne finiroit point de raconter ; agissant avec, ou sans Officiers, en corps, ou en pelotons, toûjours également, & sans relâche. Du côté de la porte du Pô les Irlandois, n'ayant plus d'attaque à craindre, s'en prirent aux cuirassiers qu'ils attaquerent & défirent entre la porte du Pô, & celle du Mouxe, & cette nation ne le céda en rien aux François qui combattoient pour leur propre cause, & à qui l'amour de la patrie, & celui de la gloire firent faire des prodiges sans nombre dans cette journée.

§ IV.

Attaque de la Chapelle & de la maison du Prêtre par les troupes de la garnison. Lâcheté de ceux qui la défendent. Corps de Cuirassiers défait par le Régiment des Vaisseaux. Insulte de l'Eglise & de la Tour. Insulte du Bastion retranché. Retraite des Impériaux.

NOus avons vû jusqu'ici les François sur la défensive ; maintenant ils vont changer de rô-

le. Leur résistance avoit donné le temps à tout le monde de prendre les armes. Les Officiers & soldats qui s'étoient rendus sur l'esplanade dès qu'ils eurent la liberté de sortir de chez leurs hôtes, où les ennemis les tenoient bloqués, avoient été distribués, par les ordres de Messieurs de Revel & de Prâlin, dans les lieux où ils étoient le plus de besoin. Le Régiment des Vaisseaux, que nous avons laissé à la maison du Prêtre, s'y étoit retranché, en attendant des renforts qui le missent en état de continuer ses belles manœuvres, & d'attaquer la porte de tous les Saints près de laquelle il étoit. Ayant reçû assez de monde pour cette opération, on attaqua l'ennemi avec vigueur, sa résistance fit que le combat fut rude : mais les François l'emporterent avec tant de vivacité, que ceux qui furent poussés le long du rempart, & qui n'eurent pas le temps de gagner la porte, se précipiterent dans le fossé; d'autres se retirerent par de-là la porte, dans un retranchement que les ennemis avoient fait entre cette porte & celle de Sainte Marguerite. Quelque vif que fût le combat, il coûta peu aux François, par la façon dont ils s'y prirent. Les Colonels & les Lieutenans Colonels, qui s'y trouverent sans dispute de prééminence de commandement, ni de rang, se porterent de concert au bien de la chose; les bons conseils étoient suivis, c'étoient les seuls ordres que l'on recevoit; & malgré cette espece d'Anarchie on employa tout l'art désirable à cette attaque, où d'Arenne Major Général reçût une blessure au milieu de l'estomac.

Cet évenement acheva de déterminer le Prince Eugene à la retraite. Il n'avoit plus pour la faire que la porte de Sainte Marguerite ; il y alloit de son salut de la conserver jusqu'au bout ; de sorte qu'il envoya ordre à tout ce qui étoit resté aux environs de la porte du Pô, & sur les deux places, de se rendre à ce dernier poste. Pour lors le reste de la cavalerie Françoise, se trouvant degagé, monta à cheval & se rendit sur l'esplanade, d'où l'on détachoit des Cavaliers pour porter de la poudre & des balles à ceux qui en manquoient. Ayant posté tout ce que l'on put de cavalerie sur les avenues des rues où l'on craignoit, notre infanterie se trouvant de plus en plus au large, on songea pour lors à achever la victoire en chargeant l'ennemi dans sa retraite. Pour cela il fallut se rendre maître de la maison du Maréchal de Villeroy ; on y prit un Sergent & vingt hommes qui firent une foible résistance. Comme le Régiment des Vaisseaux entroit de-là dans la grande rue, il trouva face à face un gros de cuirassiers qui la battoit, on leur cria qu'il y avoit bon quartier ; l'Officier qui les commandoit, s'imaginant que c'étoit à lui à qui on le demandoit, s'avança pour prendre un drapeau, & recevoir les soldats prisonniers. Un Officier de ce Régiment lui ayant passé son sponton au travers du corps, l'on fit en même-temps une salve à cette cavalerie, qu'elle ne soûtint point, elle s'enfuir, & laissa la rue libre, jusqu'à une Eglise à laquelle notre infanterie s'avança : mais une tempête de coups de fusil qui en sortit de tous côtés obligea nos troupes à se tenir à couvert, jusqu'à ce que l'on eût fait une disposition nouvelle pour déloger encore l'ennemi de ce poste.

Ce fut dans ce moment que parurent pour la premiere fois du jour, les dragons de Fimarcon, lesquels avoient sans doute été blo-

qués dans leurs casernes comme la cavalerie ; ils furent les bien venus, ainsi que leur Colonel, qui fit très-bien. Comme nouveaux venus & plus frais, on leur destina de la besogne ; d'abord l'on en plaça 50 dans la rue qui va aux deux places, pour s'opposer à ce qui pourroit en venir, & le reste fut destiné à l'attaque de l'Eglise, pour laquelle l'on prit des précautions que l'on n'avoit pas connu de la journée. Mais dans ce moment, où l'on commençoit à respirer avec aisance, on ne crut pas devoir entamer une derniere affaire aussi importante, sans l'avoir communiquée aux Généraux, qui étoient toûjours occupés au Château à faire secourir les endroits qui en avoient besoin, & à donner de bons ordres. On leur envoya demander leur approbation pour cette expédition, & cette derniere tentative. Pour lors le Comte de Revel crut devoir s'approcher ; il vint dans une rue à portée où il fit savoir qui il étoit. M. de Saint Geniez Officier expérimenté, sage, & capable, dont j'ai déja parlé, & qui n'avoit pas quitté le Régiment des Vaisseaux, fut détaché pour lui rendre compte de l'état des choses ; ce qu'il fit, & ajoûta que l'ennemi avoit à peine deux mille hommes en état de combattre ; qu'il ne falloit point compter sa cavalerie qui n'étoit de nul effet dans les rues où ils étoient réduits ; que nos soldats étoient fort animés, qu'ils ne demandoient qu'à achever glorieusement la journée, & qu'il croyoit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour une attaque générale. *Et bien*, dit M. de Revel, *on peut encore tenter cette aventure, j'y consens.*

Sur le rapport de M. de S. Geniez, on fit la disposition suivante. L'ennemi tenoit encore la gorge d'un bastion retranché qui flanquoit la porte, l'Eglise dont je viens de parler, & une vieille masure attenante. Les dragons pied à terre, soûtenus des grenadiers de Royal Comtois, & des soldats ramassés de tous les Regimens, furent chargés d'attaquer l'Eglise. M. de Fimarcon marchant à la tête de ses dragons, les conduisit avec beaucoup d'audace, l'ennemi les reçut fort bien : le combat fut rude, & nos dragons mollissoient un peu : mais la voix & le bon exemple de leur Chef, les ayant bien-tôt remis, l'on en vint aux portes que l'on se disposoit à enfoncer. L'on crioit de tous côtés d'y mettre le feu, lorsqu'on fut bien étonné de les voir ouvrir par un Prêtre qui conjuroit les Officiers de respecter un lieu saint. Les troupes s'y étant jettées en foule, & ne voyant point d'ennemis, se trouverent dans le même instant accablées de coups de fusils qui partoient d'une tour qui est à côté du chœur, & qui voit dedans & dehors l'Eglise. L'ennemi y étoit encore, & pour les débusquer, l'on disposa des soldats bons tireurs contre les piliers de l'Eglise, avec ordre d'ajuster aux creneaux de ladite tour. Leur nombre fit bien-tôt taire ces tirailleurs : mais l'on fut bien surpris lorsqu'on entra dans la tour, d'où on ne les avoit pas vû sortir, que l'on n'y trouva personne. Une vingtaine de soldats Allemans, qui s'étoient placés dedans, avoient pratiqué un blindage de fagots au haut de ladite tour sur le toit de l'Eglise qui est à peu près plat, & s'étoient retirés par là sur le rempart sans être apperçûs.

Delà on marcha au bastion retranché. M. de Fimarcon avec ses

dragons en passant par la grande rue, eur l'attaque du front du retranchement de la gorge. Les grenadiers & soldats, débouchans par la porte, eurent le flanc le long du rempart. Dès que tout fut prêt au signal, on fondit sur le retranchement avec tant de vigueur, qu'il fut tout aussi-tôt forcé, & tout ce qui étoit dedans passé au fil de l'épée, à la réserve de ceux qui préfererent de se précipiter dans le fossé.

Comme l'on avançoit le long du rempart, on apperçut un second retranchement que les ennemis avoient fait entre le bastion & la porte, il fallut faire de nouvelles dispositions : nos soldats harassés de tant de combats, mourant de faim, la plûpart n'ayant point mangé du jour, ne se rebutoient point de tant de fatigues, & l'on alloit attaquer avec la même ardeur, lorsque quelqu'un vint dire que l'on entendoit un grand bruit de chevaux sur le pont de la porte. Pour lors l'on commença à croire que l'ennemi se retiroit; personne n'avoit encore imaginé qu'il s'y résolût, & tous les retranchemens, & sur-tout le dernier, qu'ils n'avoient fait qu'à dessein de nous retarder jusqu'à la nuit, n'avoient pas ouvert les yeux à nos Officiers. Ce rapport engagea à envoyer un grenadier que l'on descendit dans le fossé pour voir ce qui se passoir : il rapporta que la cavalerie se retiroit à toutes jambes, & que l'infanterie avoit déja défilé. Pour en être plus sûr, la Claverie Aide-Major de Médoc, s'offrit de descendre dans le fossé; son rapport se trouvant conforme à celui du grenadier, avec la différence qu'il assûroit avoir vû défiler les dernieres troupes ennemies; on fit en même temps reconnoître le retranchement qui se trouva abandonné ainsi que la porte. La nuit obscure qu'il faisoit, favorisa beaucoup la retraite de l'ennemi, qui sans cela se fût encore plus mal trouvé d'une des plus belles entreprises & des mieux conduites que l'on ait vûes; tant il est vrai que la fortune ne seconde pas toûjours l'adresse & l'habileté. L'on n'eut rien de plus pressé que de refermer la porte avec la joie d'en avoir mis l'ennemi dehors.

C'est ainsi que fut terminée une des plus fameuses journées de ce siecle, & qui passeroit pour une journée merveilleuse, si l'histoire ne fournissoit nombre de pareils exemples. Quelqu'illustres qu'ils soient, il en est peu de comparables à celuici, je n'en excepte pas même la surprise d'Egire, qui nous a amenés à raconter celle-ci, peut-être un peu trop longuement : mais comment se refuser à des détails aussi intéressans & aussi instructifs? car rien n'intéresse à la guerre qu'il n'instruise d'autant. Les circonstances de la vie d'un militaire, peuvent se trouver avoir du rapport avec celle qu'on a lûes; combien alors voudroit-on avoir meublé sa mémoire de faits pareils dont le souvenir fournit mille expédiens inconnus aux gens sans lecture & sans théorie! J'avoue aussi que je n'ai pû me refuser au plaisir de mettre dans son vrai jour une action qui a été racontée & tronquée de tant de manieres éloignées de la vérité. Combien de gens, par exemple, attribuent aux Irlandois toute la gloire de cette journée! Sans vouloir leur rien retrancher de celle qu'ils acquirent par la belle défense qu'ils firent à la porte du Pô,

l'arrêt de Magdonel, & le combat contre les cuirassiers du côté de la porte du Mouxe; je ne puis refuser de dire, à la loüange des Regimens François, qu'à la réserve de ces deux points, ce fut eux qui eurent tout l'honneur des différens combats, donnés dans les rues, aux retranchemens & aux portes. Le gros de la garnison fit des merveilles partout, fut infatigable & montra une ardeur étonnante: mais à la honte de l'humanité, il y eut bien des Officiers & des soldats qui n'imiterent pas ces glorieux exemples, sous prétexte qu'ils n'avoient pû sortir de chez leurs hôtes; ceux-là furent sans doute traités dans leurs corps comme ils le méritoient.

Comme ce qui se fait de grand dans ces jours-là mérite d'être transmis à la postérité, il seroit injuste de la priver des noms de ceux qui méritent de vivre éternellement chez elle, par leur courage & leur vertu. Pour leur rendre ce que nous leur devons en qualité d'Historien, je devrois faire ici une liste de presque tous les Officiers & soldats qui combattirent à Cremone; mais l'impossibilité de le faire, me fait me retrancher sur un très-petit nombre de ceux qui y acquirent le plus de gloire. M^rs. d'Entragues & de Prêle, Colonels, l'un des Vaisseaux & l'autre de Cambresis, y furent tués, après avoir mérité les plus grands éloges: & parmi les vivans, que je n'ai pas nommés, en citoit sur-tout M^rs. de Masselin, Lieutenant-Colonel de Royal Comtois, de Beaulieu, de celui de Medoc, Roque-Piquel, Major du même Regiment, de Caylus, de la Chetardie, & nombre d'autres tant François qu'Irlandois, qui se distinguerent autant par la conduite que par le courage.

Messieurs de Revel & de Prâlin donnerent beaucoup de loüanges aux troupes après l'action: comme c'est là le prix le plus agréable de la gloire que l'on acquiert par les armes, M^rs. les Généraux doivent avoir attention de n'en être pas avares; cela coûte peu, & sert beaucoup pour encourager une nation aussi susceptible d'être conduite par l'honneur.

Avant de passer à des réflexions utiles sur cette journée, n'oublions pas de faire faire attention aux amateurs du métier, à tout ce qu'a dû produire d'actions de valeur, une journée durant laquelle des troupes d'élite, conduites par un Général tel que le Prince Eugene, s'étant vûes maîtresses, une heure avant le jour, d'une ville surprise, n'en ont pû être chassées qu'après la nuit close, & ont disputé chaque coin de rues par des combats continués sans relâche pendant quatorze à quinze heures.

§. V.

La conduite des Impériaux dans la surprise de Cremone n'est pas exempte de blâme & de défauts: Examen de celles des François.

De toutes les opérations de la guerre, celles qui demandent le plus de détail dans les précautions qui en assûrent la réussite, c'est sans doute les surprises; une seule omise peut en déranger le succès, & malgré cela, il ne faut pas s'imaginer que ce soit une opération aussi difficile qu'on se la figure. Il faut des qualités extraordinaires dans celui qui l'entreprend, beaucoup de théorie, pour ne pas

épouvanter tout d'un coup par le mot de ſcience ; mais dans le fond parmi les choſes difficiles, nulle ne ſeroit ſi commune, ni ſi aiſée que de ſurprendre des places, s'il ne manquoit dans ce ſiecle - ci des gens entreprenans & ſavans tout à la fois. A quelque degré qu'ayent pouſſé leur habileté ceux qui ont tenté ces opérations, il n'en eſt preſque point qui n'ayent fait des fautes, & les plus habiles ont été ceux qui n'en ont point fait d'un genre capital.

Pour que le modele que nous avons fourni dans l'opération du Prince Eugene ſoit exactement utile, il eſt bon d'en relever les défauts pour encourager ceux qui courront la même carriere.

Je trouve donc que parmi les précautions qu'il prit, comme dans l'exécution, ce grand homme fit des fautes, & même une très-conſidérable, puiſque c'eſt une regle invariable, qu'il faut marcher à une place que l'on veut ſurprendre avec aſſez de forces pour pouvoir ſurmonter les efforts de la garniſon quand on y ſera entré. Ainſi ce n'étoit pas aſſez de quatre mille hommes pour enlever une place à une garniſon de quatorze bataillons & douze eſcadrons, qui à la vérité ne faiſoient que cinq mille hommes : mais ils les faiſoient, & il falloit en introduire au moins autant dans la place.

Le Prince Eugene n'a pas cru pécher contre cette maxime, puiſqu'il comptoit introduire le Prince Thomas dans Cremone avec huit mille hommes : mais c'étoit un défaut de prévoyance, & un faux arrangement de compter ſur un pont qu'il ſuffiſoit de cinquante hommes pour rompre, & qui ne pouvoit être ſurpris aſſez bruſquement pour que du côté de la place on ne le rompît ſi on ne l'avoit pû de l'autre.

Au lieu de dégarnir ſes quartiers du blocus de Mantoue, ſur lequel M. de Crequi lui cauſoit de l'inquiétude, & qu'il vouloit très-prudemment ne point affoiblir ; il eût dû prendre avec lui quatre mille hommes du Prince Thomas, leſquels ſans paſſer le Pô, euſſent fait la même marche que lui ; ils fuſſent entrés en même temps dans la place ; au lieu que la marche de ce corps au-delà du Pô fut non-ſeulement inutile, mais pernicieuſe, puiſqu'elle fut cauſe que M. de Villeroy ne dégarnit point Cremone, ce qu'il eût peut-être fait ſans cela. C'eſt donc une faute capitale que de ne s'être pas procuré une ſupériorité aſſûrée ſur la garniſon.

Une ſeconde faute dans la diſpoſition, fut ſelon moi, d'avoir amené de la cavalerie au lieu de dragons ; ceux-ci, pouvant mettre pied à terre, ſont plus propres à ces ſortes d'opérations. La cavalerie eſt peu utile dans des rues & contre des corps de garde, ainſi je n'aurois employé tout au plus que quelques chevaux, ſur chacun deſquels j'euſſe fait monter deux grenadiers, joints à ceux que chaque dragon eut porté en croupe, ils euſſent fait une diligence ſuffiſante. Venons aux fautes dans l'exécution.

J'ai dit dans la relation que c'en fut une que de n'avoir pas marché tout de ſuite à la porte du Pô : mais s'il eſt vrai que le guide fut tué, & que le détachement s'égara, ce n'eſt plus qu'un accident auquel la prudence humaine ne peut parer. C'eſt ce qui fait dire qu'il faut être heureux à la guerre, ſans quoi l'habileté ſeule ne ſauroit procurer

de succès éclatans.

Seconde faute dans l'exécution. C'est d'avoir mal attaqué & trop mollement la porte du Pô. Au lieu de s'amuser à tirailler contre un corps-de-garde retranché, il falloit l'aborder tout de suite, se coller aux palissades, & à coups de haches les jetter sur le corps de trente-cinq hommes qui les défendoient, lesquels n'eussent pû, malgré leur courage, soûtenir une attaque d'un grand nombre d'hommes qui s'y seroient pris de la sorte.

On avoit pris du canon tout près, c'étoit le cas d'en tourner une ou deux pieces contre ce corps de garde pour en briser la barriere, ou bien d'y mettre le feu.

Troisieme faute. Pourquoi employer trois cents hommes à la garde de la chapelle, & de la maison du Prêtre? L'une & l'autre devenoient inutiles, dès qu'on étoit maître des portes; ce monde eût été plus utile ailleurs, du moins il eût été mieux près du gros, & n'eût pas été pris sans nécessité, comme il le fut pour avoir été placé loin du secours.

Je pense même que ce fut encore une faute d'avoir conservé dans le temps qu'on s'apperçut que le succès n'étoit pas si aisé, deux portes au lieu d'une, qui suffisoit pour s'assûrer la retraite : six cents hommes eussent suffi pour celle que l'on eût choisi; & au lieu de placer tout son monde en petits postes & en communications, si les Impériaux se fussent réunis, & eussent marché en gros corps à tout ce qui résistoit, il est à présumer qu'ils eussent mieux réussi.

La garde des prisonniers les ayant encore affoiblis, ce n'étoit pas à garder des postes inutiles qu'ils devoient occuper leurs hommes. C'est ainsi que l'on peut dire que trop de précautions nuit souvent.

Je ne sai s'il y en eut de prise contre le pillage, mais le lendemain & les jours suivans, il fut trouvé plus de cent cinquante soldats Allemans morts ivres dans des caves, où ils s'étoient répandus pour piller & pour boire. La meilleure des précautions en pareil cas, c'est de doubler les Officiers. Ceux des Impériaux ne purent empêcher qu'il n'y eût bien des maisons pillées, & que par conséquent leurs troupes ne fussent très-affoiblies par là.

Elles ne témoignerent pas non plus un courage bien grand, sur-tout les cuirassiers. Ainsi si le Prince Eugene mit dans ses calculs la supériorité de courage, il eut tort de compter que des échecs eussent pû changer l'esprit de la nation Françoise, qui, quoiqu'aisée à se dégoûter, ne laisse pas que de reprendre courage dès qu'elle est laissée à elle-même, & que des Généraux trop timides & trop circonspects ne sont plus occupés à lui lier les bras.

Je ne puis comprendre quelle fut la raison du Prince Eugene, d'attendre la nuit pour sa retraite. Il ne devoit pas craindre que la garnison l'inquiétât durant le jour, elle eût été trop heureuse d'être débarrassée, & les Chefs étoient trop dispersés pour croire qu'elle eût été remise en ordre à temps pour lui nuire & le suivre.

Et quand je fais cette réflexion, c'est que je pense que le Prince Eugene devoit être inquiet du corps de M. de Crequi : en effet si cet Officier Général, eût suivi son premier projet, il eût achevé la ruine des

des Impériaux. Sur la nouvelle de leur marche, il rassembla ses quartiers, & fut droit à Cremone dans la résolution de secourir la place, s'il ne pouvoit prevenir le Prince Eugene. Ayant envoyé à la découverte un Capitaine de cavalerie, celui-ci rapporta que l'ennemi avoit surpris Cremone, & le château. Ce rapport, confirmé par d'autres circonstances qui lui donnoient de l'apparence, détermina M. de Crequi à lever ses quartiers, & à se retirer du côté de Sabionette. Voilà un coup de fortune pour le Prince Eugene, qui eût payé bien cher sans cela d'avoir trop différé sa retraite.

Je ne sai pourquoi les Généraux de Cremone négligerent d'envoyer un courier à M. de Crequi : si on le put, ce fut une grande faute ; il n'étoit qu'à trois ou quatre mille, & l'on pouvoit aller à lui, ou par terre ou par un petit bateau sur le Pô.

Du côté des François j'ajoûterai encore à cette faute celle de la négligence du service de la place, qui fut la source, & qui donna l'idée de la surprise ; la négligence sur l'égoût n'en fut pas le seul moyen, car des échelles eussent fait le même effet, tant le service étoit mal fait. L'égout introduisit l'ennemi, & le pont coupé sauva la place. J'ai déja loüé cette action de Sainte Colombe, elle ne sauroit l'être trop.

Je dirai à ce sujet que je crois pour l'entiere sûreté d'un pont de cette nature, qu'il seroit nécessaire de le construire de façon, que chaque nuit on pût ôter quelques bateaux ou pontons à l'une & à l'autre rive, pour empêcher toute surprise. Si le corps de garde Irlandois eût été forcé, l'on eût vérifié la bonté de cette précaution. Alors la garde à qui le pont est confié doit avoir quelques hommes qui passent la nuit au milieu du pont pour sa sûreté, & pour la manœuvre nécessaire pour le remplacement des ponts.

Je n'ose pas reprocher à ceux qui sauverent Cremone, de n'avoir pas fait usage des pieces de campagne qui étoient dans le château : il est à présumer, qu'avec autant de valeur, d'activité & d'intelligence qu'ils en montrerent dans cette occasion, ils n'oublierent nulles des choses possibles.

§. VI.

Mesures à prendre dans la surprise des places.

NOus traiterons dans cet article des mesures à prendre pour & contre les surprises. Le premier est d'un bien plus grand détail que le second ; puisque j'ai prouvé, par les exemples déja cités & ceux que nous citerons, qu'il est une infinité de précautions à prendre dont la moindre omission est essentielle. Quoique beaucoup d'Auteurs dogmatiques en ayent traité, il en est peu qui les ayent fait connoître, dans tout leur nombre ; & Montécuculi lui même, quelque profond & habile qu'il ait été, n'a traité cette partie que très-superficiellement, ce qui me feroit douter qu'il possedât l'art des surprises éminemment. Tout ce qu'il rapporte est bon, & nous ne devons regretter que sa brieveté sur un Chapitre aussi étendu. Par exemple, parlant des surprises par intelligence dans la place, il dit, *qu'il faut avoir entre*

les mains des sûretés qui répondent de la fidélité de votre correspondance, pour ne pas tomber dans les piéges que l'on prépare aux autres.

On exécute les stratagêmes avec les petards, par l'escalade, par les défauts des murailles, par la négligence des gardes; on envoye les soldats ou par troupes, ou un à un pour se rassembler ensuite secretement, ou bien on les mene tous ensemble. Cela est sans doute très-bien, mais bien succint pour une exacte instruction; & quand il entre dans un plus grand détail, il n'est guere plus satisfaisant. Suivons-le. *L'ordre de l'exécution*, dit-il, *doit être décrit en détail: il faut choisir un temps sombre avec un grand vent, pour n'être ni vû ni entendu. Quand les soldats sont entrés, une partie combat, l'autre soûtient, & la troisieme garde la campagne au dehors: on se rend maître des places & des rues; on désarme les habitans; on partage les maisons pour le butin.*

Avec les petards & les autres instrumens de moindre force, comme les haches, les scies, les marteaux sourds, des leviers, de longues tenailles, &c. on rompt les grilles, les palissades, les barrieres & les murailles foibles.

Par la négligence des gardes on embarrasse une porte, on surprend le corps de garde par le moyen des soldats entrés secretement un à un, ou cachés dans des charrettes, dans des bateaux, dans des tonneaux, ou introduits comme des transfuges, ou déguisés en paysans, en femmes, en marchands, en Prêtres, en Religieux, en malades, en soldats sortis de la garnison, ou en prisonniers relâchés. On met le feu aux fauxbourgs, & tandis que ceux de la ville courent pour l'éteindre, on surprend la porte; on entre pêle-mêle avec les habitans qui étoient sortis, feignant de leur parler & d'être de leurs gens. On falsifie les écritures, les ordres pour faire sortir la garnison; on l'épouvante par une montre vraie ou fausse de trophées, d'enseignes, de prisonniers, ou par l'assûrance d'une victoire; on donne l'alarme d'un côté, tandis qu'on fait de l'autre une vraie attaque.

On sent bien que malgré la bonté de tout ce que dit ce grand homme, il s'en faut beaucoup qu'il n'ait approfondi la matiere. Il ne dit pas un mot des précautions à prendre pour la marche. Pour y suppléer, je dirai ici que je crois celle que j'ai donnée dans le cours de cet Ouvrage pour les surprises d'armées, très-bonne aussi pour les surprises de places; ainsi je n'y ajoûterai rien, d'autant mieux que l'on s'en est servi avec succès dans deux occasions, quoiqu'on ne m'ait pas rendu le témoignage public que méritoit l'invention.

Pour rendre plus énergiquement les autres précautions que l'on doit ajoûter, je crois que des exemples feront mieux que des raisonnemens.

On lit dans Thucydide le récit d'une pareille surprise à celle d'Egire & de Cremone.

Trois cents Thebains, dit-il, *entrerent de nuit en armes dans Platée environ le premier sommeil, sous le commandement de deux Directeurs de la Boëtie; ils y furent introduits par Nauclide, & ceux de sa faction qui traiterent avec Turimaque, le plus puissant de tous les citoyens de Thebes, & lui ouvrirent les portes, sans l'espérance de s'agrandir par la ruine de leurs ennemis sous un nouveau Gouvernement. Car les Thebains, qui prévoyoient la rupture, étoient*

bien aises de s'assûrer d'une ville toûjours ennemie, & la chose leur fut d'autant plus facile, qu'on n'y faisoit point de garde, parce que la guerre n'étoit point encore déclarée. Ils se saisirent d'abord de la place publique, où ils poserent les armes sans entrer dans les maisons, ni faire aucun désordre, comme le vouloient ceux qui les avoient introduits; ils se contenterent de faire crier par un Hérault, que ceux qui voudroient entrer dans la ligue des Boëtiens, selon la coûtume du pays, se vinssent joindre à eux. Ils croyoient adoucir les esprits par cette publication, & ne se trompoient pas: car le peuple pensant qu'ils fussent en grand nombre, & les maîtres de la ville, accepta les offres, & s'y résolut d'autant plus aisément qu'on ne faisoit tort à personne. Mais comme il eut reconnu qu'ils étoient faciles à défaire, il commença à percer secretement les maisons, pour s'assembler sans être apperçûs, puis barricadant les rues, il donna ordre au reste, & se mit en défense pour quitter l'alliance des Atheniens; il passa ainsi le reste de la nuit sans faire éclater son dessein: mais avant qu'il fût jour, pour se servir de l'avantage de l'obscurité contre des étrangers, il sortit en foule contre les Thebains, sans leur donner le loisir de se reconnoître. L'ennemi surpris se rallie, se dispose de tous côtés à soûtenir le choc; mais après deux ou trois attaques, voyant revenir les Platéens avec de plus grands cris, secondés par ceux des femmes, & des esclaves, qui jettoient des pierres & des tuiles du haut des maisons, il commença à s'effrayer, & à s'enfuir de la ville. Plusieurs y furent tués, ne pouvant trouver d'issue à cause des barricades, outre qu'ils ne savoient pas bien les détours, & que ceux de la ville, favorisés des ténebres d'une nuit sans lune, & d'un grand orage, leur coupoient chemin; d'autres se rompirent le cou en se jettant en bas des murailles; quelques-uns, &c.

Tandis que cela se passoit, les Thebains qui devoient être arrivés au secours de leurs gens dès la nuit, marchoient lentement à cause de la pluie, quoiqu'ils se pressassent le plus qu'ils pouvoient sur la nouvelle du désordre: mais outre que la ville de Thebes étoit éloignée de plus de deux grandes lieues, la riviere d'Asope étoit enflée de l'orage & difficile à passer; ils arriverent donc trop tard, les uns étant déja pris & les autres massacrés, ce qui les obligea de faire alte, pour dresser une embuscade, & essayer de ravoir leurs prisonniers.

Par la lecture attentive de cet exemple, on connoît qu'il faut marcher en force à une grande ville que l'on veut surprendre. Que si l'on est obligé par les circonstances, de faire précéder le gros par un détachement dont la marche est plus facile à cacher; il faut si bien calculer sa marche que le gros arrive au moment qu'il faut employer la force. Que si l'on a un pont, une riviere, un torrent, un gué à passer, il faut calculer la longueur du défilé, éviter le temps des crues des rivieres, les orages; en un mot prévoir jusqu'aux accidens que la saison peut amener, les pluies, les dégels, &c. afin qu'au moment que l'entreprise est découverte, & que la ruse a fait son effet, on soit assez en force pour achever la besogne. C'est faute de bons calculs que les Thebains entrerent trop tôt dans la ville, & trop foibles, ainsi que les Impériaux, dont une partie arriva trop

tard, c'est-à-dire, le corps du Prince Thomas. Car d'ailleurs, aux fautes près que j'ai relevées, rien n'est mieux conduit que cette entreprise de la part du Prince Eugene, qui y employa toute l'adresse, la diligence, la dissimulation & la fermeté personnelle qu'on lui a reconnues dans toutes les occasions. Prêt à triompher & à voir son entreprise couronnée du plus glorieux succès, une poignée d'hommes sans Chefs, dispersés, à demi éveillés, mais hardis & courageux, lui enleva la victoire. Comme ce ne fut point l'effet du hasard, mais celui d'une bonne conduite de leur part, ils nous serviront de modele dans quelques principes que je vais établir pour la défense.

Après que j'aurai ajoûté en faveur de l'attaque, que la comparaison du peu que l'on perd quand on ne réussit pas à ce que l'on gagne quand on réussit, doit déterminer à entreprendre souvent des surprises: rien n'est plus aisé ni moins dangereux que la retraite, vis-à-vis une garnison qui n'ose s'aventurer hors de ses murs; & il est certain que celui qui, ayant tenté quatre surprises en sa vie, n'auroit réussi qu'à une, auroit beaucoup plus gagné qu'il n'auroit perdu.

Dans le nombre des précautions à prendre contre les surprises, il en est de prochaines & d'éloignées, ainsi que dans toutes les opérations de la guerre, & les uns sans les autres sont d'une foible ressource. Pour procéder avec ordre dans l'ébauche que j'ai dessein de crayonner en peu de mots, il faut d'abord traiter des précautions éloignées. La plus utile de toutes est sans contredit une citadelle, ou un château, & ce que nous appellons dans un poste un reduit. Beaucoup d'Auteurs, entr'autres Machiavel, ont traité de leurs avantages & de leurs défauts: mais celui qui l'a fait avec le plus de succès, selon moi, est M. Maigret, Ingénieur habile, sur-tout dans l'attaque & dans la défense des places. Il a fait un traité, *de la sûreté & conservation des Etats par le moyen des forteresses*, qui est très-bon, & qui par la comparaison du grand au petit, peut faire sentir la nécessité des châteaux, citadelles, & réduits; Egire & Cremone prouvent admirablement bien en faveur de cette opinion. Un des grands mobiles de la conservation de Cremone, fut le parti que prirent Mrs. de Revel & de Prâlin de se rendre au château pour y rassembler la garnison.

Au siége de Fribourg en 1713. si le Gouverneur au lieu de se retirer trop-tôt comme il fit, dans les châteaux, où il se rendit le 16. Novembre, eût bien voulu, au moyen de cette ressource, qui ne pouvoit jamais lui manquer, pousser beaucoup plus loin la défense de la ville, il eût toûjours à la faveur d'une aussi bonne retraite, obtenu une capitulation dont les termes & les longueurs pouvoient fort bien nous jetter si loin dans l'hyver, que l'on eût été obligé de tourner le siége en blocus; & par là il eût bien mieux fait sentir l'utilité des châteaux, même contre les siéges.

La façon de s'en servir contre les surprises est de s'y rendre promptement chacun par le plus court chemin: lorsqu'on a lieu de prévoir un pareil évenement, on doit être convenu, sur-tout dans une grande ville de signaux suffisans, pour avertir la garnison de s'y rendre; delà on

fait la guerre à l'œil : & si la fortune devient tout à fait contraire, on s'enferme dans le château ou le réduit, & l'on y attend le secours ; ou le pis aller est d'y capituler quand il ne reste plus d'autre espoir. En 1512. le Provéditeur André Gritti ayant été introduit par un égout dans la ville de Bresse par les menées du Comte Jean Marie Martiningue qui vouloit livrer la place aux Venitiens ; le Gouverneur François qui étoit un du Lude, n'ayant pû réussir, comme à Cremone, à mettre l'ennemi dehors, après bien des combats se retira dans le château, d'où il donna avis au Duc de Nemours de ce qui se passoit. Celui-ci ayant marché sans perdre de temps, rencontra & battit chemin faisant l'armée Vénitienne qui venoit assiéger ce Gouverneur opiniâtre ; delà il entra dans la ville d'où il chassa les Vénitiens, qui sans ce château fussent demeurés maîtres de cette conquête. Du Lude eut contre lui, & le nombre supérieur des ennemis, & les bourgeois, qui s'étant déclarés contre la garnison, subirent toutes les horreurs de la guerre, & la juste peine de leur imprudence, lorsque le Duc de Nemours chassa les Vénitiens de chez eux.

Après s'être précautionné d'un château, citadelle ou réduit, on doit y mettre toutes les munitions de guerre & de bouche, afin d'éviter & leur perte & celle de ceux que les cas imprévûs obligeroient de s'y enfermer.

La seconde précaution doit être de barricader les corps-de-garde des places & des portes, de les isoler, & les mettre en défense autant contre le dedans que contre le dehors : l'exemple de celui qu'occupoient les Irlandois à la porte du Pô, instruira mieux sur cet article que les raisonnemens.

Après avoir pourvû à ces deux points, il en est un troisieme qu'on ne doit pas négliger, c'est le logement de la garnison que l'on doit établir, non relativement à la commodité des bourgeois, mais au contraire à la sûreté de la place & des soldats. Il faut pour cela les mettre à portée des portes & des remparts, & les corps les plus ensemble qu'il est possible. Au défaut des casernes on se sert des Couvents.

Voilà quant aux précautions éloignées ; les prochaines sont l'emplacement des corps-de-garde, surtout des sentinelles dont il faut toûjours avoir un nombre suffisant dans tous les lieux dangereux, soit par rapport à la construction des fortifications, soit eu égard aux ponts, aux portes, aux égouts ; car il y a eu beaucoup plus de surprises par des égouts & des acqueducs que par des escalades.

Ensuite l'ordonnance des rondes, qui doivent être fréquentes & incertaines, ainsi que les patrouilles. Ce fut la négligence de ces choses qui fut la cause de la surprise de Cremone. On doit dans les cas d'hyver, de gelée des fossés, & de soupçon des desseins de l'ennemi, doubler les sentinelles, les relever toutes les heures, & faire sortir la nuit des patrouilles qui rodent autour de la place, pour donner l'alarme au cas qu'elles apperçoivent quelque chose. C'est un petit nombre d'hommes que l'on hasarde pour en sauver un grand nombre.

Quand malgré toutes ces précautions, l'ennemi parvient dans une ville de guerre, alors je n'ai

rien de mieux à proposer que ce que fit la garnison de Cremone. Que chacun s'arme & courre au lieu de sa destination sans attendre d'autres ordres : s'il ne peut y parvenir qu'il se rende à la citadelle, au château ou au réduit ; qu'il charge chemin faisant tout ce qui se trouve d'ennemi ; que la cavalerie monte à cheval, & fasse la même chose. Si l'ennemi par sa marche a coupé la ville en deux, alors il faut faire l'impossible même, pour percer quelque part, & tâcher après l'avoir fait de conserver une communication, & se barricader par toutes sortes de moyens dans le lieu où l'on a percé. Si l'on n'a plus de ressource que la citadelle, il faut s'y retirer & s'y enfermer, mais le plus tard que l'on pourra, & ne jamais perdre l'espérance & l'envie de repousser l'ennemi, que par l'impossibilité certaine d'y parvenir. Ce qu'on n'a pû en détail, on le tente en gros & en force, on employe le canon, on le traîne à bras, & on le pointe dans les rues contre les Eglises, les maisons, les barrieres qui résistent ; je le répete encore, on imite la garnison de Cremone. Et si les bourgeois qu'on a tâché de contenir par douceur & par menaces, prennent parti contre vous, alors on leur tient la parole qu'on doit leur avoir donnée, on fait de leur ville un bûcher. Souvent un ennemi qui a paru d'abord redoutable, ne l'est plus dès que les soldats rassûrés par la certitude de leur victoire, s'abandonnent au pillage, alors il faut imiter les Anglois dans Boulogne. Nous lisons ce trait dans la vie de Gaspard de Coligni.

Le Dauphin, dit l'Auteur, *ayant insulté Boulogne deux heures avant le jour, il le prit avec peu de résistance de la part des Anglois. Les soldats pensant qu'ils n'avoient plus rien à faire qu'à piller, se croyant maîtres de tout, se débanderent. La nuit qui étoit fort obscure augmenta encore la confusion ; car ceux qui devoient piller ne se soucierent pas de s'écarter de leurs drapeaux, se flattant qu'on ne pourroit reconnoître leur désobéissance : les Anglois ayant plus de temps qu'il ne leur en falloit, accoururent de la haute ville, & trouvant des gens sans ordre, ils en eurent bon marché, & les rechasserent hors de la ville.*

§. VII.

Exemples remarquables de surprises de villes.

POur terminer ce que nous avons à dire touchant les surprises de places, avant de passer à quelques exemples aussi remarquables qu'instructifs, je répeterai ici encore, que tout leur succès dépend de l'ordre de la marche, ainsi que dans les surprises d'armées. Il faut qu'en arrivant chacun se trouve à la place où il doit agir, afin d'éviter le bruit, le retardement, & la confusion qui arriveroit, s'il falloit attendre quelqu'un du centre pour que la tête commence son opération ; & ce que je recommande encore davantage à ceux qui veulent se distinguer par les coups éclatans, c'est de beaucoup lire & étudier cette matiere, sans s'embarrasser des discours des ignorans & des paresseux, qui rapportent tout à l'expérience, parce qu'ils ne se sentent pas capables d'acquérir la théorie.

J'ai dit que le Prince Eugene avoit trop de cavalerie à Cremone,

je ne veux pas que l'on croie que je la trouve tout-à-fait inutile, je crois au contraire qu'il en faut: mais comme elle ne doit operer qu'après que l'infanterie lui a ouvert les portes, je dis ici qu'elle ne doit jamais ouvrir la marche. C'est une regle générale pour les marches de nuit, & celles dont il s'agit ne se font jamais à d'autres heures: & parmi les nuits on choisit par préférence les plus longues, qui sont celles d'hyver. On n'a jamais trop de temps pour tout arranger, ainsi il faut toûjours en prendre d'avance. Ce défaut d'attention a fait échoüer nombre de surprises que l'on a cru mal conçûes par leur peu de succès, mais qui n'ont eu d'autres défauts que le retardement dans la marche; ne fût-ce qu'à une demi-marche, il faut partir comme si elle étoit toute entiere.

Je n'ai rien à ajoûter à ce que j'ai dit pour le secret; les précautions qui assûrent celui d'une surprise d'armée sont les mêmes qu'il faut employer contre les places. A la vérité celles qui se font par intelligence sont susceptibles d'être plus facilement éventées: mais il en est dont le secret est presque toûjours infaillible, quand le Chef a sû le garder, ce sont celles qui ne comptent que sur la force ouverte, telle que celle de Ulm en 1702, on en lit le détail dans Limier: & comme je tiens d'un Officier des troupes Impériales qui y étoit, que la relation de cet Auteur est conforme à la vérité, je vais la rapporter mot à mot.

M. de Baviere, au mois de Septembre 1702, ayant des vûes sur la ville d'Ulm, jugea à propos d'envoyer un Officier déguisé dans la ville, qui l'ayant reconnue du côté de la porte aux oies, par où les paysans entroient tous les matins avec leurs denrées, fit déguiser quarante Officiers choisis en paysans & en femmes avec des paniers pleins de fruits, d'œufs, & autres denrées, leur ayant donné pour armes des pistolets & des bayonnettes, & à chacun deux grenades. Ceux-ci entrerent sans être reconnus auprès de la porte à l'heure marquée par l'auteur de l'entreprise. Il y en avoit un qui devoit sortir après avoir mis son chapeau d'une certaine maniere pour servir de signal. Tout étant prêt, six cents dragons furent mis en embuscade dans un petit bois, & deux Régimens des mêmes troupes furent mis un peu plus loin avec deux cents grenadiers, & un pareil nombre de fusiliers. Le sieur Peckman, Lieutenant des Gardes de M. de Baviere, fit avancer les paysans supposés: quand ils furent arrivés aux portes qu'il leur avoit marquées, il laissa tomber de sa main une hache qui étoit le signal de l'expédition. Alors on se jetta sur la garde de la porte qui fut désarmée, & les femmes travesties, c'est-à-dire, les Officiers travestis en femmes, se saisirent des sentinelles pour prevenir l'alarme. Les soldats qui étoient au nombre de vingt-cinq furent enfermés dans le corps-de-garde, & il n'y en eut qu'un de tué pour tenir les autres en crainte. En même temps les Officiers qui étoient dans la ville, se rendirent près de la porte, & se saisirent d'une tour, dans laquelle il y avoit une garde. Au signal donné, les dragons parurent l'epée à la main, & s'emparerent du rempart, de l'arsenal & de cinq bastions. La garnison y accourut: mais elle fût dissipée dans un moment. Les compagnies de Bourgeois, au nombre de dix-huit

de deux cents hommes chacune, parurent ensuite avec leurs drapeaux ; & les femmes y accoururent ensuite en furie, armées de tout ce qui leur étoit tombé sous la main : mais tout cela n'empêcha pas que les Bavarois ne conservassent les postes occupés, ayant été soûtenus par de nouvelles troupes. Le sieur Peckman, principal exécuteur de l'entreprise, fut blessé de plusieurs coups dont il mourut.

Les leçons que nous donne cette surprise, ne sont point d'un genre à devoir être omises. M. Peckman mérite d'être admiré & imité. Lorsqu'il fait d'abord occuper le rempart, l'arsenal & la tour, cela vaut mieux que s'attacher aux places, & aux rues. En occupant le rempart, on occupe les portes ; & si les Impériaux en eussent fait de même à Cremone, ils nous eussent peut-être chassés Il est vrai de dire que si la garnison d'Ulm eût fait autant de preuve de valeur que celle de Cremone, étant de plus secondée par la Bourgeoisie, avantage que n'eurent pas les François, elle eût peut-être repoussé les Bavarois.

Je trouve dans l'histoire que ces sortes de surprises où les assaillans ont été repoussés ne sont pas fort rares : mais j'y trouve aussi d'autres évenemens, à peu près semblables dont je veux rapporter quelques-uns en faveur de ceux qui étant assiégés, capitulent de bonne heure, parce qu'ils se croyent perdus.

Si ces nouveaux Gouverneurs vouloient bien se rappeller qu'il y a moins d'espoir de chasser un ennemi qui a surpris une ou plusieurs portes, & se trouve en bataille dans le cœur d'une place, qu'il n'y en a d'en repousser un qui n'a d'autre entrée qu'une breche, sur laquelle encore il a dû trouver des obstacles infinis, peut-être seroient-ils un peu plus opiniâtres dans leurs défenses. Je demande quelle différence l'on fait de l'un à l'autre, & si l'avantage n'est pas du côté de la garnison, qui étant assiégée, ne sauroit avoir été surprise, & a dû tout préparer pour la réception de l'ennemi ?

Un de ces traits, pleins d'instructions & de vigueur, est l'assaut de Gamala par les Romains. Nous y lirons une faute de la part de ceux-ci : ils négligerent de s'établir le long des remparts, & en furent punis, comme on le lit dans Josephe.

Gamala étoit une forteresse de la Judée, située sur une colline roide, au milieu d'une haute montagne, elle étoit défendue par Charez & Josephe. Vespasien l'ayant assiégée & fait breche avec le bélier, *les Romains donnerent l'assaut par troi endroits en même temps, & le bruit de leurs trompettes & de leurs armes fut encore augmenté par le cris des habitans. Les assiégés firent une très-grande résistance, jusqu'à ce que se trouvant accablés par le grand nombre de leurs ennemis, ils furent contraints de céder & de se retirer dans les lieux de la ville les plus élevés : mais les Romains les y poursuivant, ils fondirent sur eux, les renverserent, & les tuoient dans ces rues étroites, & si roides qu'ils ne pouvoient y demeurer de pié ferme pour s'y défendre. Ils se jetterent en foule pour se sauver dans les maisons qui étoient au-dessous ; & comme elles étoient peu solidement bâties, un si grand poids les faisoit tomber : en tombant, elles en faisoient tomber d'autres, & celles-ci encore d'autres ; & les Romains prenoient plutôt*

tôt ce parti que de demeurer découverts. Plusieurs furent accablés de la sorte, d'autres suffoqués par la poussiere, d'autres estropiés, & il en perit ainsi un grand nombre. Les assiégés qui voyoient tomber avec plaisir leurs maisons, se pressoient de plus en plus pour les contraindre de s'y jetter, & tuoient d'en haut à coups de traits ceux qui se laissoient tomber dans des chemins si glissans. Les ruines de ces bâtimens leur fournissoient des pierres, les morts des armes, & ils se servoient des épées de ceux qui respiroient encore pour achever de les tuer. Plusieurs Romains se tuoient en se jettant en bas, pour se sauver des maisons qu'ils voyoient prêtes à tomber. Ceux qui pouvoient s'enfuir ne savoient où aller, à cause qu'ils ignoroient les chemins; & la poussiere étoit si épaisse qu'ils ne s'entreconnoissoient pas: ils se renversoient les uns sur les autres, & si quelques-uns étoient assez heureux pour s'échapper, ils sortoient aussi-tôt de la ville.

J'ai voulu rapporter mot à mot les termes de Josephe sur ce furieux assaut, qui fut terminé par la prudence de Vespasien, qui ayant rencontré un endroit un peu plus élevé, y rassembla ce qu'il put de Romains, auxquels il fit former la tortue pour se retirer en meilleur ordre, ce qu'il fit très-doucement, *& sans tourner le dos jusqu'à ce qu'il fût hors de la ville.* Les Juifs ayant regagné la breche, s'y retrancherent, de sorte que les Romains furent obligés à recommencer leurs plates-formes & leurs batteries; & Vespasien de son côté à faire des harangues & des exhortations pour encourager ses soldats rebutés. Ils recommencerent, & les Juifs la plûpart intimidés de cette constance, ou excédés de leurs fatigues, s'échapperent par des vallées que les Romains avoient regardées comme impraticables à des hommes, & que dans cette idée ils ne gardoient point. Ce qui restoit de Juifs courageux & déterminés tinrent encore: mais ayant été surpris par la chûte d'une haute tour, que les Romains avoient sapée, ils furent obligés à se jetter dans le château, & quand ils furent au bout de la possibilité de se défendre, ils se précipiterent avec leurs femmes & leurs enfans du haut des rochers.

Quoiqu'une pareille fureur ne puisse pas être proposée pour modele, il me semble qu'une résistance qui garderoit un milieu raisonnable entre l'action des Juifs de Gamala, & les capitulations tolérées aujourd'hui, seroit encore poussée bien au delà de la pitoyable défense que font actuellement la plûpart des places assiégées.

J'ai fait voir quelle fut la faute de Vespasien, de n'avoir pas marché pié à pié & ensemble à cet assaut; son fils Tite, faute d'y avoir réfléchi, y retomba à l'assaut de Jérusalem, quoiqu'il eût été témoin oculaire de l'assaut de Gamala.

Comme ces traits de l'histoire des Juifs par Josephe sont écrits avec une force & un détail fort instructif, je rapporterai encore ses paroles touchant le dernier. Il raconte que Tite ayant fait une seconde breche au mur de la nouvelle ville, y étant rentré sans grande résistance, il s'en crut maître: mais à peine eut-il gagné l'entrée des rues, que les factieux qui n'avoient pas été d'avis de se rendre, *s'opposerent à eux*, dit-il, *dans les rues étroites;*

& d'autres étant sortis hors des murailles par les portes d'en-haut, les attaquerent. Les corps-de-garde des Romains en furent si surpris & si troublés, qu'ils descendirent des murs en bas, abandonnerent les tours, & se retirerent dans leur camp. Il s'éleva alors de grands cris de toutes parts du côté des Romains, à cause que ceux qui étoient demeurés dans la ville, se trouvoient environnés par les ennemis, & ceux qui s'étoient sauvés dans le camp, appréhendoient pour eux le peril où ils les voyoient..... Il en seroit à peine échappé un seul, si Tite ne les eût secourus; il mit au bout des rues des gens de traits pour repousser les ennemis, & alla en personne aux lieux où ils étoient en plus grand nombre. Tite, faisant continuellement tirer de la sorte, arrêta les Juifs jusqu'à ce qu'il eût retiré tous ses gens; & ce fut ainsi que les Romains, après avoir gagné le second mur, & la nouvelle ville, furent contraints de l'abandonner.

Voilà une conduite bien instructive, d'un côté par ce que ne fit point Tite, & de l'autre par ce que firent les Juifs. Pour éviter d'être repoussé, après avoir eu un pareil succès, Tite devoit en avançant s'assûrer de ses flancs. Au lieu d'entrer dans les rues, il falloit occuper les maisons pié à pié, les percer pour communiquer de l'une à l'autre, & ne pas faire un pas en dehors sans s'être assûré du dedans; c'est la voie la plus sûre pour ne rien risquer. Il en est une autre qui me paroît plus décisive, & assez convenable contre des enragés pareils aux Juifs: c'étoit de mettre le feu par-tout, à Gamala tout comme à la nouvelle ville de Jérusalem; les Juifs ne faisoient pas assez bonne guerre pour les ménager, & l'incendie de ces deux places sauvoit assez de Romains pour être excusé. Jérusalem meritoit d'être conservée par sa grandeur & la célébrité de son nom: mais il étoit trop dangereux de le vouloir; vû le grand nombre de soldats courageux qui en défendoit chaque portion.

On ne sauroit trop admirer la sortie des Juifs pendant l'assaut: lorsqu'on a assez de monde pour l'imiter, c'est un moyen infaillible. Quand les Anciens ne nous fourniroient que quelques leçons pareilles, comme ils nous en fournissent beaucoup, le travail & les veilles de ceux qui cherchent chez eux leur instruction seroit bien recompensé. C'est un grand malheur attaché à l'indigence militaire qu'elle ôte à beaucoup de sujets qui le desiretoient, le moyen de se procurer, par leur lecture, une science qui devroit toûjours être couronnée par les honneurs, si les Rois & les Ministres pensoient comme les Grecs & les Romains.

Je ne finirois point si je rapportois tous les exemples, où un noble désespoir a réveillé dans nombre de garnisons, un courage & des talens actifs, qui les ont fait vaincre un ennemi presqu'entierement maître des places qu'elles occupoient. Je rapporterois en détail la surprise de Verone d'où les Romains furent chassés sous l'Empereur Justinien après l'avoir prise. Je citerois la belle défense d'un fort par les Royalistes qui, bien qu'ils n'ayent pas eu un aussi heureux succès, méritoient de ne pas succomber sous Cromwel, & les Parlementaires, qui n'en furent entierement maîtres, qu'après la mort du dernier soldat du parti du Roi, lesquels

se défendirent de rue en rue, depuis le rempart jusqu'au marché, où les derniers trouverent une mort aussi glorieuse que leur défense avoit été belle.

L'assaut de Gironne trouveroit aussi sa place, & j'ornerois cet article du détail d'une action que le Pere Daniel a rendue en ce peu de mots dans les fastes du regne de Louis XIV. Il parle du Maréchal de Bellefont qui, après avoir battu les Espagnols dans la brillante journée du passage de Ter en 1684. fut assiéger Gironne. *Il prit la place d'assaut*, dit cet Historien: *mais les troupes ayant poussé jusqu'au milieu de la place sans assez de précaution & d'ordre, elles y furent battues & contraintes d'en sortir, & le Maréchal leva le siége après six jours d'attaque.*

Mais cet Ouvrages a des bornes; autrement le grand nombre d'exemples à tirer sur chaque évenement nouveau, formeroit, au lieu d'un Commentaire instructif, une histoire universelle de la guerre.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes de Philippe dans l'Etolie. Il passe l'Achelous, se rend maître d'Itorie, de Péanion, d'Elée. Il retourne en Macédoine pour en chasser les ennemis.

CEs nouvelles firent sentir à Philippe que ce seroit lui qui porteroit la peine de l'ignorance & de l'ambition des Epirotes. Il continua cependant le siége d'Ambracie. Il fit élever des chaussées, & pressa les habitans avec tant de vigueur, que la peur les saisit, & qu'au bout de quarante jours ils capitulerent. La garnison, qui étoit de cinq cents Etoliens, fut mise hors du château, avec assûrance qu'il ne lui seroit fait aucune insulte, & le château même, Philippe le donna aux Epirotes, & contenta ainsi leur passion. Il se mit aussi-tôt en marche par Charadre, dans le dessein de traverser le golfe Ambracien, qui est fort proche du Temple des Acarnaniens appellé Action. Ce golfe vient de la mer de Sicile entre l'Epire & l'Acarnanie. Son entrée est très-étroite, à peine a-t-elle cinq stades de largeur. Plus avant dans les terres il est large de cent stades, & long de trois cents en comptant depuis la mer. Il sépare l'Epire de l'Acarnanie, ayant celui-là au Septentrion & celle-ci au Midi. Philippe fit passer le golfe à son armée, traversa l'Acarnanie, y grossit son armée de deux mille hommes de pié Acarnaniens, & deux cents chevaux, & alla se retrancher devant Phoétée, ville d'Etolie. En deux jours il avança tellement les ouvrages, que les habitans effrayés se rendirent à composition.

Ce qu'il y avoit d'Etoliens dans la garnison sortit bagues sauves. La nuit suivante, cinq cents Etoliens vinrent au secours de la ville, ne sachant pas qu'elle eût été prise. Philippe, qui avoit pressenti leur arrivée, se logea dans certains postes avantageux, tailla en pieces la plus grande partie de ces troupes: le reste fut fait prisonnier, très-peu lui échapperent. Puis ayant fait distribuer à son armée du bled pour trente jours, (car les magasins de la ville en étoient pleins,) il s'avança vers Strate, & campa à dix stades de la ville le long de l'Acheloüs. De là il ravagea impunément le pays, sans que personne osât lui résister.

Dans ce temps-là les affaires tournoient mal pour les Achéens. Sur le bruit que Philippe étoit proche, ils lui envoyerent des Ambassadeurs pour le prier de vouloir bien les secourir. Ils eurent audience de lui à Strate, & entre autres choses que portoient les instructions, ils lui firent voir les avantages que son armée tireroit de cette guerre, que pour cela il n'avoit qu'à doubler le cap de Rhios, & se jetter sur l'Elide. Philippe, après les avoir entendus, dit qu'il verroit ce qu'il auroit à faire, & cependant donna ordre qu'on les retînt, sous prétexte qu'il avoit quelque chose à leur communiquer; puis il leva le camp & marcha vers Métropolis & Conope. Alors les Etoliens se réfugierent dans la citadelle de Métropolis, & quitterent la ville. Philippe y fit mettre le feu; & avança sans s'arrêter vers Conope.

La cavalerie Etolienne se présenta pour lui disputer le passage du fleuve à vingt stades de la ville: elle espéroit ou qu'elle arrêteroit le Roi, ou que du moins le passage couteroit cher à son armée. Philippe, qui sentit leur dessein, commanda aux soldats armés de boucliers couverts de cuir de se jetter dans le fleuve, & de le traverser par bataillons & en faisant la tortue. Cela fut exécuté. Quand la premiere troupe fut passée, la cavalerie Etolienne chargea: mais comme cette troupe ne s'ébranloit pas, & que la seconde & la troisieme passoient pour l'appuyer, les Etoliens ne jugerent pas à propos d'engager le combat, ils reprirent le chemin de la ville, & n'oserent plus dans la suite faire les fanfarons qu'entre les murailles. Le Roi passa donc l'Acheloüs, fit le dégât dans la campagne, & s'approcha d'Itorie. C'est un château également fortifié par la nature & par l'art, & situé sur la route où le Roi devoit passer. La garnison épouvantée n'attendit pas pour déloger que Phi-

lippe fût arrivé. Le château fut rasé, & les fourrageurs eurent ordre de faire la même chose de tous les autres forts du pays. Les défilés passés il marcha lentement, donnant aux troupes le temps de piller la campagne; & quand elles se furent suffisamment fournies de tout ce qui leur étoit nécessaire, il vint aux Oeniades, de là à Péanion, qu'il résolut d'abord de prendre. Il le prit en effet après quelques assauts vigoureux. Cette ville n'étoit pas d'un grand circuit, cela n'alloit pas jusqu'à sept stades: mais à juger de cette ville par ses maisons, ses murailles & ses tours, elle n'étoit pas indifférente. Les murailles furent renversées par terre, & les bâtimens démolis: des matériaux le Roi en fit des bateaux pour passer son armée aux Oeniades. Les Etoliens avoient d'abord fortifié la citadelle de cette ville de murailles, ils l'avoient fournie de toutes sortes de munitions: cependant ils n'eurent pas la résolution de soûtenir le siége, à l'approche de Philippe ils se retirerent. Maître de cette ville, il passa à un château du pays des Calydoniens nommé Elée, fortifié de murailles & plein de munitions de guerre, données par Attalus aux Etoliens. Les Macédoniens prirent encore ce château d'emblée, & ayant ravagé toutes les terres des Calydoniens, ils revinrent aux Oeniades. Philippe ayant considéré la situation de cette ville, & l'avantage qu'il en tireroit sur-tout pour passer dans le Péloponese, il lui prit envie de la fermer de murailles. En effet, cette ville est située sur le bord de la mer à l'extrémité de l'Acarnanie, où cette province se joint à l'Etolie, vers la tête du golfe de Corinthe. Sur la côte opposée dans le Péloponese sont les Dyméens, & l'Araxe n'en est éloigné que de cent stades. Le Roi fit donc fortifier la citadelle; il fit fermer de murailles l'Arsenal & le port, & pensoit à joindre tout cela à la citadelle, se servant pour ces bâtimens des matériaux qu'il avoit fait venir de Péanion.

Il étoit tout occupé de ces projets lorsqu'un courrier vint de Macédoine lui apprendre que les Dardaniens soupçonnant qu'il avoit des vûes sur le Péloponese, levoient des troupes & faisoient de grands préparatifs de guerre dans le dessein d'entrer dans la Macédoine. Sur cet avis il ne balança point à courir au secours de son Royaume. Il renvoya les Ambassadeurs des Achéens, les assûrant qu'aussi-tôt qu'il auroit mis ordre aux affaires de la Macédoine, avant toutes choses, il feroit son possible pour secourir leur République. Il partit en diligence, & prit pour retourner, la même route qu'il avoit prise pour venir.

Comme il se disposoit à passer le golfe d'Ambracie, pour aller d'Acarnanie en Epire, il rencontra Démétrius de Pharos, qui chassé d'Illyrie par les Romains se sauvoit sur une simple chaloupe. Nous avons déja rapporté l'histoire de cette défaite. Philippe le reçut avec bonté, & lui dit de prendre la route de Corinthe, & de venir en Macédoine par la Thessalie. Au premier avis qu'il étoit arrivé à Pella dans la Macédoine, les Dardaniens eurent peur & congédierent leur armée, quoiqu'elle fût presque dans ce Royaume. Cette retraite des Dardaniens fit que Philippe donna congé à tous les Macédoniens, & les envoya faire leur moisson; après quoi il s'en fut dans la Thessalie, & passa le reste de l'été à Larisse.



OBSERVATIONS

Sur le passage du fleuve Acheloüs par l'armée de Philippe.

Philippe marche au fleuve Acheloüs. Belle disposition de son infanterie pour le passage de ce fleuve. Elle le traverse en présence de la cavalerie Etolienne, & la met en fuite.

LA partie du passage de rivieres, qui est aussi essentielle dans la science de la guerre, que celle de la défensive, & celle des retraites d'armées, n'a pas été traitée plus au long par nos Auteurs dogmatiques, que ces deux dernieres. Montécuculi, qui est tout ce que nous avons de mieux pour ces trois parties, à force d'avoir voulu être concis, devient si laconique, qu'il laisse beaucoup de choses, & ne fait pour ainsi dire, qu'un précis de matieres à traiter dans un cours de science militaire; que l'on me pardonne ce reproche, c'est une preuve des beautés que je lui trouve, que de me plaindre qu'il n'y en ait pas davantage.

Comme la suite de ces Commentaires me ramene successivement à ces trois parties de la guerre, je les reprends en toute occasion avec plaisir; & j'espere ne pas mériter le reproche que je fais à ce savant Général.

C'est dans la vie des Grands Hommes de guerre que l'on trouve le récit des grandes actions en fait de passages de rivieres. Parmi les Modernes, le Prince Eugene, & Charles XII. sont selon moi ceux qui ont été le plus loin dans cet art: & parmi les Anciens, Philippe nous fournira souvent occasion de nous instruire, du moins dans les premieres années de sa vie durant lesquelles il fut un Prince aussi vertueux, qu'il fut un Héros digne d'être imité; mais, comme la plûpart des Conquérans, il devint tyran, & se rendit d'autant plus méprisable, qu'il avoit eu plus de vertus à étouffer.

Le passage de l'Achelolis nous présente une des mémorables actions que l'on puisse raconter. Ce Prince animé par la conquête d'une ville, dont la citadelle qui résistoit encore, n'étoit pas digne de l'arrêter, veut voler à de nouveaux exploits ; on lui dispute le passage d'une riviere qui devroit l'arrêter ; il remonte jusqu'au gué, car ce n'est pas l'ennemi qui l'arrête par sa présence, mais les seuls obstacles invincibles. L'ennemi place sa cavalerie en bataille vis-à-vis du gué, qui forme un défilé étroit à défendre. Quel est le Général ordinaire qui ose simplement envisager une pareille entreprise? La plûpart ignorant la force de leurs armes, manquent leurs meilleures ressources faute de savoir les employer : mais Philippe n'étoit pas de ce nombre; il savoit que la cavalerie n'est utile, dans ces entreprises, contre de la cavalerie, que lorsque les gués sont assez larges pour qu'elle puisse arriver à l'autre rive dans sa force, & en escadrons assez nombreux pour s'entre-secourir, & n'être pas pris en flanc par ceux qui l'attendent ; ainsi il ne fut point étonné de ne pouvoir en faire passer à ce gué trop étroit pour cela : mais en même-temps il savoit que de l'infanterie, munie d'armes de longueur, formée dans un ordre uni & serré, & sur beaucoup de profondeur, n'a pas grand chose à craindre de la cavalerie lorsque celle-ci est seule ; ainsi le Prince n'hésita pas à ordonner le passage. Il y destina son infanterie pesante à l'avant-garde, hérissée de ses longues armes, couverte de ses larges boucliers, & disposée par troupes, les unes à la queue des autres ; c'est-à-dire, qu'il forma de son infanterie une colonne dont le front remplissoit le gué, & qui connoissant toute sa force, ne s'ébranla point pour voir de la cavalerie arriver sur elle ; elle fit alte, & donna le temps aux portions de colonne, ou aux différentes troupes qui suivoient de se placer à côté d'elle ; c'est-à-dire, de se mettre en bataille : & comme chacune de ses divisions étoient sur plus de profondeur que de front, le tout forma une épaisseur si redoutable à la cavalerie, qu'elle ne se présenta plus au combat.

Voilà donc une colonne employée & avec succès : c'est que dans ce temps-là, plus qu'aujourd'hui, l'on connoissoit la force de l'infanterie ; elle étoit & sera toûjours la meilleure ressource des Généraux ; & puisque cette occasion se présente, je prie les gens du métier de vouloir comparer un instant cette colonne de Philippe qui se forme en bataille sur la rive du fleuve, où son épaisseur seule arrête toute la cavalerie Etolienne, avec nos bataillons sur quatre de hauteur, dépourvûs d'armes de longueur ; & je leur demande s'ils croyent que le premier bataillon qui arriveroit ainsi à la tête d'un gué, ou d'un défilé pourroit bien résister à un grand corps de cavalerie qui viendroit le charger ; fussent-ils même plusieurs ensemble? S'ils osoient se mettre en bataille la cavalerie leur passeroit sur le ventre ; il suffiroit pour cela d'un ou de deux escadrons bien conduits qui s'abandonneroient dessus tête baissée : ce qui n'arriveroit pas, si, au lieu de ces corps foibles & flottans, l'on prenoit ma méthode des six colonnes pour gagner du terrein, & s'éloigner du gué ou du défilé en avançant sur l'ennemi. Je le soûtiens, & j'ai trouvé M. le Marquis

de Chanton, l'un des plus savans & expérimentés Officiers que j'aie connus, de même avis que moi, disant que *la cavalerie la plus déterminée n'oseroit jamais affronter un corps d'infanterie rangée de la sorte.* Il ajoûtoit même ; *A quoi bon des pertuisanes dans vos colonnes ?* mais malgré cela j'y en mets un septiéme.

Comme je ne suis point partial, il est juste d'observer que les Etoliens firent une grande faute. Dès qu'ils virent qu'ils n'avoient à faire qu'à de l'infanterie, ils devoient s'approcher tout près du gué, charger en arrivant, & ne pas donner ni le temps, ni le terrein de se mettre en bataille aux différentes portions de colonnes qui débouchoient. Mais il y a une fatalité répandue sur ceux qui défendent des lignes, ainsi que sur ceux qui défendent le passage des rivieres : l'avantage assûrement est de leur côté, ils sont toûjours battus, & l'on passe malgré eux. J'en ai dit les raisons dans mes Observations sur la bataille de Selasie, paragraphe 3 du premier volume ; mais mon étonnement demeure, de ce que non-seulement les armées passent des rivieres & des fleuves défendus, par le moyen des gués, mais même par des batteaux & des ponts, & cela presque toûjours sans résistance.



OBSERVATIONS

Sur le passage des rivieres de vive force, & qui se trouvent guéables en quelques endroits.

§. I.

Importance de cette entreprise. Précautions que l'on doit prendre.

Il est constant que dans le passage, & la défense des rivieres, il arrive ce qui arrive toûjours dans la plûpart des opérations de la guerre ; celui qui attaque comme celui qui défend, ignore une partie de ses avantages, & en suppose d'imaginaires à son ennemi ; & chacun croyant son ennemi capable d'employer tous les obstacles que lui-même se forge contre ses desseins, il arrive souvent que celui qui pourroit passer ne l'entreprend pas, & que celui qui pourroit défendre le passage cede aux moindres efforts, parce qu'il croit qu'ils vont être suivis, & qu'ils sont accompagnés de plus grands, lesquels souvent l'ennemi ne peut faire ou ne s'imagine pas.

Je ne prétends pas cependant traiter de bagatelle une opération de cette espece ; je la regarde même comme très considérable, puisqu'une fois l'affaire entamée il n'est plus question de retraite, & la partie d'armée qui a passé, doit vaincre ou périr. Ainsi l'on ne doit jamais s'y hasarder qu'après avoir employé une infinité de précautions qui en assûrent le succès, dont la premiere de toutes doit être, selon Montécuculi, une grande impartialité dans l'examen des moyens & des obstacles. L'on doit se garder de la séduction,

duction, comme un juge integre dans l'examen d'un procès; se mettre à la place de l'ennemi, & le faire agir dans ses calculs comme l'on agiroit soi-même.

Avant de prendre sa résolution il y a quantité de choses à observer qui aident à se déterminer, ou qui font abandonner pareil projet; nous les appellerons précautions déterminatives, pour les distinguer des précautions préparatives, ainsi que des dernieres à prendre pour le moment où l'on opere.

Rien n'apporte plus de facilité dans l'exécution de tout ce que l'on entreprend, que l'ordre établi dans l'arrangement des soins primitifs & nécessaires: c'est pourquoi dans le courant de cet Ouvrage, je tâche sur-tout de détailler les principes que l'on doit se faire sur toutes les parties de la guerre.

La premiere des précautions déterminatives pour le passage d'une riviere, est sans contredit la connoissance du lit de la riviere. On y parvient par soi-même, lorsque l'on est en état, ou que l'on a été autrefois en état d'y voir: mais la plûpart des Généraux étant obligés de voir par les yeux d'autrui, ils doivent n'employer à cette connoissance que des gens du métier, car ce n'est pas le tout que de savoir par les gens du pays qu'il y a un, ou plusieurs gués sûrs, il faut savoir quelle est la nature de la riviere; de quelle largeur, & profondeur sont les gués; si le fond est toûjours bon, ou s'il ne l'est qu'accidentellement, si les rives ne sont point escarpées, ou trop difficiles à applanir; de quel côté est l'escarpement, quelle est la nature de l'escarpement, s'il est possible de l'applanir, en combien d'heures, & par combien de travailleurs il peut l'être; quels sont les moyens pour garantir ces travailleurs du feu de l'ennemi, & les soûtenir sans trop de périls; si avant d'arriver au gué il n'y a point d'endroits marécageux, impraticables, ou qui puissent le devenir par le passage des hommes & des chevaux; (quand le fond du marécage n'est pas reconnu bon, cela arrive presque toûjours: après qu'un ou deux escadrons ont passé, les autres ne passent plus) s'il y a à portée de ce marais des bois pour faire des fascines pour en faciliter le passage, ou s'il faut les y apporter de loin; si après avoir passé le gué, il n'y a pas de pareils marais à craindre, cela est fort ordinaire le long des rivieres guéables, & ces marais sont plus difficiles à passer que les rivieres. Quand il y a plusieurs gués, il faut les faire reconnoître tous avec le même soin, ensuite connoître par ceux que l'on y a envoyés, leurs distances, ainsi que le secours mutuel que l'on peut se procurer par les différentes armes auxquelles ils sont propres; tel gué est bon pour la cavalerie, tel autre pour l'infanterie; cela se décide relativement à la quantité d'eau, & au fond de sable, de gravier, ou de vase, & relativement au terrein qui borde la riviere; il peut être brisé, rempli de haies, de ravines, de fossés, ou en plaine.

Toutes ces connoissances nécessaires décident des mesures que l'ennemi peut ou doit prendre pour empêcher le passage; & c'est en les acquérant qu'on se met en état de le combattre avec succès.

C'est encore une connoissance très-déterminative que de savoir que l'on peut faire passer de l'infanterie & de la cavalerie ensemble,

ou alrernativement par les mêmes gués : comme l'on ne doit jamais séparer les deux armes, c'est, sans contredit, un grand avantage que celui-là.

Il faut ensuite des connoissances exactes des rives & des terreins qui avoisinent, connoître, par les gens du pays, la nature du courant de l'eau, s'il est sujet à s'accroître tout d'un coup par des orages, ce qui est alors accidentel & peu reglé, ou par des fontes de neiges, ce qui est assez régulier dans tels & tels mois.

Après avoir examiné avec soin les obstacles ou les avantages de la nature, il faut s'attacher à connoître ceux que l'ennemi & l'art y ont employés, c'est encore l'ouvrage de gens du metier ; & voici sur quoi doit porter l'attention pour se mettre en état de rendre un compte exact.

D'abord on doit reconnoître si, en ménageant quelque retenue, ou quelqu'écluse au-dessus on ne peut pas donner de l'eau au moment du passage, qui emporteroit ceux qui passeroient, ou qui couperoit la communication avec ce qui auroit passé : si les gués ne sont point rompus par des trous, des puits, des coupures que l'ennemi auroit pû faire : s'ils ne sont point embarrassés de chausses-trapes, de madriers enfoncés, & garnis de pointes de fer, de piquets entrelacés, & plantés près à près sous l'eau, d'arbres entiers attachés au fond avec leurs branches : en un mot, de tous les obstacles que l'ennemi peut employer. Il faudra sur-tout s'assûrer s'il n'a point retranché la rive opposée ; & s'il l'a fait, quelle nature de retranchement il a employé ; s'il a élevé des redoutes, placé des batteries ; s'il est campé près ou loin du bord, si ces redoutes se protégent les unes les autres, si elles sont isolées, si le camp les protege, & enfin quelles sont les troupes qui les défendent ; & le Général doit mettre toute son attention à connoître leur caractere, ainsi que celui de ceux qui les commandent ; cela sur-tout détermine pour le lieu du passage plus encore que tout le reste. M. le Prince Eugene passa l'Adige deux fois en 1701. & en 1706, au poste du Général, dont il se méfioit le moins, & il ne fut pas trompé. En 1708 pour passer l'Escaut il n'eut garde de tenter son passage du côté de Portes, quoiqu'il y eut peu de troupes, & que le passage parût aisé ; il y savoit le Marquis de Goësbriant, ç'en fut assez pour le déterminer en faveur de l'endroit réputé le plus difficile qui étoit le côté de Berken ; il ne fut point trompé dans son calcul, il passa sans accident.

Quand un Général par lui-même ou par des gens de confiance, s'est mis en état par toutes ces connoissances de prendre une bonne détermination, il faut qu'il observe trois choses essentielles.

La premiere est de ne pas changer d'avis une fois son parti bien pris ; rien n'inspire tant de méfiance aux troupes, ni ne ternit autant la réputation que ces incertitudes : ainsi, quoi qu'il arrive, quand on a tout prévû on doit aller en avant, & compter, autant sur la fortune, qu'on y doit peu compter lorsque l'on délibere.

La seconde est de ne jamais approcher de l'ennemi ni marquer son point d'attaque que lorsque la poire est mûre, & que l'on a sous la main toutes les choses dont on a besoin pour attaquer tout de suite,

& ne pas donner le temps de se reconnoître à ceux qui défendent.

La troisieme est de faire une disposition qui donne lieu à la grande activité de laquelle dépendent toûjours ces sortes d'entreprises. Je l'ai déja dit en tant d'occasions, il faut que chacun marche à la place où il doit combattte, que les armes soient distribuées relativement au terrein où on doit les employer, & que l'ordre de marche dépende de l'ordre de combat, pour que le temps de se mettre en bataille ne donne pas à l'ennemi celui de s'y mettre lui-même.

Cet article comprend la tactique, à l'égard de laquelle j'ai déja dit tant de fois que celui qui employe la meilleure doit vaincre. J'ajoûte ici, que si tous deux suivent la même, celui qui se défend doit avoir l'avantage. Je vais proposer mes idées à ce sujet, toûjours relatives à ma colonne.

Pour y procéder avec ordre, je vais d'abord traiter du passage de riviere de vive force à la faveur d'un bon gué, vis-à-vis d'une armée ennemie qui le défend, sans employer la ruse, ni de part, ni d'autre; & ensuite nous traiterons des passages auxquels la ruse peut être de quelque ressource.

§. II.

Précautions qu'on doit prendre pour le passage d'une riviere guéable. Méthode de purger un gué. Ordre & distribution de chaque arme au passage d'une riviere. Que l'infanterie doit passer la premiere sur plusieurs colonnes, & combattre dans cet ordre.

L'Opération dont il s'agit étant aussi rare qu'elle est brillante, on ne peut pas imaginer que l'expérience puisse apprendre à personne quelles sont les mesures pour réussir, puisqu'à peine voit-on dans un siecle un passage de riviere à gué de vive force, vis-à-vis d'une armée en bataille. C'est donc uniquement à l'étude, que l'on doit avoir recours pour apprendre à s'y conduire. Elle est ici d'autant plus nécessaire, que celui qui attaque ne peut compter, ni sur son bonheur, ni sur la négligence de son ennemi, ni sur son incapacité à un certain point, puisque celui qui n'a qu'un objet à défendre n'a que faire de partager son attention, ni ses forces, & que le moindre génie dans le Chef, ou dans les troupes, suffit pour défendre un gué vaillamment. D'ailleurs celui qui attaque doit compter toûjours sur la plus belle, & la plus industrieuse défense; ainsi il ne peut espérer de succès qu'à force de bonnes mesures, de supériorité dans sa disposition, & de courage: c'est l'étude seule qui donne les deux premieres. C'est ici où il faut faire dire de soi ce que l'on disoit de M. de Turenne: *qu'il n'alloit jamais au-devant de l'ennemi pour l'attaquer, qu'il n'allât en même-temps au-devant de ses desseins.*

C'est donc l'étude qui nous apprend que l'ennemi a embarrassé quelquefois les gués par tout ce que nous avons dit dans l'Article précédent: mais en même temps elle nous instruit à les nettoyer, après avoir fait sonder & reconnoître l'espece d'obstacle que l'on a employé. Comme pour cette opération ainsi que pour tous les préparatifs nécessaires à faire au bord du gué, il importe de n'être pas vû du feu de l'ennemi, il faut arriver au moins trois ou quatre heures avant le jour, pour pouvoir attaquer dès que le

jour commence à paroître. Quand on craint que l'ennemi n'ait embarrassé le gué, il feroit encore mieux d'arriver à l'entrée de la nuit, afin d'avoir plus de temps pour le nettoyer.

On employe ce temps d'abord à faire sonder le gué par quelques cavaliers intelligens. Comme il faut fort peu de temps pour faire des puits, des trous, des especes d'estocades, & encore moins pour jetter des chausse-trapes, des tables cloüées, &c. il ne faut pas se contenter que le gué ait été reconnu d'avance.

Je crois, pour enlever tous ces obstacles, que des grifes de fer, à peu près semblables aux fers des chaloupes, & que l'on attacheroit à de longues cordes pour pouvoir les jetter fort loin, & retirer avec les arbres ou autres empêchemens, seroient encore meilleures que les rateaux dont se servir le Prince de Condé en 1567: l'exemple mérite d'être rapporté.

Ce Prince voulant passer la Seine malgré les Royalistes, ceux-ci ayant jetté dans le gué des chausse-trapes, des madriers cloüés, des cercles, &c. d'Aubigné rapporte, que *le Prince plaça quatre cents arquebusiers à des saules sur le bord de l'eau, pour la garde de ceux qui avec des rateaux purgerent le gué.* Schomberg s'étant ensuite jetté à l'eau, chargea rudement les Royalistes, *leur tua une quarantaine d'hommes, & rapporta deux drapeaux au Prince de Condé*, qui faute d'ordre de Chevalerie à lui donner, lui mit au tour du col une chaîne d'or de deux cents écus en présence de l'armée.

Il se servit donc de rateaux, dont je crois la méthode bonne, mais elle est meurtriere: d'ailleurs l'une & l'autre, très-propres à nettoyer des gués d'une petite riviere, ne vaudroient pas grand'chose pour une riviere bien large, à moins que ceux qui opereroient ne fussent protégés par un feu supérieur de canon & de mousqueterie.

Quant aux chausse-trapes si le fond est de gravier, & qu'il n'y ait pas lieu d'esperer qu'après le premier passé, ils s'enfonceront dans la boue ou dans le sable; je ne vois de moyen de s'en garantir que de faire provision de claies que le soldat se passe de main en main, & qu'ils chargent de pierres pour les enfoncer, & passer dessus sans s'estropier. Sans cela une bonne quantité de ces instrumens répandue dans un gué, suffit pour le rendre impraticable.

Tandis que l'on sonde le gué, comme je viens de dire, & que l'on travaille à le nettoyer, s'il en est besoin; l'on placera les batteries à droite & à gauche, pour foudroyer la rive ennemie dès que le jour paroît, observant dans l'emplacement de se menager des feux obliques qui sont les plus dangereux, & qui croisent sur l'issue du gué empêchent l'ennemi de s'en approcher. On doit aussi faire faire à l'infanterie des épaulemens, pour que les troupes qui sont en bataille, tandis que les autres passent, puissent sans rien craindre fournir un grand feu bien dirigé. Ce n'est qu'à la faveur de cette précaution que l'on peut attendre quelque succès d'une entreprise aussi hardie.

Maintenant il est question de la disposition des troupes pour le passage; c'est sur elle qu'on a dû régler leur marche, ainsi que je l'ai dit: de sorte que pour combattre dans l'ordre que je vais proposer, je crois

21 – P. du T. 2

22

ORDRE DE BATAILLE SELON LE



que l'on doit marcher ainsi. Les colonnes d'infanterie entre mêlées, & suivies chacune de quelques escadrons, qui puissent au moment que l'on se formera, prendre leur poste, entre-mêlés, ainsi que l'on va voir avec les bataillons; & l'on doit faire marcher à la tête de tout les pontons, parce que je conseillerai toûjours à ceux qui voudront passer une riviere à gué, d'établir au-dessus, & au-dessous des ponts, dès qu'on le peut, pour accélerer le passage des troupes, & les faire se soûtenir réciproquement : cela supplée à la largeur du gué.

On doit aussi faire marcher avec les pontons quelques pieces de campagne pour assûrer d'autant la tête des colonnes. Etant arrivé sur le bord, on se met en bataille dans l'ordre le plus convenable à la disposition suivante pour passer.

Pour rendre sensible l'ordre que je propose, je suppose une armée *A*, qui veut passer le gué *B*, vis-à-vis l'ennemi *C*, & je suppose le gué assez large pour le passage de deux bataillons sur le front qu'ils occupent aujourd'hui. Pour profiter de tout l'avantage de cette largeur, au lieu de deux bataillons, j'y fais marcher de front six colonnes de deux ou trois sections chacune, comme on voit en (2), lesquelles fraisées de leurs pertuisannes, hérissées de leurs bayonnettes, & suivies en queue de leurs grenadiers, les soldats ayant la précaution d'élever leur fournimens & leurs fusils, auront ordre de charger tout ce qui se présentera, sans s'amuser à tirailler, & de gagner en avançant, tout le plus de terrein qu'elles pourront pour donner aux suivantes, & à la cavalerie, du terrein pour se former, laissant entr'elles, après qu'elles seront hors de l'eau, l'espace nécessaire pour les escadrons (3), soûtenus chacun de leur pelotons de grenadiers (4).

Chaque cavalier portera en passant un fantassin en croupe pour plus de diligence, ainsi de suite jusqu'à ce que tout soit passé ; & par cet ordre, il est visible qu'il passera le double de monde qui passeroit par la méthode ordinaire ; voilà quant à la diligence. Quant à la force, elle consiste dans la facilité des mouvemens que nous allons expliquer.

Pour la facilité de se mettre en bataille, les colonnes pouront être de trois ou quatre sections chacune, lesquelles sections après avoir passé, dédoubleront pour former un plus grand front de bataille, & se formeront à côté des autres, pour former de l'autre côté de l'eau chaque corps séparé, tels qu'ils sont dans le plan ponctué. On peut s'y prendre de deux façons, ou en faisant dédoubler les colonnes & les escadrons à droite & à gauche des premieres colonnes qui combattent, jusqu'à ce qu'un corps soit tout à-fait formé ; ou en faisant écarter à droite & à gauche les premieres colonnes, lesquelles en s'éloignant du centre, à mesure qu'il arrivera du monde pour l'occuper, laisseront le terrein nécessaire à ce qui suit pour se mettre en bataille, chaque troupe occupant le centre à son tour. Ce mouvement est plus court & plus simple, que de dédoubler à la droite & à la gauche les trois ou quatre premiers corps qui combattront.

Chacun des corps que je propose peut combattre indépendamment l'un de l'autre, étant composés des deux armes, & soûtenus chacun par une ou deux colonnes 9) de réserve, placées vis à-vis des intervalles des

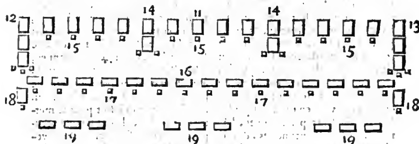
escadrons (3), ayant chacun leurs aîles formées d'une colonne de trois sections; ce qui garantit de la crainte lorsqu'on est débordé, outre que ce qui déborderoit seroit battu des batteries (10) qui le prendroient en flanc, ainsi que de la mousqueterie placée sur la rive.

Quant à la disposition des corps entr'eux, lorsque le premier (5) est formé, & marche en avant, les autres (6) (7) en arrivant prendront la droite & la gauche, un peu en arriere de l'alignement des premiers, empêchant ainsi par leur feu, l'ennemi d'envelopper le premier corps, & s'il marche pour le charger, ces deux corps (6) & (7), le chargeront en flanc, ou de front, comme il se présentera, la bayonnette au bout du fusil, chacun secondé des escadrons qui sont entremêlés. L'ennemi ne sauroit résister aux efforts réunis de ces deux armes, qu'en prenant un ordre semblable. Quand les trois premiers corps auront passé, on fera passer quelques pieces de canon que l'on placera dans les intervalles (8).

J'imagine encore un ordre moins composé, & plus avantageux peut-être par-là.

La premiere ligne (11), toute d'infanterie en colonne, les aîles couvertes de grosses colonnes de trois sections (12) & (13). Le centre renforcé par celle de deux (14) chacune soûtenue & suivie de leurs grenadiers (15), la seconde (16), formée de toute la cavalerie, & de ses pelotons (17), flanquée des colonnes un peu en arriere (18), & les dragons en réserve en trois corps (19).

Le but de l'une & de l'autre de ces dispositions, est de percer par le centre, peu inquiet d'ailleurs d'être débordé, attendu qu'une armée partagée par son centre, n'est pas capable de grands efforts.



§. III.

Regles à observer, lorsqu'on passe des rivieres à gué, & de vive force.

JE n'ai dit qu'un mot en passant de la précaution utile, & presque nécessaire, de jetter des ponts en même-temps que l'on passe à gué. J'ajoûte ici que lorsque les gués sont étroits, quand même il y en auroit plusieurs dont le voisinage feroit avantageux à celui qui veut passer, il ne doit pas négliger d'établir des ponts, non-seulement pour accélerer le passage de son armée, mais encore pour l'assûrer contre un orage, ou un prompt accroisse-

ment d'eau que l'ennemi pourroit se procurer par quelques écluses, ou quelques étangs dont il couperoit les digues : alors les ponts suppléent à tout.

Outre cette précaution, quand il y a une abondance d'eau, & une rapidité un peu considérable pour l'infanterie, on doit faire attention à deux choses; l'une de mettre quelqu'intervalle entre les rangs, crainte que la trop grande pression des hommes ne forme une espece de digue, qui en élevant l'eau, en augmente le poids, quelquefois si fort, que les premiers rangs en sont culbutés, & culbutent tous ceux qui sont au-dessous.

La seconde, de placer de la cavalerie au-dessus & au-dessous du gué, pour rompre le trop de rapidité, & faciliter le passage des soldats : celle qui est au-dessous en soûtenant les eaux suspend la rapidité, & reçoit les hommes qui pourroient tomber, & être emportés par le courant.

On apprend toutes ces choses par la lecture des histoires, & des ouvrages dogmatiques des Anciens & des Modernes; & qui est-ce qui fait que les grands Capitaines de nos jours se sont plûs si assiduement à la lecture des Commentaires de César, si ce n'est qu'ils y trouvoient des leçons, & que plus on est grand & savant, plus l'on est avide d'instructions? Le seul passage de la Segre que j'ay déja cité, nous apprend par la conduite de ce grand homme, la façon de rendre une riviere guéable, par les canaux qu'il fit creuser au bord de la riviere, & la façon d'y faire passer de l'infanterie, malgré la quantité d'eau, sans courir trop de risque. On peut lire dans les précedens volumes le passage tout du long; je ne cite ici que ce qui a rapport à mon sujet. D'Ablancourt parlant des représentations des soldats de César traduit ainsi : *César touché de ces paroles, & de leur courage, crut qu'il falloit tenter quelque chose, quoiqu'il craignît d'exposer son armée au passage d'un grand fleuve; & ayant laissé les plus foibles avec une légion & tout l'attirail, il mit grand nombre de chevaux au-dessus & au-dessous du gué, & passa ainsi sans avoir perdu un seul homme : quelques-uns emportés du courant furent sauvés par la cavalerie.*

Tous les grands hommes de guerre se sont formés par la lecture des actions de celui-là; & c'est sans doute ce trait qui engagea le Prince d'Orange en 1586 à ce que dit d'Estrade, à user de cette précaution au passage de la Meuse. Il apprit qu'il y avoit un gué entre Mastrick & Ruremonde; il y marcha à l'insû de l'ennemi, & fit passer son infanterie au dessous, & une colonne de cavalerie au-dessus, pour rompre le fil de l'eau; l'infanterie portant ses armes sur la tête passa sans accident, *bien que le gué*, dit-il, *fût très-difficile, sa cavalerie qui traversoit au-dessus rompant la force de l'eau, qui sembloit diminuée & retenue par cet artifice.*

Alexandre, dans le passage du Granique, nous a donné encore de belles leçons, mais sur-tout une que je ferai remarquer dans le courant du passage que je vais rapporter mot à mot; je le tire de la traduction de d'Ablancourt.

Avant de l'entreprendre, je prie le Lecteur de faire attention à l'espece d'action que je vais citer. Il y avoit à la vérité un gué assez large : mais la position respectable des

Perses, l'habileté de leur Chef Memnon, & les efforts de Parmenion pour engager Alexandre à ne pas passer, sont trois circonstances qui caractérisent ce passage d'une façon digne d'attention.

Ce Parmenion étoit un Chef d'une grande habileté, mais beaucoup moins entreprenant que son maître, lequel n'eut point acquis un nom aussi célebre s'il eût déféré davantage aux avis prudens de ce sage guerrier. Je ne fonde point l'épithete que je lui donne (à Parmenion), sur le trait que je vais citer, je ne trouve pas le raisonnement bien solide, on en va juger.

Alexandre marchoit en bataille vers le Granique avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, & la cavalerie sur les aîles: le bagage venoit à la queue des troupes. Ageloque conduisoit les coureurs avec cinq cents soldats armés à la légere, & les piquiers à cheval. Comme l'armée approchoit du fleuve, les coureurs rapporterent que les Perses étoient rangés en bataille à l'autre bord. Alexandre disposa les troupes pour le combat; lorsque Parmenion vint lui dire, qu'il lui conseilloit de camper en cet endroit, en ordre de bataille, & d'attendre au lendemain à passer la riviere, parce que les ennemis étant plus foibles en infanterie feroient difficulté de camper si près de lui, & qu'il seroit passé le lendemain avant qu'ils fussent en état de l'empêcher. Il ajoûta qu'il étoit dangereux de hasarder le passage d'une riviere à la vûe de l'ennemi, qu'on ne pouvoit passer sans défiler, à cause des fosses qui y étoient, & que l'autre bord étoit relevé: de sorte qu'il seroit aisé à la cavalerie Persienne, qui les attendoit en bataille de les défaire n'étant pas en ordre de combat; qu'outre la perte que l'on recevroit, cela seroit de dangereuse conséquence pour l'avenir, & que la réputation des armes dépendoit des commencemens.

La premiere partie de ces représentations ne me paroît pas d'un habile homme, puisqu'un jour de plus pouvoit ajoûter aux obstacles de l'art, & ne diminuoit pas un de ceux de la nature. Quant à la seconde qui étoit de ne point tenter le passage, Alexandre va résoudre cette difficulté.

Alexandre lui répondit, qu'il rougiroit de honte, si après avoir passé l'Hellespont il s'arrêtoit devant un ruisseau, car c'est ainsi qu'il appelloit le Granique; que cela ne répondoit pas à l'opinion qu'on avoit de son courage, & de la valeur des Macédoniens; & que les Perses s'énorgueilliroient de voir qu'on ne faisoit rien de digne de leur frayeur & de leur attente.

L'ennemi avoit vingt mille chevaux, & presqu'autant de gens de pié: la cavalerie bordoit le rivage, & faisoit un grand front pour border tout le passage. L'infanterie composée des Grecs qui étoient à la solde de Darius, étoit derriere sur une seconde ligne, parce que le lieu alloit en remontant.

C'étoit habilement profiter de la nature du lieu que d'avoir posté cette infanterie sur un amphithéatre dont l'élevation lui donnoit le moyen de lancer les armes de jet par dessus la tête des premiers rangs, & de la cavalerie qui étoit au bas; il falloit pour cela, que la place où étoit cette cavalerie fût bien peu large, & que l'infanterie Perse eut des armes de jet qui atteignissent de loin comme font aujourd'hui nos armes à feu.

Comme

Comme ils virent Alexandre s'avancer vers leur aîle gauche, car ils le reconnurent aisément à sa suite & à l'éclat de ses armes, ils serrerent davantage leurs escadrons de ce côté-là. Les deux armées demeurerent long-temps en présence sur le bord de la riviere, comme si elles eussent redouté l'évenement. Les Perses attendoient que les Macédoniens entrassent dans l'eau pour les charger à leur avantage lorsqu'ils voudroient prendre terre, & les autres sembloient choisir de l'œil l'endroit le plus propre pour passer, & épier la contenance de l'ennemi. Alexandre, s'étant fait amener son cheval, commanda à sa noblesse de le suivre, & de se porter en gens de cœur. Il fit passer les coureurs les premiers avec les Péoniens, & un bataillon de gens de pié sous la conduite d'Amintas d'Arrhabée, & devant eux les escadrons de Socrates.... pour lui, menant l'aîle droite, il poussa dans le fleuve suivi de toute l'armée au son des trompettes; & les soldats haussant le cri de bataille, il ne marchoit pas droit à l'autre bord, mais biaisoit suivant le fleuve pour ne pas rencontrer les ennemis en défilant, mais en bataille s'il le pouvoit.

Voilà la leçon dont j'ai parlé pour le passage des gués; par cette façon de les traverser, on laisse à l'eau un écoulement plus libre, le soldat en est d'autant moins surchargé de son poids: & cet ordre de marche a de plus l'avantage très-grand de ne point présenter une tête à l'ennemi, mais en le tenant en jalousie par tout son front, on l'attaque tout d'un coup par la face de la colonne sans qu'il ait pû diriger sa principale résistance sur aucun point; & on lui fait essuyer en marchant, tout le feu que peuvent fournir des troupes dans cette position, ce qu'on ne pourroit pas en marchant droit à lui.

Les Perses voyant approcher les troupes de Socrates & d'Amintas, commencerent à tirer dessus, & descendirent en bas, où la pente étoit plus facile, pour en défendre l'abord; les chevaux s'entrechoquerent rudement, les uns tâcherent de prendre terre, les autres de l'empêcher. Les Macédoniens moindres en nombre, outre le désavantage du lieu, étoient encore percés des traits qu'on leur tiroit d'en haut; d'ailleurs la fleur de la cavalerie Persienne s'étoit ramassée en cet endroit, & Memnon y combattoit avec ses fils. Les Macédoniens donc plierent d'abord, après avoir perdu les premiers rangs qui firent très-vaillamment, & se retirerent vers Alexandre qui marchoit à leur secours à la tête de l'aîle droite, & donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattoient les Généraux. La mêlée fut grande autour de sa personne; car les Macédoniens passoient déja à la file, & quoiqu'ils se battissent à cheval, ce combat étoit de pie ferme, & d'homme à homme, comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son ennemi, & de gagner du terrein sur lui: mais enfin les Macedoniens l'emporterent par leur force & leur expérience, outre l'avantage de leurs armes, & qu'ils combattoient contre des dards & des javelots, avec des lances de cornouiller. Il suffit, pour abbreger, de passer à la fin du récit, qui dit, qu'*enfin le Perses firent jour en cet endroit, blessés par les Macédoniens au visage & choqués rudement, outre l'incommodité que leur apportoient les gens de traits entremêlés parmi la cavalerie. Aussi-tôt que le milieu ploya, les deux aîles se*

renverserent & prirent la fuite. Les ennemis y perdirent quelques mille chevaux, car ils ne furent pas poursuivis, parce qu'Alexandre tourna tout aussi-tôt tout court sur l'infanterie, qui demeuroit ferme en son poste, plutôt par étonnement que par résolution: mais comme la cavalerie la vint envelopper, & la phalange la choquer de front, elle fut toute taillée en pieces à la réserve de deux mille qu'on fit prisonniers.

Comme ce fut la plus grande force de la disposition d'Alexandre qui lui procura la victoire, & non le nombre ni la supériorité de courage, il faut savoir en quoi consistoit cette supériorité dans l'ordre de combat; & je crois que l'on peut la réduire à trois chefs; l'un la différence des armes: les Perses n'étoient armés que de dards & de javelots, & les Macédoniens l'étoient de lances, armes de longueur préférables aux plus courtes. En second lieu, Alexandre avoit entre-mêlé sa cavalerie de gens de traits, ce qui ayant réuni les efforts des deux armes, contre le seul effort de la cavalerie Persienne, la fit succomber. Et le troisieme, fut l'ordre de marche à travers la riviere, lequel en biaisant, comme je l'ai fait remarquer, présenta un front tout d'un coup, tandis que les Perses n'attendoient qu'une tête contre laquelle, le texte dit, qu'ils avoient réuni leur meilleure cavalerie.

La présence & l'exemple d'Alexandre opposée d'ailleurs à l'habileté & au courage de Memnon, fut la quatrieme cause d'une victoire aussi brillante.

Il est encore à remarquer, qu'Alexandre fit passer d'abord un corps d'infanterie, quoique l'ennemi lui opposât de la cavalerie; à la vérité il la fit soûtenir par un corps de cavalerie destiné à cela uniquement: mais c'étoit lui faire ouvrir le passage, ainsi qu'avoit fait Philippe au fleuve Acheloüs.

Puisque la matiere nous a amenés à rapprocher dans si peu d'espace les faits de deux guerriers aussi fameux qu'Alexandre & César, je ne puis résister à l'occasion de les comparer, & de décider bien plus hardiment que la plûpart des gens, qui sentent une différence très grande entr'eux, sans oser prononcer que César est fort au-dessus d'Alexandre: & puisque j'ai pris le ton décisif, je ne veux pas m'en tenir là; & j'ajoûterai que je mets encore Charles XII. fort au-dessus d'Alexandre. Ce ne seroit rien que de rapporter sechement mon opinion: quand on a la hardiesse d'ouvrir un avis aussi contraire aux préjugés, & que l'on respecte aussi peu l'ancienne opinion, il faut en rendre raison, & mettre le public à portée de prononcer.

Je commence d'abord le parallele que j'en vais faire par les qualités sociales, & les vertus civiles; il n'est pas douteux que dans cette premiere partie le Moderne ne l'emporte. Ce n'est pas même faire son éloge que de le dire; puisqu'il n'est rien de si vrai que ce que dit Bayle, au sujet de ce grand Alexandre, qu'il n'y a point aujourd'hui de Prince que mille volumes ne dégradassent de toute sa gloire, s'il faisoit la moindre partie de ce qu'a fait Alexandre. Il veut parler des mauvaises actions qu'a fait ce Héros, & qu'il n'a pû effacer par ses victoires: traiter plus au long cet Article seroit les dégrader tous deux.

Quant aux qualités militaires qui caractérisent les Héros, il s'agit de la comparaison des faits, que char-

cun est en état de faire par la lecture de leur vie. Je n'entreprends pas de la faire tout au long, ce n'est pas de mon sujet; mais je puis dire en passant, que Charles XII. a eu des ennemis bien plus redoutables à combattre, qu'il n'a pas eu moins de désavantage du côté du nombre qu'Alexandre. Au lieu de ces Perses efféminés qui s'opposerent au Grec, le Suedois trouva des Généraux, des soldats aguerris, qui ne succomberent point sous leur propre crainte; mais qui furent obligés dans les batailles, à céder la victoire à l'habileté & au courage du Chef de leurs adversaires; car il montra dans toutes ses actions autant de talens que de valeur. Il fut toûjours entouré d'obstacles & de difficultés qu'il surmonta, autant par sa prudence que par son épée. Dans toutes ses actions, il fut toûjours caractérisé par une connoissance exacte de l'art de la guerre; & s'il fit des fautes, on peut dire en sa faveur, qu'Alexandre a fait voir par ce que nous connoissons de lui, qu'il en eût fait davantage s'il eût eu des ennemis à combattre, tels que ceux de Charles XII. Jamais ce Prince n'a donné un combat, ni une bataille, sans employer tout ce que l'art a de plus beau & de plus excellent : on lui trouve la même audace qu'au Grec, qui ne comptoit que sur la fortune; celui-ci y comptoit, il est vrai, mais il ne négligeoit pas les ressources que la science procure.

D'ailleurs la vie de Charles XII. nous fournit bien plus de faits éclatans que celle d'Alexandre. Combien a-t-il passé de fleuves, de rivieres à gué, à la nage, sur les glaces, sur des ponts, toûjours en présence de l'ennemi, & toûjours avec succès! jamais Alexandre n'a soûtenu de siége, ni par conséquent soûtenu de breche à la tête d'une garnison, comme fit Charles à Stralsund en 1715. La défense de sa maison à Bender ne trouve rien qui puisse lui être comparé dans la vie d'Alexandre; il la soûtint avec toute l'habileté possible, & une si grande opiniâtreté, que le canon même ne put l'en déloger; il falut y mettre le feu; & ce Héros forcé par les flammes d'en sortir, parut encore redoutable à la multitude d'ennemis qui l'accabloient. On ne trouve rien de pareil dans la vie ni dans les actions d'Alexandre. Sans contredir la plus savante, & la plus difficile de ses victoires fut le passage du Granique. Je crois en avoir relevé suffisamment le beau & le profond : mais cela n'altere point la gloire du Suédois; & pour finir cette digression, & ramener le Lecteur à notre sujet, je vais rapporter succinctement le passage de la riviere ou du canal Holorvitz, qui vaut bien celui du Granique. Je le tire de Limier qui l'a certainement écrit sur de bons mémoires.

Le Roi, dit-il, *toûjours impatient de vaincre, ne put gagner sur lui d'attendre ses pontons qu'on ne pouvoit faire avancer assez promptement, parce que les chemins avoient été gâtés par les pluies. Pour encourager ses Trabans à le suivre, il se jetta le premier à la nage. Les soldats, les armes sur la tête, imitent avec joie l'ardeur de leur maître, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, les autres jusqu'au col, & arrivent heureusement à l'autre bord : mais le marais, qui bordoit le canal du côté de l'ennemi, donna beaucoup de peine à traverser, & on ne put le faire sans désordre. Cependant malgré les difficultés, & le feu continuel du canon*

des ennemis, sa Majesté gagna le terrein d'entre les deux aîles des Moscovites pour empêcher que la droite ne donnât du secours à la gauche. Le Roi fit ce coup d'habile Général par un mouvement si subit, que les Moscovites de la gauche, se voyant séparés de la droite, furent contraints de quitter leurs retranchemens, & de prendre poste devant le bois, où sa Majesté alla sans différer les attaquer à quatre heures & demie du matin, avec ses seules gardes à pié. Il avoit ordonné à ses autres Régimens d'entrer en action dès qu'ils auroient passé la riviere, &c. Le détail de l'action vigoureuse, & meurtriere qui termina ce passage, par un combat en regle ne seroit plus de mon sujet; ainsi, je le supprime : mais il est bon que le Lecteur sache, puisqu'il y en eut un très-vaillamment soûtenu de part & d'autre, que ce jeune Héros avoit dû trouver des obstacles au passage du canal, ensuite à celui du marais, qui tout redoutables qu'ils eussent paru à tout autre, ne purent résister à son courage, à sa bonne conduite, & sur tout à la célérité qu'il mettoit dans toutes ses actions, tant il connoissoit l'importance du moment dans les actions de guerre. Le feu terrible qui sortoit du bois où les Moscovites s'étoient retirés, n'arrêta les Suédois que l'instant nécessaire pour se former & attaquer; ils avoient appris de leur Chef que le seul remede à un feu violent, c'est d'attaquer à la bayonnette avec courage & diligence.

Il me semble avoir justifié mon opinion par des faits : s'il arrivoit qu'elle acquît peu de crédit, cela n'empêcheroit pas que l'on ne dût juger le mérite des Généraux, & établir la gloire des grands Capitaines, non par ce qu'ils ont fait, mais par les obstacles qu'ils ont éprouvés, & l'espece de Généraux & de soldats qu'ils ont eus à combattre. Il est vrai que par là on trouvera beaucoup moins de grands hommes; mais ceux à qui on donnera des loüanges les auront du moins méritées.

§. IV.

Passage de rivieres guéables à plusieurs endroits.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du passage d'un seul gué, & comme il peut s'en trouver plusieurs, il est bon d'en écrire un mot. S'ils sont éloignés ils ne sont pas d'un grand secours, quant à la force ouverte, non plus que s'ils sont munis de redoutes ou forts étroits; alors on est obligé de défiler, il n'est guère possible de tenter de pareilles opérations. Quand ils sont bien voisins, pour lors comme les colonnes qui passent peuvent aisément se donner la main sur l'autre rive, cela les rend beaucoup plus avantageux, & les troupes qui passent doivent avoir pour objet en se mettant en bataille de se rejoindre au plus vîte. La multiplicité des gués occasionne aussi la ruse pour surprendre les uns ou les autres par de fausses démarches; l'ennemi affoibli ne peut pas résister par-tout, l'on s'affoibliroit aussi si on vouloit attaquer par-tout : mais c'est pour lors qu'il faut mettre en usage les fausses attaques dont j'ai parlé en traitant du passage des grandes rivieres. Il faut que le corps qui a surpris son passage, se retranche promptement crainte d'être accablé par le nombre; au défaut d'arbres à abbattre, on peut en faire traîner au bord de la riviere pour les faire passer après les premieres troupes, & les en couvrir :

mais en général ces sortes d'actions n'ont d'heures favorables que la nuit, ni d'autres ruses à employer que celle d'une disposition plus adroite & plus forte ; car si nous supposions d'autres ruses, ce seroit sortir de notre sujet qui est la force ouverte. La fausse attaque ne s'en écarte guere, c'est une ruse ouverte qui appartient à la disposition dans l'ordre du combat, & c'est sur-tout à ces fausses attaques, qui réussissent quelquefois mieux que les vraies, que l'on doit employer les retranchemens & les abbattis, vû le petit nombre de troupes que l'on y employe, qu'il ne seroit pas prudent d'éloigner trop du bord, ni du gué qu'elles ont emporté.

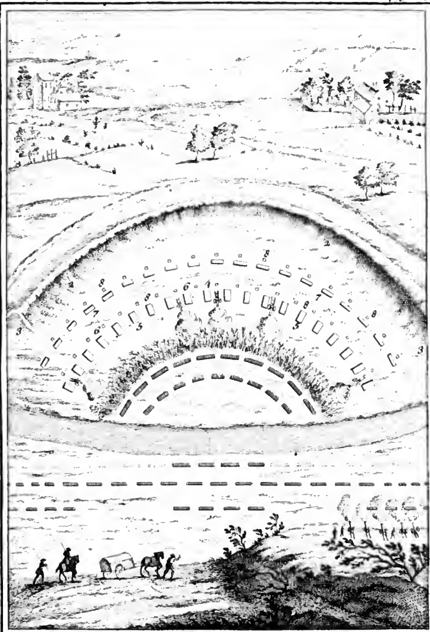
Avant de passer à la défense, je vais encore rassembler ici quelques exemples.

On lit dans Polyen, que Xenophon ayant une riviere à traverser, ses ennemis en étant informés, ainsi que du chemin qu'il prenoit, jugerent qu'il se porteroit à un gué qu'ils connoissoient propre à son dessein, & s'y porterent en force. L'habile Grec, sans paroître changer d'avis, détacha secretement mille hommes pour aller passer à un gué plus haut, lesquels, durant qu'il feignoit de vouloir forcer l'ennemi, vinrent le charger en flanc, & lui firent abandonner le passage dont Xenophon profita à son aise. Voilà un gué surpris qui facilite le passage de vive force à celui que l'ennemi défendoit. César nous fournit dans ses Commentaires deux fameux exemples que je ne dois pas omettre. L'un est le passage de l'Allier : ce fut lui-même qui le surprit, & qui le rapporte ainsi. Il avoit résolu le siége de Clermont : *il mena*, dit-il, *le reste de son armée le long de la riviere d'Allier pour assiéger Clermont. Vercingentorix averti de sa marche, le cotoye à l'autre bord, & après avoir fait rompre tous les ponts, pour empêcher qu'on n'en fit d'autres, il disperse par-tout sa cavalerie. Cependant comme les deux armées campoient tous les jours assez proche, & ne se perdoient point de vûe, César appréhendant de passer une partie de la campagne sans rien faire, parce que l'Allier n'est guéable d'ordinaire qu'en Automne ; à la fin il s'avise de camper dans un lieu couvert de bois, vis-à-vis d'un des ponts que Vercingentorix avoit fait rompre, & s'y arrêta le lendemain avec vingt cohortes qu'il avoit tirées des légions, afin que le nombre n'en parût point diminué, & ce corps s'embusqua dans le bois. Le reste eut ordre de marcher comme de coûtume, avec tout le bagage, & de faire le plus de chemin qu'il pourroit. Comme il jugea que ses gens pourroient être arrivés au lieu où ils devoient camper, il fit refaire en diligence le pont sur les mêmes pieux, qui étoient encore debout, & passant dessus se retrancha en un lieu avantageux, où il fit venir ensuite le reste de ses troupes.*

Tandis que ce Général s'occupoit si glorieusement, son Lieutenant Labienus, avec la moitié de son armée étoit du côté de Sens, où il surprit aussi un passage de la Seine d'une façon digne d'être rapportée. Il vouloit faire le siége de Paris, à ce que dit César, ville dans une isle de la Seine, où les peuples voisins étoient accourus pour lui disputer le passage à la faveur *des marais qui l'environnent. L'armée étoit commandée par Camulogere qui avoit été choisi pour son expérience, quoique dans une vieillesse extrême. Labienus ne*

fut pas plutôt arrivé qu'il commença à faire ses approches à la faveur de mantelets, & à se faire un passage à travers les marais avec des clayes & des fascines : mais voyant la difficulté qu'il y avoit, il décampe sans bruit sur le milieu de la nuit, & retourne sur ses pas vers Melun, ville du territoire de Sens, située dans une isle de la Seine comme Paris. Il rencontra là environ cinquante bateaux qu'il assembla ; & passant dessus se rend maître de la place qu'il trouve étonnée par l'absence des habitans, dont une grande partie étoit au camp ennemi : ensuite il refait le pont qu'ils avoient rompu quelques jours auparavant, & reprend la route de Paris en descendant le long de ce fleuve. Sur ces nouvelles les ennemis mettent le feu dans la ville, sans rompre les ponts, & quittant les marais se campent sur le bord de la Seine, vis-à-vis de la place, & du camp de Labienus, la riviere entre eux deux. Ils avoient déja appris la levée du siége de Clermont, & la révolte d'Autun suivie de quelques heureux succès, & disoient aux nôtres, lorsqu'ils les rencontroient, que César voyant les passages fermés, & ne pouvant traverser la Loire, s'étoit retiré en Languedoc, faute de vivres. D'ailleurs ceux de Beauvais, infideles d'eux-mêmes sur la nouvelle de ces désordres, commençoient à lever des troupes, & se préparoient ouvertement à la guerre. Labienus ayant appris de si grands changemens, vit bien qu'il lui falloit quitter son dessein, & tâcher de ramener l'armée en sûreté, au lieu de penser à de nouvelles conquêtes : car d'un côté il se voyoit pressé par ceux de Beauvais, qu'on estimoit très-belliqueux, & de l'autre par Camulogere ; & séparé de Sens où étoit tout le bagage de l'armée, par une grande riviere. En cette extrémité il crut qu'il falloit prendre une résolution généreuse, & ayant assemblé sur le soir les Officiers, il leur ordonna de se tenir prêts pour exécuter ses ordres. Ensuite il distribua aux Chevaliers Romains tous les vaisseaux qu'il avoit amenés de Melun, & leur commanda sur les neuf à dix heures du soir, de descendre sans bruit le long du fleuve, & de l'attendre à une lieue du camp. Il laissa pour la garde cinq cohortes, qu'il croyoit trop foibles pour le combat, & envoya après minuit les cinq autres de la même légion, remonter le long du fleuve avec tout le bagage, & quelques nacelles qu'il avoit assemblées, le tout avec grand bruit. Il part quelque temps après le plus secrètement qu'il put, avec ses trois légions, gagne le lieu où il avoit donné rendez-vous à ses bateaux, & n'y fut pas plutôt arrivé, qu'à la faveur d'un grand orage, il surprit les coureurs de l'ennemi qui étoient répandus par-tout le long de la riviere, & la passa en diligence avec toute sa cavalerie & son infanterie, par le soin de ceux qui avoient l'intendance des navires. Sur le point du jour les ennemis sont avertis, presqu'en même-temps, qu'il se faisoit grand bruit dans le camp des Romains contre la coûtume, & qu'un peu au-dessous d'eux, il passoit des bateaux chargés de soldats, & qu'au-dessus il marchoit de grandes troupes le long du fleuve, où l'on entendoit encore un bruit d'avirons. Ils crurent aussi-tôt que les Romains, troublés de la révolte d'Autun, traversoient la riviere en trois endroits pour se sauver plus promptement ; & ayant separé aussi en trois leur armée, ils en laissent une partie vis-à-vis de notre camp, font remonter quelques troupes vers Corbeil, avec ordre de ne s'avancer pas plus que nos bateaux, & mar-

22 - T. Du L. 2



Retranchement dans la deffense et passage d'une riviere

chent avec le reste vers Labienus. Le jour venu toutes nos troupes étoient passées, & l'on voyoit paroître l'ennemi. Labienus après avoir encouragé ses soldats à se souvenir de leur valeur, comme s'ils combattoient en présence de leur Général, sous la conduite duquel ils avoient gagné tant de batailles, fait sonner la charge. D'abord l'aîle gauche de l'ennemi fut rompue par la septieme légion : mais la droite se défendit courageusement contre la douxieme, sans qu'on vît branler aucuns soldats quoique les premiers rangs eussent été fort éclaircis à coups de traits. Alors la nouvelle étant venue à la légion victorieuse, elle tourna pour les investir ; de sorte qu'ils furent tous taillés en pieces avec Camulogere qui les encourageoit à la défense sans que personne quittur son rang. Cependant ceux que l'on avoit placés contre le camp de Labienus, accoururent au bruit, & gagnerent une colline, d'où repoussés & mêlés avec les fuyards, ils furent tous défaits par la cavalerie, à la réserve de ceux qui se sauverent à la faveur des bois ou des montagnes. Après cette victoire, Labienus retourna à Sens, où étoit tout le bagage de l'armée, & de là se joignit à César avec toutes ses forces.

On voit que dans ces deux passages la ruse a été plus employée que la force. César & Labienus savoient bien que ce n'est pas une chose facile que de traverser une riviere haut à la main, & de vive force, contre une armée : aussi ces passages sont-ils fort rares. Celui du Méandre par Louis VII. est un des plus mémorables : mais ce ne fut que la nécessité qui le rendit excusable, puisque cet armée de croisés n'avoit plus de retraite, ni d'autre ressource que son courage. Ce fut en 1147, que ce Prince se trouva sur les bords de ce fleuve, ayant en tête une armée Turque très nombreuse, laquelle non-seulement lui disputoit le passage, mais même l'usage de l'eau, ayant placé pour cela tout le long de ce fleuve, des gens de traits qui tuoient hommes & chevaux quand ils venoient à l'eau. Pour s'en délivrer il falloit passer sur un pont ; cela n'étoit guere faisable, il n'y avoit point de gué connu même des gens du pays, enfin l'on en découvrir un ; l'ennemi l'ayant sçû, s'y porta pour le défendre. Cependant la cavalerie Françoise ayant passé en partie, celle des Turcs la reçut bravement sur le rivage, & avec l'avantage que les lances ont sur les épées, ce qui rendit le combat opiniâtre jusqu'à ce que la bonne discipline, & le courage des François l'emporta. Plus la résistance des Turcs avoit été opiniâtre, plus le carnage en fut grand. Le camp & le bagage furent la proie des croisés, qui remporterent une des plus éclatantes victoires dont on ait entendu parler.

L'Histoire ne nous apprend pas que Louis y eût employé d'autres ressources que celle d'un grand courage ; & c'est l'ame des opérations de guerre, mais sur-tout de celles de ce genre.

§. V.

De la défense des rivieres à gué. Bel exemple de celle de Timoléon. Précautions que l'on doit prendre. Disposition pour attaquer les troupes qui ont traversé les premieres. Ruses & exemples remarquables de ces sortes d'actions.

POur ne point tomber dans des répétitions continuelles, je ne

rapporterai pas ici les précautions que j'ai indiquées contre les passages des grandes rivieres ; elles sont les mêmes pour les petites. Je ne redirai point non plus de quelle façon l'on peut & l'on doit rompre les gués, ou les embarrasser, j'en ai assez parlé dans l'attaque que nous quittons. Je me contenterai d'ajoûter dans cet article que les passages à force ouverte ne pouvant se tenter qu'à la faveur d'un grand feu, surtout de canon, la principale attention de celui qui le défend, doit rouler sur deux points, l'un de se procurer le plus de canon qu'il pourra avec double attelage, pour le conduire d'un gué à l'autre s'il le faut avec diligence, & pouvoir plus aisément le sauver si l'on en est réduit là ; & l'autre de se mettre à couvert autant qu'il est possible du feu de l'ennemi, sans s'éloigner trop du gué, pour ne lui pas donner le temps de se former en-deçà.

Quant à la premiere de ces deux attentions, ce seroit la remplir bien imparfaitement que d'établir des batteries avec des embrasures qui voyent le gué ; il faut bien se garder de cela, quoi qu'en disent ceux qui sont chargés de la manœuvre des pieces : il faut que le canon pour bien défendre une riviere, soit placé à barbette, pour être en état de suivre dans ses tirs, les mouvemens de l'ennemi, lequel d'ailleurs n'a pas le sien mieux établi, puisque nous supposons qu'il arrive, & n'a pas le temps de construire des batteries. Les habiles Officiers d'artillerie n'ont garde d'user d'épaulemens ni d'embrasures en cas pareils ; & tout Général doit savoir assez de chaque partie de la guerre, pour être en état de redresser, par exemple, un Officier d'artillerie qui feroit pareille faute.

Quant à la façon de se mettre à couvert de celui de l'ennemi, sans trop s'éloigner, je n'en connois point de meilleure que les épaulemens en demi-cercle, dont le centre est l'endroit où l'on croit que l'ennemi veut passer. On les construira comme on voit en (2) à quatre-vingts ou cent toises du gué, il faut que l'extrémité des deux branches (3), soit à vingt toises du bord de la riviere ; qu'elles soient construites de façon qu'elles ne puissent pas être enfilées du canon de l'ennemi, & qu'elles embrassent d'ailleurs assez de terrein pour qu'elles puissent mettre à couvert un gros corps de cavalerie & d'infanterie. Cet épaulement doit avoir sept à huit pieds d'élévation, & les terres en doivent être jettées en rampe douce, ou en maniere de glacis du côté de la riviere. On placera, ainsi que je l'ai dit, du canon de distance en distance, pour démonter celui de l'ennemi, tandis qu'il fait ses préparatifs ; car du moment qu'il passe, il faut que le canon ne tire plus que sur les troupes.

Outre ces précautions, il en est d'autres primitives que l'on ne doit pas omettre, telle par exemple, que la connoissance du terrein d'au delà de la riviere, & que l'ennemi occupe : il faut tâcher de se l'être procurée d'avance ; & c'est sur elle que l'on fait son plan de défense : car tel terrein qui avoisineroit un bon gué, se trouveroit si désavantageux à l'ennemi, qu'il pourroit quelquefois choisir de passer dans un endroit où la riviere seroit plus difficile ; & l'on doit s'attendre qu'il ne passera pas, s'il a le choix dans un endroit où la nature nous offriroit trop d'avantage. La hauteur pour

celui

celui qui paſſe, n'eſt bien avantageuſe que pour le feu d'infanterie, quand on peut le placer en amphithéatre, & le multiplier par là. Elle l'eſt encore beaucoup pour découvrir les mouvemens de celui que l'on attaque : mais elle ne l'eſt point pour le canon dont le feu raſant eſt toûjours le plus meurtrier. Ainſi dans la reconnoiſſance du terrein, l'on doit s'attendre que l'ennemi trouvera toûjours où placer avantageuſement ſon canon. C'eſt donc ſur la connoiſſance de ce que l'ennemi peut ſe procurer d'avantage, que l'on doit prendre ſes précautions, & celles de l'épaulement ſont indiſpenſables quand on a le temps. Si au contraire il n'y a pas eu moyen d'en faire, & que le feu de canon & de mouſqueterie ayent empêché de ſe tenir aſſez près pour charger les premiers qui paſſent, il ne faut en laiſſer former que très-peu pour les charger avec plus d'eſpérance de ſuccès. C'eſt alors que l'on doit faire un grand uſage de la cavalerie ; il faut, pour en tirer tout le parti poſſible, qu'elle ait en croupe des grenadiers, & qu'elle parte au grand trot. Quand elle ſera à une certaine diſtance, les grenadiers mettant pied à terre, formeront des pelottons de 50, leſquels entremêlés avec les eſcadrons & ſur leur flanc, attaqueront l'ennemi en même temps avec vigueur, la cavalerie l'épée à la main ; (car ce n'eſt pas le cas de tirailler, elle ne le doit jamais qu'à ce qu'on appelle la petite guerre.) Après la cavalerie, on fera marcher les colonnes d'infanterie fraiſées de leurs pertuiſanes qui chargeront auſſi tout en arrivant, n'ayant plus rien à craindre du feu de l'autre rive, puiſqu'on ne ſauroit continuer quand on eſt aux mains. L'on peut faire la même manœuvre partant de derriere l'épaulement, alors la diſtance eſt petite, & le nombre d'ennemis ne ſauroit être déja bien grand quand on borde. Comme il eſt à croire qu'il ſera culbuté aiſément, il faut qu'à chaque fois qu'on l'aura repouſſé, les troupes gagnent diligemment l'épaulement, pour s'y mettre à l'abri du feu que l'on doit croire qui redoublera, dès que l'ennemi ſera rentré dans l'eau, & l'on commencera autant de fois qu'il ſe préſentera, obſervant de n'en laiſſer guere paſſer, crainte de n'être plus les maîtres.

Le ſuccès de la bataille, dit M. de Montécuculi, parlant du paſſage du Raab, par les Turcs en 1694. *fit toucher au doigt combien on avoit eu raiſon d'entremêler les bataillons & les eſcadrons, de couvrir les piquiers de Mouſquetaires, & les Mouſquetaires de piquiers, afin de faire un feu continuel, ſans faire aucun mouvement d'évolutions ni de converſions ; de diſpoſer les gardes, les ſecours & les réſerves de maniere que ni les attaques feintes, ni les fauſſes alarmes qu'on nous donna en effet en grand nombre, ne nous puſſent tromper, & que nous fuſſions en état de repouſſer véritablement les attaques véritables.* Voilà les pelotons & les armes de longueur dans leur triomphe, tout comme M. de Montécuculi dans le ſien, par cette fameuſe action dans laquelle il employa tout ce que l'art a de plus admirable & de plus inſtructif, pour ſe porter ſur le Raab, & en diſputer le paſſage par une marche & une diſtribution de troupes qui méritent d'être lûes. On les trouve dans ſes mémoires.

C'eſt par des précautions ſemblables que le petit nombre conſerve

vis-à-vis du grand l'avantage de la riviere, & parvient fort souvent à le repousser. Ayons recours aux exemples à notre ordinaire.

Plutarque nous en fournit un célebre à la suite du récit des préparatifs immenses que firent les Carthaginois, pour chasser les Grecs de la Sicile. Ils avoient soixante & dix mille hommes de débarquement, qui mirent pied à terre à Lylibée, sous les ordres d'Asdrubal & d'Hamilcar. *Cette nouvelle promptement portée à Syracuse*, dit l'Auteur, *tous les Syracusains furent si consternés & si effrayés de cette horrible puissance, que de tant de milliers d'hommes qui étoient dans la ville, à peine s'en trouva-t-il trois mille qui osassent prendre les armes & suivre Timoléon; & que de quatre mille soldats mercenaires qu'il menoit avec lui, il y en eut encore mille qui perdirent courage en chemin, & qui s'en retournerent criant hautement que Timoléon avoit perdu le sens, & qu'il radotoit avant l'âge, d'aller avec cinq mille hommes de pié & mille chevaux affronter une armée de soixante & dix mille hommes, & de mener encore cette poignée de gens à huit grandes journées de Syracuse; afin que s'ils étoient mis en fuite, ils ne pussent avoir aucun lieu de retraite, & que s'ils venoient à être tués, ils ne trouvassent personne pour les enterrer.*

C'est qu'il n'appartient qu'aux grandes & fortes ames de concevoir les choses dans leur vrai point de vûe: Timoléon seul savoit ce que c'est que de défendre une riviere.

Plutarque fait ici une longue relation du bruit effrayant des Carthaginois, & des brouillards qui favorisoient leur passage, ainsi que des armes brillantes auxquelles on distinguoit les Carthaginois des étrangers qu'ils soudoyoient. Le brouillard s'étant levé & ayant laissé à découvert la riviere & l'armée Carthaginoise, les Corinthiens s'étant placé sur le sommet d'un côteau, *Timoléon voyant que la riviere lui livroit les ennemis en tel nombre qu'il lui plairoit de les attaquer, & ayant fait remarquer à ses troupes toute l'armée séparée par le fleuve, les uns étant déja passés, & les autres se disposant à passer, il ordonna à Démarate de fondre à la tête de la cavalerie sur les Carthaginois, & de les mettre en désordre avant qu'ils eussent le temps de se ranger en bataille; & descendant dans la plaine avec l'infanterie, il forma ses aîles des autres troupes de Sicile, avec des soldats étrangers, réserva autour de lui, pour son corps de bataille, les Syracusains avec l'élite des soldats mercenaires, & demeura quelque temps sans faire de mouvemens, pour voir le succès de l'attaque de sa cavalerie.*

Quand il vit que les chars qui étoient à la premiere ligne des ennemis, empêchoient sa cavalerie de percer jusqu'au bataillon des Carthaginois, & d'en venir aux mains avec lui, & que pour n'être pas entierement rompue elle étoit obligée de caracoler incessamment, & de revenir plusieurs fois à la charge, après s'être ralliée; alors Timoléon se couvrant de son bouclier, cria à son infanterie de le suivre & de bien espérer.... Les troupes ayant répondu à son cri avec allégresse, & l'ayant pressé de les mener sans plus attendre, il envoye ordre à sa cavalerie d'abandonner l'attaque des chars, & de prendre l'ennemi en flanc, fait serrer les premiers rangs de son bataillon, bouclier contre bouclier, & ordonnant

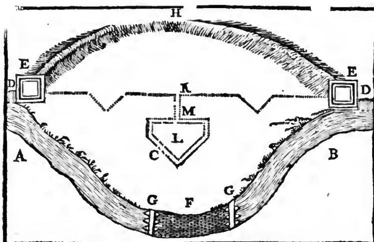
aux trompettes de sonner, il charge les Carthaginois avec furie; les Carthaginois soûtiennent le premier choc sans s'ébranler, parce qu'ils avoient de bonnes cuirasses & de bons casques, & qu'ils étoient tous couverts de leur bouclier comme d'un rempart d'airain, ils repoussent facilement les traits, les javelines & les piques. Enfin l'on en vint à l'épée & aux coups de main, où l'adresse ne décide pas moins que la force. On trouve encore ici une description d'un grand orage, qui ne fait à notre sujet que pour remettre devant les yeux la vérité de nos maximes, qui conseillent d'avoir égard à ce genre d'accidens imprévûs. Plutarque rapporte qu'il fut contraire aux Carthaginois qui avoient la pluie dans le visage, & qui essuyoient de plus le débordement du Crimere que l'orage enfloit, & que le nombre de ceux qui le traversoient avoit fait déborder dans un terrein rempli de trous & de ravins, où les Carthaginois ne pouvoient se soûtenir ni se défendre. *Enfin*, ajoûte-t-il, *l'orage continuant toûjours, les Grecs ayant renversé & taillé en pieces quatre cents hommes qui faisoient les premiers rangs de leurs bataillons, tout le reste prit la fuite. On en tua quantité dans la plaine. Il y en eut plusieurs, qui entraînés par l'impétuosité du fleuve, & poussés contre ceux qui passoient encore, furent engloutis, & le plus grand nombre qui cherchoit à gagner des côteaux, fut attrapé par l'infanterie légere, qui en fit un grand carnage. De dix mille hommes qui furent tués dans ce combat, il y en eut trois mille de Carthaginois; car c'étoit les plus nobles, les plus riches & les plus braves de tous les combattans, & il n'y avoit point de mémoire que dans une seule bataille, il y eût jamais péri un si grand nombre de Carthaginois; car dans toutes leurs guerres ils se servoient de troupes Espagnoles, Nomades, & de Lybie, & payoient, pour ainsi dire, toutes leurs défaites du sang étranger.*

Un pareil orage à la bataille de Fornoue, fit si fort enfler le Taro sur le bord duquel elle se donnoit, que la plûpart des troupes des différens Princes d'Italie, qui vouloient barer le passage à Charles VIII. ayant été battues par ce Prince, furent noyées dans la riviere qu'elles avoient passée le matin.

Quand la trop grande distance où l'on étoit du gué ou de l'endroit du passage a donné le moyen à l'ennemi de s'établir en-deçà un peu en force, & qu'il a profité de mon conseil, en se couvrant d'abbattis faits sur les lieux, ou qu'il aura traînés après lui, comme tous les instants que l'on differe peuvent lui amener du renfort, il ne faut pas hésiter à le combattre avant qu'il ait perfectionné son retranchement. Voici dans quel ordre je voudrois m'y prendre, comme l'on peut voir dans le plan (4). Je ne ferois qu'une ligne environnante de mon infanterie en colonne d'une section chacune (5), les compagnies de grenadiers (6) entre les distances, avec des haches bien acérées, & des griffes de fer au bout de longues cordes, pour accrocher & tirer à soi les arbres, quand on ne peut pas les couper; la cavalerie (7) en seconde ligne, fortifiée de ses pelotons (8), & le canon chargé à cartouches, dans les intervalles des colonnes. C'est dans cet ordre que je voudrois attaquer un abbattis de toutes parts, ayant à la tête de mes colonnes des piques ou autres armes de longueur, pour atteindre à travers les branches.

Les grenadiers armés de force grenades, pour éloigner l'ennemi ou l'accabler sous leur nombre; & dans cet ordre, fort ou foible, j'attaquerois sans délibérer avec toute la vigueur dont je serois capable.

Il est encore une autre espece d'avantage pour celui qui passe, dont celui qui défend le passage doit savoir se parer; c'est celui que les Turcs trouverent, lorsqu'ils passerent le Raab malgré Montécuculi. Ce fut un angle rentrant formé par un coude de la riviere qui leur procura comme deux flancs, pour n'être ni enveloppés ni débordés, & pour placer avec avantage des feux de protection. La façon de se défendre en pareil cas, s'il a été prévû, c'est de placer deux redoutes comme en *E*, lesquelles doivent être assez fortes pour tenir un peu



de temps, & donner le loisir au poste non attaqué, d'arriver au secours. Elles doivent enfiler les branches *A B*, & si elles peuvent contenir 150 hommes & du canon, & qu'elles soient palissadées sur berme, & entourées à cinquante pas, ou d'un autre rang de palissades, ou d'une haye d'arbres abbattus, on ne doit pas craindre grand'chose du rentrant dont il est question. Pour le fortifier encore davantage, on pourroit placer dans le centre de la ligne de communication *K* une fleche ou redoute *L*, avec une communication entre deux terres *M*, palissadée en dedans, afin que si l'on est attaqué, l'on ait du moins le temps d'attendre du secours. Voilà la meilleure façon de ne pas craindre les sinuosités des rivieres, & de les tourner même à son avantage. L'ennemi qui rencontre de tels obstacles, doit avoir bien du courage & de la hardiesse pour les attaquer. Il n'a d'autre façon de le faire que l'épée à la main, sans s'amuser à tirailler: mais il est bien douteux qu'à valeur égale, il réussisse; je ne crois pas que cela puisse

être, tant celui qui se défend a d'avantages naturels & artificiels.

Exemple remarquable sur le même sujet.

LA renommée n'a pas traité également tous les grands hommes de guerre; est-ce injustice de leurs contemporains, est-ce la barbarie des temps? Ce n'est pas que leurs actions ne méritassent pas d'être transmises, ou qu'elles ne fussent pas connues: n'importe on les ignore en partie, & d autres dont quelques lambeaux dérachés nous ont à peine conservé les noms, en nous laissant de grands exemples, ne nous seroient pas d'un grand secours sans les recherches de ceux qui, comme moi, se sont dévoüés à l'utilité & à l'instruction des autres. C'est en ne perdant point de vûe cette idée que j'ai recueilli les noms d'un Cadicius qu'on lit dans les bons mots de Pogge, & qui fit une action semblable à celle qui a immortalisé Leonidas. Ces mêmes recherches m'ont appris qu'un Mummol Général de l'armée de Gontran, battit plusieurs fois les armées de Charlemagne, & étoit un très-grand homme de guerre; qu'Uladus Vaivode de Valaqnie, étoit comparable à Sertorius, par ses qualités militaires; que Salvoison Officier de fortune, sous le regne de Henri II. étoit un très-grand homme, dont la mort, arrivée à l'âge de trente-sept ans, priva la France d'un sujet qui lui eût fait honneur par la grandeur de son génie & de ses projets, que l'on trouve dans les mémoires de Villars, Livre peu consulté par les Historiens. C'étoit l'oracle du Maréchal de Brisac, qui s'y connoissoit assûrément: mais les Historiens veulent des Généraux pour orner leur Ouvrage: quant à nous, nous cherchons les hommes à talens. Machiavel nous en fournit un que l'on ne connoît que dans son Livre. Il se nomme Castrucio Castracani, & nous a laissé un modele de défense de riviere, par le trait que je vais rapporter.

Les Florentins, dit l'Auteur, *ayant formé une armée de trente mille hommes d'infanterie, & de dix mille chevaux en* 1338. *assiégerent S. Miniat, & le prirent: ils se résolurent ensuite de passer l'Arne pour attaquer l'armée de Castrucio qui s'étoit campé au-delà sous les murailles de Fucechio, ayant laissé un grand terrein entre la riviere & lui. L'Arne étoit alors fort bas, quoique les soldats eussent de l'eau jusques par dessus les épaules; les Florentins se déterminerent pourtant à le traverser. Ils s'y présenterent dès le matin dans un très-grand ordre. Ils firent passer d'abord une partie de leur cavalerie, & mille hommes d'infanterie. Castrucio qui étoit aux écoutes, & tout disposé à faire ce qu'il avoit projetté, alla droit à eux avec cinq mille hommes de pié, & trois mille chevaux, il se présenta sur la rive du fleuve, & dans le gué même pour leur en défendre le passage: il ordonna en même-temps à un corps de mille soldats armés à la légere, de se porter à un gué qui étoit au-dessous, & autant à un autre au-dessus, se doutant que les ennemis ne les négligeroient peut être pas.*

L'infanterie Florentine se trouvoit extrêmement embarrassée du poids de ses armes, & de la profondeur du gué: comme le fond n'en étoit pas trop bon, la cavalerie qui la devançoit, & qui avoit enfin gagné l'autre bord, avoit rompu le gué, & l'avoit

par-là rendu presqu'impratiquable ; car les uns emportés par le courant, se renversoient sur la cavalerie, les autres entroient si avant dans les boues qu'il leur étoit impossible de s'en arracher. Les Généraux voyant toutes ces difficultés, & beaucoup de résistance au passage, détacherent des troupes un peu plus haut, pour diviser les forces de l'ennemi, & partager son attention, outre que l'endroit étoit plus aisé, & les rives moins escarpées : mais ils trouverent les mille hommes détachés pour leur en défendre l'abord. Ils se présenterent à eux armés de boucliers, & de ces sortes de spontons qui sont en usage sur les galeres, dont ils se servoient avec un très grand avantage, en faisant en même temps de grands cris pour épouvanter les chevaux, ce qui les rendoient plus difficiles à manier ; ils se cabroient bien loin d'avancer. Castrucio voyant l'obstination de l'infanterie Florentine à ne point ceder, car le combat commença par elle ; que le nombre de leurs gens augmentoit toûjours, & que les siens diminuoient beaucoup par le nombre des morts & des blessés, craignant qu'ils ne se rebutassent, fit avancer cinq mille hommes de réserve pour succéder à ceux qui avoient déja combattu. Ce mouvement ne pouvoit se faire sans perdre encore quelque terrein : mais comme il étoit inévitable, il fit ouvrir sa ligne en deux à droit & à gauche, pour donner passage à sa réserve, & recommencer le combat, assûré que les forces de l'ennemi étant déja épuisées par un combat qui duroit depuis long-temps, ils ne tiendroient pas beaucoup contre un corps de troupes fraîches : il en fut bien convaincu. Les Florentins étonnés de voir paroître un nouvel ennemi, & qu'il falloit combattre encore sur nouveaux frais, perdirent cœur, & peu après de leur terrein, & enfin ouverts de toutes part, ils furent renversés & culbutés dans la riviere.

La cavalerie qui s'étoit formée, s'étoit engagée en même-temps contre celle de Castrucio, qui avoit ordonné à ceux qui étoient à la tête de soûtenir le combat, sans entrer dans aucun engagement, parce qu'il en avoit peu, qu'il mettoit toute son espérance en son infanterie, & qu'il lui suffisoit de battre celle de l'ennemi pour espérer de chasser le reste. Dès qu'il eut expédié cette infanterie, il fit marcher la sienne contre la cavalerie qui fut attaquée avec tant de vigueur ; qu'elle eut en peu de temps le sort de l'infanterie. Les Généraux Florentins voyant que leurs affaires tournoient si mal au premier passage, & qu'elles n'alloient pas mieux au gué d'en haut, détacherent un corps d'infanterie plus bas pour passer la riviere en cet endroit, & tomber sur les flancs de Castrucio : mais ils y trouverent les mille soldats légerement armés qui les attendoient à l'autre bord. Ils ne laisserent pas que de les attaquer : mais il furent si bien reçûs, qu'ils furent obligés de prendre la fuite : de sorte que les Florentins furent battus & repoussés par-tout où ils donnerent, quoique Castrucio n'eût que vingt mille hommes d'infanterie à leur opposer, & quatre mille chevaux. On voit dans cet exemple trois gués attaqués, auxquels l'ennemi est également repoussé par la prévoyance du Chef. Dans des cas à peu près semblables, il arrive souvent que les passages ne sont forcés que par la prévention où sont quelquefois les troupes que l'un des gués est emporté ; pour lors la crainte, le découragement venant à s'emparer du soldat, il est bien

difficile de le contenir assez pour en tirer parti. C'est ce qui arriva à la bataille de la Boine en 1690. *Le Prince d'Orange*, dit le Pere d'Orleans Jesuite, qui a si bien écrit les révolutions d'Angleterre, *toûjours pressé par le Parlement d'Angleterre de secourir les Protestans d'Irlande, résolut d'y passer en personne. En effet l'Eté suivant il y passa, & s'étant joint avec le Maréchal de Schomberg, marcha avec quarante-cinq mille hommes, & soixante pieces de canon vers Dublin, pour chercher le Roi. Le Prince avoit reçû de France de quoi armer encore des soldats, un secours de cinq mille hommes du Roi très-Chrétien, commandés par le Comte de Lauzun.... le Roi de la Grande Bretagne ne put guere passer que vingt mille hommes, une partie à demi armés, n'ayant d'artillerie que douze pieces de campagne amenées de France. En cet état ce Prince jugea que si une de ces victoires où la bonne cause & la valeur suppléent au nombre, ne le tiroit d'affaire, il alloit être vivement poussé, & que s'il reculoit, les soldats perdant beaucoup de cette ardeur qui leur faisoit souhaiter le combat, il perdroit pour toûjours le pays sans avoir rien tenté pour le conserver. Cette pensée le fit résoudre à marcher au-devant du Prince d'Orange, à l'attendre au bord de la Boine, & à le combattre au passage. Celui-ci y parut bientôt à la tête de toutes ses troupes, & ses soixante pieces de canon, & ce fut là que le onzieme de Juillet se donna la bataille à laquelle cette riviere a donné le nom. Elle eut le succès qu'elle devoit avoir, vû la différence des forces. Il n'eut pas été impossible, malgré cette inégalité, qu'elle n'en eût eu un meilleur pour le Roi qui la perdit, si ses ordres eussent été suivis, si aussi-tôt qu'il le commanda on eût chargé les troupes qui avoient passé un gué éloigné à la gauche, pendant qu'une partie de ses gardes & de ses dragons disputoient le passage du gué plus proche au Maréchal de Schomberg qui y fut tué. On fut trop lent de ce côté-là, & trop fortement poussé de celui-ci par le canon, & par la supériorité du nombre : l'aîle droite fut rompue malgré la valeur du Duc de Bervick si connue en tant d'autres rencontres, du Chevalier d'Hocquincourt qui y périt, & de Richard Hamilton qui y fut pris prisonnier.*

On prétend que l'on s'étoit mis en bataille trop loin du bord, mais que la supériorité du Prince d'Orange ni son canon ne nuisirent point tant au Roi que le bruit répandu que les Anglois avoient passé à un gué sur la gauche.

Ces méchantes nouvelles rapportées dans ces momens intéressans font toûjours un pernicieux effet ; & ce qu'elles ont d'odieux, c'est que toûjours la renommée fait le mal beaucoup plus grand qu'il n'est, & que beaucoup de gens en pareil cas l'en croyent sur sa parole. C'est ce qui arriva au passage du canal blanc par le Prince Eugene en 1706, peu de jours après celui de l'Adige dont j'ai parlé ailleurs. Les Impériaux avoient fait passer cent ou six vingts hommes dans deux ou trois bateaux, lesquels donnerent l'épouvante à je ne sai quel Régiment qui s'en alla ; d'autres Régimens qui n'en eussent pas fait autant, ayant oüi dire à celui-là que toute l'armée des ennemis avoit passé, ne se présenterent point pour l'empêcher comme ils en avoient charge ; ils se tinrent hors de sa vûe où deux heures après nous nous trouvâmes avec des forces suffisantes pour casser le

cou à ce qui avoit passé. C'étoit le sentiment de M. de S. Pater : mais la nouvelle avoit pris trop de croyance, & l'on ne fit que se retirer. Deux jours après il en arriva de même sur le Pô.

L'histoire est pleine de faits semblables. Les premieres campagnes de M. de Turenne lui donnerent lieu de passer la Doire au moyen de la même ruse : ce Général étoit resté en chef en Piémont, & pendant l'absence du Comte d'Harcourt, il avoit entrepris le siége d'Ivrée. Les ennemis pour l'en détourner, assiégerent Chivas. M. de Turenne espéroit avoir le temps de prendre l'une, & faire lever le siége de l'autre de ces places : mais le Comte d'Harcourt étant arrivé devant Ivrée, ne voulut point suivre ce projet; il leva le siége pour marcher au secours de Chivas. Les ennemis ne demandoient pas mieux : ils se contenterent, après avoir levé aussi leur siége, d'envoyer quinze cents hommes qui joignirent la garnison d'Ivrée pour disputer aux François le passage de la Doine. Le Vicomte de Turenne qui avoit l'avant-garde les voyant portés sur l'autre rive, feignit de vouloir les déloger à coup de fusil & de canon : mais tandis qu'il les amusoit ainsi, il avoit détaché quelque cavalerie au-dessus & au-dessous pour chercher des gués. Elle en trouva; & huit ou neuf cents chevaux ayant passé, répandirent l'épouvante chez l'ennemi, qui n'attendit pas davantage, & s'enfuit sans rendre de combat.

Le moyen le plus sûr, s'il en est un, pour éviter les terreurs qu'excitent ces petits désastres, c'est de ne confier les postes qu'à des gens vigoureux & fermes, de faire connoître aussi-bien aux soldats qu'aux Officiers, tout l'avantage qu'ils ont contre un ennemi, qui vient à travers l'eau, le défilé & tous les obstacles qu'on a préparés, sur-tout contre ceux qui arriveroient en bateau, & qui voudroient construire des ponts : & après leur avoir fait connoître l'importance de l'objet, leur ordonner par écrit, & de vive voix à la tête des troupes, de ne point abandonner leur poste sous peine de désobéissance, & de deshonneur par conséquent, & de le soûtenir jusqu'au dernier, quoi qu'il puisse arriver. Il faut ordonner en même-temps à tout ce qui est à portée de s'avancer en diligence à l'endroit attaqué, & d'y charger forts ou foibles, sans délibérer, tout ce qui paroîtra d'ennemis; & cela doit être écrit en termes clairs, positifs, & non sujets à équivoque; afin que le châtiment qui doit suivre une désobéissance & une lâcheté, ne trouve point d'excuse dans l'ambiguité de l'ordre.

Le Prince Eugene voulant défendre la Teisse contre les Turcs en 1697. apprit qu'une partie de leur armée l'avoit passée : il marche aussitôt pour l'attaquer, ayant fait rencontre à Zenta de mille chevaux Turcs, qui venoient aux nouvelles, & les ayant fait pousser, il apprit que le Visir passoit avec hâte, & qu'il se fortifioit en-deçà. Cela ne fit que lui faire augmenter sa diligence : il arrive sur eux avec beaucoup d'ordre, fait attaquer tout de suite, malgré un feu de canon terrible. Son infanterie s'étant ouvert un passage à coup de bayonettes sur la droite, sa cavalerie ayant mis pied à terre, en fit autant à la gauche du retranchement; & ce qui étoit resté à cheval, cherchant à se

distinguer,

distinguer, trouva que les deux branches de ce retranchement commencé, ne joignoient pas la riviere; elle se jette dans ces deux trouées, & prenant les Turcs à dos & en flanc, tout ce qui se trouva avoir passé fut taillé en pieces.

On peut juger par ce trait de ce que peut l'activité d'une part, & de l'autre ce que c'est que la disparité des armes; car ici c'est la cavalerie qui fait presque tout contre de l'infanterie retranchée. C'est que les Turcs alors ne connoissoient ni bayonnettes, ni rang, ni divisions, ni distinction de file, dans un ordre de bataille assez bon d'ailleurs, puisqu'il approche de l'ancienne phalange : mais si un jour cette nation guerriere & brave comme elle est, vient à adopter nos principes & nos armes, malheur à leurs voisins. Quelque Visir ne pourra-t-il pas un jour produire chez eux autant de changement que le Czar Pierre a fait chez les Moscovites, bien moins dociles & bien moins belliqueux? Si cela arrive, l'on verra cette nation exécuter de grandes choses.

CHAPITRE XV.

Dorimaque fait Préteur des Etoliens, ravage l'Epire. Marche de Philippe. Déroute des Eléens au mont Apeaure.

VErs ce temps-là, Paul Emile, après avoir subjugué l'Illyrie, entra triomphant dans Rome. Ce fut aussi alors qu'arriva la prise de Sagonte par Annibal, après laquelle ce Capitaine distribua ses troupes en quartier d'hyver. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, on envoya des Ambassadeurs à Carthage pour demander Annibal, & en même temps on se disposa à la guerre, en créant pour Consuls Publius Cornélius & Tibérius Sempronius. Nous avons déja dit quelque chose de tout cela dans le premier Livre. Ceci n'est que pour rafraîchir la mémoire de ces faits, & pour joindre ensemble ceux qui sont arrivés vers le même temps. Ainsi finit la premiere année de la cent quarantieme olympiade.

Le temps des Comices étant venu, les Etoliens choisirent pour Préteur Dorimaque. Il ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'il se mit en campagne, & ravagea le haut Epire avec la derniere violence, moins pour son intérêt particulier que pour chagriner les Epirotes. Arrivé à Dodone, il mit le feu aux galeries du Temple, dissipa les présens qui y étoient suspendus, & renversa le Temple même. On ne connoît chez ce peuple ni les lois de la guerre, ni celles de la paix. Tout ce qui leur vient en pensée, ils l'exécutent sans aucun égard, ni

pour le droit des gens, ni pour les lois particulieres. Après cette belle expédition Dorimaque retourna en Etolie.

L'hyver duroit encore, & personne dans une saison si fâcheuse ne s'attendoit à voir Philippe en campagne, lorsque ce Prince partit de Larisse avec une armée composée de trois mille Chalcaspides, de deux mille fantassins à rondaches, de trois cents Candiots, & de quatre cents chevaux de sa suite. Il passa de Thessalie dans l'Eubée, de-là à Cyne, puis traversant la Béotie & les terres de Mégare, il arriva à Corinthe sur la fin de l'hyver. Sa marche fut si prompte & si secrete, que les Péloponésiens n'en eurent aucun soupçon. A Corinthe il fit fermer les portes, mit des sentinelles sur les chemins, fit venir de Sicyone le vieux Aratus, & écrivit au Préteur & aux villes d'Achaïe, pour leur faire savoir quand & où il falloit que les troupes se trouvassent sous les armes. Il partit ensuite, & alla camper dans le pays des Phliasiens, proche Dioscore.

En même temps Euripidas avec deux cohortes d'Eléens, des pirates & des étrangers au nombre d'environ douze cents hommes & cent chevaux, partit de Psophis & passa par Phénice & Stymphale, sans rien savoir de ce que Philippe avoit fait. Son dessein étoit de piller le pays des Sicyoniens, & il devoit en effet y entrer, parce que la nuit même que le Roi avoit mis son camp proche Dioscore, Euripidas avoit passé outre. Heureusement quelques Candiots de l'armée de Philippe, lesquels avoient quitté leurs rangs & furetoient de côté & d'autre pour fourrager, tomberent sur sa route. Il reconnut d'abord qu'il étoit parmi les ennemis : mais sans rien dire de ce qui se passoit, il fit faire volte-face à ses troupes, & reprenant le chemin par lequel il étoit venu, il vouloit & espéroit même prevenir les Macédoniens, & s'emparer des défilés qui se rencontrent au-delà des Stymphaliens. Le Roi ne savoit rien de tout cela. Suivant son projet, il leve le camp du matin, dans le dessein de passer proche Stymphale pour aller à Caphyes, où il avoit mandé que seroit le rendez-vous des troupes.

Quand la premiere ligne des Macédoniens fut arrivée à la hauteur d'où le mont Apeaure commence à s'élever, & qui n'est éloignée de Stymphale que de dix stades, il trouva que la premiere ligne des Eléens y arrivoit en même temps. Sur l'avis qu'Euripidas en reçut, suivi de quelques cavaliers il se déroba au péril qui le menaçoit, & par des chemins détournés s'enfuit à Psophis. Le gros des Eléens, étonné de se voir sans

Chef, fit halte fans favoir bien ni que faire, ni de quel côté tourner. Leurs Officiers croyoient d'abord que c'étoient quelques Achéens qui étoient venus à leur fecours. Les Chalcafpides leur firent venir cette penfée, parce que les Mégalopolitains s'étoient fervis de boucliers d'airain dans la bataille contre Cléomene, forte d'armes que le Roi Antigonus leur avoit fait prendre. Trompés par ce rapport d'armes, ils fe tranquillifoient & s'approchoient toûjours des collines voifines : mais quand les Macédoniens furent plus près, les Eléens virent alors le danger où ils étoient, ils jetterent auffi-tôt leurs armes & s'enfuirent à vauderoute. On en prit douze cents prifonniers, le refte périt, partie par l'épée des Macédoniens, partie en fe précipitant du haut des rochers. Il y en eut tout au plus cent qui fe fauverent. Philippe envoya les dépouilles & les prifonniers à Corinthe, & continua fa route. Cet évenement furprit agréablement les peuples du Péloponefe; c'étoit une chofe affez finguliere qu'ils appriffent en même temps & que Philippe arrivoit, & qu'il étoit victorieux.

Il paffa par l'Arcadie, où il eut beaucoup de peine à monter l'Oligyrte, au travers des neiges dont il étoit couvert. Il arriva cependant la nuit du troifieme jour à Caphyes, où il fit repofer fon armée pendant deux jours. Il fe fit joindre là par le jeune Aratus & les Achéens qu'il avoit affemblés, de forte que fon armée étoit d'environ dix mille hommes. Il prit par Clitorie la route de Pfophis; de toutes les villes où il paffoit, il emportoit des armes & des échelles. Pfophis eft une ville ancienne d'Arcadie dans l'Azanide. Par rapport au Péloponefe en général, elle eft au milieu; mais par rapport à l'Arcadie, Pfophis eft dans la partie Occidentale, & joint prefque de ce côté-là les frontieres d'Achaïe. Elle commande avantageufement les Eléens, avec qui elle ne faifoit alors qu'une même République. Philippe campa fur des hauteurs qui font vis-à-vis de la ville, & d'où l'on a vûe non-feulement fur la place, mais encore fur les lieux circonvoifins. Il fut frapé de la forte fituation de cette ville, & ne favoit quel parti prendre. Du côté d'Occident elle eft fermée par un torrent impétueux, qui tombant des hauteurs voifines s'eft fait en peu de temps un lit fort large, où l'on ne trouve pas de gué la plus grande partie de l'hyver, & qui par-là rend cette ville prefque inacceffible & imprenable: l'Erymanthe la couvre du côté d'Orient, fleuve grand & rapide, & dont on compte une infinité d'hiftoires. Du côté du

Midi le torrent se jette dans l'Erymanthe, ce qui fait comme trois fleuves qui couvrent trois faces de cette ville. Enfin au Septentrion s'éleve une colline fortifiée & bien fermée de murailles, laquelle tient lieu d'une bonne & forte citadelle. Toute la ville étoit entourée de murailles hautes & bien bâties, & il y avoit une garnison de la part des Eléens, que commandoit Euripidas qui s'y étoit retiré.



OBSERVATIONS

Sur la déroute des Eléens dans les détroits du Mont Apeaure.

§. I.

Réflexions sur la conduite d'Euripidas. Exemples de plusieurs grands Capitaines qui l'ont imité dans sa lâcheté.

COmme l'aiguillon le plus puissant de la valeur, est sans doute le desir qu'ont les ames nobles & grandes, de faire vivre leurs noms, & de les rendre recommandables; de même le frein le plus fort contre la lâcheté doit être la honte qui suit les bassesses, & que les histoires rendent immortelles. Partant de ce principe incontestable, il semble que dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, on ne devroit non plus omettre les noms de ceux qui ont imité Euripidas, & en quelque nombre qu'on les trouve, qu'on s'y attache à transmettre à la postérité ceux des Guerriers dont les actions glorieuses ont mérité notre admiration. Quelle honte pour un Chef que d'être à jamais cité pour un modele d'infamie, & pour donner horreur de la lâcheté! C'est donc dans cet esprit que je vais m'attacher à citer quelques exemples de Généraux qui ont abandonné lâchement leur armée; toutefois ce sera après une légere dissertation sur les devoirs des Chefs en cas pareils. Comme Polybe nous laisse dans l'ignorance des circonstances qui engagerent Euripidas à fuir aussi lâchement, je ne ferai point d'autres réflexions sur sa conduite que celles qui sont générales à toutes les situations périlleuses. Je ne crois pas que personne révoque en doute que le premier devoir d'un Général ne soit de tout mettre en œuvre lorsqu'il est enfermé pour s'ouvrir un passage, soit par ruse, par force, ou par quelque autre voie qu'il saura imaginer; employant à propos les motifs de l'honneur, de la nécessité, & de tout ce qui peut concourir à exciter dans ses troupes ces nobles désespoirs, qui ont tant de fois sauvé des dangers les plus menaçans, & des pertes qui paroissoient les plus assûrées.

Mais ce pourroit être une question militaire de savoir, si un Général doit nécessairement périr avec son armée, comme un pilote qui n'abandonne jamais son navire; ou s'il doit tâcher de diminuer la gloire

& l'avantage de son ennemi, en lui dérobant cette portion de triomphe qui revient de la prise du Général. Comme il est fort délicat de décider sur ce qui peut détruire, ou augmenter la réputation qui doit être chere à tout homme de guerre, je crois qu'il ne pourroit prendre le dernier parti qu'après que tous les moyens possibles de sauver ses troupes ont été mis en usage, & cela si authentiquement, que l'on ne puisse point le taxer d'avoir quitté la partie, ou trop tôt, ou trop inconsidérément. Mais tous ces préalables étant remplis exactement, & tout étant désespéré, si le Général me demande conseil, pour savoir s'il doit, comme ont fait plusieurs, chercher une mort glorieuse, pour ne pas survivre à sa défaite, ou se retirer seul pour tâcher de rendre encore des services à sa patrie, je crois que je lui conseillerois le dernier parti; cependant avec cette différence que je crois que l'on doit mettre entre un Général qui combat pour son Prince, ou le Prince qui combat lui-même, & dont la conservation est toûjours précieuse à son Etat, à qui il se doit, avant que de se devoir à l'immortalité.

Mais cette différence seule mériteroit une Dissertation, que je laisse à de plus habiles que moi: passons aux exemples.

Ce ne sont point des hommes ordinaires que je veux citer, ni même des Chefs de nulle expérience, la liste en seroit trop longue, & peu amusante: mais l'histoire est remplie d'hommes véritablement grands durant plusieurs campagnes, lesquels tout d'un coup ont fourni au milieu des plus belles carrieres des exemples de lâcheté presque incompréhensibles. Tel fut Persée Roi de Macédoine, lequel ayant remporté une grande victoire sur les Romains dans le commencement de la guerre qu'il eut à soûtenir contr'eux, se trouvant à la tête d'une armée supérieure à celle de Paul-Emile qui marchoit contre lui, d'ailleurs bien disciplinée, & pleine de valeur autant que la Romaine, puisque le Chef de cette derniere fut en suspens sur le parti qu'il prendroit, & dans une grande méfiance du succès: ce Prince valeureux, & habile jusqu'à ce moment, se dérobe au commencement du combat, & se sauve *à Pidne*, dit Polybe, au rapport de Plutarque, *sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercules, dit-il, comme si Hercules étoit un Dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, & à exaucer les vœux injustes, &c.*

Cet exemple ne nous fournit d'autres sujets de réflexions que celles que l'on est obligé de faire chaque jour sur le peu de stabilité de la nature humaine, & le peu de confiance que les gens sensés doivent avoir à eux mêmes après de tels évenemens. Tel fut celui que Nicetas rapporte dans le Président Cousin dans son histoire de l'Empereur Manuel Comnene, liv. 6. Ch. 8. *L'Empereur Comnene*, dit-il, *ayant donné des troupes à Andronique Lange, & à Manuel Cantacuzene, pour attaquer les Turcs de Carace, l'expédition n'en fut pas heureuse. Carace est entre Lampys & Graosgala. Andronique ayant laissé son bagage à cette derniere ville, attaqua Carace: mais y ayant pris seulement des troupeaux & des paysans, il s'enfuit à toute bride au seul bruit de l'arrivée des Turcs, sans s'informer de leur nombre ni de leurs forces; & non content de s'être sauvé à Cone, il*

poussa son cheval jusqu'à Laodicée. Les soldats étonnés de l'absence du Général, abandonnerent les prisonniers & le bagage, & se fussent dispersés de côté & d'autre, si Cantacuzene n'eut empêché leur déroute. Peu s'en fallut que l'Empereur ne fit promener Andronique par la ville en habit de femme: mais il modera sa colere, & lui pardonna en considération de la parenté qui étoit entr'eux.

Vitikind célebre Chef des Saxons dans leurs révoltes contre Charlemagne, ayant acquis parmi eux beaucoup de considération par son zele pour la liberté, sa valeur, & son expérience, après avoir rompu plusieurs Traités, & excité une derniere révolte, s'étant mis à la tête de l'armée Saxone, s'apperçût qu'au moment que la nouvelle de l'approche des François s'étoit répandue, la frayeur s'étoit emparée des esprits, & que la consternation étoit grande. Desespérant de pouvoir échapper à la colere de Charlemagne, sans chercher à ranimer ses troupes, il se retira en Danemarck, abandonnant ainsi les siens qui se soûmirent au Vainqueur.

Le pere Daniel oublie, lorsqu'il parle de la retraite de ce Général en Danemarck, que ce ne fut qu'après avoir excité une révolte, & mis sur pié une armée. Etoit-ce prudence de Vitikind? étoit-ce lâcheté? je pencherois plutôt pour le premier, ainsi que dans le jugement que je porte sur Huniade dans l'action que l'on va lire. Il étoit à la tête d'une armée Hongroise, qui quoique considérable, étoit fort inférieure à celle des Turcs. Cependant il résolut de leur donner bataille; ce fut une des actions les plus célebres dont on ait oüi parler: elle dura deux jours, & le second les Valaques qui composoient une partie de l'armée Chrétienne, se tournerent du côté d'Amurat, bien qu'Huniade eût remporté un grand avantage la veille. *Les armées revinrent aux mains le Vendredi matin*, dit l'Historien Guillet, *bien que les Chrétiens fussent effrayés & affoiblis de cette désertion, qui coûta cher aux Valaques, qu'Amurat fit tous tailler en pieces, détestant une telle perfidie. Ils pousserent l'ennemi avec beaucoup de courage, mais avec peu de vigueur; car la cavalerie Hongroise armée pesamment succomboit de lassitude sous cet incommode équipage. De tous temps les armées de l'Orient avoient méprisé la cavalerie d'Occident, qui étoit alors couverte de fer & d'acier, pour mettre l'homme & le cheval à l'épreuve de toutes sortes de traits, & les Grecs en particulier n'avoient jamais pû se persuader qu'avec tant de précautions & d'embarras, elle eût la bravoure & l'intelligence de la guerre; parce qu'un combat, tirant en longueur, elle sentoit épuiser ses forces, & trouvoit dans cette pesanteur un obstacle à la poursuite, si les ennemis plioient, ou à la retraite s'ils étoient vainqueurs. Aussi les Turcs s'en prévalurent alors, & pour achever de fatiguer cette cavalerie, feignirent de prendre la fuite, jusqu'à ce que la voyant hors d'haleine, ils s'ouvrirent pour la laisser passer, & firent ensuite un mouvement pour la couper. Elle crut alors leur opposer une ruse, & pensant rétablir ses forces & le combat, se débarrassa de la pesanteur de ses armes: mais elle demeura plus exposée au sabre des Turcs, qui la prirent ainsi à leur avantage.*

Huniade voyant la perte du reste inévitable, prit une résolution que

plusieurs ont blâmée, mais qui a trouvé des partisans. Résolu, de sacrifier une partie de l'armée pour conserver l'autre, il rassembla les troupes qu'il crut ruinées ou inutiles, particulierement celles qui combattoient sur des chariots, & les ayant mises en ordre de bataille, leur fit espérer qu'il tenteroit encore la fortune du combat : mais tandis que sur cette promesse ces malheureux attendoient le signal pour aller à la charge, il les abandonna à la cruauté du vainqueur, & prit la fuite avec les troupes qu'il lui plut de choisir.

Voilà, selon moi, une fuite glorieuse & sage. Ce Roi ne peut tout sauver, il sacrifie une partie pour sauver le reste, c'est un trait d'habileté, & non de lâcheté.

Peut-être pensera-t-on de même d'Alphonse Roi de Naples, qui à l'approche de Charles VIII. voyant ses peuples se soûlever, parce qu'il en étoit détesté, attendu qu'il les chargeoit d'impôts extraordinaires, que son seul caprice fixoit, croyant les ramener à son parti, quitta la couronne, qu'il remit à son fils Ferdinand, jeune Prince aimé des Napolitains, & rempli de valeur & de grandeur d'ame : mais la tyrannie du pere étoit trop récente pour empêcher les François d'avoir la voix des peuples, & le nouveau Prince fut obligé de suivre son pere, qui s'étoit déja enfui en Sicile.

Agatocles, dont j'ai fait l'éloge en bien des endroits de cet Ouvrage, abandonna son armée en Afrique, après avoir perdu une partie de ses troupes à une attaque du camp des Carthaginois, qu'il fit mal-à propos. Cet échec joint au défaut de solde qui avoit excité un grand mécontentement dans cette armée, qui approchoit de la révolte, détermina ce Prince à s'embarquer de nuit pour Syracuse. Son fils qui le suivoit s'étant égaré fut pris par les soldats, qui voyant leur Chef les abandonner, se vangerent sur ses deux fils qu'ils égorgerent, & capitulerent avec les ennemis. Mais tous ces exemples dont quelques-uns ont eu des motifs assez plausibles, ne sont rien au prix de celui de Marc-Antoine. Ce Romain célebre avoit été jusqu'à la bataille d'Actium un des plus grands hommes qu'ait produit Rome. L'ami & bien-tôt le rival le plus redoutable de Lépidus & d'Auguste, il sembloit sur le point de terrasser ce dernier. Il avoit pour cela de grandes qualités militaires & personnelles ; il étoit adoré des soldats, maître de l'Asie & de ses trésors, disposant de toute la puissance de l'Egypte. Le parti d'Auguste n'avoit rien de plus fort à lui opposer. Enfin la journée d'Actium alloit décider de l'Empire, lorsque sa fuite si singuliere après Cléopatre, délivra Auguste d'un compétiteur, fit disparoître un des plus grands Héros de l'histoire, & ne laissa à sa place qu'un homme à qui l'amour ayant tourné la tête se devint insupportable à lui-même, & qui après avoir cherché envain par un second combat à rétablir son parti qu'il avoit ruiné par son délire, se tua lui-même de désespoir.

On ne peut point taxer cette fuite d'Antoine de lâcheté, le mot de foiblesse est trop doux, & je crois que le seul qui lui convienne, c'est folie & démence. Les plus grands hommes ont été sujets à l'amour, ils ont presque tous eu des foiblesses, qui par les charmes & la douce société de ce sexe sembleroient devoir être excusées, & bien plus encore en

faveur de tout ce que l'humanité gagne dans un commerce aussi nécessaire : mais le danger pour les guerriers trop emportés est si grand, que ceux qui sentent leur foiblesse doivent le fuir avec soin. Il est rare que la tendresse pour les femmes éteigne tout à fait la voix de l'honneur, & on doit leur rendre la justice de dire que même la plûpart d'entr'elles sont les premieres à la faire entendre aux amans qu'elles estiment : mais l'exemple d'Antoine est bien terrible & bien concluant pour ceux qui ne savent point aimer sans fureur & sans perdre la raison. Celui du Général Banier, moins frappant par ses effets, ne laisse pas que de devoir engager les plus fiers à se tenir sur leurs gardes. Ce grand homme, (car il fut un des plus grands de son siecle,) manqua bien des bonnes occasions, pour s'être trop livré à l'amour. Il ne se deshonora pas entierement : mais il perdit de l'estime de ses soldats, & eut perdu toute leur confiance, s'il ne se fût réveillé de la létargie où cette passion l'avoit jetté. Son courage n'étoit qu'assoupi, il n'étoit pas anéanti ainsi que celui des lâches : mais il est bien honteux à un Chef que l'on puisse dire de lui qu'une femme a terni sa gloire. Une passion qui enivre les sens est bien près d'enyvrer l'esprit & le courage. C'est une vérité que tout homme de guerre doit sans cesse mettre entre deux beaux yeux & lui.

Précautions à prendre dans les pays de montagnes. Exemples de Généraux qui ont échoüé faute de les avoir prises.

LA ressemblance des évenemens dont Polybe nous fait successivement le récit, nous rameneroit souvent à des répétitions, si nous ne nous tenions sur nos gardes pour sauver cet ennui au Lecteur : mais ce seroit un peu trop écouter cette crainte que de manquer de parler ici de la guerre de montagne, parce que nous l'avons traitée plus haut. Comme ce pays-là fournit sans cesse de nouvelles ruses, il fourniroit à chaque moment de nouveaux préceptes : mais tous émanans de ce principe déja tant répété, qu'il n'y a point de montagnes si âpres & si escarpées qu'elles paroissent, dans lesquelles il ne se trouve quelques sentiers pratiqués par des chasseurs ou par des bergers ; & par-tout où un homme a passé, un autre pouvant le faire, il en résulte qu'il n'y a point de vallée qui n'offre des revers à prendre ; que par conséquent lorsqu'on y entre par un passage étroit on doit toûjours craindre que l'ennemi que l'on croit au bout & qui s'y montre effectivement, ne fasse un détachement de trois, quatre ou cinq cents hommes pour venir vous fermer l'entrée, tandis qu'il défend la sortie. Par conséquent ce seroit le comble de l'imprudence & de la témérité que d'enfourner des troupes dans pareils coupe-gorges, sans les bien connoître ; & les connoissant, on ne doit jamais laisser un poste ou passage derriere soi dégarni : mais au contraire, il y faut retrancher quelques hommes qui en assûrent la possession & la communication. J'ai bien parcouru les Alpes & les Pyrenées ; il y a bien peu de hautes montagnes que je n'aye traversées dans la haute Provence & le Dauphiné ; je n'en ai pas vû une où il n'y eût des sentiers pour couper au court, prendre des revers, & revenir sur ses pas sans être vû des vallées. Le seul

remede lorsqu'on les connoît bien, & qu'on s'en méfie, est de les faire sauter par des mineurs, de façon qu'ils ne soient plus praticables. Cette guerre est si savante, & demande tant de théorie, qu'il n'est pas surprenant que les Romains si intelligens dans les autres, fussent souvent embarrassés dans celle-ci, & donnassent fréquemment dans des embuscades. L'étranger doit céder pour cette science aux naturels du pays, & d'ailleurs fort peu de Généraux se sont appliqués à cette partie; je ne sai pourquoi; car il se rencontre par-tout des pays de montagnes, où celui qui sauroit en user habilement se procureroit bien de l'avantage sur son adversaire. Cette espece d'étude donne bien de l'ouverture pour toute autre guerre: ainsi tout homme qui est persuadé de l'utilité de la théorie, doit s'attacher à connoître tout, & se rendre les occasions familieres par la lecture des faits déja connus. Cela sert aussi à la connoissance du pays, puisque plusieurs traits d'histoire se sont passés dans les mêmes lieux, où le hasard des guerres nous ramene au moment que l'on y pense le moins. Il y auroit bien de l'imprudence à un militaire qui se destine par sa naissance, ou sa noble ambition, au commandement des armées, d'attendre qu'il y soit parvenu, pour s'instruire, par une expérience qui à coup sûr lui couteroit aussi cher qu'à celui qui lui confieroit le soin de ses troupes. La connoissance du passé affermit le jugement pour l'avenir, ouvre l'imagination, la fertilise en expédiens, & nous guide dans les évenemens qui paroissent si obscurs aux ignorans; les erreurs d'autrui nous corrigent, & je crois qu'il vaut mieux l'être aux dépens d'autrui qu'aux siens.

Quand on est dans certains postes on ne doit plus compter sur les avis d'autrui. Peu de gens ont le bonheur d'avoir assez de véritables amis pour leur dire des choses dures: & comment instruire sans cela? car l'instruction par elle-même a un air de supériorité qui indispose l'amour-propre, & c'est un malheur de l'humanité que de la souffrir difficilement de quelque part qu'elle vienne: les Princes sur-tout n'aiment point qu'on leur remontre, ils y ont moins été accoûtumés que les autres, & ils sont hommes autant que le reste des mortels. Il ne leur reste donc d'autres ressources que les Livres, sur-tout si l'on suit la maxime d'Esope, *qu'il ne faut approcher du tout des Rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables*. M. Folard demande quel *milieu prendre entre celle-là, & celle de Solon, qu'il faut ou ne point approcher des Rois, ou leur dire des choses qui leur soient utiles*. Je suis persuadé qu'il le savoit bien le milieu que l'honnête homme doit prendre: mais c'est aux Souverains à n'admettre que d'honnêtes gens autour d'eux; celui qui aura ce discernement aura toujours de bons conseils.

Nous lisons dans M. le Clerc l'utilité dont il est à un Souverain d'avoir autour de lui des hommes, & non des courtisans. Il cite à ce sujet un texte, & l'on sait combien le despotisme des Souverains de Turquie éloigne la vérité du sérail; elle n'y peut paroître que voilée, encore préfere-t-elle de se tenir à l'écart.

Mahmoud Prince tyran & guerrier, avoit réduit toute la Perse en

desert par ses vexations, ou ses guerres; son grand Vizir qui étoit un homme, avoit, dit M. le Clerc, répandu dans le monde, qu'il avoit appris d'un Derviche à entendre le langage des animaux. *Un soir qu'il revenoit avec le Sultan, de la chasse, ils virent deux hiboux sur un arbre, qui sortoient des mazures d'un vieux mur, & qui faisoient entendre de-là leurs lugubres cris. Sur cela le Sultan qui se ressouvint de la prétendue science du Visir, se mit à dire; Je voudrois bien savoir ce que ces hiboux se disent l'un à l'autre, allez écouter leur discours & apprenez-moi ce qu'ils auront dit. Le Visir approcha de l'arbre, & feignit d'être bien attentif aux cris de ces deux oiseaux; après quoi étant retourné au Sultan, il lui dit qu'il avoit très-bien entendu une partie de leur conversation, mais qu'il n'osoit pas la lui rapporter. Il ne fit qu'irriter par là la curiosité du Sultan, qui voulut absolument savoir ce que ces hiboux avoient dit. Sachez donc, dit le Visir, qu'un de ces hiboux a un fils, & l'autre une fille qu'ils parlent de marier ensemble. Le pere du fils a dit au pere de la fille: Frere, je consens à ce mariage à cette condition que vous assigniez cinquante villages ruinés pour sa portion. A cela le pere de la fille a répondu: Au lieu de cinquante, je lui en assignerai cinq cents si vous voulez. Dieu donne bonne vie & longue au Sultan Mahmoud, pendant qu'il regnera nous ne manquerons pas de villages ruinés. L'histoire dit que le Sultan fut si touché de cet apologue, qu'il fit rebâtir les villes & les villages qui avoient été ruinés, & qu'il tacha depuis ce temps-là de procurer le bien à son peuple.*

Heureux encore ce Sultan d'avoir eu le moyen de réparer le mal qu'on lui apprenoit qu'il avoit fait! Mais à la guerre il n'est souvent plus temps, ainsi que le répondit un jour un Officier habile à son Général, qui dans l'extrémité, n'aimant pas ordinairement à prendre conseil, demanda pour lors à cet homme ce qu'il pensoit qu'il faudroit faire. *Vous venez trop tard*, répondit-il, *il y a une heure que je le savois.*

On doit à ce sujet se rappeller le trait que j'ai cité, parlant de la guerre de montagnes, de Pérose Roi de Perse, contre le Roi des Euthalites. Il s'agissoit d'un défilé où il s'étoit laissé enfermer, & où il fut obligé à capituler avec honte, lorsqu'il eût pû, en suivant les avis d'Eusebe, qui avoit de l'expérience & du savoir, éviter un échec qui ruina ses affaires & sa réputation.

On me pardonnera cette digression en faveur de l'utilité dont elle est, pour encourager d'autant plus à vouloir, par la lecture des exemples qui suivent, pratiquer ce qu'elle conseille. C'est pour éviter d'être enfermé honteusement, par exemple, qu'il faut savoir ce qui arriva à l'Empereur Isaac l'Ange, contre les Valaches & les Commanes. *Ne voulant pas s'en retourner par où il étoit venu*, dit le Président Cousin, *il prit un chemin plus court & plus agréable, au milieu de plusieurs vallons, où il perdit une partie considérable de son armée, & où il courut grand risque de périr lui-même. Au lieu de marcher par une campagne assez large, où la cavalerie pouvoit passer fort commodément, il s'engagea en des pas de montagnes par où couloit un torrent... L'Empereur étoit au milieu de la marche avec tout le bagage: il n'étoit que*

trop aisé de voir, que les Barbares, qui étoient aux deux côtés du passage, avoient envie de les attaquer. L'avant-garde passa sans en venir aux mains, & avant que les Valaches se fussent approchés du pas, car ils se réservoient de charger le corps d'armée, où ils croyoient que l'Empereur étoit avec ses principaux Officiers. Lorsqu'il se fut engagé si avant dans ce fâcheux passage, qu'il ne pouvoit plus reculer, ils fondirent sur lui avec une impétuosité extrême. L'infanterie Romaine fit bien son devoir, pour n'être pas enveloppée, & résista vaillamment aux Barbares qui ne pouvoient descendre du haut des rochers sans peine ni danger : mais quand elle se sentit accablée par des masses extraordinaires de pierres, qui rouloient de la cime des montagnes, elle fut contrainte de lâcher le pié. Alors les Barbares les poursuivant avec plus de violence, & en même temps avec plus de bonheur, ils furent tous assommés comme un troupeau enfermé dans une boucherie.

L'Empereur sembloit pris comme dans un filet, quelqu'effort qu'il fit pour repousser les ennemis; de plus il avoit perdu son bonnet que l'on appelle casis. Plusieurs vaillans hommes s'étant rassemblés autour de lui, & ayant tué des chevaux, même des soldats de notre parti qui bouchoient le passage, ils le dégagerent si heureusement, qu'il ne fut point blessé, quoique tous les autres le fussent. Quand il eut atteint l'avant-garde, il remercia Dieu avec les paroles de David, de lui avoir sauvé la vie.

J'ai parlé ci-devant du fameux Mummol : il nous fournit un exemple de troupes engagées inconsidérément dans des montagnes, qui fait bien à notre sujet. Les Lombards avoient fait de grands désordres dans la Bourgogne, la Savoye, & le Dauphiné. *Le Patrice Amé y accourut aussi-tôt avec des troupes*, dit le Pere Daniel, *pour les empêcher de pénétrer dans le pays, & on en vint aux mains. Les Bourguignons furent défaits, & presque tous passés au fil de l'épée, le Général même y périt. Les Lombards devenus maîtres de la campagne par cette défaite, y commirent de grands excès, & repasserent les Alpes chargés de butin, & avec une multitude de prisonniers qu'ils firent esclaves : c'est ce qui obligea le Roi de Bourgogne de donner le commandement de son armée de ce côté-là au plus grand homme de guerre qu'il y eût alors dans l'Empire François, nommé Mummol. Ce Capitaine n'eut pas plutôt ramassé les débris des troupes qui furent fortifiées de quelques autres, que les Lombards revinrent faire une nouvelle irruption dans le Dauphiné aux environs d'Embrun. Mummol s'approcha avec son armée, mais marchant lentement, il leur donna le temps de s'engager dans les montagnes, & dans les forêts, dont il fit brusquement occuper tous les défilés, & embarrassa les issues de quantité d'arbres qu'il fit abbattre, de sorte que les Lombards se trouverent investis de tous côtés, & étoient assommés à mesure qu'ils paroissoient : la plus grande partie y laissa la vie, quelques-uns furent pris & envoyés au Roi par le Général; ils furent dispersés dans divers prisons du Royaume, & très peu échapperent pour aller porter à leurs compatriotes la nouvelle de leur défaite.*

Voilà une façon de terminer tout d'un coup une guerre, que l'on ne trouve pas dans les plaines, où le hasard est quasi toujours le maître, quand il n'y a pas de supériorité

reconnue : tandis que dans les montagnes c'est à coup sûr le plus habile, & celui qui les connoît le mieux, qui donne la loi ; comme fit durant si long-temps le fameux Sertorius en Espagne, où Plutarque rapporte qu'il surprenoit son ennemi, tantôt de jour & tantôt de nuit ; n'ayant affaire qu'à de l'infanterie Romaine pesamment armée, & lui au contraire, n'ayant que des Espagnols naturels du pays de montagnes, tous vifs & agiles. Il attaquoit quand il trouvoit son avantage, & dès que la chanse tournoit, ses soldats accoutumés à se disperser, s'enfuyoient par tous les sentiers pour se réunir, & reparoître l'instant d'après, comme si ce fût de nouvelles troupes, & par de nouveaux chemins. Il ne donnoit jamais de relâche à son ennemi, tandis que les siens assûrés de leurs retraites, s'y reposoient dans le besoin, & sans alarme. Assûrement, en plaine il n'eut pas mis à bout le grand Pompée ; tant la guerre de montagnes prête de forces aux foibles, & fournit d'occasions de déployer toutes les ruses & les finesses de l'art. C'est par la grande persuasion où je suis de cette vérité que je me suis attaché à la traiter plus au long, qu'aucun des Auteurs qui en ont écrit avant moi. Je souhaite en avoir assez dit, pour que ceux qui auront à la faire, puissent éviter les piéges, & se procurer la supériorité vis-à-vis d'un ennemi, qui, quoique plus nombreux, seroit moins savant, & moins accoûtumé à ces pays-là.

CHAPITRE XVI.

Escalade de Psophis. Libéralité de Philippe à l'égard des Eléens. Nonchalance de ce peuple à se conserver dans son ancien état. Reddition de Thalamas.

PHilippe à la vûe de ces obstacles, demeura quelque temps en suspens. Tantôt il renonçoit au dessein qu'il avoit eu de faire le siége de cette ville, tantôt il le reprenoit par la considération des avantages qu'il en tireroit en cas qu'il réussît ; car autant que cette ville devoit être formidable aux Achéens & aux Arcadiens, pendant que les Eléens en seroient les maîtres, autant leur devoit-elle être avantageuse dès qu'ils la leur auroient enlevée. Il se résolut donc de l'assiéger. Pour cela il donna ordre aux Macédoniens de repaître dès le point du jour, & de se tenir prêts. Le matin il passe l'Erymanthe sur un pont, les assiégés en furent si étonnés que personne ne s'opposa à son passage. Il approche de la ville avec un appareil & une assûrance qui y jette l'épouvante. Eurspidas & les habitans sont effrayés, jusqu'alors ils avoient cru que les ennemis n'oseroient pas met-

tre le siége devant une ville si forte, & si capable de le soûtenir long-temps, sur-tout dans une saison peu propre à ces sortes d'entreprises. Une autre chose les embarrassoit, ils craignoient que Philippe n'eût quelque intelligence dans la ville, & qu'ils ne fussent trahis par quelques-uns des habitans. Cependant comme ces soupçons se trouverent sans fondement, la plûpart coururent à la défense des murailles.

Les étrangers d'entre les Eléens firent une sortie par une porte qui est au haut de la ville, pour surprendre les ennemis: mais le Roi avoit donné ses ordres pour que les échelles fussent dressées en trois endroits différens, il avoit aussi partagé ses Macédoniens en trois corps. Le signal se donna par les trompettes, & aussi-tôt on alla de tous côtés à l'escalade. Les assiégés se défendirent d'abord avec valeur, & jetterent plusieurs des assiégeans en bas des échelles: mais les traits & les autres munitions dont ils n'avoient pris que pour cet assaut, leur manquerent bien-tôt, & d'ailleurs ils avoient affaire à gens qu'il n'étoit pas aisé d'épouvanter. A peine un Macédonien étoit-il tombé de l'échelle, que le suivant prenoit sa place. Les assiégés abandonnerent enfin la ville, & se retirerent dans la citadelle. Les Macédoniens monterent sur les murailles, & les étrangers, qui avoient fait la sortie, pressés par les Candiots, jetterent honteusement leurs armes & prirent la fuite. On les mena battant jusqu'à la ville, & l'on entra pele mêle avec eux, en sorte que la place fut prise en même temps de tous les côtés. Les Psophidiens, leurs femmes & leurs enfans, Euripidas & tous ceux qui échaperent aux assiégeans, se sauverent dans la citadelle. Tous leurs meubles furent pillés, & les maisons furent occupées par les Macédoniens.

Ceux qui s'étoient refugiés dans la citadelle n'y avoient pas de quoi subsister. Ils virent bien que leur ruine étoit inévitable, s'ils ne se rendoient au plutôt à Philippe. Ils lui envoyerent un Héraut pour le prier de permettre qu'on lui fît une députation. Les Magistrats de la ville & Euripidas allerent le trouver. On fit un Traité, par lequel on leur accordoit l'impunité à tous, tant Citoyens qu'Etrangers. Les Députés retournerent à la citadelle avec ordre de n'en laisser sortir personne que l'armée ne fût hors de la ville, de peur que des soldats, peu dociles aux ordres du Prince, ne leur fissent quelque violence. Comme il faisoit alors de la neige, Philippe fut obligé de rester là quelques jours, pendant lesquels il fit appeller ce qu'il y avoit

d'Achéens dans la ville. Dans cette Assemblée il s'étendit beaucoup sur la forte situation de Psophis, & sur les avantages qu'on pourroit tirer de cette place dans les conjonctures présentes, sur la distinction qu'il faisoit des Achéens par dessus les autres Grecs, & sur le penchant particulier qu'il sentoit pour eux. Et ce qui mit le comble à toutes ces honnêtetés, il leur fit présent & les mit en possession de la ville, ajoutant qu'il les favoriseroit de tout son pouvoir, & qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de les obliger. Aratus & le peuple le remercierent avec toutes les marques possibles de la plus vive reconnoissance, & il congédia l'assemblée. Il partit ensuite & marcha vers Lasion. Alors les Psophidiens quitterent la citadelle & vinrent chacun reprendre leur maison. Euripidas retourna à Corinthe, & de là en Etolie. Proslaüs de Sicyone fut fait Gouverneur de la citadelle de Psophis, & on lui donna une assez bonne garnison. Pythias de Pellene commanda dans la ville.

Le bruit de cette conquête effraya la garnison de Lasion. A peine sentit-elle que le Roi approchoit, qu'elle abandonna la place. Le Roi y entra d'emblée, & par un surcroît de bonté pour les Achéens, il en gratifia leur République. Strate fut même désertée par les Eléens, & le Roi la rendit aux Telphussiens. Il arriva à Olympie après cinq jours de marche. Il y sacrifia aux Dieux, & fit un festin aux Officiers de son armée. Les troupes reposerent là trois jours, au bout desquels il décampa & vint à Elée. Les fourrageurs se répandirent dans la campagne. Pour lui il mit son camp à Artemise. Après avoir fait là un grand butin, il reprit la route de Dioscyre. Le pays fut ravagé. On fit quantité de prisonniers: mais ceux qui se sauverent dans les villages voisins & dans les postes fortifiés, étoient encore en plus grand nombre. Aussi est-il vrai que le pays des Eléens est le plus peuplé & le plus fertile de tout le Péloponese. Il y a telles familles parmi ce peuple, qui ayant quelques biens à la campagne, aiment tant à les cultiver, que depuis deux ou trois générations on n'en a vû personne mettre le pié dans Elée.

Cet amour pour la campagne s'est accru par le grand soin qu'ont eu les Magistrats de ceux qui y font leur demeure. Dans chaque endroit il y a des Juges pour y faire rendre la justice, & l'on veille exactement à ce que les besoins de la vie ne leur manquent pas. Il y a beaucoup d'apparence que ce qui les a

portés à prendre tous ces soins & à établir ces lois, c'est la grande étendue du pays, & principalement la vie sainte qu'on y menoit autrefois, lorsque toute la Gréce regardant l'Elide comme sacrée, à cause des combats olympiques qui s'y célébroient, les habitans vivoient tranquilles à l'ombre de cette glorieuse distinction, & sans rien craindre des maux que la guerre entraîne avec elle : mais depuis que les Arcadiens ont prétendu que Lasion & la Pisatide leur appartenoient, les Eléens obligés, pour se défendre, de changer leur genre de vie, n'ont rien fait pour recouvrer leurs anciennes immunités. Ils sont toûjours restés dans l'état où la guerre les avoit mis. Pour parler ingénûment, je trouve cette nonchalance très-blâmable. Nous demandons la paix aux Dieux dans nos prieres ; pour l'avoir il n'y a rien à quoi l'on ne s'expose, c'est de tous les biens celui à quoi ce titre est le moins contesté ; se peut-il faire sans une extrême imprudence que les Eléens ayent négligé ce bien précieux jusqu'à ne se pas donner le moindre mouvement pour l'obtenir des Grecs, & le perpétuer chez eux ? Ils sont d'autant plus coupables, qu'ils n'avoient pour cela rien à faire, qui ne fût dans les regles de la justice & de la bienséance.

Ce genre de vie, dira-t-on, les exposoit aux insultes de ceux qui sans égard pour les Traités leur auroient cherché querelle : mais cela seroit arrivé rarement, & en ce cas toute la Grece auroit couru à leur secours. A l'égard des petites courses qu'on auroit pû faire sur eux, il leur auroit été aisé, riches, comme ils n'auroient pas manqué de le devenir dans une paix perpétuelle, de s'en garantir, en mettant des étrangers en garnison dans certains lieux, quand il auroit été nécessaire : au lieu qu'aujourd'hui pour avoir craint ce qui n'arrive presque jamais, ils sont dans des guerres continuelles qui désolent leur pays & les dépouillent de tous leurs biens. Les Eléens ne trouveront pas mauvais que je les aye ici exhortés à recouvrer leurs droits, l'occasion n'a jamais été plus favorable. Quoi qu'il en soit, il reste encore dans ce pays quelques vestiges de son ancienne maniere de vivre, & les peuples y gardent encore beaucoup de penchant pour la campagne. C'est pour cela que quand Philippe y vint, quoiqu'il fit beaucoup de prisonniers, il y eut un plus grand nombre de personnes qui s'enfuirent dans la ville.

Les Eléens retirerent la plus grande partie de leurs effets,

de leurs esclaves & de leurs troupeaux dans un château nommé Thalamas, place qu'ils avoient choisie, tant parce que les avenues en sont étroites & qu'il est difficile d'en approcher, que parce qu'il est éloigné de tout commerce. Sur l'avis que le Roi reçut que grand nombre d'Eléens s'étoient refugiés dans ce château, résolu de tout tenter & de tout hasarder, il commença par poster ses étrangers dans tous les lieux par où il pouvoit aisément faire passer son armée. Puis laissant le bagage & la plus grande partie de son armée dans les retranchemens, il entra dans les défilés avec les rondachers & les armés à la légere. Il vint au château sans rencontrer personne qui lui disputât le passage. Les assiégés, qui n'entendoient rien à la guerre, qui n'avoient point de munitions, & entre lesquels il y avoit quantité de gens de la lie du peuple, craignirent un assaut & se rendirent d'abord. On comptoit parmi eux deux cents étrangers, gens ramassés, qu'Archidamas Préteur des Eléens avoit amenés avec lui. Philippe gagna là une grande quantité de meubles, plus de cinq mille esclaves, & une infinité de bétail. Après cette expédition il revint à son camp. Son armée étoit si enrichie & si chargée du butin, que ne la jugeant pas en état de rien entreprendre, il retourna à Olympie & y campa.



OBSERVATIONS

Sur l'escalade de Psophis.

Philippe dans l'escalade de Psophis ne fut que hardi. Quelques regles à observer dans une escalade.

CElui-là ne peut pas être réputé un grand Capitaine, qui ne fait pas profiter de la victoire, puisqu'elle n'a d'autre but que la destruction de l'ennemi, & de se rendre maître de son pays; ce seroit vaincre & travailler en vain, que de lui donner le temps de se reconnoître, de se défendre, & de réflechir sur le peu qu'il a perdu, & la quantité de moyens qui lui restent pour réparer ses pertes. Au contraire, celui qui ayant vaincu ne perd pas un instant pour empêcher l'ennemi de se rétablir, & qui par de nouvelles entreprises exécutées avec diligence & audace, répand chez son adversaire cette terreur qui fait que tout plie; celui-là, dis-je, doit être réputé vraîment grand.

Les esprits trop fins, & les flegmatiques sont fort sujets à se laisser arrêter par la considération, non de ce qu'un ennemi vaincu fait, mais

de

de ce qu'il peut faire. Peu attentifs à ce que dit Séneque, *que le succès n'est pas de la jurisdiction du Sage; nous commençons les choses, & la fortune les acheve.* Cette fortune, à le bien prendre, pour les choses de la guerre, n'est autre chose que l'effet d'une conduite vigilante & courageuse, qui répand la terreur chez l'ennemi, lui fait tout craindre d'un vainqueur qui ose tout, & l'engage de mettre bas les armes avant même d'être attaqué.

Partant de là il est constant que telle entreprise, qui seroit folle, téméraire, & impraticable avant une grande victoire, devient aisée, sage, & raisonnable dans l'instant que la terreur ayant énervé tous les courages, rend l'ennemi sans force, sans défense, & sans résolution.

César & M. de Turenne que l'on peut citer à côté l'un de l'autre, ne furent si fort au-dessus des autres Capitaines que par la persuasion où ils étoient de cette maxime: & si Annibal, & Gustave-Adolphe ne sont pas dignes de marcher à côté de ces deux grands hommes, c'est que l'un ne sût non plus profiter de sa victoire de Leipsick, que l'autre de celle de Cannes.

Il est certain qu'à n'examiner l'escalade de Psophis par Philippe, qu'isolée, & non à la suite d'une victoire, nous ne verrions rien que de ridiculement téméraire dans le projet de prendre une place très-forte par escalade en plein jour, tandis que l'on eût à peine osé tenter d'en faire le siége, & lorsque pour y aborder, il falloit traverser le fleuve d'Erimante d'un abord très-difficile, & sur un pont qu'il ne tenoit qu'à la garnison de rompre: outre que cette place contenoit une nombreuse garnison commandée par le Général en personne. Assûrément il n'y auroit rien dans une pareille entreprise que de très-insensé: mais à la considérer avec toutes ces circonstances, nous allons, je pense, justifier pleinement Philippe. Ce Prince venoit de remporter une victoire des plus complettes: c'étoit raisonner juste à sa place, que d'imaginer que la terreur de son ennemi étoit grande. La conquête de Psophis étoit difficile, ses murs en apparence insurmontables, & par consequent, un siége en regle donnoit le temps à la garnison de se remettre de sa frayeur, & de disputer son terrein; tandis que par une escalade, personne n'avoit le temps de se reconnoître, personne ne pouvoit y être préparé, puisque personne ne l'imaginoit. Ces murs n'avoient pu encore rendre le courage aux habitans, ils ne faisoient qu'autoriser leur négligence sans les rassûrer, puisque rien ne rassure de la peur dans les premiers instans: mais la derniere, & la plus invincible des raisons qui déterminerent Philippe à ce coup de vivacité & d'audace, fut la connoissance d'Euripidas. Il étoit persuadé que la plus grande force d'une place, consistant dans l'espece de Gouverneur qui la défend, sa plus grande foiblesse est d'en avoir un, dont la lâcheté est reconnue. Outre ce vice, sans contredit le plus grand pour un défenseur de place, il savoit encore qu'Euripidas étoit assez ignorant des choses de la guerre, pour n'avoir pris aucune précaution, surtout contre une escalade. L'évenement le justifia, puisque, dit Polybe, la garnison se trouva dénuée des armes de défense nécessaires contre un pareil assaut.

La meilleure défense des places est sans contredit les hommes qui la gardent, témoin Lacédémone, qui n'ayant jamais eu d'autre rempart que la valeur de ses habitans, eut la gloire de faire échoüer Pyrrhus dans l'attaque qu'il en fit. Alexandre ayant demandé, dit Plutarque, si celui qui commandoit dans une place très-forte qu'il vouloit assiéger, étoit un homme de tête & de courage, lorsqu'il eut apprit que non, il dit : *Cela signifie que la place n'est pas imprenable, puisque la principale fortification lui manque.* D'ailleurs Philippe en raisonnant juste, exécute avec habileté, avec courage, avec vivacité, & avec diligence ; ainsi ce n'est plus un téméraire, c'est un héros qui enchaîne la fortune par sa bonne conduite, & les Psophidiens, au contraire, découragés, mal conduits, ne prennent qu'un mauvais parti, ainsi qu'il l'avoit prévû de la part de gens ignorans, ils font une sortie en plein jour, vis-à vis des troupes postées, qui sont placées à dessein de s'y opposer, & qui les accablent à mesure qu'ils veulent se mettre en bataille. Il leur arriva que n'ayant point d'autre retraite que la porte par où ils sortoient, l'ennemi qui les avoit poussés entra pêle-mêle avec eux. Que l'on n'appelle point ici la fortune, il ne faut, pour se procurer de pareils bonheurs, qu'imiter Philippe dans sa diligence, son audace, & sa disposition.

Si on le taxoit de témérité pour une pareille action, nous devrions donc appeller aussi le sage & le temporiseur Fabius, étourdi & téméraire à son escalade de Arpi. Ecoutons, & instruisons nous dans Tite-Live qui la rapporte en ces termes. *Fabius étant parti de Suessule, résolut premierement d'assiéger Arpi : il campa environ à mille pas de cette ville ; & quand il eut reconnu la place de près, sa situation & ses murailles, il résolut de l'attaquer par les endroits les plus forts ; parce qu'il avoit remarqué qu'ils étoient négligés, & qu'il n'y avoit point de gardes : ainsi ayant fait préparer toutes les choses nécessaires pour attaquer une ville, il choisit les meilleurs Capitaines de l'armée, les mit sous la conduite de quelques tribuns dont tout le monde connoissoit le courage & l'expérience, leur donna outre cela six cents soldats, parce qu'il crut que c'étoit assez pour son entreprise, & leur commanda de porter des échelles à l'endroit qu'il leur montra, aussi-tôt qu'ils entendroient sonner la quatriéme garde. Il y avoit là une porte assez basse & étroite, qui regardoit une rue où passoit fort peu de monde, parce que la ville n'étoit pas habitée de ce côté-là. Il leur commanda qu'ils se saisissent de cette porte par escalade, qu'ensuite ils gagnassent les murailles, qu'ils rompissent les portes en dedans, & que quand ils tiendroient une partie de la ville, ils en donnassent le signal avec la trompette afin qu'on fît approcher le reste des troupes, que pour lui il tiendroit toutes choses prêtes. Cette entreprise fut exécutée comme on pouvoit le souhaiter ; & ce qui sembloit y être un obstacle, servit plus que toute autre chose à tromper l'ennemi : car il tomba sur le milieu de la nuit, une si grande pluie, qu'elle contraignit les gardes & les sentinelles à quitter leur poste & à se retirer dans les maisons. De plus le bruit de la pluie & de la tempête, empêcha que l'on entendît celui que l'on faisoit en rompant les portes : & ensuite comme la pluie se modéra, &*

qu'on n'entendoit qu'un bruit égal, ce bruit même endormit la plus grande partie des sentinelles. Enfin lorsque les Romains se furent rendus maîtres de la porte, ils disposerent les trompettes dans la rue à une distance égale les uns des autres, & leur commanderent de sonner pour faire venir le Consul. En même-temps le Consul fit marcher ses troupes, & un peu avant le jour il entra dans la ville par la porte qui avoit été rompue; & enfin les ennemis se réveillerent comme la pluie finissoit, & qu'il commençoit à faire jour. Il y avoit dans la ville une garnison de vingt-cinq mille hommes d'Annibal, & les habitans en faisoient trois mille: mais en cette occasion les Carthaginois qui craignoient quelque intelligence les firent passer devant eux, & les opposerent à l'ennemi, de peur qu'on ne les surprît par derriere. On combattit premierement dans l'obscurité & dans les rues étroites, parce que les Romains s'étoient rendus maîtres non-seulement des rues, mais aussi des maisons qui étoient plus proches de la porte, afin qu'on ne pût les blesser d'en haut.

Les habitans se livrerent aux Romains, à condition que les Carthaginois seroient libres de sortir de leur ville, ce qui fut exécuté par Fabius qui craignoit que ceux-ci, restant attachés à Annibal, ne lui fissent essuyer un échec; il leur fit un pont d'or.

Je ne répeterai point ici ce que j'ai dit des escalades dans la défense des places, j'y renvoye ceux qui voudront s'en instruire: mais je ne sai si j'ai dit dans cet ouvrage combien il seroit plus aisé aujourd'hui d'escalader une place que du temps des Anciens. Leurs fortifications avoient pour principal but d'empêcher ces sortes d'attaques, tandis que les nôtres aujourd'hui, n'ayant d'autre but que de résister aux siéges en regle, semblent par le peu d'élévation des remparts, & la commodité des terre-pleins nous offrir beaucoup plus beau jeu que ne faisoient les anciennes enceintes des villes.

M. le Duc de Noailles dont on ne sauroit trop loüer l'activité & la science, prouva ce que j'avance à l'escalade de Cette, qu'il fit donner en plein jour: en cela bien plus admirable que Philippe encouragé par des exemples fréquens de pareilles attaques, qui avoient réussi de son temps, tandis que M. de Noailles n'en ayant aucun qui lui servît de guide parmi les Modernes, tira tout de son propre fond. Je crois que l'étude de l'histoire ancienne lui servit beaucoup, car il eut toûjours soin de cultiver son esprit par les sciences, ce qui donne bien de l'avantage dans le métier des armes.

§. II.

De l'attaque des places d'emblée ou par escalade. Elles étoient plus difficiles du temps des Anciens qu'elles ne le seroient aujourd'hui. Méthode qu'il faut observer dans ces sortes d'entreprises.

Dans la confrontation que l'on feroit entre cet abbregé & l'original de M. Folard, l'on me trouveroit souvent en défaut, si l'on ne se rappelle ce que j'ai annoncé dans ma Préface, que je n'ai entrepris cet ouvrage que pour en retrancher l'inutile & les répétitions. C'est surtout dans cet Article & les suivans que j'ai beaucoup retranché, attendu que ce que l'Auteur y traite, a

déja été traité dans l'attaque & la défense des places, & qu'il a surtout fait connoître dans cette derniere partie, combien les escalades par surprise, ou à force ouverte sont plus aisées aujourd'hui que du temps des Anciens, attendu le peu d'élévation des murs qui facilite, & la construction, & le transport des échelles, les descentes pratiquées dans les fossés, les terre-pleins des remparts, & la communication qu'ils forment entre les différens bastions. J'ajoûterai ici que le nombre d'hommes que l'on destine d'ordinaire à la défense d'une grande place n'étant pas suffisant pour garnir, & le corps de la place, & les ouvrages extérieurs, contre une escalade ou attaque générale; je crois que c'est un motif de plus, ainsi que le peu d'attention que l'on a de garnir de canons tout montés & tout chargés, les flancs, & les faces des bastions; car il n'est plus temps d'y recourir quand on est attaqué. D'ailleurs en supposant ces précautions prises, pense-t-on que du canon tiré au hasard durant la nuit, & le trouble qu'occasionne une attaque fût un puissant obstacle? L'on sait par expérience combien les bouches à feu sont peu meurtrieres; il est étonnant combien il périt peu de monde du canon le mieux servi: souvent dans un très-petit espace l'on en a vû tirer des milliers de coups, sans qu'il y eut plus de deux ou trois cents personnes tuées de boulets. Les balles quoiqu'infiniment plus répetées ne tuent pas non plus à proportion de leur nombre: témoin la bataille de Malplaquet où j'ai supputé qu'il se tira aux environ de 18 cents mille coups de fusil; & il ne périt qu'aux environs de trente mille hommes tant de part que d'autre. L'on sait que la plus grande perte des Alliés qui en supporterent les deux tiers, fut l'ouvrage de la bayonnette Françoise, tant à la gauche qu'à la droite, où se fit cette espece de sortie qui coûta si cher aux ennemis de la France. Partant de ces principes, je ne crois pas douteux qu'une escalade bien conduite seroit moins meurtriere que ne l'est un siége en regle, où l'on perd en détail ce que l'on auroit exposé dans un jour. Cromwel qui fut toûjours aussi habile que méchant, partit de ce raisonnement pour escalader Drogheda en 1649. Aston qui la défendoit comptoit sur un siége en regle, vû la bonté de sa place: mais Cromwel accoûtumé à calculer l'importance des momens, & à combiner les choses plus ou moins avantageuses, *comprit que s'il attaquoit Drogheda dans les formes ordinaires*, dit l'Historien, *la durée du siége lui feroit périr beaucoup de soldats, & rendroit inutile par les maladies ce qui ne periroit pas par le fer. Il résolut d'insulter la place. A peine eut-on tiré le canon que voyant en certains endroits des pans de muraille entr'ouverts, il voulut qu'on allat à l'assaut: on fut repoussé jusqu'à deux fois, mais le Général & Yreton s'étant mis eux-mêmes à la tête de leurs troupes demi rebutées, leur inspirerent tant de courage, que ni garnison, ni remparts, ne furent capables de les arrêter. Tout céda à ce nouvel effort; ainsi ils emporterent à la troisieme attaque une place qui durant trois ans avoit résisté à toutes les forces des Protestans réunies ensemble.*

Cet Usurpateur trop content de cette façon de prendre les villes, en usa de même à Vexford: la force de la place ni la valeur de la garnison qui se défendit de rue en rue

jusques dans le marché, où l'Auteur dit que l'on combattit avec valeur, ne furent pas capables d'empêcher l'effet de l'audace & de l'intelligence des assiégeans. Les Royalistes furent vaincus, & la place prise d'escalade, en témoignage de la facilité qu'il y auroit dans ces temps ci, de prendre l'épée à la main des places qui ne s'attendent sûrement pas à ce genre d'attaque, & qui n'ont rien sur le rempart de préparé pour la défense qu'il faudroit y opposer.

Si j'eusse été plus écouté, en 1712. sur-tout, nous eussions enlevé bien des places aux Alliés dans le temps qu'à peine avoient ils en Flandre des garnisons suffisantes pour monter la garder aux portes : mais comme c'étoit du nouveau, on ne voulut pas y consentir, l'on répondoit à ces sortes de propositions, que cela étoit bon autrefois.

Cependant il n'y avoit pas si long-temps, puisque c'étoit en 1635, qu'un Officier de l'armée du Cardinal Infant nommé Eenholt, ayant des vûes sur le fort de Sxeux, le fut reconnoître lui-même déguisé, & l'ayant trouvé aussi aisé à surprendre qu'un Meunier le lui avoit rapporté, il y marcha. Velderen qui y commandoit n'oublia rien pour se bien défendre : il fut attaqué la nuit, & après avoir soûtenu avec courage & bonheur, deux attaques vigoureuses, il succomba à la troisieme, malgré l'avantage de ceux qui se défendent derriere des remparts.



§. III.

Que le secret & la diligence, sont l'ame de toutes sortes d'entreprises. Les surprises de places par escalade sont d'un détail infini. Il vaut mieux partir trop tôt que trop tard. Exemple de l'entreprise sur Aire qui échoüa. Réglement qu'il faut observer dans une escalade.

Quoique j'aye traité assez au long dans l'attaque, & la défense des places, la matiere dont il s'agit, je ne crois pas inutile de rapporter ici quelques exemples, qui feront encore mieux connoître les précautions & le détail de l'ordre à observer. Pour escalader ou surprendre une place, tant de choses sont nécessaires, qu'il n'est pas possible de les rassembler toutes dans un seul point de vûe : ainsi ce que j'ai omis ailleurs, se trouvera peut-être ici ; si je tombe dans des répétitions, la crainte d'omettre rien d'essentiel qui m'y engage doit mériter l'indulgence des Lecteurs.

Le secret, la diligence & l'ordre de la marche, sont les trois points principaux dans toute sorte d entreprises. Pour connoître comment l'on y parvient, je vais rapporter les mesures que M. de Goesbrian, qui avoit si vaillamment défendu Aire, prit en suivant mes maximes pour escalader cette même place, dont l'exacte connoissance qu'il en avoit, lui servit pour son plan de disposition. Quoique cette entreprise qu'il regardoit comme immanquable, n'ait eu aucun succès, l'on ne peut s'en prendre qu'au malheur, qui fit égarer une partie des troupes qui devoient operer. D'ailleurs

sa marche fut si bien couverte que nous étions sur le chemin couvert, sans que qui que ce fût nous eût apperçû ; nous ne le fûmes pas même dans la retraite, un brouillard s'étant levé un peu avant le jour. Ce vaillant homme fit construire ses échelles avec tant d'habileté, que personne n'en fut instruit ; le moment de l'opération étant venu, il fit fermer les portes de S. Omer, d'où il devoit partir, un peu de bonne heure, sous prétexte d'arrêter des espions. Il fit en même-temps sortir deux cents hommes d'infanterie, commandés par des Officiers & Sergens entendus, & divisés en plusieurs petites troupes sous un chef qui seul savoit de quoi il étoit question. Il donna ordre à ces détachemens d'aller se poster sur le chemin d'Aire, chacun dans un lieu qu'il lui désigna. On dit aux Officiers & aux Soldats que l'on avoit avis qu'un homme qui devoit entrer dans la place, portoit une grosse somme pour payer la garnison, que ces détachemens étoient destinés à le prendre, & que la somme appartiendroit, moitié à la petite troupe qui le prendroit, & le reste aux autres détachemens. Afin de ne pas manquer le coup, il leur fut ordonné de poser plusieurs sentinelles près les unes des autres qui se mettroient ventre à terre, & formeroient comme une chaîne, avec ordre d'arrêter tout ce qui iroit & viendroit, d'observer un grand silence, de ne point aller au qui-vive, & s'il venoit des troupes du côté de S. Omer, de ne point bouger de leur poste. L'Officier qui commandoit ces détachemens avoit ordre quand on avanceroit, de les faire marcher sur le bord du fossé, vis-à-vis les lieux que l'on ne devoit pas attaquer, pour faire feu sur le rempart dès qu'ils entendroient tirer, afin de faire diversion des forces de l'ennemi en maniere de fausse attaque. M. Folard rapporte, qu'il devoit lui-même monter le premier par les échelles à la tête de vingt Officiers, & trente soldats choisis, suivis d'un commissaire d'artillerie, munis de leviers de fer, de longues tenailles, de marteaux, de haches, & de toute sorte de machines propres à rompre les portes & les ferrures. L'on en vouloit à la porte d'Arras, & son corps de-garde qui n'étoit que de trente hommes, devoit être égorgé : toutes les mesures étoient très-bien prises, & l'exécution s'en fût suivie si l'on n'étoit parti une heure trop tard. Ce mal n'eût pas été sans remede si quelques troupes ne se fussent égarées. Le malheur de ces sortes d'entreprises, d'ailleurs si belles, c'est que la moindre omission ou le moindre accident les fait manquer. Comme celle que je viens de rapporter ne sauroit servir de regle pour l'exécution, qui n'eut pas lieu, je vais en bref toucher un mot de ce que je crois que l'on doit faire en cas pareil. Premierement, quant à la fabrique des échelles, si les Ministres ou Gouverneurs des frontieres, n'ont pas eu le soin d'en pourvoir les arsenaux, & s'ils ont eu la triste œconomie de plaindre ces sortes de dépenses, que l'on regrette si fort de n'avoir pas faites quand l'occasion de s'en servir se présente ; il faut pour y suppléer faire venir des ouvriers qui les puissent construire, & les enfermer dans l'arsenal, où ils travaillent ; c'est pour cela qu'il faut préferer les plus éloignés aux plus près, crainte que leur absence n'attire des soupçons. Si l'on a la liberté

de choisir le temps, celui d'une longue nuit bien orageuse; & bien pluvieuse, est souvent le meilleur, attendu que les obstacles que nous offre la pluie sont bien indemnisés par les avantages qu'elle nous procure. Quant à la marche, elle doit être ouverte par deux compagnies de grenadiers, suivis d'une avant-garde, laquelle précédera immédiatement les chariots d'échelles. Si l'on s'apperçoit qu'il y ait quelques soldats enrhumés, dont la toux puisse découvrir la marche, il faut les renvoyer. L'on se mettra en bataille en arrivant sur le terrein, mais dans un grand silence; on distribuera les échelles à ceux qui doivent s'en servir; on disposera après eux les serruriers & les charpentiers bien munis d'outils; on marquera à chaque centaine d'hommes leur poste fixe, ainsi que la besogne dont ils sont chargés; & dans cet ordre l'on abordera le chemin couvert dont on rompra les barrieres à petit bruit par les serruriers, & appliquant d'abord les échelles à la contrescarpe, l'on descendra dans le fossé, & tout de suite on appliquera les échelles au rempart sans plus déliberer, pour y monter dans l'ordre que j'ai dit tout à l'heure. Si l'ennemi sur ses gardes vient pour disputer son rempart, alors il faut le charger avec vigueur. Si les grenadiers en ont le temps, ils abbattront des arbres à coup de hache, pour s'en servir comme de retranchement, & donner le temps à ceux qui montent après eux d'arriver. Si l'ennemi est repoussé, il faut le poursuivre avec circonspection, & sans emportement, crainte qu'en abandonnant la tête des échelles, elles ne soient renversées & de nul effet. Et la derniere, mais non la moins importante des précautions doit être une exacte, & très-grande attention que personne ne se débande pour piller. S'il y avoit à portée des casernes que l'on ait lieu de craindre, il faudra y mettre le feu: mais en même-temps tenir la main à ce que le soldat ne le mette nulle autre part, & qu'il ne se débande point sous quelque prétexte que ce puisse être; car il doit être défendu sous peine de la vie à chacun de quitter son rang.

Voilà quant aux escalades qui tiennent de la surprise. Venons maintenant à celles à force ouverte ensuite d'un siége & de quelque breche. On prend ce parti quand par une défense extrêmement opiniâtre l'assiégeant a lieu de craindre qu'un simple assaut ne soit pas suffisant pour emporter la place. Alors par une escalade & une attaque, non-seulement à la breche, mais à toutes les portes & les lieux foibles, on tâche d'intimider la garnison, & d'obtenir par la crainte ce que l'on n'a pas cru devoir espérer de la simple force.

Comme sans doute une garnison qui réduit l'assiégeant à une pareille extrémité est composée de bonnes troupes, il faut avoir grand nombre d'échelles, & les placer près à près comme si elles étoient collées ensemble, afin que le front d'hommes qu'elles portent soit d'autant plus redoutable. Il faut tenter d'escalader, si l'on peut, tout le front de l'attaque, & nombre d'autres endroits. L'on doit avoir beaucoup de gens commandés, pour remplacer tout de suite ceux qui sont repoussés ou qui se rebuteroient, & malgré tout cela l'on n'est pas sûr de réussir; quoiqu'il soit vrai qu'une place attaquée de la sorte a bien

de la peine à résister.

En 1639, Picolomini ayant assiégé Mouzon, place assez mauvaise, il en pressa extrêmement l'attaque. Le Gouverneur qui espéroit du secours, prévit bien que sur la nouvelle de son approche l'assiégeant feroit tous ses efforts pour l'emporter, & peut être qu'on lui présenteroit l'escalade, de sorte qu'il se tint sur ses gardes. Picolomini en effet averti de la marche des François qui venoient au secours, sachant la garnison foible, non content de donner l'assaut à plusieurs breches qu'il avoit faites, fit donner l'escalade en même-temps, de sorte qu'au même signal, les breches & tout le rempart furent attaqués avec beaucoup de courage : mais la garnison qui s'étoit préparée à tout, le reçut aussi bien, & le repoussa sans le décourager ; car il se préparoit à un second assaut général lorsque l'arrivée de l'armée de France, qui n'étoit plus qu'à une journée, l'obligea à lever le siége. Voilà un Gouverneur qui suivoit l'ancienne méthode de défendre un corps de place : s'il eût été à la mode, Mouzon étoit pris, & la marche du secours devenoit inutile.

Au siége que M. de Laubanie, soûtint dans Landau en 1704, contre le Roi des Romains, la belle défense de ce Gouverneur avoit réduit l'assiégeant aux expédiens ; & quoiqu'il eût fait breche au corps de la place, dont les bastions sont coupés à leur gorge, par des tours bastionnées, il n'osoit donner l'assaut, tant à cause de ses retranchemens, que de la facilité que l'on a dans cette place de donner de l'eau dans les fossés secs autant que l'on veut. Ils imaginerent d'engager la garnison à lâcher l'écluse, & à mettre cet eau dans les fossés pour se délivrer de la crainte qu'elle inspiroit, lorsqu'on s'attendoit à tous momens d'en être emporté. Ils firent paroître pour cela des échelles dans les tranchées, comme s'ils vouloient donner l'escalade en même temps que l'assaut. Cette ruse eut son effet, la garnison étoit affoiblie, & l'on craignoit qu'elle ne pût garnir tout le rempart ; ainsi la pluralité des voix conclut à donner l'eau. M. de Valiere aujourd'hui Lieutenant Général, qui avoit déja beaucoup d'expérience & de savoir, & qui commandoit les mineurs dans la place, n'en étoit pas d'avis, & il avoit raison ; car on n'avoit rien à craindre tant que l'on restoit les maîtres de la donner au moment qu'ils déboucheroient pour attaquer : mais M. de Laubanie qu'une bombe avoit aveuglé, n'étant plus en état de juger par lui-même de l'état des choses, la pluralité l'emporta, l'on donna l'eau ; la place se rendit peu de jours après, & l'on reconnut, mais trop tard, que M. de Valiere avoit raison.

§. IV.

De la défense des Places contre les escalades ou attaques d'emblée.

La meilleure des précautions contre les attaques, & les escalades d'emblée dépend du Gouvernement, puisque c'est de mettre pour Commandant dans les places, des gens d'une valeur reconnue, & qui rassemblent les qualités & le savoir nécessaires pour commander aux autres, & mériter leur confiance : en un mot, un bon Gouverneur doit réunir toutes les vertus, & fuir tous les vices dont j'ai fait le détail dans le traité de l'attaque & de la défense des places ;

c'est

c'est au Lecteur curieux à y avoir recours, & aux Princes & à leurs Ministres à y bien penser, avant de placer dans de certains postes, des gens qui n'ont d'autre mérite que celui de la faveur, sans talens, ni expérience, & souvent, ni mœurs, ni courage : ceux-là on peut les escalader quand on voudra, j'en réponds.

Si le Gouverneur est bon, il n'a d'autre raison de craindre l'escalade que celles-ci, si sa garnison est foible, ou mauvaise, ou sa place. Dans l'un ou l'autre cas, il y va de son honneur & de son salut, de ne rien négliger pour diminuer le risque, & le tourner, s'il peut, contre son ennemi. Pour cela, il doit d'abord pourvoir au corps de sa place; si le fossé est sec, il doit pratiquer au fond, ou une palissade le long du mur, à l'endroit où l'on doit appliquer les échelles, ou bien y creuser un fossé, ou lunette assez large & profonde, pour en ôter l'idée. Si son fossé est plein d'eau, il doit craindre le temps des glaces, c'est le seul où l'on puisse l'escalader. Pour y parer, il faut les faire rompre chaque jour: mais quelquefois les froids sont si violens, qu'une heure après la glace a repris & porte. Ce fut une des raisons qui détermina le Colonel Gaspard Baumbergher à proposer l'escalade de Philisbourg. Le trait se lit dans l'histoire de Louis XIII. par le Vasseur. Le Colonel manda au Conseil de Vienne, qu'*il n'y avoit que cinq à six cents hommes de garnison dans la place, que les soldats négligeus ne s'étoient pas pourvûs de poudre, que les palissades ne valoient rien, qu'on ne brisoit pas assez soigneusement la glace des fossés, que les endroits rompûs se reprenoient bientôt à cause de la rigueur de la saison, enfin qu'il y avoit un riche butin à faire, à cause de l'abondance des munitions amassées, & d'une somme d'argent apportée dans le dessein de la distribuer à ceux que l'on projettoit gagner en Allemagne. Ces considérations prévalurent, le Conseil Impérial accepte la proposition; l'actif & vigilant Baumbergher choisit quelques soldats déterminés, & les envoye à Philisbourg travestis en charretiers, & en gens qui amenent des provisions à vendre. Il s'avance la nuit du 24 Janvier, avec un petit corps de bonnes troupes jusqu'au pié de quelques bastions. Les soldats déguisés tuent le corps de garde, & facilitent l'escalade. Arnaud & ses gens surpris, sont forcés à se rendre, & conduits à Heilbron. Le Roi de France perdit une ville & une nombreuse artillerie, une grande abondance de munitions, deux cents mille écus d'argent monnoyé, & une place d'une extrême importance.*

Dans cet exemple il s'agit d'un Gouverneur négligent qui se laisse surprendre : mais ce n'est pas le cas que je propose, je veux un homme actif, qui cherche à suppléer aux défauts de sa garnison ou de sa place, & qui ayant prévû de loin ce qui peut lui arriver, a le temps au moment de l'attaque de se mettre en défense. Il doit d'avance avoir placé à chaque flanc de bastion, & dans tous les lieux avantageux de son corps de place autant de canon qu'il pourra, chaque piéce approvisionnée de dix coups au moins. Les pieces de six, de huit, & de douze, sont les meilleures pour cela, étant plus aisées à manier & à transporter : on les charge à cartouche, en ferrailles ou balles d'un carteron. Ce n'est pas le tout que de s'assûrer des feux, il

faut qu'il établisse dans différens dépôts le long des remparts, toutes sortes d'armes de main ou de jet. De cette derniere espece sont les grenades petites & grosses, & les bombes toutes chargées, que l'on fait rouler de dessus le parapet en bas, pour, en crevant, disperser l'ennemi, & briser les échelles par leurs éclats. Les fascines godronnées & toutes sortes d'artifices, tant pour brûler l'ennemi que pour éclairer le fond du fossé, & diriger les tirs de mousquets & de canons. De cette espece sont encore les gros quartiers de pierre, les poutres cylindriques que l'on doit disposer tout du long du rempart, pour jetter sur les échelles, & renverser tout ce qui monte.

Les armes de main sont les piques, les pertuisannes, les faux emmanchées à revers, les haches, les fourches qui sont admirables pour renverser les échelles. Il doit y avoir de toutes ces armes dans tous les corps-de garde.

Après ces provisions d'armes offensives, il en faut avoir d'autres défensives; de ce nombre sont les chevaux de frise que l'on attache sur le parapet, dans les lieux où l'on n'a pas assez de monde pour le garnir, il faut que l'ennemi s'y accrochant ne puisse les tirer en bas, & qu'ils soient bien liés les uns aux autres. On aura soin d'assembler près des portes, des arbres, dont les branches soient bien aiguisées pour barer les postes que l'ennemi auroit forcés, on en jette quantité les uns sur les autres, les branches regardant l'ennemi, pour peu que l'on ait de monde derriere, il ne sauroit pénétrer à travers cet obstacle.

Quant aux portes, on en condamne une partie que l'on bouche avec du fumier mêlé de terre du haut en bas, & dans une épaisseur suffisante pour résister au canon; & quant à celle que l'on conserve ouverte, l'on met derriere, quand on les ferme chaque soir, des caisses remplies de sacs à terre, ou ce qui vaut mieux & coûte moins de peine à oter & remettre sans cesse, sont des troncs d'arbres préparés comme je viens de dire. On aura grand nombre de chausse-trappes, pour jetter dans le fossé, dans les endroits les plus exposés.

Quant aux hommes, voici ce qu'il y a de mieux à faire pour n'être pas surpris. L'on fera sortir toutes les nuits des petites troupes de cavalerie qui iront à la découverte, & avec qui l'on conviendra des signaux pour en être averti. L'on fera en dedans la garde la plus exacte, beaucoup de rondes & de patrouilles. L'on armera les habitans & les valets, & on leur assignera des postes parmi ceux qui sont le moins susceptibles d'attaque. On en formera des compagnies, quand ce ne feroit absolument que pour faire montre d'hommes, cela feroit utile, & facilite à renforcer les endroits attaqués.

Cette disposition faite, si l'ennemi, malgré ce qu'il entend dire de toutes ces précautions qui pourront quelquefois lui faire croire que son projet est découvert, si, dis-je, malgré cela, il arrive; à la premiere nouvelle la cavalerie montera à cheval, fera des patrouilles continuelles dans les rues & sur le rempart, avec ordre de charger fort ou foible toute troupe ennemie, & cela l'épée à la main & sans marchander. Chaque troupe aura son canton à garder, & si elle passe sur le ventre à l'ennemi, elle reviendra dessus, pour recommencer jusqu'à son entiere destruction.

L'infanterie se portera aux postes assignés, en diligence. Si l'on borde le rempart sur deux de hauteur, les seconds rangs prendront les piques ou autres armes de longueur. Personne ne tirera quand l'ennemi sera arrivé au haut des échelles : mais les soldats ayant leur fusil en bandoliere, se serviront des armes que j'ai citées, pour assommer, percer & renverser tout ce qui se présente, sans souffrir qu'aucune troupe ait le temps de se former ni de s'établir nulle part. Si l'ennemi a forcé une porte, on la barrera, comme j'ai dit, d'arbres branchus à travers lesquels on fera le plus grand feu. Si on le peut, on ouvrira la voute au-dessus, pour pouvoir voir & assommer plus commodément ceux qui sont entrés & qui cherchent à forcer le retranchement; & pour que toutes ces choses puissent être faites par le soldat, dans le cas où il est si nécessaire qu'il en connoisse la raison, il faut les lui montrer d'avance, lui expliquer, & lui faire connoître en quoi consiste son avantage; lui faire voir combien un homme qui monte par une échelle, & qui ne peut employer d'autre arme que son épée, a de désavantage vis-à-vis d'un autre homme comme lui, qui de pié ferme, & très-bien armé d'armes de longueur, ne lui donne pas le temps de mettre le pié hors de l'échelle.

Je compte que pour escalader mille à quinze cents hommes, il faudroit, pour égaliser un peu les forces, employer douze à quinze cents échelles. Cette dépense ne sauroit en empêcher, mais si fait bien le génie des Chefs qui n'est plus entreprenant. Quelle est la guerre qui n'offre des places dégarnies, & cependant d'une grande garde? Si ce ne sont celles de la premiere, ce sont celles de la seconde ligne; & ces dernieres seroient d'autant plus aisées, qu'elles s'en méfient le moins. Si l'imagination des soldats eût été toûjours préparée avec soin par les chefs des entreprises, ou par les Gouverneurs que l'on assiége, il n'est pas douteux que l'on ne verroit pas autant de places escaladées avec succès; car c'est toûjours pour moi un nouveau sujet d'étonnement que la facilité avec laquelle la plûpart sont prises.

CHAPITRE XVII.

Apelles, Tuteur de Philippe, chagrine les Achéens. Eloge de Philippe. Escalade d'Aliphere, ville d'Arcadie. Conquêtes du Roi de Macédoine dans la Tryphalie. Les Lépréates chassent de chez eux Phylidas, Général des Etoliens.

APelles, un des Tuteurs qu'Antigonus avoit laissés à Philippe, & qui pouvoit beaucoup sur l'esprit du Roi, fit, pour réduire les Achéens au sort des Thessaliens, une chose qu'on ne peut trop détester. Les Thessaliens passoient pour vivre selon leurs lois particulieres, & pour avoir un gou-

vernement différent de celui des Macédoniens. Il n'y avoit cependant aucune différence, les uns & les autres ne faisoient rien sans ordre des Officiers Royaux. Dans cette vûe il résolut d'inquiéter & de chagriner ce qu'il y avoit d'Achéens dans l'armée. Il commença par permettre aux Macédoniens de chasser les Achéens des logemens où ils étoient entrés les premiers, & d'enlever leur butin. Après cela pour les moindres sujets il les faisoit frapper par des valets. Si quelques-uns de la même nation le trouvoient mauvais, ou se disposoient à les secourir, lui-même les conduisoit en prison. Il croyoit pouvoir par cette conduite accoûtumer insensiblement les Achéens à ne pas se plaindre de ce qu'ils auroient à souffrir de la part du Roi. Cependant cet homme se trouvant dans l'armée d'Antigonus peu de temps auparavant, avoir été témoin que Cléomene avoit inutilement tenté les voies les plus violentes pour réduire les Achéens à se soûmettre à ses ordres. Quelques jeunes Achéens se mutinerent, furent trouver Aratus, & lui découvrirent le dessein d'Apelles. Aratus courut aussi-tôt à Philippe, dans une affaire de cette nature il étoit important d'étouffer le mal dans sa naissance, & de ne pas différer. Le Roi, après l'avoir entendu, dit aux jeunes Achéens de ne point s'alarmer, qu'il n'arriveroit rien de semblable dans la suite, & en même temps il défendit à Apelles de rien commander aux Achéens sans avoir consulté leur Préteur. Par cette affabilité jointe à toute l'activité & la valeur imaginable, Philippe se gagna les cœurs, non-seulement des soldats, mais encore de tous les peuples du Péloponese. Aussi la nature sembloit avoir pris plaisir à le former tel qu'un Prince doit être pour faire des conquêtes & étendre un Royaume. Il avoit l'esprit fin, la mémoire heureuse, une grace toute singuliere, la mine haute & majestueuse, & par dessus tout cela une activité infatigable & une valeur héroïque. Comment toutes ces belles qualités se sont évanoüies, comment de Roi né pour faire le bonheur de ses sujets, il est devenu un odieux Tyran, c'est ce qui ne se peut expliquer en peu de paroles. Une occasion plus favorable se présentera de parler de ce changement, & d'en rechercher les causes.

D'Olympie le Roi alla à Pharée, de-là à Telphysse, & ensuite à Erée; où ayant vendu son butin, il fit réparer le pont qui étoit sur l'Alphée, pour s'ouvrir un chemin dans la Tryphalie. Les Eléens ruinés avoient été demander du secours aux

Etoliens, & Dorimaque, Préteur de ceux-ci, leur en avoit envoyé six cents sous le commandement de Phylidas. Ce Capitaine étant arrivé à Elée, y prit cinq cents des étrangers qui y étoient, mille hommes de la ville & un corps de Tarentins, & vint avec ces forces dans la Tryphalie, province ainsi nommée de Tryphale, né en Arcadie. Elle est dans le Péloponese, proche de la mer, entre les Eléens & les Messéniens, du côté de la mer d'Afrique, à l'extrémité de l'Achaïe vers le couchant d'hyver. Ses villes sont Samique, Lépée, Hypane, Typanée, Pyrge, Æpie, Bolax, Styllagie, Phryxe. Les Eléens commencerent leur expédition par la conquête de ces villes. Ils prirent ensuite Aliphere, qui dépendoit d'Arcadie, & Mégalopolis, dont le Tyran Alliadas, quoique Mégalopolitain lui-même, avoit fait un échange avec eux pour quelques intérêts personnels. Phylidas ayant envoyé les Eléens à Léprée, & les étrangers à Aliphere, alla lui-même chez les Typanéates avec ses troupes d'Etolie, & attendit là ce qui devoit arriver.

Philippe débarrassé de son butin, passa l'Alphée, qui coule proche d'Erée, & vint à Aliphere. Cette ville est située sur une montagne escarpée de tous côtés, & haute de plus de dix stades. Au sommet est la citadelle & une statue d'airain de Minerve, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire. Pourquoi cette statue a été mise en cet endroit, aux dépens de qui elle a été faite, d'où elle est venue, qui a fait ce vœu, ce sont toutes questions qu'il est mal aisé de décider, les gens mêmes du pays n'en savent rien de certain. On convient seulement que ce miracle de l'art a pour auteurs Hécatodore & Sostrate, & que c'est leur chef-d'œuvre. Le Roi choisit un jour clair & serein, & au point du jour il donna ordre aux étrangers de marcher devant par plusieurs endroits, pour soûtenir ceux qui devoient porter les échelles. Il partage les Macédoniens, leur ordonne de suivre les autres de près, & à tous, dès que le soleil se montreroit, de monter la montagne. Cet ordre fut exécuté par les Macédoniens avec une vivacité & une valeur étonnante. Les assiégés coururent de tous côtés, & principalement aux endroits où l'on voyoit les Macédoniens s'approcher. Pendant ce temps-là Philippe, sans que personne s'en fût apperçû, étoit monté avec une troupe de gens choisis à la citadelle par je ne sai quelles routes coupées en précipices. Le signal se donne, & aussi-tôt tous en même temps vont à l'esca-

lade. Le fauxbourg de la citadelle n'étoit pas défendu, le Roi s'en saisit, & y mit le feu. Cela fit trembler ceux qui défendoient les murailles; car la citadelle prise, il ne leur restoit plus aucune ressource. Dans cette crainte ils laissent les murailles de la ville, & se sauvant dans la citadelle, les Macédoniens se rendent maîtres de la ville. Bien-tôt après la citadelle députa au Roi, à qui l'on en ouvrit les portes, moyennant que la garnison eût la vie sauve.

Des conquêtes si rapides jetterent la frayeur dans toute la Tryphalie. On y tint Conseil sur l'état présent de la patrie. Pour comble de disgrace Phylidas sortit de Typanée, & s'en alla à Léprée, pillant en passant ses propres Alliés; car ce fut alors la récompense qu'eurent les Alliés des Etoliens; ils furent non-seulement abandonnés lorsqu'ils avoient le plus besoin de secours, mais pillés & trahis; ils en souffrirent plus qu'ils n'auroient souffert d'ennemis victorieux. Les Typanéates se rendirent à Philippe. Ypane fit de même. La terreur se répandit de la Tryphalie, chez les Phialiens, qui de dépit contre les Etoliens, dont l'alliance leur étoit devenue odieuse, s'emparerent à main armée du lieu où s'assembloient les Polémarques. Il y avoit dans Phialie des pirates Etoliens, qui demeuroient là pour être à portée de piller le pays des Messéniens. D'abord ils eurent quelque dessein de s'emparer de la ville: mais comme ils virent tous les habitans assemblés pour la défendre, ils changerent de sentiment. Ils prirent des assûrances de la part de la ville, & en sortirent avec leur bagage. Après quoi les Phialiens envoyerent des Ambassadeurs à Philippe, & le reçûrent dans la ville.

Pendant ce temps-là les Lépréates s'étant saisis d'une partie de leur ville, prierent les Eléens, les Etoliens & les troupes qui leur étoient aussi venues de Lacédémone, de sortir de la citadelle, & de la ville. D'abord Phylidas fit la sourde oreille, & restoit dans la ville comme pour la tenir en respect: mais quand Taurion avec des troupes fut venu de la part du Roi à Phialie, & que Philippe lui-même s'en fut approché, les armes tomberent des mains à Phylidas, les Lépréates au contraire ranimerent leurs espérances. Quoiqu'il y eût dans la ville mille Eléens, mille tant Etoliens que pirates, cinq cents étrangers, deux cents Lacédémoniens, & que leur citadelle eût été occupée, ils ne se laisserent point abbattre, ils eurent la fermeté d'entreprendre de se rétablir dans leur patrie. Ce cou-

rage & l'approche des Macédoniens épouvanta Phylidas, il sortit de la ville, & avec lui les Eléens & les Lacédémoniens. Les Candiots qui étoient venus pour les Spartiates, s'en retournerent chez eux par la Messénie, Phylidas se retira à Samique, & les Lépréates remis en possession de leur pays, envoyerent des Ambassadeurs au Roi, & lui livrerent leur ville.

CHAPITRE XVIII.

Philippe subjugue toute la Tryphalie en six jours. Troubles excités à Lacédémone par Chilon. Les Lacédémoniens sortent de Mégalopolis. Artifice d'Apelles contre les Aratus pere & fils. L'Elide ravagée par Philippe.

PHilippe fit ensuite marcher à Léprée une partie de son armée, & ne réserva que les soldats à petits boucliers & les armés à la légere, avec lesquels il tâcha de joindre Phylidas. Il le joignit & lui emporta tout son bagage. Phylidas força sa marche pour s'échapper, & se jetta dans Samique. Aussitôt le Roi campa devant cette place, il rappella de Léprée le reste de son armée, & fit mine de vouloir faire le siége. Les Etoliens & les Eléens, qui n'avoient pour se défendre que leurs mains, craignirent les suites d'un siége, & demanderent quartier. Philippe leur accorda de sortir avec leurs armes, & ils se retirerent à Elée. D'autres peuples du voisinage vinrent aussi trouver le Roi, qui sans tirer l'épée joignit à ses conquêtes Phrixe, Stillagie, Bollax, Phyrge, & Epitalie. Il retourna ensuite à Léprée. Toute la Tryphalie ne lui coûta que six jours à conquérir. A Léprée il fit assembler les Citoyens, les exhorta de demeurer fideles, mit garnison dans la citadelle, fit Ladique Acarnanien Gouverneur de cette Province, & partit pour Erée, où il partagea le butin à toutes ses troupes, & s'étant fourni là des provisions nécessaires, il prit quoiqu'au milieu de l'hyver la route de Mégalopolis.

Pendant que Philippe soûmettoit à sa domination la Tryphalie, Chilon Lacédémonien, qui par sa naissance se croyoit bien fondé à prétendre à la Royauté, avoit peine à supporter que les Ephores eussent donné la préférence à Lycurgue. Pour se venger, il se mit en tête de brouiller. Rien ne lui parut plus

en ſon temps. De Mégalopolis le Roi vint par Tégée à Argos, où il paſſa le reſte de l'hyver, applaudi & admiré autant pour la vertu qui le guidoit dans toutes ſes actions, que pour les exploits de guerre où il s'étoit ſignalé au-delà de ce qu'on devoit attendre d'un Prince de ſon âge.

Pour revenir à Apelles, la défenſe que Philippe lui avoit faite de rien commander aux Achéens ſans la participation de leur Chef, ne lui fit pas perdre de vûe le premier deſſein qu'il avoit conçu de réduire peu à peu les Achéens ſous le joug : mais les Aratus l'embarraſſoient. Philippe avoit de la conſidération pour eux, principalement pour le pere, qui avoit été connu d'Antigonus, dont le crédit ſur les Achéens étoit grand, & qui à une dextérité ſinguliere joignoit une intelligence profonde des affaires. Pour ſurprendre ces deux perſonnages, voici l'expédient dont il s'aviſa. Il s'informa exactement qui étoient ceux qui ne goûtoient pas la maniere de gouverner des Aratus, il les fit venir chez lui des villes voiſines, & là il n'y a point de careſſes qu'il ne leur fit pour s'inſinuer dans leurs eſprits, & gagner leur amitié. Il leur ménageoit auſſi les bonnes graces de Philippe, en faiſant entendre à ce Prince que s'il s'en tenoit aux conſeils des Aratus, il ne pourroit agir avec les Achéens que conformément au Traité d'alliance fait avec eux; au lieu que s'il vouloit l'en croire, & s'attachoit ceux qu'il lui préſentoit, il diſpoſeroit à ſon gré de tous les peuples du Péloponeſe. Le temps des Comices approchant, comme il cherchoit à faire tomber la Préture à quelqu'un de ſes nouveaux amis, & à en faire exclurre les Aratus, il perſuada au Roi de faire ſemblant d'aller à Elée, & ſous ce prétexte de ſe trouver à Egium au temps des Comices des Achéens. Le Roi ſe rendit à ce Conſeil. Apelles alla auſſi à Egium au temps qu'il falloit, & à force de prieres & de menaces, il vint à bout, quoiqu'avec peine, de faire élire pour Préteur Epérate de Pharée, à l'excluſion de Timoxene, pour qui les Aratus briguoient cette dignité.

Après cela Philippe ſe mit en marche, & paſſant par Patres & par Dymes, il arriva à Tichos, château à l'entrée du pays des Dyméens, & où peu de temps auparavant Euripidas s'étoit jetté, comme nous avons déja dit plus haut. Le Roi, pour remettre ce poſte aux Dyméens, campa devant avec toutes ſes forces. Les Eléens, qui le gardoient, ne tinrent pas long-temps contre la frayeur que cet appareil leur donna. Ils ouvrirent à

Philippe les portes de cette forteresse, peu étendue à la vérité, puisqu'elle n'a pas plus d'un stade & demi de circuit, mais d'une force peu commune; car les murailles n'ont pas moins de trente coudées de hauteur. Philippe la rendit aux Dyméens, fit le dégât dans l'Elide, y ramassa un grand butin, & revint à Dymes avec son armée.

CHAPITRE XIX.

Apelles accuse injustement les Aratus, il est démenti. Inquiétudes de ce personnage. Ordre établi par Antigonus dans la Maison Royale. Philippe se retire à Argos, & y passe l'hyver.

APelles, non content d'avoir donné aux Achéens un Préteur de sa main, entreprit encore d'indisposer le Roi contre les Aratus, & de lui faire perdre toute l'amitié qu'il avoit pour eux. Il eut pour cela recours à une calomnie. Amphidame, Préteur des Eléens, avoit été pris à Thalamas avec tous ceux qui s'y étoient refugiés, comme nous avons déja rapporté. Arrivé à Olympie avec les autres prisonniers, il employa quelques amis auprès du Roi, pour avoir la liberté de lui parler. Il l'obtint, & dit à Philippe qu'il avoit assez d'autorité sur les Eléens pour les engager à faire alliance avec les Macédoniens. Philippe le crut, le renvoya sans rançon, & lui donna ordre de dire aux Eléens que s'ils prenoient ce parti, tout ce qu'on avoit pris sur eux leur seroit rendu gratuitement, que leur pays seroit défendu contre toute insulte du dehors, & que sans garnison, sans impôt, libres de toute charge, ils continueroient de vivre selon leurs lois & leurs usages. Quelque éblouissantes, quelque considérables que fussent ces offres, les Eléens les écouterent sans paroître en être touchés, & ce fut cette occasion que saisit Apelles pour prevenir le Roi contre les Aratus.

Il lui fit entendre qu'il devoit se défier de l'amitié que sembloient avoir pour lui ces Chefs des Achéens; qu'ils ne lui étoient pas en effet favorables; qu'eux seuls avoient détourné les Eléens d'entrer dans son alliance: que lorsqu'il renvoya Amphidame d'Olympie en Elide, ils s'étoient abouchés avec ce Préteur, & lui avoient dit qu'il n'étoit point de l'intérêt du Péloponese, que Philippe fût maître des Eléens, & que c'é-

toit la raifon pourquoi ceux-ci rejettoient fes offres avec hauteur, s'en tenoient à leur alliance avec les Etoliens, & foûtenoient la guerre contre les Macédoniens.

Sur la foi de ce difcours le Roi fait appeller les Aratus, & donne ordre à Apelles de répéter devant eux tout ce qu'il venoit de dire. Apelles répéta les mêmes chofes, & les foûtint avec une hardieffe étonnante. Comme le Roi gardoit le filence, il ajoûta que puifqu'ils étoient fi ingrats & fi indignes des bienfaits de Philippe, ce Prince alloit affembler le Confeil des Achéens, & qu'après y avoir juftifié fa conduite, il reprendroit la route de Macédoine. Là-deffus Aratus le pere prit la parole, & dit au Roi qu'en général il feroit bien de ne point ajoûter foi légerement & fans examen aux rapports qu'on lui feroit: mais que quand ces rapports regardoient quelqu'un de fes amis ou de fes Alliés, il ne pouvoit être trop fur fes gardes; que rien n'étoit plus utile ni plus digne d'un Roi; qu'il le prioit de faire appeller ceux (a) devant qui Apelles avoit mal parlé des Achéens, de l'obliger à fe trouver lui-même au milieu de ces perfonnes, en un mot, d'effayer tous les moyens poffibles de connoître la vérité, avant que de rien découvrir de cette affaire aux Achéens.

Le Roi trouva cet avis fort bon, & dit qu'il ne négligeroit rien pour s'éclaircir du fait: on fe fépara. Quelques jours s'étoient paffés, fans qu'Apelles fournît aucune preuve de ce qu'il avoit avancé; lorfqu'un incident arriva, dont les Aratus fûrent profiter. Pendant que Philippe ravageoit les terres des Eléens, ce peuple, à qui Amphidame étoit fufpect, avoit réfolu de s'en faifir, de le charger de chaînes & de le reléguer dans l'Etolie. Amphidame ayant preffenti leur deffein, s'étoit d'abord retiré à Olympie: mais fur l'avis qu'il reçut que Philippe étoit à Dymes pour le partage du butin, il alla l'y trouver. Les Aratus, à qui la confcience ne reprochoit rien, apprirent

(a) *Qu'il le prioit de faire appeller ceux devant qui Apelles avoit mal parlé des Achéens.*] Il feroit à défirer que les Princes vouluffent toûjours employer les mêmes moyens pour confondre les calomniateurs. Il n'en eft point de plus raifonnable & de plus efficace pour chaffer la calomnie des Cours. C'eft un vice qui craint plus qu'aucun d'être dévoilé: mais tout Prince ou Miniftre qui défirera favoir la vérité, doit s'attacher à empêcher que l'envie n'opprime le vrai mérite; & pour cela il faut confronter enfemble l'accufateur & l'accufé, chaffer, punir, déclarer infame, l'impofteur, ne jamais tolérer les accufations cachées, récompenfer ceux qui en font de fondées & d'utiles à l'Etat, ainfi que ceux qui feroient des découvertes importantes. C'eft là le moyen de gouverner avec équité, & de rendre les courtifans auffi droits & auffi remplis de probité, qu'ils font pour l'ordinaire tourbes & traitres.

avec joie qu'Amphidame étoit arrivé d'Elide. Sur le champ ils prierent le Roi de le faire appeller, que personne ne savoit mieux les Chefs d'accusation dont on les chargeoit, puisque c'étoit avec lui que le complot s'étoit fait; que d'ailleurs il étoit intéressé à déclarer la vérité, puisqu'il n'étoit chassé de son pays qu'à cause de Philippe, qui étoit par conséquent alors son unique refuge, & le seul dont il pût espérer son salut. Le conseil plut au Roi, Amphidame est appellé, & dément l'accusation en tous ses chefs. Depuis ce moment-là l'estime & la confiance de Philippe pour Aratus ne fit que s'accroître & s'augmenter, & il rabattit au contraire de la bonne opinion qu'il avoit eue d'Apelles, quoique prevenu depuis long-temps en sa faveur, il fermât souvent les yeux sur la conduite de ce Tuteur.

Cette disgrace ne fit pas quitter prise à cet esprit artificieux. Il en vouloit à Taurion, qui gouvernoit dans le Péloponese, & cherchoit les moyens de le perdre. Il ne dit cependant rien contre lui: au contraire (*a*) il en fit des éloges, & représenta au Roi que cet homme lui seroit utile dans ses expéditions. Loüanges malignes, sous lesquelles il cachoit son dessein, qui étoit d'en mettre un autre à la tête des affaires du Péloponese. Nouvelle espece de calomnie pour nuire à ceux à qui l'on veut du mal; artifice malin & perfide inventé par les Courtisans, qui par jalousie & par avarice ne cherchent qu'à se détruire les uns les autres. Apelles mordoit encore à toute occasion sur Alexandre, Capitaine des gardes. C'étoit assez qu'il ne fût pas de son choix pour qu'il lui déplût. En un mot, tout ce qu'Antigonus avoit réglé, il le vouloit changer. Cependant autant que ce Prince, pendant sa vie, avoit bien gouverné le Royaume, & sagement élevé son fils; autant eut-il soin, avant de mourir, de prévoir l'avenir, & d'étendre sa prévoyance sur tout. Dans son testament il rendoit compte aux Macédoniens de ce qu'il avoit fait, leur donnoit des regles pour la conduite des affaires, leur marquoit qui l'on devoit en charger, de sorte qu'il ne laissoit aux Courtisans aucun prétexte de jalousie & de sédition. Entre ceux qu'il avoit auprès de lui, il choisit Apelles pour Tuteur, Léontius pour Colonel d'infan-

(a) *Il ne dit cependant rien contre lui: au contraire il en fit des éloges.*] Ce trait nous apprend que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on employe l'éloge pour détruire les bonnêtes gens. C'est souvent la façon la plus sûre de porter le coup mortel, ceux qui gouvernent doivent autant s'en méfier que de la calomnie.

terie, Légaleas pour Chancelier, Taurion pour Gouverneur du Péloponese, & Alexandre pour Capitaine des gardes. Apelles, déja maître de Léontius & de Mégaleas, auroit fort souhaité exclurre Alexandre & Taurion du maniement des affaires, pour les gérer lui-même ou par ses amis; & il en seroit venu à bout, s'il ne se fût pas brouillé avec Aratus: mais il fut bientôt puni de son imprudence & de son ambition; car il souffrit peu de temps après ce qu'il vouloit faire souffrir aux autres. Nous rapporterons ailleurs cet évenement, & nous tâcherons d'en détailler toutes les circonstances. Il est temps de finir ce Livre. Philippe après tous les exploits que nous venons de raconter, renvoya ses troupes en Macédoine, & passa l'hyver à Argos avec ses amis.

Fin du Tome deuxieme.



ERRATA.

TOME SECOND.

LIVRE TROISIEME.

Page 21 ;	Col.	lig.32,	Byzace, *liſ.* Byſance.
P. 41,	2	6,	tout le village, *liſ.* tout le rivage.
P. 44,	1	8,	l'exemple, *liſ.* cet exemple.
P. 49,	2	33,	M. le Chevalier de l'Aubegrin, *liſ.* M. le Chevalier de l'Aubepin.
P. 50,	1	17,	c'eſt de liniere, *liſ.* c'eſt de limier.
P. 51,	2	26,	ſur le bord de l'Ile, *liſ.* ſur le bord de l'Iſſel.
P. 59,	,	21,	mais qui pas même poſſible, *liſ.* mais qui n'étoit pas même poſſible.
P. 70,	1	28,	autoriſeroit ſes ſentiment, *liſ.* autoriſeroient les ſentimens.
P. 80,	1	43,	dépoſtés, *liſ.* dépaſſés.
P. 83,	1	54, 2,	pour un projet, *liſ.* par un projet.
P. 84,	2	8,	ni le frotement, *liſ.* ni le flottement.
P. 84,	2	11,	quatre bataillon ſur front ſelon la methode ordinaire, *liſ.* quatre bataillons ſur le front & ſelon la méthode ordinaire.
P. 100,	1	4,	l'infanterie legere (3), *liſ.* l'infanterie legere (4).
P. 103,	2	32,	& de peuple Romain, *liſ.* & de peuples alliez des Romains.
P. 112,	2	16,	la catoiere, *liſ.* la catoire,
P. *id.*		28,	la catoiere, *liſ.* la catoire,
P. 113,		16. *de la nt.*	lorſque M. d'Angers, *liſ.* M. d'Auger.
P. 115,	1	22,	avec ſon aile renfoncée, *liſ.* avec ſon aile renforcée.
P. 117,	2	5,	& de manœuvres par tout, *liſ.* & de manœuvrer partout.
P. 128,	1	28,	ſon porte, *liſ.* ſon parti
P. 129,	1	53,	comptant ainſi, *liſ.* contens ainſi.
P. 158,	1	34,	& des eſcadrons refermés, *liſ.* & des eſcadrons réformés.
P. 160,		2, *texte.*	c'eſt être ignorant aveugle, *liſ.* c'eſt être ignorant & aveugle.
P. 161,	1	16, *de la nt.*	qui lui faiſoit miner de bonne heure, *liſ.* qui lui faiſoit ruiner de bonne heure.
P. 176,	1	7,	Nectambone, *liſ.* Nectanebos.
P. 199,	2	5,	nait en nous, *liſ.* nait avec nous.
P. 216,	1	32,	timurber, *liſ.* tymurbek.
P. 228,	1	19,	une contremarche ? quand il ſe feroit mis à ſa ſuite ; *liſ.* une contremarche quand il ſe feroit mis à ſa ſuite ?
P. 251,	1	45,	je crois y en ajouter, *liſ.* je crois devoir y en ajouter.
P. 260,	2	4, *not.*	bataille de Navarre, *liſ.* bataillon de Navarre.
P. 292,	1	26,	le ſeule, *liſ.* le ſeul.
P. 306,	2	20,	défenſives, *liſ.* offenſives.
P. 331,	2	5 & 45,	ſourille, *liſ.* fourille.
P. 332,	1	20 & 42,	ſay, *liſ.* fai.
P. 379,	2	19, §. 2,	creneau, *liſ.* crenau.
P. 382,	1	*lig dern.*	poſtes, *liſ.* porte.
P. 390,	1	43,	roque-piquel, *liſ.* roquepiquet.
P. 396,	1	39,	& les uns, *liſ.* & les unes.

Page 409,	2 Col. *lig.*	35;	brisé, *lis.* boisé.
P. 413,	2	30,	écorter, *lis.* écarter.
P. 425,	2	5,	on borde, *lis.* on l'aborde.
P. 453,	1	48,	fort de Skeuk, *lis.* fort de Skenk.
P. 456,	1	2,	ses retranchemens, *lis.* ces retranchemens.
P. 457,	1	25,	lunette, *lis.* cunette




REALE OFFICIO TOPOGRAFICO
Armadio
Scansia
N.° 14

